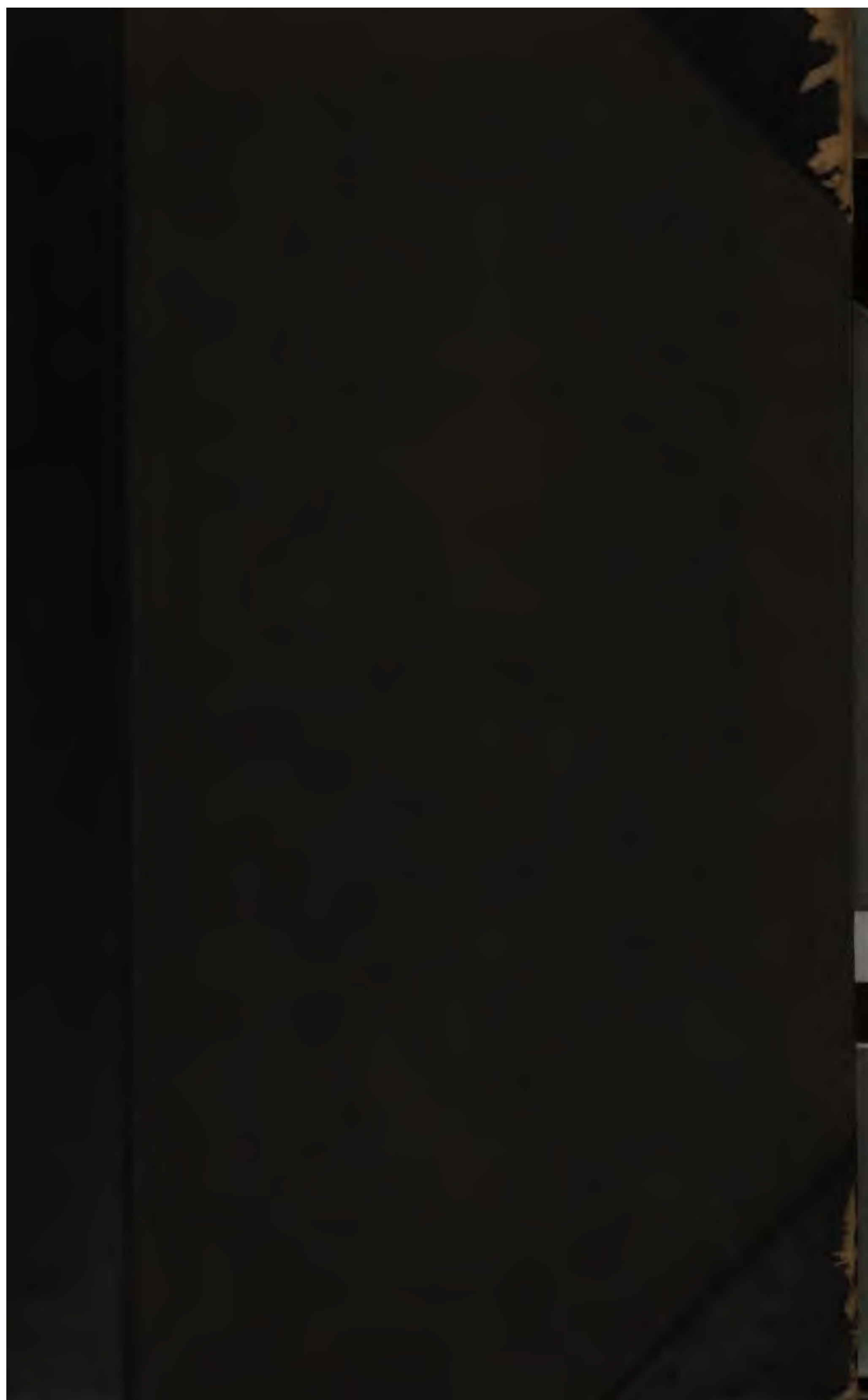
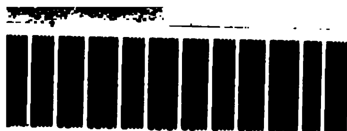
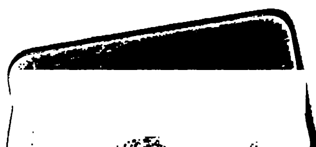



600108100G

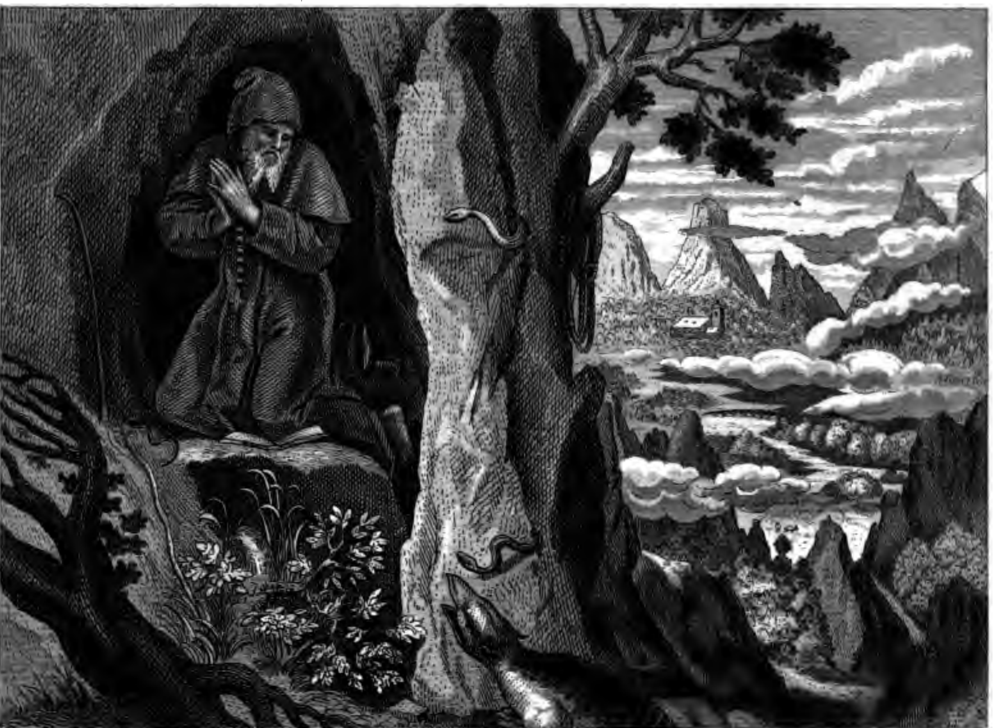


LES

# VIES DES PÈRES

## DES DÉSERTS D'ORIENT

Arras. — Typographie Rousseau-Leroy, rue Saint-Maurice, 26.



Imp. Ch. Chardon ainé, Paris. Geoni direx.

Saint Benoît

LES

# VIES DES PÈRES

## DES DÉSERTS D'ORIENT

LEUR DOCTRINE SPIRITUELLE ET LEUR DISCIPLINE MONASTIQUE

**NOUVELLE ÉDITION**

D'APRÈS

LE R. P. MICHEL-ANGE MARIN

DE L'ORDRE DES MINIMES

AVEC UNE INTRODUCTION, DES NOTES ET DES ÉCLAIRCISSEMENTS HISTORIQUES

**Par M. Eugène VEUILLOT**

Ornée de 60 gravures par M. Céroni

---

TOME V







PARIS
LIBRAIRIE DE LOUIS VIVÈS, ÉDITEUR
9, RUE DELAMBRE, 9

1864

# LES VIES

DES

# PÈRES DES DÉSERTS

---

## SAINT BARADAT ET SAINT THALELÉE, SOLITAIRES DE SYRIE [1].

Saint Baradat tenait par son éminente vertu un rang si distingué entre les solitaires de Syrie, que l'empereur Léon voulant savoir le sentiment des églises d'Orient touchant le concile de Chalcédoine, comme nous l'avons dit dans la vie de saint Siméon Stylite, lui écrivit ainsi qu'à ce Saint et à saint Jacques le Syrien. Nous ne savons rien de particulier de sa vie que ce que Théodoret nous en a appris dans son *Histoire religieuse;* mais ce qu'il en dit justifie la grande estime qu'on avait de lui, et nous en donne une grande idée.

Après que cet auteur a marqué les différentes pratiques de pénitence dans lesquelles les solitaires, dont il écrit l'histoire, s'exerçaient avec tant de ferveur, il met saint Baradat à la suite de saint Siméon Stylite. Il l'appelle l'admirable Baradat, et dit qu'il fut ingénieux à trouver des austérités toutes nouvelles.

Il s'enferma d'abord dans une cabane où il demeura fort longtemps, y vaquant dans une contemplation presque continuelle. Puis il monta sur une roche au-dessus du même lieu, et se fit une loge, ou plutôt une espèce de coffre, si petit qu'il ne pouvait

[1] Théodoret, *Vit. PP.*, les Bollandistes.

s'y tenir debout, et était contraint d'être toujours courbé : les ais en étaient même si mal joints, qu'ils formaient comme une cage ouverte de toute part, et où par conséquent il était aussi exposé au soleil et à la pluie que ceux qui demeuraient en plein air. Ainsi, le seul avantage qu'il y trouvait, était l'incommodité qu'il en souffrait, et la pratique d'une grande mortification à laquelle il s'était condamné pour l'amour de Dieu.

Il passa longtemps dans ce réduit si gênant, jusqu'à ce que Théodose, patriarche d'Antioche, mort en 428, lui conseilla d'en sortir ; mais ce ne fut pas pour prendre une demeure plus commode, car il continua de vivre exposé à toutes les injures de l'air. Son exercice presque continuel était de se tenir debout les mains étendues au ciel, chantant les louanges du Créateur de l'univers. Son habit était d'un cuir qui le couvrait de la tête aux pieds, et ne lui laissait que le nez et la bouche libres pour respirer. Quoiqu'il ne fût point robuste, et qu'il fût même sujet à diverses maladies, il ne laissait pas de soutenir avec une sainte joie de si rudes travaux, la ferveur dont il était animé les lui faisant supporter comme s'il n'en eût rien souffert.

Il avait une grande intelligence des choses saintes ; il répondait fort pertinemment à toutes les questions qu'on lui faisait ; et raisonnait bien plus solidement, dit Théodoret, que ceux qui sont les plus exercés dans les subtilités d'Aristote. Sa science était accompagnée d'une profonde humilité. Aussi, quoiqu'il fût élevé au comble de la vertu, dit ce même historien, il ne souffrait point que la vanité l'y accompagnât ; mais au lieu de lui permettre de le suivre, il lui ordonnait en la repoussant, d'aller ramper à terre au pied de cette montagne sainte, connaissant trop bien les funestes effets que l'orgueil cause dans les âmes.

Voilà en peu de mots, ajoute Théodoret, quelle est la sagesse de ce grand serviteur de Dieu. Je souhaite qu'elle aille toujours croissant, de telle sorte qu'il achève heureusement sa course ; puisque la gloire de ceux qui triomphent en de pareils combats

est un sujet de joie et de consolation pour toutes les personnes qui goûtent et pratiquent la piété.

Saint Ephrem propose saint Baradat ainsi que saint Siméon et saint Jacques le Syrien, comme des modèles qu'on doit suivre dans la fermeté à soutenir la foi catholique. Il dit d'eux, qu'ils étaient célèbres par toute la terre, et qu'ils s'étaient toujours conservés avec fidélité dans la communion de l'Église. Saint Baradat le fit assez voir par la réponse qu'il fit à l'empereur Léon qui, comme nous l'avons dit plus haut, lui avait écrit touchant le concile de Chalcédoine et touchant Timothée Elure, usurpateur du siége d'Alexandrie. Cette réponse se trouve à la fin des actes du concile ; elle est datée du 27 août de la seconde année de l'empire de ce prince, indiction 10, ce qui tombe en l'année 458 ; sur quoi l'on peut voir Tillemont. Le Saint y traite doctement, dit Fleuri, le mystère de l'Incarnation, et parle clairement de l'Eucharistie ; mais, comme remarque aussi Tillemont, c'est d'un style parabolique, plein d'allusion à l'Écriture, et dont le sens est assez obscur.

Après avoir témoigné à l'empereur la joie qu'il avait de son zèle pour la paix des églises et la conservation du précieux dépôt de la foi, il lui dit que Dieu l'avait choisi pour briser l'impiété des méchants, et délivrer les bons des piéges que leur malice leur tendait, et qu'il l'avait doué pour cela d'une sagesse supérieure. « Nous n'ignorons pas, ajoute-t-il, que des loups se sont attroupés pour tirer les brebis des bergeries et les égorger, sans craindre même les pasteurs : mais vous dont le zèle répond au nom que vous portez, vous vous montrerez et vous rugirez comme le lion, vous les épouvanterez par vos terribles rugissements, et vous leur arracherez les ouailles qu'ils ont saisies. Cela convient très-bien à votre religion ; et l'on reconnaîtra partout que votre redoutable ordonnance répond à votre nom et à la dignité de votre empire. On vous appliquera ce qui est dit dans l'Écriture : *Que* Prov. 1[illegible]
*la colère du prince égale la fureur du lion ;* et le Seigneur tout-

puissant exaltera partout le nom de Léon qui a dompté les impies, lesquels ont osé s'élever contre lui, et secouer la crainte qu'ils doivent avoir de sa justice. Il est dit dans les Livres saints que Dieu envoya le prophète Seméï à Jéroboam pour lui reprocher son impiété, et qu'il lui ordonna en même temps de ne rien manger ni boire dans ce lieu ; mais ce prophète ayant manqué à ce dernier ordre après avoir porté sa parole au prince, Dieu envoya un lion sur le chemin qui le fit tomber de sa monture et mit son corps en pièces. C'est ainsi qu'il convient à votre zèle religieux de donner des ordres contre ceux qui osent enfreindre ceux de Dieu en corrompant la foi, tels que sont les adhérents de Timothée Elure, dont la fourberie et la malice ont été si noires, qu'il a fait mourir l'époux et a ravi son épouse. » Il entend par là l'horrible massacre que les eutychiens attachés à Timothée, firent à Alexandrie du patriarche Protère, comme on le peut voir au long dans l'*Histoire ecclésiastique.*

« On voit bien, poursuit-il, que cette action ne vient ni de Dieu ni par vos ordres ; et tandis qu'ils devraient tâcher de fléchir la miséricorde du Seigneur par la pénitence, et implorer votre clémence, afin qu'elle ne leur demande pas compte du sang dont leurs mains sacriléges sont teintes, ils osent semer partout leur doctrine impie, et usent de tant d'artifices, qu'ils séduiraient même les élus, s'ils le pouvaient, comme dit l'Évangile. »

Saint Baradat parle après ceci fort au long du mystère de l'Incarnation contre l'impiété d'Eutychès, dont Timothée Elure était un des principaux fauteurs ; et comme cet intrus avait député des gens de son parti à l'empereur Léon pour tâcher de surprendre sa religion, et qu'ils protestaient de suivre la foi des conciles de Nicée et d'Ephèse, saint Baradat dit que cela ne suffit pas, et qu'ils doivent recevoir également le concile de Chalcédoine. « Car, dit-il, quoique saint Paul ait été appelé de Jésus-Christ le dernier après les autres apôtres, ceux-ci ne laissèrent pas de recevoir sa doctrine et de la reconnaître pour conforme

à la véritable foi; à combien plus forte raison ceux que Timothée a députés à Votre Majesté impériale doivent-ils respecter la mémoire de votre prédécesseur l'empereur Marcien, et recevoir tout ce qui s'est fait touchant la foi sous son règne dans le concile de Chalcédoine... Nous vous avons donc écrit ceci conformément au précieux trésor de la foi que nous avons reçue des Prophètes et des Apôtres, et que les justes qui ont habité dans les solitudes, et s'y sont rendus si agréables à Dieu par leur sainteté, ont constamment suivie; nous l'avons, dis-je, écrit à votre piété pour la gloire de Dieu, de son Christ et du Saint-Esprit. Il y a longtemps que les saints et vénérables évêques ont signé cette foi, et il en a été de même dans le concile de Chalcédoine; car il n'y a point eu de variation là-dessus. Et comme Dieu n'a pas seulement reçu les sacrifices d'Abraham et de Job, mais encore ceux qu'on lui a offerts après eux; de même Dieu a approuvé tout ce qui s'est fait, non-seulement dans les autres conciles, mais aussi dans le dernier de Chalcédoine... Je vous ai marqué ceci avec le respect profond dont je suis pénétré pour votre piété, le 27 d'août et la deuxième année de votre empire, indiction dixième. Je salue profondément Votre Majesté impériale, et je prie le Tout-Puissant qu'il prolonge vos jours en ce monde et vous accorde sa gloire dans l'autre. »

Après que Théodoret a fait l'éloge de saint Baradat, il passe à celui de saint Thalelée, qu'on peut regarder comme un prodige de pénitence, et qu'il appelle pour cela la merveille de son temps. Thalelée était natif de Cilicie. Il renonça au siècle et s'établit sur une montagne à une lieue de Gabala, petite, mais agréable ville dans la Syrie. Il y avait au même lieu un temple que les idolâtres du pays avaient consacré aux démons, qu'ils y révéraient par des cérémonies sacriléges; mais c'était moins, si l'on en juge par la raison qu'ils en donnaient, pour leur rendre hommage de leur esprit, que pour adoucir leur cruauté; parce, disaient-ils, qu'ils sont si méchants qu'ils font mille maux, non-seulement

aux hommes des environs et aux passants, mais encore à tous les bestiaux dont ils se servent aussi pour tendre des piéges à leurs maîtres.

Tel était l'aveuglement des idolâtres de cette montagne. Saint Thalelée vint s'y établir dans une petite cabane qu'il y construisit. Les malins esprits le regardèrent comme un ennemi qui les venait chasser, et lui déclarèrent la guerre ; mais le Saint, qu'une foi vive et une ferme confiance en Dieu rendaient intrépide, repoussa leurs assauts par le signe de la croix et la prière, et les força de lui céder la place. Ils déchargèrent leur fureur sur les arbres de la montagne, où il y avait une grande quantité de figuiers et d'oliviers qui étaient très-beaux, et en arrachèrent en un moment plus de cinq cents.

Ils revinrent à la charge quelque temps après, et une nuit ils s'assemblèrent en grand nombre, faisant paraître des torches allumées et poussant des cris horribles, afin de lui donner l'épouvante et de l'obliger à se retirer. Mais il témoigna tant de mépris de leur vacarme, qu'ils s'enfuirent de honte, et le laissèrent depuis entièrement maître du lieu.

Il le consacra au service du Seigneur par la conversion des idolâtres, et on vit par ses soins, ses vertus et ses prodiges, la face de cette contrée toute renouvelée en bien, autant qu'auparavant elle avait été livrée au culte impie du prince des ténèbres. Il fit renverser le temple qui lui était consacré, et en éleva un fort grand et fort beau en l'honneur des saints martyrs. » Ainsi, dit Théodoret, ce pays plongé dans l'idolâtrie, renonça à l'erreur dans laquelle il avait été nourri, et fut éclairé des rayons d'une lumière divine; et Thalelée en y dédiant une église sous l'invocation des saints martyrs, opposa aux faux dieux des hommes divins, par l'intercession desquels il put arriver victorieux à la fin de sa carrière. »

Les habitants du pays assuraient qu'il faisait quantité de miracles, tant pour leurs propres personnes que pour la conservation

de leur bétail, qui était leur grande ressource dans les besoins de la vie, et leur conversion à la foi de Jésus-Christ en fut une preuve bien constante. Mais la pénitence de ce grand solitaire était elle seule un grand miracle; car le désir de s'immoler à Dieu comme une victime de son amour, lui fit imaginer un nouveau genre de pénitence dont il n'y avait point eu d'exemple jusqu'alors, et qui tenait son corps dans une gêne continuelle; car s'étant formé une espèce de cage avec deux roues fixées l'une sur l'autre par des chevilles et des clous à des ais également séparés, et ayant suspendu cette machine entre des perches enfoncées en terre et liées ensemble par le haut, il se tenait dans l'espace de ces deux roues, qui n'était que de deux coudées de haut et une de large; de sorte qu'il n'y pouvait lever la tête et qu'elle y touchait presque ses genoux; et ce qui devait lui rendre cette situation encore plus pénible, c'est qu'il était d'une grande taille.

Il y avait dix ans qu'il s'était condamné à cette rigoureuse pénitence, qu'on pouvait appeler une torture perpétuelle, quand Théodoret écrivait ceci. Il l'alla visiter comme il faisait les autres solitaires, auprès desquels il cherchait beaucoup à s'édifier, et le trouva occupé à lire les saints Évangiles, dont il retirait les fruits salutaires qu'ils produisent dans les âmes préparées à recevoir pieusement cette céleste semence. Il lui demanda pourquoi il s'était condamné à un genre de pénitence si nouveau et si extraordinaire, et il en reçut cette admirable réponse, qui montrait combien son cœur était pénétré de crainte des jugements de Dieu, des peines éternelles et d'une sainte componction.

« Comme je me sens coupable, dit-il, de beaucoup de péchés et que je ne puis douter des châtiments de l'autre vie si je ne les expie dans celle-ci, j'ai pris le moyen dont j'ai cru pouvoir me servir pour cela, et je châtie mon corps comme vous voyez afin d'éviter par de moindres peines, mais volontaires, des supplices que je sais que j'ai mérités, et qui sont non-seulement en grand nombre, mais encore incomparablement plus rudes à mesure qu'ils

sont involontaires. Car, ce que nous souffrons volontairement, quelque pénible qu'il soit, l'est bien moins que ce que nous sommes forcés d'endurer malgré nous, puisque nous nous y portons de nous-même et sans violence. J'espère donc de gagner beaucoup en évitant par ces petites peines les tourments horribles de l'autre vie, et qui n'auront point de bornes dans leur durée. »

Théodoret admira la sagesse de cette réponse, qui lui faisait connaître dans ce bienheureux pénitent des sentiments si généreux et si dignes de lui attirer la miséricorde du Seigneur, et conclut son éloge en lui souhaitant une heureuse persévérance, et en désirant pour lui-même un ardent amour pour la pénitence. Comme cet évêque écrivait son histoire en 440, ainsi que nous l'avons remarqué en plus d'un endroit, et que ce Saint pratiquait cette austérité depuis dix ans, on ne peut marquer sa mort avant cette époque, et peut-être a-t-il vécu encore plusieurs années au delà de ce temps; ce qui pourrait faire croire qu'il est le même que celui dont parle Jean Mosch dans le *Pré spirituel*, où il dit que l'abbé Pierre, prêtre du monastère de saint Sabas, lui racontait que l'abbé Thalelée de Cilicie avait passé soixante ans dans la vie religieuse; qu'il avait acquis un grand esprit de contrition qui lui faisait verser continuellement des larmes, et qu'il disait souvent : « Le temps de cette vie nous est donné pour faire pénitence; et si nous négligeons d'en profiter, on nous en demandera un compte bien rigoureux. » Les Grecs font la fête de saint Thalelée dont parle Théodoret, le 27 de février.

Jean Mosch parle d'un autre Thalelée, différent de celui-ci, et que nous placerons ici, puisqu'il porte le même nom. « L'abbé Grégoire, anachorète, demeurait, dit-il, sur la montagne du monastère de l'abbé Théodose de la Roche. Il perdit son disciple, et n'ayant aucun instrument propre à creuser une fosse pour l'ensevelir, il descendit de la montagne au bord de la mer, et y trouva un bâtiment à l'attache. Il pria les gens qui étaient

dedans de venir l'aider à enterrer son disciple. Ils s'y prêtèrent aussitôt et montèrent avec lui sur la montagne. Après avoir donné la sépulture à ce frère, un des matelots nommé Thalelée, touché de la vertu de ce vieillard, le pria de le recevoir à la place de celui qu'il venait de perdre : « Mais, lui répondit Grégoire, vous ne pourrez pas soutenir la pénitence que je pratique? » — « Pardonnez-moi, mon Père, lui dit le matelot, j'espère de le faire avec la grâce du Seigneur. » Il demeura donc un an avec lui, s'exerçant fidèlement dans les travaux de la vie religieuse. Après ce temps il se jeta aux pieds du vieillard, et lui dit : « Je vous supplie, mon Père, de continuer de prier pour moi; car je reconnais que c'est par la force de vos oraisons, que Dieu m'a accordé celle de soutenir sans peine les austérités que je pratique avec vous. Il ne me coûte plus de souffrir le froid, le chaud, ni l'inclémence de l'air, et mon âme jouit d'un merveilleux repos. »

« Le vieillard lui donna sa bénédiction et ils demeurèrent encore deux ans et demi ensemble. Alors il fut révélé à Thalelée qu'il n'avait pas longtemps à vivre, et il pria son père spirituel de vouloir bien le mener à Jérusalem pour y adorer la sainte Croix, et faire sa prière dans l'église de la Sainte-Résurrection ; car, lui dit-il, je sens que Dieu m'appelle à lui. Le vieillard l'y conduisit comme il le désirait; et après avoir fait leurs stations dans les Lieux saints, et s'être lavés dans le Jourdain en mémoire du baptême de Notre-Seigneur, Thalelée ne vécut plus que trois jours, et le vieillard Grégoire le suivit de près. On les ensevelit tous les deux dans le monastère de Coprathe.

SOLITAIRES DU DIOCÈSE DE CYR.

## SAINT MAISIME, SAINT ACEPSIME, SAINT ZÉBINAS, POLYCHRONE, ETC.

Théodoret ayant écrit la vie de plusieurs saints solitaires, comme nous l'avons vu jusqu'à présent, il est bien juste que nous donnions ici un rang particulier à ceux qui fleurirent dans son diocèse, composé de huit cents paroisses, qu'il avait soin de visiter, et où il avait la consolation de voir plusieurs anachorètes éminents en vertu et célèbres par leur vie toute céleste et par les dons extraordinaires dont Dieu les favorisait. Aussi n'a-t-il pas manqué de faire leur éloge dans son *Histoire religieuse;* et après avoir dit que plusieurs brillantes lumières de vertu et de piété avaient éclaté dans Antioche, dont il avait parlé assez au long, il dit qu'il passait dans les saintes prairies de Cyr, pour y considérer ces fleurs admirables, dont l'odeur égalait celle des plus excellents parfums.

Le premier dont il parle est saint Maïsime, qui était mort avant lui, et il avait vu seulement la mère d'un enfant qui avait été guéri par ses prières. Maïsime était Syrien de nation ; mais nous ne pouvons pas assurer qu'il ait embrassé la vie monastique. Ce qui peut nous le faire présumer ainsi, c'est que Théodoret le met avec les anachorètes dont il écrit la vie, et dit qu'ayant été nourri à la campagne, il s'était rendu recommandable par toutes sortes de vertus et par ses actions dans une vie privée. On le fit curé d'un village, où il vécut dans un aussi grand dépouillement qu'on pouvait l'exiger des plus fervents religieux ; car on assure, dit cet auteur, qu'il fut longtemps sans changer d'habit, ni de manteau, se contentant de les rapiécer lorsqu'ils étaient déchirés, et de se garantir ainsi du froid en sa vieillesse.

On peut le proposer dans le soin qu'il prit du troupeau que la Providence lui avait confié, comme un excellent modèle à tous ceux qui sont engagés dans le ministère. La loi de Dieu était la règle de toutes ses actions ainsi que de toutes ses paroles ; il ne disait rien et ne faisait rien qui ne lui fût conforme, et c'est ainsi qu'il nourrissait spirituellement ses ouailles par l'instruction et par les bons exemples.

Sa maison était ouverte aux étrangers et aux pauvres. Il y avait toujours deux muids, l'un de blé et l'autre d'huile, pour ceux qui recouraient à lui dans leurs besoins. Le Seigneur fit voir par un miracle qu'on pouvait appeler perpétuel, combien la charité de son serviteur lui était agréable ; puisqu'il multiplia si bien ce grain et cette huile, que les muids ne désemplissaient jamais, quoiqu'il en donnât sans cesse. Il jouit en cela, dit Théodoret, de la même grâce que la veuve de Sarepta, dont Dieu voulut que l'huile ne tarît point dans sa cruche pour récompenser sa charité.

Maïsime reçut aussi le don des miracles. Il en fit un grand nombre, mais Théodoret n'en rapporte que deux pour abréger sa relation. Le premier fut en faveur d'une femme également distinguée par sa foi et par sa naissance. Elle avait un fils encore fort jeune qui tomba malade, et ne put recevoir aucun soulagement des remèdes humains. Cette mère affligée jugea selon les sentiments de sa piété, qu'il valait bien mieux mettre son espérance dans les oraisons des saints, et vint dans une litière avec son enfant trouver l'admirable Maïsime pour implorer avec larmes le secours de ses prières. Le saint homme prit l'enfant entre ses bras et le mit au pied de l'autel ; après quoi se prosternant la face contre terre, il pria le souverain médecin des corps et des âmes de lui rendre la santé. Sa prière fut exaucée à l'heure même ; il le rendit à sa mère parfaitement guéri, et je l'ai appris, dit Théodoret, d'elle-même, qui avait vu le miracle de ses propres yeux, et l'avait obtenu par sa foi.

Le second que rapporte cet écrivain, fut au sujet d'un seigneur d'un village dont le Saint était curé. Ce seigneur, nommé Lothoïs, était premier président d'Antioche et idolâtre. Il était venu sur le lieu pour retirer ce qui lui était dû par ses fermiers; mais il l'exigeait avec tant de dureté, que saint Maïsime se crut obligé de lui représenter qu'il était bien plus convenable d'user de douceur et de compassion. Il ne put pourtant pas le fléchir ; mais Dieu fit bientôt sentir à cet homme qu'on doit toujours respecter les avis charitables de ses serviteurs; car étant monté sur son chariot pour s'en retourner, ses mules ne purent plus le traîner quelques efforts qu'elles fissent. Il demeura aussi immobile que si l'on en avait attaché les roues par de fortes chaînes. On appela au secours plusieurs paysans, qui employèrent des leviers pour tâcher de l'ébranler, et ce fut sans effet.

Enfin, un ami de Lothoïs, qui était assis avec lui dans le chariot, jugea que c'était sans doute les prières de Maïsime qui étaient l'unique obstacle, et le dit au président, qui descendit aussitôt du chariot et vint se jeter aux pieds du Saint, le priant d'oublier le sujet de mécontentement qu'il lui avait donné. Ainsi l'on vit un homme superbe forcé de s'humilier devant celui qui ne respirait que l'humilité dans le pauvre habit dont il était vêtu, et Maïsime ayant prié, les liens invisibles qui arrêtaient le chariot furent rompus, et il roula avec la même facilité qu'auparavant.

Théodoret ajoute qu'on racontait aussi de lui plusieurs autres merveilles, et il se sert de cet exemple pour apprendre à ceux qui sont engagés, comme ce Saint, au ministère du salut des âmes, que l'on peut s'y sanctifier ainsi que dans la solitude, et s'élever aux plus éminentes vertus, quand on a, comme ce Saint, l'amour et le zèle de la gloire du Seigneur gravés dans le cœur.

Il faut joindre à Maïsime saint Acepsime, dont le même historien fait l'éloge en peu de mots. Il dit qu'il s'enferma dans une cellule où il demeura soixante ans sans parler et même sans voir

personne. Il recevait seulement une fois la semaine des lentilles trempées qu'on lui portait pour sa nourriture, et il avait percé pour cela obliquement un trou dans la muraille, par où on les lui faisait passer sans qu'on le pût voir ; mais pour avoir de l'eau il sortait la nuit, et en allait puiser à une fontaine voisine.

Un berger qui veillait dans ce temps-là à la garde de son troupeau, l'aperçut de loin dans l'obscurité ; et comme le Saint, étant courbé sous le poids des chaînes qu'il portait, comme nous le dirons bientôt, marchait à quatre pieds, ce berger crut que c'était un loup, et prit sa fronde pour lui jeter une pierre ; mais sa main demeura percluse jusqu'à ce que le Saint fût retourné à sa cellule. Le berger revint alors de son erreur, et dès le matin il alla le trouver, lui raconta ce qui lui était arrivé, et lui demanda pardon de sa faute.

Un homme curieux de savoir ce que le Saint faisait dans sa cellule, monta sur un arbre d'où il pouvait l'apercevoir, mais il fut puni sur-le-champ de sa témérité ; car il demeura perclus de la moitié du corps, ce qui l'obligea d'avouer sa faute au Saint pour obtenir sa guérison par ses prières. Il le guérit ; mais ce fut à condition qu'il ferait couper l'arbre sur lequel il était monté, pour ôter l'occasion à d'autres de tenter la même chose.

La vie de saint Acepsime, dans une retraite si étroite, était un exercice continuel de prières et de pénitence. Il portait tant de chaînes sur son corps, qu'il ployait sous le fardeau et ne pouvait marcher que courbé. Il ne s'occupait que de Dieu et de son âme : de Dieu, en s'entretenant avec lui, ce qui faisait toute sa consolation, ayant renoncé pour cela à tout entretien avec les créatures ; de son âme, sur laquelle il ne cessait de veiller pour en diriger à Dieu toutes les pensées et les sentiments, et empêcher qu'il n'y entrât rien qui fût capable d'en ternir la pureté.

Dieu lui révéla l'heure de sa mort cinquante jours avant qu'il l'appelât à lui. Alors il ouvrit la porte de sa cellule, et laissa entrer tous ceux qui voulurent le voir. L'évêque du diocèse y

vint, et voulut l'ordonner prêtre. L'humble Saint lui dit qu'il n'ignorait pas combien le sacerdoce est un fardeau pesant et redoutable, et qu'il ne pouvait penser sans trembler au compte que ceux qui ont reçu ce sacré caractère en doivent rendre à Dieu ; mais qu'il se soumettait à sa volonté étant sur le point de quitter la vie ; « car, ajouta-t-il, si je devais vivre plus longtemps, je ne saurais me charger d'un si grand ministère, et je vous prierais de m'en exempter. » Après avoir parlé ainsi il se mit à genoux pour recevoir le sacré caractère, et l'évêque lui imposa les mains afin qu'il fût rempli du Saint-Esprit.

Il mourut au temps que Dieu lui avait fait connaître, et les habitants des bourgs voisins s'assemblèrent en grand nombre pour enlever son corps, chacun voulant l'emporter à son village. Mais tandis qu'ils étaient en contestation, il parut un homme qui leur dit que le Saint l'avait obligé par serment de l'enterrer dans sa cellule; ce qui termina le différend. Théodoret fait là-dessus cette pieuse réflexion : « L'amour, dit-il, que les âmes saintes ont pour la simplicité, se soutient même après leur mort. Comme elles n'ont point estimé la vanité durant leur vie sur la terre, et n'ont désiré que de plaire à Dieu, aussi se soucient-elles peu après leur mort d'être louées par les hommes, leurs affections n'ayant pour objet que le céleste Époux. Mais Dieu, qui a vu qu'en se consacrant à son service elles ne lui ont demandé que les biens du ciel, a été libéral envers eux au delà même de leurs désirs, et a ajouté d'autres biens à ceux-là, selon cette parole sortie de sa bouche :
c 12. *Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et*
th. 19. *tout le reste vous sera donné.* Et ailleurs : *Celui qui abandonnera tout pour l'amour de moi, recevra le centuple en ce monde, et la vie éternelle dans l'autre.* Tel est l'oracle de Celui qui est la vérité même, et les effets répondent à ses promesses. » Saint Acepsime était célèbre dans le pays dès le règne de Valens, vers l'an 370, et saint Maïsime était son contemporain.

Saints Zébinas, Polychrone, Moïse et Damien furent célèbres

dans le diocèse de Cyr. Théodoret n'avait point vu saint Zébin ou Zébinas, qui mourut avant l'an 423, et dont l'Église grecque honore la mémoire avec celle de saint Polychrone, son disciple, le 23 de février. Ce Saint mérita par excellence le titre glorieux d'homme d'oraison ; car il parut surpasser tous les solitaires de son temps par son assiduité à la prière. Il y employait les jours et les nuits sans se lasser jamais : au contraire, plus il vaquait à cet exercice angélique, plus il s'y affectionnait. Ainsi on peut dire de lui qu'il imitait sur la terre en quelque façon les esprits bienheureux, qui chantent devant le trône de Dieu le cantique toujours ancien et toujours nouveau.

C'était par cette sainte affection qu'il parlait fort peu à ceux qui le venaient voir, son cœur souffrant du commerce des créatures qui lui dérobaient des moments qu'il aimait bien mieux employer à la contemplation des choses célestes. Cela faisait que dès qu'il les avait congédiées il revenait à la prière, si pourtant on peut dire qu'il l'avait interrompue ; car Théodoret assure qu'il ne paraissait pas que durant le peu de temps qu'il s'était entretenu avec les autres, son esprit eût été séparé de la vue de Dieu. Aussi était-il en si grande vénération, que saint Maron, dont nous parlerons bientôt, et qui fut un des plus grands solitaires de ce temps, ne pouvait se lasser de l'admirer. Il le regardait comme son père et son maître, l'appelait *le modèle de toutes les vertus*, et exhortait tous ceux qui le venaient voir, d'aller à lui pour recevoir sa bénédiction.

Mais si la prière était pour ce grand Saint un sujet de consolation, elle lui servit aussi d'exercice de pénitence ; car il la faisait toujours debout, et tout l'adoucissement qu'il prit dans son extrême vieillesse fut de s'appuyer sur un bâton. Théodoret ne nous a pas détaillé ses autres austérités ; il dit seulement en général qu'on ne put jamais le résoudre à les diminuer, même à la fin de sa vie, où le poids des années aurait été pour tout autre un sujet d'en retrancher une partie. Saint Maron avait prié avec

de vives instances d'être enseveli dans un même tombeau ; mais saint Zébinas étant mort plus tôt, on l'enterra à Citta, bourg voisin de sa cellule, où l'on bâtit sur son tombeau une grande église, qui fut depuis très-fréquentée à cause du grand nombre de miracles qui s'y faisaient par son intercession.

Saint Polychrone eut le bonheur d'être son élève, et Théodoret dit que la cire ne représente pas mieux la figure de l'anneau qu'on y imprime, qu'il représentait l'image de ses vertus. « Aussi, ajoute-t-il, il me fut aisé de reconnaître le maître, en comparant ce qu'on m'en avait rapporté avec les actions du disciple. Car Polychrone est embrasé comme lui du feu du divin amour ; il est élevé comme lui au-dessus de toutes les choses de la terre, et comme lui son âme semble avoir des ailes par lesquelles elle se porte au-dessus des cieux pour contempler sans cesse la beauté de Dieu ; enfin, il s'occupe comme lui des choses divines, lors même qu'il parle à ceux qui le viennent voir. »

Il imitait aussi son bienheureux maître dans les veilles et la manière de prier, le faisant toujours debout, et passant les nuits entières dans ce saint exercice. A ces pratiques laborieuses, il en ajoutait plusieurs autres, entre lesquelles Théodoret en remarque une qui ne montre pas moins sa profonde humilité que son amour pour la pénitence. « Il avait, dit-il, banni tous les vices de son cœur, et surtout le désir d'être honoré des hommes ; ce qui le portait à se cacher autant qu'il le pouvait. Ce fut dans cette intention qu'il ne voulut pas charger son corps de chaînes, comme nous avons vu que d'autres anachorètes le pratiquaient, craignant qu'il ne se glissât quelque secrète vanité dans son âme par ce genre d'austérité qui paraissait aux yeux des hommes ; mais pour ne pas leur céder dans le combat spirituel, il se procura une très-grosse racine de chêne, sous prétexte d'en avoir besoin, et la mettait sur ses épaules, priant la nuit dans cet état. Il en faisait de même le jour ; mais il la quittait aussitôt que quelqu'un venait frapper à sa porte. »

Quelque soin pourtant qu'il prît pour cacher sa pénitence, il fut découvert par quelqu'un qui le rapporta à Théodoret. Celui-ci fut le voir expressément, et dit qu'ayant voulu lever de terre cette pesante racine, il put à peine le faire avec ses deux mains. Il lui proposa, dans le dessein de le soulager dans un si pénible travail, de la lui laisser emporter; mais il ne put point l'y résoudre, et la crainte de lui faire de la peine l'obligea à ne point le presser davantage.

Une sécheresse extraordinaire affligea de son temps tout le pays. Les habitants eurent recours, pour la faire cesser, aux prières des anachorètes. Plusieurs prêtres vinrent le trouver pour la même fin, et un d'entre eux, qui était pasteur de plusieurs bourgs des environs d'Antioche, pria les plus anciens qui étaient présents de persuader au Saint de bénir un petit vase d'huile; mais ils étaient tous si convaincus de sa profonde humilité, qu'ils lui répondirent qu'il ne voudrait point le faire. On s'y prit par artifice pour l'obtenir. Ce fut tandis qu'il priait avec eux, que ce prêtre se tint debout derrière lui, et lui présenta le vase. Alors, par un prodige étonnant, il en sortit une telle abondance d'huile, que deux ou trois des assistants étendant leurs mains pour la recueillir, les eurent aussitôt remplies.

Son humilité paraissait aussi dans la manière dont il recevait ceux qui le venaient voir. Il se prosternait à terre et leur embrassait les genoux, sans distinguer la qualité des personnes, le faisant aux soldats, aux artisans et aux paysans, comme aux personnes de grande considération.

Le gouverneur de Cyr, personnage de grande vertu, étant venu prendre possession de sa charge, désira connaître les serviteurs de Dieu qui excellaient en piété dans le désert, et pria Théodoret de le mener chez eux. Après qu'ils en eurent vu plusieurs, Théodoret le conduisit aussi à saint Polychrone, à qui il dit qu'il lui amenait le gouverneur, qui aimait la justice et tous les gens de bien. Polychrone se jetant à ses pieds, lui dit qu'il avait une grâce à

lui demander. Le gouverneur pensa que c'était en faveur de quelqu'un sur qui il eût droit d'ordonner, et lui promit avec serment de lui accorder tout ce qu'il désirait; mais ne pouvant souffrir davantage à ses pieds un homme d'une si grande sainteté, il le pria aussitôt de se lever. « Puisque vous m'avez engagé votre parole d'honneur, lui dit Polychrone, la grâce que je vous demande est de prier pour moi de tout votre cœur. » Le gouverneur étonné de sa demande, à laquelle il ne s'attendait point, le conjura en se frappant le front de le tenir quitte du serment qu'il lui avait fait, ne se croyant pas digne d'offrir à Dieu des prières pour soi-même.

Saint Polychrone vivait dans un si grand détachement de toutes choses qu'il refusa une robe de peau que saint Jacques le Syrien lui avait envoyée, parce qu'elle lui parut trop commode et faite avec trop de propreté. Théodoret l'étant allé voir quelquefois pour lui demander sa bénédiction, n'avait trouvé chez lui pour toute provision que deux figues; et il assure qu'il aimait si fort la pauvreté, qu'elle lui tenait lieu de toutes les richesses, et que pour la pratiquer plus parfaitement, il ne prenait pour sa nourriture que le pur nécessaire, et souvent même il ne mangeait qu'au bout de sept jours. Plusieurs personnes vinrent lui offrir de l'argent, et d'autres lui en léguèrent en mourant; mais il ne voulut jamais le recevoir, et il disait à ceux qui lui en apportaient, de le distribuer eux-mêmes aux pauvres.

Il ne retranchait rien de ses austérités, même dans ses maladies, et il était si dur envers lui-même, qu'à peine on put obtenir de lui, après bien des instances, de souffrir qu'on lui bâtît une cabane pour donner un peu de chaleur à son corps tout transi de froid. Il était pourtant plein de condescendance pour les besoins des autres, et étant un jour allé voir, avec Théodoret, saint Jacques le Syrien, qui était fort malade, il s'offrit de prendre le premier d'une tisane dont on lui proposait d'user pour son mal, quoique ce fût dans les premières heures du jour.

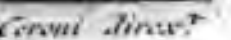
Théodoret le voyant cassé de vieillesse et sans force, n'ayant d'ailleurs dans cet état de secours de personne, lui proposa de recevoir quelqu'un auprès de lui pour lui rendre service. Il ne lui fut pas aisé de l'y faire consentir ; mais enfin il se rendit à sa volonté, et reçut deux jeunes hommes très-pieux qui vivaient séparément en des cellules peu éloignées de là. Quoique ceux-ci se fussent déjà exercés dans les pratiques de la vie monastique, ils furent d'abord étonnés de le voir passer toute la nuit en prières, et pensèrent de se retirer. Ils temporisèrent pourtant en lui représentant qu'il devait proportionner ses travaux à la faiblesse de son corps ; mais il leur fit entendre qu'il ne voulait pas les obliger à suivre en cela sa pratique, et leur ordonna même de se coucher. « Comment oserions-nous le faire, lui dirent-ils, étant encore en la vigueur de notre âge, tandis que nous voyons devant nous prier debout un homme qui, après avoir vieilli dans la pénitence, ne fait pas même attention à la faiblesse où elle l'a réduit? »

Ce fut de ces deux disciples, dont l'un se nommait Moïse et l'autre Damien, que Théodoret apprit ce qu'il dit des veilles de saint Polychrone. Ils reprirent ensuite courage étant animés par son exemple, et firent tant de progrès dans la vertu, qu'ils imitèrent entièrement son genre de vie. Moïse continua de demeurer avec lui et de le servir, et son historien assure qu'il en devint une image vivante. Pour Damien, il se retira dans une petite cellule qu'il trouva près d'une ville voisine appelée Niare, où il garda la même discipline qu'il avait vu pratiquer à son maître. Tous ceux qui le voyaient s'imaginaient de voir Polychrone ; car, dit encore Théodoret, outre qu'il pratiquait les mêmes veilles et les mêmes travaux, il avait aussi sa simplicité, sa bonté, sa modestie, sa douceur dans les paroles, la même facilité dans son abord, son recueillement, son don d'oraison, sa persévérance à prier debout, sa même nourriture et sa pauvreté, qui était si grande, qu'on ne voyait pour tout meuble dans sa cellule qu'un

petit vase où il mettait des lentilles trempées dans l'eau dont il se nourrissait. Ainsi on peut dire qu'il semblait que l'âme de son père spirituel eût passé dans son corps, tant il avait profité sous sa conduite. Les Grecs joignent Moïse et Damien à saint Zébinas et saint Polychrone dans leur *Ménologe* le 23 de février.

Le moine Asclépius demeurait à une demi-lieue de saint Polychrone, et était une parfaite copie de ses vertus. On croit qu'il s'était exercé auparavant dans la vie cénobitique avec d'autres frères qui demeuraient dans un village voisin ; mais il pratiqua excellemment celle des anachorètes en marchant sur les traces de Polychrone, dont il imita la nourriture, le vêtement, les travaux, la charité et l'esprit de prière et de recueillement. Non-seulement son exemple, mais encore ses entretiens tout pleins de l'amour de Dieu dont son cœur était enflammé, produisirent des fruits sans nombre dans les âmes, tant dans la ville de Cyr, que dans quantité de bourgs et de villages du diocèse.

Parmi ceux qu'il porta à l'amour de la vertu, Théodoret distingue particulièrement un personnage nommé Jacques, qui s'enferma auprès du village de Nimuzan dans une petite cellule où il ne voyait personne, ne répondant que par un petit trou à ceux qui venaient lui demander des avis. Il fit pourtant ouvrir deux fois sa porte en faveur de Théodoret pour le faire entrer et l'entretenir avec une sainte affection. On remarqua qu'il n'usait jamais de feu et qu'il n'avait point de lampe. Il avait plus de quatre-vingt-dix ans quand Théodoret écrivait son *Histoire religieuse*, vers l'an 440.



Imp. Ch. Chardon ainé Paris. — Ceroni direxᵗ

Saint Maron.

## SAINT MARON ET SES DISCIPLES, JACQUES LE SYRIEN ET LIMNE [1].

Saint Maron doit être regardé comme un des principaux Pères de la solitude du diocèse de Cyr. Théodoret, qui ne nous a donné son éloge qu'en peu de mots, nous fait comprendre pourtant qu'il excellait en mortification, en amour de Dieu et en dons célestes. Il nous le représente comme un admirable jardinier qui cultiva au Seigneur des arbres de vertus et de vie parfaite : et saint Jacques, surnommé le Syrien, dont nous parlerons après lui, et qu'il forma dans la vie religieuse, suffit lui seul pour nous donner une très-grande idée de son mérite.

Il se retira sur le haut d'une montagne, où les idolâtres avaient dédié autrefois un temple aux démons, qu'il consacra au Dieu vivant, et où depuis il faisait assidûment ses prières. Il bâtit une petite cellule tout auprès ; mais il ne s'en servait que très-rarement, passant ordinairement sa vie à découvert, comme faisaient la plupart des anachorètes de ces pays. Non content de les imiter dans ce genre de vie très-rude, il inventa, dit Théodoret, de nouvelles austérités pour accumuler de plus en plus dans son âme les trésors de la sagesse évangélique.

Ce souverain Maître, pour l'amour duquel il souffrait ces grands travaux, l'en dédommagea avec usure, même dès cette vie, par les grâces dont il le favorisa. Il lui accorda avec tant de plénitude le don de guérir toutes sortes de maladies, que de quelque nature qu'elles fussent, on en était délivré par la vertu de ses oraisons. Sa réputation s'étendit ainsi partout, et chacun s'empressant de recourir à lui, aucun de ceux qui imploraient son secours auprès de Dieu ne retournait frustré dans son attente.

[1] Théodoret, Baronius, Gennade, Bulteau.

Mais s'il était donné de Dieu comme un médecin pour les maladies corporelles, il ne réussissait pas moins à guérir les maladies spirituelles. Il parlait avec force contre les vices, et donnait d'excellentes instructions pour la pratique des vertus chrétiennes, et la grâce de Notre-Seigneur accompagnant ses paroles de son onction divine, il eut la consolation de convertir quantité de personnes. « Par cette sainte agriculture, dit Théodoret, il éleva plusieurs plantes dans la vertu, et fit, pour l'offrir à Dieu, cet admirable jardin que l'on voit maintenant dans le diocèse de Cyr. » Cela nous apprend que saint Maron fut comme le père de presque tous les moines qui fleurissaient du temps de cet historien dans les solitudes de ce diocèse et des environs, et entre plusieurs monastères qu'il fonda, il y en eut un dans le territoire de cette ville.

Théodoret n'avait point vu ce Saint ; mais il connaissait beaucoup saint Jacques, son principal disciple. Il ne nous dit pas aussi l'âge qu'il avait quand il mourut. Il nous fait pourtant entendre qu'il était très-vieux, puisqu'il termine son éloge en disant qu'une maladie de peu de jours, qui fit connaître la défaillance de sa nature, trancha le fil de sa vie ; mais qu'il conserva la vigueur de son esprit jusqu'à la fin.

Comme il avait été en grande vénération durant qu'il vivait, les habitants des environs se disputèrent le bonheur de posséder son saint corps ; mais ceux d'un bourg voisin qui était extrêmement peuplé, étant accourus en plus grand nombre, forcèrent les autres de se retirer et emportèrent chez eux ce précieux trésor. Ils bâtirent sur son tombeau une grande église, où depuis on célébrait sa fête fort solennellement. Ainsi, quoiqu'il eût vivement désiré, comme nous l'avons dit au chapitre précédent, d'être enseveli avec saint Zébinas, la Providence en disposa autrement, sans doute afin qu'il fût honoré d'un culte particulier dans cette église.

Saint Jacques, surnommé le Syrien ou de Cyr, et qu'on peut

distinguer par là plus aisément de quelques autres solitaires du même nom, était le plus ancien de ceux qui vivaient du temps de Théodoret, les autres dont il parle étant déjà morts. « Après avoir, dit-il, marqué en peu de mots les combats de ces généreux athlètes dont Dieu a couronné la vertu, je viens à ceux qui sont encore sur la terre, et qui s'efforcent même de surpasser par leurs travaux ceux qui les ont devancés, et je commence par Jacques, ce grand personnage, puisqu'il précède en âge et surpasse par sa vie laborieuse ceux qui s'efforcent de l'imiter dans un genre de vie si merveilleux et si extraordinaire. » Cet historien n'est pas le seul qui lui donne le titre de grand ; d'autres le lui donnent également, ainsi que celui de Thaumaturge : il a mérité l'un et l'autre tant par son éminente vertu que par les prodiges qu'il opéra, et qui furent, comme dit le même historien, dignes des apôtres.

Il vécut d'abord sous la discipline de saint Maron ; et comme ce Saint avait ajouté de nouvelles austérités à celles que d'autres anachorètes avaient pratiquées avant lui, il surpassa aussi les siennes, et se condamna à de plus rudes travaux dans le désir ardent qu'il avait de s'immoler à Dieu par la pénitence. Il ne se livra pourtant pas d'abord à toute son ardeur ; mais il se prépara peu à peu aux plus laborieuses pratiques par de moindres, et qu'il pouvait supporter plus facilement. Ainsi il commença par s'enfermer dans une petite cellule, où, éloigné du bruit et du tumulte du monde, il s'occupait avec plus de liberté d'esprit et de cœur à la contemplation de Dieu seul, et se disposait par là à la vertu parfaite qui faisait l'unique objet de son émulation.

Quand il se sentit assez de force et de courage pour entrer dans de plus grands combats, il alla sur une haute montagne à trente stades, ou une lieue et demie de Cyr, et y fixa sa demeure. Il y avait trente-huit ans qu'il y pratiquait la pénitence quand Théodoret écrivait son histoire. Elle était telle, cette pénitence, que ce célèbre écrivain ne fait pas difficulté de la mettre au-dessus

de celle de son père spirituel : « Car, dit-il, si celui-ci n'eut pour maison que la masure d'un vieux temple auparavant consacré aux démons, et pour habit que des peaux de chèvres qui le garantissaient de la pluie et de la neige, Jacques n'avait ni maison, ni toit, ni cabane. Il n'avait que le ciel pour couverture, de sorte qu'exposé à toutes les injures de l'air, il était tantôt trempé de la pluie, tantôt transi par la neige ou la gelée, tantôt brûlé par les rayons ardents du soleil, et il le soutenait avec tant de courage, qu'il semblait qu'il souffrait dans un corps différent du sien.

« Il s'efforçait, dit encore son historien, pour mieux nous représenter son grand courage dans une vie si pénible, il s'efforçait de surmonter la faiblesse de la nature par la force de son esprit. Il agissait, quoique dans une chair mortelle et passible, comme s'il eût été impassible ; et bien qu'il fût chargé du poids de son corps, il vivait comme s'il n'en avait point. Ainsi il pouvait dire
II Cor. 10. comme saint Paul : *Nous sommes dans un corps mortel et terrestre, mais nous ne combattons pas selon les inclinations de la chair. Nos armes ne sont point charnelles ; et Dieu les rend fortes et puissantes pour renverser tous les obstacles, pour dissiper tous les desseins de ses ennemis, pour abaisser tout ce qui s'élève contre son ordre et sa volonté, pour réduire tous les esprits sous son obéissance.* »

Théodoret nous fait remarquer une circonstance particulière de sa vie austère, et qui ne pouvait que lui être très-pénible ; c'est que n'ayant, comme nous avons dit, ni toit, ni mur, ni haie pour se garantir, il était toujours à même d'être vu de tous ceux qui venaient sur sa montagne ; ce qui était presque continuel et le gênait extrêmement. Le même auteur le comprit encore plus dans une grande maladie dont il fut atteint, et où la modestie et la décence religieuse ne purent que le faire souffrir étrangement. Son mal était un débordement de bile accompagné de la dyssenterie et de la fièvre, qui l'avait réduit presque à l'extrêmité.

Il était ainsi exposé à la vue de tout le monde, sans que personne pensât à se retirer pour lui laisser la liberté de se décharger de cette humeur maligne et piquante qui lui déchirait les entrailles. Théodoret, qui se trouvait présent, s'en aperçut, et dit tout ce qu'il put au peuple pour l'obliger à le laisser seul ; mais apres bien des prières et des menaces, il fit tant enfin qu'on se retira sur le soir. Le Saint ne céda pourtant pas encore à la violence de la nature, et attendit pour cela que la nuit fût si obscure qu'il ne restât plus personne auprès de lui.

Le lendemain Théodoret vint le trouver, et ayant remarqué que la chaleur de l'air, qui était extrême, augmentait celle de sa fièvre, car on était alors au fort de l'été, voulut lui procurer de l'ombre, et sans le lui proposer directement, connaissant sa mortification, il lui dit qu'il ne pouvait soutenir lui-même l'ardeur du soleil et qu'il voudrait bien pouvoir s'en garantir un peu. Le Saint fit aussitôt enfoncer trois roseaux dans la terre et mettre dessus deux peaux. Il le pria ensuite de se mettre dessous ce petit couvert ; mais Théodoret lui répondit : « Il serait bien honteux pour moi, mon Père, qu'étant jeune et vigoureux je reçusse ce soulagement, tandis que dans l'ardeur de la fièvre qui vous brûle, vous n'en prenez point vous-même. Si vous voulez donc que je sois à l'ombre, prenez-en aussi votre part, je vous en supplie, puisque la grande chaleur ne me permet pas de demeurer où vous êtes, et que je ne veux pas vous quitter. »

Le Saint y consentit par considération pour lui, et quand ils eurent pris ce petit soulagement à l'ombre de ces peaux, Théodoret, qui voulait l'obliger de se coucher afin qu'il souffrît moins par cette situation, lui témoigna qu'il ne pouvait non plus demeurer toujours assis comme lui sans être trop gêné, et que s'il le voulait bien il se coucherait contre terre et lui aussi pour pouvoir parler plus commodément. Le Saint y acquiesça encore, et dans cette situation Théodoret sentit qu'il avait sous son habit de grandes chaînes de fer à l'entour de son cou et de ses reins, et

lui dit : « Mon Père, la fièvre que vous avez doit vous tenir lieu à présent de pénitence, et vous ferez bien, dans l'accablement où elle vous réduit, d'ôter vos chaînes, que vous pourrez reprendre quand elle aura cessé. » L'humble Jacques ne résista point à la volonté de son évêque, et avec ce soulagement il se trouva guéri peu de jours après. Ceci arriva au commencement de l'épiscopat de Théodoret, puisqu'il dit qu'il était alors encore jeune et robuste.

Le Saint tomba depuis dans une maladie plus dangereuse, et comme on croyait qu'il n'en relèverait point, il s'assembla un grand nombre de paysans des environs pour enlever son corps dès qu'il aurait expiré. Il était tombé en défaillance, et n'avait aucune connaissance quand ces paysans s'attroupèrent autour de lui ; quelques-uns même le crurent mort, et lui arrachèrent des cheveux, apparemment pour les garder comme des reliques, et il n'en avait rien senti. Mais les habitants de Cyr y accoururent avec des soldats armés qui tirèrent quantité de traits, non pas pour blesser, mais pour faire écarter les paysans, et ayant mis le serviteur de Dieu sur un lit, ils le portèrent à la ville, dans un monastère proche de l'église d'un prophète.

Théodoret se trouvait alors à Berée avec Acace qui en était évêque. On vint l'avertir de l'état du Saint, et on lui dit même qu'il était mort. Il partit sur-le-champ et arriva au point du jour, ayant marché toute la nuit. Il le trouva sans parole et sans connaissance; et comme il l'eut salué et lui eut dit qu'Acace, qu'il estimait tant, se recommandait à lui, il ouvrit les yeux ; mais il les referma après lui avoir seulement demandé comment il se portait et quand il était arrivé.

Il fut trois jours dans le même état, et enfin revenant à lui, il demanda où il était : on le lui dit et cela l'affligea ; il fallut le reporter sur la montagne, car il témoigna le désirer beaucoup. Le lendemain, Théodoret étant auprès de lui, voulut lui faire prendre de la tisane, et lui dit d'en user comme d'une pénitence propre

au temps de la maladie. Saint Polychrone était présent comme nous avons dit au chapitre précédent, et l'engagea aussi à la prendre. On vit dans cette conjoncture en ce grand solitaire quelle est la droiture du cœur des Saints, et combien ils sont éloignés d'agir par des vues humaines. Un de ceux qui l'assistaient voulut couvrir d'un panier le vase où était la tisane; saint Jacques lui en demanda le sujet : et sur ce qu'il lui répondit que c'était afin que ceux qui le viendraient visiter ne la vissent pas, il lui dit ces belles paroles :

« Gardez-vous bien, mon fils, de cacher aux hommes ce qui est connu de Dieu, créateur de toutes choses; puisque ne voulant vivre que pour lui seul, je me mets peu en peine de la gloire et de l'estime des hommes. Car quel avantage recevrai-je que ceux qui viennent ici crussent mes austérités plus grandes que Dieu ne voit qu'elles sont, puisque c'est lui, et non pas eux, qui récompense les travaux qu'on entreprend pour son service? » Théodoret admire avec raison cette réponse qui montrait dans ce Saint un esprit élevé au-dessus de toutes les louanges humaines.

Cet évêque voulant nous donner encore une preuve de son extrême patience dans la vie pénitente qu'il menait, dit qu'il arrivait qu'étant couché par terre, la neige qui, sur sa montagne, tombait quelquefois trois jours et trois nuits de suite, le couvrait de telle sorte que ses habits même ne paraissaient pas, et il l'endurait avec une admirable douceur d'esprit, jusqu'à ce que des paysans du voisinage survenant, le retiraient de dessous ce tas de neige en l'écartant avec des bêches et des hoyaux. La même chose lui arrivait aussi tandis qu'il priait Dieu, sans qu'il se détournât de son oraison.

Ce ne fut pas seulement contre lui-même qu'il combattit en traitant son corps avec une si grande sévérité; il eut à lutter contre les puissances des ténèbres qui lui déclarèrent la guerre, même dès le commencement de son engagement dans la vie solitaire. Le démon se présenta à lui sous la figure d'un Éthiopien

hideux qui jetait du feu par les yeux, et pendant dix jours il lui apparut ainsi lorsqu'il voulait prendre sa nourriture, ce qui lui causait un extrême dégoût. Mais méprisant ses illusions, il s'efforça de manger; ce qui irrita si fort cet esprit immonde, qu'il le menaça de le frapper avec un bâton. « Frappe, lui dit alors le Saint, si le Créateur de l'univers t'en a donné le pouvoir, et je recevrai les coups avec joie, non pas comme venant de ta main, mais plutôt de la sienne; mais s'il ne te le permet pas, tu ne le pourras point, quand ta rage te porterait mille fois à l'entreprendre. » Ce défi obligea le fantôme de s'évanouir, mais il ne laissa pourtant pas de lui tendre d'autres piéges.

On lui apportait de l'eau deux fois la semaine pour sa provision, et il arriva que le démon prenant sa figure sous un corps fantastique, alla au-devant de celui qui lui portait l'eau et la prit de ses mains. Il fit la même chose trois fois de suite; ce qui fut cause que le serviteur de Dieu souffrit extrêmement de la soif pendant tout ce temps-là. Il demanda enfin à celui qui lui fournissait l'eau pourquoi il avait laissé passer quinze jours sans lui en apporter? « Hélas! lui dit celui-ci, je n'y ai point manqué, et je vous l'ai remise à un tel endroit. » Le Saint comprit l'artifice du démon, et dit à cet homme: « Quand vous me verriez mille fois à cet endroit-là, ne me remettez l'eau que dans celui-ci. »

Le démon ainsi découvert vint l'attaquer de nouveau dans la nuit, et lui cria d'une voix forte; « Je détruirai si bien ta réputation, qu'on te regardera comme un homme perdu d'honneur, et dont on ne doit plus faire aucun cas. » — « Tant mieux, lui répondit le Saint, tu me rendras un très-grand service malgré toi-même; parce que ne voyant plus personne et ayant tout mon temps à moi, je pourrai l'employer à contempler sans cesse les beautés éternelles. » Le démon tâcha en effet de le faire, en apparaissant avec un autre malin esprit sous la forme de deux femmes qui allaient à la montagne, comme si le Saint les eût attirées. Il était midi, et le Saint disait son office lorsqu'elles pa-

rurent venir à lui. Son cœur en fut d'abord un peu troublé comme d'une chose extraordinaire, ce qui fait voir qu'il ne permettait point aux femmes de le venir voir dans sa retraite. Il pensait déjà de leur jeter des pierres pour les écarter; mais se souvenant de la menace du démon, et comprenant qu'il voulait l'exécuter dans ce moment, il dit : « Quand elles viendraient se mettre sur mes épaules je ne les chasserai point, mais j'emploierai contre elles les armes de la prière. » Cette ferme détermination déconcerta les démons et les mit en fuite.

Une autre fois ils lui firent entendre dans la nuit, tandis qu'il priait, le bruit d'un chariot et d'un nombreux cortége, comme si c'eût été le gouverneur du pays et sa suite. Il pensa en lui-même que ce ne pouvait être ce seigneur, qui se trouvait pour lors absent, et que la saison même était trop mauvaise pour que les chariots pussent aller par les chemins de la montagne. Il reconnut encore mieux l'ouvrage du démon, à mesure qu'il entendit ce bruit de plus près, et lui dit avec intrépidité : « Jusques à quand, malheureux esprit, useras-tu de tous ces artifices, et oseras-tu mépriser la bonté de Dieu? » Il se tourna ensuite du côté de l'orient et se mit à prier, ce qui obligea le malin esprit de se retirer; mais en disparaissant, il le poussa comme s'il l'eût voulu renverser par terre, ce qu'il ne put faire, parce que la grâce de Dieu le soutint.

Théodoret avait appris ceci de la bouche du Saint, qu'il appelle très-véritable, et avec qui il parlait avec toute confiance. Nous avons remarqué en donnant l'abrégé de la vie de ce prélat, combien ses prières lui attirèrent de secours du Ciel dans le soin qu'il se donna pour purger son diocèse des Marcionites, dont plusieurs bourgs étaient infectés; nous ajouterons à ce que nous avons dit, comment Dieu avait fait connaître à saint Jacques la protection qu'il devait donner à sa mission contre ces hérétiques. C'est Théodoret lui-même qui le rapporte en ces termes : « Ayant résolu d'aller dans le principal de ces bourgs, et étant arrêté par

de grandes difficultés, j'envoyai à mon Isaïe (saint Jacques) pour obtenir le secours de Dieu par ses prières, et il me répondit ainsi : « Ne craignez rien ; Dieu m'a fait voir cette nuit, non point en songe, mais par une vision réelle, que tous les obstacles se dissiperont comme des toiles d'araignées. Car, lorsque j'ai voulu commencer à chanter les Psaumes, j'ai aperçu du côté de ces bourgs un serpent de feu porté dans les airs, de l'orient à l'occident. Après que j'ai eu dit trois psaumes, j'ai vu ce même serpent replié en cercle, en sorte que sa tête touchait à sa queue; et après avoir dit huit psaumes, je l'ai vu coupé en deux morceaux et il s'est réduit en fumée. »

Les effets justifièrent la vérité de cette vision et en développèrent le mystère ; car, dit Théodoret : « Dès le matin les hérétiques vinrent d'abord contre nous du côté de l'occident l'épée à la main : environ la troisième heure du jour ils s'assemblèrent et se rangèrent en forme de cercle comme pour penser à leur propre sûreté ; et enfin à la huitième heure ils se dispersèrent tous deçà et delà, et nous laissèrent libre l'entrée du bourg, où nous trouvâmes un serpent d'airain qu'ils adoraient. » Le même auteur rapporte encore deux autres visions que le Saint avait eues, l'une du patriarche Joseph, l'autre de saint Jean-Baptiste. Enfin, parlant des miracles qu'il fit ; car il guérit plusieurs malades, et délivra aussi plusieurs possédés par sa bénédiction et par ses prières. Il assure comme une chose connue de tout le monde, qu'il ressuscita un enfant qu'on était prêt d'ensevelir, et voici comme il le raconte : « Qui ne sait qu'un enfant, dont le père et la mère demeurent encore dans le faubourg de la ville, a été ressuscité par ses prières? Ils avaient eu déjà plusieurs autres enfants qui étaient morts jeunes, quand celui-ci naquit. Le père voulant se le conserver, vint prier le Saint de lui en obtenir de Dieu la grâce, et promit, s'il avait cette consolation, de le consacrer au Seigneur. Cela n'empêcha pas que l'enfant ne mourût lorsqu'il eut quatre ans. Son père était alors absent, et trouva à

son retour qu'on le portait en terre. « Puisque j'ai promis, dit-il, de consacrer mon fils à Dieu, je veux le lui présenter par les mains de son serviteur Jacques, pour m'acquitter de ma promesse autant que je le puis dans l'état où il est. Il le retira donc du cercueil et le porta aux pieds du Saint, qui, se prosternant aussitôt, fit sa prière pour lui et en attendit l'effet avec confiance. Sur le soir, l'enfant revint au monde et appela son père, à qui le saint homme le rendit après avoir remercié le souverain Arbitre de de toutes choses, qui se rend avec tant de miséricorde aux vœux de ceux qui ont sa crainte gravée dans leur cœur. » Théodoret avait appris ces circonstances du père, et avait vu l'enfant même.

Le Saint avait de la peine qu'on vînt l'interrompre pendant qu'il priait, et il y était exposé à tout moment; parce que n'ayant ni cellule, ni mur, ni couvert, il ne pouvait se dérober à la vue de ceux qui le venaient voir, et qui s'empressaient de l'approcher dès qu'ils étaient à sa montagne; au lieu que les autres anachorètes étant enfermés dans leurs cellules, y demeuraient en repos autant qu'il leur plaisait, et n'en ouvraient la porte que quand ils voulaient. C'était donc pour lui un grand sujet de peine, de ne pouvoir prier sans qu'on vînt le détourner; cela faisait qu'il en témoignait quelquefois du mécontentement à ces personnes, qui s'en plaignirent à Théodoret.

Il prit occasion de lui en parler, et lui dit: « Plusieurs ont été fâchés de ce que vous les avez contraints de se retirer sans recevoir votre bénédiction. Il me paraît qu'après qu'ils ont fait un si long chemin par le seul désir d'obtenir cette grâce de vous, il eût été bon de les renvoyer avec la consolation de l'avoir reçue. » A quoi il répondit: « Je ne suis venu sur cette montagne que pour mon propre salut; et ayant mon âme couverte de plaies que mes péchés lui ont faites, j'ai besoin de prier beaucoup Notre-Seigneur afin qu'il daigne me les guérir. Or, si je servais un maître, je ne m'amuserais pas, lorsque l'heure de dresser la table et de lui présenter les plats serait venue, à parler

avec mes compagnons ; et allant aussi demander justice à un magistrat pour quelque tort qu'on m'aurait fait, je ne le quitterais pas au milieu du discours pour parler à quelqu'un. Pourquoi donc voudriez-vous que, tandis que je parle au maître du monde et au souverain Juge, j'interrompe mes prières pour m'engager à de longs discours avec des hommes qui sont ses serviteurs et ses clients aussi bien que moi ? » Théodoret entra dans son sens, et fit goûter ces raisons à ceux qui lui avaient fait leurs plaintes.

L'extrême vénération qu'on avait pour lui fit qu'on s'y mit à l'avance pour déposer avec honneur ses saintes reliques quand il serait mort, et qu'on bâtit pour cela dans le bourg le plus proche de sa montagne, une grande chapelle où on voulait les placer ; et Théodoret de son côté lui fit faire un tombeau dans l'église des Saints-Apôtres. Il en eut le vent, et pour éviter cet honneur, dont il se jugeait indigne, il conjura plusieurs fois Théodoret de l'enterrer sur la montagne.

Ce prélat voulut le détourner de cette pensée, en lui disant qu'ayant méprisé jusqu'alors tout ce qui est de cette vie, il ne devait pas se mettre en peine de ce qu'on ferait de son corps après sa mort. Le Saint ne se rendit pourtant pas à cette raison, son humilité souffrait trop de la distinction qu'on lui préparait, et il pria instamment Théodoret de lui accorder sa demande ; et celui-ci voulant enfin le satisfaire, fit porter sur la montagne le tombeau qu'il avait préparé, et fit bâtir autour une petite chapelle, qui garantît le tombeau des impressions trop vives de l'air.

Cela ne suffit pourtant pas à l'humble Saint, il craignit encore qu'on ne dît dans la suite, quand on l'y aurait enseveli, que c'était là son tombeau. Comme il n'avait jamais travaillé que pour posséder Dieu dans le ciel, il ne voulait point qu'il restât sur la terre de monument qui servît à conserver son souvenir dans l'esprit des hommes : « Je ne souffrirai jamais, dit-il, qu'on appelle ceci le tombeau de Jacques ; mais je désire qu'il porte le

titre des saints et victorieux martyrs, et que l'on me mette auprès d'eux dans un autre cercueil, comme un pauvre à qui ils font la grâce de le recevoir. »

Il rassembla donc pour cela de tous côtés des reliques des saints, qu'il fit mettre dans le tombeau que Théodoret lui avait préparé, s'estimant infiniment heureux d'occuper un petit coin dans un lieu où reposaient ces ossements sacrés, afin de ressusciter un jour avec eux et de participer à leur bonheur dans la jouissance éternelle de Dieu. Théodore le Lecteur assure qu'on le mit dans le même tombeau; et ce fut après la mort de Théodoret, car le Saint lui survécut. Saint Zébinas lui avait donné son premier cilice, et ayant aussi reçu une tunique de peau, il l'envoya à saint Polychrone, le compagnon de ses travaux; mais celui-ci l'ayant trouvée trop belle pour lui, comme nous l'avons dit au chapitre précédent, il s'excusa de s'en servir.

Nous ne devons pas oublier que l'empereur Léon écrivit en particulier à notre Saint, en même temps qu'à saint Siméon Stylite et à saint Baradat, pour savoir son sentiment sur le concile de Chalcédoine et sur Timothée Élure, qui avait usurpé le siége d'Alexandrie, et qu'il lui fit une réponse, ainsi que ces deux saints, dans laquelle il lui témoigna autant d'horreur du procédé de Timothée, que de respect pour le concile. Il écrivit aussi pour le même sujet à Basile, évêque d'Antioche, une lettre d'un style simple, mais pleine de l'esprit de Dieu. Cela fait voir en quelle estime ce Saint était de son vivant. Aussi, Théodoret ayant été obligé d'écrire à deux magistrats en faveur de ses diocésains que l'on opprimait par des tributs excessifs, leur représente que le très-saint homme Jacques leur demandait conjointement avec lui la même grâce pour eux, et que s'il ne leur écrivait point, c'est que ce n'était point sa coutume, à cause de l'amour qu'il avait pour le silence et la contemplation.

Comme on ne croit pas que Théodoret ait vécu au delà de 457, il s'ensuit que saint Jacques, qui ne mourut qu'après lui, vivait

encore dans ce temps-là. Les Grecs font sa fête le 26 novembre. Valois a pensé que ce Saint était le même que Jacques, prêtre et moine, à qui Théodoret a écrit sa lettre vingt-huitième. Mais Bulteau ne le croit pas, et Tillemont remarque fort à propos que le nom de Jacques était si ordinaire, qu'il ne peut servir de preuve, et que si celui dont nous parlons avait été prêtre, Théodoret, qui s'en occupe fort au long, n'aurait pas manqué de le dire.

Saint Limne fut aussi disciple de saint Maron avec saint Jacques dont nous venons de parler. Il vint se ranger sous sa conduite en même temps que lui. Mais il avait été formé dès sa première jeunesse dans les exercices de la vie religieuse par saint Thalasse, qui avait établi sa demeure sur une petite colline au midi du bourg de Tillime, où il éclatait en vertus et surtout en simplicité et en modestie.

Théodoret avait beaucoup connu ce solitaire Thalasse, et avait joui diverses fois de sa conversation. Il paraît qu'il était mort en 440, quand ce prélat écrivait son *Histoire religieuse*. La première leçon que ce saint vieillard donna à Limne, fut qu'un des principaux devoirs d'un religieux était de retenir sa langue ; et ce disciple obéissant la pratiqua si bien, qu'il fut longtemps sans parler à personne.

Saint Limne était déjà très-avancé dans le bien quand il vint se ranger sous la discipline de saint Maron, auprès duquel il fit de nouveaux progrès ; et enfin, poussé d'un désir ardent d'imiter sa pénitence, il s'en alla sur une montagne voisine au bourg de Targalle, et au lieu de bâtir une cellule, il s'enferma dans un enclos fermé de pierres sèches, et dont la porte était bouchée avec de le terre. Ce fut là, qu'à l'exemple de son saint maître, il se condamna à demeurer en plein air, exposé nuit et jour à toutes les incommodités des saisons. On venait en foule pour profiter de ses instructions, et il ne les donnait que par une petite fenêtre ; mais il ouvrait sa porte à Théodoret quand il le venait visiter, et alors beaucoup de gens s'assemblaient de plusieurs endroits

pour entrer avec lui et écouter de plus près ses avis célestes.

Ce prélat assure qu'il faisait un grand nombre de miracles, et il en pouvait parler en témoin oculaire. Il se servit de ce don pour se guérir lui-même en deux occasions, où il fit paraître également sa patience invincible et la foi vive dont il était animé. Car un jour étant tourmenté d'une violente colique, et une autre fois ayant été mordu par une vipère, il n'employa d'autre remède que la prière et le signe de la croix, et reçut ainsi de Dieu sa guérison.

Sa charité le porta à faire bâtir deux logements autour de son petit enclos, et il y logea des aveugles qu'il nourrit des aumônes qu'on lui faisait. Il cultivait leurs âmes par ses instructions et les excitait à chanter les louanges de Dieu. Il y avait trente-huit ans qu'il vivait ainsi lorsque Théodoret écrivait ce que nous venons de rapporter.

Les Grecs honorent sa mémoire le 22 février avec celle de son premier père spirituel saint Thalasse.

---

## SAINT EUSÈBE, SAINT JEAN, SAINT MOISE, SAINT ANTIOQUE, ETC.

Théodoret ne nous a appris que fort peu de chose de ces saints solitaires, c'est pour cela que nous renfermerons dans un même chapitre ce qu'il en rapporte. Il dit d'Eusèbe qu'il vécut très-longtemps, que ses travaux égalèrent ses années, et que sa vertu égala ses travaux. Ce Saint commença ses premiers essais de vie monastique dans une communauté composée d'excellents religieux, et s'y dévoua à une obéissance aveugle. Sa docilité le rendant entièrement souple sous les mains de ses supérieurs, ils le formèrent dans la science pratique des Saints, et le firent marcher à grands pas dans le chemin de la vertu.

Après des progrès si heureux et si rapides, Dieu récompensa sa fidélité par le désir ardent qu'il imprima dans son cœur du doux repos de la vie des anachorètes, et par un puissant attrait d'oraison. Il se mit en voie de le suivre, et se retira pour cela sur une montagne à peu de distance du bourg d'Asicha. Il y choisit pour sa demeure une fosse sans aucun couvert, qu'il se contenta d'environner d'une muraille de pierres sèches. Là, n'ayant que le ciel pour toit, et qu'une robe de peau pour se couvrir, il ajouta aux rigueurs du froid et aux vives ardeurs d'un soleil brûlant, selon les diverses saisons, il ajouta, dis-je, une abstinence fort rigoureuse, ne vivant que de pois et de fèves trempés dans de l'eau, qu'il prenait en bien petite quantité, et quelquefois des figues quand il en avait besoin pour réparer ses forces.

Il continua de même jusqu'à une extrême vieillesse, et ses austérités atténuèrent si fort son corps, qu'il ne paraissait plus qu'un squelette couvert d'une peau ridée, de sorte que sa ceinture ne pouvant plus tenir à ses reins, il fut obligé, pour l'empêcher de tomber, de la coudre à sa robe.

Il avait fui à la montagne pour vaquer à son aise à la contemplation des choses célestes, qui faisait toutes les délices de son cœur ; mais sa vertu y parut comme une lumière placée sur une hauteur, et qu'on voit de plus loin à mesure qu'elle est plus élevée, et elle attira à lui beaucoup de gens, avides d'entendre de sa bouche des instructions dignes de l'estime que sa piété leur inspirait. Il ne put pas d'abord s'en défendre autant qu'il l'aurait souhaité, et se trouva obligé de recevoir un certain nombre de personnes qu'il entretenait sur des sujets puisés dans les saintes Écritures, après quoi il les congédiait pour reprendre ses oraisons.

Mais voulant peu à peu se délivrer de ces visites, que son amour pour la contemplation lui rendait toujours plus pénibles, il boucha avec une grande pierre sa porte, qui n'était fermée

auparavant qu'avec de la terre, et ne laissa qu'un petit trou à la muraille par lequel il répondait à ceux qui le venaient voir, et d'où il recevait ce qu'on lui portait pour sa nourriture. Il n'y eut plus que Théodoret qu'il reçut dans l'enceinte de sa demeure, et avec qui il s'entretint plus familièrement et plus longtemps.

Quelque précaution pourtant qu'il eût pris pour éloigner le monde et pour en être oublié, on continua de s'empresser à venir demander sa bénédiction. Cela le détermina enfin à quitter ce lieu; et bien qu'il fût déjà usé de vieillesse, il se retira dans un monastère voisin, où il se logea dans une fosse contre le coin du mur, et continua d'y vivre comme il faisait sur la montagne. Le supérieur de ce monastère, personnage, dit Théodoret, très-recommandable par les vertus dont son âme était ornée, assura qu'il avait passé tout le carême sans manger autre chose que quinze figues.

Enfin, après tant de travaux que son ardent amour pour Dieu lui avait fait soutenir si courageusement, son corps étant accablé sous le poids des années, tandis que son esprit conservait encore toute la force de sa première ferveur, il se trouva à la fin de sa course, et la consomma brûlant du désir de voir Dieu et plein d'espérance en sa bonté infinie. Ce fut peu avant l'an 440, puisque Théodoret, qui écrivait son histoire vers ce temps-là, dit qu'il était mort depuis peu de temps. Il était âgé de plus de quatre-vingt-dix ans. Les Grecs font sa fête le 15 de février.

Les bienheureux Jean, Moïse, Antioque et Antoine, bien qu'éloignés de demeure, vécurent dans le même esprit et pratiquèrent les mêmes austérités. Aussi les Grecs ne les ont point séparés dans la fête qu'ils en font le 23 de février. Ils font saint Jean disciple de saint Limne, et les trois autres disciples de saint Jean. Celui-ci vivait à l'air sur une roche fort rude et à découvert du côté du nord, ce qui la rendait non-seulement très-froide, mais encore exposée aux fureurs de l'aquilon. Il faut ajouter à une demeure si difficile à supporter, les jeûnes rigoureux et les chaînes

ou masses pesantes de fer que ce saint homme portait sur son corps, sous un habit de peau qui pouvait servir de leçon de pénitence à tous ceux qui le voyaient. La crainte même de jouir de quelque consolation humaine le porta à faire couper un amandier dont l'ombre lui était commode et qu'il avait quelque plaisir de voir. Mais autant qu'il se sevrait de toute satisfaction passagère, autant son âme, élevée au-dessus des choses sensibles, goûtait les douceurs de la prière et du sacré commerce avec Dieu.

Nous savons seulement de Moïse, qu'il demeurait sur le sommet d'une montagne qui dominait le bourg de Rama; qu'Antioque était sur une autre montagne déserte, exposé comme saint Jean aux injures de l'air, dans un petit terrain environné de murailles; et qu'Antoine, dans un grand âge, conservait l'ardeur d'un jeune homme dans les exercices laborieux de la pénitence. Théodoret dit d'eux en général, que leur habit, leur nourriture, leur demeure, leurs oraisons et leurs travaux de la nuit et du jour étaient entièrement conformes; qu'ils parvinrent tous à une grande vieillesse, sans que la faiblesse du corps, inséparable d'un âge décrépit, diminuât rien de leur ferveur et de leur constance dans ce désir ardent de plaire à Dieu et de se sacrifier à sa gloire. Tous ces Saints vivaient encore en 440.

Il y a eu deux solitaires nommés Maris; l'un prêtre et moine dans un diocèse d'Apamée, à qui saint Jean Chrysostome écrivit de son exil une lettre considérable; l'autre, dont Théodoret parle au chapitre xx de son *Histoire religieuse*, et que les Grecs mettent dans leurs *Ménologes* le 25 de janvier. Ce dernier n'entra point jeune dans le désert; mais tout le temps qu'il vécut dans le monde, il pratiqua la vertu avec la ferveur d'un solitaire. Cela paraît d'autant plus admirable, qu'il était très-bien fait de corps et avait la voix si belle, que se trouvant ordinairement aux lieux où l'on célébrait les fêtes des martyrs, le peuple prenait un plaisir singulier à l'entendre chanter. Mais la pureté de son âme était

comme une voix encore plus harmonieuse, qui pénétrait les cieux et rendait à Dieu un tribut de louange qui lui était très-agréable. Quoiqu'exposé par ces qualités naturelles aux dangers du monde, il sut se préserver de sa contagion, par sa fidélité et par sa tendre piété envers Dieu. Il conserva sa chasteté avec un soin particulier, et à l'âge de quatre-vingt-dix ans il avoua à Théodoret, avec autant de vérité que de simplité religieuse, qu'il était, par la grâce du Seigneur, aussi pur que quand il naquit.

Mais le siècle n'était pas digne de posséder un si précieux trésor jusqu'à la fin. Maris aspirant à la pénitence des anachorètes, dont il avait si bien imité les autres vertus dans la vie séculière, se retira auprès d'un village du diocèse de Cyr, nommé Homère, et s'enferma dans un petit bâtiment extrêmement humide et très-malsain, où il passa le reste de sa vie, qui fut de trente-sept ans, sans que l'incommodité du lieu le portât à se choisir une demeure plus commode; car Théodoret assure qu'on y voyait en hiver l'eau dégoutter de tous les côtés.

Ce même auteur ajoute que sa vertu s'y augmenta par l'accroissement de ses travaux. Il loue beaucoup sa simplicité. Il dit qu'il détestait la duplicité et toute dissimulation, et qu'il chérissait la pauvreté évangélique dont il faisait profession, préférablement à toutes les richesses de la terre; et qu'enfin, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, il portait encore un habit de poil de chèvre, et ne soutenait sa vie qu'avec un peu de pain et de sel.

Cet écrivain en pouvait parler avec certitude, puisqu'il le visitait souvent et en était toujours reçu avec des témoignages d'amitié et de respect singulier. Leurs entretiens ne roulaient sur rien d'inutile, mais seulement sur des sujets de piété. Un jour, Maris lui témoigna qu'il y avait longtemps qu'il n'avait vu célébrer le saint sacrifice, et le pria de vouloir bien dire la messe dans sa cellule. Théodoret le lui accorda fort volontiers. Il envoya quérir pour cela des vases sacrés dans une église voisine, et se servit au lieu d'autel des mains des diacres qui l'accompagnaient, et ce

saint anachorète fut rempli durant ce temps-là d'une si grande joie spirituelle qu'il s'imaginait être dans le ciel. Aussi, assurait-il depuis qu'il n'avait jamais eu dans toute sa vie une telle consolation. Il était mort avant que Théodoret fît son histoire. Bulteau croit que ce fut vers l'an 430.

---

## RELIGIEUSES DE SYRIE [1].

Nous avons parlé ailleurs d'une sainte abbesse appelée Publie, qui gouvernait dans Antioche une communauté de vierges du temps de l'empereur Julien l'Apostat. D'autres pieuses femmes voulurent imiter aussi la ferveur des pieux solitaires; et les déserts de Syrie ne furent pas moins sanctifiés par leurs vertus, soit aux environs d'Antioche, soit dans le diocèse de Cyr, soit ailleurs, que par celles des saints moines. Saint Jean Chrysostome nous assure qu'elles s'exerçaient comme eux dans les pratiques de la vie religieuse avec une égale ferveur, et Théodoret, après avoir fait l'éloge de sainte Domnine, dont nous parlerons plus bas, le termine par ces paroles: « Il ne manque pas d'autres personnes du même sexe qui s'efforcent d'imiter ses vertus. On en voit un grand nombre, dont les unes ont embrassé la vie tout à fait solitaire, et les autres demeurent ensemble jusqu'au nombre de deux cent cinquante ou environ, usant toutes de la même nourriture, couchant sur des nattes, employant leurs mains à travailler la laine et leur langue à chanter les louanges de Dieu. Ce n'est pas seulement dans notre province, mais encore dans la Syrie, dans la Palestine, l'Égypte, l'Asie, la Mésopotamie et le Pont : car, depuis que Jésus-Christ a pris naissance d'une Vierge, la terre a offert au Créateur de saintes prairies pleines de vierges,

[1] Théodoret, Basile, les Bollandistes.

Tome 5



Imp. Ch. Chardon ainé, Paris. Conwi Direxᵗ.

Religieuse de Syrie.

qui sont comme autant de fleurs d'excellente odeur, et dont l'éclat et la beauté ne se flétrira jamais. Il n'y a donc plus de distinction entre les vertus et les perfections des deux sexes, puisque, comme dit le saint Apôtre, *on ne distingue point l'homme d'avec la femme lorsqu'il s'agit de ceux qui sont véritablement à Dieu.* » Gal. 3.

Cet historien nous fait assez comprendre quels étaient les exercices des religieuses de son temps, en disant qu'elles professaient la même vie que les solitaires, soit cénobites, soit anachorètes. Il paraît aussi que celles qui vivaient en communauté étaient fort nombreuses, puisqu'il dit qu'il y avait des monastères où l'on ne voyait pas moins de deux cent cinquante religieuses. Quant aux autres qui suivaient la vie des anachorètes, leurs austérités égalaient celles des hommes, et il n'y a qu'à lire ce que dit cet évêque des saintes Marane, Cyre et Domnine pour s'en convaincre. Elles furent trois prodiges de pénitence, et vérifièrent de leur temps ce que l'auteur de l'*Imitation* a dit dans la suite, que « l'amour de Jésus pousse les âmes à de grandes actions, et qu'il ne sent point la peine ; qu'il compte pour rien le travail ; qu'il entreprend au delà de ses forces, et que son courage lui suffit pour tout. » De Imit. Christi, l. 3, c. 5.

C'est ce que nous pouvons appliquer aux trois saintes solitaires dont nous allons parler. Théodoret commence ainsi l'histoire de sainte Marane : « Après avoir écrit les actions de tant de grands personnages, je dois, pour accomplir cet ouvrage, parler aussi de quelques femmes qui ne les ont pas seulement égalés ; mais qui les ont même surpassés par leurs travaux et leurs combats, puisqu'ayant un corps plus faible, elles méritent de plus grandes louanges, comme ayant témoigné autant de courage qu'eux en s'élevant au-dessus de la délicatesse de leur sexe. »

Sainte Marane et sainte Cyre étaient issues d'une maison illustre de Bérée, leur patrie, et avaient été élevées selon leur naissance ; mais l'amour de Jésus-Christ les porta à mépriser tous les avantages de leur condition, et à entreprendre un genre de pénitence

dont le seul récit est effrayant pour la nature, et qui montre combien l'amour saint a de force et de courage quand il prend une entière possession d'un cœur. Elles s'enfermèrent dans un petit enclos près de la ville, dont elles firent murer la porte, ne laissant qu'une fenêtre par où elles recevaient ce qui leur était nécessaire pour vivre; et là, sans cellule et sans toit, et exposées entièrement aux injures de l'air, comme nous l'avons dit de plusieurs solitaires, elles n'avaient pour se garantir du mauvais temps qu'une longue robe qui leur couvrait tout le corps jusqu'aux pieds, avec un grand voile qui descendait jusqu'à la ceinture, et leur cachait le visage, les mains et la poitrine.

Outre que cet habit, austère par lui-même, ne les garantissait ni du froid ni des ardeurs du soleil, elles portaient des chaînes si pesantes, que sainte Cyre, qui était plus délicate que sainte Marane, en était courbée jusqu'à terre. Elles se mortifiaient aussi par de longs jeûnes, et voulurent même imiter trois fois celui de Moïse et une fois celui de Daniel, et passèrent trois carêmes et trois semaines sans manger. Elles gardaient un rigoureux silence, et ne parlaient que dans le temps de Pâques aux femmes qui les venaient voir : encore était-ce sainte Marane seule qui leur parlait, car on n'entendait jamais la voix de sainte Cyre.

Comme Bérée n'était qu'à dix-sept lieues de Cyr, Théodoret les voyait quelquefois, et le respect qu'elles avaient pour l'épiscopat leur faisait ouvrir leur porte pour le recevoir. Il fut donc témoin oculaire de leur vie austère, et vit les chaînes qu'elles portaient. Elles les quittaient sur la prière qu'il leur en faisait; mais quand il était parti elles s'en chargeaient de nouveau sur le cou, autour des reins, aux mains et aux pieds.

Elles sortirent une fois de leur enclos pour aller à Jérusalem honorer les lieux consacrés par les mystères de la passion du Sauveur, et ne mangèrent rien durant tout le voyage, qui fut de vingt jours, mais seulement après qu'elles eurent satisfait leur piété dans tous ces endroits. Leur dévotion les porta aussi à vi-

siter le tombeau de sainte Thècle à Séleucie [1], en Isaurie, afin d'allumer de plus en plus dans leur cœur le feu de l'amour divin, et elles firent aussi ce voyage sans manger. Il n'y avait qu'une force supérieure qui pût leur faire soutenir de si longs voyages sans prendre aucun aliment; aussi, nous ne pouvons le regarder que comme un prodige que Dieu fit en elles pour montrer combien leur ferveur lui était agréable.

Il y avait quarante-deux ans qu'elles vivaient renfermées dans leurs exercices laborieux, quand Théodoret écrivait leur vie; et pourtant, après une si longue pénitence, elles ne respiraient que la mortification. Nous ne savons point combien elles vécurent encore. Comme cet auteur écrivait leur vie en 440, elles ne sont mortes qu'après ce temps-là. Leur nom est dans le *Martyrologe romain* au 3 d'août, et l'Église grecque les honore le 28 de février. Nous ne devons pas oublier de dire que quelques-unes de leurs servantes ayant voulu les suivre pour imiter leur manière de vivre, elles leur firent bâtir tout près de leur enclos un logement, et percèrent une fenêtre par où elles veillaient sur leur conduite, et les excitaient à la prière et à l'amour de Dieu: ainsi on pouvait regarder ce lieu comme un monastère de saintes filles qui, animées par leurs exhortations et leurs exemples, glorifiaient le Seigneur par leurs vertus.

Sainte Domnine ne pratiqua pas de si grandes austérités que les deux saintes dont nous venons de parler; mais elle ne laissa pas que de mener une vie très-pénitente. Elle se proposa saint Maron pour modèle, et ayant fait bâtir dans le jardin de sa mère une petite cabane couverte de chaume, elle y vécut dans la retraite toute occupée des douceurs de la contemplation. L'amour de Dieu dont elle était embrasée et le désir ardent de le posséder dans le ciel, lui faisaient verser continuellement des larmes, son

[1] Le pèlerinage à l'église de Sainte-Thècle était fort commun, et Basile, évêque de Séleucie en 451, parle de plusieurs personnes de piété qui le faisaient avec beaucoup de dévotion.

cœur ne soupirant qu'après la fin de son exil. Elle se rendait tous les jours dès le grand matin à l'église du village qui n'était pas loin, pour y offrir à Dieu ses prières avec tout le peuple, et faisait la même chose le soir. Théodoret, qui ne nomme point ce village, dit qu'il était dans le diocèse de Cyr, du côté du midi. Ainsi lorsqu'il allait dans cet endroit en visitant son diocèse, il ne manquait pas d'aller voir la Sainte, qui lui prenait la main, comme pour participer à sa bénédiction, et la portait à ses yeux toujours trempés de ses larmes.

Cette grande servante de Dieu avait un respect extraordinaire pour le Lieu saint, et s'efforçait de l'inspirer aux autres. Mais son exemple en était une grande leçon, et il suffisait de la voir dans l'église pour apprendre avec quel esprit de religion on y doit être. Aussi en prenait-elle un grand soin, et elle porta sa mère et ses frères à y employer une partie de leur bien.

Nous avons dit que sa vie était fort austère. Elle était vêtue d'une robe tissue de poil de chèvre qui la couvrait entièrement ; de sorte que, quoiqu'elle se trouvât au milieu du peuple dans l'église, elle ne voyait personne, et personne ne pouvait voir son visage. Ses veilles étaient longues et employées à la contemplation. Des lentilles trempées dans l'eau étaient son aliment ordinaire ; mais elle en mangeait si peu, que son corps était desséché par la rigueur de son abstinence.

Quoiqu'elle passât, dit Théodoret, les jours et les nuits dans les exercices que nous venons de dire, elle ne négligeait pas les autres vertus ; mais pleine de charité pour son prochain, elle prenait soin des serviteurs de Dieu, en leur faisant donner par sa mère et ses frères ce qui leur était nécessaire, et Dieu bénissait par les prières de la Sainte leur pieuse libéralité. Théodoret dit qu'il y participait également, et qu'elle ne manquait pas, quand il allait de ce côté-là de lui envoyer des fruits et des lentilles trempées. Elle vivait encore en 440. Les Grecs en font mémoire le 5 janvier et le 1er mars. Théodoret finit son *Histoire religieuse* par la vie de cette Sainte.

Tome 5



Imp. Ch. Chardon ainé. Paris.

Cereut direx.t

## DÉSERT DE CHALCIS.

### SAINT MARCIEN [1].

Le désert de Chalcis était aux extrémités de la Syrie du côté de l'Arabie et s'étendait jusqu'à l'Euphrate. Il fut habité par de saints moines, dont les plus connus furent Avite et Marcien. Saint Jérôme y demeura aussi quelque temps. Nous parlons de ces solitaires à la suite de ceux du diocèse de Cyr, parce qu'ils en étaient voisins. Avite ne nous est connu que par ce que Théodoret en rapporte en passant dans la vie de saint Marcien, dont il traite assez au long. « Avite, dit-il, était un saint personnage doué d'une extrême sagesse. Il était plus âgé que saint Marcien, et était entré avant lui dans les exercices de la vie monastique. Son désert (qui faisait partie de celui de Chalcis) était plus septentrional que celui de ce Saint, tirant un peu vers l'Orient, et fort exposé au vent du nord-est. Il avait bâti là une petite cellule où il menait un genre de vie fort austère, dans lequel il s'était comme endurci par le long usage de la mortification. Ayant entendu parler des vertus de saint Marcien, il crut procurer un grand avantage à son âme s'il liait connaissance avec lui, et l'alla visiter. » Tel était Avite selon Théodoret.

Parlant ensuite de saint Marcien, il dit qu'il eut trois patries, la ville de Cyr, la solitude et le ciel. La première le vit naître, la seconde le nourrit dans la piété, et le ciel couronna ses vertus. Il était de race patricienne, par conséquent d'une maison noble et opulente. Outre les grâces extérieures dont la nature l'avait avantagé, car il avait une riche taille, le visage beau, et passait pour l'homme le mieux fait de son temps; outre, dis-je, ce

[1] Théodoret, Tillemont.

grâces extérieures, les qualités de son âme, sa prudence et sa sagesse le rendaient encore plus recommandable ; aussi figurait-il à la Cour avec distinction.

Cependant il méprisa tous ces avantages de naissance et de fortune pour suivre la voix de Dieu qui l'appelait à la solitude, et par un amour excellent de préférence, il renonça aux créatures et à soi-même, et se donna sans réserve à celui de qui il avait tout reçu.

Le lieu qu'il choisit pour sa retraite fut le désert de Chalcis, où cet homme, qui n'avait habité jusqu'alors que dans des palais magnifiques, se réduisit dans une cellule si étroite et si basse, qu'à peine était-elle de la grandeur de son corps. Il l'environna aussi d'une clôture, qui n'était guère plus spacieuse, et ce fut là qu'éloigné de toute conversation humaine, il se livra entièrement aux attraits de l'amour divin qui avait ravi son cœur.

Toute son occupation était l'oraison, la lecture des Livres saints et les saints cantiques. « Le chant des psaumes, dit Théodoret, succédait à son oraison ; son oraison succédait au chant des psaumes, et la lecture des divines Écritures succédait à l'un et à l'autre. » Les consolations qu'il goûtait en lisant ces livres sacrés, lui tenaient lieu de toute consolation humaine. Il lui semblait entendre la voix de Dieu même qui lui parlait, et lui adressant la parole à son tour dans ses oraisons ferventes, son âme se fondait, pour ainsi dire, de délices dans ces entretiens amoureux.

De cet amour ardent dont il était saintement embrasé, naissait dans son cœur cette ferveur et cette joie admirable avec laquelle il embrassait les travaux de la pénitence, et ne se lassait point dans la carrière pénible des austérités monastiques. Il ne mangeait que sur le soir, et en si petite quantité, qu'il partageait une livre de pain en quatre morceaux et n'en mangeait qu'un par jour. C'était là toute sa nourriture, et il buvait aussi de l'eau par mesure ; de sorte qu'il souffrait toujours la faim et la soif, ne se

rassasiant jamais, et ne prenant précisément que ce qui lui était nécessaire pour soutenir sa vie.

Il aimait mieux manger un peu chaque jour, que d'en passer plusieurs sans rien prendre; « parce, disait-il, qu'en ne mangeant rien pendant plusieurs jours, le corps est abattu, et l'esprit participant à sa langueur, languit aussi quand il faut qu'il s'acquitte de ce qu'il doit à Dieu ; outre que quand on veut manger après avoir été longtemps sans le faire, on s'y porte naturellement avec avidité, on charge trop l'estomac, et le corps en devient pesant et moins en état de veiller. »

Il passa assez de temps seul dans sa cellule, comme dans une prison à laquelle il s'était volontairement condamné pour l'amour de Dieu, et on pouvait bien l'appeler une prison avec son historien, puisqu'il y était si fort à l'étroit, qu'il ne pouvait s'y tenir debout que sa tête ne touchât le couvert. Mais la Providence, qui le destinait à être le père spirituel d'un peuple nombreux de solitaires, lui envoya deux excellents sujets, par lesquels les règles de conduite qu'il leur prescrivit, se répandirent dans un grand nombre de monastères, comme nous le dirons bientôt. Ces deux religieux furent Eusèbe et Agapet; le Saint ne les logea point dans sa cellule, parce qu'il n'y avait d'espace que pour lui. Il leur permit d'en bâtir une, et leur ordonna d'y faire ensemble leurs exercices, qui consistaient à chanter les psaumes, à faire oraison et à lire la sainte Écriture, comme il le pratiquait lui-même.

Eusèbe fut témoin de deux merveilles qui lui firent connaître que l'esprit de Dieu reposait sur lui et qu'il avait reçu le don de miracles. Ce pieux disciple ayant eu une nuit la curiosité de savoir ce que le Saint faisait dans sa cellule, vint l'épier doucement par sa petite fenêtre, et vit sur sa tête une lumière céleste, qui était le symbole du don d'intelligence que Dieu lui donnait pour pénétrer le sens des saintes Écritures dont il avait alors le livre en main. Il en fut saisi d'une sainte frayeur, et apprit, dit Théo-

doret, par cette grâce infuse que Dieu avait répandue dans l'âme de Marcien, combien il est bon envers ceux qui le servent fidèlement.

Le même disciple aperçut d'assez loin un serpent qui s'était traîné jusque sur le haut du mur de la cellule du Saint, qui faisait dans ce moment-là son oraison à la porte, la face tournée à l'Orient; et, voyant que ce monstrueux animal le regardait du haut du mur avec des yeux affreux et une gueule béante comme pour le dévorer, lui cria de toutes ses forces pour l'avertir du péril qui le menaçait, et le conjura de s'enfuir : mais Marcien, loin de craindre, le reprit lui-même de sa frayeur, fit le signe de la croix et souffla contre le serpent, ce qui le fit tomber aussitôt par pièce, comme aurait fait un roseau brûlé par le feu.

Cependant son humilité était telle, qu'il ne pouvait se résoudre qu'avec grande peine à user du don de miracles, et à manifester au dehors le don de sagesse et de science spirituelle qu'il avait reçu d'en haut, et il n'oubliait rien pour tenir ces dons cachés. Théodoret nous en donne deux grandes preuves. « Un homme de considération de Berée, dit-il, et qui était fort avancé dans le service du prince, ayant sa fille possédée du démon, vint au désert de Chalcis pour obtenir sa délivrance par les prières du Saint qu'il avait connu autrefois; mais il ne put pas le voir, parce que saint Marcien ne parlait aux personnes séculières qu'au temps de Pâques. Il se détermina en conséquence de prier un bon vieillard solitaire, qui s'était chargé dans ce temps-là de porter au Saint ce qui lui était nécessaire, de mettre une fiole d'huile devant la porte de sa cellule, afin qu'en la voyant il la bénît, et qu'elle pût ensuite servir à sa fille de remède contre le démon qui la tourmentait.

« Le vieillard lui témoigna la peine qu'il avait de le faire, craignant que le Saint n'en fût fâché et ne lui en fît des reproches; mais vaincu par ses instances, il le lui promit. Cependant quand il fut pour porter la bouteille à la cellule, il n'eut

pas le courage d'en parler au Saint, et prit pour prétexte de sa visite qu'il venait voir s'il avait besoin de quelque chose. Il le fit une seconde fois, sans avoir non plus la force de lui dire le sujet qui l'amenait ; mais Marcien, voyant qu'il était venu deux fois contre sa coutume, y soupçonna du mystère et le pria de lui dire la vérité.

« Le vieillard, qui n'ignorait pas qu'il avait l'esprit de Dieu, et qu'en vain il lui cacherait davantage le sujet de sa visite, parce que Dieu le lui ferait connaître, lui avoua tout en tremblant ce qu'il en était. Il lui déclara la maladie de la fille de cet officier, et lui montra la fiole d'huile qu'on désirait qu'il bénît pour servir à sa guérison. L'humble Marcien, qui cachait de tout son pouvoir la grâce qu'il avait reçue de Dieu de faire des miracles, fut si affligé de cette proposition, qu'il en fit de grands reproches au vieillard, et lui dit qu'il ne recevrait plus son secours dans ses besoins s'il se chargeait encore d'une semblable commission : il ne voulut pas même bénir l'huile, et lui dit de rapporter la fiole à l'officier.

« Mais tandis qu'il se défendait de faire ce miracle, Dieu l'opéra sur la fille possédée, pour manifester combien son humilité était précieuse à ses yeux ; car le démon criant alors à haute voix par la bouche de cette fille, que la vertu de Marcien le contraignait de sortir ; il le fit dans ce moment : ce que cet officier apprit à son retour à Bérée, être arrivé au même moment que le vieillard lui avait rendu la fiole d'huile de la part du Saint. Ainsi, ajoute Théodoret, Marcien, du fond de son désert éloigné de quatre journées de Bérée, y exerça sa puissance sur le démon qui tourmentait cette créature, et agit contre lui en juge comme s'il eût eu dans cette ville des exécuteurs de ses volontés. Et quels miracles n'eût-il donc pas faits s'il l'avait voulu, puisque lors même qu'il cachait de tout son pouvoir la grâce qu'il avait reçue, Dieu la faisait paraître avec tant d'éclat ? »

Le même auteur rapporte ainsi la seconde preuve qu'il donne

de sa profonde humilité : « Il n'évitait pas moins de faire connaître la sagesse et les grâces spirituelles dont Dieu avait enrichi son âme, qu'il cachait celle de faire des miracles. Il ne recevait des visites que dans le temps pascal, et alors on venait en foule pour avoir le bonheur de l'entretenir. Quelquefois même les personnes les plus distinguées s'y rendaient comme le peuple. Un jour donc quatre prélats des plus considérables, savoir : Flavien d'Antioche, Acace de Bérée, Isidore de Cyr et Théodore d'Hiéropolis, vinrent le trouver accompagnés de quelques-uns des principaux et des plus recommandables magistrats, que leur foi pleine d'ardeur porta à suivre ces prélats dans cette pieuse visite. Il les reçut avec le respect dû à leur rang, et tous étant assis on attendit qu'il commençât le discours. Mais comme il attendait lui-même qu'un autre le fît, enfin, un des plus qualifiés de la compagnie, plus familier avec lui parce qu'il était sous sa conduite, lui dit : « Mon Père, tous ceux que vous voyez ici, et même ces illustres prélats, sont venus pour entendre de vous quelque parole d'édification, ne les privez donc pas des avantages qu'ils espèrent retirer de leur visite, et ne retenez point dans vous-même le bien que vous pouvez leur procurer. »

« L'humble Marcien soupira, et ne voulant rien dire qu'on pût regarder comme venant de son fond, il les renvoya au grand Livre de l'univers et aux instructions que Dieu nous donne dans les saintes Écritures. « Dieu nous parle, leur dit-il, par toutes ses créatures et nous instruit aussi par les Livres saints. Il nous montre nos devoirs ; il nous dit ce que nous avons à faire pour le bien de notre âme ; il nous épouvante par ses menaces ; il nous encourage par ses promesses, et pourtant nous n'en profitons point. Comment donc Marcien pourrait-il vous être utile par ses paroles, lui qui, comme les autres, profite si mal des bontés de Dieu, et ne retire pas de ses grâces les fruits qu'elles pourraient lui procurer s'il était plus fidèle. »

Quoiqu'il parût par là que le Saint ne voulait rien dire de plus,

cela donna occasion aux autres de parler à leur tour. Ils entrèrent insensiblement dans de longs discours, et se retirèrent enfin fort satisfaits de cette visite. Cela parut par l'intention qu'eurent les évêques de l'élever au sacerdoce. S'étant levés, et ayant fait la prière selon la coutume des solitaires, qui finissaient toujours leurs entretiens par là, ils dirent entre eux de l'ordonner prêtre ; mais se déférant les uns aux autres l'honneur de lui imposer les mains, chacun s'en défendit par le respect qu'ils avaient tous pour lui, de sorte qu'ils se retirèrent sans le faire. Ce que Dieu permit sans doute pour favoriser davantage l'humilité de son serviteur.

Théodoret raconte après cette visite celle qu'il eut du solitaire Avite, qui ayant entendu parler de ses vertus, voulut avoir la consolation de le connaître par lui-même. Marcien lui ouvrit sa porte, le reçut avec des témoignages d'une parfaite estime, et ordonna à son disciple Agapet de faire cuire des herbes et des légumes, s'il en avait ; la charité le portant à bien mieux traiter son hôte, qu'il ne se traitait lui-même. Ils eurent un long entretien ensemble qui les fit encore mieux connaître l'un à l'autre ; ensuite ils dirent l'office de None, et tout de suite, Agapet apporta la table et du pain, et Marcien dit à Avite : « Soyez donc le bienvenu, mon Père ; nous mangerons aujourd'hui ensemble. »

Ce n'était pas l'heure du repas des solitaires, qui ne le prenaient ordinairement que le soir, et Avite témoigna à Marcien qu'il avait quelque peine d'en devancer l'heure contre sa coutume. Mais Marcien, qui excellait en discernement comme en humilité, lui répondit en soupirant : « Je suis affligé, mon Père, que comptant de trouver en moi un homme instruit de ses devoirs monastiques, vous ayez été frustré de votre attente, et qu'au lieu d'un homme sobre, vous ayez pris la peine de venir voir un religieux qui aime la bonne chère. »

Avite sentit très-bien ce que cela voulait dire, et lui avoua qu'il eût mieux aimé manger de la chair, que de lui avoir donné

de sa profonde humilité : « Il n'évitait pas moins de faire connaître la sagesse et les grâces spirituelles dont Dieu avait enrichi son âme, qu'il cachait celle de faire des miracles. Il ne recevait des visites que dans le temps pascal, et alors on venait en foule pour avoir le bonheur de l'entretenir. Quelquefois même les personnes les plus distinguées s'y rendaient comme le peuple. Un jour donc quatre prélats des plus considérables, savoir : Flavien d'Antioche, Acace de Bérée, Isidore de Cyr et Théodore d'Hiéropolis, vinrent le trouver accompagnés de quelques-uns des principaux et des plus recommandables magistrats, que leur foi pleine d'ardeur porta à suivre ces prélats dans cette pieuse visite. Il les reçut avec le respect dû à leur rang, et tous étant assis on attendit qu'il commençât le discours. Mais comme il attendait lui-même qu'un autre le fît, enfin, un des plus qualifiés de la compagnie, plus familier avec lui parce qu'il était sous sa conduite, lui dit : « Mon Père, tous ceux que vous voyez ici, et même ces illustres prélats, sont venus pour entendre de vous quelque parole d'édification, ne les privez donc pas des avantages qu'ils espèrent retirer de leur visite, et ne retenez point dans vous-même le bien que vous pouvez leur procurer. »

« L'humble Marcien soupira, et ne voulant rien dire qu'on pût regarder comme venant de son fond, il les renvoya au grand Livre de l'univers et aux instructions que Dieu nous donne dans les saintes Écritures. « Dieu nous parle, leur dit-il, par toutes ses créatures et nous instruit aussi par les Livres saints. Il nous montre nos devoirs ; il nous dit ce que nous avons à faire pour le bien de notre âme ; il nous épouvante par ses menaces ; il nous encourage par ses promesses, et pourtant nous n'en profitons point. Comment donc Marcien pourrait-il vous être utile par ses paroles, lui qui, comme les autres, profite si mal des bontés de Dieu, et ne retire pas de ses grâces les fruits qu'elles pourraient lui procurer s'il était plus fidèle. »

Quoiqu'il parût par là que le Saint ne voulait rien dire de plus,

cela donna occasion aux autres de parler à leur tour. Ils entrèrent insensiblement dans de longs discours, et se retirèrent enfin fort satisfaits de cette visite. Cela parut par l'intention qu'eurent les évêques de l'élever au sacerdoce. S'étant levés, et ayant fait la prière selon la coutume des solitaires, qui finissaient toujours leurs entretiens par là, ils dirent entre eux de l'ordonner prêtre; mais se déférant les uns aux autres l'honneur de lui imposer les mains, chacun s'en défendit par le respect qu'ils avaient tous pour lui, de sorte qu'ils se retirèrent sans le faire. Ce que Dieu permit sans doute pour favoriser davantage l'humilité de son serviteur.

Théodoret raconte après cette visite celle qu'il eut du solitaire Avite, qui ayant entendu parler de ses vertus, voulut avoir la consolation de le connaître par lui-même. Marcien lui ouvrit sa porte, le reçut avec des témoignages d'une parfaite estime, et ordonna à son disciple Agapet de faire cuire des herbes et des légumes, s'il en avait; la charité le portant à bien mieux traiter son hôte, qu'il ne se traitait lui-même. Ils eurent un long entretien ensemble qui les fit encore mieux connaître l'un à l'autre; ensuite ils dirent l'office de None, et tout de suite, Agapet apporta la table et du pain, et Marcien dit à Avite: « Soyez donc le bienvenu, mon Père; nous mangerons aujourd'hui ensemble. »

Ce n'était pas l'heure du repas des solitaires, qui ne le prenaient ordinairement que le soir, et Avite témoigna à Marcien qu'il avait quelque peine d'en devancer l'heure contre sa coutume. Mais Marcien, qui excellait en discernement comme en humilité, lui répondit en soupirant: « Je suis affligé, mon Père, que comptant de trouver en moi un homme instruit de ses devoirs monastiques, vous ayez été frustré de votre attente, et qu'au lieu d'un homme sobre, vous ayez pris la peine de venir voir un religieux qui aime la bonne chère. »

Avite sentit très-bien ce que cela voulait dire, et lui avoua qu'il eût mieux aimé manger de la chair, que de lui avoir donné

poser ses reliques après sa mort, chacun désirant comme à l'envi d'en être le dépositaire, afin de l'avoir pour protecteur dans le ciel. Le fils de sa sœur nommé Alipe, en bâtit une dans Cyr. Zénobiane, dame de grande condition et également riche en vertu et en biens du monde, en fit aussi construire une dans Chalcire, et on en fit plusieurs autres ailleurs. Son humilité en fut alarmée dès qu'il l'eut appris. Il fit promettre, par serment, à son disciple Eusèbe de l'enterrer secrètement dans le désert, et de ne découvrir le lieu où il le mettrait qu'à deux de ses autres disciples en qui il avait plus de confiance; en sorte qu'on n'en parlât qu'après une longue suite d'années, voulant par là effacer son souvenir de l'esprit des hommes, lui qui n'avait vécu que pour Dieu.

Eusèbe exécuta sa volonté de point en point dès qu'il eut rendu l'esprit. On laissa ignorer au monde pendant longtemps qu'il fût mort; et quand on l'eut appris, plusieurs étant venus pour chercher son saint corps, ils ne purent jamais découvrir où on l'avait mis. Ce ne fut que cinquante ans après qu'on l'apprit; car alors l'un des trois qui savait l'endroit où il reposait et qui restait seul en vie, voyant qu'on avait mis des reliques des saints martyrs dans les chapelles qu'on avait bâties pour les siennes, et qu'il n'y avait plus à craindre qu'on les y transférât, découvrit l'endroit où Eusèbe les avait cachées, et ceux qui avaient hérité de sa cellule les déposèrent avec grand respect dans un tombeau de pierre qu'ils avaient fait pour cela deux ans auparavant.

Cette translation se fit, selon Tillemont, deux ans avant que Théodoret écrivît les *Vies des Pères,* par conséquent vers l'an 438, et cinquante ans après la mort du Saint, qu'on doit donc mettre vers l'an 388. Les Grecs marquent sa fête le 2 de novembre, et Baronius les a suivis dans le *Martyrologe romain.* Nous ne savons point quel âge avait ce Saint quand il mourut, mais il paraît qu'il était fort vieux.



## DISCIPLES DE SAINT MARCIEN [1].

## SAINT MALCH, SOLITAIRE ET CAPTIF.

Eusèbe et Agapet furent les premiers disciples de saint Marcien comme nous l'avons dit au chapitre précédent. Ils habitèrent ensemble dans une cellule différente de la sienne ; mais comme il y en eut d'autres qui voulurent participer avec eux au bonheur de vivre sous la conduite du Saint, il leur fit bâtir un nouveau logement à quelque distance et chargea Eusèbe de les gouverner en qualité de supérieur selon les règles qu'il lui avait données. Après sa mort, Eusèbe hérita de son ermitage ; mais il paraît qu'il n'y fut pas toujours, car il choisit dans la suite pour sa demeure une vieille citerne desséchée, où il passa trois ans chargé de deux cent cinquante livres de fer ; c'est-à-dire, de cent vingt qu'il portait avant la mort de saint Marcien, de quatre-vingt que le Saint portait et dont il voulut aussi se charger, et enfin de cinquante autres qu'Agapet son condisciple lui laissa, soit par sa promotion à l'épiscopat dont nous parlerons bientôt, soit par sa mort. Il n'y a point d'apparence qu'Eusèbe ait vécu jusqu'au temps qu'on transféra les reliques de saint Marcien, cinquante ans après son décès, puisqu'il n'y avait plus alors qu'un témoin de ceux qui avaient vu où il les avait cachées selon ses ordres : ainsi il devait être mort avant l'an 438. Mais il s'était formé dès lors une communauté dans l'ermitage de saint Marcien, et ce furent les religieux qui la composaient qui lui dressèrent un tombeau pour y placer ses ossements avec la décence qui convenait à sa mémoire.

Agapet, après s'être formé sous la direction de saint Marcien

[1] Saint Jérôme, Théodoret, Tillemont.

dans les vertus religieuses, se retira dans le diocèse d'Apamée en Syrie, lieu de sa naissance, et y fonda deux grands monastères dans le bourg de Nicertes. Un de ces monastères porta son nom, et l'autre porta celui de Siméon, autre disciple de saint Marcien, et qui durant cinquante ans éclata par ses vertus dans la céleste discipline qu'il avait apprise de ce grand maître. On voyait du temps que Théodoret écrivait l'histoire de ce Saint, plus de quatre cents religieux dans ces deux monastères, qui vivaient avec une ferveur et une piété des plus exemplaires, et qui travaillaient à acquérir le ciel par les travaux de la pénitence. Il est fait mention du monastère du bienheureux Agapet et de celui du bienheureux Siméon, dans les souscriptions d'une requête dressée à Antioche vers l'an 520, et insérée dans les actes du concile de Constantinople sous le patriarche Mennas. Celui d'Agapet avait alors un Siméon prêtre pour abbé. Ces deux monastères en formèrent un grand nombre d'autres, où l'on se sanctifiait sous les règles que saint Marcien avait prescrites. Ainsi l'on peut assurer, dit Théodoret, que ce fut Marcien qui les forma tous, puisqu'ayant donné cette divine semence, il doit être considéré avec raison comme la cause de tous les biens qu'elle a produits.

Agapet ne mourut point dans son état de moine : l'estime qu'on avait de sa vertu le fit élire évêque d'Apamée sa patrie. Il s'y distingua autant entre les prélats sous Arcadius, qu'il l'avait été auparavant entre les solitaires par son mérite éminent.

Basile, que Théodoret appelle un homme admirable, eut le bonheur d'être élevé par le même Saint, et fonda dans la suite un monastère où il se rendit célèbre par toutes les vertus, et surtout par son amour pour Dieu et pour l'hospitalité. Il y forma aussi un grand nombre de disciples qui se distinguèrent par leur piété. Quelques auteurs ont cru que ce Basile est celui qui fut fait évêque de Séleucie. Mais Théodoret ne le dit point, et l'on peut voir là-dessus Tillemont, qui croit que ce sont deux personnages différents.

Basile eut entre autres disciples, un religieux nommé Sabin, que Théodoret nous représente comme excellent en mortification; car pour mieux vaincre son appétit, il ne mangeait que de la farine trempée dans l'eau, et il en trempait pour un mois entier; de sorte qu'avant qu'il eût consommé cette provision, elle se trouvait moisie, et il la mangeait ainsi. Il faisait ceci quand il prenait sa nourriture en particulier; mais quand quelqu'un le venait voir, il mangeait indifféremment de ce qu'on lui présentait. Il délivra par ses prières la fille d'une dame de considération d'Antioche, qui était possédée du démon. Sabin tenait le troisième rang dans le monastère de Basile, et Théodoret en parle comme d'un religieux très-célèbre: et il fallait qu'il le fût beaucoup, puisque cet historien le distingue parmi des religieux si parfaits et si éclairés. Il était mort avant l'an 440.

Nous passons des disciples de saint Marcien à l'histoire de saint Malch, que saint Jérôme nous a conservée, et qu'il avait apprise étant jeune de sa propre bouche, lorsque ce saint solitaire de Chalcis demeurait dans sa vieillesse au petit bourg de Maronie, situé du côté de l'Orient, à trente milles ou environ dix lieues d'Antioche, où il s'était retiré dans ses derniers jours.

« Ayant appris, dit saint Jérôme, des habitants de Maronie, des merveilles de ce serviteur de Dieu, et désirant de m'en assurer encore mieux, je m'adressai à lui-même, et voici ce qu'il me raconta. « Mon fils, me dit-il, mes parents vivaient d'un petit champ qu'ils cultivaient dans le territoire de Nisibe. Ils n'avaient point d'autre enfant que moi; et me regardant comme le dernier de leur race, ils voulurent, afin qu'elle ne fût pas éteinte avec moi, m'obliger à me marier. Je leur répondis que j'aimais mieux être solitaire; et sur cette résolution mon père employa tant de menaces et ma mère tant de caresses pour me faire condescendre à leur volonté, que pour me délivrer de cette persécution domestique je pris le parti de quitter la maison.

« L'Orient m'était fermé, tant à cause du voisinage des Perses,

que parce que les passages étaient gardés par les troupes des Romains. Je me tournai du côté de l'Occident, portant avec moi un peu de provision pour me garantir seulement d'une nécessité extrême, et j'arrivai enfin au désert de Chalcis, où je trouvai une communauté de solitaires. Je me mis sous leur conduite; je gagnai ma vie comme eux du travail de mes mains, et j'appris de leur exemple à dompter mes passions par le jeûne.

« Je passai plusieurs années dans cette sainte compagnie; et j'appris que mon père était mort. Il me vint alors à l'esprit de retourner chez ma mère pour la consoler dans son veuvage jusqu'à ce que Dieu en disposât, pensant vendre après sa mort mon petit héritage, dont je voulais donner une partie aux pauvres, une autre pour bâtir un monastère, et réserver le reste pour mon entretien ; ce que je ne puis dire sans rougir de mon infidélité.

« Je proposai mon dessein à mon abbé, qui s'écria d'abord que c'était une ruse du démon qui voulait me tromper sous une apparence de bien. Il me représenta qu'il avait séduit plusieurs autres solitaires par le même artifice, et me cita plusieurs exemples de la sainte Écriture pour mieux m'en convaincre. Mais quoi qu'il pût me dire, je persistai toujours dans mon funeste projet. Voyant donc qu'il ne pouvait me persuader, il se jeta à mes genoux me conjurant de ne le point abandonner, de ne point courir à ma perte et de ne pas regarder derrière moi après avoir mis la main à la charrue.

« Malheureux que j'étais, mon opiniâtreté l'emporta sur sa tendresse, m'imaginant qu'il agissait plutôt pour sa propre consolation que pour mon avantage. Il ne me laissa pourtant point encore à ma mauvaise volonté ; mais voyant que j'allais le quitter il m'accompagna au sortir du monastère avec la même douleur que s'il m'eût porté en terre, et en me disant enfin un triste adieu il ajouta : « Je vous regarde, mon fils, comme marqué du caractère du démon. Ne m'alléguez aucun prétexte, je ne reçois point d'excuse : la brebis qui abandonne le troupeau se trouve exposé à toute heure à être la proie des loups. »

« Je ne me rendis pas pour cela ; mais je pris la route de Bérée, et je me joignis, sur le chemin qui conduit à Edesse, à une compagnie d'environ soixante-dix personnes tant hommes que femmes; car les voyageurs y vont en troupe pour se servir d'escorte les uns aux autres contre les Sarrasins, qui font des courses de tous côtés dans le désert voisin. Ce que nous craignions nous arriva bientôt : une troupe d'Ismaëlites fondit sur nous et nous enleva. Nous fûmes emmenés et dispersés en divers endroits ; et je tombai, avec la femme d'un de ceux qui étaient dans notre compagnie et qui fut transporté ailleurs, je tombai, dis-je, sous la puissance d'un même maître.

« Il nous mit sur des chameaux, où la frayeur continuelle de tomber, nous tenait plutôt attachés que nous n'étions assis ; et nous traversâmes ainsi cette vaste solitude et une grande rivière, n'étant nourris que de chair demi-crue et buvant le lait des chameaux jusqu'à ce que nous arrivâmes à l'endroit le plus reculé de ce désert.

« C'est l'usage de ces barbares d'obliger les nouveaux esclaves de se prosterner devant leurs femmes et leurs enfants, et nous le fîmes en arrivant. On me dépouilla de mes habits et on me chargea de la garde d'un troupeau de brebis. Cette occupation me consola un peu dans mon malheur, parce que je voyais mes maîtres et les autres esclaves plus rarement. L'exemple de Jacob et de Moïse, Gen. Exod.
qui avaient mené paître les brebis dans le désert, me venait à l'esprit, et la ressemblance que j'avais avec eux servait à adoucir ma servitude. Je vivais de lait et de fromage ; je priais souvent, je chantais les psaumes que j'avais appris dans le monastère, et je rendais grâces à Dieu de ce qu'il m'avait fait trouver dans mon état la solitude que j'avais perdue.

« Mais l'ennemi des âmes qui ne cherche qu'à leur tendre des piéges pour les perdre, vint traverser, lorsque j'y pensais le moins, la tranquillité dont je jouissais. Mon maître s'apercevant que son troupeau multipliait entre mes mains, et ne trouvant rien

Eph. 6. à me reprocher sur la fidélité; car j'avais appris de saint Paul à servir comme Dieu même ceux à qui nous sommes soumis, voulut pour mieux m'attacher à son service, me faire épouser la femme avec qui j'avais été fait esclave. Je le refusai en disant que j'étais chrétien et que ma loi me défendait de prendre une femme dont le mari vivait encore. Cette réponse le fit passer de la douceur à une fureur extrême : il tira l'épée et vint sur moi ; et il m'aurait tué sur-le-champ, si je ne m'étais hâté de présenter la main à cette femme.

« Ce fut alors que je sentis tout le poids de ma captivité : la nuit vint trop tôt pour moi. Je conduisis ma prétendue épouse dans une caverne à demi ruinée, et là me livrant tout entier à la douleur, je me rappelai les engagements que j'avais pris au monastère, après avoir quitté pour les prendre, mes parents et mes biens, je me reprochai mes péchés et mon infidélité, et enfin préférant plutôt mourir que de suivre la volonté de mon maître, je dis à cette femme qu'elle m'aurait plutôt pour martyr que pour époux.

« J'étais prêt à m'enfoncer l'épée dans l'estomac ; mais elle se jeta à mes pieds et me conjura au nom de Jésus-Christ de ne point le faire ; puisqu'elle était dans le même dessein que moi. « Pourquoi, dit-elle, voulez-vous mourir de peur d'être mon mari, puisque je mourrais si vous vouliez l'être ? Préférons l'union de nos âmes à celle de nos corps. Laissons croire à nos maîtres que nous sommes époux, et que Jésus-Christ voie que vous n'êtes que mon frère. Il nous sera aisé de leur persuader que nous sommes mariés quand ils verront que nous nous donnerons réciproquement des marques d'une affection qui ne sera en effet que chrétienne.. »

« Je fus frappé de sa résolution. J'admirai sa vertu, et je l'en aimai plus que si je l'avais eue pour épouse. Nos maîtres ne soupçonnèrent rien ; et nous croyant unis comme ils le souhaitaient de nous, ils nous rendirent leurs bonnes grâces. Je fus

pourtaut sur mes gardes pour ne point perdre dans la paix ce que j'avais conservé dans le combat. Je passai même quelquefois un mois entier dans le désert avec mon troupeau, et on ne se formalisait point de mes absences, parce que je gardais fidèlement mes brebis.

« Je menai encore longtemps la même conduite, et enfin, me trouvant un jour seul dans le désert, où je ne voyais que le ciel et la terre, je me livrai à mes pensées, et je m'occupai beaucoup des solitaires dont j'avais abandonné si lâchement la douce société. Je pensais surtout à cet excellent supérieur qui m'avait servi de père dans la religion, qui avait pris tant de soin de moi et qui avait si fort regretté ma désertion. Tandis que je réfléchissais sur ces choses, j'aperçus dans un petit sentier quantité de fourmis qui faisaient leurs provisions pour se nourrir durant la saison froide, et j'admirai leur industrie. Cela me fit souvenir de Salomon, qui propose aux paresseux la prévoyance de la fourmi pour l'exhorter à sortir de son engourdissement. Je commençai à m'ennuyer de ma captivité, et je désirai d'avoir part à la vigilance de ces fourmis spirituelles qui, dans le monastère, travaillent pour le bien commun sans avoir rien en propre.

Prov

« Ces réflexions me causaient de la tristesse, et ma prétendue femme qui s'en aperçut quand je retournai le soir au lieu où je couchais, m'en demanda la cause. Je la lui avouai, et elle me proposa de nous enfuir ensemble. J'entrai dans son sentiment et je lui recommandai le secret, qu'elle me promit. Nous nous entretenions en particulier fort souvent de ce projet, et nous flottions entre la crainte et l'espérance ; mais enfin, nous en vînmes à l'exécution.

« J'avais dans mon troupeau deux boucs des plus grands. Je les tuai et les dépouillai de leur peau, et quand la nuit vint nous nous mîmes en chemin, portant ces peaux et une partie de la chair, et nous marchâmes jusqu'à la rivière. Nous la traversâmes à la faveur des peaux que nous avions enflées, nous laissant aller

au courant de l'eau, afin qu'en descendant fort bas à l'autre bord, nos maîtres ne pussent pas suivre nos traces s'ils voulaient courir après nous. Nous courions nous-mêmes plutôt que nous ne marchions, et nous avancions plus la nuit que le jour, de peur de rencontrer d'autres barbares, regardant souvent derrière nous pour voir si personne ne nous poursuivait.

« Le troisième jour nous entrevîmes de fort loin deux hommes montés sur des dromadaires, qui paraissaient se hâter de nous atteindre. Nous crûmes que c'était notre maître, et nous ne nous trompions pas. La frayeur nous saisit, et nous n'eûmes plus que la mort devant les yeux, parce que les marques de nos pas empreintes sur le sable nous trahissaient. Une caverne profonde que nous découvrîmes à notre droite nous servit de refuge; mais la crainte de trouver en y pénétrant trop avant, quelque bête farouche qui nous eût dévorés, nous obligea de nous cacher dans un enfoncement qui se trouvait en y entrant à main gauche, et là tout tremblants nous attendîmes notre sort.

« Mon Dieu ! quelle fut notre consternation quand nous entendîmes tout à coup que notre maître s'arrêta avec un de ses esclaves devant la caverne où nos traces les avaient conduits, et qu'il dit à cet esclave de nous en faire sortir, tandis qu'il gardait les dromadaires. Il entra trois ou quatre pas au delà où nous étions cachés sans nous apercevoir, parce qu'en passant du grand jour à l'obscurité de cet antre, il se trouvait comme dans une nuit ténébreuse; mais nous le voyions par derrière sans qu'il nous pût voir lui-même.

« Il fit retentir en même temps toute la caverne de ces terribles paroles : « Sortez, malheureux, sortez, sortez enfants de la mort votre maître est dehors prêt à vous la donner puisque vous l'avez méritée. » A ce bruit une lionne qui était cachée au fond de la caverne vint à lui, le saisit, l'étrangla, et le traîna tout sanglant à l'endroit le plus enfoncé. Comme il ne parut plus, notre maître crut qu'étant deux nous nous défendions contre lui, et entra l'épée

à la main poussant des cris furieux; mais il fut aussi emporté par la même lionne.

« Nous nous trouvâmes délivrés par là de ces deux redoutables ennemis, mais nous n'étions pas rassurés, ayant à craindre la férocité de la lionne qui pouvait nous dévorer aussi bien qu'eux. Nous n'osions remuer, et notre seul espoir dans un si grand péril, était dans la chasteté que nous avions gardée, et que nous envisagions comme notre défense auprès de Dieu. En effet, sa miséricorde nous sauva: la lionne se voyant découverte et craignant quelque piége, emporta dès le matin son lionceau dans sa gueule et nous céda la place. Nous attendîmes pourtant encore le reste du jour, de peur de la rencontrer si nous fussions plus tôt partis; et étant sortis le soir, nous trouvâmes les dromadaires qui ruminaient encore. Nous montâmes dessus après avoir pris un peu de force de la provision qu'ils portaient, et nous arrivâmes le dixième jour au camp des Romains, où nous racontâmes au mestre de camp à qui on nous présenta, tout ce qui nous était arrivé.

« On nous envoya de là à Sabinien, qui commandait en Mésopotamie; nous y vendîmes nos dromadaires; je mis la femme qui était avec moi entre les mains de quelques vierges fort vertueuses; et ayant appris que mon abbé était mort, je retournai avec les solitaires qu'il avait laissés. »

Tel fut le récit que saint Malch fit à saint Jérôme, qui en prend occasion de nous donner cette belle instruction : « Malch étant déjà fort vieux, me raconta ceci lorsque j'étais bien jeune, et je le raconte aussi dans ma vieillesse. Je présente aux âmes chastes un exemple célèbre de chasteté, et j'exhorte les vierges à la conserver fidèlement. Rapportez cette histoire à ceux qui viendront après vous, afin qu'ils apprennent qu'au milieu même des épées, des déserts et des bêtes féroces, la chasteté n'est point captive, et qu'un véritable serviteur de Jésus-Christ peut bien être tué, mais non pas vaincu. »

Ce saint docteur, qui fait parler saint Malch dans l'histoire qu'il nous a laissée, ne nous apprend proprement que les circonstances de sa captivité et de sa délivrance; mais il ne nous dit rien de la vie qu'il mena depuis qu'il se fut procuré la liberté avec cette femme. Il paraît qu'ils demeuraient ensemble à Maronie. Ce Saint les vit vers l'an 375 ; le grand âge de l'un et de l'autre ôtant tout sujet de soupçon et de scandale. Et en effet, ils vivaient tous deux dans une telle piété, et étaient si assidus à l'église, dit saint Jérôme, qu'on les aurait pris pour Zacharie et Élisabeth, et tous les habitants du lieu les regardaient comme des personnes saintes et très-agréables à Dieu. Saint Malch est marqué dans le *Martyrologe romain* le 21 octobre.

# SEPTIÈME PARTIE

## SOLITAIRES DE LA SECONDE SYRIE ET DE LA MÉSOPOTAMIE

### L'ABBÉ MARCEL ET SAINTE FÉBRONIE, RELIGIEUSE ET MARTYRE [1].

Le plus ancien monastère de la seconde Syrie dont nous ayons connaissance, fut celui qu'un abbé nommé Marcel gouvernait en 300 à Sibaple ou Nisibe [2], ville située sur la frontière qui séparait l'empire Romain de celui de Perse. Il en est parlé par occasion dans les actes de sainte Fébronie ; mais nous ne savons rien de la discipline qu'on y gardait. Il y avait aussi dès lors dans la même ville une communauté d'environ cinquante religieuses, que la diaconesse Platonie avait formée, et à qui elle avait donné des règles. Leur vie était austère. Elles ne mangeaient qu'une fois par jour, et le vendredi elles ne bougeaient point de l'oratoire intérieur, où après la psalmodie Platonie faisait à haute voix la lecture de la sainte Écriture jusqu'à l'heure

[1] Les Bollandistes.

[2] Aujourd'hui *Nazib*. Cette ancienne ville n'est plus qu'une bourgade d'un millier d'habitants.

de Tierce ; après quoi elle remettait le livre à une autre religieuse nommée Brienne, qui tenait le second rang dans sa communauté, et qui lui succéda dans sa double charge de diaconesse et de supérieure. Celle-ci poursuivait la lecture jusqu'à l'heure de Vêpres, et l'accompagnait d'une explication édifiante pour l'instruction des sœurs.

Ce fut dans cette maison de vertus que sainte Fébronie fut élevée dès son enfance, et qu'elle se prépara par l'innocence et la pratique des vertus religieuses au martyre qu'elle endura pour la gloire de Jésus-Christ. Elle était nièce de Brienne, et n'avait que deux ans quand on lui en confia l'éducation. Mais elle était ornée d'une beauté si parfaite, que sa pieuse tante craignit qu'elle ne lui devînt un piége, et crut devoir prendre des précautions pour l'en garantir. Ainsi quand elle fut en âge de jeûner comme les autres sœurs, elle lui prescrivit de ne manger que de deux jours l'un, et la docile Fébronie entrant dans ses vues, et voyant même que son jeûne ne changeait rien dans son embonpoint, ne prenait que fort peu de pain et ne buvait de l'eau que par mesure, ce qui faisait toute sa nourriture, observant de ne jamais se rassasier. Elle ajouta à cette austère abstinence, de ne coucher que sur un banc fort court et fort étroit, et quelquefois elle couchait sur la terre nue. Que s'il arrivait que le démon vînt la troubler dans la nuit par quelque tentation, elle se levait aussitôt, se mettait en prière, ou bien elle lisait l'Écriture sainte, et dissipait ainsi ses illusions par l'oraison et par la force de la parole de Dieu. Ce fut par ces saintes pratiques qu'elle se conserva dans une pureté parfaite, et qu'elle édifia admirablement toutes les sœurs, surtout par son humilité et son obéissance.

Platonie étant morte, Brienne, qui se trouva chargée de la conduite du monastère, ordonna à Fébronie de faire la lecture le vendredi dans l'assemblée : mais comme il y venait des dames de la ville pour profiter de la parole de Dieu, elle lui recommanda, à cause de sa beauté, de se couvrir le visage de son voile, afin de

n'en être point vue, ayant toujours eu grand soin de la dérober aux yeux des personnes du dehors, sans en excepter même celles de son sexe. Cependant elle expliquait la sainte Écriture avec tant de lumière et de solidité dans la lecture qu'elle en faisait, qu'on en parlait dans toute la ville ; ce qui, joint aux relations avantageuses que les religieuses faisaient de ses vertus et de sa beauté, piqua davantage la curiosité des dames qui voulaient l'entendre.

Son histoire remarque en particulier la veuve d'un sénateur nommée Hiérie qui, n'ayant vécu que sept mois avec son mari, était revenue après sa mort dans sa patrie, et menait chez ses parents une vie tranquille ; mais elle était engagée dans les superstitions du paganisme. Touchée donc de ce qu'on disait de Fébronie, et encore plus intérieurement par le mouvement de la grâce, elle désira de lier connaissance avec elle, soit pour se faire instruire des mystères de la religion, soit aussi pour jouir de l'entretien d'une personne dont on lui avait fait tant d'éloge. Dès que la vénérable Brienne parut à la porte du monastère pour la recevoir avec les honneurs dus à sa qualité, elle se jeta à ses pieds, et la conjura avec beaucoup de larmes de ne point la rebuter quoiqu'elle fût païenne, et de lui accorder quelques entretiens avec Fébronie, dans l'intention, disait-elle, de se délivrer des poursuites de ses parents qui voulaient la faire passer à de secondes noces, et de pourvoir au salut de son âme en s'instruisant de la vraie foi et du chemin du salut.

Brienne lui représenta la loi qu'elle avait imposée à sa nièce de ne se laisser voir à personne. « Je l'ai reçue, lui dit-elle, des mains de ses parents lorsqu'elle n'avait que deux ans ; elle en a à présent dix-huit, et comme elle est trop belle pour se montrer aux yeux du monde, je ne l'ai pas même accordé à sa nourrice qui me l'a demandé souvent avec beaucoup d'instances. » Mais Hiérie continuant de lui témoigner avec larmes la droiture de ses intentions, elle se rendit enfin à ses désirs, à condition qu'elle

quitterait ses parures et ne se présenterait devant Fébronie qu'avec un habit de religieuse, parce que la Sainte n'avait jamais vu ces ornements mondains.

Hiérie s'y rendit sans peine, et la supérieure l'ayant conduite à l'oratoire de Fébronie, qui crut d'abord que c'était une religieuse étrangère, se jeta à ses pieds et l'embrassa ensuite comme sa sœur en Jésus-Christ. Brienne les fit asseoir toutes les deux, et après ces premiers témoignages de la charité fraternelle, elle ordonna à Fébronie de faire la lecture. Hiérie en fut si touchée, la grâce agissant dans son cœur, qu'elle ne cessa de répandre des larmes, et elles passèrent insensiblement toute la nuit dans ce saint exercice ; Fébronie ne se lassant point de faire la lecture, et Hiérie recevant ses instructions avec une sainte avidité.

La supérieure eut bien de la peine le lendemain au matin à déterminer Hiérie de se séparer de la Sainte. Ce ne fut qu'après l'avoir embrassée de nouveau avec beaucoup de tendresse et de larmes ; et étant retournée chez ses parents, elle leur fit part des instructions toutes célestes que la Sainte lui avait données et leur persuada d'abandonner le culte superstitieux des idoles pour embrasser la foi chrétienne. Cependant Fébronie s'informa de Thomaïde, qui occupait la seconde place du monastère, et qui a depuis écrit sa Vie, comme nous le dirons en son lieu, qui était cette religieuse. « Car, dit-elle, elle a tant pleuré quand je lui ai expliqué la sainte Écriture, qu'on eût dit qu'elle ne l'avait jamais entendu lire. » Thomaïde lui avoua que c'était la sénatrice Hiérie ; de quoi la Sainte fort étonnée lui dit : « Et pourquoi ne m'en a-t-on pas avertie ? je lui ai parlé avec la même confiance que si elle avait été du nombre des sœurs, la croyant religieuse. » Mais Thomaïde lui répondit que cette dame l'avait voulu ainsi, et qu'on n'avait pas pu le lui refuser. Hiérie, après ce premier entretien, eut permission de la venir voir, et la Sainte étant tombée dangereusement malade, elle voulut la servir, et ne la quitta point que sa santé ne fût rétablie.

Tel était l'état de cette communauté lorsque l'empereur Dioclétien envoya dans cette province Lysimaque, fils d'Anthime, qu'on croit avoir été préfet de Nicomédie avec Sélène, frère de ce préfet, pour y persécuter les fidèles. Sélène était un homme extrêmement violent, et ennemi du christianisme autant que l'était l'empereur ; mais les sentiments de Lysimaque étaient tout opposés, et sa mère, qui était chrétienne, lui avait recommandé en mourant de protéger les chrétiens de tout son pouvoir. Dioclétien, qui estimait beaucoup Anthime, ne voulut point donner sa place à Lysimaque qu'il n'eût quelque assurance de son attachement aux idoles et de sa haine contre la religion chrétienne, soupçonnant les bonnes instructions qu'il avait reçues de sa mère ; mais Sélène, qui lui fut donné pour le guider plutôt que comme adjoint, répondit de sa soumission aux ordres du prince, et partit avec lui et avec le comte Primus, aussi parent de Lysimaque.

Ils ne tardèrent pas d'annoncer la persécution à Nisibe par les cruautés que Sélène exerça dans la Mésopotamie et la Syrie Palmérienne ; car il y fit périr, ou par le glaive ou par le feu, tout autant de chrétiens qu'il en put arrêter, et il faisait ensuite jeter aux bêtes sauvages ce que les flammes avaient épargné de leur corps. Mais Lysimaque ne pouvant souffrir cet excès prit le comte Primus en particulier et lui tint ce discours : « Vous n'ignorez pas que, quoique mon père soit mort païen, ma mère était pourtant chrétienne et avait travaillé pour m'engager à l'être à son exemple ; mais la crainte de l'empereur et de mon père m'en ont toujours empêché. Ne pouvant donc l'obtenir de moi, elle m'a recommandé très-instamment de ne faire jamais mourir aucun chrétien, et plutôt de les traiter en amis. Ainsi, je ne puis voir, sans être touché de compassion, les cruautés que mon oncle Sélène exerce contre eux, car il livre aux plus rudes tourments tous ceux qui tombent entre ses mains. Je vous prie donc de recevoir secrètement tous ceux qu'on vous présentera et de favoriser leur fuite. » Le comte Primus entra volontiers dans ses bons senti-

ments, et depuis ce temps-là il ne commanda plus qu'on les arrêtât, il faisait même donner des avis secrets aux monastères, afin d'empêcher que les religieux ne fussent saisis et menés à Sélène.

Après qu'ils eurent passé quelque temps dans la Mésopotamie et les villes voisines, ils prirent la route de Nisibe, et au bruit de leur prochaine arrivée les ecclésiastiques et les moines, de même que l'évêque, disparurent et se cachèrent dans divers endroits. Les religieuses du monastère de Brienne voulurent aussi les imiter, et supplièrent la supérieure de leur permettre de se mettre en sûreté. « Hélas! leur dit-elle, vous n'avez pas encore vu l'ennemi et vous voulez fuir! Le combat n'a pas commencé et vous vous déclarez vaincues! Ayez, je vous en prie, mes filles, des sentiments plus dignes de vous : demeurons, et exposons-nous généreusement au combat et à la mort pour l'amour de celui qui a bien voulu mourir pour nous, afin que nous vivions éternellement avec lui. »

Ces paroles firent d'abord quelque impression sur elles, mais la frayeur les saisit ensuite plus qu'auparavant; et dans la crainte où elles étaient que les soldats ne leur fissent insulte, ou de ne pouvoir résister aux tourments, elles insistèrent de nouveau auprès de leur supérieure, qui fut contrainte de leur permettre de se retirer. Leur intention était d'emmener Fébronie avec elles, et elles l'exhortèrent beaucoup à les suivre. Mais la sainte fille leur dit : « Je vous proteste en la présence du Seigneur, à qui je me suis dévouée, que je ne bougerai point d'ici, et que je préfère d'y mourir et d'y être ensevelie, plutôt que d'en sortir. »

Elles se séparèrent ainsi, mais ce fut en poussant de hauts cris et en versant des torrents de larmes. Alors la supérieure se voyant seule avec Thomaïde et Fébronie, et craignant la ruine entière de son monastère, elle chercha sa consolation et sa force aux pieds de Dieu; et étant entrée dans l'oratoire, elle se prosterna [illegible] contre terre, pleurant amèrement et implorant le secours

du Seigneur avec des gémissements que Thomaïde entendit et qui l'obligèrent d'accourir pour la consoler. « Hélas, madame et ma mère, lui dit-elle, pourquoi vous abandonnez-vous ainsi à votre douleur ? apaisez-vous, je vous en conjure; Dieu n'est-il pas assez puissant pour nous secourir, et faire que la tentation tourne à l'avantage de notre âme? Qui a mis sa confiance en lui et a été confondu? Qui a persévéré dans sa crainte et en a été rejeté? » — « Vous avez raison, lui répondit la supérieure affligée, mais que deviendra Fébronie? où pourrai-je la mettre en sûreté? et si je ne le puis pas, comment pourrai-je la voir enchaîner et conduire par des barbares? » — « Rassurez-vous, répliqua Thomaïde; auriez-vous oublié ce qu'elle vous a dit, que celui qui peut ressusciter les morts, n'est pas moins puissant pour la délivrer de tout danger? Levez-vous, cessez de pleurer et allons ensemble inspirer du courage à Fébronie qui est malade. »

Elle la suivit, mais son affliction éclata de nouveau en voyant la Sainte : elle s'assit et baissant sa tête sur ses genoux, elle recommença de se lamenter et de pleurer à chaudes larmes. Fébronie en demanda le sujet à Thomaïde, qui lui répondit que c'était à cause d'elle : « Car, dit-elle, voyant que vous êtes jeune et douée d'une grande beauté, et sachant quelle est la cruauté des persécuteurs, elle en est excessivement alarmée. » — « Je vous conjure, dit Fébronie, de prier toutes les deux pour votre servante. Dieu peut bien jeter des regards favorables sur moi tandis que je m'humilierai devant lui, et j'espère qu'il m'accordera la force et la patience qu'il n'a point refusées à ses serviteurs qui l'ont aimé de tout leur cœur. »

Alors Thomaïde et Brienne l'exhortèrent par les expressions les plus tendres et les plus vives à combattre avec un grand courage pour la gloire de Jésus-Christ, et Thomaïde lui dit entre autres choses : « Voici, ma fille Fébronie, l'heure du combat. Quant à nous, si nous tombons entre les mains des tyrans, notre vieillesse les portera à nous faire bientôt périr. Mais il n'en sera

pas de même de vous : ils vous tendront des piéges à cause de votre beauté et de votre jeunesse. Prenez donc garde, si on nous arrête, de ne pas vous laisser séduire par leurs paroles flatteuses, ni par les offres qu'ils vous feront d'argent, de riches habits et des plaisirs du monde. Ne perdez pas le mérite de vos travaux passés en vous rendant le jouet des démons et des idolâtres. Il n'y a rien de plus honorable que la virginité, à qui Dieu réserve une si grande récompense dans le ciel ; car l'Époux sacré des vierges est immortel, et il a promis la même immortalité à ceux qui l'aiment. Ainsi Fébronie, madame, considérez quel est celui à qui vous être consacrée. Prenez garde, ma chère fille, de rétracter l'engagement que vous avez contracté avec lui, et de rejeter les arrhes qu'il vous a données de sa sainte alliance. Craignez ce jour terrible où il jugera l'univers pour rendre à chacun selon ses œuvres. »

La pieuse Brienne lui parla à son tour et lui dit : « Ma fille Fébronie, souvenez-vous que vous avez toujours été si docile à mes instructions, que vous avez été même en état d'en donner aux autres. Vous savez que je vous ai prise des mains de votre nourrice lorsque vous n'aviez que deux ans, et que je vous ai gardée avec tant de soin, que je n'ai pas même permis aux femmes du monde de vous voir, pour mieux vous conserver dans la vertu. Faites honneur à ma vieillesse, et ne rendez pas vain le soin que j'ai pris de vous, comme votre mère spirituelle. Représentez-vous les combats que tant de martyrs ont soutenus avant nous ; non-seulement des hommes, mais aussi des femmes et des jeunes filles. Rappelez à votre souvenir le martyre des deux sœurs Lyba et Léonide, dont la première eut la tête tranchée et l'autre mourut au milieu des flammes. Rappelez aussi la générosité d'Eutropie, qui, n'ayant encore que douze ans, fut martyrisée avec sa mère. Vous avez admiré sa constance lorsqu'étant condamnée à être percée de flèches, elle ne voulut point s'enfuir, quoiqu'elle en eût le moyen, et aima mieux s'exposer aux traits qu'on lui dé-

cocha, et qui lui ôtèrent la vie. Vous avez si souvent loué sa vertu et son courage : elle n'était pourtant qu'une jeune fille, et qui n'avait pas tant de connaissance des vertus que vous, qui avez été en état d'instruire les autres. »

Ces paroles furent d'un grand secours à Fébronie. « Vous m'inspirez, lui dit-elle, beaucoup de courage, et je sens mon cœur fortifié par vos discours. Si j'avais voulu éviter la persécution, j'aurais pris la fuite avec les autres : mais comme je désire ardemment de m'aller unir à celui à qui je me suis consacrée, je tâcherai d'y parvenir, espérant qu'il voudra bien me rendre digne de combattre et de mourir pour lui. »

La nuit se passa dans ces entretiens, et le lendemain au lever du soleil toute la ville fut en rumeur pour l'arrivée de Sélène et de Lysimaque. On saisit aussitôt grand nombre de chrétiens qui furent conduits en prison ; et quelques païens ayant dénoncé le monastère de la Sainte au cruel Sélène, il y envoya sur-le-champ des soldats, qui en brisèrent les portes et se saisirent de Brienne. Ils avaient déjà l'épée levée pour la tuer ; mais Fébronie se jeta à leurs pieds et les conjura de la faire mourir la première, pour lui épargner la douleur de voir tuer sa supérieure.

Le comte Primus arriva dans ce moment et chassa les soldats du monastère. Ensuite il demanda à Brienne où étaient ses religieuses ; elle lui répondit qu'elles s'étaient retirées. « Plût à Dieu, dit Primus, que vous en eussiez fait de même avec les deux qui restent ici ! Vous y êtes encore à temps, et vous pouvez vous sauver comme ont fait les autres. » Quand il fut de retour au prétoire, il s'approcha de Lysimaque et lui dit en particulier : « L'avis qu'on vous a donné du monastère de filles, s'est trouvé véritable ; mais elles ont pris la fuite à l'exception de deux bonnes vieilles et d'une jeune. Mais je crois devoir vous dire que la jeune est d'une beauté si ravissante, que je n'en ai jamais vu de pareille, et je prends les dieux à témoin qu'au moment que je l'ai aperçue j'en ai été si ébloui, que si elle n'était pas si pauvre

qu'elle le paraît, je la trouverais digne pour sa beauté de vous être donnée pour épouse.

« Je ne saurais m'écarter, dit Lysimaque, de l'ordre que ma mère m'a donné d'épargner le sang des chrétiens et de les favoriser de tout mon pouvoir : comment oserais-je tendre des piéges aux servantes de Jésus-Christ ? Je n'ai garde de le faire. Mais je vous prie d'aller au monastère et d'en faire retirer celles qui y restent : rendez-vous leur libérateur, de peur qu'elles ne tombent entre les mains de mon oncle Sélène dont vous connaissez la sévérité. » Cette précaution de Lysimaque fut inutile; un soldat, le plus inhumain de sa troupe, qui entendit ce que le comte Primus lui avait dit, se hâta de le déclarer à Sélène, qui, transporté de colère et d'indignation, envoya sur-le-champ des gardes au monastère pour empêcher qu'aucune n'en sortît, et fit publier dans toute la ville que le lendemain il ferait comparaître Fébronie devant son tribunal, ce qui ne manqua pas d'y attirer une foule de spectateurs, non-seulement de la ville, mais encore des environs.

Les soldats vinrent donc dès le matin lier Fébronie de chaînes, lui mirent même un carcan au cou, et la traînèrent ainsi hors du monastère. Brienne et Thomaïde l'embrassant dans cet état avec le cœur plongé dans la plus vive douleur, prièrent les soldats de leur permettre de lui parler encore quelque peu de temps et de les conduire aussi elles-mêmes, afin que Fébronie ne fût pas seule au combat ; mais ils leur répondirent qu'ils n'avaient ordre que d'emmener Fébronie, et cependant ils leur permirent de lui parler comme elles le désiraient. Le temps ne fut pas long, mais elles le mirent bien à profit. « Vous allez au combat, ma fille, lui dit Brienne : considérez que votre céleste Époux en sera le spectateur, et que les anges tiennent dans leurs mains la couronne qui vous est destinée. Ne craignez point les tourments, et faites par votre fidélité que nous puissions insulter au démon. N'ayez aucune compassion de votre corps, quand vous

le verriez déchiré de coups de fouet ; puisque quand même nous ne le voudrions point, ce corps sera un jour enseveli dans le tombeau et réduit en poussière. Je reste dans le monastère livrée à ma douleur et à mes larmes, attendant de vous des nouvelles ou favorables ou funestes. Je vous conjure, ô ma chère fille, de faire en sorte que je n'en reçoive que de bonnes. Ah ! qui pourra m'apprendre que Fébronie a combattu jusqu'à la fin, et a mérité d'être mise au nombre des martyrs ? »

« Je me confie en Notre Seigneur, ma mère, lui répondit Fébronie ; j'espère que, comme il m'a fait la grâce jusqu'à présent d'être fidèle à vos saints avis, je profiterai encore de ceux-ci. Les témoins de mes combats vous appelleront bienheureuse dans votre vieillesse en considérant que je suis comme une plante que vous avez cultivée avec tant de soin, et j'espère montrer, dans le corps faible d'une fille, un esprit et un courage viril. Priez pour moi et permettez-moi de m'en aller. » Thomaïde lui promit de prendre un habit séculier pour être présente à ses combats ; et Fébronie prenant enfin congé de l'une et de l'autre, les supplia de lui donner leur bénédiction ; ce que Brienne fit ainsi en élevant les mains au ciel : « Mon Seigneur Jésus-Christ, qui avez assisté votre servante Thècle dans son martyre sous la figure de saint Paul, assistez également votre humble servante dans celui qu'elle va souffrir. » Après quoi, lui ayant donné le dernier baiser, elle la laissa emmener par les soldats, et s'alla prosterner contre terre dans l'oratoire, où elle pria le Seigneur avec beaucoup de larmes qu'il daignât la soutenir jusqu'à la fin.

La détention de Fébronie affligea extrêmement toutes les dames de la ville qui avaient coutume de se rendre le vendredi au monastère pour écouter la lecture des Livres saints et les instructions dont elle l'accompagnait. Elles pleuraient et se frappaient la poitrine, se voyant sur le point d'être privées d'une religieuse qui était d'un si grand secours pour le bien de leurs âmes. Hiérie, dont nous avons parlé, remplit toute sa maison de ses cris, et se

rendit au prétoire avec une grande suite, où elle trouva les autres dames et Thomaïde déguisée, et qu'elle reconnut fort bien. Leurs larmes en se voyant recommencèrent de couler. Enfin le concours fut extraordinaire, et toute la salle était pleine.

Sélène et Lysimaque étant assis sur le tribunal, ordonnèrent qu'on amenât Fébronie. Au moment qu'elle parut ayant les mains liées et le carcan au cou, tout le monde poussa des cris et des lamentations ; et comme on l'eut placée devant les deux magistrats, Sélène fit faire silence et dit à Lysimaque de l'interroger. « Dites-moi, jeune fille, lui demanda celui-ci, votre condition : êtes-vous d'une condition libre, ou non ? » — « Je suis esclave, » répondit Fébronie. « De qui êtes-vous esclave? » répliqua Lysimaque. « De Jésus-Christ, » répondit-elle. « Quel est votre nom ? » demanda Lysimaque. « Je vous ai déjà déclaré, répondit-elle, que je suis une humble chrétienne, et si vous voulez savoir le nom que je porte, je m'appelle Fébronie. »

Sélène, qui connaissait les dispositions de son neveu en faveur des chrétiens, ne voulut pas qu'il poursuivît l'interrogatoire. Il prit la parole et dit à la Sainte : « Je prends les dieux à témoin, Fébronie, qu'étant irrité contre vous, je n'aurais pas même daigné vous interroger si j'avais suivi ma juste colère ; mais votre modestie et votre beauté m'ont apaisé, et je veux bien suspendre pour un moment ma qualité de juge et vous parler en père afin de mieux vous persuader. Écoutez donc, ma fille, avec attention. Les dieux me sont témoins que mon frère Anthime et moi avions destiné à Lysimaque une épouse très-riche : mais je veux rompre tout engagement avec la fille de Phosphore qui lui est destinée, et je vous donne la préférence sur elle. Vous voyez ici, monseigneur Lysimaque assis à ma droite : il est jeune et d'une belle figure comme vous ; suivez donc le conseil que je vous donne comme si j'étais votre père, et je vous comblerai d'honneurs. Que votre pauvreté ne vous soit point un sujet de peine ; je n'ai ni femme ni enfants, mon bien vous servira de dot que vous apporterez à

Lysimaque, et il ne sera point de femme qui ne vous regarde comme très-heureuse et n'envie votre bonheur. Vous aurez aussi les bonnes grâces de notre invincible empereur, qui a promis à Lysimaque de l'élever à un très-haut rang et de le faire préteur. Vous m'avez entendu, donnez donc à celui qui veut bien vous servir de père une réponse qui soit agréable aux dieux et qui vous soit avantageuse. Mais si je ne puis vous persuader de suivre mon conseil, je prends les dieux à témoin que vous n'aurez pas trois heures de vie : vous n'avez qu'à vous décider. »

« J'ai, répondit Fébronie, un lit nuptial dans le ciel qui n'a pas été fait par la main des hommes. L'Époux que j'ai choisi est immortel : son royaume est ma dot. Je ne puis ni ne veux lui préférer un époux mortel et corruptible. Ne perdez donc pas le temps, ô juge ! en de vains discours ; vos flatteries ni vos menaces ne sauraient me faire changer de résolution. » Sélène irrité d'une réponse si généreuse, ordonna aux soldats de lui ôter ses habits et de la couvrir de vieux haillons, qui laissassent presque son corps à découvert ; ce qui ayant été exécuté, il lui demanda si elle n'avait pas de honte de se voir dans cet état devant tout le monde. Mais elle lui répondit : « Quand même vous ajouteriez à cette prétendue ignominie le fer et le feu, je m'y suis préparée. Plût à Dieu que je sois trouvée digne de souffrir pour l'amour de celui qui a tant souffert pour moi ! »

« Fille impudente et sans honneur, lui dit Sélène, je vois bien que la beauté dont tu te flattes t'empêche de rougir de l'état où je t'ai fait mettre, et qu'au contraire tu en fais gloire. » — « Non, répliqua Fébronie ; Jésus-Christ sait que jusqu'à présent, bien loin de manquer de modestie, je n'ai jamais permis qu'aucun homme vît mon visage ; mais, m'étant déterminée à souffrir les fouets et tous les supplices dont vous me menacez, je dois entrer dans le combat contre le démon qui est votre père, comme les athlètes entrent dans la carrière pour combattre. »

« Eh bien, dit Sélène dans sa fureur, puisqu'elle demande des

tourments, nous les lui ferons sentir. » Il ordonna donc qu'on l'attachât à quatre pieux, qu'on y mît du feu dessous, et que, tandis qu'elle en serait brûlée, on déchargeât sur son dos une grêle de coups : ce qui fut exécuté avec tant de cruauté, que son corps en fut tout couvert de sang et que sa chair tombait en lambeaux. Cela dura si longtemps, que les spectateurs ne purent plus le voir sans horreur. Ils demandèrent avec de grands cris à ce tyran d'avoir compassion de la jeunesse de Fébronie; mais il ne voulut rien entendre jusqu'à ce que la croyant morte, il ordonna qu'on la détachât.

Thomaïde, qui était présente, comme nous l'avons dit, voyant la Sainte tourmentée avec tant de cruauté, tomba en défaillance aux pieds d'Hiérie; et celle-ci transportée de douleur, sécria: « Hélas, ma sœur Fébronie, madame et ma maîtresse! non-seulement je me trouve privée de vous, mais voilà encore que je vais perdre Thomaïde qui se meurt. » La Sainte entendant sa voix désira de lui parler; mais le juge ne voulut pas le permettre, et lui dit : « Eh bien, Fébronie, ce premier combat vous a-t-il bien réussi? que vous en semble-t-il? » — « Vous pouvez juger vous-même, répondit la Sainte, si je suis aisée à vaincre et si je fais grand cas de vos tourments. »

Qu'on la suspende sur le chevalet, dit le tyran; qu'on lui ouvre les côtés avec les peignes de fer, et qu'on y applique le feu pour la brûler jusqu'aux os. » Les bourreaux l'exécutèrent aussitôt, faisant couler sa chair avec le sang, et portant le feu jusque dans ses entrailles. La Sainte, à qui la flamme causait de terribles douleurs, ne put dire autre chose en élevant les yeux au ciel, sinon : « Venez, Seigneur, à mon secours, et ne m'abandonnez pas à cette heure. » Après quoi elle souffrit en silence.

Un grand nombre de ceux qui étaient présents se retirèrent, ne pouvant soutenir la vue d'un si horrible supplice. Les autres criaient au juge d'épargner du moins à la Sainte, le tourment du feu. Sélène y acquiesça; mais il continua de l'interroger, étant

encore sur le chevalet; et voyant que la Sainte ne lui répondait point, la douleur lui ayant ôté la parole, au lieu d'en être touché, il se tint offensé de son silence, la fit détacher du chevalet et attacher à un pieu, et commanda qu'on lui coupât la langue puisqu'elle refusait de lui parler. Elle la présenta aussitôt, comme si elle avait voulu dire au bourreau : La voilà, coupe. Mais tandis qu'il la tenait déjà pour la couper, le peuple l'en empêcha, et Sélène ordonna qu'on lui arrachât les dents. On lui en tira dix-sept; après quoi le juge ordonna de cesser. Mais la Sainte perdit tant de sang par cette cruelle opération, qu'elle tomba en défaillance. On l'étancha pourtant et on la fit revenir, mais ce ne fut que pour lui faire souffrir d'autres supplices.

Sélène l'interrogea de nouveau et lui dit : « Vous rendrez-vous enfin à ce que je veux, et reconnaîtrez-vous les dieux? » — « Soyez anathème, exécrable vieillard, lui répondit la Sainte, qui voulez m'arrêter dans ma voie et m'empêcher d'aller à mon céleste Époux. Hâtez-vous de me délivrer de ce corps de boue, parce que celui qui m'aime m'attend dans le ciel. » — « Je vois bien, dit Sélène, que votre jeunesse vous rend encore plus insolente; mais vous périrez bientôt par le fer et le feu, » et en même temps il ordonna qu'on lui coupât les seins et qu'on y appliquât ensuite le feu. La Sainte en fut si tourmentée, que levant les yeux au ciel, elle s'écria : « Mon Seigneur et mon Dieu, voyez ce que je souffre; attirez mon âme à vous. »

Tous les spectateurs furent indignés de voir traiter une si jeune fille avec tant de barbarie, et plusieurs se retirèrent en criant : « Maudit soit Dioclétien et ses dieux! » Mais Thomaïde et Hiérie demeurèrent constamment sur le lieu malgré la douleur dont elles étaient accablées, et envoyèrent dire à Brienne par une jeune fille, de ne pas cesser de lever les mains au ciel pour Fébronie qu'on tourmentait excessivement. Ce que cette supérieure ayant entendu, s'écria : « Mon Seigneur Jésus-Christ, venez au secours de votre servante Fébronie. Ah! Fébronie, où êtes-vous?

Mon Dieu, laissez-vous toucher à l'humilité de votre servante Fébronie. Faites-lui la grâce de terminer glorieusement son combat, et que j'aie la consolation de la voir au nombre des saints martyrs. »

Cependant Sélène ordonna qu'on la détachât du poteau où on l'avait liée, et elle tomba à terre ne pouvant plus se soutenir. Le comte Primus dit alors à Lysimaque : « Elle est morte. » — « N'en croyez rien, répondit celui-ci ; elle combattra encore pour le salut de plusieurs, et peut-être pour le mien. J'ai entendu faire à ma mère des relations semblables de plusieurs chrétiens qui ont souffert comme elle. Il n'a pas été à mon pouvoir de la délivrer : laissons-la combattre jusqu'au bout ; plusieurs en profiteront pour le salut de leur âme. » Mais Hiérie ne pouvant plus souffrir qu'on tourmentât si cruellement la Sainte, s'écria dans le transport de son zèle et de son indignation : « Homme cruel, dépouillé de tout sentiment d'humanité, n'as-tu pas assez fait souffrir cette fille ? Ne vois-tu pas qu'elle a un corps comme celui de ta mère ? Que la première nourriture que tu as prise a été celle des mamelles de cette mère ? Mais tu es né sous un mauvais augure, et c'est pour cela que tu mets à présent le comble à ta méchanceté. Comment ces considérations n'ont-elles pas pu adoucir ton humeur barbare et impitoyable ? Puisse le Roi du ciel ne te point épargner, comme tu n'as pas épargné cette innocente fille ! »

Sélène pâlit de colère en l'entendant, et ordonna qu'on la fît approcher pour lui faire subir l'interrogatoire. Hiérie se présenta aussitôt avec un cœur plein de joie qui parut sur son visage, et invoqua le Seigneur en disant : « Ne me rejetez pas, ô Dieu de Fébronie, quoique j'aie été engagée dans les erreurs de l'idolâtrie ; soutenez-moi et associez-moi à ma dame et à ma maîtresse. »

Le tyran allait l'interroger, mais ses amis qui étaient auprès de lui l'en empêchèrent, en lui disant que s'il en venait là, tout le peuple se déclarerait chrétien avec elle, et qu'il serait forcé de faire périr toute la ville. Cet avis le retint, mais frémissant de

age, il lui dit d'un ton de fureur : « Hiérie, je prie les dieux qu'ils se vengent contre vous. Ce que vous avez dit en faveur de Fébronie ne servira qu'à lui procurer de nouveaux tourments ; » et il ordonna tout de suite qu'on coupât à la Sainte les deux mains et le pied droit. Le bourreau lui coupa les deux mains, mais il ne put venir à bout de couper le pied par deux coups qu'il lui donna ; ce qui fit crier de nouveau tous les spectateurs, qui en frémirent d'horreur. Enfin, il le coupa au troisième coup, et Fébronie fit un effort pour lever le pied gauche sur le bois où on avait coupé le droit afin qu'il en fît de même. Sélène en fut encore plus irrité, et cria avec plus de fureur : « Voyez l'obstination de cette impudente ; coupe, coupe-lui encore ce pied.

Mais Lysimaque se levant lui dit : « Que voulez-vous faire de plus à cette infortunée ? Allons-nous-en ; il est temps de dîner. » — « Non, dit Sélène, je veux que les dieux me punissent si je sors d'ici avant qu'elle ait expiré. » Et voyant qu'elle palpitait encore, il dit aux bourreaux : « Quoi ! elle n'est pas encore morte ! et où est votre force ? Qu'on lui tranche la tête. » Ainsi un des bourreaux la prit par les cheveux et la lui coupa comme à une douce brebis qu'on immole.

Alors les juges se levèrent pour aller dîner, mais Lysimaque ne put s'empêcher de répandre des larmes ; et le peuple voulant enlever le corps de la Sainte, il l'en empêcha, et laissa des soldats pour le garder. Cependant au lieu de se rendre à table avec les autres, il se retira dans son appartement pénétré de douleur de la mort de Fébronie. Ce que Sélène apprenant, il se mit à promener à grands pas dans la salle d'un air rêveur en regardant le ciel ; puis entrant tout à coup en fureur contre lui-même, ainsi qu'un taureau qui pousse des mugissements, il se brisa la tête contre une colonne, et mourut.

On courut aussitôt à Lysimaque pour l'avertir de l'accident de son oncle ; et le voyant mort, il secoua la tête et dit : « Véritablement le Dieu des chrétiens est grand. Béni soit le Dieu de

Fébronie qui a vengé son sang innocent. » Il ordonna qu'on enlevât le cadavre, après quoi il parla ainsi au comte Primus : « Je vous conjure par le Dieu des chrétiens d'exécuter ce que je vais vous dire. Commandez au plus tôt un cercueil de bois incorruptible pour Fébronie, et ordonnez aux crieurs publics d'aller par toute la ville et d'avertir le peuple, que tous ceux qui voudront assister à son convoi funèbre peuvent le faire en toute sûreté, puisque mon oncle n'est plus. Mes sentiments vous sont connus. Prenez avec vous des soldats, faites porter le corps au monastère pour être rendu à Brienne ; ne permettez à personne d'en enlever aucun membre ; faites-le rendre tout entier, et même faites racler la terre qui a été empourprée de son sang, et transportez-la avec le corps au monastère. »

Le comte Primus exécuta fidèlement l'ordre de Lysimaque. Il fit porter le corps de la Sainte par ses soldats et se chargea lui-même de la tête, des mains et des pieds, des dents et de tout ce qui avait été séparé du corps, qu'il enveloppa dans son manteau, et le porta aussi avec eux au monastère. Mais la foule qui accourut fut si grande, qu'il faillit être étouffé, et ne put arriver que bien difficilement : aussi ne permit-il d'y entrer qu'à Thomaïde et à Hiérie, et mit des sentinelles aux portes pour arrêter le peuple dehors.

Quand la pieuse Brienne reçut le corps saint et le vit ainsi mutilé, elle tomba évanouie, et enfin étant revenue à soi, elle s'écria en l'embrassant : « Ah, ma fille Fébronie ! votre mère Brienne ne vous verra donc plus ? Qui nous lira désormais les saintes Écritures, et quelles mains oseront se servir de vos livres ? » Les autres religieuses qui s'étaient retirées par la crainte du tyran, retournèrent dans ce moment, et se prosternèrent devant le saint corps pour lui rendre leur respect ; mais Hiérie, ne pouvant contenir la douleur qu'elle sentait d'avoir perdu en Fébronie sa catéchiste et sa maîtresse, s'écriait en pleurant : « Laissez-moi embrasser ces pieds qui ont foulé la tête du serpent ; laissez-moi

baiser les plaies qui serviront au salut de mon âme ; laissez-moi orner sa tête des fleurs des louanges qu'elle mérite, puisqu'elle a été la gloire de notre sexe par la victoire qu'elle a remportée dans le combat. » Les autres sœurs n'applaudissaient pas moins à son triomphe.

Mais l'heure de None étant venue, qui était celle de l'oraison, Brienne dit à Fébronie, comme si elle eût été encore en vie : « Venez, vous aussi, ma fille Fébronie, venez prier avec nous. Hé! où êtes-vous, ma fille Fébronie ? levez-vous et venez. » Car, interrompit aussi Thomaïde de son côté, vous avez toujours été si docile à la voix de notre Mère, pourquoi ne lui obéiriez-vous pas encore à présent ? Si le miracle que Brienne souhaitait ne se fit pas alors, il en arriva un à peu près semblable dans la suite, que nous rapporterons plus bas.

Enfin, sur le soir, on lava le saint corps et on l'ajusta avec décence ; après quoi Brienne voulut qu'on ouvrît les portes afin que tout le monde pût contenter sa pieuse curiosité. Le concours fut des plus grands. Les dames de la ville qui venaient les vendredis entendre la lecture et les instructions de la Sainte, y accoururent avec empressement. Il y vint aussi des évêques et beaucoup de moines ; et Lysimaque avec le comte Primus, ayant renoncé au culte des idoles, vinrent se joindre à la foule pour rendre aux reliques de la Sainte, l'honneur qui leur était dû.

Le lendemain on apporta le cercueil que Primus avait ordonné de faire. On y mit le corps de la Sainte, en arrangeant chaque membre coupé à sa place. Quant aux dents, qu'on ne pouvait point remettre dans leurs alvéoles, on les mit sur sa poitrine. Ensuite on remplit le cercueil d'aromates, en sorte que le saint corps en était tout couvert, et on voulut le fermer ; mais le peuple demandant qu'on le laissât ouvert, il fallut que les évêques interposassent leur autorité pour lui faire entendre qu'il convenait de le déposer dans l'endroit du monastère qu'on lui avait préparé. Ce ne fut pas sans répandre beaucoup de larmes qu'on l'y

accompagna, et la gloire qu'on rendit à Dieu dans cette occasion, fut le plus bel éloge qu'on pût consacrer en l'honneur de Fébronie.

Il y eut quantité de païens qui demandèrent le saint baptême. Lysimaque et Primus furent des premiers, et ils renoncèrent entièrement aux espérances du siècle pour embrasser la vie religieuse dans le monastère de l'abbé Marcel, dont nous avons parlé au commencement de cette histoire. Là ils consommèrent leur vie avec une grande piété. Plusieurs soldats aussi se convertirent à la foi. Hiérie, déjà préparée à la régénération, eut le bonheur d'être baptisée avec toute sa famille ; ensuite elle vint se jeter aux pieds de Brienne, et la pria de la recevoir dans sa communauté pour occuper la place de Fébronie, lui promettant de la servir aussi fidèlement qu'elle l'avait fait. Elle voulut que ses bijoux fussent employés pour orner le cercueil de la sainte martyre, et donna son bien à la communauté.

Dieu glorifia la Sainte après sa mort par un grand nombre de miracles. Ses actes nous apprennent qu'elle apparaissait toutes les nuits à sa place dans l'oratoire, depuis minuit jusqu'à la troisième oraison, lorsque les sœurs y étaient assemblées pour chanter l'office. D'abord elles en eurent peur, et Brienne la voyant courut à elle pour l'embrasser en s'écriant : « Hé ! voilà ma fille Fébronie ; » et elle disparut dans l'instant. Mais après cette première apparition leur frayeur cessa. On n'osa pourtant pas l'approcher ; mais sa présence leur inspirait une grande ferveur et leur faisait verser des larmes de joie.

L'évêque du lieu fit bâtir une fort belle église en son honneur, qui fut achevée en six années ; et voulant y déposer ses reliques, il assembla pour cela les évêques des environs, et fit, tant pour la dédicace que pour la translation, tout ce qui fut à son pouvoir pour rendre la fête plus célèbre. Mais les religieuses, voulant conserver leur précieux trésor, supplièrent avec larmes les prélats assemblés de ne pas les en priver. Dieu décida la pieuse contes-

tation en leur faveur; car comme on voulut le retirer, on entendit un bruit semblable à un coup de tonnerre; et comme on persista à vouloir l'enlever, la terre trembla et la secousse se fit sentir dans toute la ville. Les évêques ne pouvant plus douter à ces signes que la Sainte ne voulût que son corps restât dans le monastère, se désistèrent de leur dessein, et demandèrent du moins à Brienne qu'elle leur donnât quelqu'un de ses membres coupés. Elle ouvrit le cercueil dans cette intention, et il sortit une clarté qui l'éblouit et la frappa d'une frayeur respectueuse. Elle voulut pourtant en retirer une main, mais la sienne perdit sa force et tomba sans mouvement. Alors la pieuse Brienne dit en pleurant : « Ma fille Fébronie, je vous conjure de n'être point fâchée contre moi, et accordez aux soins que j'ai eus de vous, comme votre mère spirituelle, quelque chose en faveur des évêques. » Sa prière fut exaucée; sa main en touchant les saintes reliques reprit son mouvement, et elle prit une des dents arrachées qu'on avait mises sur la poitrine et la remit aux évêques, après quoi elle referma le cercueil. Ils reçurent avec grand respect ce présent, qu'ils enfermèrent dans une boîte d'or pour la placer dans la nouvelle église.

La vénérable Brienne vécut encore deux ans après la dédicace de cette église. Thomaïde lui succéda dans le gouvernement de sa communauté. C'est celle-ci qui a écrit l'histoire de la Sainte, qu'elle termine ainsi : « Moi Thomaïde, ayant été chargée de la conduite du monastère après la mort de Brienne, ai écrit l'histoire de Fébronie, tant sur ce que j'en ai vu, que sur ce que le seigneur Lysimaque m'en a appris, afin de rendre gloire au triomphe de cette sainte Martyre, et que ceux qui la liront en puissent profiter et soient excités à adorer et à louer le Père, le Fils et le Saint-Esprit, à présent et dans les siècles des siècles. *Amen.* »

## PAUL DE TELMISE,

### ET AUTRES MOINES PERSÉCUTÉS PAR LES ARIENS[1].

Les monastères de saint Maron et celui de Jugat sont les principaux de la seconde Syrie dont la mémoire se soit conservée. Nous avons dit dans la Vie de saint Maron, qu'après sa mort il y eut une contestation entre plusieurs bourgs à qui posséderait ses reliques. Celui qui l'emporta sur les autres fit bâtir sur son tombeau une grande église, où depuis on célébrait sa fête avec beaucoup de solennité. Il y a apparence que l'on donna à des religieux la garde de ce précieux dépôt, et qu'on y bâtit pour eux le monastère qui portait le nom de saint Maron. Procope dit que cette église était dans le diocèse d'Apamée, métropole de la seconde Syrie : et ce monastère de saint Maron tenait le premier rang entre tous ceux de cette province, comme il paraît par les actes du concile de Constantinople en 536.

Le monastère de Jugat ne fut pas moins célèbre : on le désignait par le nom du bienheureux Paul, qui en avait été le fondateur. Sozomène nous représente ce Paul comme un des plus grands solitaires qui aient fleuri dans la Syrie. Il était originaire de Telmise, et fut le père de plusieurs monastères qu'il fonda en divers lieux, et auxquels il donna des règles qui furent fidèlement gardées et qui en firent des communautés très-respectables. Enfin il en établit un à Jugat ou Jugap, qui fut le plus considérable de tous, et dans lequel il finit ses jours. Il n'en fut pas seulement le fondateur, mais encore le modèle par l'exemple éclatant qu'il y donna de toutes les vertus religieuses, et il y consomma enfin sa vie, qui fut très-longue. Son corps fut enseveli dans ce monas-

[1] Procope, Sozomène, saint Basile, Bulteau.

Tome 5.



Imp. Ch. Chardon aîné, Paris. Croné direx.

Paul de Telmise.



tère. De son temps, la persécution des ariens se fit sentir dans ces contrées ; et l'on croit que c'est à lui, ainsi qu'à quelques autres moines, que saint Basile adressa une lettre à ce sujet.

Nous avons parlé ailleurs de la persécution que les moines d'Égypte souffrirent sous l'empereur Valens, protecteur des ariens. Ceux de Syrie partagèrent avec eux la même gloire, principalement dans les diocèses de Chalcis et de Bérée ; car, incontinent après Pâques de l'an 376, les persécuteurs vinrent attaquer leurs demeures, et brûlèrent leurs travaux et les mirent eux-mêmes en fuite.

Saint Basile leur écrivit une lettre de consolation à tous en général, et dans l'inscription il nomme les principaux, savoir : Acace, Aëce, Paul, que nous croyons être celui de Juga et Silvain. « Je n'ai pu apprendre, leur dit-il, qu'avec une vive douleur la grande persécution que vous avez soufferte, et que d'abord après la fête de Pâques les ennemis de la foi catholique, qui semblaient n'avoir jeûné que pour se préparer à exécuter l'injuste ordonnance qui avait été portée contre vous, et vous déclarer une guerre cruelle, avaient ravagé vos cellules et brûlé tous vos travaux, ne faisant pas attention qu'ils vous procuraient par là une demeure dans le ciel qui n'est point faite de la main des hommes, et qu'ils se préparaient pour eux-mêmes des flammes éternelles. Mais vous voyez par là qu'il y a moins de sujet de gémir pour vous que pour eux, et je les trouve bien plus à plaindre d'avoir poussé leur méchanceté si loin.

« Je pensais qu'ayant été obligés d'abandonner vos solitudes, vous viendriez vous réfugier auprès de moi, et que vous adouciriez ma douleur par la consolation de vous embrasser, et de partager avec vous auprès de Dieu le mérite de ce que vous avez souffert pour la vérité. Mais ayant appris que vous étiez ailleurs, j'ai voulu vous écrire pour applaudir à vos combats. Il ne m'a pas été facile jusqu'à présent de le faire, soit parce que j'ignorais où vous étiez allés, soit parce qu'il part rarement des personnes de ce pays à

qui l'on puisse confier des lettres : mais le Seigneur m'a enfin procuré notre très-pieux frère, le prêtre Factésime, qui vous saluera de ma part. Je me recommande très-instamment à vos prières, et je me réjouis avec vous de la grande récompense qui vous est préparée dans le ciel. Et comme je sais que votre foi et votre confiance en Dieu rendent vos prières efficaces, je vous conjure de crier vers lui jour et nuit, afin qu'il fasse cesser la persécution, qu'il rende aux peuples leurs pasteurs légitimes, et à l'Église sa première splendeur. Je suis persuadé que si nous lui offrons des prières capables de le fléchir, il ne nous fera pas attendre longtemps les effets de sa miséricorde, et nous fera sortir heureusement de cette tentation. Saluez de notre part tous les frères en Jésus-Christ. »

On trouve aussi une autre lettre du même Saint adressée aux solitaires persécutés par les ariens, mais on ne sait pas si c'est à ceux d'Égypte ou à ceux de Syrie. Il leur dit qu'ils ne doivent pas s'estimer moins heureux d'avoir souffert de la part des ennemis de la foi, que s'ils avaient joui en paix de la tranquillité de leur solitude, puisqu'ils participent au bonheur de ceux qui ont été persécutés pour le nom de Jésus-Christ. Il ne craint point même de relever leur mérite au-dessus des anciens martyrs, et la raison qu'il en donne est que ceux-ci souffrant de la part des idolâtres, ennemis déclarés de la foi chrétienne, il paraissait évidemment devant tout le monde qu'ils enduraient pour le nom de Jésus-Christ; au lieu qu'eux ayant souffert de la part des ariens, qui se glorifiaient d'être chrétiens, la justice de leur cause paraissait moins aux yeux du peuple ignorant, et le portait plutôt à les croire coupables du crime, que persécutés pour la véritable foi. « Aussi, dit-il, il me paraît que vous recevrez une plus grande récompense de la part du souverain Juge, et il vous dédommagera dans le ciel des honneurs que votre constante fidélité a mérités, et dont le monde aveugle, ou trompé par les hérétiques, ne vous a pas crus dignes. »

Il les exhorte ensuite à ne point se laisser abattre par la tribulation, à croître au contraire tous les jours en fidélité et en amour de Dieu, et à conserver précieusement le dépôt de la foi et de la piété sans se laisser ébranler, ni se scandaliser de l'exemple de quelques-uns du clergé, qui avaient cédé au temps en suivant l'erreur de Valens, puisque ce ne sont point les titres d'honneur qui nous sauvent, mais la volonté droite et l'amour sincère pour Dieu.

« Enfin, dit-il, ne vous laissez pas effrayer par ce grand nombre d'ennemis : il faut les regarder comme la mer qu'un souffle de vent agite. Car quand même vous verriez les catholiques de vos contrées réduits à un si petit nombre, qu'il n'en restât qu'un seul, comme Loth à Sodome, vous devez demeurer inébranlables dans votre foi, et mettre en Dieu toute votre espérance, étant très-assurés qu'il n'abandonnera point ses Saints. »

Nous avons dit que l'épître que saint Basile écrivit aux moines de Syrie, portait en titre les noms d'Acace, d'Aëce, de Paul et de Silvain. Acace et Paul étaient prêtres, et les autres diacres. Le premier fut envoyé à saint Basile par le clergé de Bérée. On ne sait si c'est avant où après la persécution ; mais il lui apprit l'état du diocèse, et avec quelle ardeur les ecclésiastiques, les magistrats et les autres fidèles soutenaient la foi orthodoxe et s'appliquaient aux exercices de piété. Cela paraît par deux lettres que ce saint docteur leur écrivit, et surtout par la seconde, où il leur témoigne la joie qu'il a eue de tout ce qu'Acace lui avait rapporté, et les exhorte à persévérer dans la foi au milieu des tribulations de cette vie. Sur quoi il leur dit ces belles paroles : « Ne vous laissez pas abattre par les peines que vous souffrez, quoiqu'elles paraissent plutôt croître que diminuer ; mais encouragez-vous par la vue des couronnes et des récompenses que Dieu vous prépare et qu'il est prêt de vous donner. Ne perdez pas par le découragement le fruit de vos travaux ; ne ternissez point par la pusillanimité la gloire que vos victoires contre l'erreur vous ont

acquise. Considérez quelle est la caducité des choses humaines; qu'il en est d'elles comme de la fleur des champs qui passe et se fane bientôt, au lieu que la parole de Dieu demeure éternellement: et étant convaincus de cette vérité, ne faites aucun cas de ce qui passe ici-bas. L'exemple de votre église a relevé le courage de plusieurs autres. Vous avez ranimé leur zèle plus que je ne pourrais vous l'exprimer, et le Seigneur, infiniment riche dans ses miséricordes, comme il est infiniment puissant, ne manquera pas de vous récompenser avec magnificence de vos combats pour sa gloire. »

Sozomène parle dans son histoire de plusieurs solitaires qui ont fleuri presque en même temps dans la Syrie et la Mésopotamie; mais il le fait si brièvement, qu'il ne nous les a presque fait connaître que par leurs noms. Nous tâcherons de les mettre chacun à son rang, et d'en rapporter ce que nous en pourrons recueillir. Cet historien joint à Paul, dont nous avons déjà parlé, Marosas, Bassone, Valentin et Théodore. Marosas était de Néquiles; il instruisit plusieurs personnes dans la perfection; et de maître se rendant disciple, il se retira avec le vénérable Abba dans le monastère de Coryphe. On ne sait rien de particulier de Bassone, sinon qu'il était de Télanise. Il y a eu deux Valentin, l'un d'Émèse ou d'Aréthuse, qui fonda le monastère de Capriol, lequel porta depuis son nom, comme il paraît par les souscriptions d'une requête des religieux du pays, rapportée dans les actes du concile de Constantinople sous le patriarche Mennas en 536, et dans laquelle Valentin est appelé bienheureux. L'autre était de Tillis, dans le territoire d'Apamée, et bâtit le monastère de Vazala, qui porta aussi son nom. Théodore était également de Tillis; on lui donne la qualité de saint.

Sozomène dit en général des solitaires de Syrie, qu'ils vivaient dans un grand mépris des choses du monde; qu'ils s'exerçaient avec un courage généreux dans les veilles, dans les jeûnes et dans les autres pratiques de pénitence; que leur principale

occupation était l'oraison et les saints cantiques ; et qu'ayant un parfait détachement des richesses et des sollicitudes de ce monde, et même du soin de leurs corps, ils ne vivaient que pour glorifier Dieu. Ils ne laissèrent pas de pousser leur vie bien loin : « Et certes, dit cet historien, Dieu prolongea ce semble leurs jours, afin qu'ils pussent travailler plus longtemps à étendre la religion chrétienne ; car ils convertirent à la foi presque tous les Syriens, un grand nombre de Persans et de Sarrasins, et introduisirent dans ces pays la vie monastique, dans laquelle ils formèrent une quantité prodigieuse d'élèves et d'imitateurs de leurs vertus. »

Il dit encore de Marosas, Valentin et les autres que nous avons nommés ci-dessus, qu'ils eurent beaucoup à souffrir des idolâtres du pays, qui les avaient en horreur à cause de la religion et de leur état de moines ; mais qu'ils eurent enfin la consolation de les gagner à Jésus-Christ, en opposant à leur fureur la patience chrétienne, et en témoignant une sainte joie pour les injures et les coups qu'ils en recevaient. C'est ainsi que la force de leur vertu sut triompher de leur fureur, et qu'ils apprirent aux ouvriers évangéliques à prêcher davantage par leurs exemples que par leurs paroles, et à se conformer dans leurs mœurs aux saintes vérités qu'ils annoncent, s'ils veulent que la semence de la foi produise des fruits de vie dans les âmes.

---

## SAINT PUBLIUS, ABBÉ, ET SES SUCCESSEURS.

Saint Publius naquit à Zeugma [1], ville de Syrie située sur l'Euphrate, à qui, selon Théodoret, Xercès donna ce nom, qui signifie réunion, parce que voulant faire la guerre, il y réunit un

[1] Aujourd'hui *Roum-Kalèh*.

grand nombre de vaisseaux pour faire traverser ce fleuve à son armée. Ce Saint était d'une famille de sénateurs, et outre les biens de la fortune dont il fut très-avantagé, il le fut aussi des qualités du corps et de celle de l'âme. Il pouvait, par conséquent, figurer dans le monde avec distinction ; mais plus touché de l'espérance de la gloire du ciel que de celle de la terre, qui n'est que passagère, dès que son père fut mort, il suivit à la lettre les conseils de l'Évangile, vendit les grands biens dont il avait hérité, les distribua aux pauvres, et se retira dans une petite cellule qu'il bâtit sur une éminence à une lieue et demie de la ville.

Ce fut là que, délivré de toutes les sollicitudes de la terre, il s'appliqua entièrement à chercher les moyens de se rendre plus agréable au Seigneur, et d'augmenter pour cela de jour en jour l'austérité de sa vie. Il s'attacha principalement à remplir si bien chaque moment, qu'il n'en laissait couler aucun sans mériter devant Dieu par les travaux de sa pénitence. Il donnait une partie du temps à l'oraison et au chant des Psaumes, une autre à la lecture des saintes Écritures, et le reste ou à exercer l'hospitalité, ou à d'autres œuvres qui se rencontraient à faire.

L'odeur de sa piété attira beaucoup de monde auprès de lui pour profiter de ses saintes instructions et de ses exemples ; de sorte qu'il dressa dans le territoire de Zeugma une école de vertus religieuses, dans lesquelles il forma plusieurs disciples.

Les premiers qu'il eut ne parlaient que la langue grecque, parce que, selon la remarque d'un savant auteur, la Syrie, depuis Alexandre le Grand, était peuplée de ses anciens habitants appelés Syriens, et des Grecs qui s'y étaient habitués, et ceux-ci faisaient communément la principale partie des habitants des villes, et les Syriens de ceux des villages et de la campagne. Mais bientôt ceux qui parlaient la langue syriaque voulurent partager avec les autres le bonheur de vivre sous la direction du Saint. Il fit d'abord loger séparément ses premiers disciples dans

des cellules proches l'une de l'autre, où il les visitait souvènt la nuit et le jour, soit pour les animer à la vertu, soit pour s'assurer par lui-même s'ils remplissaient bien leurs devoirs. S'il voyait dans la nuit en faisant la ronde, qu'ils vaquaient à la prière au temps prescrit par la règle qu'il leur avait donnée, il passait outre sans les détourner de leurs exercices ; mais s'il découvrait que quelqu'un se laissât aller au sommeil, il ne manquait pas de lui faire la correction, lui reprochant d'avoir plus de soin de son corps que de son âme.

Il ne souffrait rien de superflu dans leurs cellules. Il leur recommandait aussi la frugalité, et portait une balance pour peser le pain qu'ils devaient manger, et dont on ne séparait pas le son, leur défendant aussi de se rassasier dans le boire, et voulant qu'ils se contentassent de se nourrir pour conserver la vie. Que si quelqu'un d'entre eux passait la règle d'abstinence qu'il avait prescrite, il lui en faisait une sévère réprimande, et le traitait comme un gourmand et un sybarite. L'usage du vinaigre et même des raisins secs leur était interdit, et à plus forte raison celui du vin. Ils ne mangeaient point non plus de lait ni de fromage, et quant à l'huile, ils n'en usaient que dans le temps de Pâques.

Quelques-uns de ses disciples considérant qu'il lui était trop pénible de les surveiller comme il faisait dans ces cellules séparées, lui proposèrent de faire un logement où ils pussent demeurer tous ensemble ; car outre que cela le devait soulager beaucoup, il lui était plus aisé par là de s'assurer de leur fidélité à pratiquer l'observance qu'il leur avait prescrite. Comme il n'avait point d'attache à son propre jugement, il approuva ce conseil, et ayant assemblé tous les frères, il le leur fit goûter ; de sorte que les cellules particulières furent abattues. Après qu'il les eut ainsi rassemblés dans un même logement, il les exhorta à se servir d'exemple les uns aux autres, chacun s'efforçant d'imiter la vertu principale qu'il remarquerait dans son confrère. « Car,

disait-il, en empruntant les uns des autres les vertus qui nous manquent, nous nous rendrons plus aisément parfaits. Il en doit être de votre demeure commune, ajoutait-il, comme d'un marché où l'un vend du pain, l'autre des herbes, l'autre des habits ou des souliers, chacun y reçoit des autres ce qui lui manque, et trouve par ce moyen à pourvoir à ses besoins. Faites-en de même par rapport aux vertus, en vous les communiquant par les exemples que vous vous donnerez réciproquement. »

Ce premier logement ne fut occupé que par ceux qui parlaient la langue grecque; mais quelques autres qui ne savaient que le syriaque s'étant présentés pour vivre sous sa discipline, il fit un autre logement pour eux, et bâtit une église qui servit pour les uns et pour les autres, et dans laquelle ils s'assemblaient le matin et le soir. Ils y chantaient alternativement les louanges de Dieu chacun en leur langue, disant tour à tour, d'après Théodoret, chacun un verset, c'est-à-dire, apparemment que les uns répétaient en syriaque ce que les autres avaient dit en grec; et cet historien ajoute que cet ordre continuait encore de son temps, de sorte qu'il s'était conservé sous plusieurs supérieurs qui gouvernèrent successivement ces deux monastères jusqu'au temps qu'il écrivait cette histoire.

Il ne nous dit rien de plus de la vie du Saint; mais on trouve dans le *Recueil des Vies des Pères* un fait singulier qui le regarde. Il est dit que Julien l'Apostat faisant la guerre en Perse (c'était en 363), avait envoyé par les arts magiques un démon en Occident pour lui rapporter au plus tôt ce qui s'y passait; mais que cet esprit malin fut arrêté en chemin durant dix jours à un certain lieu par les paroles de saint Publius, sans qu'il pût avancer ni reculer. Julien à son retour se plaignant de son retardement, il lui en dit la cause; de quoi ce prince apostat étant extrêmement indigné, protesta qu'il s'en vengerait à son retour; mais Dieu l'en empêcha par sa mort. On ajoute qu'un des généraux de Julien ne fut pas plutôt revenu de cette expédition, qui fut si fu-

ceste à ce prince, qu'il donna tout son bien aux pauvres, vint trouver saint Publius, se rendit son disciple, parvint à une grande perfection, et mourut dans une heureuse persévérance et dans la paix du Seigneur.

Saint Publius doit être mort dès l'an 380, selon la chronologie de Tillemont. Les Grecs font sa fête le 25 de janvier. Théoctène et Aphtone lui succédèrent dans le gouvernement de ses deux monastères. Le premier fut chargé de celui où l'on parlait la langue grecque; mais il vécut peu. Le second gouverna celui des Syriens plus de quarante ans. Ils étaient l'un et l'autre des images vivantes des perfections de saint Publius, et conservèrent si bien son esprit dans ces deux maisons, qu'on ne s'aperçut presque point, tant au dedans qu'au dehors, que le Saint fût mort.

Théodoret dit de Théoctène, qu'ayant pratiqué dès sa première jeunesse toutes les vertus, il mourut dans la même réputation de sainteté que son prédécesseur. Il eut pour successeur dans la conduite des Grecs, vers l'an 390, Théodote, Arménien de naissance, qu'il avait formé lui-même dans les règles de l'obéissance religieuse, et qui gouverna avec tant de piété, qu'il obscurcit presque la gloire de ceux qui l'avaient précédé. L'amour de Dieu avait tellement embrasé son cœur, qu'il le faisait fondre nuit et jour en larmes; et quand il priait c'était avec tant d'ardeur, que ceux qui étaient présents se tenaient en silence pour écouter les paroles toutes de feu qui sortaient encore plus de son cœur que de sa bouche; de sorte que l'attention qu'ils avaient à l'entendre prier, servait autant à les animer à la piété, que s'ils avaient prié eux-mêmes. Il alla ainsi en croissant tous les jours en perfection et en mérite devant Dieu; et après avoir gouverné ce saint troupeau durant vingt-cinq ans, il entra, selon le langage de l'Écriture, dans la voie de ses pères, étant déjà assez âgé, et peut-être vers l'an 415. Son neveu, nommé aussi Théoctène, prit sa place dans la conduite des Grecs. Il était devenu son frère selon l'esprit, et avait pratiqué dès sa jeunesse toutes sortes

de bonnes œuvres. Il ne dégénéra point de sa piété et de sa prudence dans son gouvernement, et mourut avec la même réputation de sainteté.

Grégoire lui succéda, et il vivait encore du temps de Théodoret en 440, qui dit de lui qu'il était alors extrêmement âgé, et qu'il ne s'exerçait pas moins dans l'abstinence et les autres travaux de la vie religieuse, que s'il eût été dans sa première vigueur.

Aphtone qui, comme nous l'avons dit, gouverna le monastère des Syriens pendant quarante ans selon l'esprit et les règles de saint Publius, fut élevé après cela à l'épiscopat. Théodoret ne dit point quel siége il occupa ; mais il y a apparence que ce fut celui de Zeugma, parce qu'il ne quitta pas pour cela la conduite de ses religieux, et qu'il venait fréquemment dans leur monastère; ce qui montre assez que son évêché était tout auprès. Sa nouvelle dignité ne lui fit changer ni d'habit, ni de manière de vie. Il passait la plupart du temps avec ses religieux, dont il assoupissait les petits différends dès qu'il en naissait quelqu'un parmi eux. Il les consolait et les encourageait aussi dans leurs peines, et leur faisait des exhortations divines. Mais, ce qu'on ne peut assez admirer, c'est que, quoique leur évêque et leur supérieur, il s'abaissait pourtant parmi eux jusqu'aux plus viles fonctions ; il recousait leurs habits, il épluchait avec eux des lentilles, et s'exerçait à d'autres actes semblables d'humilité.

Nous apprenons par des lettres de saint Jean Chrysostome, que les religieux des monastères de saint Publius lui étaient unis par la charité la plus tendre et la plus intime. Il avait vu leur communauté dans les visites qu'il avait faites des saints Lieux à Jérusalem et aux environs, et de divers solitaires de Palestine et de Syrie ; et c'était apparemment dans les premières années de sa retraite au voisinage d'Antioche. Il conserva donc pour ces saints religieux une estime qu'ils avaient méritée dans son cœur par leur piété, et à laquelle ils répondirent par cette affection respectueuse qui liait les saints moines aux saints évêques.

Nous avons une lettre de ce saint docteur adressée à Aphtone, Théodote, Quéreas et à tous leurs religieux en général. Il la leur écrivit de son exil à Cucusus, et leur témoigna avec une tendresse de cœur que le sien seul pouvait bien exprimer, combien il eût été consolant pour lui de les voir. Mais la chose n'étant pas possible, soit à cause de leur éloignement, soit à cause de la rigueur de la saison, soit principalement à cause des courses des Isauriens, il leur demandait pour le dédommager de cette privation, d'y suppléer par leurs prières auprès du Seigneur. « Cela, dit-il, me tiendra lieu en quelque façon de la consolation que j'aurais goûté par votre visite. Il me suffira pour le présent que, prosternés aux pieds de Dieu dans vos oraisons, vous le conjuriez avec ferveur et avec larmes d'avoir pitié de son serviteur. Vous vous êtes délivrés, par votre retraite du siècle, de ses vaines sollicitudes ; vous vous êtes mis à couvert de ce déluge de maux dont il est inondé ; vous vous êtes retirés de cette mer orageuse, dans le port tranquille de vos solitudes ; et là, faisant des nuits les jours par de saintes veilles, il est bien juste que vous nous rendiez participant de vos ferventes oraisons. Nous pouvons en ressentir les effets, quoique nous soyons loin ; car ni la distance des lieux, ni la diversité des temps n'y sauraient mettre obstacle. Aidez-nous donc, et prêtez-nous, pour ainsi dire, une main secourable par vos prières ; vous ferez une très-grande œuvre de charité. Mais pour ajouter un nouveau degré de consolation à celle que nous en recevrons, apprenez-nous dans quel état vous êtes et si vous jouissez de la santé ; ainsi ce que vous nous apprendrez de vous, vous remettra devant nos yeux malgré notre éloignement, comme si vous étiez présents. Et en effet, la force de la charité est telle, qu'elle se forme aisément dans l'esprit l'image de ceux qu'elle aime, et par ce moyen, quand même nous serions dans un exil encore plus rude que celui que nous souffrons, nous ne laisserons pas que d'être beaucoup consolés. »

Théodote et Quéreas répondirent au Saint, et lui témoignèrent

qu'ils eussent bien voulu l'aller voir si les ravages des Isauriens ne les en avaient empêchés. Il leur écrivit là-dessus une seconde lettre, dans laquelle il ne leur témoigne pas moins d'affection que dans la première. Il joint le moine Nicolas à l'adresse de sa
t. 146. lettre et leur dit : « Vous me marquez que les courses des Isauriens vous empêchent de me venir voir ; mais il n'est pas moins vrai que vous êtes ici présents, et que je m'entretiens avec vous ; car la charité chrétienne a des ailes qui franchissent tous les obstacles, et elle se transporte partout en un instant et avec une facilité étonnante. Il est vrai que je suis privé de vous voir des yeux du corps ; mais je vous supplie de ne me pas priver du secours de vos prières, et d'en offrir au Seigneur afin qu'il m'accorde la consolation de vous voir. Ne doutez point que je ne pense souvent à vous, et que je ne désire votre visite avec empressement. J'espère que si vous le demandez au Seigneur avec instance, il ôtera les empêchements, lui qui d'une seule parole a fait cesser les tempêtes et ramené le calme. Comme je sais combien vous prenez part à ce qui me regarde, je dois vous dire pour votre satisfaction, que je jouis enfin du repos, et que je me porte mieux, quoique les chaleurs de l'été ne me soient pas moins contraires que la rigueur du froid, et qu'on soit fort mal pourvu ici des choses nécessaires à la vie, ainsi que des remèdes dans la maladie, sans parler des alarmes que nous causent continuellement les Isauriens ; ce qui n'est pas propre à entretenir la santé : mais enfin je suis guéri de la grande maladie que j'ai essuyée, et je jouis d'une médiocre santé.

« Donnez-moi des nouvellles de la vôtre, et écrivez-moi souvent ; car votre charité pour moi adoucit toutes mes peines, et soulage beaucoup mon cœur. Toutes les fois que je fais réflexion sur votre affection pour moi, et que je la repasse dans mon esprit, ce qui arrive souvent, je me trouve comme un homme qui, ayant été agité sur la mer par de violentes tempêtes, a le bonheur d'entrer dans un port tranquille et assuré. »

Il dit à peu près la même chose dans une autre lettre à Aphtone, Théodote et Quéreas, où il leur marque ce qu'il a à souffrir de l'incommodité du lieu et des alarmes que les Isauriens y causaient ; en sorte qu'il se trouvait tous les jours menacé de la mort comme ceux qu'on a condamnés et qu'on tient enfermés dans un cachot, à quoi il joint sa mauvaise santé ; mais qu'après la confiance qu'il avait en Dieu, sa plus grande consolation était d'avoir part à la tendresse de leur charité et d'apprendre de leurs nouvelles.

Aphtone, Théodote et Quéreas étaient prêtres, comme il est prouvé par le titre des lettres que nous venons de rapporter. Il paraît que Quéreas était un des principaux du monastère de saint Publius, puisque ce saint docteur le joint à Aphtone et à Théodote qui étaient supérieurs. Il n'y a point lieu de douter non plus que Nicolas, à qui il écrit la lettre 146ᵉ en même temps qu'à Théodote et Quéreas, ne fût aussi prêtre et moine comme les autres, puisqu'il est ainsi qualifié dans cette lettre.

Saint Chrysostome écrit en particulier à Nicolas une lettre qui est la 53ᵉ : il n'y est point appelé moine, mais prêtre seulement. Le Saint lui parle de la mission de la Phénicie, où, étant encore à Constantinople, il avait envoyé des ouvriers évangéliques pour en exterminer l'idolâtrie. Comme il prévoyait par les manœuvres de ses ennemis qu'il pourrait être chassé de son siége, et qu'il craignait que sa déposition ne nuisît à cette grande entreprise, et ne fît retirer ceux qu'il y avait envoyés, il écrivit à un prêtre nommé Constance de les encourager. Nicolas, dont nous venons de parler, l'aidait beaucoup à soutenir cette mission, quoiqu'il fût si éloigné de la Phénicie. Il y avait envoyé des moines, et il les fortifiait beaucoup par ses lettres ; car cet ouvrage du zèle de saint Chrysostome était traversé par plusieurs, apparemment aussi ennemis du Saint qu'ils l'étaient de la gloire de Dieu. Il écrivit à cette occasion d'autres lettres à Nicolas, qui font voir avec quelle ardeur ce fervent solitaire secondait ses intentions pour cette excellente œuvre.

« Vous m'avez comblé de consolation et de force, lui dit-il dans la 53[e] épître, en m'apprenant le soin que vous avez d'encourager par vos lettres les saints ouvriers qui travaillent à la conversion des idolâtres de la Phénicie, et que, malgré votre éloignement, vous vous donnez tous les soins possibles pour les aider à y réussir. Vous montrez en cela un zèle véritablement apostolique ; et j'admire comment, après avoir envoyé des moines pour y travailler, vous les avez, nonobstant les difficultés qui se sont rencontrées, animés par vos lettres à persévérer dans leurs travaux évangéliques, faisant en cela tout ensemble la double fonction de pilote et de médecin; car comme un bon pilote donne plus d'attention au gouvernail à mesure qu'il voit que la mer est plus agitée, et que le médecin observe de plus près le malade quand il voit que la fièvre augmente ; ainsi vous, homme très-respectable, vous avez donné de plus grands soins à cette mission, quand vous avez vu qu'elle était plus traversée, et qu'on tâchait de décourager ceux qui l'avaient commencée. »

Il le prie après cela d'engager deux saints prêtres, nommés Géronce et Jean, d'y aller joindre les autres moines qu'il y avait envoyés ; connaissant quel est le prix des âmes, et combien c'était une œuvre sainte de les retirer de l'erreur et de les mettre dans la voie du salut, malgré toutes les oppositions que l'enfer suscite ordinairement dans de pareilles entreprises.

Nous avons rapporté une partie de ces lettres, pour montrer d'une part combien saint Jean Chrysostome faisait de cas de la vertu de ces saints religieux, et quelle était l'ardeur de ceux-ci à seconder sa sollicitude pour la conversion des idolâtres de la Phénicie; ce qui montre qu'ils n'étaient pas si fort attachés à leur solitude, qu'ils ne se prêtassent avec zèle à la propagation de l'Évangile quand l'occasion s'en présentait.

## SAINT SALAMAN, PRÊTRE ET HÉSYCHASTE EN SYRIE [1].

Saint Salaman fut du nombre de ces solitaires que les Grecs ont appelé *Hésychaste* ou amateurs du repos, parce qu'ils vivaient dans une retraite entière et un profond silence, tout occupés de la contemplation. Il naquit dans un bourg nommé Capersan, sur la rive occidentale de l'Euphrate; mais il renonça au monde et se retira de l'autre côté du fleuve, où il s'enferma dans une cellule dont il boucha la porte et la fenêtre pour ne voir personne. Il n'en sortait que pour cultiver un petit champ qui lui rapportait chaque année de quoi se nourrir, ne parlant à qui que ce fût.

L'évêque du diocèse, instruit de la sainteté de sa vie, voulut l'élever au sacerdoce, fit ouvrir sa cellule, lui imposa les mains et lui fit une instruction sur l'ordre sacré qu'il venait de lui conférer. Salaman se laissa ordonner sans résistance et écouta avec grand respect tout ce que le prélat lui dit; mais il se tint toujours dans le silence, et l'évêque fit boucher de nouveau l'ouverture de sa cellule et le laissa dans sa retraite.

A quelque temps de là ses compatriotes de Capersan le voulant avoir plus près d'eux, dans la persuasion que sa présence leur attirerait des bénédictions du Ciel, passèrent le fleuve dans la nuit et le vinrent enlever pour le placer dans une cellule qu'ils lui avaient bâtie auprès de leur bourg. Il ne fit aucune résistance, et ne témoigna point non plus désirer ce changement de lieu; mais il se laissa mener sans dire une seule parole, et continua dans cette nouvelle retraite la même vie qu'il menait dans l'autre. Ceux du bourg d'au delà du fleuve, auprès desquels il avait habité jusqu'alors, se tinrent offensés de cet enlèvement, et vinrent

[1] Théodoret, saint Nil, *Vit. PP.*, saint Jean Chrysostome, Jean Mosch, Tillemont, Baronius, les Bollandistes, Bulteau.

à leur tour le tirer dans la nuit de cette cellule, tandis que les habitants de Capersan se flattaient de le posséder en toute sûreté. Salaman, aussi indifférent à ce second changement qu'au premier, se laissa reconduire avec la même tranquillité d'âme et en gardant toujours son rigoureux silence, montrant par là qu'il était mort au monde et à lui-même, en sorte qu'il pouvait dire
Gal. 2. comme saint Paul, selon la remarque de Théodoret : *Je suis attaché à la croix de Jésus-Christ. Je vis, non pas moi; mais c'est Jésus-Christ qui vit en moi.* Théodoret dit qu'il n'ajoute rien de plus, parce que cela montre suffisamment combien sa vie était parfaite. Mais on ne peut douter qu'il n'eût reçu de Dieu un don éminent d'oraison, ayant si bien vidé son cœur de l'affection du monde, et s'étant disposé par là à recevoir cette abondance de grâces célestes que Dieu communique à ses favoris à proportion de leur détachement de toutes les choses créées.

Nous devons faire observer ici que, tandis que dans la Syrie et la Mésopotamie, dont nous parlerons bientôt, il y avait de saints solitaires en grand nombre, dont la principale occupation, ou presque l'unique, était de prier, il y avait aussi des moines hérétiques qui réduisaient toutes les bonnes œuvres à la prière, et regardaient le reste comme vain et inutile au salut. Cette erreur leur était commune avec beaucoup d'autres tant hommes que femmes, et qui n'étaient point moines, et ceux-ci y mêlaient non-seulement d'autres erreurs, mais encore des obscénités et des extravagances. Le chef de ces hérétiques, qu'on nomma Messaliens ou Euchites, et auxquels on donna aussi d'autres noms qui caractérisaient ou quelque point de leurs hérésies, ou quelqu'un de leurs principaux fauteurs; leur chef, dis-je, était un séculier nommé Adelphe, dont saint Flavien, évêque d'Antioche, découvrit tout le poison en l'interrogeant subtilement, et qu'il condamna dans un synode. Il le fit chasser et ses sectaires de la Syrie et de tout l'Orient, et manda aux évêques de Mésopotamie ce qu'il avait fait, afin qu'ils en purgeassent aussi leur province.



Imp. Ch. Chardon aîné, Paris. | Geroni direx.

Saint-Théodore l'Antiochien.

Quoique cette erreur n'eût pas pris naissance parmi les moines, elle ne laissa pas d'en tromper quelques-uns, du moins sur l'article de la prière. Nous avons vu en parlant des solitaires d'Égypte, qu'ils regardaient le travail des mains comme un des principaux devoirs des moines, et qu'ils le recommandaient beaucoup; mais comme l'homme abuse de tout, les anciens de ces solitudes se plaignirent dans la suite que quelques moines, par attache aux commodités de la terre, s'appliquaient plus au travail des mains qu'ils ne le devaient selon les lois du détachement dont un solitaire doit faire profession, et qu'ils en négligeaient autant la prière et les autres exercices spirituels.

Comme ceux-ci manquaient par excès en donnant trop au travail au préjudice de la prière, quelques moines en Syrie, suivant l'erreur opposée des Messaliens, ne voulaient point de travail et ne parlaient que de prière. Ils péchaient donc par un autre excès; et cela nous fait voir combien saint Antoine le Grand avait raison de recommander la discrétion, comme la vertu qui convient principalement aux moines, pour les empêcher de donner dans des extrémités qui sont toujours vicieuses.

On peut remarquer dans les Vies des saints solitaires de Syrie que nous venons de donner, qu'il y est peu parlé du travail des mains, et presque toujours de prière, de contemplation et de lecture : au lieu que dans ceux d'Égypte il est beaucoup parlé du travail; mais, outre qu'en Syrie il y avait quantité de monastères, où les moines gagnaient leur vie par le travail, comme nous l'avons vu dans l'histoire de saint Malch, les Hésychastes ou Silentiaires, et les Stylites qui priaient sans cesse, y étaient appelés par un attrait qui venait véritablement de Dieu, et qui ne pouvait servir de règle commune. Cet attrait était reconnu par la pureté de leur foi, par la sainteté de leurs mœurs, par leur zèle pour la gloire de Dieu et par l'éclat de leurs prodiges.

Il n'en était pas de même des Euchytes ou Messaliens; c'étaient des vagabonds, dont les demeures (car quelques-uns vivaient

ensemble), ne méritaient pas le nom de monastère. Ils ne voulaient ni pénitence, ni jeûne, n'y rien qui afflige le corps. Ils regardaient le Baptême et l'Eucharistie comme des choses indifférentes. Ils condamnaient le travail des mains comme une chose mauvaise. Ils étaient souvainement menteurs, et se parjuraient sans scrupule. Ils ajoutaient à ces points de doctrine, qui seuls suffisaient pour les faire condamner, des mœurs obscènes, des imaginations ridicules et indignes de la raison ; et pour les peindre de leurs véritables couleurs, c'étaient des imposteurs et des hommes livrés aux égarements de leur imagination et à la dépravation de leur cœur.

Nous avons cru devoir donner cet éclaircissement, pour démêler aux yeux des lecteurs le bon grain que le père de famille avait semé dans les solitudes de Syrie, et qui produisait au centuple par l'heureuse fécondité des vertus, d'avec cette malheureuse ivraie que l'homme ennemi y voulut semer ; mais qu'on sut bien aisément découvrir, et sur laquelle tombèrent plus d'un anathème de la part des évêques catholiques, et enfin dans le concile général d'Éphèse l'an 431.

---

## SAINT THÉODOSE L'ANTIOCHIEN, ABBÉ DU MONASTÈRE DE LA ROCHE EN CILICIE [1].

Nous plaçons ici à la suite de la remarque que nous venons de faire contre les hérétiques Massaliens, ennemis du travail des mains, l'histoire du célèbre saint Théodose qui le recommandait si particulièrement à ses élèves, et qui leur apprit à joindre ce saint travail aux exercices de la prière et de la pénitence, à l'imi-

[1] Théodoret, saint Nil, Baronius, les Bollandistes, Bulteau.

tation des solitaires de la Thébaïde, de l'Égypte et de l'Arabie. Ce grand Saint, surnommé l'Antiochien, parce qu'il était natif d'Antioche, et pour le distinguer de saint Théodose le Cénobiarque, qui fleurit en Palestine, était d'une famille fort considérable, mais il en méprisa la splendeur et les richesses, et se retira sur une montagne près du golfe d'Issus, au midi de la ville de Rose dans la Cilicie. Il s'y enferma dans une petite cellule, et s'y dévoua tout entier à la pénitence ; car son habit était un cilice, et la terre nue son lit. Il portait des chaînes pesantes au col, aux mains et aux reins ; il jeûnait très-austèrement et faisait de longues veilles ; priait presque continuellement, à quoi il ajoutait le travail, s'occupant tantôt à faire des éventails, des paniers et d'autres ouvrages, et tantôt à défricher divers endroits du bois qui couvrait une partie de la montagne, et à les cultiver pour fournir à son entretien. Il ne fut pas longtemps sans être admiré et recherché de beaucoup de gens, à cause de l'éclat de sa sainte vie. Quelque désir qu'il eût d'être inconnu aux hommes, sa réputation vola bientôt plus loin que des pays voisins, et on vint de tous côtés se ranger sous sa conduite. Sa charité ne lui permit pas de repousser ceux qui venaient à lui, et se trouvant chargé d'un grand nombre de disciples, il leur apprit à pratiquer les mêmes austérités que lui, à l'exception des chaînes qu'il portait, dont il ne fit point une règle commune ; mais il voulut qu'ils partageassent le temps entre la prière et le travail, et qu'ils passassent successivement de l'un à l'autre en s'occupant des mains au temps qui leur restait après les heures réglées de l'office. « Car, leur disait-il, il serait bien honteux à des moines de ne point gagner par eux-mêmes le peu qu'il leur faut pour leur entretien, tandis que les laïques travaillent avec tant de peine pour faire subsister leurs familles, pour payer les tribus et la dîme, et même pour assister les pauvres. » C'est ainsi qu'animé du zèle de saint Paul, qui travaillait nuit et jour pour n'être à charge à personne, et pour avoir de quoi pourvoir à ses besoins et aux be-

soins de ceux qui étaient avec lui, il exhortait ses disciples à joindre le travail du corps à celui de l'esprit, et qu'on voyait ces élèves dociles se conformer à ses instructions qu'il soutenait si bien par son exemple ; les uns faisant des voiles, d'autres des vans, d'autres des corbeilles et d'autres cultivant la terre. Il fit même construire un bateau, car il demeurait proche de la mer, pour transporter les ouvrages de ses religieux et rapporter ce qui leur était nécessaire ; à peu près, comme nous avons dit ailleurs, que les religieux de Tabenne le pratiquaient.

Nous avons vu dans la vie de saint Nil, qu'il écrivit une lettre à des moines de Cilicie, dans laquelle il les loue beaucoup de leur vie pénitente et laborieuse, dont un prêtre nommé Martin lui avait parlé. Il y a toute apparence que cette lettre regarde les disciples de saint Théodose. Ce Saint exerçait aussi l'hospitalité, et il choisissait pour cet emploi ceux d'entre ses religieux qu'il connaissait d'un caractère plus doux et plus porté à la charité envers le prochain. Il établit aussi que toutes les années au Jeudi saint on ferait une aumône générale à tous les pauvres des environs, et qu'on leur donnerait à chacun un demi-boisseau de blé, une chopine de vin, un demi-setier de miel, et quelques autres choses semblables.

On continua cette aumône après sa mort; et du temps de Jean Mosch, le pays étant affligé par une grande famine, Dieu punit l'abbé par un miracle évident pour avoir voulu la retrancher. Nous le rapporterons ici comme une invitation aux fidèles à faire l'aumône, surtout quand la disette rend les besoins des pauvres plus pressants. « C'était l'usage, dit Jean Mosch, que le Jeudi saint les pauvres et les orphelins du pays se rassemblaient au monastère, et on leur faisait une large distribution en blé, en miel et en vin : or, trois ans avant que je fusse allé voir cette communauté il y eut une très-grande stérilité, qui rendit le blé extrêmement cher. Quelques-uns des religieux représentèrent à l'abbé qu'il convenait de retrancher une partie de celui qu'on

était en usage de distribuer, de peur qu'on n'en manquât dans le monastère.

« L'abbé leur résista d'abord, en disant qu'il ne fallait pas interrompre une pratique de charité que leur saint père Théodose leur avait tant recommandée, et qu'ils devaient se confier en sa protection auprès de Dieu, étant persuadé qu'il ne manquerait pas de prendre d'eux un soin particulier. Ils persistèrent pourtant encore, et enfin l'abbé se rendit à leurs instances et leur dit, quoiqu'à regret, de faire comme ils jugeraient bon. Ils retranchèrent donc une partie de ce qu'ils devaient distribuer; mais quand l'économe voulut ouvrir de nouveau le grenier, il trouva celui qu'il avait réservé tout germé, de sorte qu'il fallut le jeter dans la mer. »

L'abbé affligé de cette perte, en prit occasion de faire cette correction aux religieux : « Voilà, leur dit-il, comme Dieu punit ceux qui manquent aux ordonnances de leur Père. Voilà ce que vous a produit votre désobéissance. Nous avons voulu épargner cinq cents boisseaux de blé, et nous en avons perdu près de cinq mille: cependant nous aurions été agréables à notre saint père Théodose, et nous aurions secouru les pauvres qui sont nos frères. Qu'avons-nous donc gagné, mes enfants ? ou plutôt quel dommage ne nous sommes-nous pas porté ? Nous avons commis deux fautes, l'une d'avoir manqué à l'ordonnance de notre Père, l'autre de nous être plutôt confiés à nos soins qu'à ceux de la divine Providence. Apprenons, mes frères, qu'il y a un Dieu qui dispose de tout, et que saint Théodose, quoique dans le ciel, ne laisse pas de s'intéresser pour nous. » Jean Mosch, qui rapporte ceci, vivait plus de 150 ans après saint Théodose; ce qui fait voir que ce grand Saint, que Dieu avait couronné, n'oubliait pas auprès de lui le soin de ses religieux.

Pour revenir à la vie du Saint, son monastère était bâti au pied d'un grand rocher; ce qui le fit nommer dans la suite le monastère de la Roche, comme on le voit en plusieurs endroits

de la vie des Pères. Cette roche était entièrement sèche, et il fallait, pour fournir l'eau nécessaire à la communauté, qu'on l'allât chercher dans un torrent voisin, qui était apparemment ce qu'on appelait la rivière de Piape. Le Saint ne laissa pas de faire un conduit de la roche jusqu'au monastère, comme s'il eût été en son pouvoir, dit Théodoret qui rapporte ceci, d'y faire couler l'eau quand il lui plairait. Après que le conduit fut fait, il se leva la nuit avant que les frères fussent éveillés pour l'office et étant monté sur le haut de la roche, il adressa avec une vive foi et une ferme confiance sa prière à Dieu, comme à celui qui ne refuse rien à ceux qui le craignent. Ensuite ayant frappé la roche de son bâton, il en sortit tout à coup une grosse source, qui coula par le canal qu'il avait fait jusqu'au monastère, et y fournit depuis abondamment l'eau dont on avait besoin, d'où elle s'allait jeter dans la mer.

Cette source continuait de couler vers la fin du VIe siècle du temps de Jean Mosch, qui rapporte là-dessus un miracle dont nous parlerons plus bas, pour ne pas trop interrompre l'histoire du Saint. Son nom devint enfin si célèbre, qu'à plus de cinquante lieues loin ceux qui se trouvaient sur mer en danger de périr invoquaient le Dieu de Théodose, et la tempête cessait. Les Isauriens, dont nous avons parlé au chapitre précédent en rapportant quelques lettres de saint Jean Chrysostome, firent en l'an 404 et les années suivantes, des courses dans l'Orient, où ils commirent des brigandages horribles; mais ils respectèrent le Saint et son monastère. Ces hommes cruels et impitoyables, dit Théodoret, qui n'épargnèrent aucune ville ni aucun bourg, pillant, saccageant, et réduisant en cendre tous ceux dont ils purent se rendre les maîtres; ces hommes, dis-je, si inhumains eurent du respect pour saint Théodose; ils furent deux fois à son monastère, se contentèrent de lui demander du pain, et lui firent entendre par signe de prier pour eux.

Cependant les évêques craignirent que s'ils y venaient une

troisième fois ils ne l'enlevassent, dans l'intention de le faire racheter bien cher, comme il était arrivé à deux prélats qu'ils avaient pris et qu'ils ne voulurent rendre qu'au moyen d'une somme extraordinaire. Ils lui conseillèrent donc de se réfugier à Antioche, ce qu'il fit. Il s'y logea auprès de la rivière d'Oronte et continua ses exercices ordinaires avec quelques-uns de ses disciples. Quantité de personnes de piété venaient le voir pour recevoir ses saints avis; mais cela dura peu, car il quitta bientôt cette vie pour aller prendre place parmi les anges. Ce fut vers l'an 412 selon Bollandus et Bulteau.

Son corps fut conduit au travers de la ville avec ses chaînes de fer, qui l'ornaient plus que si elles avaient été d'or, par les principaux officiers et tout le peuple, chacun s'empressant de le porter ou de le suivre, dans l'espérance d'attirer sur soi une grande bénédiction. On le porta jusqu'à l'église des saints Martyrs, et on l'enterra dans la chapelle de saint Julien et dans le tombeau de saint Aphraate, afin que les corps de ces deux saints fussent réunis après leur mort, comme leurs esprits l'avaient été pendant leur vie dans le courage avec lequel ils avaient soutenu tant de travaux pour l'amour de Jésus-Christ. Les Grecs font sa fête le 11 de janvier.

Nous avons dit dans la vie de saint Jérôme, que ce saint docteur s'étant retiré au désert de Chalcis, après avoir parcouru les différents monastères d'Orient, écrivit à saint Théodose et à ses religieux une lettre, dans laquelle il relève beaucoup leurs vertus et se recommande à leurs prières pour se soutenir dans la pénitence qu'il voulait embrasser. Ce qu'il dit dans cette lettre montre quelle était la sainteté du grand Théodose, et combien la discipline qu'on gardait dans son monastère était exacte et édifiante. Il paraît que saint Jérôme en parle comme en ayant été témoin, soit qu'il y eût été reçu comme on y recevait les hôtes, et que dans le peu de temps qu'il y resta, il ait pourtant pu bien connaître leur manière de vie, soit qu'il y ait demeuré quelque temps.

Le monastère de saint Théodose fut gouverné après sa mort par Hellade, qui fut évêque de Tarse après avoir passé soixante ans dans l'état monastique. Théodoret remarque qu'il ne quitta point ses austérités, et que l'épiscopat ne fit qu'augmenter ses travaux et sa pénitence. Il en ternit pourtant la gloire durant quelque temps, en se liant avec les ennemis de saint Cyrille d'Alexandrie en faveur de Nestorius ; mais il se réunit enfin aux évêques catholiques.

Romule, religieux du même monastère, en gouverna un près du bourg de Marato, où il fit observer les règles de saint Théodose à un grand nombre de religieux. Il paraît qu'il était mort en 420, comme on peut le conjecturer par la manière dont Théodoret en parle. Parmi les lettres de saint Jean Chrysostome, il y en a une adressée à Romule et à Bize, moines, qu'il ne connaissait que de réputation. Il leur dit qu'il désirait bien les voir ; car ayant appris quelle était leur piété, il était pénétré d'une ardente charité pour eux et qu'il se les représentait souvent aux yeux de l'esprit. Mais comme l'éloignement, la rigueur de l'hiver et les ravages des Isauriens ne leur permettaient pas de faire le voyage, il s'était déterminé à leur témoigner par lettre ce que son cœur sentait d'affection pour eux. « Car, leur dit-il, la charité chrétienne franchit toutes les difficultés, et ne saurait être arrêtée par la distance des lieux, comme elle n'est point affaiblie par la longueur des temps ; et elle ne laisse pas que d'aimer la piété dans les personnes mêmes qu'on n'a jamais vues. Aussi malgré tous les empêchements qui ne nous permettent pas de vous voir, nous ne vous en aimons pas moins ; au contraire, nous voulons vous en rendre témoignage par lettre, et nous vous prions de nous apprendre dans quel état vous êtes. Ce nous sera dans notre exil un sujet de consolation, de savoir que dans votre solitude et dans la vie pénitente que vous menez, Dieu vous conserve pourtant dans une santé ferme et constante. »

La discipline que saint Théodose avait établie dans son monas-

tère, ne se soutenait pas seulement dans sa vigueur en 440, comme Théodoret le certifie, elle fleurissait aussi à la fin du VI<sup>e</sup> siècle, puisque Jean Mosch, qui vivait dans ce temps-là, lui donne une place honorable dans son *Pré spirituel.* L'abbé Julien le gouvernait alors : c'était un supérieur qui excellait en douceur et en discrétion. Il y avait aussi dans ce monastère un saint vieillard nommé Jean, à qui Dieu avait donné un tel empire sur les démons, qu'il en était la terreur, et quand on lui amenait quelque possédé, il le guérissait aussitôt par la force de ses prières. Un jour qu'il était sorti du monastère, il se rencontra à une langue de terre qu'on nommait le petit Promontoire, où il trouva un patron qui depuis deux semaines avait employé inutilement une grande quantité d'ouvriers pour lancer à l'eau un navire qu'il avait fait construire, parce que des gens mal disposés pour lui avaient trouvé le secret de l'arrêter par des charmes magiques. Cet homme, désolé de voir qu'il ne pouvait rien avancer, apercevant le bon vieillard et reconnaissant qu'il était un homme de Dieu, lui dit : « Priez, mon Père, afin qu'on puisse mettre à flots ce navire ; car on m'en a empêché jusqu'à présent par des sortiléges. » Le vieillard, qui ne voulait pas par humilité faire le miracle en sa présence, le fit retirer avec ses gens, et étant demeuré seul, il pria Dieu la face contre terre, après quoi il fit par trois fois le signe de la croix au nom de Jésus-Christ sur le navire ; il alla ensuite trouver le nautonnier à sa maison et lui dit d'aller lancer son bâtiment à l'eau ; ce qu'il fit sans peine et avec fort peu de monde.

On a vu que saint Théodose avait obtenu du ciel par ses prières une source d'eau qui coulait du haut du rocher dans son monastère. Jean Mosch dit que deux ans avant qu'il y allât, quelques religieux obligèrent l'abbé par leurs instances de consentir qu'ils prissent de cette eau pour faire un bain, prétendant qu'il servirait pour les infirmes. Les bains étaient fort en usage dans l'Orient, mais la plupart des moines s'en abstenaient par mortification.

L'abbé n'y acquiesça que par condescendance ; mais Dieu montra par un miracle évident, qu'il ne l'avait pas agréable ; car à peine voulut-on faire usage du nouveau réservoir, que la source tarit. Cette merveille fit rentrer les religieux en eux-mêmes : ils prièrent, ils firent quantité de génuflexions, ils jeûnèrent beaucoup ; mais ce fut inutilement, la source ne donna d'eau qu'un an après, que l'abbé s'avisa de détruire le bain.

Le même auteur raconte que vers le même temps une dame de piété d'Apamée ayant fait creuser un puits profond avec beaucoup de peines et de dépenses, sans avoir pu trouver d'eau, en était très-affligée, et que dans la nuit elle vit en songe une personne qui lui dit d'envoyer quérir au monastère de la Roche l'image de saint Théodose, et qu'en la descendant dans le puits, Dieu exaucerait ses désirs. Elle le fit ainsi, et aussitôt l'eau sortit en telle abondance, qu'elle monta jusqu'à la moitié du puits.

Outre les religieux du monastère de saint Théodose, il y avait des anachorètes dans ces contrées, et les anciens racontaient à Jean Mosch, qu'il y était mort depuis peu d'années un ermite d'une grande sainteté, et qui avait vieilli dans la solitude. Il faisait sa demeure dans une caverne de la forêt voisine, et on n'en savait pas précisément l'endroit. Il venait quelquefois les voir ; mais étant mort sans qu'ils en sussent rien, ils crurent, ne le voyant plus paraître, qu'il avait passé dans un autre désert. Quelque temps après il apparut en songe à l'abbé Julien, et lui dit : « Prenez des frères avec vous, et venez retirer mon corps de l'endroit où il est en terre ; c'est à la montagne qu'on appelle du Cerf. » L'abbé étant éveillé s'y rendit avec les religieux ; mais la caverne était si cachée par les neiges et les broussailles, qu'ils furent plusieurs heures à chercher sans la découvrir. Ce que l'abbé voyant, il dit à ses religieux : « Retournons, mes frères, au monastère ; » mais comme ils descendaient de la montagne ils aperçurent une chèvre sauvage qui creusait la terre avec le pied à peu de distance d'eux. L'abbé Julien se douta aussitôt

que le corps de l'anachorète était en cet endroit, et le dit aux autres. Ils y furent, et ayant un peu creusé ils le trouvèrent tout entier et le transportèrent au monastère, où ils l'ensevelirent honorablement.

Il y avait aussi dans ce désert un autre anachorète qui se rendait tous les dimanches à l'église du même monastère pour y participer aux saints mystères. Il arriva qu'un jour on lui causa quelque sujet de tristesse, et il fut cinq semaines sans paraître. Les religieux qui s'aperçurent de son absence en furent affligés, mais il revint après ce temps, et les frères se jetèrent à ses pieds, lui demandèrent pardon, et lui marquèrent beaucoup de joie de son retour. Il en fit de même de son côté, et participa avec eux aux sacrés mystères. Mais après qu'il eut reçu le corps et le sang adorable de Jésus-Christ, il se mit au milieu de l'église, et y rendit son âme à Dieu sans avoir le moindre mal. Sur quoi les anciens du monastère comprirent qu'il avait prévu l'heure de sa mort, et qu'il s'était rendu à l'église afin de ne pas paraître devant Dieu sans s'être réconcilié avec ses frères qui lui avaient fait quelque peine.

Jean Mosch dit encore, parlant des anachorètes de ce désert, qu'étant allé à deux lieues de Rose dans un bourg situé au pied de la montagne, il y fut reçu par deux vieillards laïques, et logé dans l'église bâtie sur un terrain qui leur appartenait. Ils lui montrèrent une pierre sépulcrale de marbre, et lui dirent que dessous cette pierre on avait mis le corps d'un saint anachorète. Jean Mosch leur demanda comment ils l'avaient su, et ils lui dirent : « Il y a environ sept ans que nous aperçûmes dans la nuit sur la cîme de la montagne une grande flamme, et nous crûmes d'abord que quelqu'un y avait allumé du feu. Cela dura plusieurs nuits, et un jour nous y allâmes pour savoir ce que ce pouvait être ; mais nous n'y trouvâmes aucune marque du feu : il n'y avait ni cendre, ni marque noire, ni aucun arbre même de la forêt qui parût être brûlé.

« Nous observâmes si la flamme paraîtrait encore durant la nuit ; et en effet elle parut comme auparavant, ce qui dura trois mois de suite. Enfin, nous nous déterminâmes à y aller tandis que ce phénomène paraissait, et nous fûmes accompagnés de quelques hommes du village bien armés pour nous défendre contre les bêtes sauvages. La clarté de cette lumière servit à nous éclairer pour monter jusqu'à l'endroit où elle paraissait, et nous y restâmes jusqu'au jour. Alors nous vîmes une petite caverne, dans laquelle étant entrés, nous trouvâmes un anachorète mort. Il était habillé d'un cilice et d'un petit manteau, et tenait une croix d'argent dans ses mains, et nous lûmes dans un papier qui était à son côté ces paroles : « Moi, l'humble Jean, suis mort l'indiction quinzième : » en comptant donc les années nous vîmes qu'il était mort depuis sept ans. Il était pourtant aussi frais et aussi entier que s'il n'eût fait que d'expirer : ainsi nous l'enlevâmes pour l'ensevelir comme il convenait dans cette église. »

Le même auteur dit aussi qu'il y avait sur le mont Ptérigie, non loin du monastère de saint Théodose, deux solitaires, dont l'un était fort âgé et l'autre plus jeune qui vivait sous sa direction. Le vieillard étant mort, ce pieux disciple creusa une fosse et l'y ensevelit. Il descendit quelques jours après de la montagne, et pria un paysan qu'il rencontra auprès d'un village, de porter un de ses instruments à creuser la terre, et de venir faire une fosse au lieu qu'il lui montrerait. Le paysan le suivit sur la montagne, et l'anachorète lui montrant l'endroit où il avait enseveli le vieillard, il le pria de tirer la terre. Quand il eut découvert le corps, le jeune anachorète remercia cet homme et fit sa prière ; il se mit ensuite sur le corps du vieillard et y expira. Le paysan n'était pas éloigné d'un jet de pierre quand il dit en lui-même : « En vérité je ne devais pas me retirer sans avoir reçu la bénédiction de ce solitaire. » Il y retourna, mais il ne trouva plus sa sépulture.

Enfin, le même historien dit qu'un ancien Père lui raconta

qu'étant allé sur le mont Amane, il entra dans une caverne, où il trouva un anachorète à genoux, les mains élevées vers le ciel, et qui avait de si long cheveux, qu'ils traînaient jusqu'à terre. Comme il crut qu'il était en vie, il se prosterna et lui dit : « Mon Père, priez pour moi. » Voyant qu'il ne répondait rien, il s'approcha de lui pour lui donner le baiser de paix, et il reconnut qu'il était mort. Il apprit ensuite d'un autre anachorète, qui demeurait un peu plus loin dans une caverne, que celui qu'il venait de voir était mort depuis quinze ans, et que la Providence avait conservé son corps dans ce même état pendant tant d'années, comme s'il était mort dans le moment.

Nous avons ajouté ces différents traits d'histoire à la suite de saint Théodose et de ses disciples, pour faire voir qu'il y avait encore dans son monastère et dans les déserts voisins, d'excellents religieux à la fin du sixième siècle, temps auquel vivait Jean Mosch, nonobstant les troubles et les malheurs dont ces provinces furent alors agitées, soit par les incursions des barbares, soit par les factions des hérétiques ; et pour montrer aussi dans ces anachorètes, qu'on trouvait quelquefois morts dans leurs cavernes, que tous les saints ne sont pas toujours connus sur la terre ; qu'il y en a plusieurs qui ne le sont que de Dieu et de ses anges, et qui paraîtront dans une magnifique gloire au grand jour où Dieu se rendra justice à lui-même contre les pécheurs, et où il la rendra aussi à ses saints, dont bien souvent le monde n'a point fait de cas, ou qu'il a méprisé et persécuté.

Bulteau a placé dans son *Histoire monastique*, à la suite de saint Théodose et de ses successeurs, saint Télémaque, ou Almaque, qui ne nous est connu que par un trait de son zèle qui lui procura une mort glorieuse, et lui a donné place parmi ceux que l'Église honore comme martyrs : c'est de Théodoret que nous le tenons. Télémaque faisait profession en Orient de la vie monastique, selon l'expression de Théodoret ; ce qui peut signifier qu'il demeurait dans la Syrie, ou dans le diocèse d'Antioche, qui est

appelé particulièrement *le diocèse d'Orient*. Il vint à Rome dans l'intention de faire cesser le combat des gladiateurs, qui était un reste des superstitieuses cruautés des païens, que les empereurs chrétiens avaient bien tenté d'abolir, mais sans y réussir efficacement. Étant arrivé dans cette capitale du monde, il alla à l'amphithéâtre un jour qu'on donnait au peuple ce sanglant spectacle. C'était le jour des calendes de janvier, auquel l'Église célébrait l'octave de la naissance de Notre-Seigneur, et il s'écria devant tout le peuple : *C'est aujourd'hui l'octave du Seigneur, quittez ces superstitions, retirez-vous des sacrifices impurs qui se font aux idoles.* Son zèle ne s'arrêta pas à cette première exhortation; mais pressé pas le désir de faire cesser un spectacle si injurieux à Dieu et si opposé à l'humanité, il s'avança dans l'arène, apostropha les gladiateurs, et voulut les séparer pour les empêcher de s'entretuer. Mais le peuple qui repaissait volontiers ses yeux de ces cruels combats, et poussé par le démon qui ne prend pas moins de plaisir à l'effusion du sang humain, le peuple, dis-je, indigné qu'un homme qu'on ne connaissait point, et qui n'avait rien en apparence qui pût imposer, osât troubler son divertissement, entra en fureur contre lui, l'enveloppa, l'accabla de pierres et les gladiateurs achevèrent de le tuer. Alipe, préfet de la ville, était présent : il aurait dû, par son autorité, apaiser le tumulte et délivrer Télémaque des mains de ces furieux; mais il était païen, et il n'eut point de peine de le laisser immoler.

La mort de ce saint solitaire eut le succès que ses exhortations n'avaient pu produire; car l'empereur en prit occasion d'abolir entièrement dans Rome ces spectacles également cruels et impies, et on mit Télémaque au nombre des martyrs. Le cardinal Baronius croit que ceci se passa sous l'empereur Théodose, père d'Honorius, parce qu'Alipe était alors préfet de Rome, comme il le prouve par les inscriptions. Il le confirme encore par la raison qu'Alipe ayant été fait par le même empereur, préfet d'Égypte, il y a toute apparence qu'il fut converti à la foi par saint Jean d'É-

gypte, dont nous avons donné la Vie au premier livre de cette histoire, où nous avons dit, sur le rapport de Pallade, alors présent, qu'il eut un long entretien avec ce Saint.

Cependant le témoignage de Théodoret, qui marque que cette tragédie se passa sous Honorius, a entraîné les critiques contre l'opinion de Baronius. Nous croyons inutile d'insister sur cette question de détail.

Quelques auteurs ont douté si l'on ne devrait pas distinguer saint Télémaque de saint Almaque, mais ce doute ne paraît fondé sur aucune preuve. Le nom de Télémaque signifie *la fin du combat;* ce qui pourrait faire croire qu'on n'a donné ce nom au Saint dont nous parlons, que pour marquer que sa mort mit fin au combat des gladiadeurs, et qu'il pouvait bien y en avoir un autre que nous ignorons. Mais puisque Théodoret ne le nomme pas autrement, il faut croire que, par un heureux hasard, son nom s'est bien rencontré avec les effets que son martyre a produits. Sa fête est marquée dans le *Martyrologe* au 1er de janvier.

---

## PREMIERS SOLITAIRES DE MÉSOPOTAMIE. LES PASTEURS ET LES MONASTÈRES [1].

Sozomène dit que le premier solitaire que la Syrie, c'est-à-dire la Mésopotamie, qu'il confond avec la Syrie, ait vu paraître a été Aonez. « On rapporte de lui, dit-il, qu'il commença dans ce pays à vivre selon les plus parfaites maximes de la céleste philosophie, et qu'il y fit ce que le grand Antoine a fait en Thébaïde. » Il lui donne pour compagnon Gaddane et Azize, qui tâchèrent de marcher sur ses traces. Ils établirent leur demeure à Phadane, qui était le lieu même où Jacob avait rencontré Rachel et avait

[1] Saint Ephrem, saint Basile, Cassien, Sozomène.

donné à boire à son troupeau. C'était tout auprès de Carrhes, si pourtant cette ville était la même que Haran, où Rachel demeurait avec son père Laban.

Il n'est pas sûr que cet Aonez ait été véritablement le premier solitaire du pays. Sozomène parle auparavant de ceux qu'on appelait pasteurs ; et s'il est vrai qu'Aonez ait encore fleuri sous l'empereur Valens, comme il paraît par la suite du discours de cet historien, saint Jacques de Nisibe, qui fut solitaire et du nombre de ces pasteurs avant que d'être évêque, a été plus ancien que lui. C'est la remarque de Tillemont.

Ces pasteurs étaient des anachorètes qu'on appelait pasteurs en Mésopotamie, parce qu'ils n'avaient point de maison, ni de cellule ; mais seulement des cavernes, où quelques-uns se retiraient en hiver, comme nous le verrons dans la Vie de saint Jacques de Nisibe, ou bien sur les montagnes. Ils ne mangeaient ni pain, ni rien autre qui eût passé par le feu. Ils ne buvaient point non plus de vin ; mais quand l'heure de leur repas était venue, ils s'en allaient avec une serpette à la main dans différents endroits des montagnes où ils demeuraient, et mangeaient, ou plutôt broutaient les herbes qu'ils trouvaient ; et c'est pour cette raison qu'on les appelait pasteurs ou brouteurs. Sozomème nous les représente ainsi. Saint Augustin en parle aussi. Mais nous avons un discours de saint Éphrem, où il détaille leur manière de vivre, et dont nous donnons ici l'abrégé comme un monument très-édifiant de leurs austérités, de leur dégagement de la terre et de leur vie toute céleste.

« Publions, dit-il, les récompenses des saints religieux qui ont été les pères de la vie ascétique et solitaire ; chantons les louanges des habitants des déserts. Racontons les combats de ceux qui, par un grand amour et un ardent désir de leur salut, ont quitté les villes et sont venus demeurer dans des lieux solitaires, éloignés du tumulte du monde. Ils ne sont pourtant point absents ; ils ne sont pas même loin de nous. Notre affection

envers eux nous les rend présents, et ils ne cessent de prier pour nous. Ne les regardons point comme des hommes vils et méprisables, ni comme des ignorants et des grossiers : ils sont célèbres et respectables, et ils sont les docteurs de tous les hommes dans l'école de la piété et des bonnes œuvres ; parce que le Seigneur est leur maître qui les instruit.

« Quoiqu'ils errent dans les déserts et sur les montagnes, ils ne se séparent point de la bergerie, qui est l'Église ; ils en sont des membres parfaits et pleins de justice. Ils ne résistent pas à la loi, mais ils l'accomplissent. Ils honorent les prêtres et les anciens, et sont conduits par une foi vive. Lorsque les vénérables prêtres montent à l'autel pour célébrer et offrir les saints Mystères, et qu'ils assistent à la table sacrée, ils sont les premiers à étendre leurs mains, et ils reçoivent avec foi le corps de Jésus-Christ. Ils s'élèvent en haut comme des colombes et ils établissent leur demeure dans la croix. Ils se répandent comme des brebis dans le désert, et ils reconnaissent la voix du souverain Pasteur plein de bonté et de miséricorde. Ce sont des marchands qui sortent de leur pays pour chercher la perle infiniment précieuse : ce sont de généreux athlètes qui se rendent illustres dans les travaux de la vertu.

« L'amour que je leur porte me presse d'aller chez eux pour y trouver des trésors spirituels où je puisse puiser et m'enrichir. Il est vrai que leur vie austère m'effraie ; mais lorsqu'ils se mettront à genoux pour prier pour moi et avec moi, de faible et languissant que je suis, ils pourront me rendre fort et vigoureux. Quand ils étendront leurs mains vers le ciel, ma prière y montera avec la leur pour m'obtenir la grâce de chanter avec piété et avec foi des hymnes et des cantiques. Je m'unis à eux lorsqu'ils implorent le secours du ciel ; et si l'un d'eux verse seulement une larme pour mes péchés, il est exaucé et mes péchés sont effacés.

« Allons donc participer à leurs dons spirituels, à leurs prières,

à leur joie, à leurs célestes délices. Recevons d'eux la charité, cette vertu préférable à toutes les pierres précieuses. Recevons d'eux la foi vive, qui vaut infiniment mieux que toutes les perles et les bijoux dont les mondains font tant de cas. Faisons-nous des ailes comme les colombes, et d'un vol rapide transportons-nous chez ces hommes incomparables, qui ayant quitté le tumulte et les embarras des villes, leur ont préféré les montagnes et les lieux déserts. Leurs corps ne sont couverts que de sacs et de cilices, et ornés seulement de leurs cheveux négligés; mais ils portent ces âpres vêtements avec joie pour glorifier le Seigneur. Leur visage est défait, et leur regard montre je ne sais quoi d'austère; mais cette austérité fait la beauté et la gloire de leur âme.

« Cet extérieur pénitent les rend si respectables, que si même un voleur les aperçoit, il se jette tout à coup à terre, frappé de vénération pour eux; parce qu'il les voit couverts des ornements de la croix. Les bêtes sauvages fuient en voyant leurs sacs, comme si elles voyaient quelque objet étonnant et prodigieux. Ils foulent aux pieds les serpents, parce qu'ils sont ceints de la justice qui vient de la foi. Satan est saisi de terreur et d'effroi; il pousse des cris horribles, et s'enfuit avec promptitude, parce qu'ils le combattent courageusement, et qu'ils le poursuivent jusqu'à ce qu'ils l'aient, pour ainsi dire, écrasé sous leurs pieds; aussi, méprisent-ils souverainement ses embûches, ses ruses et ses artifices.

« Les biens de ce monde ne les tentent point; ils les regardent comme les pierres qu'on foule aux pieds, ayant avec les saints Anges des richesses immenses dans le ciel. La faim ne les afflige point, étant rassasiés de Jésus-Christ, qui est le pain de vie descendu du ciel. La soif ne les brûle point, ayant toujours dans leur âme et sur leur langue Jésus-Christ, la source des eaux vivantes. Le malin esprit ne les trouble point, parce qu'ils ont bâti sur la pierre.

« Ils demeurent dans les cavernes et dans les creux des rochers, comme dans de riches appartements. Ils se renferment dans les montagnes et les collines, comme dans des remparts inaccessibles. La terre est leur table ; les herbes sauvages et les racines qu'elle produit sont leur nourriture ordinaire. Les eaux qui coulent dans les ruisseaux, ou qui sortent des fentes des rochers, sont leur boisson et leur rafraîchissement. Ils se font des églises de tous les lieux où ils se rencontrent, parce qu'ils prient sans cesse, et qu'ils passent des journées entières dans ce saint exercice. Les louanges de Dieu qu'ils font retentir de toute part dans les concavités des môntagnes, sont les sacrifices qu'ils lui offrent. Ils prient pour nous, et guérissent leurs infirmités par la force de leurs oraisons.

« Dès le matin, comme s'ils déployaient leurs ailes, ils volent et se répandent dans leur solitude. Ils se lèvent avec une ardeur nouvelle, et ainsi que de bruyantes trompettes, ils font retentir es montagnes et les vallées des louanges de Jésus-Christ, après lequel ils soupirent avec un ardent amour. Des armées d'anges les accompagnent, veillent sur eux, les gardent et les protégent. La grâce du Seigneur est toujours avec eux : elle ne permet pas que l'ennemi obscurcisse leur gloire. S'ils mettent les genoux à terre, elle est aussitôt trempée de leurs larmes. Ils haïssent la gloire du siècle, et mettent la leur dans l'abaissement et les humiliations. Ils ne se donnent aucun repos en ce monde, ne voulant d'autres récompenses de leurs travaux, ni d'autres consolations que celles qui leur sont préparées dans le ciel. Ils s'estiment plus honorés de leur robe tissue de poil de chèvre, que les grands de leur pourpre et de leurs riches habits ; car la pourpre s'use et se détruit, et le sac et le cilice immortalisent, par la patience et l'amour des souffrances, ces pieux solitaires. Les rois même sur leur trône ne jouissent pas d'un repos si doux que celui qu'ils goûtent dans leur désert ; la gloire qu'ils fuient les suit partout, leurs vertus les rendant souverainement respectables.

Dès qu'un d'entre eux paraît en quelque endroit, tout le pays voisin en est comblé de joie, et en témoigne une pieuse allégresse. Leur humilité et leur douceur leur attire l'estime et la vénération de tout le monde.

« Lorsqu'ils ont marché longtemps dans les montagnes et qu'ils se sentent fatigués, ils se couchent sur la terre comme si c'était un lit mollet et délicat. Ils passent la nuit où le soleil les laisse en se couchant : ils s'arrêtent où la nuit les surprend : ils n'ont point de sollicitude de leur sépulture : ils ne pensent point à se construire des tombeaux, étant crucifiés pour le monde, et l'ardent amour qui les unit à Jésus-Christ leur faisant trouver la mort partout. Souvent l'endroit où ils s'étaient arrêtés pour finir leurs jeûnes, a été celui de leur sépulture. Plusieurs se sont endormis du sommeil des justes dans la ferveur de leurs prières : d'autres, enfermés dans les creux des roches, ont remis volontairement leurs âmes dans les mains de Dieu. Les uns sont morts sur les montagnes, en promenant dans leur simplicité ordinaire : les autres, avertis d'en haut de l'heure de leur délivrance, étant confirmés dans la grâce de Jésus-Christ, se sont munis du signe de sa croix, et se sont mis dans la fosse qu'ils avaient creusée, où ils ont expiré : d'autres ont rendu leur esprit à Dieu en mangeant quelques herbes que sa Providence leur avait fournies : enfin, plusieurs ont été enlevés par la mort en récitant les psaumes sur les montagnes, ou ont expiré dans l'effort de leur voix en chantant les louanges de Dieu.

« C'est ainsi que ces saints anachorètes sont morts dans le sacré baiser du Seigneur. Leurs corps attendent dans le lieu où ils sont cachés, la voix de l'Archange qui doit les réveiller : et quand la terre les rendra par le commandement de Dieu dans la résurrection générale, ils se lèveront comme les lis qui fleurissent dans les champs. Le Seigneur leur donnera son éternité glorieuse. Il leur donnera, au lieu des cheveux qu'ils ont négligés, un très-riche diadème : leur cilice sera changé en une robe d'une

blancheur éblouissante : Jésus-Christ sera lui-même leur nourriture et leur breuvage, pour les herbes et l'eau pure dont ils se sont nourris ; et, au lieu des creux de la terre et des cavernes qu'ils ont habités, ils posséderont son royaume. Ils ont voulu souffrir dans ce monde, et Jésus-Christ les comblera de joie.

« Nul discours ne pourrait exprimer combien grandes seront leurs délices. Les anges les appelleront bienheureux d'avoir marché fidèlement dans la voie de la justice, et d'être arrivés au port tranquille du ciel, parce qu'ils ont combattu leurs passions sur la terre, et qu'ils ont aimé et désiré Jésus-Christ avec ardeur. Ils se réjouiront avec eux de ce qu'ils ont hérité du royaume céleste. Ils ne cesseront de louer et de bénir avec eux la très-sainte et très-adorable Trinité, à qui toute gloire soit rendue à jamais. Ainsi soit-il. »

C'est là l'abrégé des louanges que saint Ephrem donne à ces saints anachorètes, et on ne doit point les regarder comme des éloges dans lesquels on amplifie quelquefois les choses et on use d'hyperbole ; mais il faut plutôt le considérer comme une relation fidèle de leur sainte vie : d'autant mieux que cela s'accorde parfaitement avec ce que Sozomène en a dit depuis. On voyait de ces admirables anachorètes, dès le temps de Constantin en 340, surtout dans le territoire d'Edesse et dans celui d'Amide vers la montagne que l'on appelait Gangale. Aussi saint Ephrem, mort vers 377, ne parle pas seulement de ceux qui vivaient de son temps, mais encore de ceux qui avaient fleuri sur ces montagnes avant lui. Il y en avait aussi dans le territoire de Nisibe et de Carres près du mont Sigoron. Il faut mettre au nombre de ceux-ci : Battée, Eusèbe, Barge, Halas, Abbon, Lazare, Abdalée, Zénon, Héliodore dont parle Sozomène ; mais en peu de mots. Battée vécut dans une si grande abstinence, que ses dents se pourrirent jusqu'à engendrer des vers. Halas ne commença de se permettre l'usage du pain qu'à l'âge de quatre-vingts ans. Héliodore passait la plupart des nuits sans dormir, et des semaines

entières sans manger. Eusèbe vécut reclus près de Carres. Lazare fut sacré évêque par honneur, sans être attaché à aucun diocèse; mais il peut se faire que Sozomène qui le dit se soit trompé, comme quand il a dit la même chose de saint Barse et de saint Euloge, qui pourtant occupèrent l'un après l'autre le siége métropolitain d'Edesse. Nous ne savons rien de particulier de Barge, non plus que d'Abbon, Abdalée et Zénon, si ce n'est qu'ils excellaient, comme les autres que nous avons nommés, dans la céleste philosophie, parmi les saints habitants de ces solitudes.

Quoique saint Ephrem nous ait donné une si grande et si juste idée de la vertu des pasteurs dont nous venons de parler, il a pourtant beaucoup blâmé certains religieux qui, suivant leur propre conseil, voulurent imiter leur genre de vie, sans avoir acquis auparavant le fond de vertu nécessaire pour soutenir les combats des anachorètes, ni la pureté d'intention avec laquelle on doit se porter à de pareilles entreprises. « Avertissez, dit-il au moine Jean, dont nous parlerons dans la suite, avertissez ceux de vos religieux, que le démon pourrait tromper en leur proposant des projets
. 12, 3. au-dessus de leurs forces, de ce que dit saint Paul : *Qu'il ne faut point s'élever dans des sentiments au-dessus de soi-même; mais se tenir dans les bornes d'une juste modération* ; car plusieurs s'étant confiés témérairement en leurs propres lumières ; d'autres n'aimant point à vivre dans l'obéissance du monastère, dans le service mutuel que les frères s'y rendent par le travail des mains; d'autres voulant acquérir l'estime des hommes, ou se livrant à la légèreté de leur esprit, ont dit en eux-mêmes qu'ils voulaient vivre comme les pasteurs ; et au lieu de bien considérer quels sont les travaux de cet état, et les dangers auxquels on y est exposé, se sont engagés par une grande indiscrétion, dans des déserts arides, où ils ont malheureusement péri. Cela est même arrivé il n'y a pas longtemps. Quelques frères se mirent dans l'esprit d'abandonner leurs cellules, et ne voulurent point se rendre aux représentations que leurs Pères et les autres frères

leur faisaient pour les en empêcher, donnant toujours pour raison qu'ils voulaient être pasteurs. Ils s'écartèrent donc dans des déserts sablonneux, et où il n'y avait ni eau, ni aucune nourriture; et s'étant engagés trop loin, ils commencèrent à sentir la peine de leur témérité. Alors ils voulurent retourner dans les lieux habités; mais il ne leur fut pas possible d'en trouver le chemin. Enfin, épuisés de faim, de soif, de lassitude, et de l'extrême chaleur du soleil, ils tombèrent par terre, et y auraient péri, si, par la providence de Dieu, ils n'eussent été trouvés par des gens qui conduisaient des chevaux, sur lesquels ils les mirent, et les menèrent aux lieux habités, où ils furent secourus à propos; mais ils ne laissèrent pas que d'en être longtemps incommodés. Tous n'eurent pas le même bonheur; car d'autres n'ayant pas eu le même secours, ont été dévorés par les oiseaux de proie et les bêtes sauvages. Ainsi tous ont éprouvé qu'on ne doit rien entreprendre par son propre conseil; que chacun doit se défier de ses lumières; que chacun doit se connaître soi-même, et que chacun doit se rendre avec humilité et dans la charité de Jésus-Christ au sentiment de son prochain. Que si quelqu'un croit d'être arrivé à une vertu parfaite et avoir vaincu ses passions, qu'il ne se fie pas pour cela à lui-même, de peur qu'il ne vérifie ce que dit l'Écriture : *Le roi téméraire tombera dans de grands* Prov. 13 *maux.* »

Ce que nous venons de rapporter nous fait voir qu'on gardait à peu près dans la Mésopotamie la même règle pour s'engager dans la vie des anachorètes, que celle qu'on pratiquait parmi les moines d'Égypte et de la Palestine, où l'on ne permettait point aux religieux de vivre seuls dans le désert, qu'ils n'eussent auparavant été éprouvés par une entière dépendance et un grand renoncement à eux-mêmes dans les monastères; et si quelques-uns ont été exceptés de cette règle commune, ç'a été par un attrait particulier et bien examiné, et non par leur propre conseil.

Après avoir parlé des pasteurs ou anachorètes de cette pro-

vince, il faut parler à présent des monastères où les moines vivaient en commun. Ceux de Mésopotamie ne furent pas moins célèbres que ceux d'Égypte. Rufin en rend ce témoignage. Mais saint Basile, qui y vint vers l'an 357, en parle avec la même admiration que des autres provinces qu'il avait vues. Il dit d'abord dans sa lettre au clergé de Néocésarée : « On nous reproche d'avoir auprès de nous des moines pleins de piété, qui ont renoncé au siècle et à toutes ses vaines sollicitudes, que Jésus-Christ compare aux épines qui étouffent la divine semence ; mais ces moines portent sur eux la mortification de Jésus-Christ et le suivent fidèlement, étant chargés de sa croix. Plût à Dieu que toute notre vie se passât à ne mériter que de pareils reproches, et que nous n'eussions sous notre conduite que des personnes qui imitassent leur piété. On en trouve en Égypte et dans la Palestine qui pratiquent avec grande ferveur la perfection évangélique. On trouve également de ces hommes parfaits et bienheureux dans la Syrie et la Mésopotamie, auprès desquels nous ne nous regardons que comme des enfants dans la vertu. On trouve aussi des communautés de vierges qui n'ont pas embrassé avec moins d'ardeur les conseils évangéliques, et qui vivent dans la componction et la pénitence. Nous les estimons très-heureuses d'être dans un état si saint, et nous avons du regret que nous n'approchions pas encore ici de leur vie parfaite. Il n'y a que le démon, qui est le père du mensonge, qui puisse porter les hommes à improuver leur manière de vivre si sainte. Vous devez savoir que notre plus grand désir serait que Dieu nous procurât un grand nombre de ces personnes, tant hommes que femmes qui ont crucifié leur chair avec toutes ses affections ; qui n'ont aucune sollicitude pour leur nourriture et leurs habillements qui s'occupent la nuit et le jour de la prière ; qui ne parlent plus le langage du monde, et qui consacrent leur langue à chanter des hymnes au Seigneur, eux dont tous les désirs se portent vers le ciel, et qui enfin, également appliqués au saint travail des

mains, y trouvent non-seulement leur entretien, mais encore de quoi subvenir aux besoins des nécessiteux. »

Ce Saint ne parle pas avec moins d'effusion de cœur et de marque d'estime particulière des moines de Mésopotamie, en écrivant à Eustathe, évêque de Sébaste : « Ayant lu, dit-il, dans l'Évangile, qu'un des grands moyens d'acquérir la perfection était de vendre ses biens, de les distribuer aux pauvres, de se décharger des sollicitudes du siècle et de bannir de son cœur l'affection des choses présentes; j'ai désiré quelqu'un d'entre les frères qui eût embrassé cet état saint, et avec qui je pusse m'élever au-dessus des agitations de cette mer orageuse. J'en ai trouvé plusieurs à Alexandrie et dans le reste de l'Égypte. J'en ai vu également dans la Palestine, dans la Syrie et dans la Mésopotamie, et je n'ai pu qu'admirer la sainteté de leur vie, leur mortification, leur patience dans le travail, leur assiduité et leur ferveur dans la prière. J'ai été étonné de voir des hommes qui ne se laissaient jamais vaincre par le sommeil et qui n'écoutaient en rien la nature; qui enduraient la faim, la soif, le froid, la nudité, sans faire attention s'ils avaient un corps, ou comme s'ils souffraient dans tout autre corps que le leur. Des hommes qui se regardaient, ainsi qu'ils le prouvaient par leurs œuvres et par toute leur conduite, qui se regardaient, dis-je, comme n'étant plus de ce monde; qui tenaient leur esprit et leur cœur toujours élevé en Dieu, et n'avaient plus de conversation qu'avec le ciel. Je ne pouvais considérer ces hommes invincibles, et dont l'âme était si éminente en vertu, sans porter envie à leur bonheur, et sans ressentir en moi une ardente émulation pour les imiter. »

Telle est l'idée avantageuse que ce saint Docteur nous donne des solitaires de Mésopotamie, dont il parle en témoin oculaire. Il paraît par ce qu'il en dit, qu'ils ne cédaient point en austérités, en recueillement, en élevation d'esprit dans l'oraison à ceux d'Égypte, de la Palestine et de la Syrie. Il ne parle pas seulement des anachorètes, mais encore des cénobites, puisqu'il loue

leur application au travail commun. Et enfin nous apprenons de lui qu'il y avait aussi des communautés de vierges, qui ne menaient pas une vie moins parfaite que les hommes.

Cassien parlant dans ses *Institutions des règles des monastères*, joint ceux de la Mésopotamie à ceux de la Palestine et de l'Égypte ; et on peut y rapporter, à quelque différence près, les mêmes usages que nous avons détaillés ailleurs dans l'abrégé que nous avons donné de ses *Institutions* en parlant de la discipline monastique des solitaires d'Égypte. Cette discipline ne regardait pas seulement la direction extérieure des actions des moines, soit pour l'office divin, les veilles, les cérémonies, les corrections, les pénitences et le travail des mains ; mais encore les combats contre les passions et les vices, et la pratique fidèle des vertus ; surtout de l'humilité, l'obéissance, la patience, la charité et l'esprit de retraite et d'oraison ; puisque Cassien en parle à la suite des règlements des monastères.

Mais nous apprenons encore plus particulièrement par saint Ephrem quelle était la discipline des monastères de la Mésopotamie et les grandes vertus qu'on y pratiquait, soit lorsqu'il loue les Pères qui y avaient vécu avant lui, soit lorsqu'il trace des règles de conduite pour les novices et pour les autres. Car on connaît par les excellents avis qu'il y donne, sur quelles maximes on y formait les religieux, et les éloges que les autres écrivains ecclésiastiques nous en ont laissés, montrent qu'on y mettait ces avis en pratique. Il est vrai que saint Ephrem, parlant de la vertu des frères qui l'avaient précédé, le fait en gémissant beaucoup, comme si ceux de son temps en avaient dégénéré ; mais on doit le regarder plutôt comme une correction qu'on peut appeler exhortation, pour leur inspirer de l'émulation dans le bien et les tenir néanmoins dans des sentiments d'humilité, que comme un reproche de relâchement dans lequel ils fussent tombés ; puisqu'en parlant de lui-même, il s'accuse tout le premier de lâcheté et d'être un très-grand pécheur, et cependant personne n'ignore combien sa vie fut sainte.

Nous allons donner un abrégé de quelques-uns de ses opuscules, qui montrera d'une part quelle était la sainteté des premiers Pères de la Mésopotamie, et de l'autre les vertus qu'on exigeait des cénobites de son temps dans la même province.

Saint Ephrem, enflammé d'un zèle ardent pour le soutien des vertus et de la discipline régulière dans les monastères de sa province, propose en exemple, dans un discours sur les saints Pères qui l'avaient précédé et qui étaient morts en paix, leur éminente piété. Il témoigne vivement son regret d'être privé de leur présence, parce qu'elle animait si fort les autres. Il déplore le relâchement de ceux qui ne suivaient point leurs traces, et se confond lui-même dans un sentiment d'une profonde humilité, en se mettant au rang des lâches et des négligents, et en témoignant une vive contrition de ses fautes. Ce qu'il y dit nous fait comprendre combien ceux qui avaient vécu avant lui dans la vie religieuse s'étaient élevés dans la vie parfaite.

« Mon cœur, dit-il, est abattu : compatissez, mes frères, à ma douleur. Où sont mes larmes? où est ma componction, afin que mes pleurs servent à me purifier? Je vois, ô mon Dieu! que vous enlevez vos saints comme un or pur, pour les transporter de ce siècle séducteur dans la vie éternelle. Vous faites comme le vigneron qui a soin de cueillir les fruits qui sont parvenus à leur maturité. C'est ainsi, ô mon adorable Sauveur! que vous rassemblez vos élus auprès de vous, après qu'ils ont vécu saintement en s'exerçant avec fidélité dans des œuvres saintes. »

« Malheur à moi, ô mon âme! Parle maintenant par des larmes abondantes. Ta douleur doit être amère, ayant été tout à coup privée des Pères et des saints religieux qui te servaient de modèle de perfection. Où sont donc nos Pères? Où sont ces Pères saints? Où sont ces hommes vigilants, sobres, humbles, si doux, si tempérants, si pieux, si religieux? Où sont ces amateurs de la pauvreté, ces hommes touchés d'une si vive componction qui les rendait si agréables à Dieu? Qui se présentaient devant lui dans

leurs prières comme des anges, et qui, prosternés en sa présence, arrosaient la terre des douces larmes que la componction et le brisement de leur cœur faisaient couler de leurs yeux.

« Où sont ces véritables amis de Dieu, qui, dégagés de tout par une charité parfaite, ne voulaient rien posséder sur la terre; portaient continuellement la croix à la suite de Jésus-Christ; marchaient avec circonspection dans la voie étroite; veillaient sur eux-mêmes de peur de s'égarer; couraient à grands pas dans la voie des préceptes de leur divin maître; le servaient avec zèle et avec une sainte allégresse; ne s'écartaient point de la règle de vie qu'ils s'étaient prescrite et affligeaient volontairement dans ce siècle trompeur leurs corps par les rudes travaux de la pénitence! Dieu qui les aimait tendrement les a conduits et les a rassemblés dans le port de la vie et de la joie éternelle, où ils jouissent de la présence infiniment aimable et délicieuse de l'Époux immortel.

« Hélas! on ne voit plus parmi nous ces mêmes vertus. On n'y trouve plus leur piété, leur religion, leur douceur, leur pauvreté volontaire. On ne voit plus cette charité fervente, cet ardent amour dont leur cœur était embrasé, cette commisération de Jésus-Christ et cette compassion des membres les uns pour les autres. Toutes ces belles vertus sont ensevelies avec eux. Qui ne déplorera pas notre état languissant et plein de négligence? »

« Nos Pères, ces saints religieux qui nous ont devancés, n'étaient pas des lâches et des paresseux. Ils se sont soutenus dans la piété et la fidélité envers Dieu, et se sont par là rendus agréables à ses yeux. Ces hommes parfaits n'avaient pas plusieurs sollicitudes, ni plusieurs pensées; ils n'avaient qu'un soin et une seule pensée, qui étaient de profiter des moyens de se sanctifier. Voilà l'unique affaire qui les occupait entièrement. Un seul d'entre eux pouvait obtenir du Seigneur des grâces pour plusieurs : deux d'entre eux se présentant devant lui dans leurs ferventes prières, pouvaient apaiser sa colère justement allumée contre des milliers de personnes. »

« Malheur à moi, ô mon âme ! malheur à moi, mes frères bien-aimés. Nous nous aveuglons nous-mêmes ; l'œil de notre âme ne veille point. Notre âme est appesantie par la dissipation et l'embarras des choses du siècle. Nous sommes si faibles et si aveugles, que nous n'apercevons pas même notre misère. Cependant vous voyez comment les saints, les justes, sont enlevés ; comment ils sont arrivés au port de la vie éternelle ; et c'est afin qu'ils ne soient plus témoins de nos fautes et des maux qu'elles nous attirent. Ils ont été choisis préférablement à nous, et nous restons dans l'assoupissement. Ils ont été heureusement emportés, et nous sommes attachés à ce siècle vain et trompeur. Ils sont dans un lieu de délices, et nous sommes plongés dans le sommeil. Ils vont vers Dieu avec confiance, et nous tenons à la terre par de funestes liens. »

« Soyons donc sobres, mes frères ; veillons, mes bien-aimés. Vous êtes les amis de Dieu ; vous êtes les enfants chéris de Dieu le Père. Détournez nos pensées de ce siècle ; rentrons en nous-mêmes ; prosternons-nous et pleurons devant Dieu. Supplions-le avec confiance, avec ardeur, avec amour. Tout indigne pécheur que je suis, je vous conjure de répandre des larmes dans vos prières, afin que je gémisse et que je pleure avec vous, et que je recherche mon Dieu, mon Sauveur. Recevez la prière du pécheur Ephrem, votre frère lâche et négligent. Travaillons de concert à apaiser notre Dieu et nous le rendre propice pendant que nous avons le temps. »

C'était par ces réflexions si pieuses et si touchantes sur les anciens Pères des monastères de Mésopotamie, que saint Éphrem mettait devant les yeux des religieux de son temps les vertus dont il voulait les rendre les dignes imitateurs. On voit combien il loue leur détachement, leur humilité, leur ferveur, leur piété, leur amour pour Dieu, et dans quelle perfection ils avaient *été consommés ;* car c'était l'expression dont on se servait dans le désert, quand on voulait dire qu'un solitaire était mort ; et on

voit aussi combien l'humilité de ce Saint était profonde, en implorant les prières de ses frères pour obtenir l'esprit de contrition.

Nous pouvons apprendre par un autre de ses opuscules, comment on formait les jeunes religieux aux devoirs monastiques, et nous jugerons de la sainteté de leurs œuvres par la sainteté des avis que ce Saint leur donnait. Nous allons recueillir ces avis d'un traité de piété qu'il a composé sur ces paroles : *Soyez attentif sur vous-même.*

« Écoutez, dit-il, mon très-cher frère, qui avez renoncé au siècle, et qui êtes venu dans le désert embrasser la vie solitaire. Demeurez ferme dans votre résolution. Soyez fidèle à votre état et dans l'observance de la règle que vous avez embrassée. Avez-vous bien commencé ? Persévérez et finissez de même ; mais apprenez en même temps que vous avez de grands combats à soutenir, selon ces paroles de l'Apôtre : *Nous avons à combattre, non contre des hommes de chair et de sang ; mais contre les principautés et les puissances, contre les princes de ce monde.* Vous laissez le monde, laissez aussi son orgueil et sa vanité. Vous avez renoncé aux richesses, n'en conservez plus le désir et les sollicitudes dans le cœur. Vous avez quitté vos parents, soyez ferme dans votre résolution. Supportez avec courage les peines qui accompagnent la vertu. Soit qu'on vous dise des injures, qu'on vous fasse des outrages, qu'on vous calomnie, qu'on vous oublie et qu'on vous abandonne, supportez tout avez une patience qui ne se démente point.

« Deux hommes allaient de compagnie à une ville éloignée de trente stades [1] : quand ils en eurent fait deux ou trois, ils se trouvèrent proche d'un bois en un lieu fort agréable. Comme ils le considéraient, l'un d'eux ne discontinua pas de marcher et se hâta de se rendre à la ville. L'autre voulut s'arrêter à l'ombre

[1] Le stade n'avait pas toujours la même proportion. Le plus connu, le stade olympique, était de six cents pieds ou quatre cents coudées.

des arbres qui étaient touffus, et continua d'admirer les charmes de ce lieu. Il resta ainsi assez de temps en arrière ; ensuite voulant sortir de l'ombre et sentant la chaleur, il s'amusa de nouveau à contempler les charmes de cette campagne ; mais tandis qu'il s'en réjouissait beaucoup, une bête féroce sortit du bois, se jeta sur lui et le traîna dans sa caverne. Voici l'explication de cette parabole : Ces deux hommes représentent ceux qui ont commencé de marcher dans le chemin de la piété. L'ennemi voulant les arrêter dans leur voie, leur inspire les désirs de différents vices, de l'orgueil, de la vaine gloire, de l'ambition, etc. Celui qui a continué de marcher, représente les âmes fidèles. L'autre qui s'est arrêté, désigne ceux qui détournent leur esprit des choses invisibles pour le porter aux choses sensibles. La chaleur qu'il craint, ce sont les travaux de la vertu qu'il n'ose embrasser. Il est pris enfin et dévoré par une bête sauvage, et c'est l'état d'une âme éprise de l'amour des choses terrestres, qui s'y est attachée et fixée.

« Servons Dieu dans la sincérité de notre cœur. Ne nous laissons pas entraîner par de mauvais désirs. Ne nous attachons point à un habit, un capuce, une ceinture, un manteau trop propre, trop bien ajusté. Recherchons ce qu'il y a de plus vil, de plus bas, de plus simple, de plus modeste, de plus éloigné de la vanité, comme il convient à des saints. Méprisons tout ce qui est vain et frivole, et appliquons-nous à rendre notre homme intérieur agréable à Dieu.

« Si la chair vous livre des combats, ne vous laissez pas aller à une crainte immodérée, et ne succombez point à ce qu'elle vous suggère, de peur de rendre votre ennemi plus hardi et plus insolent. Attendez le Seigneur sans vous lasser : répandez devant sa bonté vos prières et vos larmes ; il vous exaucera ; il vous tirera de cet abîme de misères. Ne vous laissez point abattre ; ne vous découragez point ; ne vous tourmentez point. Attendez, encore un coup. Vous n'aurez pas fini de prier que le Seigneur vous dira : Me voici, et vous éprouverez son secours. »

Si nous n'étions point tentés, peut-être jugerions-nous mal de ceux qui le sont. Si nous n'éprouvions point ces combats, peut-être nous enflerions-nous d'orgueil. Ce n'est point un mal d'être attaqué des passions lorsqu'un cœur résiste ; mais c'en est un de tomber par lâcheté devant ses ennemis et de se laisser vaincre.

Invoquez le Seigneur dans l'affliction et la tribulation. Consultez un homme pieux et craignant Dieu qui, par ses bons avis, fortifiera votre âme contre les attaques de l'ennemi. Fuyez l'intempérance et les entretiens dangereux. Déchargez-vous sur le Seigneur de toute inquiétude, parce qu'il prend soin de nous. Travaillez pour vous procurer les choses nécessaires à la vie tandis que vous jouissez de la santé. Ne vous affligez pas du travail ; car ceux même qui n'en font point ne souffrent pas moins de leur négligence et de leur inaction.

Ne vous fâchez point quand on vous dit la vérité. Quand on s'irrite contre celui qui présente une médecine, c'est une marque qu'on ne veut point guérir et qu'on aime mieux croupir dans son mal. Embrassons de bon cœur la piété et chérissons-la. Soyez, mon cher frère, attentif sur vous-même. Ne vous réglez point sur les lâches, mais sur les vigilants. Ne marchez point à la suite de ceux qui se perdent, mais plutôt après ceux qui se sauvent. Ne vous rendez point esclave de vos passions ; tâchez plutôt de vous délivrer de leur servitude. Vous êtes dans l'arène, montrez-vous comme un brave et généreux athlète. *Le démon tourne autour de vous*, comme dit l'Écriture, *ainsi qu'un lion rugissant, cherchant qui il pourra dévorer*. Voyez quelle est sa violence et sa cruauté.

Le Seigneur, en vous appelant à la religion, vous a admis à ses noces ; ne soyez point ingrat et revêtez-vous de la robe nuptiale, puisqu'on vous a fait la grâce de vous admettre dans l'ordre religieux. Appliquez-vous de toutes vos forces à remplir les devoirs de votre sainte profession, de peur d'être un jour rejeté et réprouvé. Soyez donc pieux, tempérant, humble, modeste,

paisible, pacifique, prudent, chaste, comme vous l'avez promis à Dieu. Prenez garde qu'on ne puisse dire de vous que vous êtes un homme désobéissant, téméraire, qui parle bas à l'oreille, un menteur, un murmurateur ; mais faites plutôt qu'on loue votre obéissance, votre sincérité, votre modestie, votre silence. Faites qu'on puisse dire que vous aimez vos frères, que vous leur êtes officieux, que vous êtes un bon consolateur.

Ne nous élevons pas, mais plutôt abaissons-nous; car qu'avons-nous qui puisse nous enfler d'orgueil? Parmi les oiseaux du ciel l'aigle est le plus grand, et parmi les bêtes de la terre, c'est le lion. Mais parmi les enfants des hommes, le plus grand est celui qui craint Dieu; car notre Dieu, qui est infiniment grand et qui a créé toutes choses, élève celui qui le craint. Ne haïssez personne dans votre cœur, et ne rendez point le mal pour le mal, mais tâchez d'acquérir la charité, quoi qu'il puisse vous en coûter; car l'Écriture élève cette vertu au-dessus de toutes les autres : elle la compare même au Créateur de l'univers, en disant : *Dieu est charité.* I Jean.

Un frère du monastère consulta un ancien sur quelque difficulté. Et le vieillard lui répondit : « Il en est des monastères comme des académies, où les uns promènent et discourent dans les salles, et les autres ont soin d'attiser le feu. » Ce frère comprit tout le sens de cette comparaison et en profita. En effet, quand vous voyez des négligents, même parmi ceux qui ont vieilli sous l'habit de la religion, vous avez besoin d'un grand secours pour ne pas succomber à la tentation de les imiter, et aussi pour ne pas vous préférer à eux à cause de votre tempérance et de votre continence. Mais écoutez celui qui vous dit d'être attentif sur vous-même et de garder votre âme avec soin. Nous ne serons pas justifiés par les œuvres des autres, ni les autres ne seront pas condamnés par les nôtres.

Veillez, mon cher frère, de peur que l'ancien serpent ne vous apprenne à imiter ceux qui négligent leur salut. Soyez dans

la maison du Seigneur un vase d'honneur, et non pas un vase d'ignominie. Si vous manquez à cette vigilance, vous serez accablé d'afflictions dans cette vie et dans l'autre. Ce que nous faisons contre la règle et la loi ne tend qu'à notre condamnation. Ne soyez point comme ceux qui se contentent d'un extérieur de piété, et de porter l'habit religieux; de peur d'être semblable à un soldat qui est fait prisonnier, et qui n'a plus que la livrée de son prince. Souffrez courageusement les peines de cette vie. Dieu n'est pas injuste pour oublier nos bonnes œuvres. Il couronnera non-seulement ceux qui ont souffert pour la foi les tourments des persécuteurs, mais aussi ceux qui se seront rendus agréables à ses yeux par les exercices de la vie religieuse et la charité.

Ecoutez, mon cher frère, ce que je vais vous dire : « Dans le monde, celui qui porte de riches habits s'attire les regards des hommes; mais dans la profession religieuse, celui qui méprise ces vanités et se contente du nécessaire, s'acquiert une grande gloire dans les cieux. Dans le monde, on se glorifie d'une santé ferme, d'un corps robuste, de grandes richesses; mais dans l'état que nous avons embrassé, celui qui s'abaisse et s'humilie est véritablement élevé devant Dieu. N'aimons donc que ce qui plaît à Dieu, comme de bons et fidèles serviteurs. Ne considérons pas en cela ce qui nous en coûte de contradictions à souffrir. Ne nous laissons pas abattre, quand même nous serions pris des barbares et livrés à leur servitude. Les prophètes ont été emmenés captifs dans une terre étrangère, sans que leur esprit se soit éloigné de Dieu. En effet, que notre homme extérieur soit vendu ou non, cela n'est pas en notre pouvoir ; mais il dépend de nous que notre homme intérieur participe aux œuvres des impies, ou n'y participe pas. Voilà pourquoi les saints, fortement attachés à la vertu, ont repris les tyrans et méprisé les menaces de la mort. Or, mes frères, nous sommes les enfants des prophètes, et nous devons marcher sur leurs traces avec une foi ferme, pour mériter de leur être unis dans le ciel.

« Si quelqu'un vous manifeste ses pensées et vous découvre ses fautes, ne le condamnez pas comme coupable ; mais pensez qu'il veut se corriger, et réjouissez-vous de sa conversion ; car cette déclaration est une preuve de son changement de vie : comme au contraire on montre qu'on veut persévérer dans ses fautes quand on les tient cachées. Celui qui va en la compagnie des voleurs et des libertins ne les dénonce pas ; c'est plutôt celui qui les abandonne. Recevez donc et consolez avec grande douceur celui qui vous découvre son cœur, et ce qu'il a de plus caché dans sa conscience : *Faisant réflexion sur vous-même* comme Gal. 6. dit l'Écriture, *et craignant d'être tenté aussi bien que lui.*

« Jetez les yeux sur saint Antoine, et voyez ce que saint Athanase en a écrit. Il jeûnait continuellement ; il portait à nu un cilice, et au-dessus une robe de peaux ; il a essuyé de grands et longs travaux ; il ne savait pas ce que c'était que d'user du bain ; jamais on n'a vu son corps à découvert que quand on l'ensevelit. Je n'entre pas dans un plus grand détail ; mais en même temps je dois vous faire remarquer qu'il paraissait beaucoup plus illustre, plus éclatant, plus fort et plus robuste que ceux qui font bonne chère, qui usent du bain et qui sont vêtus richement.

« Si l'amitié d'un frère avec qui vous êtes lié devient préjudiciable à votre âme, séparez-vous de lui. Un Saint a dit : Tâchez de conserver la paix et la charité avec tout le monde, mais gardez en toutes choses une exacte modération. Je vous dis ceci, mon très-cher frère, non pas pour vous porter à haïr le prochain, mais pour vous éloigner du péché, etc. »

Nous ne pousserons pas plus loin cet abrégé des avis que saint Ephrem donne aux jeunes religieux ; d'autant mieux que nous donnerons dans son lieu sa doctrine spirituelle. Mais on pourra comprendre par ce que nous venons de rapporter, dans quels principes de vertu on élevait les religieux de son temps dans les monastères. On n'y parlait que de détachement du monde et de mépris de ses vanités ; que de mortification, d'humilité, d'obéis-

sance, de charité, de pauvreté volontaire, de chasteté et d'amour de Dieu. C'était en insistant sur ces points essentiels et qu'on inculquait fortement dans l'esprit des commençants, qu'on les faisait passer jusque dans leur cœur, qu'on les leur faisait goûter, qu'on était attentif à les leur faire pratiquer ; et par ce moyen les monastères étaient de véritables écoles des vertus évangéliques, où on les cultivait avec soin, on les conservait fidèlement et on les pratiquait parfaitement.

---

## SAINT JACQUES, ANACHORÈTE ET ÉVÊQUE DE NISIBIS, SAINT JULIEN, SOLITAIRE [1].

Tillemont semble croire que saint Jacques fut le père des anachorètes de la Mésopotamie, car il n'y fait pas remonter plus haut que de son temps l'établissement de l'état monastique. Mais nous ne connaissons point d'auteur dans l'antiquité qui l'ait dit; et si, comme ce savant critique en convient, le temps auquel ce Saint a vécu ne permet guère qu'on dise que ce saint genre de vie y ait passé d'Égypte, il s'ensuit qu'il y était établi ou avant qu'il y eût des moines en Égypte, ou en même temps pour le plus tard.

Nisibis, ville fort célèbre sur les bornes de l'empire des Romains et de celui des Perses, dépendait des premiers quand saint Jacques y prit naissance; mais elle passa ensuite sous la domination des Perses. Outre le nom de Nisibis, que les Syriens et les Assyriens lui donnaient, elle porta celui d'Antioche et le surnom de Mygdonia [2], à cause du fleuve Mygdonius [3] qui l'arrosait et la divisait en deux.

[1] Saint Ephrem, Gennade, Nicéphore, Théodoret.
[2] *Antiochia Mygdonia.*
[3] Aujourd'hui *Sindjar.*

Ce fut donc dans cette ville que naquit sur la fin du troisième siècle, ou même plus tôt, le Saint dont nous parlons, et nous le pouvons conjecturer ainsi par la suite de sa vie. Gennade dit qu'il fut du nombre des confesseurs du nom de Jésus-Christ sous Maximien, ou plutôt sous Maximin, à qui la Mésopotamie obéissait. C'est ce qui nous fait juger qu'il naquit plus tôt que de la fin du troisième siècle; à moins qu'il n'eût été fort jeune quand il eut l'honneur de confesser la foi devant le tyran. Les Grecs assurent qu'il endura divers maux pour cette confession, et Nicéphore le compte entre les évêques du concile de Nicée, qui portaient sur leurs corps les marques insignes de ce qu'ils avaient souffert dans les persécutions.

Cependant Théodoret ne parle point de cette circonstance de sa vie qui lui fait tant d'honneur, quoiqu'il eût occasion de la faire remarquer en parlant de ce qu'il fit au concile de Nicée. Mais si le silence de cet historien forme quelque doute là-dessus, il ne détruit pas le fait; parce qu'il ne nous donne qu'un abrégé de sa vie, et qu'à peine il parle de sa naissance qu'il passe à son entrée dans la solitude. « Il embrassa, dit-il, la vie solitaire, et choisit pour sa demeure le sommet des montagnes les plus élevées. Il y passait dans les bois le printemps, l'été et l'automne, n'ayant point de couvert, et quand l'hiver était venu il se retirait dans une caverne. Il ne se nourrissait que de ce que la terre produit d'elle-même, c'est-à-dire des fruits sauvages et des herbes, et n'en mangeait qu'autant qu'il lui en fallait pour le soutien de sa vie. Il n'allumait jamais de feu, soit pour apprêter sa nourriture, soit pour se chauffer, et n'avait pour habit qu'une robe et un manteau de poil de chèvre très-rude. »

Tandis qu'il affligeait ainsi son corps pour le réduire en servitude, il engraissait son âme d'une nourriture céleste, et lui procurait la liberté entière de s'élever à Dieu dont il recevait de divines communications. Aussi acquit-il, en le contemplant avec une âme si pure et si dégagée des sens, des lumières extraordi-

naires. Le don de pénétrer dans le secret de l'avenir lui fut accordé, et sa foi lui faisait obtenir de Dieu tout ce que sa sagesse lui permettait de demander.

On croit qu'il fut fait prêtre, et peut-être avait-il cet ordre sacré quand, au rapport de Théodoret, il alla en Perse pour y visiter les chrétiens qui y étaient, et pour les fortifier dans la foi et les animer par ses soins. C'était un temps où l'idolâtrie était en crédit sous les empereurs païens, et on pouvait regarder les chrétiens de Perse, comme d'heureuses plantes qui s'élevaient dans la religion et qu'il fallait cultiver.

Il s'y fit respecter par deux miracles; l'un pour punir l'impudence de quelques filles, et l'autre pour corriger un mauvais juge. Comme il passait auprès d'une fontaine, de jeunes filles qui y lavaient des robes, s'avisèrent de le regarder effrontément sans couvrir leur tête, ni abattre leurs robes qui étaient retroussées. Il fut indigné de leur immodestie; et pour les en corriger, il maudit la fontaine, qui tarit sur-le-champ, et les maudit elles-mêmes; ce qui eut un si terrible effet, que leur visage se trouva tout à coup ridé, et leurs cheveux qui étaient noirs devinrent blancs comme ceux d'une vieille femme. La frayeur les saisit à ce double châtiment; elles coururent à la ville et dirent ce qui leur était arrivé. On le pouvait assez connaître aux traits de leur visage et à la couleur de leurs cheveux; et tous ceux qui en furent témoins, se hâtèrent de venir conjurer le Saint de faire cesser cette double punition. Il offrit sa prière à Dieu, après quoi il commanda aux eaux de revenir, et aussitôt la fontaine coula. Quant aux filles, il dit qu'on les appelât; mais comme elles n'osèrent paraître, il les laissa dans leur laideur, afin que leur punition apprît aux autres filles à être plus modestes.

Il fut témoin dans une autre rencontre d'une sentence injuste qu'un juge Persan rendit; et dans l'ardeur de son zèle pour l'équité, il brisa en mille pièces, par sa seule malédiction, une pierre d'une énorme grandeur, qui était tout auprès; ce qui épouvanta

si fort ce juge et tous les assistants, qu'il révoqua sa sentence et en donna une toute contraire. Ce Saint dans cette rencontre imita, dit Théodoret, la douceur de son divin Maître, en faisant tomber sa malédiction sur cette pierre plutôt que sur le juge, afin que la crainte que lui inspira l'effet avait eu sur ce corps insensible, le rendît plus équitable dans ses jugements.

Ses prodiges le faisant admirer et aimer de tout le monde, et sa réputation étant répandue bien loin, on l'éleva à la chaire de Nisibis sa patrie ; mais il fallut user en quelque façon de violence, et ce ne fut qu'à regret qu'il se vit obligé de quitter sa chère solitude. Il ne changea pourtant rien dans sa nourriture ni dans ses habits. Il jeûna, il coucha sur la terre comme auparavant, et il ajouta aux travaux de sa vie austère, ceux de sa charge pastorale ; de sorte qu'il travailla beaucoup plus que quand il était dans le désert. Il prit un soin particulier des pauvres, des veuves et des orphelins. Il secourait ceux qui étaient dans l'affliction, et réprimait la méchanceté des oppresseurs : et pour tout renfermer en peu de mots, il portait par une fidélité exacte à tous les devoirs de l'épiscopat, tout le poids de cet important ministère ; mais c'était avec tant d'ardeur et de vigilance, qu'on voyait bien que l'amour et la crainte respectueuse qu'il avait pour le maître du troupeau qui lui était confié, le faisaient agir.

Sa charité pour les nécessiteux lui donna occasion de faire deux miracles à l'égard d'une même personne. Comme on connaissait quelle était sa compassion pour ceux qu'il croyait dans le besoin, étant un jour allé à un endroit peuplé, quelques pauvres vinrent au-devant de lui, et le prièrent de leur donner de quoi ensevelir un de leurs compagnons, qu'ils mirent devant lui comme s'il était mort. Le Saint les crut sur leurs paroles, leur fit donner de l'argent pour l'ensevelir, et pria pour lui afin que Dieu lui fît miséricorde : mais tandis qu'il offrait ses vœux à Dieu, ce pauvre expira sans qu'on s'en aperçut.

Après cet acte de charité il continua son chemin, et quand il

fut un peu loin les pauvres vinrent à celui qui était couché à terre et lui dirent de se lever ; mais ils le trouvèrent mort. Ils coururent aussitôt après le Saint, se jetèrent à ses pieds, lui demandèrent pardon de leur imposture, et le prièrent de redonner la vie à leur compagnon. Il le leur accorda, et rendit ainsi la vie à celui à qui sa prière l'avait ôtée. La même chose était arrivée avant lui à saint Grégoire le Thaumaturge ; comme elle arriva ensuite à saint Épiphane : mais ces deux saints laissèrent les fourbes dans la mort qu'ils avaient méritée ; et saint Jacques ajouta au miracle d'avoir frappé de mort celui-ci, la grâce de le ressusciter.

Il faut le suivre à présent au grand concile de Nicée en 325, où l'hérésie d'Arius fut solennellement condamnée. Il y vint, dit Théodoret, comme un des principaux chefs de l'armée de Jésus-Christ, et pour y combattre puissamment pour la défense de la foi catholique. Neuf ans après, l'empereur Constantin fit venir Arius à Constantinople, et commanda à saint Alexandre, qui en était évêque, de le recevoir à la communion de l'Église ; car plusieurs évêques, dont les uns favorisaient ses erreurs, et d'autres crurent qu'il les avait abjurées et s'était sincèrement converti, avaient intercédé pour lui. Mais Alexandre, qui connaissait mieux que personne son mauvais fond, demeurait ferme contre leurs instances. Saint Jacques se trouva dans ce temps-là à Constantinople, et conseilla au peuple de célébrer un jeûne de sept jours pour implorer dans un si pressant besoin la miséricorde divine. Dieu vint en effet au secours de son Église, et la mort tragique d'Arius que tout le monde sait, fut une preuve constante qu'il avait exaucé les prières de saint Alexandre, de saint Jacques et des véritables catholiques.

Dieu voulut faire paraître d'une manière non moins éclatante, combien ses prières étaient puissantes auprès de lui, quand Sapor, roi de Perse, vint mettre le siége devant Nisibis en 350. Il l'avait déjà fait deux autres fois, en 338 et 346, et il en avait

été repoussé par les prières du Saint. Mais l'empereur Constance ayant appris la révolte de Magnence et voulant aller en Occident pour le combattre, Sapor crut trouver en 350 l'occasion favorable de revenir assiéger cette ville, qui était le plus puissant rempart de l'empire romain sur cette frontière. Il y vint donc avec une armée composée d'infanterie et de cavalerie, et d'un grand nombre d'éléphants. Il fit la circonvallation, il éleva des tours et employa toutes les machines dont on se servait alors dans les siéges. Mais après soixante et dix jours de travaux, voyant qu'il n'avait rien avancé, car les prières du saint évêque les rendait inutiles, il s'avisa d'arrêter par une digue qu'il fit élever à quelque distance au-dessus de la ville, le fleuve Mygdonius qui la traversait. Il fit rompre ensuite la digue quand l'eau fut à sa hauteur, et la laissa tomber avec impétuosité contre la muraille, qui en fut renversée de ce côté-là.

Les Perses jetèrent alors de grands cris, croyant qu'ils pourraient donner aisément l'assaut, et ils le différèrent au lendemain, parce que l'inondation rendait la place inaccessible. Mais durant la nuit les habitants réparèrent la brèche avec toute la diligence possible, tandis que saint Jacques priait à l'église avec ceux de son troupeau qui n'étaient pas en état de travailler ; de sorte que les Perses furent bien surpris de trouver le matin une nouvelle muraille, qu'on ne pouvait monter qu'avec des échelles. Sapor s'approcha pour s'en assurer, et dans sa surprise il crut voir l'empereur romain sur les murailles, dont la pourpre et le diadème jetaient un éclat merveilleux. Cela le mit en fureur contre ceux de ses officiers qui lui avaient persuadé d'entreprendre ce siége sur l'assurance que l'empereur était absent. Mais comme ils l'assurèrent que Constance partait pour l'Occident et était déjà à Antioche, il comprit ce que signifiait cette vision ; car, dit Théodoret, c'était saint Jacques lui-même que Dieu lui faisait paraître revêtu des marques de la dignité impériale. Ainsi ne doutant point que Dieu ne combattît pour les Romains, il jeta

de dépit un javelot contre le ciel, comme pour se venger de lui.

Alors saint Ephrem, qui était disciple du Saint, le pria de jeter sa malédiction sur les ennemis, et le Saint étant monté sur une tour d'où il pût découvrir cette multitude infinie de Perses, il pria Dieu d'envoyer contre eux des moucherons pour faire mieux éclater sa puissance suprême par les plus petits animaux. Prodige étonnant ! il en vint aussitôt fondre sur eux une nuée entière. Ils entraient dans les trompes des éléphants, dans les oreilles et les naseaux des chevaux et des autres bêtes, qui, ne pouvant supporter la pointe de tant d'aiguillons, rompaient leurs brides et leurs harnais, jetaient par terre les cavaliers, mettaient le désordre dans les rangs et fuyaient en fureur où elles pouvaient. Ainsi Sapor ne pouvant résister à la puissance de Dieu, leva le siège honteusement et se retira en diligence dans la capitale de son empire. Ce fut pour lui une époque; car étant rentré dans la Mésopotamie en 360, après avoir pris et ruiné Singare, il évita Nisibis et alla attaquer une autre place, quoiqu'il y eût près de dix ans que le Saint fût mort.

Les auteurs ne nous marquent pas le temps de sa mort: ils disent que ce fut sous Constance. Théodoret ajoute seulement qu'en persévérant et en s'avançant chaque jour de plus en plus dans la piété, il finit sa vie comblé de gloire ; mais il y a apparence que ce fut en l'an 350, peu après la levée du siége, et peut-être le dernier jour d'octobre auquel les Grecs en font la fête. L'empereur Constantin avait conçu une si grande estime du Saint quand il eut connu son mérite, qu'il commanda à son fils que quand ce saint évêque serait mort, il le fît enterrer dans la ville de Nisibis, afin qu''il en fût le défenseur, même après son trépas; c'était contre la coutume des Romains, qui n'enterraient jamais dans les villes. Constance l'exécuta fidèlement ; mais Julien l'Apostat étant parvenu à l'empire en 361, ordonna qu'on l'otât de la ville, soit en haine de la foi du Saint, soit pour détruire autant qu'il pouvait, tout ce que Constantin avait fait.

Jovien, qui lui succéda, ayant été contraint par la nécessité des affaires, vers la fin de l'an 363, de remettre Nisibis aux Perses, les habitants qui étaient chrétiens en sortirent tous, et enlevèrent le corps de leur saint protecteur. Ils ne laissaient pas, dit Théodoret, de chanter ses louanges parmi les larmes qu'ils versaient en abandonnant leur patrie, s'assurant que ce malheur ne leur serait pas arrivé s'il eût été encore en vie. On ne sait point en quel endroit ils l'emportèrent ; mais on présume que ce fut dans le bourg qu'ils bâtirent auprès d'Amide, et auquel ils donnèrent le nom de Nisibis.

Nous plaçons à la suite de saint Jacques de Nisibis, saint Julien, solitaire au territoire de cette ville et compagnon de saint Ephrem, qui eut beaucoup de part à sa confiance, et qui a écrit sa vie. Il était originaire d'Occident, et peut-être Goth, ou de quelque autre nation ennemie des Romains, puisque saint Ephrem dit qu'il était barbare. Nous ne savons rien de plus de son pays, ni de sa jeunesse, sinon qu'il s'abandonna d'abord à l'intempérance et au libertinage, comme il l'avoua depuis à ce Saint avec beaucoup d'humilité et de contrition. Il fut ensuite pendant longtemps à Héliopolis dans le mont Liban, esclave d'un maître idolâtre. Mais la grâce lui ayant touché le cœur pour connaître la vérité et la mettre en pratique, il régla sa conduite sur sa foi, et quoiqu'esclave des hommes, il acquit devant Dieu la liberté de ses enfants. Son maître, attaché à l'idolâtrie ainsi que les habitants d'Héliopolis, le fit beaucoup souffrir à cause de sa foi ; mais la mort le délivra de sa tyrannie, et il en profita pour embrasser la vie monastique.

Nous ne savons pas précisément quel lieu il choisit pour sa retraite. Il paraît pourtant que ce fut au voisinage de Nisibis, puisque nous verrons dans le chapitre suivant que saint Ephrem, qui y demeurait dans une congrégation de religieux, avait sa cellule peu éloigée de la sienne, et qu'ils se visitaient de temps en temps. Quoiqu'on ne puisse douter qu'il n'y eût d'excellents

religieux dans cette congrégation, elle n'était pas si parfaite dans tous ses membres, qu'il ne se trouvât parmi eux des lâches et des négligents, qui exerçaient la vertu des bons par une espèce de persécution domestique. Saint Julien eut beaucoup à souffrir de leur part ; mais il le surmonta par son humilité et sa patience.

En effet, dès qu'il entra dans la vie solitaire, il en embrassa toutes les pratiques avec une ferveur extraordinaire, et s'exerça dans toutes les vertus de sa profession avec un courage et une générosité merveilleuse. Comme il était robuste, il ne s'épargna point dans les travaux de la pénitence ; et ne se proposa pas moins que de marcher dans cette pénible carrière sur les traces des plus anciens. Il gardait fidèlement sa cellule, où il vivait dans la retraite et le silence autant qu'il était à son pouvoir. Il s'y occupait à faire des voiles de navire, pour ne point manger son pain sans l'avoir gagné ; mais tandis que ses mains étaient appliquées au travail extérieur, son homme intérieur se nourrissait de la méditation des vérités divines, et s'entretenait dans des sentiments d'une salutaire componction. Il avait même fait dans sa cellule un enfoncement ou petit réduit en forme de tombeau, dans lequel il se cachait souvent, comme s'il eût déjà été enseveli ; ce qui servait à lui rendre la pensée de la mort plus présente, et à exciter dans son cœur de saints gémissements.

Saint Ephrem nous le représente comme un homme presque toujours livré aux larmes et aux autres sentiments d'une vive contrition. Il s'y abandonnait même si fort, que quelquefois en passant devant sa cellule on l'entendait pousser des cris et des lamentations comme ceux qui pleurent après les morts qu'on va ensevelir. Il aimait Dieu de toutes les affections de son cœur, et c'était pour se rendre toujours plus agréable à ses yeux, qu'il travaillait à acquérir toutes les vertus le plus parfaitement qu'il pouvait. Son saint historien nous donne une preuve bien touchante de la tendresse de son amour pour ce divin Maître. Il dit que s'étant aperçu que quelques livres qu'il avait dans sa cellule

aient gâtés, et surtout que dans tous les endroits où se trouvait nom de Dieu, ou du Seigneur, ou de Jésus-Christ, ou du Sau- eur, les lettres en étaient effacées, il lui en demanda la cause Je ne puis vous rien cacher, lui répondit Julien ; mais je fais omme la femme pécheresse. Vous savez que quand elle appro- ha du Sauveur, elle arrosa ses pieds de ses larmes et les essuya e ses cheveux. De même partout où je trouve le nom de Dieu, e l'arrose de mes larmes pour obtenir de lui la rémission de mes échés. » Saint Ephrem lui répondit en souriant : « Je souhaite que Dieu selon sa bonté récompense votre dévotion ; mais néanmoins e vous prie d'épargner les livres. »

Un frère lui déclara le dessein qu'il avait d'aller dans le fond du désert pour tâcher d'y découvrir des anachorètes dont toute a vie se passait dans la contemplation, et lui proposa de l'y ac- compagner. Il ne voulut pas le faire sans prendre conseil, et s'a- dressa pour cela à un autre frère qu'il jugeait très-propre à le décider avec prudence. Il y a apparence que ce frère n'était autre que saint Ephrem, qui n'a point voulu se nommer par modestie. Mais il l'en dissuada en lui disant qu'il valait bien mieux qu'il se tînt en repos dans sa cellule, pour chercher dans ce repos la per- fection, que de courir le désert pour des choses peu considérables et fort incertaines, cela n'étant point nécessaire pour l'avance- ment dans la vertu.

En effet, saint Julien profita admirablement dans le secret de sa cellule. Il y partageait tout son temps entre l'oraison et le tra- vail des mains, durant lequel on pouvait même dire qu'il n'in- terrompait point son oraison, occupant toujours son esprit de saintes pensées, et entretenant son cœur dans la sainte com- ponction. Il y combattait aussi les tentations de la concupiscence avec une vive force ; il réprimait tous les mouvements des pas- sions ; il fuyait avec soin les occasions par lesquelles l'ennemi pouvait lui tendre des piéges, et surtout l'entretien des femmes. Il vivait dans une continence parfaite et dans une pauvreté en-

tière. Son obéissance répondait à ses autres vertus, et il était si exact à se rendre à l'office divin et aux prières communes quand il entendait le signe, qu'il tâchait toujours de s'y trouver le premier. Saint Ephrem remarque aussi qu'il y était avec autant de modestie et une humilité aussi respectueuse, que s'il eût été véritablement devant le tribunal de Jésus-Christ.

Il persévéra ainsi pendant vingt-cinq ans dans l'obéissance et la patience qu'il eut occasion de pratiquer jusqu'à la mort par les contradictions de ceux qui voyaient dans sa piété la condamnation de leur lâcheté et de leur négligence ; et il mourut enfin, ou plutôt, comme dit saint Ephrem, il alla jouir de la gloire éternelle que sa douceur, son humilité, sa contrition, sa patience invincible, et ses autres vertus lui avaient acquise. Ce fut pour saint Ephrem un grand sujet d'affliction d'être privé de la compagnie d'un si saint personnage. Il lui était uni d'une amitié très-étroite : elle était fondée sur le mérite qui vient de la sainteté, et qui justifiait bien les larmes qu'il répandit sur sa séparation. Comme saint Ephrem était encore à Nisibis quand Sapor vint l'assiéger en 350, il y a lieu de croire que saint Julien mourut vers ce temps-là, ou peu auparavant. Nous ne pouvions donner un plus sûr garant de sa vie, qu'un historien aussi pieux et aussi sincère que saint Ephrem, et qui l'a connu pendant longtemps et jusqu'à sa mort. Sa fête est marquée dans le Martyrologe au 9 de juin.

---

## SAINT EPHREM [1].

Edesse [2] était distinguée entre les villes de l'Orient par la piété de ses habitants et par les saints solitaires qui fleurissaient

[1] Œuvres de Saint Ephrem, saint Grégoire de Nysse, Sozomène, *Vit. PP.*, Théodoret, Photius, Tillemont, Cotelier, Bulteau, les Bollandistes.

[2] Aujourd'hui *Orfa*.



Imp. Ch. Chardon ainé, Paris. Cenni direx.

Saint Ephrem.



ur son territoire, tels que furent saint Ephrem dont nous allons parler, saint Barses, Euloge, saint Aphraates, saint Julien surnommé Sabas, et tant d'autres éminents en vertus. Saint Isidore le Séville croit que cette ville fut fondée par Nemrod, et qu'elle porta d'abord le nom de Jaré, ou Arach, comme dit saint Jérôme. Elle reçut le nom d'Edesse lorsqu'elle fut rebâtie par Séleucus, premier roi de Syrie, à cause d'une ville du même nom en Macédoine. Elle fut la capitale de l'Osrhoëne, et eut longtemps ses rois particuliers, qui se qualifiaient princes d'Edesse, ou de l'Osrhoëne. Ils prenaient tous le nom d'Augare ou Abgare, qui signifie *le Grand.* Le second de ce nom régnait du temps de Jésus-Christ : Eusèbe l'appelle un très-puissant prince des nations d'au delà de l'Euphrate. Il dit que ce fut lui qui écrivit à Jésus-Christ, et en reçut une lettre, où il lui promit de lui envoyer un de ses disciples qui le guérirait de ses maux, et lui donnerait la vie à lui et aux siens. C'est ce qu'on trouvait dans les archives publiques d'Edesse. En effet, après l'ascension du Sauveur, saint Thomas y envoya saint Thadée, l'un des soixante-dix disciples, qui guérit ce prince, fit beaucoup de miracles, et instruisit les habitants des mystères de la foi chrétienne.

Si quelque chose peut nous certifier ce récit d'Eusèbe, dont tous les savants ne conviennent point, c'est que cette ville peut être comptée entre celles qui embrassèrent le plus tôt le christianisme. Ses habitants se signalèrent par leur zèle et leur constance dans le temps des persécutions. Saint Chrysostome nous apprend que sous l'empereur Dioclétien, quelques saintes d'Antioche s'y retirèrent comme dans le lieu le plus digne de leur servir de refuge et de port. L'empereur Julien ayant passé l'Euphrate pour aller en Perse, refusa d'y entrer et la laissa à gauche, donnant pour raison qu'elle était toute chrétienne; et du temps de la persécution de Valens, empereur arien, on compta autant de confesseurs de la divinité de Jésus-Christ, qu'il y avait de personnes tant hommes que femmes et enfants.

Mais ce qui acquit encore une grande gloire à cette ville que Rufin appelle la ville des peuples fidèles, c'est d'avoir servi pendant plusieurs années de théâtre au zèle et à la piété du très-célèbre saint Ephrem. Nous pouvons bien l'appeler ainsi après les éloges magnifiques que lui ont donnés tous ceux qui l'ont connu, et on doit ajouter qu'il en a eu de tout le monde, parce qu'il a rempli le monde entier de la bonne odeur de sa sainteté.

Il n'emprunta aucun éclat de ses parents, si l'on en juge selon les maximes du siècle ; car il nous apprend lui-même que ses ancêtres étaient des étrangers qui vinrent à Nisibis en Mésopotamie, où il prit naissance, et qu'ils y vécurent du travail de leurs mains et des aumônes qu'on leur faisait. Ses aïeux s'avancèrent un peu plus ; ils cultivèrent les champs, et son père et sa mère, qui vivaient dans la même condition, possédèrent quelques terres aux environs de la ville. Mais dans cet état, qui ne présentait aucun titre de distinction aux yeux du monde, ils en avaient un qui les distinguait excellemment aux yeux de Dieu ; car ils étaient unis par le sang à des martyrs, et eux-mêmes avaient confessé le nom de Jésus-Christ devant les juges, dans la persécution de Dioclétien.

Ce fut donc de parents si respectables selon la religion que naquit saint Ephrem sous le règne du grand Constantin, ou même un peu auparavant. S'il ne trouva pas dans sa maison les trésors périssables de la terre, il put beaucoup s'y enrichir des trésors célestes, par les instructions et les exemples de piété qu'il eut de ceux dont il avait reçu la vie. Il trouvait également dans ses voisins de quoi s'édifier dans la piété, et les récits qu'on lui faisait de tant de souffrances que les saints avaient endurées dans la persécution, et dont la mémoire était toute récente, ne pouvaient que l'animer à s'y soutenir, ainsi que les maximes de la sainte Écriture, dont ses parents prirent soin de le nourrir spirituellement.

Cependant, dans la confession qu'il a faite des fautes de sa

jeunesse, il s'accuse de beaucoup de défauts qu'il avait dès lors, comme d'être un querelleur et un envieux, toujours prêt à se mettre en colère pour les moindres choses. Il dit aussi qu'il avait douté de la Providence, et avait presque été persuadé que les événements de la vie n'arrivent que par hasard. Il déplore encore une action qu'il attribue à sa malice, et dont Dieu ne tarda pas de le punir, pour lui faire connaître que rien n'échappe à sa sagesse et à sa justice.

« Mes parents, dit-il, m'envoyèrent un jour, lorsque j'étais encore jeune, à la campagne. En y allant je passai par la forêt, où je vis sur le soir une vache d'un pauvre homme qui était pleine et prête à mettre bas, et qui paissait tranquillement. Je pris des pierres et je me mis à la poursuivre longtemps, jusqu'à ce qu'elle tomba et mourut; de sorte que les bêtes la dévorèrent dans la nuit. Je rencontrai ensuite le pauvre à qui elle appartenait, qui me demanda si je ne l'avais point vue; mais je ne lui répondis que par des injures. »

Telles furent les fautes de sa jeunesse dont il s'accusait en présence des frères quand il eut embrassé la vie monastique, et qu'il déplora toujours amèrement. Mais si l'on considère qu'il parle de tous les états de sa vie, comme de celle d'un très-grand pécheur, et qui avait sujet de craindre plus qu'aucun autre la sévérité des jugements de Dieu, on trouvera que, quoiqu'il ne fût pas innocent, surtout en occasionnant la mort de cette vache, on pouvait aussi l'attribuer plutôt à une simple saillie de jeunesse, et à une envie de se divertir à faire courir cet animal, sans songer à ce qui en arriverait, qu'à une malice affectée de lui nuire.

Quoi qu'il en soit, le Saint nous raconte ensuite comment Dieu l'en punit, et comment il lui fit connaître qu'il châtie les hommes pour les crimes qu'ils peuvent bien cacher quelquefois aux autres hommes, mais qui ne le sont jamais à ses divins yeux. En effet, environ un mois après qu'il eut fait cette faute, ses parents l'ayant de nouveau envoyé à leur maison des champs, la nuit le surprit,

et un berger l'invita à s'arrêter chez lui ; mais ce berger s'étant enivré, des loups entrèrent dans la bergerie pendant qu'il dormait et dispersèrent le troupeau. Ceux à qui il appartenait se saisirent d'Éphrem ainsi que du berger, le lièrent et le menèrent devant le juge, l'accusant d'avoir fait entrer pendant la nuit des voleurs dans la bergerie qui avaient enlevé leur troupeau ; et il y a apparence que le berger le leur avait fait croire ainsi pour se disculper lui-même.

Nonobstant les serments que fit Éphrem qui se sentait innocent, le juge le fit mettre en prison avec le berger, mais séparés l'un de l'autre, en attendant qu'il pût être éclairci. Il trouva dans la prison où on l'enferma un bourgeois et un paysan qu'on y détenait comme coupables de deux crimes d'un ordre différent, mais tous deux graves. Ils étaient pourtant innocents de ces crimes ; mais ils ne l'étaient pas devant Dieu d'autres crimes qu'ils avaient commis, et pour lesquels sa justice les poursuivait ; car le bourgeois avaient rendu pour cinquante écus un faux témoignage contre une jeune veuve fort pieuse, en l'accusant de mauvaise conduite pour favoriser la cupidité de ses deux frères, qui voulurent la faire priver par cette noire calomnie de la portion qui lui revenait légitimement de la succession de son père, et ils y avaient malheureusement réussi : et le paysan ayant vu un homme qui se noyait, l'avait laissé périr, quoique ce pauvre homme l'appelât à son secours, et qu'il l'eût pu sauver en lui donnant seulement la main.

Dieu permit que saint Éphrem se trouvât dans la même prison avec ces deux hommes, et ensuite avec d'autres qu'on amena quelque temps après, et qui étaient à peu près dans des cas semblables, afin de le convaincre toujours plus par ces exemples que rien n'échappe à sa Providence. Il passa ainsi sept jours, et le huitième il vit en dormant un personnage d'un aspect terrible, mais qui lui demanda avec beaucoup de douceur ce qu'il faisait dans cette prison. Il lui en dit en pleurant le sujet ; et ce person-

nage, qui ne pouvait être qu'un ange, lui dit en souriant : Qu'à la vérité il était innocent du crime pour lequel on l'avait arrêté ; mais qu'il devait se souvenir de ce qu'il avait fait depuis peu de jours, et des pensées qu'il avait eues contre la Providence. Il lui fit connaître aussi que ceux qui étaient avec lui n'étaient point coupables non plus des crimes dont on les avait accusés ; mais que Dieu voulait les punir pour d'autres inconnus aux juges, et qu'ils n'avaient pu cacher à ses yeux.

Éphrem s'étant éveillé n'eut pas de peine à se ressouvenir de la vache dont nous avons parlé. Il rapporta ce songe aux autres, qui ne purent désavouer leur crime caché, et ce qu'ils lui dirent lui fit encore mieux comprendre que ce n'était pas un songe ordinaire qu'il avait eu, mais une instruction que Dieu lui avait donnée par le ministère d'un ange sur l'équité de ses jugements. Le même personnage lui apparut la nuit suivante, et lui dit ces paroles : « Vous verrez demain ceux qui vous font souffrir par leurs calomnies. » Cela le rendit fort triste, ne sachant ce qui lui en arriverait. Ceux qui étaient avec lui l'interrogèrent sur le sujet de sa tristesse, et quand il le leur eut dit, ils ne craignirent pas moins que lui.

Le jour étant venu, le gouverneur s'assit sur son tribunal, se fit amener Éphrem avec les deux autres, qu'on lui présenta chargés de chaînes. Ces deux-ci furent appliqués à la question avec cinq autres qu'on avait saisis, parmi lesquels se trouvaient les deux frères de la jeune veuve dont nous avons parlé, et contre laquelle le bourgeois prisonnier avait porté un faux témoignage, Dieu manifestant toujours plus à Éphrem, par ces différents exemples multipliés, l'équité de sa Providence. Il fut spectateur des tortures qu'on leur fit souffrir et il fondait en larmes, croyant qu'on le tourmenterait aussi. Par surcroît d'affliction les assistants se moquaient de lui, et lui disaient qu'il n'était plus temps de pleurer, que son tour viendrait, et qu'il aurait dû plutôt craindre de commettre le crime.

Cependant on ne lui fit rien souffrir, et on le ramena en prison avec les autres. Comme il devait venir un nouveau gouverneur, ce changement fut cause qu'ils furent encore environ deux mois tous ensemble. L'ange lui apparut une troisième fois, et lui dit : « Eh bien, Éphrem, reconnaissez-vous à présent que Dieu gouverne le monde par un jugement très-équitable ? » — « Oui, Seigneur, répondit-il en pleurant ; mais puisque vous m'avez fait la grâce de le connaître, ayez encore pitié de votre serviteur, et tirez-moi de cette prison, afin que je puisse me faire moine et servir Jésus-Christ mon Seigneur. » — « Vous serez interrogé encore une fois, lui dit l'ange, et puis délivré. » Éphrem lui représenta qu'il ne pouvait pas soutenir les menaces du juge, ni les douleurs de la question. Mais l'esprit bienheureux lui répondit qu'il eût bien mieux valu ne rien faire contre son devoir. Il le rassura pourtant, et lui dit que le gouverneur qui devait venir lui rendrait la liberté.

Au bout de soixante et dix jours le nouveau gouverneur se fit amener les prisonniers, et les jugea tous selon qu'ils le méritaient. Éphrem lui fut présenté étant presque nu et chargé de chaînes, et il se trouva que le juge, qui était de son pays et connaissait très-particulièrement ses parents, le reconnut aussitôt. Il eût bien voulu lui donner des marques d'affection ; mais comme il fallait agir selon les lois, il l'interrogea, et apprit de lui comment il avait été mis en prison. Sur sa réponse il fit appliquer le berger à la question, où les coups de fouet l'obligèrent de confesser la vérité : ainsi l'innocence d'Éphrem fut reconnue, et le juge le renvoya absous.

La nuit suivante le même esprit lui apparut, et lui dit : « Retournez chez vous et faites pénitence de votre péché. Apprenez par ce qui vous est arrivé qu'il y a un œil qui voit tout. » Il lui fit ensuite des menaces terribles, et ce fut la dernière fois qu'il lui parla. Le Saint racontait tout ceci dans un plus grand détail à ses religieux, et Dieu, qui lui préparait de très-grandes grâces,

et qui l'avait destiné pour porter sa parole de salut aux hommes, voulut par ces événements l'établir dans une profonde humilité, et imprimer bien avant dans son cœur la crainte de ses jugements, afin qu'il vécût dans la componction, et qu'il en inspirât les salutaires sentiments aux autres.

On en jugera mieux par ses propres paroles, lorsque dans la suite étant au monastère il entretenait ses frères des circonstances de sa conversion. « Accablé, dit-il, d'affliction et le visage couvert de mes larmes, je suis venu : mais hélas! je ne sais si j'ai satisfait à la justice divine. Je demande donc à tous le secours de leurs prières, parce que j'ai fait à mon âme une profonde blessure. Ce ne sont pas les visions que j'ai eues qui me troublent; ce sont les pensées que j'ai écoutées qui me tourmentent. Un ange apparut à Pharaon, et lui prédit ce qui devait arriver; mais il n'en fut pas converti. Jésus-Christ dit à ceux qui ont prophétisé en son nom : Je ne vous connais point, vous qui faites des œuvres d'iniquité. Je sais que ce que j'ai vu est vrai : je l'ai bien éprouvé; mais l'injure que j'ai faite à Dieu me tourmente. Car n'est-ce pas détruire la divinité que d'attribuer au hasard tout ce qui arrive? Je suis assuré de ma faute; je m'en suis repenti : mais je ne suis pas sûr d'avoir apaisé la colère de Dieu et de me l'être rendu favorable. » Ephr., t. p. 601.

Pour reprendre à présent le fil de son histoire, il ne différa pas d'un moment à exécuter l'ordre qu'il avait reçu et la promesse qu'il avait faite. Il se retira sur la montagne auprès d'un saint vieillard qui y vivait en solitude; et s'étant prosterné à ses pieds, il lui raconta tout ce qui lui était arrivé, et obtint de lui de le prendre sous sa conduite. Comme les historiens disent qu'il vécut dans une congrégation de moines avec saint Julien dont nous avons parlé au chapitre précédent, nous ne savons point si le vieillard à qui il s'adressa était le supérieur de cette congrégation, ou s'il y passa après avoir fait sous lui ses premiers essais de la vie monastique. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ayant embrassé

la solitude dès sa jeunesse, il y fit des progrès si rapides dans toutes les vertus, qu'on le perdit, pour ainsi dire, de vue dans la perfection à laquelle il s'éleva. Il n'avait pas étudié la philosophie des hommes ; mais il acquit celle de Dieu. Il se renferma dans sa solitude pour y acquérir, à la faveur du repos de la retraite, cette vie parfaite à laquelle il aspirait de toute l'affection de son cœur. Il vécut dans un si grand dépouillement de toutes choses que, quoique son humilité le portât à dire toujours du mal de lui-même, aussi sincère dans ses paroles qu'il était humble dans ses sentiments, il put assurer dans la vérité, comme il le déclara à ses disciples dans la suite lorsqu'il était prêt de mourir, qu'il n'avait jamais eu ni bourse, ni bâton, ni besace, ni or, ni argent, ni aucune autre possession sur la terre, comme il l'avait appris de ce que Jésus-Christ avait dit à ses disciples : aussi, compare-t-on sa pauvreté à celle que les apôtres avaient pratiquée, et on le regarda comme un modèle parfait de cette vertu.

Il joignit à ce dénûment de toutes choses le combat contre lui-même, matant son corps par de grandes austérités pour le soumettre à la raison, et domptant par les jeûnes, les veilles et les autres travaux, les affections déréglées. Il lui était assez ordinaire de passer plusieurs jours de suite sans manger. Il était ennemi du sommeil, et n'en prenait qu'autant qu'il était nécessaire pour vivre, le regardant comme un ennemi, et employant, pour tâcher de le vaincre, tout ce que lui inspirait le désir ardent qu'il avait de s'avancer dans la vertu. C'était pour cela qu'il couchait à terre, et ajoutait bien d'autres mortifications. Il s'accuse dans sa confession de ne s'être pas appliqué au travail des mains ; mais c'est un effet de son humilité qui lui faisait exagérer ses moindres imperfections comme de grandes fautes ; car s'il ne s'y appliqua pas aussi fortement que d'autres solitaires ont pu le faire, il ne fut jamais à charge à personne pour sa subsistance ; et il recommande si souvent dans ses ouvrages ce saint travail, qu'on voit aisément que voulant en inspirer la pratique aux autres, il ne s'en dispensait pas lui-même.

Dieu bénit sa pénitence par le don de chasteté dont il le favorisa particulièrement; car on sait qu'elle est un don qui vient de lui. Son amour pour cette vertu angélique l'a fait comparer au patriarche Joseph, et elle paraissait autant en son corps qu'elle décorait son âme. Il ne laissait pourtant pas de veiller sur ses sens, et de s'éloigner des occasions dangereuses. Le démon lui en suscita pourtant, comme nous le dirons dans la suite ; mais il eut toujours le bonheur de s'en délivrer à la honte de cet ennemi.

Le zèle avec lequel il entreprit de se renoncer, lui fit surmonter aussi les défauts qui lui venaient de son caractère. Il était naturellement sujet à la colère, mais il vint à bout de la vaincre ; et on remarqua que depuis qu'il se fut rendu solitaire, il ne s'y laissa jamais aller; au contraire, il passa toujours pour être très-doux, patient et paisible. Sozomène et les *Vies des Pères des déserts* nous rapportent ce trait de sa modération. Il avait jeûné plusieurs jours, et comme ensuite il voulut prendre quelque nourriture, celui qui lui portait le pot de terre où était ce qu'il lui avait préparé, le laissa tomber et le cassa. Le Saint le voyant tout honteux, lui dit pour le consoler : « Ne vous affligez pas, mon frère ; puisque le souper ne vient pas à nous, allons-nous-en à lui, » et s'étant assis auprès du pot cassé, il mangea d'un air gai ce qu'il en put tirer.

Passant un jour par une ville, quelques personnes qui le virent voulant éprouver sa vertu, dirent à une femme de mauvaise vie de l'aborder. Elle le fit effrontément, et lui dit quelques paroles peu décentes. Il lui répondit sans s'émouvoir : « Suivez-moi ; » et lorsqu'ils furent à un endroit où il y avait le plus de peuple, il lui fit en peu de mots une leçon qui la remplit d'étonnement : elle se retira toute confuse sans avoir pu lui donner le moindre mouvement de colère.

Quoiqu'il pratiquât toutes les vertus à un éminent degré, celle dans laquelle il excella davantage fut l'humilité. Toute son espé-

rance était en Dieu, et par la confiance qu'il avait en lui, il n'y avait rien sur la terre qui le touchât que sa pure gloire. Il fuyait tellement celle des hommes, qu'on ne pouvait le louer qu'il n'en souffrît étrangement dans son cœur. Saint Grégoire de Nysse. qui rapporte ceci, dit à ce propos qu'une personne le louant en sa présence, la peine qu'il en eut parut d'abord sur son visage: on le vit changer de couleur, baisser les yeux contre terre, demeurer interdit et couvert de confusion, et suer partout le corps. Sozomène nous apprend aussi qu'ayant été élu évêque d'une ville qu'il ne nomme point, comme on cherchait le moyen de l'emmener pour le faire consacrer, à peine l'eut-il appris qu'il s'en alla au milieu de la place, contrefaisant la démarche d'un fou, déchirant ses habits et mangeant devant tout le monde: et il le fit si bien, que ceux qui voulaient le prendre crurent qu'il avait réellement perdu l'esprit, ce qui les détermina à se retirer. Quand il vit qu'ils s'en allaient, il prit aussi son temps pour s'enfuir, et se tint caché jusqu'à ce qu'il sût qu'on en avait élu et sacré un autre.

Mais pour être convaincu de sa profonde humilité, il ne faut que lire ses ouvrages, où il n'a rien oublié pour persuader tout le monde qu'il était un très-grand pécheur; et cela paraît encore en particulier de celui que nous avons de sa confession et de sa conversion à Dieu, où il entre dans le détail de ses défauts et de ses fautes, dans le temps même qu'il était honoré de tout le monde, et qu'il avait déjà beaucoup écrit pour le bien des âmes, comme s'il eût voulu détruire par là les idées avantageuses qu'il avait si justement méritées. Il se soutint dans les mêmes sentiments jusqu'à la fin de sa vie; et son testament, dont nous parlerons en son lieu, en est une preuve non moins évidente qu'édifiante.

On peut regarder comme un effet de son humilité ses soupirs et ses larmes, dont il avait reçu le don avec tant d'abondance, qu'elles étaient intarissables. Saint Grégoire de Nysse dit là-des-

sus : « On ne peut parler de ses larmes sans en verser soi-même. Il lui était aussi ordinaire d'en répandre, qu'il est naturel aux hommes de respirer. Il pleurait nuit et jour, et il n'était pas un seul moment sans pleurer, hors le peu de temps qu'il donnait au sommeil. Tantôt il pleurait les péchés des hommes, et tantôt les siens propres. Ses soupirs succédaient à ses larmes, ou plutôt ils étaient l'effet de l'abondance de ses larmes. Il se faisait en lui comme un circuit merveilleux de ses soupirs qui faisaient couler ses larmes, et de ses larmes qui excitaient ses soupirs ; en sorte qu'on ne pouvait bien discerner lequel des deux était la cause de l'autre, parce qu'ils se suivaient sans interruption.

« On en sera aisément persuadé, ajoute saint Grégoire, en lisant ses ouvrages ; car non-seulement on reconnaît ce don précieux dans ce qu'il a écrit pour porter les autres à régler leurs mœurs et à embrasser la pénitence, mais même dans ses éloges des saints. On le voit toujours pleurant, et toujours il revient à ses sentiments de componction. C'était là comme les richesses de son âme pénitente qu'il présentait à tout le monde. »

Il semble que son humilité jetait de plus profondes racines dans son cœur à mesure que sa réputation s'étendait davantage. Plus on l'estimait, plus il paraissait vil et méprisable à ses propres yeux. Lorsqu'étant à Edesse, où nous le suivrons bientôt, on recourait à lui pour recevoir ses instructions, il y trouvait un nouveau sujet de s'humilier en se regardant comme ces scribes et ces pharisiens, de qui Jésus-Christ disait au peuple de faire ce qu'ils disaient, mais de ne pas imiter leurs œuvres. Il lui semblait même, quand on lui demandait des avis, que c'était pour le porter à s'instruire lui-même en parlant aux autres. Rien n'est si touchant que ce qu'il a dit dans la préface d'un traité *des Vertus et des vices*, qu'il fit pour quelques religieux étrangers qui étaient venus pour le consulter.

« Que vous êtes heureux, mes frères bien-aimés de Jésus-Christ, leur dit-il, de mener une vie si louable et si utile, et que

je suis malheureux de n'en mener qu'une inutile ! Oui, mes frères, je vous estime bienheureux de vous être rendus par là amis de Jésus-Christ et de ses anges; mais qui pourra pleurer assez mon sort d'avoir irrité mon Dieu par l'inutilité de mes œuvres? Vous êtes heureux, puisque vous acquerrez le ciel par une vie sainte et une immense charité; et j'admire comment vous avez entrepris un long et pénible voyage pour l'utilité de vos âmes ; mais ce qui m'étonne davantage, c'est que vous soyez venus de si loin demander des avis salutaires à un homme méprisable et à un pécheur tel que je suis. Vous êtes rassasiés, et vous vous adressez à un homme consumé de faim. Ceux qui reçoivent avec abondance la rosée spirituelle de la grâce, viennent demander à boire à celui qui sèche de soif. Ceux qui ont goûté les douceurs de la vertu, viennent à un homme plongé dans l'amertume de ses péchés. Comment vous, qui êtes riches, demandez-vous à un pauvre? Comment vous, qui êtes si sages, consultez-vous un grossier et un ignorant? Comment vous qui vous portez bien, cherchez-vous des remèdes auprès d'un malade ? Vous êtes libres, et je suis un vil esclave. Vous êtes fervents, et je suis un lâche. Vous brillez par vos vertus, et je demeure dans mon indigence. Vous êtes par votre tempérance, votre chasteté, toutes vos bonnes œuvres, la bonne odeur de Jésus-Christ, et je ne suis qu'infection à cause de ma lâcheté. »

Il poursuit le reste de cette préface sur le même ton. On n'y voit qu'un entier anéantissement de lui-même ; et quoiqu'il prononce autant d'oracles que de paroles, il n'y a que lui qui ne s'en aperçoit pas, parce que les bas sentiments qu'il a de lui-même l'empêchent de faire attention sur ce qu'il dit de sublime, de précieux et de saint. C'était en effet l'esprit de Dieu qui parlait par sa bouche, comme c'était ce même esprit qui le conservait dans une profonde humilité. Et cela lui avait été manifesté dans une vision que saint Grégoire remarque qu'il eut dans sa jeunesse, où il lui sembla voir sortir de sa langue une vigne

chargée de fruits, qui crût si fort, qu'elle remplissait toute la terre, et que tous les oiseaux venant manger de ses fruits, plus ils en prenaient plus il en restait. Ce symbole exprimait parfaitement d'une part le choix que Dieu avait fait de lui pour répandre sa parole dans les cœurs des peuples ; et de l'autre, cette humilité si constante et si sincère, qui fit qu'en communiquant aux autres ce qu'il avait reçu du ciel, il en demeura également rempli, sans que ni l'orgueil, ni la gloire du monde qui flatte l'amour-propre, lui en pussent rien dérober.

Il était encore à Nisibis lorsqu'en 350 Sapor, roi des Perses, assiégea cette ville, comme nous l'avons dit dans la Vie de saint Jacques ; et ce fut lui qui fit monter ce saint évêque sur la muraille pour maudire les ennemis. Il y a apparence qu'il fut disciple de ce grand Saint, ou tout au moins qu'étant à portée de le voir souvent, il en profita pour s'instruire toujours plus des vertus. Nous croirions aussi que la mort de saint Jacques et celle de saint Julien, son voisin de cellule et son confident, lui furent une occasion de quitter Nisibis pour aller à Édesse, s'il fallait s'arrêter à des conjectures ; mais saint Grégoire de Nysse nous en donne une autre raison.

« Il ne changeait point de lieu, dit-il, par son propre esprit, mais selon que l'esprit de Dieu, qui l'instruisait intérieurement, le lui inspirait pour le bien des âmes. Alors, fidèle à sa voix par une parfaite soumission à ses ordres, il allait où le Seigneur l'appelait ; et ce fut ainsi qu'imitant l'obéissance d'Abraham, il sortit de sa patrie pour se rendre à Édesse, n'étant pas juste qu'un soleil si éclatant demeurât plus longtemps caché. »

Le Saint se proposa aussi dans ce voyage d'y honorer les choses saintes, dit encore saint Grégoire, apparemment les reliques de l'apôtre saint Thomas qu'on y révérait, et de conférer avec un grand personnage pour profiter de ses lumières, comme il était destiné pour y communiquer les siennes aux autres. Saint Grégoire ne nomme point ce personnage ; mais il y en avait de

très-illustres à Édesse et aux environs, comme saint Barses qui mourut en 379, et qui pouvait bien être évêque en 350, et saint Julien Sabas, etc.

En approchant de la ville il pria le Seigneur que le premier qu'il rencontrerait fût quelqu'un qui lui parlât des saintes Écritures. Mais il fut bien étonné quand, au lieu d'une personne de science et de piété, il trouva une mauvaise femme à la porte même. Il en détourna ses yeux avec quelque chagrin, et se plaignit intérieurement à Jésus-Christ de ce qu'il n'avait pas exaucé sa prière, n'y ayant point d'apparence que cette créature entrât en discours avec lui sur des sujets des Livres saints. Cette personne pourtant s'arrêta et le regarda fixement. Éphrem s'en aperçut et l'en reprit; mais elle lui répondit: « Je fais ce que je dois en vous regardant, puisque je suis femme et que j'ai été tirée de vous qui êtes homme: mais vous, au lieu de me regarder, regardez la terre d'où vous avez été tiré. » Le Saint admira cette repartie, et loua la puissance incompréhensible de Dieu qui nous accorde quelquefois par les voies qui nous paraissent les moins propres les grâces que nous lui demandons; et il avoua qu'il avait beaucoup trouvé à profiter de cette réponse. Sozomène, qui raconte aussi cette histoire, dit que le Saint fit là-dessus un livre qui fut un de ceux que les Syriens estimaient le plus; mais il n'est point parvenu jusqu'à nous.

La maison où il logea était vis-à-vis de celle d'une autre créature semblable, et il ne le savait point. Après qu'il y eut passé plusieurs jours, cette femme lui dit: « Mon Père, donnez-moi votre bénédiction. » Il tourna les yeux vers la fenêtre pour voir qui c'était, et l'ayant aperçue, il lui répondit: « Je prie Dieu qu'il vous bénisse. » — « Mais, répliqua la femme, vous manque-t-il quelque chose dans votre hôtellerie? » — « Il ne me manque, lui dit-il, que quelques pierres et un peu de terre pour boucher la fenêtre par laquelle vous voyez ici. » — « Vous me traitez bien durement, lui dit cette femme, pour la première fois que je vous parle; »

t tout de suite elle lui tint un langage tel qu'on pouvait l'at-
endre d'une semblable créature. Le Saint lui demanda d'agir
u milieu de la ville comme elle agissait chez elle. Elle se récria
ur la honte qu'il y aurait à le faire, et le Saint en prit occasion
e lui représenter que si elle craignait la vue des hommes, elle
evait rougir à plus forte raison sous les yeux de Dieu qui est
résent partout, et qui, au jour du jugement, rendra à chacun
elon ses œuvres. Cette femme fut si touchée de sa remontrance,
u'elle vint se jeter à ses pieds fondant en larmes, et lui dit :
« Serviteur de Jésus-Christ, mettez-moi, je vous en conjure, dans
a voie du salut, afin que Dieu me pardonne tous les crimes que
j'ai commis. » Le Saint la confirma par plusieurs paroles qu'il
lui dit de la sainte Écriture, dans le désir de faire pénitence. Il
la mit dans une maison religieuse, et par là hors des occasions
du péché.

Pour lui il continua ses exercices de la vie solitaire et se retira dans un monastère ; mais il n'y put demeurer caché, soit que sa réputation l'eût annoncé à Edesse avant qu'il y vînt, soit que son mérite, quand il y fut arrivé, y fût aussitôt connu ; car on l'obligea de se partager entre le repos de la cellule et le ministère de la parole, non-seulement pour donner des instructions particulières à ceux que la confiance si bien fondée en ses lumières et sa piété attirait auprès de lui, mais encore pour prêcher publiquement au peuple. Il fut élevé au diaconat et fut attaché à l'église d'Edesse, ce qui l'y fixa tout à fait : c'est pour cela qu'il est toujours qualifié diacre d'Edesse. Quoique le ministère de la prédication ne fût pas une fonction ordinaire de son ordre, l'obéissance qu'il devait à son évêque l'y obligea, et d'ailleurs sa charité ne lui permit point de s'en excuser, bien qu'il craignît toujours d'être davantage condamné devant Dieu pour avoir annoncé les maximes évangéliques, que son humilité lui faisait croire qu'il ne pratiquait pas lui-même.

Le discours sur le sacerdoce qu'on a placé à la tête de ses ou-

vrages, est un sermon fait au clergé. Comme la prédication fut sa fonction principale, il convient que nous nous étendions ici sur les dispositions qu'il y apportait, sur les grâces qu'il reçut du Ciel pour s'en acquitter dignement, sur le zèle avec lequel il s'y appliquait, sur les sentiments dont il l'accompagnait, sur les fruits de salut qu'il produisait. Nous puiserons aux bonnes sources pour ne rien avancer que d'indubitable. Saint Basile, saint Grégoire de Nysse, Théodoret, Sozomène, les ouvrages même du Saint seront nos autorités.

Saint Ephrem n'avait pas été élevé dans les sciences humaines. Il ignorait les sciences des Grecs; il ne parlait que sa langue naturelle, qui était la syriaque ; mais il en acquit toute la pureté: il l'enrichit même par diverses poésies qu'il composa. Il étudia aussi la logique et les règles du raisonnement, se fixant pourtant à ce qui pouvait lui être utile, et laissant ce qui lui parut superflu. Mais sa principale étude fut de la sainte Écriture, des dogmes de l'Église, et des fausses opinions des hérétiques, pour les réfuter comme il devait : voilà ce qui concerne les secours extérieurs.

Ce qui contribua à le faire réussir dans son ministère fut la pureté de son cœur, par laquelle il mérita de recevoir de Dieu le don de science et le don de la parole d'une manière miraculeuse, et qui le fit admirer, comme on l'a admiré dans tous les temps, et que nous le faisons encore aujourd'hui dans ce qui nous reste de ses ouvrages. Son humilité lui a fait dire qu'il n'avait pu apprendre la philosophie des hommes ; mais Dieu montra qu'il l'avait partagé avantageusement de sa sagesse, comme nous le dirons plus bas.

C'était principalement aussi par ces dons merveilleux qu'il discernait avec plus de pénétration la vérité de l'erreur, et ce qui était plus propre à convaincre et à toucher ses auditeurs, que ce qui pouvait moins y servir. Et que ne devait pas faire un homme qui faisait son étude presque continuelle des Livres saints, et son exercice de l'oraison, et qui s'y portait avec un cœur excellem-

ment disposé à recevoir les lumières que Dieu communique à ceux dont il ouvre l'esprit pour comprendre ses plus sublimes vérités ?

Il ne s'engageait point à ce ministère sans avoir invoqué la parole éternelle qui donne aux autres la grâce de la parole. Il s'y préparait par la prière et par les larmes, et suppliait ses auditeurs d'y joindre aussi les leurs, afin d'obtenir de Dieu la grâce de leur rendre ses discours utiles, persuadé par son humilité qu'ils étaient plus dignes que lui d'être exaucés du Père de lumière. Il mêlait quelquefois dans ses discours des élévations à Dieu, et les terminait aussi par des prières : ce qui fait qu'on en trouve encore de si touchantes dans ses ouvrages qui nous restent.

Voici, par exemple, une prière qu'il adresse à Dieu au milieu d'un discours qu'il a fait sur la componction : « Dieu de bonté et de miséricorde, je vous en conjure par vos miséricordes, ne me placez pas à votre gauche avec les boucs, parmi ceux qui vous ont irrité, et ne me dites pas, *Je ne vous connais point;* mais que votre clémence donne à mes yeux une source de larmes, afin que je ne cesse point de pleurer et de gémir. Percez, brisez mon âme de douleur et de componction ; abaissez mon esprit et humiliez mon cœur, et faites-en le temple de votre sainte grâce ; car encore que je sois un pécheur, que j'aie commis l'iniquité, que j'aie fait des actions impies, je frappe néanmoins continuellement à votre porte ; encore que je sois lâche et négligent, je marche pourtant toujours dans votre voie. »

La pureté d'intention avec laquelle ce grand Saint exerçait le ministère de la parole mérite d'être remarquée. Outre l'obéissance qui l'avait engagé dans sa mission, c'était un ardent amour de Dieu et une charité très-pressante pour le salut du prochain, qui le guidait et qui l'animait à le faire. Son humilité qui l'accompagnait partout, lui rendait en quelque façon ce ministère onéreux, parce qu'il eût mieux aimé recevoir des instructions que d'en donner, et qu'il craignait de se condamner lui-même

en combattant les vices des autres. Mais son zèle amoureux pour la gloire de Dieu, et sa compassion pour les âmes, qu'il ne pouvait voir périr sans en être pénétré d'une amère douleur, lui faisaient surmonter sa crainte, et le rendaient saintement courageux pour annoncer les vérités évangéliques.

« Eh quoi, dit-il dans un de ses discours, me tairai-je de peur de me condamner ! Et quel autre moyen ai-je, mon Dieu, de vous témoigner mon zèle et mon amour? Je parlerai donc et je ne cesserai de parler; car j'aime mieux être condamné, pourvu que j'accomplisse le ministère que vous m'avez confié. Je veux bien mourir, pourvu que vous soyez glorifié. Que les païens connaissent par là la force et la puissance de l'amour. Que les Juifs voient quelle est l'ardeur du zèle que j'ai pour vous, et que je puis mourir pour vous, sans que ni le fer, ni le feu, ni les autres supplices m'ôtent la vie. »

On voit aussi dans ses différents discours, qu'il regardait comme une de ses principales obligations de faire profiter le talent de la parole que Dieu lui avait donné. Il ne pouvait se résoudre à voir périr ses frères, ou par ignorance de leurs devoirs, ou par les mauvais conseils, ou par la séduction des faux docteurs, sans faire tout ce qu'il pouvait pour les sauver. Il croyait qu'il gagnerait beaucoup pour lui en profitant aux autres; et que comme on se perd en perdant les autres, il expierait ses propres péchés en guérissant ceux des autres. Enfin, il s'efforçait de sortir de la langueur où il se plaignait d'être en tâchant d'animer les autres par la vertu.

On remarque encore qu'il parle dans ses discours d'une manière pleine de tendresse et d'affection, en suppliant, en pressant, en conjurant; mais il ne laisse pas d'y joindre quelquefois la force et des répréhensions véhémentes. Un seul exemple sur une infinité d'autres que nous en pourrions rapporter, suffira pour le faire voir. « Mon affliction, dit-il, m'oblige de parler; mais mon indignité me ferme la bouche. Ma douleur me presse de faire

éclater ma voix; mais mes péchés m'ordonnent de me taire. Puis donc que je me trouve pressé des deux côtés, il me sera plus avantageux de rompre le silence que de le garder. Qui donnera de l'eau à ma tête, et à mes yeux une fontaine de larmes, pour pleurer nuit et jour les plaies de mon âme et l'extrême relâchement de la vie religieuse : relâchement qui se répand et se fortifie tous les jours ?

« Nos pères ont fait fleurir dans leur temps la vie religieuse : ils l'observaient parfaitement. Ces grands modèles de vertus étaient comme des astres lumineux qui répandaient une lumière éclatante dans tout le monde. Ils menaient une vie sainte au milieu même des hérétiques des impies. Ils forçaient, en quelque façon, leurs ennemis et leurs persécuteurs d'admirer leur innocence et la pureté de leurs mœurs, et les rendaient leurs imitateurs. Aujourd'hui nous menons une conduite toute différente. Il n'y a plus parmi nous de ces hommes doux, pacifiques qui souffrent patiemment les injures et les outrages. Tous, au contraire, sont colères, emportés, querelleurs; tous sont lâches, paresseux, dédaigneux; tous cherchent la propreté et la vanité dans les habits; tous ambitionnent la vaine gloire; tous sont amateurs d'eux-mêmes, etc. »

Saint Grégoire de Nysse nou sfait admirer cette source merveilleuse de science que l'Esprit-Saint avait mis dans son esprit; « en sorte, dit-il, que quoique les paroles coulassent de sa bouche comme un torrent, elles étaient trop lentes pour exprimer ses pensées. Quelque prompte que fût sa langue, elle succombait à cette foule d'idées que son esprit lui fournissait : elle égalait la vitesse des autres esprits, mais non pas la rapidité du sien. C'est pourquoi il pria Dieu de modérer ce fonds inépuisable qu'il lui avait donné, en lui disant : « Retenez, Seigneur, les flots de votre grâce ; » car cette mer de science qui cherchait à se décharger par sa langue, l'accablait en quelque façon, les organes de la parole ne pouvant suffire à ce que son esprit lui présentait pour l'instruction des autres. »

Cette fécondité admirable de la science que l'Esprit-Saint lui communiquait, avait été manifestée dans une vision à un vieillard respectable par sa piété. C'est encore saint Grégoire qui le rapporte. « Un vieillard très-éclairé, dit-il, aperçut une troupe d'anges qui, en descendant du ciel, tenaient un livre écrit dedans et dehors, et s'entredisaient : « A qui faut-il donner ce livre? » Les uns nommaient une personne, les autres en nommaient une autre d'entre ceux qui paraissaient les plus saints dans ce temps-là ; et après les avoir examinés, ils disaient tous ensemble : « Il est vrai qu'ils sont saints et de véritables serviteurs de Dieu; mais on ne peut pas leur donner ce livre. « Enfin, après en avoir nommé beaucoup d'autres également saints, ils s'accordèrent tous à dire : « Ce livre ne peut être confié qu'à Ephrem, si doux et si humble de cœur ; » et ils le lui donnèrent aussitôt. Ce vieillard ayant vu ceci, se hâta de se rendre à l'église, où il entendit saint Ephrem qui prêchait alors avec tant de grâces et de fruit, qu'il reconnut la vérité de la vision qu'il avait eue. Il ne put douter que le Saint-Esprit ne lui inspirât ce qu'il disait, et admira la grâce si abondante qu'il avait reçue. » Sozomène rapporte la même histoire, qu'on trouve aussi dans les *Vies des Pères des déserts*. On remarque une autre vision à peu près semblable dans l'histoire de sa vie, que nous ne rapportons point pour abréger.

Mais nous ne saurions omettre les effets que les exhortations de saint Ephrem faisaient sur le cœur de ceux qui l'écoutaient. C'est encore saint Grégoire de Nysse qui nous l'apprend. « Il n'était guère de ses auditeurs, dit-il, qui pût résister à la force de ses discours, et qui ne se déterminât à se convertir sincèrement, en voyant cette abondance de larmes dont il accompagnait ses paroles de vie. Quel était le cœur, eût-il été plus dur que le diamant, qui ne fût ramolli et qui ne pleurât ses péchés par une véritable pénitence? Quel naturel barbare et cruel n'était pas adouci et changé par ce miel si doux et si salutaire qui

sortait de sa bouche? Qui fût jamais si éloigné de la pénitence et si fort livré aux voluptés des sens ; qui, après l'avoir entendu parler des châtiments que Dieu réserve aux pécheurs après cette vie, ne pensât sérieusement à corriger la sienne et à effacer ses fautes par les larmes de la pénitence? »

On peut juger encore des impressions que ses discours faisaient sur les peuples, par ceux que firent depuis ses écrits. C'est encore saint Grégoire qui le remarque. « Car, dit-il, lorsqu'on veut faire entendre qu'une chose ne peut pas se faire, on dit en proverbe, qu'elle est aussi impossible qu'il le serait de fléchir la dureté d'un caillou. Mais l'expérience nous a appris dans saint Ephrem qu'il a fait ce prodige; car il ramollit et il brisa par la force de ses paroles des cœurs encore plus endurcis que les cailloux. On ne peut lire aussi ce qu'il dit de l'humilité sans renoncer à toute l'enflure de l'orgueil et sans entrer dans des sentiments de mépris de soi-même. Ce qu'il dit de la charité anime à une sainte ferveur et encourage à tout souffrir pour Dieu. L'éloge qu'il fait de la chasteté la fait paraître si aimable, qu'on se sent porté à se consacrer tout à Dieu par cette belle vertu. Quel homme, quand il parle du dernier avénement de Jésus-Christ? Il le fait avec tant de force, et en représente l'effrayant appareil avec tant d'énergie, qu'il semble qu'on est actuellement présent devant le trône du souverain Juge ; et il n'y a que la réalité seule qui puisse nous en donner une plus vive idée. »

Nous nous sommes étendus sur l'œuvre de saint Ephrem comme prédicateur, parce que ce fut là une des œuvres les plus considérables de sa vie. Avec quelle disposition de cœur il parlait! quelle droiture dans ses intentions! quel zèle pour la gloire de Dieu, et quel désir du salut des âmes! Combien était-il éloigné de se complaire en lui-même de la grandeur du talent qu'il avait reçu de Dieu! Avec quelle douceur, quelle tendresse, et en même temps quelle véhémence s'exprimait-il? Quelle sublimité dans

ses pensées, quelle grandeur dans ses sentiments, quelle noblesse dans ses expressions, quelle effusion de cœur dans son zèle! Il avait toutes les qualités extérieures qui font le prédicateur parfait, et toutes les vertus intérieures qui doivent accompagner la sainteté de son ministère. Il ébranlait, il ramollissait, il renversait, il brisait les cœurs. Rien ne lui résistait. Mais il touchait, parce qu'il était puissamment touché lui-même; et c'est ainsi que Dieu bénissait les travaux qu'il soutenait pour sa gloire et pour son amour.

Quoique nous ayons dit que saint Ephrem eut corrigé son naturel porté à la colère dans sa jeunesse par la grande douceur qu'il acquit en travaillant efficacement à se modérer, cependant comme cette douceur était en lui une vertu de charité, qui ne ralentissait point l'ardeur de son zèle lorsqu'il s'agissait de la gloire de Dieu et du bien des âmes, il s'élevait avec une force et une vigueur apostolique plus particulièrement contre les ennemis de la foi. Aussi tant qu'il vécut il ne cessa de poursuivre les hérétiques, qui étaient de son temps en grand nombre, et il réussit à retirer de leurs piéges quantité de personnes qu'ils avaient séduites. Saint Grégoire dit que, quand il les attaquait, il paraissait à leur égard comme un athlète expérimenté et victorieux contre un enfant qui est sans force.

Aucune considération humaine, aucune crainte ne pouvaient l'empêcher de se déclarer hautement pour la doctrine catholique. Quoique l'impiété d'Arius dominât de son temps en Orient, et qu'elle fût protégée par les puissances du siècle, il se montra toujours dans ses paroles et dans ses écrits le défenseur intrépide du dogme de la Trinité sainte, incréée et consubstantielle, et de la divinité de Jésus-Christ. Il combattait les anciens hérétiques et ceux qui paraissaient de son temps. Il ruina même par avance celles qui devaient naître après lui, comme de Nestorius et d'Eutychès, Dieu les lui ayant fait connaître par la lumière de la prophétie. Nous verrons encore ceci plus particulièrement en parlant

de son testament. Il ne poursuivit pas les païens avec moins de force ; et enfin, sans avoir besoin de l'érudition des Grecs, et par la grâce qu'il avait reçue de Dieu, il lançait de si terribles traits en sa langue naturelle contre tous ces adversaires de la foi, qu'il les accablait sous ses coups puissants.

Un hérétique nommé Bardesane, qui avait donné son nom à sa secte, et son fils Harmone, s'étaient rendus célèbres dans l'Osrhoëne et l'avaient infectée de leurs erreurs. Pour les mieux faire glisser dans les esprits, Harmone, instruit dans les sciences des Grecs, s'en était servi pour faire à leur imitation des poésies en langue syriaque, qu'il avait mises en musique, et qui avaient d'autant plus paru agréables aux Syriens, qu'on tient qu'avant cet hérétique on n'avait point d'usage de semblables chants. Saint Ephrem voyant le préjudice que cela pouvait porter à la foi, se servit du talent que Dieu lui avait donné de la poésie, et ayant bien étudié les mesures qu'Harmone avait observées, il composa sur les mêmes airs des hymnes pleines des vérités catholiques, tant en l'honneur de Dieu et de ses saints, que sur divers autres points de doctrine ; de sorte que le peuple y trouvant la même harmonie, et s'instruisant des vérités qu'il devait apprendre, laissa les chansons de l'hérétique et ne chanta plus que celles du Saint ; ce qui servit même dans la suite à rendre les fêtes des martyrs plus solennelles et plus gaies, comme nous l'apprenons de Théodoret et de Sozomène.

Quoique saint Ephrem fût très-occupé dans le ministère de la prédication et dans les fonctions de son ordre, il ne laissait pas de vivre en retraite et dans sa solitude autant qu'il le pouvait. Son état de solitaire lui était infiniment cher, et il en conservait toujours l'habit et les pratiques. Il faisait son séjour ordinaire dans son monastère et dans sa cellule, d'où il ne sortait que pour remplir les devoirs de sa mission et de la place qu'il avait dans le clergé. C'était dans ce monastère qu'il recevait tous ceux qui venaient s'édifier auprès de lui et écouter ses excellentes instructions.

Il y a parmi ses ouvrages une lettre qui porte son nom, et qui est très-digne de lui, par laquelle il paraît qu'il avait été supérieur de ce monastère ; mais comme il était souvent obligé de se trouver à Edesse, pour satisfaire aux devoirs du diaconat, il en avait remis le gouvernement à un frère nommé Jean, et y avait vécu depuis en simple religieux. Cela fait qu'un nommé Théodose l'ayant extrêmement pressé de le recevoir dans son monastère, il l'avait renvoyé à Jean comme à l'abbé, et qu'il ne recevait personne avec lui sans le consulter auparavant, en quoi l'on voit quelle était son humilité. Par cette même vertu il honorait les différentes pratiques, même extraordinaires, de quelques solitaires de ce temps-là, par lesquelles ils abattaient leur corps pour sauver leur âme, et il s'anéantissait en disant que sa lâcheté l'empêchait de rien faire de semblable.

Nous avons dit que saint Éphrem avait quitté Nisibis sa patrie pour demeurer à Édesse, et qu'il ne l'avait fait que par le mouvement du Saint-Esprit ; c'est saint Grégoire de Nysse qui nous l'assure, et il ajoute que ce fut par le même esprit qu'il fit le voyage d'Édesse à Césarée en Cappadoce, pour y voir le grand saint Basile qui en était évêque. Tout ce qui lui arriva dans cette visite prouve manifestement que c'était Dieu qui la lui avait inspirée. Saint Basile le connaissait déjà de réputation, soit lorsqu'il avait été en Mésopotamie vers l'an 357, soit par ce que lui en avait dit saint Eusèbe de Samosate qu'il visita en 372.

Saint Éphrem, qui nous rapporte lui-même en partie ce qui lui arriva, dit que s'étant trouvé à la ville (c'était Césarée) et Dieu voulant lui manifester les effets de sa miséricorde, il entendit une voix qui lui dit : « Levez-vous, Éphrem, et allez recevoir des pensées et des instructions dont vous pouvez vous nourrir. » Il répondit d'abord avec empressement que son ardent désir pour le bien lui inspirait : « Seigneur, où le pourrai-je trouver ? » Et la même voix répondit : « J'ai dans ma maison un vase qui brille et qui est magnifique, il vous fournira cette nourriture. »

A ces paroles, saisi d'étonnement et d'admiration, il se rendit à l'église ; et à peine était-il au vestibule que le désir de le voir lui fit aussitôt regarder par la porte dans le saint temple, et il découvrit dans le sanctuaire saint Basile, ce vase d'élection exposé en présence de son troupeau, dont tous les yeux étaient fixés sur lui, et qui lui présentait avec la majesté d'une éloquence céleste le divin pâturage, c'est-à-dire la loi évangélique, la doctrine de saint Paul, et tout ce qui peut inspirer du respect pour nos sacrés mystères. Mais Dieu lui ouvrant les yeux d'une manière miraculeuse pour manifester des choses plus cachées, ou plutôt la source qui fournissait à ce saint docteur ces eaux de vie qu'il répandait sur ses heureuses ouailles, il aperçut une colombe blanche comme de la neige, et resplendissante de lumière, assise sur son épaule, qui lui disait à l'oreille les choses qu'il prêchait à son peuple. Éphrem se mit alors à louer hautement la sagesse de ce saint docteur, et la magnificence de Dieu qui sait si bien glorifier ceux qui le glorifient.

Comme il s'exprimait en syriaque, on pouvait ouïr sa voix sans entendre ce qu'il voulait dire ; mais quelques-uns des assistants à qui cette langue n'était pas inconnue le comprirent et demandèrent qui était cet étranger qui louait ainsi leur évêque. Dieu fit connaître en même temps à saint Basile que c'était saint Éphrem, et après la fin de l'assemblée l'ayant fait appeler, il lui demanda par un interprète pourquoi il l'avait ainsi loué devant tout le monde ; il ajouta : « Vous êtes donc Éphrem qui avez si généreusement baissé le cou sous le joug salutaire de Jésus-Christ ? » — « Ah ! répondit-il, je suis plutôt cet Éphrem qui me suis écarté de la voie du salut. »

Saint Basile le prit alors par la main, l'embrassa et lui présenta une table chargée, non de viandes corruptibles, mais de vérités éternelles. Il lui parla des moyens de se rendre agréable à Dieu, d'éviter le péché, de dompter les passions, de se rendre favorable le souverain Juge et d'arriver à la perfection évangé-

lique. Mais il le fit avec tant d'onction, qu'Éphrem ne pouvant plus contenir les effets que ses paroles avaient faits dans son cœur, s'écria en fondant en larmes : « O mon Père ! n'abandonnez pas un lâche et un paresseux : mettez-moi dans le droit chemin; ramollissez mon cœur de pierre. Dieu m'a conduit à vous afin que vous preniez soin de mon âme, et que, comme un pilote expérimenté conduit heureusement son vaisseau, ainsi vous me conduisiez au port du salut. »

Ils s'entretinrent ainsi quelque temps avec cette satisfaction et cette joie mutuelle que goûtent les saints quand ils discourent ensemble des choses célestes. Saint Éphrem assure qu'il en ressentit une telle vigueur dans son âme, qu'elle en fut toute renouvelée. Comme il parle au long dans l'éloge qu'il fait de saint Basile du démêlé que ce Saint avait eu avec l'empereur Valens pour le soutien de la foi catholique, il y a apparence qu'il en apprit de lui le détail. Ce saint docteur lui raconta aussi l'histoire des quarante soldats martyrisés à Sébaste sous Licinius, et l'exhorta à en faire l'éloge ; ce qu'il fit. On voit dans celui de saint Basile, qu'il fait un continuel parallèle de sa fermeté à soutenir la foi contre les efforts de l'empereur Valens, et de la constance de ces saints martyres contre les violences de Licinius. Outre ce que nous venons de rapporter, et que nous avons tiré de saint Grégoire de Nysse et des œuvres de saint Éphrem, on peut voir aussi les monuments de l'Église grecque de Cotellier.

Tillemont remarque que de la manière dont saint Éphrem parle de l'empereur Valens dans l'éloge de saint Basile, il y a apparence que ce prince était mort depuis peu, et que saint Basile vivait encore. Valens mourut le 9 d'août 378, et on ne peut guère étendre la vie de saint Éphrem au delà du mois de septembre de la même année. Mais avant que d'en venir à son bienheureux décès, nous avons encore à marquer quelques circonstances de sa vie.

Dieu l'avait favorisé d'un don éminent d'oraison. Outre les

visions qu'il eut et que nous avons rapportées, saint Grégoire de Nysse le compare à Moïse, et dit qu'il avait joui comme lui de la vue de Dieu autant qu'un homme en est capable, et qu'il eut aussi comme les prophètes diverses révélations ; et remarque en particulier, que méditant un jour sur un de nos mystères, il avait vu une colonne de feu qui allait jusqu'au ciel, et qui lui exprimait par cette élévation merveilleuse, la sublimité de ce mystère.

Une autre fois, lorsqu'il était déjà vieux, étant assis tout seul dans un lieu tranquille, et méditant sur les misères de cette vie et sur la négligence avec laquelle nous la passons, il leva les yeux au ciel, et étant comme ravi hors de lui-même, Dieu se fit voir aux yeux de son cœur, assis sur un trône de gloire, qui lui faisait de grands reproches. Il en fut saisi d'une telle crainte, que ne pouvant plus soutenir le poids de cette divine Majesté, il cherchait où il pouvait se cacher. Il se jeta enfin aux pieds du Seigneur, et le supplia par une prière très-vive et très-humble, d'avoir pitié de lui. Dieu exauça ses larmes, et rendit par là la paix à son cœur. Pour lui, il mit par écrit ce qui lui était arrivé, et le raconta à ses frères, leur disant que toutes les fois qu'il s'en rappelait le jour et l'heure, tout son corps en tremblait sans pouvoir retenir ses larmes ; et il le leur disait pour les porter à lui obtenir la miséricorde de Dieu par leurs prières.

Étant sorti aussi d'Éphèse avant le jour avec quelques-uns de ses disciples, il leva les yeux au ciel, et la clarté des étoiles qui brillaient, le fit penser à la gloire qui paraîtra dans les corps glorieux des saints, lorsqu'ils seront placés à la droite de Jésus-Christ, au jour du jugement universel. L'idée de ce jugement si redoutable le frappa aussitôt : il trembla et versa un torrent de larmes. Ses disciples lui en demandèrent le sujet, et il leur répondit : « Je crains fort, mes très-chers frères, que ceux qui, ne jugeant de moi que par ce qui paraît au dehors, me font passer pour un bienheureux, et louent les bonnes œuvres que je n'ai

qu'en apparence, ne se moquent de moi quand ils me verront plongé dans les flammes éternelles; car je ne sais que trop combien je suis négligent. »

Dieu voulut qu'un an avant sa mort il ajoutât à la couronne que son humilité et ses autres vertus lui avaient acquise, celle qu'il réserve à ceux qui ont exercé la miséricorde. La ville d'Édesse fut alors affligée d'une très-grande famine, et les gens de la campagne en souffraient plus que les autres. La compassion qu'il en eut l'obligea de quitter sa cellule, d'où, comme nous avons dit, il ne sortait que pour ses fonctions ecclésiastiques. Il vint dans la ville, et reprit sévèrement les riches de ce que, dans ce besoin public, ils négligeaient de secourir les pauvres, leur faisant voir que c'était de leur part une dureté et une avarice qui tournerait un jour à la perte de leur âme, dont ils devaient préférer le salut à la conservation des biens temporels.

Les riches, qui d'ailleurs avaient une grande vénération pour sa piété, voulurent d'abord s'excuser, donnant pour raison qu'ils n'étaient point attachés à leurs richesses, mais qu'ils ne savaient à qui confier leurs aumônes, parce qu'ils craignaient que ceux qu'ils en chargeraient ne s'en servissent pour eux-mêmes, au lieu d'en faire une sage distribution. Alors saint Éphrem, cet homme aussi charitable qu'il était humble, profitant de la bonne opinion qu'ils avaient de lui pour la faire servir au soulagement des pauvres, leur dit : « Et moi, pour qui me prenez-vous ? Que pensez-vous de moi ? » Ils lui répondirent selon leurs véritables sentiments, qu'ils le tenaient pour un homme de Dieu et d'une probité irrépréhensible. « Puis donc que vous me croyez tel, répliqua-t-il, confiez-moi le soin des pauvres. » — « Plût à Dieu, lui dirent-ils, que vous voulussiez en prendre la peine ? » — « Oui, leur ajouta-t-il, je le ferai très-volontiers pour l'amour de vous : je me charge dès aujourd'hui de l'administration et de la nourriture des pauvres. »

Quand il eut reçu leur argent, il fit disposer trois cents lits

lans les galeries publiques qu'il avait fait fermer, où il nourrit es pauvres; pansa les malades; fournit, de l'argent qu'on lui lonnait, aux besoins de tous ceux qui y venaient, tant de la campagne que de la ville, et ensevelit les morts, se prêtant à tout avec un zèle et une charité infatigable. Il s'employa pendant un an à ce saint exercice, après quoi, l'abondance des grains étant revenue, et chacun étant retourné chez soi, il retourna dans sa cellule, où il mourut au bout d'un mois d'une maladie qui dura peu de temps.

Toute la ville accourut au bruit qui se répandit de sa maladie, et fut témoin de ses derniers sentiments et de sa mort qu'elle accompagna de ses larmes. Dieu nous a conservé ses pieuses dispositions par le moyen de son testament, que saint Grégoire de Nysse cite souvent dans son éloge. C'est un monument très-respectable, qui nous présente l'esprit et le cœur de saint Éphrem avec des traits qui le feront toujours admirer. Cet homme de Dieu, environné de ses disciples et d'une foule d'habitants d'Édesse, comme Jacob mourant au milieu de ses enfants, ouvrit pour la dernière fois, malgré sa faiblesse et les douleurs qu'il sentait, sa bouche accoutumée à ne prononcer que des oracles, et plein de l'esprit de Dieu qui l'avait toujours guidé dans ses bonnes œuvres, il les exhorta tous à mettre à profit les instructions qu'il leur avait données durant sa vie, à en faire la règle de leur conduite, et à se conserver dans la pureté de la foi. Il insista principalement sur ce dernier point à cause des hérésies qui infectaient alors le monde, et il le fit avec des paroles puissantes, pour en graver plus profondément les sentiments dans leurs cœurs. Il donna nommément sa malédiction aux ariens, aux manichéens, aux novatiens, aux ophites, aux marcionites, aux eunomiens, aux paulianistes, disciples de Paul de Samozate, aux valentiniens, aux apollinaristes, aux infâmes borboriens ou gnostiques, à tous ceux qui adorent du bois, des pierres, le soleil et la lune, ou toute autre créature; à ceux qui s'arrêtent aux au-

gures et à l'astrologie judiciaire; et enfin aux messaliens dont quelques-uns, comme nous l'avons dit ailleurs, sous l'habit de moines et les apparences d'une prière continuelle, renouvelaient les impiétés des manichéens. Il recommanda donc à tous de se donner de garde de tous ces ouvriers d'iniquité, qu'il traite également d'insensés et de séducteurs, et les exhorte à demeurer fermes dans la foi de l'Église, qu'il appelle l'agneau que le loup infernal ne saurait dévorer, et la colombe que l'ennemi ne saurait prendre dans ses piéges.

« Ainsi, dit-il, comme mes disciples bien-aimés, et il pouvait appeler de même tous les habitants d'Édesse, ainsi, vous souvenant de mes recommandations et de la doctrine que je vous ai enseignée, et que j'ai conservée fidèlement depuis mon enfance, gardez-vous bien de vous écarter en aucun point de la foi catholique, et de vous laisser aller à aucun doute, ni sentiment de schisme et de séparation; et si quelqu'un s'élève contre l'Église, ou combat ses dogmes sacrés par une malheureuse désertion, je prie Dieu qu'il le frappe de la terreur de Caïn et qu'il vive comme lui sur la terre, ou qu'il tombe tout vivant dans les abîmes, ou qu'il périsse par les liens d'iniquité dont se servit le traître Judas pour se donner la mort. La foi qu'on m'a apprise est celle qui est venue des apôtres; ils n'en ont point annoncé d'autre dans toute la terre. C'est donc une témérité intolérable et un crime qu'on ne peut rejeter avec trop d'horreur, que d'oser blasphémer contre Dieu : or c'est blasphémer contre lui que d'abjurer la foi. » Enfin, il s'attache si fort à inculquer ceci dans l'esprit de ses disciples et de tous ceux qui étaient présents, qu'on eût dit qu'il n'avait que cette recommandation à leur faire. Cela nous fait voir quels terribles maux sont le schisme et l'hérésie ; l'horreur que les saints en ont eue, et les soins qu'ils se sont donnés pour les écarter des peuples dont l'instruction et la conduite leur étaient confiées.

L'humilité dont il fit profession toute sa vie, l'accompagna

jusqu'à la mort, comme il paraît encore par ce testament. Quoiqu'il semble y parler dans quelque endroit favorablement de lui-même, on voit que c'est plutôt pour animer ses disciples à suivre les avis qu'il leur avait donnés que par une propre estime. Il le fait comme Samuel l'avait fait autrefois en se démettant de la conduite du peuple de Dieu, et saint Paul à Milet, en disant adieu aux chrétiens d'Asie. D'ailleurs, revenant toujours à s'accuser de ses péchés, il ne se reconnaît et ne veut qu'on le regarde que comme un pécheur qui a tout sujet de craindre la justice de Dieu; qui ne va se présenter qu'en tremblant devant son tribunal; qui implore avec larmes sa très-grande miséricorde, et qui n'a mis son espérance que sur son infinie bonté.

C'est aussi pour cette raison que se croyant indigne de toute louange et de tout honneur, il emploie une grande partie de son testament à défendre fort sévèrement qu'on lui rende aucun honneur après sa mort. Il entre là-dessus dans un grand détail, disant qu'il ne veut point absolument qu'on revête son corps de riches habits, ni qu'on l'embaume, ni qu'on le conduise avec pompe à la sépulture, ni qu'on l'enterre sous l'autel, ou en quelqu'autre endroit du temple de Dieu, ou avec les saints, étant indigne de leur compagnie ; ni qu'on allume des cierges ; ni qu'on le place dans un tombeau particulier, ni qu'on prenne rien de ses habits pour le garder comme des reliques. Mais il veut qu'on se contente de le revêtir de la tunique et du manteau qu'il portait ordinairement, qu'on le porte ainsi sur les épaules, et qu'on se hâte de l'enterrer comme un homme de néant dans le cimetière avec les étrangers, sans autre cérémonie que celle de réciter des psaumes et des prières. Il demande pourtant avec beaucoup d'instances qu'on ait soin de se souvenir de lui dans les prières, qu'on fasse aussi pour lui de fréquentes oblations, et qu'on fasse encore mémoire de lui le trentième jour après sa mort.

Il fait les défenses que nous venons de marquer avec des fulminations terribles contre ceux qui y manqueront, tout son des-

sein étant de s'anéantir comme un très-grand pécheur, et voulant que tout le monde en soit convaincu, autant qu'il en était persuadé dans son âme par la plus profonde et la plus sincère humilité. Aussi, tous ceux qui voudront apprendre à acquérir cette grande vertu, qui élève autant l'âme à Dieu qu'elle s'abaisse davantage, trouveront dans ce monument de la sienne un modèle des plus parfaits qu'ils puissent imiter.

Mais tandis qu'il s'efforçait de se déprimer en présence du peuple d'Édesse, qui était prévenu à si juste titre d'une vénération extraordinaire pour sa piété, Dieu le fit paraître dans ces mêmes circonstances comme un prophète, et le fit parler avec l'autorité des anciens patriarches, dont, selon la remarque de saint Grégoire de Nysse, il avait retracé en lui la foi vive, et toutes les autres vertus. Ayant donc tous les témoins de ses derniers sentiments sous ses yeux et comme sous ses mains, et les appelant ses pères, ses frères et ses enfants, après les avoir conjurés par le nom de Jésus-Christ de distribuer aux pauvres ce qu'ils avaient résolu d'employer pour sa sépulture, comme plus utilement appliqué au bien de leurs âmes et de la sienne, il leur donna sa bénédiction en ces termes : « Que le Seigneur reçoive le don que vous lui ferez, comme il reçut le sacrifice du juste Noé, et d'Abraham notre père selon la foi. Que votre ville soit bénite, que tous ses habitants soient bénis avec elle ; car Édesse est la cité et la mère des véritables sages, qui a été bénite de Jésus-Christ par ses disciples qui en ont été les apôtres. »

Il donna ensuite sa bénédiction à ses disciples, tant en général qu'en particulier, comme Jacob avait fait à ses enfants, et ces bénédictions furent autant de prophéties.

Dieu confirma dans le même temps par un miracle les fulminations qu'il avait faites contre ceux qui oseraient aller contre ses intentions au sujet de ses funérailles. Un homme opulent qui se trouvait présent et avait apporté une riche étoffe pour envelopper son corps, entendant qu'il voulait qu'on donnât aux

pauvres ce qu'on avait destiné pour cela, dit en lui-même : « Je garderai ce riche habit, puisque j'ai d'ailleurs assez d'argent pour aire l'aumône ; » mais il fut dans le moment possédé du démon, qui le fit tomber et rouler à terre aux pieds de son lit en écumant et en jetant de grands cris. Le Saint lui reprocha d'être tombé dans ce malheur par sa faute, et voulut qu'il la confessât publiquement ; ce qu'il fit : après quoi il pria pour lui, lui imposa les mains et le guérit.

Durant qu'il parlait en pleurant, et que le peuple qui l'environnait pleurait aussi, une jeune dame nommée Lampriotate fendit la presse, vint se jeter à ses pieds, et le conjura de souffrir du moins qu'elle lui fît faire un petit cercueil. Il le lui accorda, à condition qu'on ne lui ferait point un tombeau de marbre. Il lui donna aussi pour avis de ne point aller. dans des chaises portées par des hommes, lui représentant que cela n'était pas conforme à la piété. Elle le lui promit, et le Saint en lui donnant sa bénédiction, lui fit espérer non-seulement la gloire du ciel, mais encore que la vraie foi subsisterait dans sa postérité.

Enfin, après avoir dit ces choses et beaucoup d'autres, il expira dans la paix du Seigneur, et comme il est marqué dans son testament, il rendit son âme à Dieu dans l'état le plus heureux qu'on puisse souhaiter. On l'enterra de la manière qu'il l'avait recommandé. On met sa mort vers l'an 378 suivant l'autorité de saint Jérôme. Les Grecs marquent sa fête le 28 de janvier et les Latins le 1er février. Il n'y a pourtant point d'apparence qu'il soit mort en l'un ou en l'autre de ces jours, puisque Pallade paraît rapporter sa dernière maladie à la saison de la moisson : à quoi le *Martyrologe* de Bède est conforme, en mettant le jour de sa déposition, c'est-à-dire de sa mort ou de sa sépulture, au 9 de juillet. On ne sait pas combien de temps il a vécu ; mais on l'appelle communément le vieillard dans l'histoire de sa vie.

Sa mémoire fut aussitôt honorée dans l'Église, puisque saint

Grégoire de Nysse, qui ne vécut pas jusqu'au cinquième siècle, prononça publiquement son panégyrique au jour de l'anniversaire de sa mort, qu'on célébrait déjà en Cappadoce. Il a puisé beaucoup dans son testament en faisant son éloge, ce qui nous rend cette pièce encore plus authentique. Il remarque qu'on voyait sur le visage de ce Saint la simplicité, la douceur et un caractère de probité joint à la majesté d'un ange ; de sorte que quand même il gardait le silence, il suffisait de le voir pour être porté à la miséricorde et à la charité, et qu'il n'y avait point d'homme, si effronté qu'il fût, qu'il le regardât sans rougir et sans rentrer dans la modestie.

Il termine enfin son discours en ces termes, en s'adressant au Saint qu'il loue : « C'est là, notre très-bon Père et illustre docteur de l'Église, le juste tribut de louanges que nous vous rendons. Vous n'en avez pas besoin, et elles ne répondent pas à vos mérites ; car votre gloire ne dépend point de nos éloges, puisque vous êtes bien au-dessus par vos vertus. Mais nous vous les donnons pour l'utilité et la consolation de ceux qui vivent ; car ce qu'on rapporte des hommes célèbres par leur sainteté est comme un flambeau qu'on présente aux autres pour les éclairer dans le bien, et comme un aiguillon qui les excite puissamment à bien vivre. Sans parler des différentes raisons que nous avons eues de vous louer aujourd'hui, fondées sur la pureté de votre vie et de votre doctrine, qui a rempli toute la terre de votre nom ; nous y avons encore été excités par la délivrance que vous avez obtenue d'un esclave qui a invoqué votre nom et a été heureusement rendu à sa patrie. Nous avons donc osé entreprendre de vous louer, quoique nous en soyons indignes, et nous l'attribuons à votre intercession auprès de Dieu si nous avons eu le bonheur d'y réussir ; mais si nous sommes demeurés au-dessous de la grandeur de notre sujet par la faiblesse de nos paroles, pardonnez-nous ce jugement, nous penserons que vous étant humilié toute votre vie, vous avez refusé des louanges, même

après votre mort. Quoi qu'il en soit, nous avons cette confiance que vous ne vous en offenserez point, et qu'ayant satisfait à notre dévotion, vous ne détournerez point vos yeux de ceux qui se glorifient d'être vos enfants bien-aimés ; et qu'au contraire vous daignerez agréer les louanges qu'ils vous donnent, quoique leur langue ne fasse, pour ainsi dire, que bégayer. Vous avez le bonheur d'être devant l'autel du Très-Haut dans le ciel, et vous y offrez en la compagnie des esprits célestes un sacrifice perpétuel de louange à la très-adorable Trinité. Nous vous supplions de vous souvenir de nous, et d'obtenir la rémission de nos péchés, afin que nous puissions jouir un jour de la gloire éternelle en Jésus-Christ Notre-Seigneur, à qui toute gloire soit rendue dans les siècles des siècles. »

La délivrance de l'esclave dont parle saint Grégoire arriva de cette sorte. Un homme, nommé aussi Ephrem, tomba entre les mains des Ismaëlites ou Sarrasins, et fut fait esclave. Il resta plusieurs années dans cette servitude. Enfin, pressé du désir de retourner à sa patrie, il implora le secours de saint Ephrem, et se mit en chemin ; mais ignorant la route qu'il devait tenir, et les Sarrasins étant aussi répandus partout, en sorte que, quelque voie qu'il pût prendre, il risquait d'être pris de nouveau, il eut encore recours à lui, en disant : « Saint Ephrem, venez à mon secours. » Sa prière eut un si prompt effet, qu'il évita tous les piéges des barbares, et fut rendu, contre toutes les apparences, à sa patrie, étant assisté de ce grand Saint. C'est le même saint Grégoire qui nous le certifie sur le témoignage de cet homme qu'il connaissait beaucoup.

Saint Ephrem eut un grand nombre de disciples, dont les principaux, qu'il bénit nommément à sa mort, après avoir béni les autres en général, furent Amba ou Abba, Abraham, Siméon, Maras et Zénobe. Sozomène assure qu'ils eurent une grande réputation, et que les Syriens se glorifiaient de les avoir pour maîtres. Saint Ephrem, en bénissant Amba, l'appelle un homme admirable

en vertu, et souhaite qu'il devienne semblable au grand Moïse, et que tous ceux qui verront sa conduite soient convaincus qu'il est un véritable serviteur de Dieu ; que Jésus-Christ rende sa mémoire célèbre sur la terre, et qu'il soit associé aux anges qui assistent au trône de la majesté de Dieu.

Il dit à Abraham, que s'étant attaché à lui, il prie le Seigneur qu'il exauce toujours ses oraisons et qu'il remplisse son âme des
l. 30. dons de sagesse et d'intelligence avant qu'il ouvre la bouche pour parler, afin de vérifier en lui cette parole du Prophète : *Ouvrez votre bouche et je la remplirai.*

Il dit à Siméon, qu'il souhaite également comme à Abraham, que Dieu exauce ses prières et le rende digne de jouir un jour de la gloire éternelle. Il ajoute, qu'il attire dans l'Église, comme on renferme dans un vase, les différents peuples qui ont le malheur d'être dans l'erreur, et à qui Dieu a ouvert les yeux de l'esprit pour désirer de s'instruire et de se sauver. Il le loue encore d'avoir heureusement travaillé à la conversion de plusieurs femmes, et du soin qu'il prenait des religieuses, et souhaite que le Seigneur répande toujours plus des bénédictions sur sa doctrine, en le dirigeant par son esprit de sagesse et de prudence.

Il dit de Maras, qu'il est un homme simple, humble, droit et doux ; que ses vertus ne sont pas en lui l'effusion de son naturel, mais de sa volonté aidée de la grâce, ayant combattu avec confiance en Dieu pour les acquérir. Il prie le Seigneur de le récompenser dans la société des Saints pour le bien qu'il lui a fait de le secourir dans ses afflictions.

Il appelle Zénobe un puissant défenseur de la saine doctrine, et souhaite que ses paroles soient comme un feu qui consume les erreurs des déserteurs de la foi. Il lui souhaite un accroissement de lumière et de zèle, et que comme David terrassa l'impie Goliath, il puisse de même briser l'orgueil des hérétiques par la sagesse céleste que Dieu lui communiquera dans ses oraisons éminentes. « Revêtez-vous, ajoute-t-il, des armes des Saints, qui

sont l'esprit de Dieu et la doctrine des apôtres. Que le bras de Dieu vous accompagne et vous aide partout, ce Dieu si bon et si plein de miséricorde, et qu'il ne vous abandonne jamais. »

On peut connaître le mérite de ces disciples de saint Ephrem par ces bénédictions particulières qu'il leur donna au lit de la mort, et ce qu'il dit en leur faveur est pour eux un bien grand éloge qui nous les rend très-respectables. Les terribles imprécations qu'il fit contre deux autres de ses disciples sont un objet effrayant et nous apprennent que la gloire qui nous vient des plus excellents maîtres, n'est solide qu'autant que nous nous soutenons dans les vertus que nous en avons apprises et par leurs instructions et par leurs exemples.

Ces deux disciples que saint Ephrem maudit en mourant furent Paullonas et Arouandre. « Malheur à toi, dit-il au premier, et malheur au sein qui t'a porté, parce que tu t'es joint aux hérétiques, et tu t'es assouvi de crimes. Malheur à toi qui t'es dépouillé de la grâce ; tu as abandonné la colonne inébranlable, et comme un autre Judas, tu as trahi la foi pour suivre les égarements de ton esprit. Tu t'es appuyé sur le roseau brisé, au lieu de t'appuyer sur le bâton de Jésus-Christ, qui est le seul soutien des infirmes ; c'est pourquoi tu seras frappé dans ton corps comme tu l'es dans ton âme, et le mal dont Dieu t'accablera, manifestera dans toi et la grandeur de sa puissance et la sévérité de sa justice.

« Homme rebelle et sans frein, dit-il ensuite à Arouandre, que ton nom soit effacé du livre de vie, puisque tu as voulu détruire les églises, et que tu t'es séparé de la table sacrée, où nous sommes nourris du corps et du sang de Jésus-Christ, pour te soûler de la chair des victimes immolées aux idoles, et pour boire le vin des pécheurs. Que le Verbe divin, le Fils du Père céleste, contre lequel tu as osé ouvrir la bouche et prononcer des blasphèmes, se venge contre toi dans la rigueur de sa justice, et qu'il punisse de même tous les hérétiques, les ariens, les manichéens, etc. »

Gennade parle d'un Paulin, prêtre et disciple de saint Ephrem,

qui était d'un esprit fort vif et s'était rendu fort habile dans les Écritures ; néanmoins saint Ephrem reconnaissait en lui par ses inclinations et ses discours, qu'il cherchait des nouveautés, et que s'il ne modérait l'impétuosité de son esprit, il tomberait dans l'erreur ; aussi l'appelait-il souvent un nouveau Bardesane. Il lui disait : « Prenez garde, Paulin, de ne pas vous laisser aller à vos pensées et à l'enflure de l'orgueil ; et lorsque vous croirez avoir pleinement compris ce que c'est que Dieu, soyez persuadé que vous ne le connaissez point du tout. » Gennade dit que le Saint lui parla ainsi étant prêt de mourir, et ajoute qu'après sa mort Paulin se sépara en effet de l'Église et écrivit contre la foi. Mais il paraît par le testament du Saint, si ce Paulin est le même que Paullonas dont nous avons parlé, comme il y a toute apparence, il paraît, dis-je, que Gennade s'est trompé dans les circonstances de cette histoire, en rapportant après la mort du Saint la désertion de ce mauvais disciple. Il était déjà tombé dans l'erreur quand saint Ephrem le maudit, et il dut lui avoir fait, longtemps avant qu'il mourût, la remontrance que Gennade rapporte et qui est bien digne de ce Saint.

---

## DOCTRINE SPIRITUELLE DE SAINT ÉPHREM.

Toute l'antiquité a admiré les ouvrages de saint Éphrem, comme elle a admiré la sainteté de sa vie ; et il n'est guère de saints dont les écrits aient été reçus avec plus d'applaudissements. Tous les historiens qui en ont parlé ne l'ont fait qu'avec les plus grands éloges, et on a remarqué particulièrement que, dans les traductions faites en diverses langues, ils ont moins perdu de leur beauté, parce qu'elle est plutôt dans les pensées que dans les expressions. Saint Jérôme assure qu'en lisant un de ses ouvrages qu'on avait traduit, il y avait reconnu la vivacité de cet esprit si sublime, et qu'on en faisait un si grand cas, qu'on le lisait publi-

tement dans quelques églises après l'Écriture sainte. Saint asile, qu'on reconnaît sans peine, dit Sozomène, pour un Père es plus éloquents, en admirait la profondeur, et ne pouvait tarir ır les louanges qu'il donnait à leur saint auteur. Le même Sozomène en parle ainsi : « Éphrem n'ayant point été instruit par es maîtres dans les lettres humaines, fit pourtant tout à coup ant de progrès dans sa langue naturelle, qui était la syriaque, qu'on trouve dans ses écrits ce qu'il y a de plus relevé dans la philosophie, et qu'on peut dire de lui qu'il a surpassé les plus célèbres d'entre les écrivains Grecs, tant par la facilité et la noblesse des expressions, que par l'abondance et la solidité des pensées. On remarque même que, quand on veut traduire les ouvrages des Grecs en syriaque, ou en quelque autre langue, ils perdent toujours quelque chose de leur beauté; mais qu'il en est tout autrement des ouvrages d'Éphrem : car dans ce qu'on en a traduit pendant sa vie, et encore dans ce temps-ci, on sent presque toute la force et l'élégance de l'original; en sorte que le Grec ne l'admire pas moins dans sa langue, que le fait le Syrien dans la sienne. »

Photius en porte le même jugement, et dit que les Syriens lui attribuent plus de mille ouvrages. Sozomène lui attribue aussi trois millions de vers, outre ses écrits en prose. Il paraîtra d'abord étonnant que ce Saint, appliqué d'une part dans sa retraite aux exercices de la vie religieuse et à l'oraison dont il faisait ses délices, et de l'autre occupé dans le ministère de la prédication et consulté par tant de personnes, ait pu composer tant d'ouvrages; mais nous avons remarqué que Dieu lui avait communiqué ses dons par une infusion surnaturelle, et lui avait accordé aussi celui de la parole pour exprimer dignement ce que son Esprit-Saint lui inspirait; il n'est donc pas surprenant, si, étant empli de cette divine source, il en répandait les eaux salutaires avec tant d'abondance.

Nous n'entreprenons point de donner ici l'analyse de tous les

ouvrages qui nous en restent, nous passerions les bornes que nous nous sommes prescrites dans notre plan. Il nous suffira d'en donner quelques extraits. Nous nous servirons de la traduction française de l'édition publiée à Rome vers le milieu du dix-huitième siècle, pour former, en quelque sorte, la doctrine spirituelle de ce grand Saint.

Nous avons dit dans sa Vie qu'on venait de toutes parts pour recevoir de lui des avis comme d'un excellent maître de la vertu, et surtout de la vie religieuse. Des frères étant donc venus le trouver de bien loin, il fit pour eux un traité des vertus et des vices qui leur sont opposés dans lequel il montre les avantages que ces vertus procurent à l'âme et les misères qu'entraînent après eux les vices qui leur sont contraires.

1° Sur la crainte de Dieu et le défaut de crainte de Dieu il dit: « Heureux est l'homme qui craint Dieu, puisque le Saint-Esprit le déclare bienheureux; car cette crainte salutaire le met à couvert des insultes et des piéges de l'ennemi. Il n'est point séduit par ses artifices, il dissipe ses illusions, il triomphe de sa malice, il combat la chair et est sourd aux sollicitations de la volupté; il vit dans la retraite, il veille sur lui-même, il est attentif à ses devoirs. Il aime tout ce qui est agréable à son divin Maître et l'accomplit promptement : et enfin, cette salutaire crainte est en lui une source féconde de biens. Mais celui qui ne craint pas Dieu est exposé aux piéges du démon. Il est léger, inconstant, turbulent; il est lâche, il suit l'attrait des sens, il se plaît dans l'oisiveté, il se laisse emporter par ses passions, il aime la vanité et redoute l'humiliation; il ne pense pas à l'avénement du Fils de Dieu, ni au jugement qui lui est préparé; aussi, sera-t-il séparé des bons et jeté dans les ténèbres extérieures, et quel sort plus déplorable que le sien! »

2° Sur la charité et sur ceux qui en sont dépourvus, il dit: « Heureux est l'homme en qui habite la divine charité, parce qu'il porte Dieu dans son cœur, selon cette parole de saint Jean:

*Dieu est charité et celui qui demeure dans la charité, demeure en Dieu.* Celui qui possède cette belle vertu est élevé avec Dieu au-dessus de tout : il ne s'élève pourtant au-dessus de personne ; il ne s'enfle point d'orgueil ; il ne médit de personne ; il n'est ni jaloux, ni artificieux, ni méprisant. Il est au contraire plein de compassion pour les autres ; il s'empresse de secourir son frère quand il voit qu'il s'égare ; il l'assiste dans la nécessité, ou lorsqu'il est dans l'oppression. Il expose volontiers sa vie pour le sauver, il endure tout et se regarde comme le moindre de tous. Celui qui a la charité peut être véritablement qualifié disciple de Jésus-Christ. Heureux donc celui qui possède cette vertu, parce que Notre-Seigneur reconnaissant qu'il lui appartient, le recevra dans son sein. Il habitera avec les anges, et régnera avec Jésus-Christ qui a produit la charité dans son cœur. Malheureux au contraire celui qui est dépourvu de charité. Il passe ses jours comme dans des songes. Et qui ne gémira sur lui de le voir éloigné de Dieu et plongé dans les ténèbres dans lesquelles il veut demeurer ? Celui qui est dénué de charité s'aigrit et s'emporte aisément, se réjouit du mal des autres, n'a point de compassion pour celui qui tombe, refuse de tendre la main à celui qui est couché à terre, n'avertit point celui qui s'égare, ne fortifie point celui qui chancelle. Il excite des disputes, il applaudit aux médisants, il s'associe aux calomniateurs, il favorise les desseins des envieux, il est le ministre et l'instrument de l'ennemi commun. » Joan. 4,

3° Sur la longanimité et le défaut opposé, il dit : « L'Écriture rend témoignage à celui qui possède la longanimité disant : *L'homme patient se gouverne avec beaucoup de prudence.* Mais qui est plus heureux et plus digne d'admiration que lui ? Il est toujours content et toujours dans la joie, parce qu'il a mis son espérance dans le Seigneur. L'homme patient ne s'émeut point pour des paroles fâcheuses : il ne se fâche point si on lui dit des injures, il ne résiste point si on s'impose à lui. Il est ferme dans les Prov. 14,

accidents qui affligent les autres; il conserve la paix de son âme dans les adversités; il se réjouit des bonnes œuvres des autres et souffre paisiblement les envieux. Lui commande-t-on quelque chose? Il obéit aussitôt. Lui fait-on des reproches et des réprimandes? il les reçoit sans s'affliger; il s'exerce continuellement dans la patience. Au contraire, celui qui n'a point cette vertu, se trouble, s'émeut facilement, il se porte aux injures et même aux coups. Il outrage qui l'outrage; il se venge et se plaît à contester et à quereller. Il est volage, inconstant, inconsidéré. Il manque de jugement. Il est indiscret: il trahit les secrets qu'on lui confie et les divulgue aussitôt. Son sort est malheureux, et on peut le regarder comme un homme très-misérable. »

4° Le Saint, qui excellait en douceur comme en humilité, continue le même sujet dans les articles suivants, et parle en particulier de la patience qui est fondée sur l'espérance en Dieu, et que cette espérance n'est point trompeuse. Il dit que Dieu est plein de miséricorde envers ceux qui l'attendent et qui souffrent ses retardements; que la patience ne se trouve pas seule dans celui qui la possède, mais qu'elle y est accompagnée de beaucoup d'autres vertus, et que même on peut dire qu'il les possède toutes; qu'il regarde les afflictions comme des épreuves et qu'il s'en réjouit. Qu'il est prompt dans l'obéissance, prudent et retenu dans ses paroles et dans ses actions, irrépréhensible dans tout ce qu'il fait, plein d'ardeur dans le chant des psaumes, fervent dans les prières, persévérant dans les jeûnes, droit dans ses réponses, réglé dans sa conduite, exact dans son ministère, affable dans la conversation, doux et tendre dans ses avis, content dans les veilles, charitable envers les étrangers, zélé pour le service des malades; et qu'enfin étant enrichi de vertus, il dit avec confiance: Psal. 39. *J'ai attendu le Seigneur sans me lasser, il s'est enfin incliné vers moi, et il a entendu mes cris.*

Il dit de la bonté de cœur, que celui qui possède cette vertu, chassant loin de soi tout esprit d'aigreur et d'animosité, a toujours

l'âme tranquille et le visage gai. Qu'il ne se trouble point des vains discours des hommes oisifs, qu'il souffre facilement les hommes emportés et les grands parleurs, qu'il fuit les contestations et ne s'attire point de mauvaises affaires; qu'il devient le temple du Saint-Esprit, qu'il ne le contriste point dans son cœur, et qu'il est aimé de Jésus-Christ. Il dit de la douceur, que Jésus-Christ appelant bienheureux ceux qui la possèdent parce qu'ils posséderont la terre, c'est-à-dire, la terre des vivants qui est le ciel, il n'y a rien dans ce monde qu'on puisse comparer à la grandeur et à la magnificence de cette promesse. « C'est pourquoi, dit-il, mes frères, puisque ces immenses richesses sont promises à cette vertu, faites tous vos efforts pour l'acquérir. Écoutez le Prophète : *Sur qui me reposerai-je*, dit le Seigneur, *sinon sur celui qui est doux et paisible, et qui écoute mes paroles avec tremblement?* Cette promesse ne nous doit-elle pas ravir d'admiration? Prenez donc garde de ne rien faire qui puisse vous en priver. Employez, je vous en conjure, toutes vos forces pour vous établir solidement dans la possession de cette éminente vertu; car il n'est point de bonnes œuvres dont ne s'enrichisse l'homme qui est doux. Il se réjouit dans les injures, il rend grâces à Dieu dans les maux qui lui arrivent, il apaise la colère des autres avec charité, il souffre les corrections avec courage; il aime la dépendance, il se plaît dans l'humiliation. Il ne se glorifie point du bien qu'il fait, il vit en paix avec tous, il est éloigné de tout déguisement : ô que les richesses de la douceur sont grandes et aimables! tout le monde exalte cette incomparable vertu. »

Isai. 6

5° Saint Ephrem opposant à la beauté de ces trois vertus la laideur des vices qui leur sont opposés, dit contre ceux qui manquent de patience, qu'ils sont condamnés par tous les livres saints; qu'ils sont comme une feuille que le moindre vent emporte; qu'ils manquent de cœur dans l'adversité; qu'ils sont enclins à la dispute et qu'ils y sont toujours vaincus; qu'ils mur-

murent quand il faudrait supporter; qu'ils ne veulent point obéir quand on les commande; qu'ils sont paresseux à la prière, assoupis dans les veilles, tristes dans le jeûne, irrésolus dans leurs réponses, effrontés dans leurs actions, impérieux dans ce qu'ils ordonnent, ennemis des gens de bien ; et qu'enfin ils sont accablés de peine et ne peuvent atteindre à la vertu, puisque,
12, 1. selon l'Apôtre, c'est par la patience que nous courons dans la carrière qui nous est ouverte. Il dit contre la colère que celui qui en est possédé est souverainement malheureux, qu'elle tue son âme, et qu'il ne jouit pas même de la santé du corps, parce qu'il se tourmente et dans l'esprit et dans les sens, et qu'enfin il est odieux à tout le monde. Il dit enfin contre la méchanceté opposée à la douceur, qu'on ne peut trop pleurer sur ceux qui
36, 4. sont atteints de ce vice, puisque l'Écriture dit que *les méchants seront exterminés*. Il caractérise ainsi l'homme méchant : « Il ne saurait être en paix ; mais il est toujours dans le mouvement et dans le trouble. Il est plein de bile, de venin, de ruses. Il est jaloux, murmurateur, méprisant, sujet à la colère ; rebelle aux supérieurs, ennemi des sages conseils, des bonnes coutumes, des saintes lois ; il méprise les avertissements qu'on lui donne, il persécute les bons, il fait souffrir les simples, il se moque de ceux qui sont doux et patients, il déchire les absents par sa mauvaise langue, il allume la discorde ; et enfin il est chargé de tant de défauts, qu'il est digne d'une très-grande compassion. »

6° Le Saint parle après cela de la vérité et du mensonge. Très-heureux, dit-il, est celui qui s'attache à la vérité, et qui ne sera pas plein d'estime pour lui, puisque Dieu qu'il imite est véritable et qu'en lui il n'y a point de mensonge ? Celui qui garde la vérité est toujours agréable et utile aux hommes, sa droiture et sa sincérité sont la joie de ses frères dans les assemblées. Il est simple dans ses réponses, droit dans ses jugements. Il est d'un commerce gracieux et aimable ; il est riche en bonnes œuvres et en vertus. Mais malheureux est celui qui se livre au mensonge, parce

ue le démon est menteur dès le commencement. Le menteur erd toute autorité, toute créance ; il s'attire également la haine e Dieu et des hommes ; il est suspect dans toutes ses réponses t n'a l'approbation de personne ; il suscite des querelles dans es monastères et les familles ; il est dans la communauté des frères comme la rouille qui mange et détruit le fer. Le cœur du menteur est hardi, mais il est percé. Il publie ce qu'on lui a dit en secret, et divise ceux qui étaient les mieux unis. Il n'est rien de plus honteux que le mensonge ; tout le monde le déteste, et l'horreur qu'on en a est accompagnée d'un souverain mépris.

7° Le Saint parle ensuite de l'obéissance et du murmure, qui combat cette vertu fondamentale de la vie religieuse. Combien, dit-il, est heureux le véritable obéissant, puisqu'il est l'imitateur de notre excellent Maître, qui s'est rendu obéissant jusqu'à la mort ; aussi sera-t-il un jour son cohéritier. Celui qui a obtenu du ciel le précieux don de l'obéissance, a acquis un bien inestimable ; il s'est amassé un trésor céleste, et de plus il est agréable à tout le monde. Tous le louent, l'estime et l'honorent. O combien s'élève le véritable obéissant ! Il s'avance et fait de rapides progrès. On ne le voit jamais résister, ni s'excuser pour se soustraire au commandement. Il saisit promptement toutes sortes de bonnes œuvres. On le reprend, et il ne se fâche point ; on lui donne des avis, et il ne se trouble point ; on le destine pour un lieu, il y va et ne s'y déplaît point. Rigide observateur de sa règle, jamais il ne s'en écarte ; il ne cherche point à y apporter des adoucissements. Il loue, il aime, il chérit les exercices de la vie religieuse. Il fuit l'oisiveté et ne recherche point le bon air et les lieux agréables ; et il demeure, selon l'avis de l'Apôtre, dans l'état où Dieu l'a appelé. Mais si le véritable obéissant est digne de louanges, celui qui, au lieu d'obéir, se laisse aller au murmure, n'est qu'un sujet odieux et digne de mépris. Certes, le mumure est un grand mal dans une maison religieuse et dans tout lieu de piété. Il est un scandale pour les frères, il rompt

l'union et ruine la paix et la charité. Le murmurateur n'est bon à rien; si on veut l'envoyer quelque part, il allègue aussitôt de frivoles excuses; si on l'applique à quelque ouvrage, il dit : A quoi bon ceci? pourquoi cela? et par ses murmures il détourne les autres de l'obéissance. Si on l'exhorte à veiller, il prétexte un mal de tête ou d'estomac. Si on lui donne un avis, il répond: Gardez-le pour vous. Si on lui enseigne quelque chose: Plût à Dieu, dit-il, que vous le sussiez aussi bien que moi ! Jamais il ne commence seul un ouvrage; il lui faut toujours quelqu'un pour l'aider. Il est paresseux; il dit tout bas de petits mots à l'oreille, et débite des mensonges contre les uns et contre les autres; il est trompeur dans son amitié et implacable dans sa haine. Gardons-nous donc, mes frères, de murmurer et de prendre un air de tristesse quand il faut exécuter les ordres de nos supérieurs. N'alléguons jamais de vaines excuses pour nous en dispenser, et ne nous croyons pas plus habiles que ceux qui nous gouvernent.

8° Le Saint parle ensuite contre la jalousie et la médisance, qu'il condamne autant qu'il loue ceux qui sont exempts de ces vices. Celui qui est exempt de jalousie, dit-il, ne se chagrine point de l'avancement de son frère, ni des honneurs qu'on lui rend, parce qu'il estime tout le monde meilleur que soi, et qu'il ne cherche point sa propre gloire. Il se réjouit de la vertu des autres, il les en loue, il les encourage à faire toujours mieux. Il n'insulte point celui qui pèche, mais il le reprend sagement. Il n'irrite point celui qui est en colère, mais il tâche de l'adoucir et de le porter à la paix. Il console celui qui est dans l'affliction, et ramène dans la voie droite celui qui s'en est égaré; et pour tout renfermer en peu de mots, celui qui est exempt de jalousie ne déprime point ses frères; mais plutôt il se réjouit de leur bien. Au contraire, l'homme possédé de la jalousie est ennemi de tout le genre humain. Il jette une pierre d'achoppement et de scandale aux pieds de ceux qui marchent droit; il blâme leur piété,

il interprète en mal tout le bien qu'ils font, il se réjouit des chutes des autres, il fait sentir sa mauvaise humeur à tout le monde, il se montre ennemi de tous. Le poison de la jalousie est mortel : il est une source inépuisable de haine et de querelles ; et enfin celui qui est atteint de ce vice, participe à la malice du démon et sera condamné avec lui. Heureux celui qui, sachant que nous sommes tous sujets à quelques défauts, a en horreur de divulguer ceux des autres par la médisance ; car il se conserve innocent et irréprochable, il triomphe des démons, il s'amasse un trésor qu'ils ne sauraient lui ravir, il habite dès maintenant avec les anges, sa bouche répand la bonne odeur des fruits du Saint-Esprit. Mais celui qui se plaît à médire des autres, se rend coupable de tout le tort qu'on leur fera. Il mérite d'être regardé comme un fratricide, qui a étouffé tous les sentiments de la nature. C'est pourquoi saint Paul, faisant l'énumération des mauvaises œuvres des impies, y joint la médisance : *Ni les médisants,* I Cor. 6. dit-il, *ni les ravisseurs ne seront point héritiers du royaume de Dieu.*

9° Saint Ephrem parle après cela de la tempérance et de la continence, par lesquelles nous combattons les appétits déréglés. La continence, dit-il, cette excellente vertu, exerce son empire sur la langue, qu'elle retient pour l'empêcher de se répandre en vains discours. Elle met sur la bouche un frein de modestie et de retenue, et celui qui possède cette vertu ne se mêle et ne s'occupe point de ce qui ne le regarde pas. Il y a aussi la continence des oreilles, qui empêche qu'on ne se prête à la médisance et aux vains propos, et une continence des yeux, qui ne leur permet pas de regarder indifféremment tout ce qui plaît à la vue, ou ce qui est défendu. Il y a une tempérance de l'esprit, qui fait qu'il réprime la colère et l'ambition de la gloire mondaine, qui dompte les vains désirs, et qui dissipe par la crainte de Dieu les pensées qui flattent et tout ce que les passions lui suscitent. Il y a une tempérance du manger et du boire, qui dompte l'appétit par la

sobriété, et qui, bien loin de rechercher les viandes délicates et les boissons exquises, se contente de la nourriture nécessaire, ne boit du vin que dans le besoin, et évite l'excès même en buvant de l'eau. Enfin, celui-là est tempérant dans les plaisirs qui domine sur ses sens, qui met un frein à la concupiscence, et qui, épris et embrasé du désir des biens célestes, méprise les vanités de la terre comme des ombres, en chasse le désir loin de son cœur par la crainte du siècle futur et la vue de la béatitude éternelle. Mais celui qui est intempérant, se laisse vaincre facilement par tous les autres vices. Il est grand parleur et n'aime que les discours de plaisanterie ; il recherche la bonne chère et la gloire des hommes ; il s'expose à des entretiens dangereux ; il se retire de l'assemblée des sages vieillards ; il s'ennuie dans la compagnie des frères ; il se plaît dans celle des femmes ; il redoute l'austérité des pères ; il se pique de dire de bons mots ; il s'attriste du jeûne et du silence. Malheureux celui qui se dépouille ainsi de la belle vertu de continence !

10° Le Saint conclut enfin son traité par un sentiment de cette humilité profonde dont son âme était toute pénétrée, et qui le relève autant à nos yeux qu'il s'efforce de s'abaisser. « Mais que serai-je, dit-il, et que deviendrai-je, malheureux que je suis ! moi, qui prêchant continuellement aux autres toutes les vertus, n'en ai encore acquis ni pratiqué aucune ? Ne dois-je pas m'appliquer ce que dit l'Écriture : *Vous chargez les hommes de fardeaux qu'ils ne sauraient porter, et vous n'y touchez pas même du bout des doigts?* (Luc. 11, 46.) Je vous conjure, mes frères, vous qui, prévenus des bénédictions du Sauveur, participez déjà aux biens du ciel, de vous appliquer de toutes vos forces à vous rendre agréables à Jésus-Christ. Vous êtes enrôlés dans la sainte milice, qu'aucun de vous ne puisse être rejeté comme un lâche et un négligent. N'obéissons point à la loi de la chair, de peur de nous trouver sans excuse au tribunal de Jésus-Christ. Malheur à moi qui me trouverai alors dépourvu de tout secours ! Malheur à

celui qui sera cité devant ce tribunal et accusé de vaine gloire, d'arrogance, d'obstination, de désobéissance, de gourmandise, d'intempérance, d'insolence, de trop parler, d'orgueil, d'ostentation, d'envie, de colère, de médisance, etc. Quelle excuse pourra-t-il donner? Encore ne parlai-je pas des plus grandes fautes. Mais ne nous laissons pas séduire par le démon qui veut nous faire paraître celles-là comme légères. Prenez garde de vous laisser prendre dans ses filets, et veillez sur vous-même pour mériter la récompense éternelle. *Amen.* »

Un solitaire, croyant avoir fait de grands progrès dans la vertu, donna dans le piége de la vaine gloire, et se mit dans l'esprit, par une idée extravagante, qu'il serait enlevé comme Élie. Saint Ephrem l'ayant appris, fut saisi de frayeur pour l'âme de ce religieux séduit par le démon, et lui adressa une longue lettre, où il lui donne d'excellentes leçons d'humilité, dont tout le monde peut aussi retirer de très-grands avantages.

« Tout exercice de piété, dit-il, toute tempérance, toute obéissance, toute pauvreté volontaire, toute régularité et toute austérité, pénitence et macération, toute vertu est vaine et stérile sans l'humilité. De même que l'humilité est le principe et la fin de tout bien, ainsi l'orgueil est le commencement et la fin de tous les maux. L'esprit impur est adroit et rusé; il sait prendre toutes sortes de formes. C'est aussi pour cela qu'il s'étudie à se rendre maître de tous les hommes, et que dans tous les chemins par où il passe, il tend des piéges et des filets. Il en dresse au sage par la sagesse même, au fort par la force, au riche par les richesses, à celui qui est beau par la beauté, à l'homme éloquent par son éloquence, à celui qui a la voix forte par les charmes de sa voix. »

Il attaque de même ceux qui possèdent des avantages spirituels: Celui qui a renoncé au siècle, il l'attaque par son renoncement même; le tempérant et le continent, par sa tempérance et sa continence; celui qui vit dans le repos même et dans le silence de

la solitude, par ce silence et ce repos; le pauvre par sa pauvreté; l'homme studieux par sa facilité d'apprendre; celui qui est pieux et religieux, par sa religion et sa piété; celui qui est savant, par sa science: or la vraie science est toujours jointe à l'humilité.

Le démon applique donc toute son industrie à semer l'ivraie partout: voilà pourquoi Notre-Seigneur, connaissant la difficulté qu'il y a à surmonter cette passion, qui, aussitôt qu'elle a poussé quelques racines dans le cœur de l'homme, rend vaines ses bonnes œuvres, nous a prémunis contre lui en nous disant:
17, 10. *Lorsque vous aurez accompli tout ce qui vous est commandé, dites: Nous sommes des serviteurs inutiles.*

Pourquoi donc nous trompons-nous nous-mêmes en nous élevant au-dessus des autres? Direz-vous que notre tempérance et notre modestie nous élève au-dessus des faibles; mais écoutez
. 10, 18. saint Paul: *Ce n'est pas*, dit-il, *celui qui se rend témoignage à lui-même qui est vraiment estimable; mais c'est celui à qui Dieu rend témoignage.* Si pour avoir travaillé plus que les autres, vous vous préférez à ceux qui vivent dans le repos de la contemplation, souvenez-vous que Jésus-Christ a dit que Marie a choisi la meilleure part: et si parce que vous menez une vie paisible, vous vous croyez plus que ceux qui sont dans le ministère
. 20, 28. extérieur, souvenez-vous aussi que Jésus-Christ a dit: *Je ne suis pas venu pour être servi, mais afin de servir.*

Nous avons de grands sentiments de nous-mêmes parce que nous vivons dans le désert, et que nous avons choisi pour demeure une grotte, une caverne: ce sont là des preuves de mortification et de mépris du monde; mais ces travaux ne nous seront d'aucune utilité sans l'humilité, et nous devons craindre que ce que nous avons choisi volontairement par vertu, ne nous soit une occasion de chute en nous laissant aller à l'orgueil. N'imitons pas ce forgeron ignorant, qui, au lieu de brûler dans sa forge du charbon de terre, y brûlait des morceaux de bois pour forger son fer. Soyons fondés et enracinés dans l'humilité.

Vous êtes riche, vous avez de la modération, de l'équité ; mais vous n'avez pas atteint la foi d'Abraham, qui disait de lui qu'il n'était que cendre et poussière. Vous gouvernez les autres ; mais Moïse, qui était le conducteur d'un grand peuple, ne s'enfla point d'orgueil pour cela, et l'Écriture dit de lui qu'*il était le plus doux* Nom. 12
*de tous les hommes*. Eussiez-vous le front ceint d'un diadème, souvenez-vous que le roi David disait : « Je suis un ver de terre et non un homme. » Si vous êtes doué de beaucoup de science, de sagesse et de tempérance, vous n'êtes pourtant pas venu à la vertu de Daniel qui disait : « La justice est à vous, ô Seigneur ! »

Or, si tous les hommes justes ont fait paraître tant d'humilité, quels sentiments devons-nous avoir de nous-mêmes, nous qui sommes des pécheurs ? N'avez-vous pas appris ce que saint Paul II Cor. 11
a enduré pour la piété, et le détail qu'il en fait dans son Épître aux Corinthiens ? Cependant après tant de périls, tant de belles actions et de bonnes œuvres, ce héros disait avec une profonde humilité : *Non, mes Frères, je ne pense point encore avoir* Philip. 3.
*atteint où je tends.*

S'élever, s'enfler d'orgueil, c'est proprement reprocher à Dieu ses bonnes œuvres, ou le bien qu'on a fait. Aussi ai-je été saisi d'effroi en apprenant que vous n'avez pas rejeté avec fermeté cette pensée séduisante qui vous a porté à l'orgueil, et à une trop grande estime de vous-même. Dans ces sortes de tentations dites-vous à vous-même : Qui suis-je ? A quelle mesure suis-je parvenu ? combien ai-je fait de miracles ? Et ne dites pas qu'il ne resterait donc point d'espérance de salut à qui ne ferait pas ces divines œuvres ; car bien que nous ne fassions point de prodiges, nous espérons nous sauver si nous reconnaissons notre faiblesse et si nous confessons notre peu de foi. Celui qui est faible a besoin de miséricorde et non point d'élèvement, ou d'enflure de cœur ; et si nous implorons la miséricorde, l'humilité nous est nécessaire afin de l'obtenir.

Celui qui veut nettoyer sa maison et la rendre plus propre,

s'abaisse et s'étend sur le plancher, la balaie et la frotte de tous côtés. Cela nous apprend que nous devons nous abaisser et nous humilier pour purifier notre âme et n'y rien souffrir de ce qui peut déplaire à Dieu. Fuyons l'orgueil, Dieu l'a en abomination. Aimons l'humilité ; c'est par cette vertu que les justes se sont rendus agréables au Seigneur. Elle est un don excellent, une grande gloire, une grande félicité, et l'honneur de ceux qui la possèdent. Par elle on achève sa course dans la pureté et l'innocence; par elle on parvient à une sagesse parfaite. Le pharisien trouva son abaissement dans l'orgueil, le publicain son élévation dans l'humilité.

Nous avons de saint Ephrem des maximes courtes sur la piété, faites à l'imitation des proverbes de Salomon, dans lesquelles il renferme quantité de matières sans s'assujettir à un arrangement scrupuleux. Ce sont des pensées qu'il jetait, pour ainsi dire, sur le papier , mais qui montraient la fécondité de son zèle pour le bien de ses frères. En voici quelques-unes :

Celui qui croit au Fils de Dieu, a la vie éternelle. Il est ferme, ses pas ne sont pas chancelants.

Une grande quantité de bois jetée au feu, augmente sa flamme et son ardeur ; la crainte de Dieu augmente la science dans le cœur de l'homme, et l'exercice des bonnes œuvres le fortifie.

Veillez avec soin, et lorsque vous semez le bon grain du Seigneur, prenez garde que l'ennemi n'y vienne adroitement semer de l'ivraie.

Demandons au Seigneur sa sainte grâce ; prions-le de nous donner la sienne et un esprit vigilant, afin qu'en toutes choses nous nous conduisions avec tempérance.

Celui qui marche dans la voie des commandements de Dieu ne sera jamais confondu ; au jour de sa mort il trouvera grâce devant Dieu ; les anges recevront son âme dans une demeure, où elle recevra la vie éternelle pour héritage.

Gardez-vous de vous dire vous-même juste et irrépréhensible

evant Dieu ; car ce qui vous est caché est à découvert devant es yeux.

Le plus grand d'entre les hommes est celui qui craint le Seigneur : il est semblable à la lumière qui conduit les hommes à la voie du salut.

Il y en a qui quittent leur demeure par vertu, et d'autres la quittent pour secouer le joug de l'obéissance et vivre dans l'oisiveté. Les uns obéissent pour l'amour de Jésus-Christ, les autres le font par ambition et par un sordide intérêt.

Il y en a qui courent et combattent pour Jésus-Christ, et il y en a qui le font par ostentation. Ceux-ci louent le prochain pour en être estimés, ceux-là le louent parce que Jésus-Christ le commande.

Les uns travaillent par avarice, et les autres pour faire du bien. On en voit qui travaillent hors le temps destiné au travail, et d'autres qui demeurent oisifs lorsqu'ils devraient travailler.

L'un fait retentir sa belle voix lorsqu'il devrait se taire, l'autre garde le silence au temps de la récitation des psaumes. Enfin il y en a qui veillent à contre-temps, et d'autres qui murmurent dans le temps des veilles.

Honorez le Seigneur, et vous marcherez avec prospérité dans vos voies. Honorez l'évêque et le prêtre, afin d'attirer sur vous leur bénédiction. Respectez les vieillards, comme des personnes qui ont beaucoup et longtemps servi Jésus-Christ. Honorez vos frères comme les serviteurs de Jésus-Christ afin qu'ils vous aiment.

Si vous aimez le silence et le repos, vous finirez heureusement votre course. Celui qui fuit le repos de sa cellule, se repaît d'imaginations et de choses terrestres : mais celui qui s'occupe dans son cœur de l'affaire du salut, désire avec ardeur les biens qui sont préparés dans le ciel pour les Saints.

Vous êtes religieux, soyez sobre, ne cherchez pas à manger de la viande, et ne buvez pas du vin par excès. Si vous coupez les

branches qui croissent autour d'un palmier, il s'élèvera en haut. De même si vous retranchez et chassez loin de votre âme toutes les pensées et les sollicitudes mondaines, elle se portera à la vertu.

En entrant dans la maison de Dieu, ne laissons point courir notre esprit de côté et d'autre par la distraction ; commençons notre prière par ces paroles : *Notre Père qui êtes dans les cieux*, de peur que des pensées étrangères ne viennent nous troubler. Celui qui va au marché avec l'argent à la main pour acheter des bœufs, pense-t-il à des pourceaux, ou s'arrêterait-il à voir des chiens ? En s'amusant ainsi, ne craindrait-il pas que quelqu'un ne lui prît adroitement son agent ?

Si celui qui est auprès de vous, étant malade et infirme, commence à cracher et à tousser beaucoup, ne vous écartez pas de lui ; mais représentez-vous que plusieurs de vos frères se livrent volontiers au service des malades et des estropiés.

La foi produit le bon esprit, et un bon esprit est un fleuve d'eau de vie. Comme une lampe ne brûle et n'éclaire point sans huile ; ainsi sans la foi, il n'y a point de bon esprit.

Celui qui rejette la correction, se hait soi-même ; mais celui qui se rend aux remontrances, aime son âme.

La patience n'a ni mesure ni bornes quand elle est jointe à l'humilité. La patience est un don de Dieu : il la donne à ceux qui l'aiment ; et elle délivre ceux qui la possèdent de beaucoup de misères et de tribulations.

Quand un religieux sage et prudent est envoyé pour quelque affaire, ceux qui le voient glorifient le Seigneur : mais le religieux insensé et adonné au vin, se conduit si indécemment dans les lieux par où il passe, qu'il est la honte de son supérieur et de ses frères.

Un religieux en qui la piété est soutenue par l'humilité et la charité, peut lever la tête ; il brille et il éclate aux yeux de ceux qui vont le visiter et l'examiner. La charité éclaire les yeux de l'esprit.

Celui qui aime les divisions et les querelles, est semblable à un homme qui met continuellement sa main dans le trou des aspics.

Celui qui est touché de compassion pour son prochain, lorsqu'il est dans l'affliction, s'attire sur lui-même les miséricordes continuelles du Seigneur. Vous a-t-on donné l'autorité? ne vous élevez point : soyez parmi les autres comme l'un d'entre eux. Rappelez dans votre esprit les peines que vous avez eues autrefois; songez qu'ils sont aujourd'hui dans le même état, et qu'ainsi vous ne devez pas les négliger.

Comprenez bien ce que je vous dis : Ne faites pas au dehors une vaine montre de piété, si au dedans vous n'êtes que vanité et qu'orgueil. Réprimez les pensées de vanité, avant que la vanité vous accable. Détruisez les sentiments d'orgueil, avant que l'orgueil vous renverse. Si vous demeurez chez un vieillard de mérite, ne publiez pas seulement ses vertus, mais aussi imitez sa vie : c'est là ce qui vous sera avantageux.

Un grand parleur dans un monastère n'est propre qu'à susciter des querelles et des divisions : au contraire, celui qui sait se taire, se fait aimer. L'obéissance qu'on observe pour Dieu est un grand bien. Pour en connaître le prix, représentez-vous qu'elle rend l'homme agréable à Dieu et l'en fait aimer, et qu'elle le sanctifie jusqu'à la mort.

Que celui qui voit, soit comme ne voyant point ce qui ne convient pas. Que celui qui entend, soit comme n'entendant point ce qui n'est pas décent ; qu'il s'estime le dernier même parmi les derniers. Ayez toujours présent à vos yeux celui qui dit : *Ne jugez point afin que vous ne soyez point jugé.* Ne Matth. 7, laissez pas courir vos yeux de côté et d'autre, et n'arrêtez pas vos regards sur une beauté étrangère, de peur que votre ennemi ne vous perde par vos yeux. Gardez-vous d'imiter les négligents ; mais prenez pour modèles ceux qui sont ornés de vertus.

Quand vous êtes à table, mangez votre pain, et ne déchirez pas

la réputation de votre prochain. Ayez en mangeant une contenance modeste, et ne regardez point de tous côtés, comme un jeune homme qui n'a point eu d'éducation.

Si votre frère tombe dans quelque faiblesse, relevez-le et l'aidez ; car celui qui néglige le faible irritera son maître ; celui qui se réjouira de la chute de son frère, en fera lui-même une grande. Celui qui n'aime pas à servir un seul Dieu, sera asservi au joug de plusieurs maîtres.

Celui qui ne veut pas se soumettre à un seul supérieur, sera soumis à plusieurs en divers endroits ; et celui qui ne se contraint pas à un seul travail des mains, sera accablé d'une multitude de travaux.

Celui qui se plaît à se vêtir avec recherche, fait tort à son âme. Les vêtements riches déshonorent un religieux, et font connaître ce qu'il est véritablement : au contraire, les habits simples et pauvres lui siéent bien et l'honorent. Il est honteux à un religieux d'avoir des yeux égarés et dissipés : cet égarement de ses yeux ne lui peut attirer que de grandes afflictions.

Si vous ne retenez pas vos yeux, vous ne marcherez pas droit dans le sentier de la tempérance et de la pureté.

Lorsque vous allez dans la ville, ne vous arrêtez pas dans les rues à regarder de tous côtés, et ne vous promenez pas dans les places, de peur que vous n'y trouviez la ruine de votre âme.

La gloire d'un homme du siècle est de se produire dans le monde ; la gloire d'un religieux est de ne point passer le seuil de sa porte.

Il est bien plus avantageux de persévérer dans le travail, dans la prière et la méditation des saintes Écritures, que de perdre le temps en discours inutiles, d'où naissent ensuite la médisance et la calomnie. Ne tentez point votre frère par des railleries, de crainte de vous attirer à vous-même des chagrins. Un homme violent et emporté trouble l'âme de ses frères ; mais celui qui est doux et patient fait voir qu'il craint le Seigneur.

Si vous aimez la voie de la justice, vous acquerrez le prix de a vie éternelle.

Si vous vivez tranquille, sans vous mêler des affaires d'autrui, vous achèverez en paix le voyage de cette vie.

Si vous aimez le silence, vous serez beaucoup aimé.

Si vous vous détournez de la vanité, vous n'aurez que de chastes pensées.

Si vous aimez la continence, vous briderez le démon de l'impureté.

Si vous aimez la pauvreté, vous mettrez en fuite le démon de l'avarice.

Il y a quatre choses qui augmentent la vanité dans les monastères, et la quatrième est la plus mauvaise : la désobéissance des jeunes gens ; les vieillards jaloux de leur avancement ; le religieux qui se porte au mal ; et le supérieur qui accable ses frères. Il y a quatre choses qui augmentent l'estime et la gloire, et la quatrième est de prix devant Dieu et devant les hommes : l'union des frères dans la douceur et dans la justice ; le frère qui donne des avis salutaires à son frère dans la crainte du Seigneur ; les jeunes gens qui sont soumis et obéissants aux vieillards comme à leurs propres maîtres ; le supérieur qui aime ses frères comme lui-même, et qui prend un véritable soin du salut de leurs âmes. Les délices d'un religieux sont de garder les préceptes de Jésus-Christ ; sa consolation, de ne point commettre le mal ; sa joie, d'aller au-devant du Seigneur ; et sa gloire, de le craindre.

Nous avons encore parmi les œuvres de saint Éphrem, une exhortation à la vertu en forme de lettre, qu'il adresse à un jeune homme qui avait embrassé depuis peu la vie religieuse. Voici en substance ce qu'il y a de plus remarquable, quoique tout en soit précieux.

« Je repasse à toute heure dans mon esprit, mon cher frère, la vision que vous avez eue, et que vous m'avez rapportée. Appliquez-vous donc à mener une vie digne de votre vocation, afin de

vous rendre agréable au chef de notre milice. Je connais votre ardeur, votre zèle et votre amour pour Dieu : c'est pourquoi je vous conseille, puisque vous êtes dans la ferme résolution de vivre conformément à l'état que vous avez embrassé, et que néanmoins vous n'avez pas encore acquis l'expérience nécessaire, ni la connaissance de la vie religieuse, je vous conseille, dis-je, de marcher sur les pas des Pères et des frères qui sont saints et parfaits, et de vous les proposer pour modèles, afin d'apprendre d'eux de quelle manière doit se conduire un serviteur de Dieu. »

Vous considérerez dans les vertus de chacun d'eux ce que vous devez imiter ; dans l'un, la foi pure et parfaite qui l'anime ; dans l'autre, son espérance et sa confiance en Dieu, et dans l'autre sa double charité envers Dieu et envers le prochain. Voyez dans celui-ci le dépouillement de toutes choses, la parfaite abnégation de soi-même, la manière religieuse de vivre selon Dieu. Voyez dans celui-là le recueillement de l'esprit, afin de pouvoir vaquer à la prière sans qu'aucune vaine pensée vous en détourne. Imitez dans cet autre, la modestie et la retenue ; dans d'autres, l'humilité par laquelle ils sont leurs propres censeurs et leurs accusateurs. Les uns seront pour vous un modèle de zèle et de diligence ; les autres vous inspireront l'amour du repos et du silence, un esprit de douceur, de patience, de clémence, de bonté ; d'autres vous présenteront des mœurs pacifiques, une vie aimable, l'union, la concorde : vous pourrez admirer dans d'autres l'intelligence, la prudence, l'habileté dans leurs conseils, la discrétion, et une profonde connaissance de nos saints mystères.

Enfin vous avez à imiter dans plusieurs la fermeté et la constance dans le combat spirituel, leur obéissance, leur diligence dans le travail, leur ardeur à servir les frères, leur zèle, leur ferveur, leur soumission, leur détachement de la vie, se crucifiant eux-mêmes comme ceux qui meurent tous les jours, ayant une patience à toute épreuve. Imitez encore dans ces fervents religieux, dont la vertu brille avec tant d'éclat, cette exactitude,

cette régularité, cette tempérance, cette candeur, cette pureté de mœurs, leur vie en un mot, toute spirituelle, toute angélique.

Puis donc que vous vous trouvez au milieu de si grandes richesses, travaillez à vous enrichir. Vivez avec les vierges prudentes, de peur d'être mis au rang des folles. Vous avez devant vos yeux une multitude d'astres brillants, qui vous éclairent nuit et jour; marchez à la faveur de leur lumière et suivez leurs pas. Hâtez-vous; marchez avec la même vitesse, afin que vous puissiez atteindre quelqu'un d'eux. Ceignez vos reins, allumez la lampe de la justice, attendez votre Seigneur et soyez prêt à aller au-devant de lui.

Ne dites point : Je suis entré dans une maison religieuse, et je porte un habit saint et digne d'un ange; parce que Dieu ne regarde pas l'habit extérieur, mais plutôt le vêtement intérieur, et il exige les fruits des bonnes œuvres. Soyez donc dans le champ du Seigneur comme un arbre toujours fleuri : portez et présentez-lui les fruits de vos vertus.

Prenez garde que le ver de l'orgueil ne se glisse dans votre cœur, et n'y gâte le fruit de l'humilité; que le mensonge ne vous dérobe la vérité; que le vanité n'obscurcisse votre piété; que la colère ne vous enlève la douceur et la patience; que les contestations ne ruinent votre paix et ne rompent l'union; que la gourmandise ne nuise au jeûne, et la paresse à la diligence. Faites que dans les veilles vous ne vous laissiez pas gagner au sommeil; que la nonchalance ne ralentisse pas la ferveur; que la négligence n'empêche point le service, le murmure ne détourne point la soumission, et l'indocilité l'obéissance.

Ne méprisez personne; ne vous plaignez point mal à propos; ne soyez point effronté. Gardez-vous de l'opiniâtreté; ne donnez point de relâche au corps, de crainte qu'il n'appesantisse votre âme. Méditez la loi du Seigneur nuit et jour, parce que l'ennemi ne cesse d'épier le moment où il ne vous trouvera point occupé

à ce saint exercice. Quittez le monde tout de bon et suivez Jésus-Christ. Appliquez-vous à bien régler votre vie. Examinez tous les jours vos pensées, et parlez-vous de cette sorte : Ai-je de la piété ? mon cœur est-il touché de componction ? suis-je humble et ai-je de bas sentiments de moi-même ? etc. Et de plus faites un juste discernement de vos actions, et dites en vous-même : N'est-il pas vrai que je travaille peu ? vis-je bien ou mal ? ne dis-je pas des paroles inutiles ? ne me mets-je jamais en colère ? ne désirai-je pas quelque chose des biens de la terre ? etc. Lisez et relisez soigneusement tout ce qui est contenu dans cette lettre. Lorsque vous l'aurez bien mis en pratique, je vous donnerai d'autres avis pour vous mettre en état d'atteindre à la perfection en Jésus-Christ.

On voit par l'abrégé que nous venons de donner de la lettre de saint Éphrem, qu'il y avait de son temps d'excellents religieux et en grand nombre dans les monastères, et qui se distinguaient par la pratique de toutes les vertus ; de sorte qu'il n'avait qu'à proposer leur exemple à ce jeune religieux, pour lui tracer la voie de perfection qu'il devait suivre. Mais il pouvait lui-même se proposer comme un prodige d'humilité, si cette même humilité, ne l'avait empêché de connaître le trésor qu'il possédait par elle dans son âme ; et c'est ce qui lui fait dire dans cette même lettre : « On trouve ici beaucoup de ces parfaits modèles, sur lesquels je vous disais que vous vous deviez régler, et non pas sur moi qui suis un lâche et un paresseux. »

---

## SUITE DU MÊME SUJET,

### ET DIVERS TRAITS D'HISTOIRE RAPPORTÉS PAR SAINT ÉPHREM.

La crainte de passer les bornes que nous nous sommes prescrites, ne nous permet point de recueillir ici les maximes de piété

sont répandues dans tous les ouvrages de saint Éphrem : il a
ι faire choix seulement de quelques-unes pour abréger ; mais
ı'est qu'à regret que nous en supprimons le plus grand
ıbre. Nous avons de lui surtout un *Traité de piété* divisé en
tre parties, qui contient des règles excellentes pour les reli-
ıx et les anachorètes ; mais nous ne parlerons que des pre-
ıres, celles qui concernent les seconds offrent aujourd'hui un
ındre intérêt. Nous y joindrons des avis pris d'un autre traité,
quelques traits historiques répandus dans ses ouvrages que
ıs ne saurions mieux placer qu'ici.

Si vous menez, dit-il, la vie solitaire dans le désert, cherchez
ıien connaître les exercices des parfaits anachorètes, et leurs
ogrès dans la vertu. Si vous vivez en communauté, étudiez les
gles du monastère et ne les méprisez point. Dans l'un ou l'autre
ıt, si vous en observez les lois et les maximes avec une con-
ence pure, vous serez agréable à Dieu.

Vivant en communauté dans un monastère, ne vous détournez
ı de la loi légitimement établie, ni des règles apostoliques ;
ce qui ne paraît d'abord qu'une légère faute, ne cause pas
ı petite perte, mais une très-grande. Il est de l'ordre d'assister
ıc les religieux aux assemblées, aux veilles, au travail des
ins et aux autres exercices de la communauté. Il convient
ısi de manger tous ensemble au même réfectoire, hors le cas
maladie et d'infirmité, et de ne point suivre sa propre volonté.
Être léger, inconstant, dissipé ; aller çà et là, passer d'un ou-
ıge à un autre, ce n'est pas le moyen de porter du fruit qui
ınne à maturité. L'ennemi n'attaque pas en tout lieu un reli-
ıux de la même manière : ici il lui insinue de passer d'une vie
re à une vie qui éclate par des œuvres de piété : là il lui ins-
ıe de quitter cet emploi qui lui est avantageux pour son salut,
us prétexte qu'il n'est utile à personne. Il met dans la pensée
ı celui qui est dans le monastère, de se retirer au désert pour
ıe plus grande retraite ; et il tâche de persuader à l'anachorète

de quitter le désert sous prétexte qu'il y est sans consolation.

Vous qui vivez dans le monastère, quoiqu'on vous y donne à manger deux fois par jour, prenez-le avec action de grâces. Si vous avez quelque peine de ce qu'on vous a présenté plusieurs plats, pensez que ce n'est pas par votre ordre qu'on vous les a préparés. Si, au contraire, ce qu'on vous présente vous paraît grossier et en trop petite quantité, pensez que le Roi de gloire qui s'est fait homme n'a pas dédaigné de manger du pain d'orge. Ce n'est point agir avec sagesse de vouloir pousser la tempérance au delà des bornes; mais aussi l'intempérance allume le feu de la concupiscence, et rend l'homme esclave des désirs de la chair.

Celui qui demeure dans le monastère doit être obéissant selon Dieu, sans disputer ni contester. Il doit être compatissant envers son prochain, et éloigné de toute vaine gloire. Il ne doit point ambitionner les honneurs, ni rechercher la domination. Il doit être exact à tous les exercices de la religion. Il se tiendra dans la retraite; il n'ira point de cellule en cellule; il ne parlera point sans jugement; il ne s'ajustera point avec affectation; il ne désirera point de paraître fin et rusé; il s'étudiera plutôt à la simplicité.

Conservez votre corps pur et exempt de péché; car vous l'avez offert à Dieu, et il n'est plus en votre puissance. Vous ne pouvez en disposer selon votre volonté, sans vous rendre coupable de sacrilége. Deux hommes richement vêtus se promènent ensemble dans la place, l'un d'eux fait un faux pas et tombe dans la boue; alors, poussé d'un esprit de jalousie, il fait tomber son compagnon dans le bourbier, pour ne pas paraître seul couvert d'ordures. C'est là l'image de ceux qui, s'étant égarés de la vertu, s'efforcent d'en détourner les autres. O hommes pervers et méchants! ô cœurs corrompus! ô bouches pleines de déguisement! Fuyez, fuyez leur commerce, de peur que vous ne deveniez plus amer que le fiel.

Plusieurs religieux étant tourmentés de mauvaises pensées, même dans l'oratoire, et au temps des sacrés mystères, saint

Ephrem leur donne cet avis : Quant aux pensées dont vous m'avez parlé et aux tentations qui troublent votre esprit, je ne vous cache point ma faiblesse, j'en suis tourmenté tout comme vous. Les malins esprits ne vous attaquent pas seulement dans la solitude, ils nous livrent de violents assauts lors même que nous sommes assemblés dans la maison du Seigneur, afin de nous empêcher d'assister avec un esprit pur et attentif aux saints et redoutables mystères de notre Sauveur, notre Dieu. Mais celui qui est sobre et tempérant, s'il met une sentinelle sur ses yeux, s'il veille sur son cœur, s'il est attentif sur lui-même, il vaincra son ennemi avec le secours de la grâce divine.

Veillons donc sur notre cœur et sur nos sens, puisque nous sommes exposés à de grands combats. Ne refusons pourtant pas le combat, mais soutenons-le courageusement. Dissipons les fantômes et les illusions de notre ennemi, et qu'il crève de rage et de dépit. Mais avant que de nous présenter à ce combat, recourons à Dieu et disons-lui humblement avec Daniel : « *Seigneur, ceux* Dan. 3, 40
*qui mettent leur confiance en vous, ne tomberont point dans la confusion.* Nous vous suivons maintenant de tout notre cœur : nous vous craignons et nous cherchons à voir votre face : ne nous couvrez pas de confusion, mais traitez-nous selon la grandeur de votre miséricorde. Délivrez-nous selon les merveilles et les prodiges que vous savez opérer : faites, Seigneur, faites rendre à votre nom la gloire qui lui est due : que tous ceux qui montrent le mal à vos serviteurs et les y sollicitent, soient confondus ; que toute leur puissance soit détruite, et toutes leurs forces brisées : qu'ils sachent, Seigneur, que c'est vous seul qui êtes le Dieu et le Roi de gloire sur toute la terre. »

Heureuse est la ville, dit encore saint Ephrem dans un autre traité de piété, qui est gouvernée par des gens de bien. Heureux le monastère qui est régi par des supérieurs sobres et tempérants ; mais s'ils sont adonnés à la volupté, le monastère sera ruiné par leur lâcheté et leur négligence. Si vous êtes sous l'obéissance

des pères spirituels, ce n'est pas lorsqu'on vous sert, et qu'on vous dit des paroles douces et flatteuses que paraît la fermeté de votre foi ; mais c'est lorsque vous souffrez patiemment et courageusement les mépris, les outrages et les coups. N'ayez donc pas un air chagrin et fâché contre celui qui vous corrige et vous instruit, si vous voulez être un instrument choisi ; mais étudiez avec soin ce qui vous peut avancer dans l'obéissance et dans l'humilité selon le Seigneur.

Que votre cœur soit ferme et constant ; car l'inconstance et la lâcheté sont contraires à la vertu. Faisons-nous violence quand la tiédeur nous assaillit, comme un intrépide voyageur reprend une nouvelle vigueur et s'encourage, sans se rebuter de la longueur du chemin. Considérez l'habit que vous portez : voyez combien il est différent de celui du monde ; il vous apprend le mépris que vous devez faire des choses du siècle, et la vie toute céleste et toute occupée à des œuvres spirituelles que vous devez mener. Ne vous laissez pas aller aux mauvais désirs, ni à de vaines flatteries ; conservez-vous pur : et si la flamme de la tentation commence à s'allumer dans vous, tâchez de l'éteindre par vos larmes. La pureté est un riche trésor ; si vous l'aimez, le Seigneur vous glorifiera.

Recherchons avec soin la vie spirituelle et embrassons-la avec ardeur. Réprimons nos passions, si nous voulons acquérir la science de Dieu : alors nous acquerrons par la grâce du Saint-Esprit le don d'intelligence, qui nous éclairera et nous rendra comme des lampes bien garnies. Ne négligeons point notre âme : soumettons-la à l'Esprit-Saint et sous sa divine puissance, afin qu'elle soit purifiée et sanctifiée. Notre âme est un bien qui nous est propre, il faut donc la cultiver et l'engraisser comme un champ, afin qu'elle porte des bons fruits au Seigneur.

Si l'ennemi nous fait tomber, relevons-nous au plus tôt, de peur qu'il ne nous entraîne à d'autres maux, et qu'il ne nous jette enfin dans le désespoir, ce qui serait le comble de notre malheur et

notre perte éternelle. Quand nous serions engagés dans toutes sortes d'iniquités, n'y demeurons pas et ne nous désespérons point, puisque nous pouvons sortir de cet abîme par la pénitence. Le Seigneur voyant que nous avons changé de vie et que nous sommes revenus à lui, nous recevra comme ses véritables amis, et nous exhortera à embrasser les vertus les plus parfaites.

Saint Ephrem, dans le chapitre huitième de ce *Traité de piété*, parle au long de la fuite des hérétiques et du danger qu'il y a de les fréquenter. Ce chapitre mérite d'être lu : on y voit la pureté de son zèle et son attachement à la foi de l'Église, ainsi que l'horreur qu'il avait pour tout ce qui y donnait atteinte. Fuyez, dit-il, l'assemblée des hérétiques et des hommes débauchés, dont les entretiens sont corrompus et contraires à la foi et à la religion. Leurs paroles percent le cœur comme des flèches. J'en connais quelques-uns qui pervertissent les âmes par leurs discours : on peut les comparer à des hommes attaqués de la lèpre, dont parle l'Écriture, qui rendent impurs, selon la loi, tous les lits où ils couchent, tous les endroits où ils s'asseyent et où ils jettent leur salive : ainsi le flux impur de leur âme corrompue, et les crachats de leurs discours, rendent abominables tous ceux qui les reçoivent, etc. Le portrait qu'il en fait dans le reste de ce chapitre nous les représente au naturel, dans leurs paroles artificieuses, dans leurs déguisements, dans la subtilité de leurs discours, et dans tous leurs artifices, ainsi que dans la fausseté de leurs sentiments.

Nous ajoutons ici quelques traits d'histoire que le Saint rapporte dans ses traités, et qui ne sont pas moins instructifs que les maximes de piété qu'il propose. Un religieux, dit-il, qui était sous l'obéissance des Pères spirituels, alla trouver un des frères, et lui dit : « Je souhaite de quitter mes Pères spirituels et de vivre tranquillement par moi-même. » Ce frère lui tint ce discours : « Un homme avait un fils, il le prit avec lui, et le mit entre les mains d'un artisan pour lui apprendre son métier ; mais

ce jeune homme était dissipé et distrait dans son travail. Quelques jours après, il vint trouver son père et lui dit : Mon père, retirez-moi de chez mon maître, je pourrai mieux apprendre ce métier par moi-même. Mais son père lui répondit : Si, étant conduit et instruit par d'autres, vous n'avez rien appris, que pourrez-vous faire par vous-même, mon fils, vous qui n'avez point appris ni obéi comme vous le deviez ? Je vois, mon fils, que vous avez du dégoût pour le métier que vous apprenez, et je crains fort que je ne me sois donné à votre égard des soins et des peines inutiles. Apprenez donc votre ouvrage, mon fils, comme il faut, afin qu'étant versé dans un art, vous vous procuriez du repos; car la mort dévore et emporte les ignorants et ceux qui n'ont aucune science ni profession. »

Un frère en instruisant un autre lui representa, sous la parabole suivante, les efforts que fait le démon pour arrêter ceux qui ont commencé d'entrer dans la voie du salut. « Deux hommes partirent ensemble pour aller à une même ville, éloignée de trente stades. En ayant déjà fait deux ou trois, ils trouvèrent sur leur chemin un lieu fort agréable : c'était une belle forêt d'arbres touffus qui faisaient un grand ombrage, des ruisseaux et beaucoup d'autres choses qui réjouissent la vue. Comme ils les considéraient, l'un, se hâtant de se rendre à la ville, continua son chemin, et passa comme un courrier : l'autre s'arrêta pour contempler ces beautés et resta derrière. Il voulut ensuite avancer et sortir de l'ombre de ces arbres ; mais il craignit la chaleur : ainsi il fut longtemps à examiner les charmes de cette campagne, à les admirer, à s'en réjouir et à s'en occuper. Alors une de ces bêtes qui demeurent dans le bois, se jeta sur lui et le traîna dans sa caverne. Mais l'autre qui ne s'était point négligé, ni arrêté à contempler la beauté des arbres du lieu, arriva heureusement à la ville. »

Le frère qui avait entendu ceci dit : « Expliquez-moi, je vous prie, cette parabole. » Son compagnon lui répondit : « Ces deux

hommes représentent ceux qui ont commencé de marcher dans le chemin de la piété, et qui ont fait effort pour y atteindre. L'ennemi les voulant arrêter dans leur course, leur inspire des désirs diaboliques ; je veux dire des passions de vaine gloire, d'ambition, d'orgueil, de vanité et de tous les autres vices semblables. Celui d'entre eux qui courait avec grand soin vers le terme, pour remporter le prix auquel Dieu l'a appelé d'en haut par Jésus-Christ, n'a été arrêté par aucune de ces choses. L'autre qui s'est laissé éblouir par les beautés du lieu, et qui s'en est occupé, désigne les personnes qui détournent leur esprit et leurs pensées des choses invisibles pour les porter aux choses visibles. La chaleur qu'il craint, ce sont les travaux et les afflictions qui se rencontrent dans le chemin de la vertu. Il tarde, il s'arrête en ce lieu, il est pris et dévoré par les bêtes sauvages ; cela marque une âme qui étant éprise de l'amour des choses terrestres, s'y attache et s'y fixe : c'est pourquoi le péché sortant de sa tanière, comme une bête cruelle, s'élance sur lui et le saisit, selon qu'il est écrit : *Quand la concupiscence a conçu, elle enfante le péché, et le péché étant consommé engendre la mort.* » Jac, 1,

Un religieux racontait à un autre, qu'il avait appris qu'un homme qui demeurait dans une certaine ville, avait un domestique à qui il confiait tout son bien et toutes ses affaires. Ce jeune homme ayant conçu un ardent désir d'embrasser la vie solitaire, son maître n'oublia rien pour le détourner de son dessein, parce qu'il lui était fort utile : mais il ne put le retenir ; car, renonçant au siècle, il se retira dans le monastère. Peu d'années après il lui prit une violente tentation de retourner dans le monde, et ayant quitté sa cellule, il revint chez son maître sous prétexte de lui faire une visite. La première et la seconde fois il en fut reçu avec beaucoup de témoignages d'amitié. Enfin à la troisième fois il lui découvrit sa faiblesse, et lui dit, que ne pouvant plus supporter le joug de la vie religieuse, il le suppliait de le recevoir encore chez lui, promettant qu'il aurait un grand

soin de ses affaires. Alors son maître lui répondit : « Si vous n'êtes pas fidèle à la promesse que vous avez faite à Dieu, comment tiendrez-vous celle que vous me faites à présent ? » Cette courte remontrance le fit rentrer en lui-même, et il se hâta de retourner dans sa cellule.

Un homme s'est présenté à ce monastère pour embrasser la vie religieuse, et il a voulu demeurer dans une même cellule avec un vieillard. Quelques jours après il lui est venu la pensée de changer de cellule : il y a succombé, et il a dit : « Je ne puis pas demeurer avec ce religieux. » Un autre lui remontrant son inconstance, lui a répondu : « Quand même vous seriez tombé parmi les barbares, et qu'on vous eût livré à un barbare, pourriez-vous dire : Je ne puis pas demeurer avec lui ? » Le frère entendant ceci fut touché de componction, fit pénitence et dit : « Pardonnez-moi ma légèreté. »

Un religieux était attaqué de vaines pensées, qui lui insinuaient qu'il avait déjà fait quelque progrès dans la vertu. Voulant les réprimer, il mettait la main dans une chaudière d'eau bouillante, et se disait : « Voici que tu brûles, ne t'enorgueillis donc plus : quand les trois enfants étaient dans la fournaise ardente, bien loin de s'enfler d'orgueil ils louaient Dieu avec humilité, et toi qui vis dans la tiédeur et dans la mollesse tu t'élèves et tu t'enorgueillis ? » C'est ainsi que ce religieux terrassait le démon de la vanité.

Un autre religieux ayant pris l'habit était tenté de sortir du monastère, et il lui venait cette pensée : « Il en doit être de moi comme des légumes de ce jardin. Si le jardinier ne les tire de leur place pour les transplanter en un autre endroit, elles ne croîtront point. » Mais pour se délivrer de cette pensée il répondit à son esprit : « Il est vrai que le jardinier transplante quelques-uns de ces légumes ; mais il ne les arrache pas tous absolument de ce carré : au contraire, il laisse dans chaque sillon ce qu'il peut nourrir. De plus, il n'est pas trop sûr que les légumes qu'on

transplante, profitent autant que ceux qu'on laisse à leur place : ainsi je veux être du nombre de ceux qu'on ne transplante point.» C'était par ce raisonnement et avec le secours de la grâce qu'il triomphait de la tentation.

Un jeune frère était novice dans un monastère et y gardait un silence fort rigoureux ; les autres novices, ses confrères, disaient que ce n'était pas par vertu qu'il se taisait, mais parce qu'il ne savait pas parler ; d'autres mêmes disaient qu'il était possédé du démon. Mais ce frère les entendant ne leur répondait point, et en glorifiait le Seigneur dans son âme.

Un religieux disait : « J'ai demandé au Seigneur de me faire la grâce que, quand un de mes frères m'ordonnera quelque chose, je dise en moi-même avec humilité : Ce religieux est mon maître, je dois lui obéir. Et si c'est un autre frère, je dise aussi : Celui-ci est le frère de mon maître ; ou si c'est un jeune homme, je dise encore : Écoute le fils de ton maître. » Ce bon religieux résistait ainsi à la tentation, et faisait son ouvrage en paix avec le secours de la grâce.

Des frères faisant de surcroît un ouvrage pendant la nuit, l'un d'eux se sentit pénétré de froid et se retira dans sa cellule, ce qui donna occasion à un autre de murmurer. Ils lui envoyèrent donc un frère pour lui dire de revenir, et celui-ci le trouvant malade dangereusement, ne lui parla point de retourner au travail ; mais il se contenta de lui dire : « Les frères désirent de savoir comment vous vous portez : quant à l'ouvrage, n'en soyez point en peine, nous le ferons pour vous. » — « Mon frère, lui répondit le malade, que votre charité se souvienne de dire que je souhaitais de travailler avec vous, mais que mon mal m'en a empêché. » Ce que ce frère ne manqua pas de rapporter aux autres.

Un novice était attaqué de diverses pensées sur le travail des mains ; mais il se dit à lui-même : « Quoi, méchant serviteur que tu es, tu t'es vendu au monastère et tu n'es plus à toi, que peux-tu donc faire de mieux ? » Et le Seigneur le consolait par cette réflexion.

Comme les religieux étaient à table, un des frères se leva pour leur présenter le pot de vin. Un vieillard le prit, et trouvant trop chaude l'eau qu'on y avait mêlée, il lui dit : « Mon fils, vous m'avez brûlé. » Ce bon frère entendant ceci, se retira dans sa cellule, où frappant sa poitrine, il disait : « Si j'étais le domestique d'un maître sévère, ne m'aurait-il pas frappé rudement pour lui avoir fait pareille chose ? que cela m'apprenne à n'être plus si négligent. »

Deux religieux traînant pendant la veille de la nuit du lin prêt à être broyé, la corde se cassa d'un côté, et celui qui la tenait de ce côté se fâcha aussitôt contre l'autre ; mais celui-ci la cassa aussi de son côté sans que l'autre s'en aperçût, afin qu'il cessât de se fâcher, et ainsi la contestation finit sur-le-champ.

Un autre religieux lisait souvent pendant la veille et voulait finir le chapitre. Il passa un peu l'heure. Un autre en murmura disant qu'il avait entendu qu'il fallait se lever et qu'il ne le faisait pas. Mais un autre frère lui dit : « Si le dîner était prêt et que le supérieur eût dit qu'on pouvait boire un peu plus de vin, n'en aurions-nous pas de la joie ? » Le murmurateur reconnut qu'il avait tort, et en demanda pardon. Un religieux dit aussi à un autre étant à table : « Pourquoi ôtez-vous sitôt les plats et ne nous laissez-vous pas manger? » Et il lui répondit : « Je ne suis qu'un serviteur, et je fais ce que mes supérieurs m'ordonnent. » Ce frère comprit qu'il avait tort, et il lui dit : « Pardonnez-moi. »

Il vint une pensée à un religieux dans le temps de la veille qui lui disait : « Repose-toi aujourd'hui, ne te lèves point pour la veille. » Mais ce bon religieux combattit cette pensée en disant : « Crois que tu ne te levas point hier, et qu'aujourd'hui tu dois te lever. » De même au sujet du travail, il lui vint cette pensée : « Repose-toi aujourd'hui et demain tu travailleras. » Mais il lui répondit encore : « Non, je travaillerai aujourd'hui, et quant à demain, Dieu en aura le soin. »

Un religieux étant malade ne laissait pas que de travailler. Pleurant donc un jour dans sa cellule, il priait Dieu de lui rendre la santé ; mais il disait ensuite : « Malheur à moi, lâche et paresseux ! Mon âme est toujours malade, et je ne m'en mets point en peine, et dès que j'ai une petite maladie corporelle, j'en demande aussitôt avec larmes la cessation au bon Dieu. Ah ! Seigneur Jésus-Christ, guérissez mon âme et mon corps, afin que je ne sois point à charge à mes frères. Car, Seigneur, l'homme ne se soutient pas par ses propres forces. Il n'est rien si vous ne lui fournissez ses besoins et ses nécessités. Mais, Seigneur, donnez-moi la santé, quoique je sois un serviteur inutile, parce que vous êtes le Dieu des pécheurs pénitents, et faites éclater sur moi la grandeur de votre puissance. » Et comme il continuait son travail, il fut tout à coup guéri.

Un religieux dit à un autre : « Le père supérieur m'a ordonné d'aller à la grange piler du blé pour les frères. Il y a là des séculiers qui disent des choses indécentes, que dois-je donc faire ? » Le frère lui répondit : « N'avez-vous pas vu les enfants étudier tous ensemble dans la même école, et que chaque écolier s'applique à apprendre sa leçon et non pas celles des autres, sachant qu'il doit réciter la sienne à son maître, et non pas celle de ses condisciples ? Que si vous êtes capable de vous laisser troubler par ces discours, écoutez et suivez ce que dit l'Apôtre : *Éprouvez* I Thess. 5
*tout, et attachez-vous à ce qui est bon.*

## PRIÈRES ET ÉLÉVATIONS A DIEU DE SAINT ÉPHREM,

### POUR SERVIR DE MODÈLE AUX AMES PIEUSES.

Nous ne craindrons pas d'être trop prolixes sur l'histoire de saint Éphrem, en donnant ici quelques-unes de ses prières, parce qu'outre qu'elles nous font mieux connaître les saints transports dont son cœur était embrasé, elles peuvent aussi servir de modèle aux personnes de piété, pour s'exciter à des sentiments de regret de leurs fautes, ou de reconnaissance des grâces de Dieu, ou d'une ardente charité. Le don de la prière est un don excellent, que nous ne saurions trop demander à Dieu. C'est la prière qui attire en nous la grâce de la prière ; et le Saint dont nous parlons avait obtenu ce don du ciel à un degré si éminent, qu'on ne peut lire dans ses ouvrages les différentes élévations de son cœur à Dieu, sans être touché et excité à former ces dispositions sur les siennes. Aussi est-ce dans cette intention que nous en donnons ici quelques-unes, sur la traduction française dont nous avons déjà parlé.

*Saint Éphrem rend gloire et louanges à Dieu.*

Gloire soit à vous, ô mon Dieu ! qui me souffrez et me supportez. Gloire à vous, Seigneur, qui avez une si grande patience. Gloire à vous, qui êtes la bonté par essence. Gloire à vous, Être très-excellent ; à vous seul sage ; à vous, qui êtes le bienfaiteur des âmes et des corps. Gloire à vous, Seigneur, qui faites lever votre soleil sur les bons et sur les méchants ; qui faites pleuvoir en faveur des justes et des injustes. Gloire à vous, qui nourrissez toutes les nations et toute la nature humaine, comme un seul homme : les oiseaux du ciel, les bêtes sauvages, les reptiles et

s poissons, de même que le plus petit oiseau ; car toutes les réatures attendent de vous que vous leur donniez leur nourriire en leur temps. Votre puissance est sans bornes, et vos miséricordes, Seigneur, se répandent sur toutes vos œuvres. C'est ourquoi je vous prie de ne me pas rejeter comme ceux qui vous isent : « Seigneur, Seigneur, et qui ne font pas votre volonté ; t je vous le demande par les prières de tous ceux qui se sont endus agréables à vos yeux. Mes désirs les plus secrets vous ont connus. Les plaies de mon âme sont à découvert devant vous ; eigneur, guérissez-moi, et alors je serai guéri. »

### *Saint Éphrem implore la miséricorde du Seigneur.*

Seigneur, exaucez mes larmes, et soyez attentif à la voix de la prière que ce pécheur, pénétré de votre crainte, vous offre, ô mon Dieu ! à vous, qui êtes lent à punir, plein de miséricorde et de clémence. Ne me traitez pas selon mes œuvres, et mettez en oubli mes péchés passés. Quoique je sois un pécheur, mon Dieu, qui nous aimez si tendrement, donnez-moi le temps dont j'ai besoin pour faire pénitence. Que votre grâce qui a supporté les fautes de ma jeunesse, daigne souffrir maintenant celles de ma vieillesse. Vous avez juré, Seigneur miséricordieux et plein de tendresse Ezech 33, 1
pour nous, que vous ne vouliez pas la mort du pécheur, mais plutôt qu'il se convertît et qu'il vécût. Ayez pitié de moi, qui suis un pécheur et qui vous en conjure par les entrailles de votre miséricorde. Que la liberté que je prends de vous le demander ne vous déplaise point. Vous voyez que, pressé d'une vive et très-amère douleur de cœur, j'ose vous adresser ces paroles. Considérez, Jésus-Christ mon Sauveur, les larmes qui coulent le mes yeux. Regardez les maux et les gémissements de mon âme ndigne. Souvenez-vous de votre promesse, et faites-m'en ressentir 'effet. Accordez-moi encore un peu de temps pour faire une véitable pénitence. Votre grâce, Dieu plein de bonté et de miséri-

corde, ne peut rejeter le pécheur qu'elle voit trempé de ses larmes. Elle pardonne à toute âme qui a humblement recours à vous. Celui qui est saint et bon par essence a exaucé ma voix, mes gémissements et mes larmes, et il a eu pitié de moi. Maintenant, Dieu patient et miséricordieux, daignez jeter les yeux sur moi, afin que je porte de dignes fruits de pénitence.

*Saint Éphrem confesse ses fautes devant le Seigneur avec une sainte componction.*

Seigneur, je vous confesse mon péché, à vous qui êtes seul bon, à vous qui mettez en oubli les injures. Quoique je demeure dans le silence, rien ne vous est caché. Mais puisque vous avez
. 43, 26, LXX. dit par votre Prophète : *Dites le premier vos péchés, afin que vous soyez justifié*, je le dis : j'ai péché, Seigneur, j'ai péché, et je ne suis pas digne de lever les yeux au ciel, ni d'en contempler la magnificence. Pour un plaisir court et léger, j'ai peu fait de cas du feu éternel, et je n'ai pas travaillé à acquérir votre royaume. Que ferai-je donc, moi qui suis le plus malheureux de tous les hommes ? Je pleurerai sur moi jour et nuit, pendant que j'en ai encore le temps, afin que mes larmes soient exaucées. Seigneur, donnez-moi des larmes de componction, vous qui êtes seul bon et miséricordieux, afin que par elles je vous prie et j'obtienne grâce devant vous. Malheur à moi ! Que ferai-je ! Comment éviterai-je la fournaise ardente et les ténèbres extérieures, où il y a des pleurs et des grincements de dents ? Mon âme, tu as péché, fais pénitence ; car nos jours passent comme l'ombre. Encore un peu de temps, et tu sortiras de ce monde. O mon âme ! tu passeras par des lieux effroyables : ne diffère donc pas de jour en jour de te convertir au Seigneur. Ne te donnes donc aucun repos ; et que la paupière de tes yeux, ô mon âme ! ne se ferme point ; mais prosterne-toi devant ton Dieu, qui est plein de bonté et de clémence, et prie-le de t'envoyer du haut du ciel sa grâce et sa miséricorde.

*Saint Ephrem implore le secours de Dieu contre les tentations du démon.*

Mon âme est accablée de douleur; elle se jette entre vos bras, Seigneur, Dieu très-saint, et elle implore avec larmes le puissant secours de votre grâce contre le démon, ce séducteur qui la veut pervertir. Elle vous invoque avec une profonde humilité, et vous supplie de l'assister contre ce cruel ennemi, qui la trouble et la tourmente. Puis donc qu'elle s'adresse à vous avec confiance, ne tardez pas de l'exaucer. Puisqu'elle met en vous son espérance avec un grand amour, et un ardent désir de vous posséder, hâtez-vous de la visiter et de la protéger. Elle tombera en défaillance, si dans la cruelle angoisse où elle est, vous différez de la secourir : mais si vous la visitez par vos miséricordes, elle se fortifie, s'affermit et prend une nouvelle vie. Si vous la regardez, elle est sauvée : aimez-la d'un amour de jalousie, puisqu'elle vous est fiancée. L'apôtre saint Paul qui vous l'a fiancée, nous le déclare lorsqu'il dit que vous êtes un époux jaloux et immortel. Châtiez-moi, mon Seigneur et mon Maître, dans vos miséricordes; instruisez-moi, et ne me livrez pas entre les mains de ce corrupteur. Il est vrai que je ne reconnais aucun bien en moi ; seulement je trouve que j'ignore le monde et que je ne connais que vous seul. Votre grâce est immense ; les cures qu'elle fait n'ont point de bornes, et par vos miséricordes mes plaies sont continuellement guéries ; mais par ma négligence elles sont rouvertes et pourries de nouveau. Je n'ignore pas qu'ayant obtenu miséricorde, j'irrite de nouveau votre colère, et je n'oublie point que vous me supportez par la compassion que votre clémence vous inspire. Une bonne mère tendre et indulgente, quoique son enfant la fâche, ne peut pourtant point se résoudre à l'abandonner, tant ont de force et de pouvoir sur elle les entrailles de la pitié. A combien plus forte raison votre bonté et vos miséricordes ne

m'abandonneront-elles pas? Je suis, Seigneur, dans l'affliction, et mon âme en est accablée. Je suis obligé de crier vers vous, et de vous prier avec importunité de me secourir contre mon ennemi. Soyez mon asile, et avec une parole menaçante chassez mes ennemis; car à toute heure ils m'attaquent, ils me surprennent, ils se glissent subtilement dans moi sans que je m'en aperçoive. Ils m'engagent même à de vaines occupations sans que j'en sois touché. Malheur à moi! quel ennemi ai-je à combattre? Mais, ô mon âme! prends courage, tu as un puissant rédempteur et un président des combats également généreux et éclairé, qui récompense avec profusion les athlètes qui ont courageusement combattu.

*Saint Ephrem implore la miséricorde de Jésus-Christ en lui présentant sa douloureuse Passion.*

O Agneau sans tache, qui vous êtes immolé pour le salut du monde, ne me rejetez pas, je vous en supplie, quoique je vienne vous importuner, et ne me dites point : Qu'avez-vous souffert pour moi? Dans ce jour terrible et redoutable vous nous direz à nous autres pécheurs : Connaissez-vous tout ce que j'ai souffert pour vous? Étant invisible, je me suis rendu visible à vous; étant immortel, j'ai été condamné à la mort pour vous; étant exempt de tout péché, j'ai été frappé de soufflets pour vous : on m'a crucifié, et je ne me suis point mis en colère : on m'a insulté par de sanglantes railleries et on m'a chargé d'opprobres, et je n'ai point répondu par des injures. Je suis le Seigneur infiniment au-dessus de tout péché, et j'ai souffert toutes ces choses. Mais vous qui êtes coupable et criminel, qu'avez-vous souffert pour moi? C'est pour cela que nous sommes tous sans excuse. Souvenez-vous donc, Seigneur, que vous avez souffert pour nous tous ces opprobres, toutes ces injures, toutes ces ignominies, à cause de votre grande miséricorde, de votre bonté et de votre

ıstice, et non à cause de nos bonnes œuvres. Car comme alors ous avez été livré pour nous, étant bon, saint et exempt de tout éché, maintenant, Seigneur, vous êtes le même, toujours xempt de tout péché, toujours saint, toujours bon. L'infinie miséricorde de votre divinité que vous avez par nature, est immuable : rendez donc stable ce que vous avez fait en notre faveur par votre pure bonté.

*Saint Éphrem demande à Dieu qu'il le remplisse de sa grâce pour le louer et l'aimer, et pour l'inspirer aux autres.*

Seigneur, sauvez-moi : accordez à votre serviteur la demande que vous fait son âme, et ouvrez le trésor de votre miséricorde, afin que votre grâce, comme une source intarissable, rejaillisse continuellement dans sa bouche et dans son cœur ; et que ce cœur et cette bouche soient un pur et un saint temple de votre grâce ; un temple, dis-je, digne de recevoir le Roi du ciel. Dieu plein de bonté, que le doigt de votre grâce mène toujours ma langue, et la touche comme les cordes d'une lyre, afin qu'elle chante vos louanges et qu'elle publie votre gloire, et afin que je ne cesse point pendant tout le cours de ma vie de vos glorifier et vous bénir avec amour et avec affection de cœur et de bouche. Seigneur, celui qui est paresseux et négligent à vous louer, mérite d'être exclu de la vie future. Jésus-Christ, mon Sauveur, exaucez la prière de mon cœur ; que ma langue soit comme une lyre, qui par la douceur de son harmonie fasse retentir partout la puissance de votre grâce ; afin que par elle je puisse expliquer ici-bas votre saint Évangile, votre divine parole dans mes écrits et dans mes discours, quoique dans ces écrits et dans ces discours il se trouve quelques fautes ; et afin qu'au jour du jugement je puisse me réfugier vers vous, et lorsque la redoutable majesté de votre gloire fera trembler et remplira d'effroi toutes les créatures. Oui, Seigneur, Fils unique de Dieu, je vous en supplie, exaucez et

recevez comme une offrande la prière de votre serviteur. Je suis un pécheur, mais un pécheur que votre grâce a sauvé. Toute gloire en soit rendue à celui qui sauve les pécheurs dans ses miséricordes.

*Saint Éphrem prie le Seigneur avec humilité de modérer la douceur de ses communications, dont son cœur ne pouvait soutenir l'abondance.*

Jésus, divin Sauveur du monde, je vous en supplie, ayez pitié de moi. Votre grâce s'est répandue en moi avec profusion, et elle a rassasié ma faim et éteint ma soif. Mon âme était plongée dans les ténèbres, et elle l'a éclairée et retirée de l'égarement où la jetaient ses pensées. Maintenant je reconnais ma faiblesse, je vous confesse mes péchés. J'adore et j'implore votre ineffable bonté. Modérez un peu cette abondance et cette profusion: réservez-la-moi pour le terrible jour de votre jugement. Comme je n'ai pas la force de soutenir l'impétuosité de cette inondation de grâces, je deviens présomptueux et téméraire. Divin caractère de la substance du Père, et splendeur de sa gloire ineffable, modérez l'excès de vos faveurs. Votre grâce allume un feu qui embrase mon cœur: réservez-la-moi pour le ciel. Sauvez-moi pour me faire entrer dans votre royaume; et au jour de votre manifestation, répandez en moi toute la plénitude de votre bonté avec votre Père qui êtes béni dans tous les siècles.

*Saint Éphrem demande à Dieu ses grâces et les larmes de componction, dont il relève l'excellence.*

Auteur et distributeur de tous biens, source de grâces, fontaine salutaire qui guérissez tous mes maux, trésor immense de miséricordes : ô Dieu! qui êtes seul miséricordieux et souverainement bon, qui ne cessez point de faire du bien à ceux qui vous

rient avec un cœur pur et sincère. Seigneur, mon Dieu, plein le clémence, l'expérience que je fais tous les jours de vos bontés, es biens immenses dont continuellement vous me comblez, et ivec tant de profusion, m'apprennent et m'invitent à recourir à rous avec une pleine confiance. Je vous supplie donc humblement le ne pas cesser de répandre sur moi votre sainte grâce : elle me irera de cette multitude de distractions qui m'agitent : elle liera mon esprit, le tiendra dans le recueillement et guérira mes plaies les plus profondes. Mes dissipations et mon orgueil les renouvellent sans cesse ; mais vous, qui êtes lent à punir, qui faites par votre grâce de continuelles guérisons, vous qui êtes plein de miséricordes et de clémence, guérissez les fréquentes infirmités de ce pécheur. Je le sais, Seigneur, je suis dans l'impuissance de reconnaître dignement les guérisons que vous opérez dans mon âme : ces salutaires et célestes remèdes sont sans prix et au-dessus de toute estime. La terre et le ciel même ne vous peuvent rien rendre qui soit digne de ces excellentes et admirables cures que vous faites tous les jours : mais ces cures sont toutes gratuites, et de purs effets de votre bonté. Ces saints et salutaires remèdes surpassent nos richesses : nul ne peut les apprécier. Mais, divin Sauveur, vous les distribuez largement à tous : vous les donnez aux larmes ; vous les donnez à quelques gémissements amers.

Qui ne sera donc pas ravi d'admiration et saisi d'étonnement, et qui ne fera pas retentir hautement sa voix pour publier votre grande clémence, votre extrême bonté, Seigneur de nos âmes, qui ne dédaignez pas de recevoir quelques faibles larmes, pour le prix des guérisons que vous opérez en nous ? O larmes, que votre pouvoir est grand, qu'il a d'étendue ! Vous pénétrez hardiment jusque dans le ciel, et rien ne peut vous arrêter. O larmes, que votre vertu est admirable ! la confiance qu'elles nous donnent, est pour les anges et pour toutes les puissances célestes un sujet de joie continuel. O larmes, que votre pouvoir est grand ! vous pouvez si vous voulez vous présenter sans crainte devant le trône

si saint et si sublime du Seigneur, Dieu de pureté et de toute sainteté. O larmes, que votre puissance est merveilleuse ! en un clin d'œil, comme emportées sur des ailes rapides, vous vous élevez jusqu'au ciel, et sur-le-champ vous obtenez de Dieu l'effet de vos demandes. Il vous entend, il accourt, il vient avec bonté et avec joie vous apporter lui-même la rémission de vos péchés.

Donnez-moi donc, Seigneur, ce précieux don de larmes, tout indigne que j'en suis, afin que je pleure tous les jours. Donnez-moi cette source féconde, cette douce et aimable vertu ; afin que, répandant continuellement des torrents de larmes, mon esprit soit plus lumineux et plus éclairé dans la prière ; afin que je noie et efface la cédule de toutes les dettes que j'ai contractées par mes péchés, et qu'un peu de pleurs et de gémissements éteignent pour moi le feu de l'ardente fournaise: car si je pleure en ce monde, j'éviterai en l'autre ce feu qui ne s'éteint point.

*Saint Ephrem rend grâces à Jésus-Christ des faveurs qu'il en a reçues, et désire de s'aller unir à lui dans le ciel pour chanter ses miséricordes.*

Jésus-Christ, mon Sauveur, vous vous êtes fait pour moi la voie de la vie qui mène à votre Père. Elle seule est remplie d'une joie parfaite, et le royaume des cieux en est le terme et la fin. Seigneur, Jésus, Fils de Dieu, vous vous êtes fait pour moi la voie de la vie et la lumière pour m'y éclairer : plein de désir et d'ardeur, j'ai puisé dans la source intarissable de votre grâce et de vos bienfaits. Votre grâce est devenue dans mon cœur une lampe luisante, et une joie dans la bouche de votre serviteur, plus douce que le miel et le rayon de miel. Votre grâce est devenue dans l'âme de votre serviteur comme un riche trésor, qui a enrichi sa pauvreté, et qui a chassé son indigence et sa pourriture. Votre grâce est devenue l'asile et la force de votre serviteur, sa protection et son élévation, sa gloire et l'aliment de la nourriture

le toute sa vie. Comment donc, Seigneur, votre serviteur pourrait-l demeurer dans le silence, et ne pas publier hautement la louceur et les charmes de votre amour et de votre grâce ? J'ai uvert mon indigne bouche ; mais comment ma langue pourra-t-elle lignement louer et glorifier le libéral et magnifique auteur et listributeur de tous les biens ? Ou comment, moi qui suis un écheur, oserai-je arrêter les torrents et les flots de votre grâce, ui rejaillissent dans mon cœur, qui le remplissent et l'inondent le la douceur de toutes sortes de dons et de biens ? Je chanterai la gloire et les louanges du Seigneur des cieux, qui a largement répandu sur son serviteur ses dons célestes et en différentes manières. Je louerai votre grâce, Jésus-Christ, mon Sauveur ; car en la louant, je me louerai moi-même. Ma langue, Seigneur, ne cessera point d'exalter votre grâce ; ma lyre ne cessera point de faire harmonieusement retentir des cantiques spirituels.

L'amour dont mon âme est embrasée m'attire vers vous, mon Sauveur, qui êtes la gloire de ma vie : votre grâce attire mon esprit par une certaine douceur, et l'engage à vous suivre. Que mon cœur devienne une terre fertile, qui reçoive la bonne semence, et que votre grâce y répande la rosée de la vie éternelle. Que votre grâce tire et moissonne de la terre de mon cœur l'excellente gerbe de componction, d'adoration, de sanctification, et de tout ce qui vous est le plus agréable. Emmenez mon âme avec la brebis que vous avez trouvée ; emmenez-la dans la bergerie du paradis de délices. Qu'elle soit placée dans votre brillante lumière ; et de même que vous avez porté sur vos épaules cette brebis après l'avoir trouvée, ainsi attirez à vous par votre puissante main mon âme indigne, et offrez l'une et l'autre à votre Père très-saint et immortel, afin que, au milieu des délices du paradis, je dise avec tous les saints : Gloire soit au Père immortel ; adorations à celui qui a répandu ses dons célestes sur cet homme vil et méprisable, afin qu'il offre lui-même la drachme le gloire au Roi de l'univers dans les siècles. Ainsi soit-il.

### *Conclusion de la doctrine spirituelle de saint Éphrem.*

Comme nous nous sommes beaucoup étendus sur la doctrine de saint Éphrem, nous la remettrons ici en peu de mots sous les yeux du lecteur, afin qu'on puisse la retenir plus aisément ; et nous n'avons pour cela qu'à rapporter ce qu'il dit dans un discours qu'il a fait sur les distractions et les mauvaises pensées : « Heureux, dit-il, ceux qui aiment Dieu, et qui, pour son amour, méprisent toutes choses. Heureux ceux qui pleurent jour et nuit, pour se délivrer de la colère et de la vengeance future. Heureux ceux qui s'abaissent et s'humilient volontairement, parce qu'ils seront élevés. Heureux ceux qui gardent la tempérance et la continence, parce qu'ils jouiront des délices du paradis. Heureux ceux qui auront affligé leur corps par les veilles et les exercices de la vertu, parce que la joie du paradis leur est préparée. Heureux ceux qui, par leur pureté sont devenus les temples du Saint-Esprit, parce qu'ils seront placés à la droite. Heureux ceux qui possèdent l'amour de Dieu dans leur cœur, parce qu'ils seront déclarés les amis de Jésus-Christ. Heureux ceux qui se crucifient eux-mêmes, parce que jour et nuit ils contempleront Dieu, et que leur pensée est toute en lui. Heureux ceux qui ont ceint leurs reins dans la vérité, et qui ont tenu leurs lampes toujours prêtes pour attendre que leur Époux retourne des noces. Heureux celui qui aura pu voir des yeux de l'esprit, les biens futurs, les supplices éternels, et qui aura travaillé de toutes ses forces à acquérir la gloire immortelle. Heureux celui qui a toujours devant les yeux cette heure pleine de terreur et d'effroi, et qui s'étudie à plaire à Dieu pendant qu'il en a encore le temps. Heureux celui qui est exempt de tout trouble sur la terre comme les anges, afin de se réjouir en ce jour avec eux. »

Travaillons donc, mes frères, de tout notre cœur et de toutes nos forces, à ne regarder que les choses célestes, à n'avoir de

oût que pour les choses du ciel, à ne penser qu'aux choses du iel, à ne discourir que des choses du ciel, à ne présenter à notre sprit que les choses du ciel, à ne méditer que les choses du iel, à ne connaître que les choses du ciel, à ne parler que des hoses du ciel, à n'accomplir que les choses du ciel, à ne nous ccuper que des choses du ciel, à n'avoir dans la bouche, en out temps et en tout lieu, que les choses du ciel, à ne vivre que lans le ciel et à nous faire une sainte habitude des choses du ciel.

---

## SAINT BARSES, SAINT EULOGE, SOLITAIRES ET ÉVÊQUES EN MÉSOPOTAMIE [1].

Sozomène, dit de saint Barses et de saint Euloge, qu'ils se distinguèrent parmi les solitaires de la Mésopotamie, dont tout le soin était de se détacher des choses de la terre pour être toujours prêts à paraître devant Dieu, et qu'ils cultivaient leur âme par le jeûne, la prière, les saints cantiques et la pratique de toutes les vertus ; vivant dans un si parfait dégagement des biens, des affaires du siècle et des aises du corps, qu'on eût dit qu'ils n'étaient pas de ce monde.

Il ajoute, que la haute estime qu'on avait de leur mérite fit qu'on les consacra évêques dans leurs propres monastères, sans les attacher à aucun diocèse ; mais ce fait est fort douteux, puisque Théodoret, évêque de Cyr, et voisin de la Mésopotamie, assure qu'ils furent successivement évêques d'Édesse ; à moins qu'on ne veuille dire, pour justifier Sozomène, qu'étant déjà consacrés évêques, on leur donna ensuite l'église d'Édesse à gouverner, ce qui est très-incertain.

[1] Saint Basile, Sozomène, Théodoret, Rufin, Socrate.

Quoi qu'il en soit, nous ne savons rien de leur conduite dans la solitude, que ce que cet historien en rapporte dans l'éloge qui leur est commun avec les autres solitaires; mais on peut juger qu'ils le méritèrent plus particulièrement par les grandes vertus qu'ils firent paraître lorsqu'on les éleva à la chaire d'Édesse. Leur nom devint encore plus célèbre par la persécution qu'ils souffrirent de la part des ariens sous l'empereur Valens. Et pour commencer par saint Barses, sa sainteté n'éclata pas seulement dans Édesse et dans les villes voisines; mais encore dans la Phénicie, la Syrie, l'Egypte, la Thébaïde, et partout où il fut relégué pour la cause de la foi.

Le premier lieu de son exil fut l'île d'Arade [1] sur les côtes de la Phénicie. Il y fit tant de miracles par la grâce apostolique dont il était rempli, qu'on venait le visiter de toute part; ce qui fit que l'empereur envoya à Oxyrhynque, cette ville peuplée de tant de saints habitants, dont nous avons parlé au premier livre de cette histoire. Son lit, qu'il laissa à Arade, servit à la guérison de quantité de malades; en sorte que tous ceux qui s'y couchaient étaient rétablis en santé.

La même réputation le suivit à Oxyrhynque, et y attira un grand concours de peuple auprès de lui. L'empereur voyant donc qu'on honorait ainsi celui qu'il persécutait, changea son exil une troisième fois sans avoir égard à son grand âge, et le fit transporter à un château nommé Philo, situé aux extrémités de l'empire, proche des terres des Barbares. Comme les anciens historiens ne nous le désignent pas autrement, il est difficile de décider dans quelle province il était. Il y a pourtant apparence qu'il était dans la Thébaïde, puisque Théodoret dit que le saint vieillard y avait été banni; et l'on croit qu'il y mourut avant la fin de la persécution.

Saint Basile lui écrivit dans son exil deux lettres, que nous

[1] Aujourd'hui *Ruad*.

rons encore. Dans la première, il lui marque le désir qu'il avait e le voir, et ajoute, qu'il fallait prier le Seigneur qu'il ne les vrât pas pour toujours à la fureur des ennemis de sa croix, et u'il rendît la paix aux églises ; ce qu'on devait espérer de sa onté avec confiance. « Car, dit-il, comme il fixa le temps de la aptivité de Babylone à soixante-dix ans, quand il voulut punir es péchés des Israëlites, peut-être aussi ce Dieu tout-puissant, qui nous afflige à présent pour le temps qu'il a déterminé dans es décrets éternels, nous rendra enfin la paix dont nous jouissions auparavant, à moins que les maux dont nous sommes témoins ne soient comme les avant-coureurs de l'Antéchrist. Que si cela est ainsi, priez le Seigneur qu'il diffère ces malheurs à un autre temps, ou que par sa miséricorde il nous soutienne et nous fortifie au milieu de tant de tribulations. Je vous prie de saluer en mon nom tous ceux qui sont avec vous. » Ces dernières paroles de saint Basile font assez entendre qu'il y avait plusieurs autres ecclésiastiques exilés avec lui, et cela paraît plus clairement dans la lettre suivante.

Le même Saint ne lui marque pas moins d'empressement dans cette seconde lettre : « Je désire avec ardeur, lui dit-il, de vous témoigner de vive voix l'estime dont je suis pénétré pour votre piété, et de vous féliciter des grandes choses que Dieu fait par vous pour sa gloire, votre nom étant devenu si célèbre auprès de tous ceux qui ont la véritable crainte du Seigneur ; mais mes infirmités et la sollicitude des églises dont je suis presque accablé, me privent de ce bonheur, et je ne puis m'en dédommager que par mes lettres. Je conjure votre piété de s'intéresser auprès de Dieu tant pour moi que pour les églises, afin que nous passions les jours, ou peut-être les heures qui nous restent, sans risquer de nous perdre. Nous souhaitons à tous ceux qui sont avec vous et qui combattent avec vous pour la foi, ce que nous désirons pour nous-mêmes, et à vous ce que le peuple qui est confié à vos soins demande nuit et jour au Seigneur. Daignez accepter

quelques petits présents que je vous envoie, avec les lettres dont j'ai chargé avec joie nos frères qui vont chez vous, et accordez-moi, à l'exemple du patriarche Isaac, votre sainte bénédiction. Je me recommande à vos prières, et je supplie le Seigneur de vous conserver pour ma consolation et pour le bien de son Église. »

Comme on avait choisi un loup, selon l'expression de Théodoret, c'est-à-dire un évêque arien, pour occuper le siége de saint Barses, le peuple, à qui on avait aussi ôté les églises, ne voulut point communiquer avec lui, et tint ses assemblées à la campagne. Il arriva dans cette occasion un cas qui fait trop d'honneur à la mémoire de ce saint pasteur et à la foi de ses ouailles, pour n'être pas détaillé ici. C'est d'après Socrate, Rufin, Sozomène et Théodoret que nous l'allons rapporter.

L'empereur Valens étant venu à Edesse pour voir la célèbre église où reposaient les reliques de saint Thomas apôtre, fut extrêmement irrité de trouver les catholiques assemblés en grand nombre, et, dans le feu de sa colère, il frappa du poing sur le visage le préfet, appelé Modeste, qui était à son côté, lui reprochant de ne pas les avoir chassés comme il le lui avait commandé. Il lui ordonna en même temps de rassembler tous les archers de la ville et les gens de guerre qui se trouvaient sur le lieu, pour dissiper ce peuple à coups de bâton et de massue, et même de se servir de traits et d'épées s'il en était besoin.

Quoique Modeste fût tout dévoué aux volontés de l'empereur, il ne laissa pas d'avoir horreur de cet ordre, dont il différa l'exécution au lendemain; de plus il en fit avertir secrètement les catholiques, afin qu'il ne trouvât personne qu'il pût maltraiter. Il sortit donc dès le matin avec beaucoup de bruit et de tumulte, faisant de grandes menaces par ses gens pour sauver les apparences; mais il fut fort surpris lorsqu'il s'aperçut que les catholiques, bien loin de se cacher, accouraient en foule au lieu de l'assemblée. Dans son étonnement il hésitait sur ce qu'il avait à

ire, et cependant il s'avançait vers l'endroit, quand il vit tout coup sortir d'une maison une pauvre femme avec son enfant ntre les bras, qui n'avait pas même pensé à se couvrir la tête, i à fermer sa porte, et qui fendant la presse des officiers, dont était précédé, courait pour joindre les autres.

Il se douta bien de son dessein, et pour mieux s'en assurer, l se la fit amener, et lui dit : « Malheureuse femme, où courez-vous sans voile et avec tant de précipitation ? » — « Je me hâte» ui répondit-elle, de me rendre où les autres vont. » — « Mais ne savez-vous pas, lui dit Modeste, que le préfet a ordre de l'empereur de massacrer tous ceux qu'il y trouvera ? » — « Je le sais, répondit la femme, et c'est afin qu'il m'y trouve aussi que j'y cours. » — « Et pourquoi portez-vous aussi cet enfant, » répliqua Modeste ? « C'est, dit-elle, afin qu'il ait le bonheur de souffrir le martyre avec moi. »

Le préfet comprit par le courage intrépide de cette femme, qu'il n'en devait pas moins attendre des autres catholiques, et étant retourné sur-le-champ à l'empereur, il lui raconta ce qu'il avait vu, et lui représenta qu'il fallait ou laisser les catholiques en repos, ou se déterminer à les faire tous périr, ce qui ne pouvait que lui attirer la honte d'avoir exercé une cruauté sans exemple.

L'empereur se rendit en partie à ses persuasions, et commanda néanmoins de faire appeler ceux qui tenaient le premier rang entre les fidèles, c'est-à-dire, les prêtres et les diacres, et de leur ordonner de sa part de communiquer avec l'évêque arien qu'il avait mis à la place de saint Barses, ou de les reléguer bien loin s'ils refusaient d'obéir. Saint Euloge était le chef de ce respectable clergé, et Protogène était le premier après lui. Euloge avait pratiqué, comme nous l'avons dit, la vie solitaire près de Carrhes. Modeste les ayant donc assemblés, leur représenta, en montrant beaucoup de modération, que c'était une témérité de leur part de s'opposer aux volontés d'un prince qui commandait

à tant de peuples, eux qui n'étaient qu'une poignée de gens sans pouvoir, et les exhorta à lui obéir.

Ils l'écoutèrent en silence, et le préfet voulant avoir quelque réponse s'adressa à saint Euloge, et lui demanda pourquoi il ne disait rien. « Je ne croyais pas devoir répondre, lui dit le Saint, puisque vous ne m'interrogiez pas. » — « Il y a pourtant longtemps que je parle, dit le préfet, et que je vous exhorte de choisir le parti qui vous est le plus avantageux. » — « J'ai cru, répliqua Euloge, qu'ayant parlé à tous en général, je ne devais répondre qu'avec tous les autres; mais si vous voulez savoir mon sentiment en particulier, je ne vous le cacherai pas. » — « Communiquez donc avec l'empereur, » interrompit le préfet. A quoi, Euloge répondit par une fine raillerie : « L'empereur voudrait-il ajouter la dignité d'évêque à la puissance impériale ? »

Le préfet sentit la raillerie, et y répondit par des injures en homme vivement piqué ; ensuite il ajouta : « Je ne vous ai pas dit cela, rustre et stupide que vous êtes, j'ai voulu seulement vous porter à communiquer avec ceux qui sont de sa communion. » Mais Euloge lui ayant dit qu'ils étaient déjà soumis à un pasteur, le préfet fit arrêter quatre-vingts ecclésiastiques et les relégua tous en Thrace.

Le bruit s'en répandit bientôt, et il y eut presse dans leur route pour les voir, les habitants des villes et des bourgs accourant au-devant d'eux pour les combler d'honneur, et les féliciter de leur constance et des victoires qu'ils remportaient sur l'hérésie. Leurs ennemis en furent jaloux, et firent entendre à l'empereur qu'ayant voulu les déshonorer par cet exil, ils en avaient acquis plus de gloire ; ce qui détermina ce prince à les séparer et à les envoyer deux à deux, les uns en Thrace, les autres en Arabie et d'autres dans la Thébaïde. On porta même la cruauté jusqu'à séparer ceux d'entre eux qui étaient unis par les liens du sang, et d'emmener les frères, l'un d'un côté et l'autre de l'autre.

Mais Dieu qui fait servir la malice des hommes à ses fins, et ui en tire sa gloire, permit que saint Euloge et Protogène son second, fussent relégués à Antinoé pour le salut de plusieurs. Ils trouvèrent à la vérité un évêque catholique, et assistèrent aux ssemblées ecclésiastiques. Mais voyant que le nombre des fidèles était petit, et ayant appris avec douleur qu'il restait encore beaucoup de païens, ils ne se contentèrent pas d'en gémir devant Dieu, et résolurent de travailler à leur conversion. Saint Euloge s'enferma dans une cellule, où il priait jour et nuit, afin que Dieu bénît son entreprise; et Protogène, qui possédait les belles-lettres, et savait bien écrire en notes, ouvrit une école où il montrait à écrire aux enfants, et les instruisait des saintes Écritures, leur dictant surtout les psaumes et les endroits des écrits des apôtres qui leur étaient plus convenables.

Un miracle qu'il fit dans ce temps-là donna du crédit à sa sainte doctrine et hâta la conversion de plusieurs. Un de ses écoliers tomba malade. Il alla le visiter, et le prenant par la main il le guérit par la force de sa prière. Le bruit s'en répandit aussitôt: de sorte que, quand il y avait quelque enfant malade, es parents l'appelaient pour le guérir; mais comme il leur disait qu'il ne pouvait prier Dieu pour eux qu'ils n'eussent reçu auparavant le baptême, ils y consentaient sans difficulté, et ainsi il leur donnait la santé de l'âme et du corps.

Théodoret dit aussi que, quand il avait converti quelque païen, il le conduisait à saint Euloge pour recevoir de lui le sceau du Seigneur. Et comme le Saint se plaignait de ce qu'il venait interrompre sa prière, il lui répondait que le salut de ceux qui sortaient de l'erreur pressait davantage. Du reste, ajoute cet historien, tout le monde admirait Protogène qui, ayant reçu de Dieu le don de miracles, et de lumière pour faire connaître la vérité à tant de gens, se regardait pourtant comme inférieur à Euloge, et lui amenait ceux qu'il avait gagnés au Seigneur, ce qui donnait une très-haute idée de sa grande vertu.

Enfin, le calme ayant été rendu à l'Église, ces deux Saints retournèrent dans leur patrie ; mais ce ne fut pas sans regret de la part de ceux qu'ils quittèrent, car ils les accompagnèrent avec beaucoup de gémissements et de larmes, et surtout l'évêque du lieu, qui se voyait privé par leur départ des secours qu'il en retirait pour le bien de son diocèse. A leur retour saint Euloge fut mis en la place de saint Barses, qui avait passé de cette vie à une meilleure. Et quant à Protogène on le chargea du gouvernement de l'église de Carrhes [1], où il y avait beaucoup à travailler, à cause du grand nombre de personnes qui y étaient encore engagées dans les erreurs du paganisme : aussi ne pouvait-on mieux confier qu'à lui un champ si hérissé, pour ainsi dire, de ronces et d'épines. Saint Euloge fut placé sur la chaire d'Edesse par saint Eusèbe, évêque de Samosate. Ce fut avant le concile d'Antioche, auquel il assista en 379, ainsi qu'à celui de Constantinople en 381. Le *Martyrologe romain* fait mémoire de saint Barses le 30 janvier, de saint Euloge le 5 de mai, de saint Protogène le 6 du même mois.

---

## SAINT ABRAHAM, SOLITAIRE ET PRÊTRE, ET SAINTE MARIE PÉNITENTE, SA NIÈCE.

L'histoire de saint Abraham est si connue, qu'il semble que nous ne présenterons rien de nouveau en la donnant ici. Mais cela ne saurait nous en dispenser ; et ceux qui l'ont lue dans d'autres recueils seront également édifiés de la trouver dans le nôtre, parce que les exemples de cette espèce frappent toujours et sont toujours reçus avec une nouvelle satisfaction. C'en est une bien

[1] Aujourd'hui *Harrau*, au sud-ouest d'Edesse.



Saint Abraham & Marie sa nièce.



grande pour nous d'avoir le grand saint Éphrem pour garant de ce que nous allons dire. Pourrions-nous en avoir un meilleur ? Il est vrai que quelques auteurs l'ont attribuée à un autre Éphrem ; mais Tillemont a combattu leurs sentiments par des raisons qui nous ont paru trop solides pour nous écarter du sien. Nous nous servirons pour cela de la traduction de Vossius et de celle de Rosweide.

On reconnaît aisément dans l'avant-propos de saint Éphrem cette humilité profonde qui paraît dans tous ses autres ouvrages, et c'est ce qui nous confirme dans le sentiment que celui-ci est véritablement de lui. « Je me suis proposé, mes frères, dit-il, de vous raconter la conduite si belle et si parfaite d'Abraham, cet homme admirable, et comment après avoir si bien commencé, il s'est soutenu avec tant de fidélité jusqu'à la mort, qui est enfin arrivé à la gloire éternelle. Mais quand je considère que je ne suis qu'un homme grossier et ignorant, je crains de ne pouvoir vous représenter dignement par mes paroles une vie remplie de tant de mérites et de perfection. Je tâcherai pourtant de vous en dire une partie selon ma capacité, si je ne puis tout dire entièrement, et je vous présenterai en lui un second Abraham, qui a mené de notre temps sur la terre une vie évangélique et céleste, et qui, par une patience invincible, s'est rendu comme un diamant que les souffrances n'ont pu briser, et qui a été placé dans la gloire du ciel. Vous y pourrez admirer aussi comment s'étant conservé dans une pureté inviolable depuis sa jeunesse, et s'étant offert par cette vertu ainsi qu'un temple et un vase de sainteté au Saint-Esprit, le Seigneur qui l'avait choisi a établi sa demeure dans son âme. »

Le bienheureux Abraham naquit dans une maison opulente, et ses parents qui l'aimaient avec une tendresse extraordinaire, se proposant de l'avancer dans le monde, le fiancèrent, quoiqu'il ne fût encore qu'un enfant, à une fille qui pouvait favoriser par son alliance les vastes desseins de grandeur qu'ils avaient formés

sur lui. Mais, tandis qu'ils ne songeaient qu'à le faire paraître avec éclat dans le siècle, il ne pensa lui-même qu'à établir sa fortune auprès de Dieu. Ainsi, sa raison se développant, il ne s'en servit que pour le mieux connaître et le servir fidèlement; et pour cela il fréquentait assidûment les assemblées qui se faisaient dans les églises, y écoutait avec une grande attention ce qu'on lisait des saintes Écritures, et en faisait avec un goût délicieux pour son cœur, le sujet de ses plus sérieuses réflexions.

Quand le temps d'accomplir ses noces fut venu, ses parents commencèrent à lui en parler et le pressèrent extrêmement; mais il leur témoigna beaucoup de répugnance, jusqu'à ce qu'enfin, vaincu par leurs instances continuelles, et forcé en quelque façon de céder pour la honte qu'il avait de leur résister, il donna son consentement. On célébra donc les noces; ce qui se passa en fêtes et en festins qui durèrent sept jours selon l'usage d'alors. Mais au septième jour, qu'il devait consommer le mariage, il sentit son âme pénétrée d'un vif rayon de la grâce, et il en fut si vivement touché, qu'il quitta son épouse, sortit de sa maison et alla se cacher dans une cellule qu'il trouva vide, à trois quarts de lieue de la ville. Là, livrant son cœur en liberté à l'onction intérieure dont le Saint-Esprit, qui lui avait servi de guide dans sa retraite, l'avait rempli, il rendit grâces au Seigneur avec une sainte allégresse, et ne songea qu'à le glorifier. La surprise de ses parents et de tous ses voisins ne saurait être exprimée. Ils le cherchèrent de tous côtés; et enfin au bout de dix-sept jours ils le trouvèrent qu'il priait, et furent dans un étonnement dont ils ne pouvaient presque revenir. « Pourquoi vous étonnez-vous de me voir ici? leur dit alors le Saint; admirez plutôt la faveur que Dieu m'a faite de me retirer du bourbier du péché, et priez-le qu'il m'accorde la grâce de porter jusqu'à la fin le joug si doux de son service qu'il a bien voulu m'imposer sans avoir égard à mon indignité, et que j'accomplisse fidèlement tout ce qu'il demande de moi. » Ils ne le pressèrent pas davantage, considérant sa résolu-

tion, et consentirent qu'il suivît sa vocation; mais il les pria en même temps de ne pas venir l'interrompre dans ses exercices sous prétexte de lui faire des visites, et quand ils se furent retirés, il fit boucher la porte de sa cellule et ne laissa qu'une fort petite fenêtre, par où il recevait à certains jours ce qu'on lui apportait pour sa nourriture.

Il entreprit ainsi l'ouvrage de sa perfection avec une ardeur admirable, et, secouru par la grâce du Seigneur, il faisait tous les jours de nouveaux progrès par le renoncement entier à toutes les satisfactions des sens, par les veilles, l'oraison, les larmes de la sainte componction, ainsi que par la pratique de l'humilité et de la charité. Aussi, quoiqu'il demeurât enfermé dans sa cellule, l'éclat de sa sainteté ne tarda pas de paraître au dehors. Le bruit en augmenta insensiblement, et ceux qui en entendirent parler s'empressèrent de le venir voir pour s'assurer par eux-mêmes du bien qu'ils en avaient ouï dire, et pour trouver auprès de lui de quoi s'instruire et s'édifier en même temps. Il parut bien que c'était Dieu qui les lui amenait; car l'ayant placé dans ce lieu comme une lumière dont il voulait se servir pour éclairer les autres, il lui accorda le don de conseil et de sagesse avec abondance, ce qui faisait qu'on ne pouvait se lasser de l'entendre parler des choses célestes.

Il y avait dix ans qu'il avait renoncé au monde quand il apprit la mort de son père et de sa mère, et qu'il avait hérité de leurs biens, qui étaient très-considérables. Son cœur était trop bien dégagé de l'affection des richesses périssables pour penser à les reprendre. Il pria donc un ami, dont il connaissait la probité, d'en faire la distribution aux pauvres et aux orphelins et se reposa entièrement sur lui de cet office de piété, afin de n'être pas interrompu par ce soin dans l'exercice de la prière, après quoi il ne s'en embarrassa pas davantage.

Ce sacrifice fut pour lui comme un nouvel engagement qu'il prit de se détacher toujours plus des choses de la terre, et de s'animer

par un nouveau zèle à s'enrichir du trésor des vertus. Il n'avait autre chose qu'un manteau, une tunique de poil de chèvre, un plat pour manger, et une natte de jonc pour se coucher, encore couchait-il souvent sur la terre nue; et par un si grand dépouillement son âme prit un plus grand essor pour s'élever à Dieu par les degrés des vertus. Mais on peut dire qu'il vola plutôt qu'il ne monta par degrés, tant les progrès qu'il fit dans la perfection furent extraordinaires.

Il faut lire ce qu'en dit saint Éphrem, ce témoin fidèle et véritable de son éminente piété, et qui lui était uni par les liens d'une sainte amitié : « Il ne se relâcha jamais en rien, dit-il, depuis qu'il eut embrassé la vie solitaire. Il ne passa pas un seul jour sans verser des larmes. On ne le vit jamais sourire. Il ne lava jamais son visage, ni même ses pieds. Il regardait chaque jour comme celui de sa mort. N'était-ce pas un miracle continuel et bien éclatant de voir cet homme dans une si grande abstinence, dans les veilles continuelles, dans le torrent de larmes de componction qui sortait de ses yeux, dans la persévérance à coucher si durement, et dans tant d'autres austérités dont il affligeait son corps; de le voir, dis-je, ne se lasser jamais de souffrir, ne se ralentir jamais dans ses exercices, ne s'ennuyer jamais d'une vie si rude; mais plutôt être toujours plus ardent à la poursuivre, comme s'il eût été insatiable de pénitence, tant sa ferveur la lui rendait, non-seulement supportable, mais encore douce et agréable !

« Mais voici, continue saint Éphrem, ce qui est encore plus digne d'admiration. C'est que dans une vie si austère il conserva toujours un visage frais, un air agréable, un corps sain et vigoureux, bien qu'il fût d'un tempérament délicat, comme s'il n'eût point fait de pénitence, tant l'onction de la grâce le fortifiait et le soutenait dans toutes ses actions, et tant elle communiquait de joie spirituelle à son âme. Enfin, ce qu'on doit encore admirer en lui, c'est qu'il ne changea jamais durant cinquante ans la robe

de poil de chèvre dont il était vêtu, et que même elle servit à d'autres après sa mort. »

Nous avons dit que l'odeur de ses vertus attirait de tous côtés quantité de monde à sa cellule. Saint Éphrem nous apprend encore comment il les recevait, les instruisait, les consolait et les animait à travailler à leur salut. « Son humilité, dit-il, était des plus profondes, et il avait une égale charité pour tout le monde. Il n'y avait point chez lui d'acception de personne. Il ne préférait point les riches aux pauvres, ni les grands aux petits ; mais il avait pour tous le même zèle et la même tendresse chrétienne, et les révérait tous également en Jésus-Christ. Il ne reprenait personne avec aigreur, et ne savait ce que c'était que d'employer des paroles dures ; mais tous ses discours étaient assaisonnés du sel de la charité et de la douceur. Aussi ne s'ennuyait-on point de l'entendre ; et en considérant la sainteté qui éclatait sur son visage, on se sentait pressé d'un plus grand désir de le voir souvent.

« Qui est celui, dit encore le même Saint, qui a plus aimé Dieu de tout son cœur et son prochain comme soi-même ? Qui a plus eu que lui de compassion pour les affligés ? Qui a prié Dieu avec plus d'ardeur que lui pour empêcher que le démon ne séduisît par ses artifices, ceux d'entre les solitaires qu'il savait vivre dans une plus grande perfection, et pour leur obtenir la grâce de la persévérance ? Et qui répandit plus de larmes la nuit et le jour devant Dieu que lui, pour la conversion de ceux dont il apprenait les égarements ! »

L'incomparable Abraham, cet homme de pénitence, de prière et de charité, s'exerçait ainsi dans ces vertus, renfermé dans son étroite cellule, quand la Providence voulut faire éclater son zèle, son amour et sa patience par une mission à laquelle il l'appela, et qui n'exigeait rien moins qu'une vertu aussi ardente, aussi ferme, aussi inébranlable que la sienne. Il y avait dans le diocèse un grand village dont tous les habitants étaient idolâtres, et si fort attachés à leurs superstitions, qu'ils n'avaient jamais voulu

écouter ni les prêtres et les diacres que l'évêque leur avait envoyés, ni plusieurs solitaires qui avaient voulu entreprendre de les convertir. Au contraire, comme ils ajoutaient la cruauté à leur aveuglement, la charité de ces missionnaires n'avait abouti qu'à exciter leur fureur, et à se faire chasser sans avoir rien pu gagner sur leur cœur.

C'était pour l'évêque de la ville un grand sujet d'affliction, d'avoir fait jusqu'alors inutilement de si fréquentes tentatives pour les amener à la foi de Jésus-Christ. Un jour qu'il avait assemblé son clergé, le discours tomba sur la vertu de saint Abraham, que l'on commença à louer comme il le méritait. Alors Dieu inspira la bonne pensée à l'évêque de l'envoyer à ces païens comme un des plus grands serviteurs de Dieu qu'il connût, et comme le plus propre à ramollir la dureté de leur cœur par sa charité et par sa patience. Tous les ecclésiastiques applaudirent à ce choix, de sorte qu'il se leva sur-le-champ et se rendit avec eux à la cellule du serviteur de Dieu. Après l'avoir salué, il lui parla de ces idolâtres, et lui déclara l'intention qu'il avait de l'ordonner prêtre et de l'envoyer dans leur bourg pour travailler à leur conversion.

Abraham était bien éloigné de fuir la peine, lui qui mettait ses délices dans la pénitence ; mais son humilité cachait tellement ses vertus à ses yeux, qu'il ne savait voir dans lui-même que des misères et des faiblesses. Ainsi, la proposition de l'évêque l'effraya et le rendit tout triste. « Je vous conjure, mon saint Père, lui dit-il, de considérer que je ne suis qu'un homme vil, très-incapable d'entreprendre une affaire de cette importance ; c'est pourquoi je vous supplie plutôt de me laisser pleurer mes péchés. » « Dieu vous y rendra propre par sa grâce, lui dit l'évêque, ainsi ne faites point difficulté de vous soumettre. » — « Je vous supplie, répliqua Abraham, d'avoir pitié de ma faiblesse et de souffrir que je continue de pleurer mes péchés. » — « Mais quoi, lui dit alors l'évêque, vous avez tout quitté, vous avez abandonné le siècle

et tout ce que vous y pouviez prétendre, vous êtes crucifié au monde, et vous n'auriez pas encore acquis la vertu d'obéissance ?» Hélas ! mon Père, lui répondit Abraham en versant beaucoup de larmes, que suis-je autre chose qu'un chien mort ? et quelle est la vie que je mène pour vous avoir fait juger que j'étais propre pour une si grande entreprise ? » — « Ici, lui dit l'évêque, vous ne vous occupez que de votre propre salut, et là vous pourrez, avec le secours du Seigneur, convertir beaucoup d'âmes et les sauver. Considérez donc bien en vous-même comment vous pouvez obtenir une plus grande récompense, si ce sera ici, ou là ; si ce sera en vous sauvant vous seul, ou en sauvant plusieurs autres avec vous ?» Alors ce saint homme répondit en continuant de pleurer : « Que la volonté de Dieu s'accomplisse ; je suis prêt de vous obéir et d'aller où vous m'ordonnerez. »

L'évêque le conduisit donc à la ville, l'ordonna prêtre, et le fit conduire au bourg des païens. Abraham en y allant tenait son cœur élevé à Dieu et lui disait : « O Dieu plein de bonté et de clémence, jetez les yeux sur ma faiblesse et mon insuffisance pour un si grand ministère, et envoyez-moi votre secours d'en haut, afin que votre saint nom soit glorifié. » Et comme il fut entré dans le bourg, n'y voyant partout que des marques d'idolâtrie, et un peuple livré entièrement à ses abominations, il leva les yeux au ciel en jetant de profonds soupirs accompagnés de larmes, et dit à Dieu : « Vous êtes seul impeccable : vous êtes seul miséricordieux, seul clément, seul la bonté même ; ne rejetez point l'ouvrage de vos mains. »

Comme il restait encore quelque chose de la distribution de ses biens, il envoya à l'ami fidèle qu'il en avait chargé, de le lui faire tenir, et se servit de cet argent pour bâtir une église fort belle et fort ornée. Soit que Dieu par une force secrète empêchât les idolâtres de s'y opposer, soit qu'ils ne l'osassent pas, parce qu'il était appuyé de l'autorité des magistrats, et peut-être aussi de quelque rescrit de l'empereur Constantin que l'évêque avait

obtenu, cette église fut conduite en peu de temps à sa perfection, et les païens venaient tous les jours la voir par curiosité. Quand donc elle fut achevée, il y faisait à Dieu de longues prières pour le peuple dont sa Providence lui avait confié le soin, et lui offrait le sacrifice de ses larmes avec ses oraisons en lui disant : « Ramenez à vous, ô Seigneur ! ces pauvres égarés ; rassemblez-les dans ce saint temple ; ouvrez-leur les yeux de l'âme ; éclairez-les de la lumière de votre grâce, afin qu'ils voient la vanité de leurs idoles et qu'ils vous reconnaissent pour le seul vrai Dieu. »

Jusqu'alors il avait passé au milieu des idoles sans rien dire, se contentant de gémir et de prier ; mais enfin, animé d'un saint zèle, et autorisé par l'esprit de Dieu autant que par les lois que Constantin le Grand avait déjà fait publier (car ceci se passa sous son règne entre l'an 330 et l'an 334), il renversa tous les autels et brisa toutes les idoles du lieu. Il n'en fallut pas davantage pour exciter la fureur des habitants : ils se jetèrent sur lui, le fouettèrent et le chassèrent du bourg ; mais il revint dans la nuit, rentra dans l'église, et plus touché de leur dureté que de tout ce qu'ils lui avaient fait souffrir, il continua de solliciter pour eux avec beaucoup de larmes la miséricorde de Dieu.

Le lendemain les païens furent étrangement surpris de le retrouver dans l'église en prière. Ils ne pouvaient presque revenir de leur étonnement. Il en prit occasion de les exhorter à renoncer enfin à leurs superstitions ; mais au lieu de l'écouter, ils se jetèrent sur lui comme des furieux, le battirent cruellement, le traînèrent par les pieds avec une corde hors du bourg, l'accablèrent de coups de pierre, et se retirèrent en le croyant mort. Aussi était-il presque sans vie ; mais il reprit ses esprits au milieu de la nuit, et s'adressant à Dieu du fond de son cœur, il lui dit en gémissant et en pleurant beaucoup : « Pourquoi, Seigneur, dédaignez-vous ma bassesse ? pourquoi détournez-vous vos yeux de moi ? pourquoi rejetez-vous les désirs de mon cœur ? pourquoi méprisez-vous l'ouvrage de vos mains ? Je vous supplie,

ô Dieu d'une infinie bonté, de jeter des regards de miséricorde sur ce pauvre peuple. Faites-lui la grâce de vous connaître, et de croire qu'il n'y a point d'autre Dieu que vous. »

Après cette prière Dieu lui rendit ses forces pour retourner à l'église et y chanter ses louanges ; et les païens y étant revenus au point du jour, furent plus étonnés que jamais de l'y retrouver. Leur rage se ralluma, et l'ayant pris, ils le traitèrent aussi cruellement que le jour précédent. Enfin leur persécution dura trois ans, et pendant ce temps-là il n'est point de mauvais traitement qu'ils ne lui fissent endurer. Mais soit qu'on le battît, qu'on lui fît mille outrages, qu'on le traînât, qu'on l'accablât de coups de pierre, qu'on lui fît souffrir la faim et la soif, et tous les maux qu'ils pouvaient imaginer pour l'obliger à se retirer, il parut comme un diamant, sans jamais s'ébranler ni se laisser abattre, sans même témoigner aucun mouvement de colère ni d'indignation contre eux ; au contraire, plus ils le persécutaient, plus sa charité envers eux, comme un brasier qu'on ne peut éteindre, prenait des accroissements. Tantôt il les exhortait avec zèle ; tantôt il les avertissait avec douceur ; tantôt il leur donnait de grands témoignages de tendresse et d'affabilité : il traitait les vieillards comme ses pères, les moins âgés comme ses frères, et les plus jeunes comme ses enfants, quoique de leur côté ils ne cessassent de le mépriser, de lui dire des injures et de lui faire mille outrages.

Enfin le jour de la miséricorde arriva. Dieu exauça les prières, les larmes et les souffrances de son serviteur, et le dédommagea par l'entière conversion de ce peuple, des travaux qu'il avait endurés jusqu'alors. Voici comment saint Éphrem raconte ce merveilleux changement : « Tous les habitants du bourg étant un jour assemblés, ils se mirent à parler du Saint, et se dirent les uns aux autres dans un sentiment d'admiration : Vous voyez que malgré tous les maux que nous lui avons fait souffrir, bien loin de nous abandonner, il a persisté à demeurer ici, sans avoir

jamais dit à qui que ce soit aucune parole fâcheuse, ni avoir aucune aversion contre nous, bien loin de là : il a souffert avec une patience inaltérable nos persécutions, et en a même témoigné de la joie. Assurément il n'aurait pu supporter ces choses si le vrai Dieu n'était avec lui, et si ce qu'il nous dit du royaume du ciel et des supplices éternels n'était véritable. Et comment lui seul aurait-il pu renverser et briser tous nos dieux, sans qu'ils s'en fussent vengés contre lui par de terribles châtiments s'ils en avaient le pouvoir ? Il faut donc que ce soit ici le serviteur du seul vrai Dieu, et que tout ce qu'il nous a dit vienne de lui et soit véritable ; ainsi nous devons croire au Dieu qu'il nous prêche. »

Ce sentiment fut reçu de tous ; et sur-le-champ ils allèrent trouver le Saint à l'église en criant de toutes leurs forces : « Gloire soit rendue au Dieu du ciel qui nous a envoyé son serviteur pour nous délivrer de l'erreur et pour nous sauver. » Quelle fut la joie de ce saint homme quand il les vit venir et les entendit crier ainsi ! Comme les fleurs qui ont été nourries de la rosée du matin ont les couleurs plus vives, tel parut aussi le visage de l'homme de Dieu, et il leur dit : « Mes très-chers pères, mes frères et mes enfants, soyez bénis de Dieu tous tant que vous êtes qui venez ici en son saint nom. Rendons gloire à Dieu tous ensemble de la grâce qu'il vous a faite de vous éclairer de sa divine lumière pour le connaître, et recevez le sceau du salut, qui vous purifiera en même temps de l'abomination de l'idolâtrie. Croyez de tout votre cœur et de toute votre âme, qu'il n'y a qu'un Dieu créateur du ciel et de la terre et de tout ce qu'ils contiennent ; qui existe de toute éternité ; qu'il est incompréhensible, ineffable, indivisible, inaltérable, immense et sans fin ; qui nous éclaire, qui nous aime, qui est notre Sauveur. Il est grand, il est admirable, il est redoutable, il est fort, il est doux, il est bon. Croyez aussi en son Fils unique qui est la sagesse du Père et sa splendeur, et par lequel il a fait toutes choses. Croyez

aussi au Saint-Esprit qui lui est consubstantiel, qui règne avec lui dans tous les siècles, et qui vivifie tout; croyez toutes ces vérités, afin que vous parveniez un jour à la vie éternelle. »

« Ils lui répondirent tous d'un même accord: Oui, notre père et notre guide pour le reste de nos jours, nous croyons tout ce que vous venez de nous dire, et nous observerons tout ce que vous nous ordonnerez. Le Saint les voyant ainsi disposés les baptisa tous au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, depuis le plus petit jusqu'au plus grand au nombre de mille personnes. Depuis ce temps-là il leur lisait tous les jours assidûment la sainte Écriture, et les instruisait des principes de la foi, de la justice chrétienne et de la charité. Ils les entretenait de la résurrection des morts, du jugement que nous devons subir un jour, du règne de Dieu, des délices du ciel et des supplices des damnés. Ils regardaient donc ce saint homme au milieu d'eux comme s'il eût été un ange du ciel, et comme celui qui liait et cimentait tout cet édifice spirituel, tant leurs cœurs lui étaient attachés par un amour filial et une charité sincère, et tant leur âme goûtait de consolation étant éclairée par ses célestes lumières. On pouvait les comparer à ces terres fertiles dont les unes produisent un soixantième et les autres un trentième; car ils n'écoutaient pas ses instructions avec moins de joie et d'avidité, et les fruits qu'elles produisirent en eux ne furent pas moins abondants. »

Il passa encore un an entier avec eux depuis qu'ils avaient reçu le saint baptême, les instruisant jour et nuit pour les fortifier dans la piété, après quoi, présumant qu'ils étaient bien affermis dans la foi, et qu'ils aimaient Dieu dans la sincérité de leur cœur, et voyant d'ailleurs l'affection et la vénération extraordinaires qu'ils avaient pour lui, il commença de craindre que ce ne lui fût une occasion de se relâcher dans sa manière de vie et de s'engager trop dans les sollicitudes du siècle sous prétexte de leur donner ses soins. Ce qui fait voir combien son zèle était pur, et combien son humilité, qui le portait ainsi à se défier de lui-

même, était sincère: grand exemple pour les personnes appliquées au ministère extérieur du salut des âmes, qui leur apprend à n'y chercher que la gloire de Dieu, et à se conduire avec une sainte défiance d'eux-mêmes.

Ces considérations déterminèrent donc ce saint homme à céder à d'autres le champ du Seigneur qu'il avait si heureusement défriché et cultivé avec tant de travail, pour rentrer dans sa solitude, quand il eut jugé qu'il avait rempli suffisamment sa mission. Ainsi, il se leva au milieu de la nuit et adressa à Dieu cette humble et ardente prière : « Seigneur, qui êtes seul impeccable, et qui, étant infiniment saint, vous reposez dans les âmes saintes. Vous qui êtes si bon et si miséricordieux, qui avez retiré ce peuple des ténèbres et l'avez affermi dans la connaissance de votre vérité. Vous qui avez brisé les chaînes par lesquelles l'ennemi du salut le tenait si fortement lié au culte sacrilége des idoles, et qui avez rendu sa foi pure; je vous conjure de le conserver dans cette foi jusqu'à la fin. Venez au secours de ce troupeau, dont par l'effet de votre bonté, vous avez voulu devenir le maître. Ne cessez de le fortifier par votre grâce si puissante, et d'être son guide par votre céleste lumière, afin que, gardant une conduite agréable à vos yeux, et ne s'écartant point de la voie du salut éternel, il ait le bonheur d'y arriver. Ne me refusez pas aussi, mon Dieu, votre secours, dans mon extrême faiblesse, et ne m'imputez point comme un péché au jour du jugement la résolution que j'ai prise de me retirer, puisque ce n'est que parce que je brûle du désir de vous suivre. » Il sortit secrètement du bourg après cette prière, lui donna sa bénédiction en faisant trois signes de croix, et se retira dans un autre lieu où il se cacha le mieux qu'il put.

On peut juger de la douleur de son peuple quand le jour étant venu, ils ne le trouvèrent plus dans l'église. Ils se répandirent aussitôt partout comme des brebis errantes, pour découvrir où il pourrait s'être caché, appelant leur saint pasteur par leur dou-

ur et par leurs larmes, et faisant retentir tous les lieux de leurs mentations; mais n'ayant pu le trouver, ils eurent recours à évêque, et lui racontèrent ce qui était arrivé. L'évêque n'en fut as moins affligé qu'eux, et il envoya incessamment des gens artout pour le chercher comme on chercherait une pierre précieuse, surtout voyant les larmes et la douleur amère de ce peuple qui était inconsolable. Enfin, ceux qu'il avait envoyés étant retournés sans avoir pu le découvrir, il alla lui-même au bourg avec son clergé, où après un discours qu'il fit au peuple assemblé pour tâcher de le consoler, voyant combien ils étaient affermis dans la foi et dans la charité, il choisit ceux d'entre eux qu'il jugea les plus propres aux fonctions ecclésiastiques, en ordonna les uns prêtres, les autres diacres, et les autres lecteurs.

Saint Abraham apprit avec beaucoup de joie ce que l'évêque avait fait, et en rendit à Dieu de grandes actions de grâces; après quoi ne craignant plus qu'on mît des obstacles à sa retraite, il se retira dans sa cellule. Il en fit bâtir une seconde qui touchait la sienne, laquelle étant comme une cellule extérieure, rendait la sienne plus propre au recueillement et favorisait par là davantage son amour pour la vie de prière et de contemplation qu'il voulait mener. Mais les gens du bourg qu'il avait convertis ne l'eurent pas plutôt su, qu'ils y vinrent pour lui témoigner la joie qu'ils avaient de le revoir, le regardant toujours comme leur guide dans la voie du salut, et recourant à lui avec une confiance filiale, ainsi que des enfants à leur père, pour recevoir ses instructions et s'édifier par son genre de vie si saint et si digne d'admiration : aussi regardaient-ils comme une grande faveur d'avoir la consolation de le voir et d'entendre de lui quelque parole d'édification. « O merveille sans égale, s'écrie ici saint Éphrem en reprenant ce qu'il avait dit jusqu'alors de notre Saint, qui pourra dignement louer cet homme de Dieu, et quelle gloire n'est-ce pas pour lui de ne s'être relâché en rien de ses austérités, et de ne s'être jamais écarté de sa voie toute sainte dans tout le

temps qu'il demeura dans ce bourg, même au milieu des travaux, des persécutions et des tribulations extrêmes qu'il y souffrit. Nous ne saurions trop rendre gloire au Seigneur qui lui donna une patience si forte et si généreuse, par laquelle il convertit les autres à son service, et ne changea rien dans la pénitence qu'il avait pratiquée jusqu'alors. »

Le démon qui, dès le commencement s'est déclaré l'ennemi de la vertu, plus irrité que jamais contre Abraham qui avait remporté sur lui tant de victoires par sa patience invincible, et lui avait enlevé tant d'âmes, vint l'attaquer plusieurs fois visiblement, soit pour l'obliger de se relâcher de sa pénitence, soit tout au moins pour troubler sa retraite en lui causant de la frayeur. Il lui apparut tantôt en répandant au milieu de la nuit un faux éclat, comme si c'était une lumière céleste, et en lui faisant entendre la voix de plusieurs personnes, comme si ç'avaient été des esprits bienheureux qui lui donnaient de grandes louanges et le félicitaient de ses victoires; tantôt en feignant de vouloir renverser sa cellule pour l'écraser sous ses ruines; tantôt en lui faisant paraître comme une grande troupe de gens qui s'exhortaient les uns les autres avec de grands cris à le lier et à le jeter dans une fosse profonde, et tantôt en faisant paraître à ses yeux divers autres fantômes, soit lorsqu'il priait, soit lorsqu'il prenait son petit repas. Mais le Saint, qui avait mis toute sa confiance en Jésus-Christ, ne se troublait point de ces prestiges; il méprisait son ennemi, bien loin de craindre sa puissance et sa malice; il le combattait par les passages de la sainte Écriture et en invoquant le secours du Seigneur, et il lui opposait son humilité et la ferveur de son amour pour Dieu, ce qui déconcertait les malins esprits et les obligeait de se retirer avec confusion.

« Ils continuèrent, dit saint Ephrem, durant un fort long temps de l'attaquer ainsi en différentes manières; mais tous leurs efforts ne servirent qu'à faire croître dans son âme l'amour de son Dieu et la joie qu'il avait de le servir. Car comme il l'aimait de tout

son cœur et qu'il réglait toutes ses actions sur ses divines volontés, il s'était rendu digne de recevoir des grâces avec plus d'abondance, par lesquelles il était fortifié contre les puissances des ténèbres, et qui les empêchaient de lui nuire. Aussi, ajoute saint Ephrem, avait-il frappé avec tant de patience et de persévérance à la porte des grâces, que le Seigneur lui en avait ouvert le trésor, et qu'il y avait choisi les trois pierres précieuses, qui sont la foi, l'espérance et la charité, par lesquelles il relevait l'éclat de ses autres vertus, dont il formait une riche couronne par ses bonnes œuvres, pour la présenter au Roi des rois de qui il avait reçu ces précieux dons.

« Mais je veux, continue le même saint Ephrem, vous parler encore d'un trait de sa vie des plus dignes d'admiration, qui lui arriva dans sa vieillesse, et qui, en mettant dans un nouveau jour la grandeur de sa charité, peut servir aux personnes spirituelles d'un exemple très-utile et très-propre en même temps à leur inspirer des sentiments d'une sainte componction. » C'est l'histoire de sa nièce, de l'innocence dans laquelle il l'avait conservée, de la chute qu'elle fit, de son retour à Dieu, de sa pénitence et de sa bienheureuse fin. On peut dire que c'est ici, selon la remarque de Tillemont, l'action la plus sainte et la plus grande que saint Abraham ait jamais faite.

Il avait eu un frère dans le monde qui laissa en mourant une fille orpheline nommée Marie, que ses amis lui amenèrent âgée seulement de sept ans. Il s'en chargea donc dans l'unique intention de l'élever dans la piété, par laquelle il la pût rendre digne des biens célestes, et ne lui désirant que cette unique possession, il fit distribuer aux pauvres les richesses que son père lui avait laissées, et la fit mettre dans une cellule proche de la sienne, d'où il l'instruisait par une petite fenêtre qu'il avait percée. Il lui fit apprendre le psautier et les autres livres de la sainte Écriture; il la faisait veiller pour louer Dieu avec lui et lui faisait chanter des psaumes; il lui fit pratiquer la mortification, et la

forma si heureusement à la piété, qu'elle fit des progrès merveilleux, aimant son état et en faisant les délices de son cœur comme son saint oncle, et ornant à son exemple son âme de toutes les vertus.

Abraham, de son côté, ne cessait de prier le Seigneur avec larmes qu'il daignât la conserver dans son innocence et empêcher que son cœur ne s'engageât dans l'affection des choses de la terre. Elle le conjurait aussi souvent de demander à Dieu de la préserver des piéges du démon et de ses mauvaises suggestions. Ainsi elle s'avançait avec une sainte allégresse dans le service et l'amour de son Dieu, et gardait fidèlement la règle que son oncle lui avait prescrite. Ce saint homme était comblé de joie de la voir persévérer si constamment dans son genre de vie, et du progrès qu'elle faisait dans la parfaite charité. Saint Ephrem joignait aussi ses instructions à celles de son oncle, et pendant vingt ans elle se conserva comme une chaste colombe et un agneau sans tache.

Mais le démon ne put souffrir davantage de se voir vaincu par une si belle vertu, sans faire enfin éclater sa rage contre elle. Il dressa donc ses filets pour la surprendre, ou afin de pouvoir au moins distraire son bienheureux oncle, par l'affliction qu'il lui causerait, de l'union si étroite qu'il avait toujours avec Dieu. Comme il employa contre nos premiers parents la ruse du serpent pour les retirer du jardin de délices et les faire passer dans une terre qui ne leur produisait que des ronces et des épines, ainsi il trouva un instrument de perdition pour le faire servir à son pernicieux dessein contre cette pieuse vierge. Cet instrument fut un faux moine, qui venait quelquefois voir saint Abraham sous prétexte de s'instruire auprès de lui dans les devoirs de son état, mais qui jeta malheureusement de mauvais regards sur sa nièce, et se laissa éblouir par sa beauté, qui était très-grande, de sorte qu'il ne venait plus que pour la voir, couvrant toujours ses coupables intentions du prétexte de parler à l'homme de Dieu.

Il eut à lutter pendant un an entier contre sa vertu; mais enfin il s'y prit avec tant d'artifice, qu'à la fin de ce temps Marie l'écouta.

Le démon, qui lui avait fasciné les yeux en ramollissant son cœur pour l'empêcher de voir le précipice où elle allait se perdre, lui en fit voir alors toutes les horreurs et la profondeur, afin d'achever de l'accabler par le désespoir. L'esprit de Marie, qui s'élevait à Dieu avec tant de facilité, fut tout à coup couvert d'épaisses ténèbres; sa belle âme qui goûtait Dieu avec tant de paix et de douceur, se trouva comme métamorphosée en démon par l'horrible laideur qu'elle contracta et par le trouble affreux dont elle se sentait cruellement agitée. Alors se livrant tout entière à ses remords, et à la frayeur que lui causait son péché, elle déchira son cilice et se meurtrit le visage de coups: son désespoir allait même jusqu'à vouloir se tuer. « C'en est fait, disait-elle en poussant de grands cris, je dois me regarder comme morte; j'ai perdu tout le temps que j'avais passé jusqu'à présent dans la pratique de la vertu; j'ai perdu mes travaux; j'ai perdu le fruit de mes larmes, de mes veilles, des saints cantiques dans lesquels je passais une partie de la nuit; j'ai couvert mon âme d'infamie, je lui ai donné la mort, je l'ai rendue le sujet de la risée des démons. Quelle affliction pour mon saint oncle! De quoi m'ont servi ses avis et ceux d'Ephrem, quand ils me disaient si souvent de me conserver pure, et que j'avais un Époux immortel, qui est aussi jaloux de la modestie qu'il est saint? Comment oserai-je me présenter encore à cette fenêtre, d'où il me donnait ses instructions? N'en sortirait-il pas une flamme pour me dévorer? Il vaut donc bien mieux, puisque je suis morte à Dieu et qu'il ne me reste aucun espoir de salut, que j'aille dans un pays où je ne sois connue de personne. »

Tels furent les sentiments auxquels se livra, selon saint Ephrem, cette fille déchue de sa vertu, et elle ne les exécuta que trop; car au lieu d'avouer sa faute à son oncle, qui l'aurait aidée

à s'en relever et à faire pénitence, elle ne pensa plus qu'à le fuir, et s'en alla dans une ville où elle s'abandonna entièrement au péché. Dieu fit connaître en même temps dans une vision à saint Abraham la chute de sa nièce. Il lui sembla voir un dragon monstrueux qui était venu avec d'horribles sifflements à sa cellule et y avait englouti une colombe, après quoi il était retourné dans son antre. Il crut d'abord que c'était le présage de quelque persécution contre l'Église, et pria beaucoup pour recevoir là-dessus de nouvelles lumières. Il n'en eut point d'autre, si ce n'est que deux jours après il vit encore en songe ce dragon, et que lui ayant écrasé la tête avec ses pieds, il l'avait forcé de vomir la colombe, et l'en avait retirée vivante.

Il s'éveilla là-dessus, et appela sa nièce en lui demandant pourquoi il ne l'avait pas entendue depuis deux jours chanter les louanges de Dieu ; mais n'ayant point de réponse, il lui fut aisé de faire l'application de la vision qu'il avait eue, et ne douta plus du malheur qui lui était arrivé. « Ah, s'écria-t-il en gémissant et en répandant des larmes en abondance, que je suis malheureux ! Un loup cruel a enlevé ma brebis ; ma fille a été faite captive. » Ensuite poussant ses cris vers le ciel : « Jésus, Sauveur du monde, dit-il, redonnez-moi Marie ma brebis, et ramenez-la dans votre bergerie, afin qu'en ma vieillesse je ne descende point dans le tombeau avec ma douleur. Ne méprisez pas, mon Dieu, la prière que je vous adresse ; faites que j'éprouve bientôt l'effet de votre miséricorde, en retirant de la gueule de ce dragon ma fille qui vit encore. »

Les deux jours d'intervalle qui s'écoulèrent depuis la première jusqu'à la seconde vision représentèrent, dit saint Ephrem, les deux années que cette fille infortunée persévéra dans le désordre. Son saint oncle les passa dans des larmes et des prières continuelles qu'il fit pour sa conversion. Ce ne fut qu'au bout de ce temps qu'il apprit l'endroit où elle s'était retirée et la vie qu'elle y menait. Il ne s'en rapporta pas tout à fait aux premières nou-

lles qu'on lui en donna; mais il pria un de ses amis de se transporter sur le lieu pour mieux s'assurer de la vérité. Il le fit, et à on retour il lui certifia tout ce qu'on lui en avait déjà dit. Le aint le pria encore de lui apporter un habit de cavalier et de lui mener un cheval; et ayant mis sur sa tête un de ces grands hapeaux qui couvrent aussi le visage, afin de n'être point reconnu, il partit dans cet équipage, et se rendit à l'hôtellerie où on ui avait dit que sa nièce était logée. Il jetait les yeux de tous côtés pour voir s'il ne l'apercevrait point; mais comme elle ne paraissait pas, il dit à l'hôte en feignant de sourire: « Mon maître, on dit que vous avez ici une fille fort jolie, ne pourrais-je pas la voir? »

L'hôte étonné de cette demande de la part d'un homme qui paraissait cassé de vieillesse, lui en fit des reproches comme d'un propos indigne de son âge. Il lui avoua pourtant qu'il avait chez lui une fille dont la beauté était ravissante, et la fit appeler. Elle se présenta donc dans un costume qui suffisait à dévoiler sa conduite, et le cœur du saint homme en fut percé de douleur. Il affecta pourtant de la gaieté, et ordonna un repas. Quant à Marie, dit saint Éphrem, en se trouvant près du Saint, elle sentit cette suave odeur de pureté que donne l'abstinence, ce qui lui appela le temps heureux où elle la pratiquait si parfaitement. Ah! s'écria-t-elle en gémissant et en pleurant, comme si on ui eût percé le cœur avec un dard: Ah, malheureuse que je uis! » L'hôte en fut étonné, et lui demanda le sujet de ses leurs, puisque jusqu'alors elle n'avait jamais donné de marque e tristesse. Mais elle lui répondit sans s'expliquer davantage: O plût à Dieu que je fusse morte il y a trois ans! »

Ce n'était pas une énigme pour son saint oncle, qui, continuant uelques moments de dissimuler, lui dit qu'il était hors de propos e parler de ses péchés lorsqu'on était dans la joie. Enfin se rouvant seul avec elle dans l'appartement, il leva le chapeau qui ui couvrait presque tout le visage, et lui dit en pleurant: « Ma

fille Marie, ne me reconnaissez-vous point? Ne suis-je pas Abraham qui vous ai tenu lieu de père? Vous suis-je donc inconnu? N'est-ce pas moi qui vous ai élevée? Que vous est-il donc arrivé, ô ma chère fille! Où est, ma chère enfant, cet habit angélique que vous portiez auparavant? Où est cette belle pureté? Où sont ces larmes, ces veilles, cette componction de cœur? Qu'est devenu ce temps où vous couchiez à terre, et où vous faisiez tant de génuflexions pour adorer Dieu? O ma fille! comment êtes-vous tombée du haut du ciel dans cet abîme profond? Pourquoi ne m'avez-vous pas découvert la tentation quand le démon vous l'a suscitée? N'aurions-nous pas, mon cher Éphrem et moi, prié pour vous afin que vous en fussiez délivrée par celui qui peut nous retirer de la mort même? Fallait-il vous abandonner encore plus au démon après votre première faute par un malheureux désespoir? Jugez de l'excès de la douleur que j'en ai ressentie. Mais, ma chère fille, il n'y a que Dieu d'impeccable. »

Le Saint lui parlait ainsi en la tenant par la main, ce qui dura jusqu'à minuit, et elle, saisie de frayeur et de confusion, était sans parole comme une pierre, et n'osait lever les yeux pour le regarder. Sur quoi le Saint lui dit, en continuant de répandre des larmes: « Pourquoi, ma fille Marie, ne me répondez-vous pas? Ne suis-je pas venu ici accablé de douleur pour vous ramener dans la voie du salut? Je me charge de votre péché, ô ma fille! j'en répondrai pour vous au jugement de Dieu; je prends sur moi d'en faire pénitence. » Ces paroles dites avec cette douceur que la charité lui inspirait, et accompagnées de ces larmes que l'état de sa nièce lui faisait répandre, commencèrent à la remettre un peu de sa surprise et de son abattement; car le coup l'avait terrassée, et elle lui dit: « Si je n'ose vous regarder dans la honte dont je suis accablée, comment, me sentant couverte de crimes, oserai-je invoquer le saint nom du Seigneur? »

« Je vous ai dit, ma chère enfant, que je me charge devant Dieu de votre iniquité, répliqua le Saint. Suivez seulement mon

conseil et retournons ensemble à notre première demeure; notre cher Éphrem s'afflige et gémit pour vous obtenir de Dieu le pardon de vos péchés. Je vous en conjure donc, ayez pitié de ma vieillesse et ne refusez pas de me suivre. » — « Oui, lui dit-elle, si je suis encore à temps de faire pénitence et si le Seigneur veut me faire miséricorde, je vous suivrai comme vous me l'ordonnez. Je me soumets entièrement à votre sainteté et je baise les saintes traces de vos pas, en reconnaissance de ce que votre charité paternelle vous a fait faire pour me retirer du piége où le démon m'avait engagée. » En disant ceci elle se prosterna, et appuyant sa tête sur les pieds du Saint, elle passa le reste de la nuit dans cette situation, répandant quantité de larmes et disant au Seigneur : « Que puis-je faire, ô mon Dieu ! pour reconnaître vos grâces et les effets que j'éprouve de votre très-grande miséricorde ? »

Enfin le jour commença à paraître et le bienheureux vieillard lui dit : « Levez-vous, ma fille, et partons pour retourner à nos cellules. » — « J'ai encore ici, lui dit-elle, de l'argent et quelques hardes, que voulez-vous que j'en fasse ? » — « Abandonnez tout cela, lui répondit le Saint, parce que vous ne le tenez que du démon. » Ensuite il la fit monter sur son cheval, et comme le bon Pasteur qui ramène la brebis qu'il avait perdue, le saint vieillard fit le voyage avec sa nièce ayant le cœur comblé de joie. Il la renferma dans la cellule intérieure où il logeait lui-même auparavant et se mit dans la cellule extérieure. Marie reprit son cilice avec ses premiers exercices de pénitence. Elle laissa pénétrer son âme de la plus vive componction ; elle persévéra dans ses larmes et dans l'humiliation du cœur ; elle punit son corps par les veilles et les plus rudes travaux de la pénitence ; elle s'y exerça même avec une sainte joie, s'affligeant sans cesse et gémissant devant Dieu par un vif sentiment d'une componction accompagnée d'une tendre confiance en sa miséricorde ; et pour tout renfermer en peu de mots, sa conversion eut toutes les qua-

lités d'une sincère pénitence et d'une contrition véritablement médicinale pour guérir les plaies du péché.

Dieu lui fit connaître après trois ans de larmes et de gémissements continuels, par le don de miracles qu'il lui accorda, que sa pénitence lui avait été agréable et que ses crimes lui étaient pardonnés ; car elle rendit la santé à plusieurs personnes par ses prières. Quant au bienheureux Abraham, il passa encore dix ans à glorifier Dieu de la conversion de sa nièce, et persévéra, sans jamais se démentir, dans la vie austère qu'il avait menée depuis qu'il s'était engagé dans l'état monastique. Enfin il mourut âgé de soixante-dix ans, et sortit de ce monde, dit saint Éphrem, comme un chevreuil qui s'échappe des piéges qu'on lui a tendus, avec un visage si plein de joie et de beauté, qu'il paraissait bien que les anges étaient venus recevoir son âme.

Saint Abraham naquit en 300. Il se retira dans la solitude en 320. Il perdit ses parents et fit distribuer aux pauvres les biens dont il avait hérité en 330. Il fut envoyé au bourg des païens entre l'an 330 et 334. Il était retourné dans sa cellule en 338. La chute de sa nièce arriva vers l'an 358. Il la ramena vers 360, et il mourut vers 370. C'est ainsi que Tillemont marque les époques de sa vie. Tous les habitants d'Édesse accoururent à sa cellule pour être présent à son enterrement. Chacun se pressa de toucher son saint corps par dévotion et pour emporter quelque chose de son habit comme une bénédiction ; et on assure que tous les malades qui le touchèrent se trouvèrent guéris sur-le-champ. Saint Éphrem, auteur de la vie que nous venons de donner, avait fait un autre ouvrage exprès, qui apparemment était plus étendu, mais nous ne l'avons point.

Quant à Marie, le même saint Éphrem dit qu'elle survécut cinq ans à son saint oncle : qu'elle continua de passer ce temps-là dans les larmes et les exercices de la pénitence : mais ce fut avec tant de ferveur et de contrition, que plusieurs personnes qui en passant l'entendaient pleurer et soupirer, ne pouvaient s'em-

Tome 5.



pêcher de pleurer et de soupirer avec elle. Elle s'endormit ainsi de la mort des justes, et il parut aussi sur son visage une splendeur qui fit glorifier Dieu à tous ceux qui étaient présents. Comme elle avait sept ans quand son oncle la retira auprès de sa cellule, qu'elle y vécut dans la piété vingt ans, qu'après sa chute elle persévéra dans le péché durant deux ans, et qu'enfin elle reprit et continua sa pénitence pendant quinze ans, c'est-à-dire, les dix dernières années de son oncle et cinq ans ensuite, elle devait avoir quarante-quatre ans quand elle mourut vers l'an 375 ou 376. Les Grecs font la fête de saint Abraham et de sa nièce le 29 d'octobre, et elle est marquée dans le *Martyrologe romain* le 16 de mars.

---

## SAINT APHRAATE, SOLITAIRE A ÉDESSE, PUIS A ANTIOCHE [1].

La grâce et la miséricorde de Jésus-Christ éclatèrent merveilleusement dans saint Aphraate, en le retirant du sein du paganisme pour en faire un des plus excellents solitaires qui aient fleuri de son temps, soit à Édesse, soit à Antioche. Il était Persan de naissance, d'une famille illustre, mais idolâtre, et même de la race des mages, c'est-à-dire de ceux qui, dans le pays, étaient les maîtres de l'idolâtrie, et les plus opposés à la religion chrétienne. L'éducation qu'il reçut fut conforme à l'impiété dont ses parents faisaient profession; mais il eut le bonheur d'ouvrir les yeux à la vérité, et il l'embrassa avec tant d'ardeur, qu'il se dévoua tout entier à en suivre les plus parfaites maximes.

Il abandonna pour cela sa patrie sans se mettre en peine de la grandeur de sa maison; et comme il avait préféré la foi à

[1] Théodoret, *Vit. PP.*

l'erreur, il préféra aussi la pauvreté évangélique à l'opulence dont il eût pu jouir dans le siècle. Il aima mieux, dit Théodoret, habiter une terre étrangère que de demeurer avec ceux de sa nation, qu'il voyait avec horreur professer des dogmes détestables. Sa première retraite fut auprès d'Édesse dans la Mésopotamie, où ayant trouvé une maisonnette hors de la ville, il s'y enferma avec une sainte joie, et y entreprit un saint et généreux combat contre ses passions, travaillant sans cesse, ainsi qu'un habile jardinier, à arracher de son âme les épines des vices, et la cultivant par de saintes pratiques, afin de présenter à Jésus-Christ des fruits de vertu dignes de lui être offerts.

Théodoret dit qu'il vint ensuite à Antioche, alors agitée avec violence par l'orage de l'hérésie. Comme cette ville se trouva dans ce triste état depuis que saint Eustathe en avait été chassé en 331 jusqu'à la mort de l'empereur Valens, qui arriva en 378, on ne peut pas dire positivement en quel temps il s'y rendit. Il semble que ce fut sous le règne de Julien l'Apostat, et avant celui de Jovien, qui dura peu; du moins il y était avant que Valens commençât à y persécuter les catholiques.

Il s'établit en y arrivant, auprès de la ville, et à l'aide de quelques leçons qu'il prit de la langue grecque; car il ne savait auparavant que celle de son pays, il trouva le moyen de se faire entendre et de parler de Dieu avec cette abondance de grâces dont le Saint-Esprit avait rempli son âme; vérifiant en soi, dit
r. 11. Théodoret, cet oracle de l'Apôtre : *Quoique je ne sois pas éloquent, je ne manque pas de science.* En effet, bien que le mélange qu'il faisait de sa langue naturelle avec ce qu'il savait de la grecque, rendît son langage à demi barbare, il faisait si bien comprendre ses pensées qu'il puisait dans la source de la vérité, qu'il y avait presse à le venir voir pour entendre ses discours pleins d'une piété solide; et non-seulement le peuple, mais encore les magistrats, les gens de guerre, les savants, et enfin les personnes de toute condition, venaient l'écouter avec empresse-

ment, les uns se tenant dans le silence pour ne rien perdre de ses saints avis, et les autres lui faisant des questions qui lui donnaient occasion de parler davantage pour la gloire de Dieu et l'édification de tous les assistants.

Il s'était fait une loi inviolable de n'introduire que des hommes dans sa cellule, et quant aux femmes il ne leur parlait que hors de la porte. Il ne voulut point non plus recevoir personne pour demeurer auprès de lui, quoiqu'on l'en pressât beaucoup, donnant pour raison qu'il aimait mieux se servir lui-même que d'être servi par un autre. Et enfin il ne reçut jamais ni pain, ni d'autre nourriture, ni habit de qui que ce fût, excepté d'un seul de ses amis qui lui apportait ce qui lui était nécessaire, ce qui se réduisait à très-peu de chose; car il ne mangeait qu'un peu de pain après le soleil couché, jusqu'à ce que dans son extrême vieillesse il y ajouta quelques herbes.

Anthème, qui fut depuis préfet en 405, et un magistrat des plus puissants et des plus estimés de son temps, étant revenu de son ambassade de Perse, lui apporta une tunique et lui dit pour l'obliger de l'accepter : « Mon Père, vous savez qu'on aime naturellement sa patrie, et que les fruits qu'elle produit sont toujours agréables : voici donc une robe que je vous apporte qui est faite en Perse; je vous prie de l'accepter et de me donner votre bénédiction. » Il la prit et la mit sur son siége, et après quelques discours sur d'autres sujets, il lui dit qu'il y avait quelque chose qui lui causait de la peine, et qu'il ne savait à quoi se déterminer.

Anthème lui demanda ce que c'était, et il lui répondit : « Je me suis fait une loi de n'avoir jamais qu'un compagnon avec moi, ne pouvant souffrir que nous soyons plus de deux dans cette cellule : or il y a seize ans que j'en ai un dont je suis très-content, et voilà qu'il en est venu un second de mon pays qui me presse beaucoup de le recevoir et de congédier l'autre. Je n'en ai aucun sujet, et il me paraît dur de le renvoyer après qu'il a demeuré

tant de temps avec moi; c'est ce qui m'occupe l'esprit et me donne de la peine. » — « Certes, mon Père, vous avez raison, lui dit Anthème, qui ne pensait point au but où le Saint visait; car, pourquoi mettriez-vous dehors celui qui vous a servi longtemps, comme s'il avait fait quelque faute, pour en recevoir un autre en sa place dont vous ne connaissez ni les mœurs, ni le caractère, et seulement sous prétexte qu'il est de votre pays? »

« Vous me dispenserez donc, lui dit Aphraate, de recevoir la robe que vous m'avez apportée de mon pays, puisque n'étant pas en usage d'en avoir deux, je suis très-content de celle qui me sert depuis tant d'années, et que vous avez jugé vous-même que je devais la préférer pour cette raison à celle que vous me présentez. » Anthème admira la manière ingénieuse dont le Saint s'excusa d'accepter son présent, et fut obligé d'avouer qu'il n'avait rien à y répliquer.

Il faut le suivre à présent dans les travaux auxquels il s'engagea volontairement pour le soutien de la foi orthodoxe. L'empereur Valens, grand fauteur des ariens, comme nous l'avons dit, ayant tourné ses armes contre les catholiques, quoiqu'ils fussent ses propres sujets, tandis qu'il laissait ravager impunément les terres de son empire par les Scythes et les autres barbares, le diocèse d'Antioche souffrit extrêmement de ses violences. Non-seulement il en avait exilé le pasteur, comme il avait fait aux autres églises ; mais il ne voulut point que les fidèles fissent aucune assemblée, même dans la campagne, et nous en avons vu un exemple remarquable dans le chapitre précédent.

Saint Aphraate voyant le besoin qu'ils avaient d'être secourus, quitta sa retraite et se joignit à Flavien et à Diodore, ces deux puissants soutiens de l'église d'Antioche en l'absence de saint Mélèce, leur évêque qui avait été banni, et se mit à combattre avec le glaive de la foi, c'est-à-dire, des paroles des Livres saints, ainsi que par ses miracles et la sainteté de sa vie, l'erreur d'Arius, qu'il voyait soutenue par les puissances du siècle. Il se montrait

partout comme un défenseur intrépide pour encourager et fortifier les fidèles, soit qu'ils fussent à la campagne, ou dans la ville. Il envoya aussi, de concert avec Flavien et Diodore, Acace de Berée vers saint Julien Sabas pour le prier de venir rendre avec eux témoignage à la vérité.

La présence de l'empereur, qui se trouvait alors dans Antioche, ne l'intimida point : au contraire, il lui parla dans une rencontre avec une fermeté digne d'un homme véritablement apostolique. Voici en substance comment Théodoret le rapporte : Aphraate allant au lieu où les catholiques étaient assemblés, qui était du côté du fleuve, quelqu'un en fit apercevoir l'empereur. Il ordonna qu'on l'appelât, et quand il se fut approché, il lui dit : « Où allez-vous avec tant de précipitation ? » — « Je vais, lui répondit le Saint, prier pour tout le monde, et particulièrement pour l'empire. » — « D'où vient donc, répliqua l'empereur, que faisant profession de la vie solitaire, au lieu de demeurer en repos dans votre cellule, vous allez dans ces assemblées publiques ? » — « Prince, lui répondit le saint homme, si j'étais une vierge retirée dans une chambre, et que quelqu'un eût mis le feu dans la maison de mon père, me conseilleriez-vous de ne me donner aucun mouvement, et de la laisser consumer par les flammes ? » — « Non, sans doute. » — « Je fais donc pour la maison de Dieu ce que cette vierge devrait faire, de votre propre aveu, pour celle de son père. Vous avez mis le feu dans la maison du Seigneur, qui est notre père, et je quitte ma retraite pour tâcher de l'éteindre. Ne me blâmez donc pas d'avoir abandonné ma solitude pour un sujet si légitime ; mais blâmez-vous vous-même d'avoir causé cet incendie. En agissant comme je fais, bien loin de manquer à ma profession, j'imite les bons bergers qui rassemblent le troupeau de ceux qui sont instruits dans la piété, et qui le nourrissent de pâturages célestes. »

L'empereur se tut, et parut par son silence ne point désapprouver dans ce moment une réponse si sage et si raisonnable ;

mais un de ses eunuques vomit mille injures contre le Saint, et le menaça même de le tuer. Il ne porta pourtant pas loin la peine due à son insolence ; car l'empereur voulant prendre les bains, et l'ayant envoyé pour voir si l'eau était assez tempérée, il lui prit un vertige si violent, que ne sachant ce qu'il faisait, il se jeta dans une chaudière d'eau bouillante, et y fut étouffé sans qu'il pût être secouru, parce qu'il était entré seul.

Valens ne le voyant point revenir, y envoya un officier, qui ne put lui en donner aucune nouvelle ; enfin plusieurs y accoururent, et après avoir cherché de tous côtés dans l'appartement et visité toutes les chaudières, ils le trouvèrent mort comme nous l'avons dit.

On en fut aussitôt instruit dans la ville, et chacun rendit gloire à Dieu qui avait vengé avec tant d'éclat saint Aphraate des injures que ce malheureux eunuque lui avait dites. L'empereur même et les ariens de sa cour en furent frappés, et dans l'étonnement où était ce prince, il changea le dessein qu'il avait de l'exiler, ne voulut plus écouter ceux qui le lui avaient conseillé, et commença à respecter sa vertu ; mais il ne se convertit pas pour cela, non plus que quand le Saint eut guéri miraculeusement un des plus beaux chevaux de son écurie qui allait périr. Aussi n'échappa-t-il pas à la vengeance divine ; car ayant perdu la bataille contre les Grecs, dans laquelle il avait été blessé, comme il était hors d'état de fuir, on le porta dans une maison de paysan, où les barbares qui le poursuivaient mirent le feu sans savoir qu'il y était, et il y fut brûlé avec plusieurs autres qui s'y trouvèrent. On remarque surtout son grand chambellan, partisan furieux des ariens, et qui l'avait toujours extrêmement animé contre les catholiques. Nous aurons lieu de détailler ceci plus au long en parlant d'un saint solitaire nommé Isaac, qui demeurait auprès de Constantinople.

La paix étant rendue à l'Église par la mort de ce prince, saint Aphraate rentra dans sa retraite, où il continua les exercices de

sa profession, et ne cessa, dit Théodoret, de faire des miracles. Cet historien se contente d'en rapporter deux, dont le premier fut en faveur d'une femme de condition, qui était extrêmement affligée de ce que son mari, ensorcelé par une méchante créature, préférait un amour criminel au légitime qu'il lui devait. Le Saint pria pour elle et pour son mari, lui dit de s'oindre d'une huile qu'il avait bénite, ce qui eut l'effet qu'elle souhaitait. Le second fut qu'une nuée de sauterelles s'étant répandue dans la campagne et y ravageant tout, un pauvre homme, mais plein de piété, qui n'avait qu'une pièce de terre pour entretenir sa famille et payer la taille à l'empereur, vint le supplier de le préserver de ce fléau par ses prières; sur quoi le Saint lui donna de l'eau bénite, avec ordre d'en arroser les extrémités de son champ, ce qui réussit si bien, qu'on voyait ces insectes voler autour du champ sans y entrer, comme en étant repoussés par la force de la prière du Saint.

Théodoret dit qu'étant encore jeune, sa mère le conduisait chez lui pour recevoir ensemble sa bénédiction; il devait être alors dans une extrême vieillesse, car il était déjà très-cassé et fort âgé du temps de Valens vers l'an 375. Il fut enterré dans l'église des martyrs au faubourg d'Antioche, où reposait le corps de saint Julien, martyr. Les Grecs font sa fête le 29 de janvier, et on l'a mis dans le *Martyrologe romain* au 7 avril.

---

## SAINT JULIEN, SURNOMMÉ SABAS [1].

Saint Julien, que les Grecs ont surnommé Sabas, c'est-à-dire le vieillard, par respect pour son grand mérite, acquit une réputation extraordinaire, et il ne la dut qu'à son éminente vertu,

[1] Théodoret.

n'ayant reçu aucun éclat de sa naissance, puisqu'il n'était qu'un homme de campagne. Il n'eut par conséquent aucune teinture des lettres humaines; mais le Saint-Esprit l'éclaira de ses lumières, et en fit un excellent docteur dans la science du salut. Il s'éleva si haut dans la perfection chrétienne, que saint Jérôme assure qu'il ne céda qu'aux Paul et aux Antoine ; et saint Jean Chrysostome, voulant donner une idée d'un parfait chrétien doué d'une philosophie céleste, ne nomme que le grand Julien Sabas parmi tant d'autres qu'il pouvait citer pour exemple. Il remarque aussi qu'on doit juger de la gloire dont les saints jouissent dans le ciel par celle qu'il reçut sur la terre, où tout le monde s'empressait de lui donner des marques d'une vénération extraordinaire.

Le désir de servir Dieu dans toute la liberté de son cœur, le décida pour la solitude. Il habita d'abord dans une cabane à l'entrée des déserts de l'Osrhoëne en Mésopotamie, dont Edesse était la capitale; s'avançant ensuite davantage dans ce désert, il trouva une caverne où il établit sa demeure. Ce ne fut que l'amour de la pénitence qui la lui fit choisir; car elle était humide et fort incommode, et cependant, dit Théodoret qui nous a donné l'histoire de sa vie, il s'y établit avec autant de joie, que si c'eût été un palais tout éclatant d'or et d'azur. La vie qu'il y entreprit répondit à l'austérité du lieu. Il ne mangeait qu'une fois la semaine un peu de pain de millet et du sel, et ne buvait de l'eau qu'à proportion de la nourriture qu'il prenait, observant de ne se rassasier jamais. Il y ajouta quelques figues à la fin de ses jours, comme nous le dirons dans la suite.

Mais ce qu'il refusait à son corps, il l'accordait à son âme avec abondance, l'engraissant, pour ainsi dire, d'une nourriture céleste, qui était la louange de Dieu et l'oraison continuelle. Ou il s'occupait de la contemplation des perfections divines, ou il bénissait le Seigneur en chantant des psaumes ; et il entrait si bien dans les dispositions du Roi-Prophète durant ce saint exercice,

qu'il semblait que les sentiments de ce saint Roi avaient passé dans son cœur. L'amour dont il était alors embrasé le transportait comme hors de lui-même, tant son ardeur était grande ; aussi trouvait-il toujours un nouveau goût à s'entretenir ainsi avec Dieu, auquel son âme, détachée de toutes les choses créées, aspirait sans cesse par des désirs amoureux.

Telle était l'occupation de cet homme céleste la nuit et le jour, lorsque le bruit de sa vertu lui attira des disciples qui se rendirent auprès de lui, non-seulement du voisinage, mais encore des endroits plus éloignés. Leur nombre ne fut d'abord que de dix, ensuite de vingt et de trente, et il monta enfin jusqu'à cent. Ils étaient tous logés dans sa caverne, et ce ne pouvait être qu'en souffrant beaucoup de l'humidité du lieu ; mais le Saint leur apprenait par ses avis et par ses exemples, à ne point tenir compte de leur corps et à ne prendre soin que de leur âme. Ils mangeaient comme lui au commencement du pain de millet et du sel ; mais il leur permit ensuite d'y ajouter des figues et des herbes qui croissaient sans culture dans ce désert, qu'ils conservaient dans des vaisseaux de terre après les avoir salées. Rien ne devait être plus insipide que cette nourriture ; cependant ces hommes mortifiés s'en contentaient, tant l'exemple et les exhortations de leur saint Père les encourageait à la pénitence.

Comme la caverne dégouttait de l'eau de tous côtés, la provision qu'ils faisaient de ces herbes pourrissait en peu de jours, et il fut obligé de leur permettre de bâtir une petite cellule, où ils pussent les conserver plus longtemps. Il en fit d'abord quelque difficulté, craignant qu'ils ne se relâchassent de leur austérité ; mais considérant, dit Théodoret, que saint Paul ne suivait pas toujours ses propres désirs et qu'il s'accommodait aux faibles, il se rendit à la prière qu'ils lui en firent, et leur donna la mesure que devait avoir cette cellule.

Il était en usage de se retirer de temps en temps plus avant dans le désert, où séparé de toute conversation humaine il vaquait

plus librement à la contemplation des vérités divines. C'est ce qu'il fit après avoir accordé cette permission à ses disciples ; mais étant revenu à eux au bout de dix jours, il trouva la nouvelle cellule un peu plus large qu'il ne leur avait recommandé. « Je crains bien, mes enfants, leur dit-il en la voyant, qu'en rendant ainsi commode votre demeure sur la terre, vous ne rendiez étroite celle que Dieu vous prépare dans le ciel : celle-là pourtant ne nous servira pas longtemps, et l'autre est éternelle. » Il se contenta de ce petit reproche sans relever davantage leur faute, se sou-
10. venant de ce que dit saint Paul : « *Je ne cherche pas ce qui m'est utile en particulier, mais ce qui est utile à plusieurs, afin qu'ils se sauvent.*

Voici la règle qu'il leur faisait observer : Premièrement, ils chantaient tous ensemble les louanges de Dieu dans la caverne jusqu'au lever du soleil : ensuite ils sortaient deux à deux, et s'en allaient ainsi dans le désert, où ils priaient et chantaient alternativement des psaumes ; en sorte que l'un des deux se mettait à genoux pour adorer Dieu, pendant que l'autre se tenant debout chantait quinze psaumes, après quoi il se mettait à genoux à son tour pour faire l'adoration, et son compagnon se relevait et chantait des psaumes en sa place. Ils passaient ainsi une grande partie du jour dans l'adoration et les saints cantiques ; ensuite ils se reposaient un peu avant que le soleil fût couché, et enfin ils revenaient à la caverne, les uns d'un côté les autres d'un autre, et étant tous assemblés, ils offraient en commun à Dieu le sacrifice de louange par les hymnes et les cantiques du soir.

Il avait pris pour adjoint dans la conduite de son troupeau, un excellent religieux appelé Jacques le Persan, grand de corps et d'une taille avantageuse, mais plus grand encore par les qualités de son âme et par ses vertus. Nous en avons parlé dans la Vie de saint Eusèbe, abbé de Coryphe, auprès duquel il se retira après la mort de notre Saint. Ce religieux allant un jour avec

lui dans le fond du désert, et le suivant de loin en loin, parce que le Saint le voulait ainsi pour ne pas interrompre son oraison, il aperçut un dragon d'une grandeur énorme, ce qui l'obligea d'abord de s'arrêter ; puis prenant un peu de courage, il lui jeta une pierre ; et comme il vit qu'il ne remuait point, il s'approcha et reconnut qu'il était mort. Il ne douta point que ce ne fût l'effet des prières de son saint Père, et se hâta de le joindre pour s'en assurer de lui-même. Le Saint se fit presser pour le lui avouer ; mais vaincu par ses instances, il lui dit que cet animal s'étant élancé contre lui dans le chemin avec la gueule ouverte prêt à le dévorer, il avait élevé son cœur à Dieu et fait le signe de la croix, et qu'aussitôt il était tombé mort à ses pieds.

Le miracle qu'il fit aussi en faveur d'un autre de ses disciples, ne mérite pas moins d'être rapporté que celui-ci. Ce disciple était un jeune solitaire nommé Astère, dont le courage surpassait les forces, car il était d'un tempérament délicat. Il le supplia beaucoup de le prendre pour son compagnon dans un de ses voyages qu'il faisait de temps en temps au désert, tantôt à quatre ou cinq lieues, et d'autres fois même plus loin, et où il passait ordinairement huit ou dix jours de suite. Le Saint tâcha de l'en dissuader, d'autant plus que c'était durant les chaleurs de l'été, et que cette solitude était si aride, qu'on n'y trouvait pas même de l'eau. Mais enfin, le jeune Astère continuànt de l'en supplier, il se rendit à ses prières ; ce qui lui donna occasion de faire un miracle en sa faveur, qui fut de faire sourdre une fontaine dans ce désert pour étancher sa soif.

Nous marquerons plus bas ce qui reste à dire d'Astère, pour ne pas interrompre ici ce que nous avons de plus à dire de son Père spirituel. Sa sainteté faisait tant de bruit, quelque soin qu'il eût pris de se dérober à la vue du monde, qu'il ne put plus soutenir les fréquentes visites qu'il recevait et les honneurs qu'on lui rendait. Non moins humble qu'il était élevé en mérite devant Dieu et devant les hommes, ce qui rendait encore plus sa vertu

admirable, il résolut enfin de changer de demeure et de se retirer au mont de Sina avec quelques-uns de ses disciples, dans l'espérance d'y être plus caché aux hommes, et de mieux goûter les avantages de la vie solitaire. Il y avait bien loin de sa caverne à cette sainte montagne, où l'on n'arrivait qu'après plusieurs journées de marche. Ils ne voulurent pourtant entrer dans aucune ville ni aucun bourg, mais ils allèrent en droite ligne par les déserts, ayant porté avec eux ce qui leur était nécessaire pour vivre. Ils se munirent aussi d'une éponge attachée à une corde, afin de pouvoir la plonger dans l'eau quand celle qu'ils rencontraient était trop profonde, et pour boire ensuite en pressant l'éponge dans une écuelle.

Théodoret dit qu'étant arrivés à cette montagne si désirée, ils y demeurèrent longtemps ; le repos d'esprit dont ils jouissaient leur tenant lieu des plus grandes délices. Il ajoute que le Saint bâtit une chapelle et dressa un autel, qu'on voyait encore de son temps dans le rocher sous lequel Moïse s'étant caché, avait eu le bonheur de voir Dieu en la manière qu'on peut le voir sur la terre. Enfin, le même historien dit, qu'il retourna avec ses religieux dans sa première demeure du désert d'Édesse pour y continuer ses exercices ordinaires. Il ne nous apprend point le sujet de son retour ; mais il paraît par les suites que ce fut par une conduite particulière de la Providence, qui voulut l'approcher d'Antioche pour y confondre avec éclat les ennemis de la foi catholique.

L'empereur Julien l'Apostat régnait encore quand notre Saint retourna à sa caverne. Tout le monde sait le noir dessein que ce prince avait formé de détruire entièrement le christianisme, s'il était revenu victorieux de la guerre de Perse ; mais Dieu, qui veille sur son Eglise, le frappa dans cette expédition, et fit avorter par là ses vains projets contre elle. Notre Saint apprit sa mort par révélation au moment où elle arriva ; ce que Théodoret rapporte ainsi : Julien ayant appris les menaces que ce détestable

npereur, qui portait le même nom que lui, avait faites contre s fidèles, qu'il avait protesté en partant pour la Perse, d'exteriner à son retour, et sachant que ceux qui étaient dans les senments de ce prince cruel attendaient avec impatience qu'il vînt bientôt, il adressa durant dix jours de ferventes prières à ieu, et entendit au bout de ce temps une voix qui lui dit, que t abominable et sale pourceau n'était plus.

Il changea aussitôt son oraison de supplication en actions de âces, et rendit gloire à Jésus-Christ, qui conserve avec tant de nté ceux qui sont à lui, et qui punit si sévèrement ses ennemis, mme il le fit paraître envers ce méchant prince. Étant donc tourné à ses disciples après cette révélation, ceux-ci s'aperçunt qu'il avait le visage gai et qu'il souriait, ce qui les surprit autant plus, qu'il avait toujours l'air sérieux et même un peu iste. Ils lui demandèrent donc le sujet du contentement qu'il raissait avoir, à quoi il répondit : « C'est ici un temps de réuissance ; car, selon la parole d'Isaïe, l'impie a cessé de vivre. ieu a proportionné son châtiment à la grandeur de ses crimes. avait eu la témérité de s'élever contre celui qui était son créaur et son conservateur ; mais ce grand maître l'a frappé de ort, et lui a fait porter la peine qu'il avait si justement méritée. oilà pourquoi je me réjouis, voyant que la persécution de ce échant contre l'Église est terminée, et qu'il n'a pu trouver de cours dans les démons, auxquels il rendait des adorations crilèges. »

Jovien, prince très-catholique, qui succéda à cet empereur postat, étant mort, Valens, qui régna après lui, et qui se déclara protecteur des ariens, replongea l'Église dans de nouvelles fflictions par la guerre qu'il lui déclara. Nous avons déjà parlé e ce qu'il fit souffrir à l'Église d'Antioche, où l'imposture des érétiques obligea notre Saint de se rendre pour la combattre par a publication de la vraie foi, ainsi que par ses miracles.

En effet, les ariens qui, selon la remarque de Théodoret, ne se

soutenaient que par des mensonges et des calomnies, comme les hérétiques, qui sont les enfants du père du mensonge, ont fait dans tous les temps; les ariens, dis-je, osèrent publier que le célèbre Julien Sabas était de leur sentiment. Cela était capable de faire de fortes impressions en leur faveur dans l'esprit du peuple, qui avait le Saint en si grande vénération, si les catholiques n'eussent pris soin de détruire l'imposture. Ce fut donc dans cette vue que Flavien, Diodore et saint Aphraate, qui se trouvaient pour lors dans Antioche pour soutenir les catholiques dans la sainte doctrine, députèrent Acace, depuis évêque de Bérée, à notre Saint pour le conjurer de venir au plus tôt à leur secours, afin de fermer la bouche au mensonge par le témoignage public de sa foi.

Acace prit avec lui saint Astère son maître et disciple du Saint, et étant arrivés à son monastère il lui parla ainsi : « Je vous supplie, mon Père, de nous dire pourquoi vous supportez vos austérités avec tant de joie ? » — « C'est, lui répondit Julien, pour plaire à Dieu, dont je dois préférer la gloire à ma propre vie, et généralement à toutes choses. » — « Je viens vous présenter un moyen, lui dit alors Acace, pour le glorifier plus que vous n'avez fait jusqu'à présent. Car, lorsqu'il eut demandé à saint Pierre s'il l'aimait, et que cet Apôtre lui eut répondu : *Seigneur, vous savez que je vous aime*, il lui apprit ce qu'il devait faire pour lui témoigner davantage son amour, en lui disant : *Si vous m'aimez, paissez mes brebis, et paissez mes agneaux.* C'est donc ce que vous devez faire maintenant que les brebis du Sauveur courent risque d'être dévorées par les loups; car elles sont menacées de ce malheur, sans que les soins qu'on a pris pour les conserver dans la foi orthodoxe puissent l'empêcher, si vous souffrez par votre silence que l'on se serve plus longtemps de votre nom pour les surprendre et pour les tromper. Nous ne pouvons vous laisser ignorer que les chefs de l'hérésie arienne se vantent, quoique faussement, de vous avoir pour associé dans la croyance aux dogmes impies qu'ils soutiennent. »

A peine le Saint eut entendu ces dernières paroles, qu'il dit adieu pour un temps au repos de sa solitude, et se hâta de se rendre avec eux à Antioche. Ils prirent leur chemin par le désert, et arrivèrent après deux ou trois jours de marche à un petit bourg sur le soir, d'où une femme riche et fort pieuse sortit aussitôt pour les prier, en leur demandant la bénédiction à genoux, de vouloir bien loger dans sa maison. Le saint vieillard ne put le lui refuser, quoiqu'il y eût quarante ans qu'il ne fût point entré dans des maisons séculières; et Dieu le voulut ainsi pour manifester sa gloire et annoncer sa prochaine arrivée à Antioche par un miracle éclatant. Tandis que cette pieuse hôtesse était occupée à les servir, son enfant âgé de sept ans, dont elle avait déjà parlé au Saint afin qu'il le bénît, tomba dans un puits. Cet accident troubla d'abord étrangement tous les domestiques; mais la mère qui y accourut, leur défendit de faire du bruit, alla au puits, le couvrit, et retourna au Saint pour continuer de le servir, renfermant dans son cœur la douleur que lui causait la tendresse maternelle. Cependant le saint vieillard la pria de faire venir son enfant afin qu'il lui donnât sa bénédiction; mais voulant cacher le malheur qui venait de lui arriver, elle lui dit seulement qu'il se trouvait mal. Le Saint insista pour le voir, et la mère ne pouvant plus dissimuler son affliction, lui en avoua le sujet. Aussitôt le Saint se leva de table, fit ôter la planche dont le puits était couvert, et on y trouva l'enfant qui se jouait sur l'eau. Dès qu'on l'en eut tiré avec une corde, il se jeta aux pieds du Saint pour le remercier de sa délivrance, assurant qu'il l'avait vu l'empêcher d'enfoncer dans l'eau et lui avait ainsi conservé la vie.

Saint Julien s'arrêta en arrivant à Antioche, dans une des cavernes qui sont sur le haut de la montagne voisine, où l'on tient que l'apôtre saint Paul avait demeuré quelque temps caché, et il y tomba malade d'une fièvre ardente. Acace en eut de l'inquiétude, craignant que sa maladie ne fût un obstacle au bien qu'on s'était proposé en le faisant venir; mais il lui dit: « Ne vous

mettez point en peine, mon fils, car si ma santé est nécessaire pour le salut de ce peuple, Dieu saura bien me la donner. » En disant ceci, il se prosterna le visage contre terre pour prier selon sa coutume, et se trouva guéri avant qu'il eût achevé sa prière. On était accouru en foule pour le voir, et il rétablit en même temps en santé par la ferveur de son oraison, un grand nombre de malades.

Il se rendit ensuite à l'assemblée que les orthodoxes tenaient à la place d'armes, où toute la ville accourut pour le voir. En y allant il passa devant la porte du palais impérial, où un pauvre, qui avait perdu l'usage des jambes et ne pouvait marcher qu'en se traînant, fut guéri en étendant la main et en touchant son manteau. Le comte d'Orient étant aussi tombé dangereusement malade, il le guérit également par ses prières. Tant de miracles auxquels les hérétiques même furent forcés de rendre un témoignage authentique, auraient dû les convertir ; mais ils servirent du moins à dévoiler leurs impostures, à les couvrir de confusion, à confirmer les catholiques dans la croyance de l'Église et à les combler de consolation.

Après que ce grand thaumaturge eut rendu à la vérité ce témoignage éclatant de sa foi et de son crédit auprès de Dieu, croyant avoir suffisamment rempli l'objet qui l'avait fait appeler à Antioche, il se hâta de retourner à sa chère solitude, qu'il n'avait quittée que pour la gloire de Dieu et les besoins de son Église. Car, comme Théodoret le remarque, ces illustres solitaires, qui savaient tout faire dans le temps propre, restaient dans le désert quand il le fallait, et le quittaient aussi pour venir dans la ville quand le service de Dieu l'exigeait.

Il passa par Cyr en retournant à sa caverne, et s'arrêta dans l'église de saint Denis, martyr. Les ariens y avaient appelé un de leurs évêques nommé Astère, homme nourri dans les subtilités des sophistes, et il y avait danger que les plus simples d'entre les fidèles ne se laissassent surprendre par son éloquence artificieuse.

Les chefs des catholiques profitèrent donc du passage du Saint pour le conjurer de les assister de ses conseils et de ses prières dans un mal si pressant. Il les exhorta à se confier en Dieu et à joindre leurs prières aux siennes pour obtenir son assistance; et leur dit aussi d'accompagner leurs vœux du jeûne et des autres mortifications. Son avis fut suivi, et Dieu fit bientôt voir combien il lui était agréable; car Astère fut frappé de maladie la veille de la fête en laquelle il devait prêcher, et en fut emporté en un seul jour. Ainsi il lui arriva, dit Théodoret, comme à Balaam qui, ayant été appelé pour maudire le peuple de Dieu, fut ensuite tué par un Israëlite, et reçut le châtiment qu'il méritait.

Enfin le grand Julien Sabas arriva à son désert, où il vécut encore longtemps avec ses disciples, après quoi il alla se reposer avec joie dans le sein de Dieu des travaux qu'il avait soufferts pour lui dans cette terre de misères. On ne dit point combien de temps il y vécut, ni en quelle année il mourut. Il paraît pourtant par Théodoret qu'il était déjà fort vieux quand il alla à Antioche pour combattre les ariens, ce qui fut vers l'an 372. Il y avait alors plus de quarante ans qu'il était moine, et pendant ce temps-là il n'avait vu ni un village ni une femme. Ainsi il peut s'être retiré dans le désert vers l'an 330; c'est tout ce que nous pouvons dire des années de sa vie. Les Grecs en font mémoire le 18 d'octobre, et le *Martyrologe romain* marque sa fête au 14 de janvier. Sozomène dit que saint Ephrem a écrit sa vie; mais il le confond avec un autre Julien.

Nous avons dit que notre Saint eut plusieurs disciples, dont les principaux furent Jacques le Persan et Agrippa, qu'on voulut après la mort du Saint obliger de conduire son troupeau. Mais aimant mieux obéir que commander, il se retira auprès de saint Eusèbe, abbé de Coryphe ou de Télédan, comme nous l'avons dit dans la vie de ce Saint. Quant à Astère, pour qui saint Julien fit naître une fontaine dans le désert, Théodoret dit qu'il était d'une naissance distinguée et avait été élevé délicatement. Il était

fort jeune quand il vint se mettre sous la conduite de saint Julien; mais il avait une force d'esprit qui suppléait au défaut de celles de son corps. Il demeura longtemps sous un si excellent maître, et profita si bien de ses avis, qu'il fut en état de gouverner un grand monastère. Ce fut près du bourg de Gindare du diocèse d'Antioche, à sept journées de la caverne de saint Julien : ce qu'il peut avoir fait vers l'an 355, selon la chronologie de Tillemont. Théodoret ne nous apprend point par quelle occasion il se retira dans cet endroit ; il dit seulement que ce fut par l'esprit de Dieu, qui voulut se servir de lui pour en former plusieurs autres dans la vertu.

Astère conserva toujours une profonde vénération pour son saint Père, ainsi qu'une tendre charité pour les religieux qui vivaient avec lui, continuant de les regarder comme ses disciples ; ainsi il ne manquait pas de les visiter deux ou trois fois l'année, et il leur amenait trois ou quatre chevaux chargés de figues pour leur provision. Mais pour saint Julien il cueillait lui-même celles qu'il lui destinait et les portait sur ses épaules, ne voulant point permettre qu'on le soulageât dans ce travail, dont il s'acquittait avec tant de satisfaction et de reconnaissance : c'étaient deux boisseaux qu'il portait ordinairement, et cela suffisait au Saint pour toute l'année. Julien le voyant un jour arriver ainsi chargé, en fut si touché, que dans le regret qu'il avait de voir la peine qu'il avait pour lui, il lui dit qu'il ne pouvait se résoudre à manger ces figues, n'étant pas juste qu'il jouît à son aise de ce qui lui avait causé tant de fatigues ; mais Astère lui protesta à son tour qu'il ne s'en déchargerait point qu'il ne lui eût promis de les manger. « Je le ferai donc, répondit le Saint, puisque vous le voulez absolument, mais déchargez-vous-en tout maintenant. »

Astère attira dans son monastère, entre autres disciples, Acace, depuis évêque de Bérée, qu'il forma dès l'enfance dans les exercices de la vie monastique. Il y fit de grands progrès et s'acquit une grande réputation de vertu. On l'éleva au sacerdoce et il

gouverna un monastère aux environs de Bérée et de Chalcide. Le cas qu'on faisait de lui dans Antioche porta Flavien, Diodore et saint Aphraate, à le députer avec Astère son ancien maître, vers saint Julien Sabas, comme nous l'avons dit plus haut. Il fut aussi député par l'Église auprès de saint Basile pour recevoir de lui quelque consolation dans la persécution qu'elle souffrait de la part de l'empereur Valens. Ce fut lui aussi qui, avec un autre abbé nommé Patel, engagea saint Épiphane à composer son grand ouvrage contre les hérétiques, intitulé *Panarium,* ainsi que nous l'avons rapporté dans la Vie de ce Saint. La persécution qu'ils souffrirent tous les deux des ariens, qui vinrent piller leur monastère et brûler tous leurs travaux, leur procura une lettre de consolation et de félicitation de la part de saint Basile, comme ayant souffert pour la cause de Jésus-Christ ; ce qui arriva en 377.

Acace se trouva cette même année, ou la suivante à Rome, lorsqu'on y traita devant le pape Damase de l'hérésie d'Apollinaire, et il eut part à ce qui s'y passa. Apparemment qu'il avait été député pour cela par les catholiques de Syrie, comme étant bien instruit des erreurs des apollinaristes qui étaient à son voisinage. Enfin, saint Eusèbe de Samosate étant de retour de son exil, donna des évêques à diverses églises de Syrie, et entre les autres, notre Acace à celle de Bérée dans la première Syrie, à l'orient d'Antioche. Ce fut pour le plus tard en 379, puisque saint Eusèbe mourut vers l'an 380. Théodoret donne de grandes louanges à Acace : il l'appelle un homme admirable et d'une très-grande réputation. Il dit qui n'excella pas seulement dans la vie religieuse, mais qu'il en conserva encore les pratiques durant cinquante-huit ans qu'il fit l'office d'un très-vigilant pasteur. Il l'appelle ailleurs l'athlète de la vertu, dont on publiait partout le mérite. Il lui donne encore bien d'autres titres qui font voir la grande idée qu'il en avait. Sozomène et bien d'autres aussi en ont parlé fort honorablement, et nous voudrions n'avoir que des

éloges à lui donner ; mais nous sommes obligé d'avouer qu'il ternit sa gloire par la conduite qu'il garda envers saint Jean Chrysostome, s'étant rendu l'instrument de la passion de Théophile d'Alexandrie contre ce Saint, et le chef après lui de ceux qui le persécutèrent. C'est ce qui nous empêche d'en faire ici un article particulier, et de lui donner une place parmi tant de Saints, que ses vertus lui auraient méritée s'il n'en avait obscurci l'éclat par cette grande faute.

---

## SAINT ABRAHAM, SOLITAIRE ET ÉVÊQUE DE CARRES [1].

L'histoire de saint Abraham dont nous parlons ici, a quelque chose de semblable dans le fond à celle de saint Abraham, prêtre et ami de saint Éphrem, dont nous avons déjà donné la Vie ; mais les circonstances en sont si différentes, qu'on ne saurait ne pas les distinguer. Théodoret, qui a mis celui-ci parmi tant de saints solitaires dont il nous a appris les vertus édifiantes, dit qu'il fut un fruit que la ville de Cyr produisit ; qu'il y naquit, qu'il y fut élevé, et qu'il s'y enrichit des trésors célestes de la solitude. En effet, il entreprit l'exercice laborieux de la mortification religieuse avec une ardeur extraordinaire ; mais ses longs jeûnes, ses veilles, et l'habitude qu'il prit de se tenir presque toujours debout, l'affaiblirent au point qu'il fut ensuite longtemps sans pouvoir marcher. Dieu, qui voulut le faire passer par ces premières épreuves pour l'établir dans une patience supérieure à tous les événements fâcheux, lui rendit la santé pour de plus grands desseins encore qu'il avait sur lui ; et Abraham pénétré de reconnaissance pour cette faveur, qui le mettait en état de suivre son zèle pour sa gloire et son amour pour les souffrances,

[1] Théodoret, les Bollandistes, *Vit. PP.*

ut qu'il ne pourrait mieux les lui témoigner qu'en se dévouant à enouveaux travaux. Ce fut dans cette intention qu'ayant appris u'il y avait un bourg au Mont-Liban, ou l'impiété régnait avec culte des idoles, il cacha avec quelques-uns de ses compagnons a qualité de moine sous l'extérieur d'un marchand, et se rendit ans ce bourg, feignant de vouloir acheter des noix, qui étaient e principal commerce du pays.

Il loua une maison comme s'il eût voulu y établir son négoce; nais après trois ou quatre jours qu'il s'y tint en silence, on l'en-endit qu'il chantait, quoique d'un ton assez bas, le divin office. Il fut reconnu pour chrétien à ce saint exercice, et il n'en fallut pas davantage pour mettre ces idolâtres en humeur contre lui. Le crieur public assembla aussitôt le peuple : chacun accourut; les hommes, les femmes, les enfants se rassemblèrent en foule autour de sa maison; ils montèrent sur le toit qu'ils découvrirent, et jetèrent dedans une quantité prodigieuse de poussière, afin de 'étouffer avec ses compagnons.

Bien loin de penser à se défendre et à témoigner du ressenti-lent d'un si mauvais traitement, ils ne formèrent pas une seule lainte et continuèrent à prier Dieu. Leur patience étonna les lus vieux de ceux qui étaient présents, qui commencèrent à adoucir, et empêchèrent les autres par leurs remontrances de s maltraiter davantage. On leur ouvrit donc les portes; mais leur commanda de sortir au plus tôt du bourg. Dans ces entre-ites des officiers arrivèrent pour faire payer la taille aux habi-nts, dont ils frappèrent quelques-uns et en enchaînèrent autres. Abraham fit alors un acte de charité chrétienne, qui fut our ces idolâtres un nouveau sujet de l'admirer; car oubliant s injures qu'on lui avait faites, il sollicita ces officiers de ne as user de rigueur dans leur commission, et s'offrit de payer en eu de jours cent pièces d'or qu'ils demandaient. Cette générosité cheva de lui gagner leur cœur; et comme ils n'avaient point eu usqu'alors de seigneur, ils voulurent qu'il fût le premier; mais

Abraham leur fit comprendre qu'il était venu uniquement pour leur salut, et ayant emprunté de quelques personnes qu'il connaissait dans la ville d'Émesse, l'argent qu'il avait promis, il le remit aux officiers, et exigea des habitants pour reconnaissance, qu'ils bâtissent une église. Leurs cœurs furent alors si touchés par la grâce du Seigneur, qu'ils s'offrirent d'y mettre la main sur-le-champ, et ils le conduisirent pour cela dans les lieux circonvoisins, afin qu'il en choisît un à son gré. Il marqua donc celui qu'il trouva le plus propre à son pieux dessein, et l'édifice fut bientôt conduit à sa perfection.

Abraham ayant ainsi heureusement réussi, et voyant ce peuple dans de si bonnes dispositions, leur proposa de demander un prêtre pour être leur pasteur et desservir la nouvelle église, mais ils lui protestèrent tous qu'ils n'en voulaient point d'autre que lui, et en conséquence il reçut le sacerdoce.

Il remplit pendant trois ans auprès d'eux tous les devoirs qu'ils pouvaient se promettre de sa charité, après quoi les voyant suffisamment instruits et affermis dans la religion, il mit un de ses compagnons en sa place et retourna dans son monastère. Mais la sainteté de ses mœurs et le zèle de la gloire de Dieu dont il avait donné de si grandes preuves, le firent juger digne de l'épiscopat, et on lui confia le diocèse de Carres. Il ne fallait pas moins que sa patience et son courage invincible pour gouverner cette église ; car, dit Théodoret, c'était une ville plongée dans l'impiété, et dont les habitants étaient attachés aux superstitions de l'idolâtrie avec une passion qui allait jusqu'à la fureur. Il eut donc des obstacles sans nombre à surmonter, aussi ne s'épargna-t-il pas dans le travail ; et enfin Dieu bénit ses soins avec tant de miséricorde, que ce champ hérissé de ronces et d'épines, comme dit le même historien, fut défriché par cet ouvrier infatigable, et produisit, par la semence céleste qu'il y jeta, une moisson très-abondante.

Ce qu'il y a d'admirable dans ce saint évêque, c'est que bien

loin de prendre occasion des peines de son ministère pour diminuer les austérités qu'il pratiquait auparavant, il les augmenta plutôt ; puisque Théodoret assure que tout le temps qu'il fut évêque, il ne mangea point de pain, il ne but pas même d'eau ; mais sa nourriture était des fruits en automne, et des laitues ou de la chicorée et du persil dans les autres saisons, et il n'en prenait qu'une fois le jour, sur le soir, après avoir dit Vêpres. Il n'allumait jamais du feu pour lui ; il n'avait point de lit ; il veillait beaucoup et récitait dans la nuit quarante psaumes, qu'il entrecoupait par quatre-vingts oraisons, après quoi il fermait les paupières sur sa chaise et dormait quelque peu de temps.

Autant il était dur envers lui-même, autant était-il charitable envers les autres. Quoique ses austérités l'affaiblissent beaucoup, il ne comptait le travail pour rien dans les soins qu'il se donnait pour le service du prochain. Il recevait avec une charité qu'on pourrait appeler saintement prodigue, tous les survenants, à l'exemple du saint patriarche dont il portait le nom ; car ce saint homme qui n'avait ni lit, ni feu, ni pain, ni vin pour lui-même, les couchait dans de bons lits, leur dressait la table, leur présentait de très-bon pain, d'excellent vin, du poisson, des légumes, et tout ce qu'il pouvait se procurer pour les bien traiter, et se trouvait à midi à leur dîner pour les servir, les excitant à manger, leur présentant à boire, et faisant auprès d'eux, par une humilité et une charité sans égale, les fonctions d'un serviteur.

Il passait souvent les journées entières à donner audience à son peuple, apaisant les différends, conciliant les esprits, exhortant les uns à céder quand la raison et la droiture le demandaient, et usant de l'autorité que son rang et son caractère lui donnaient, quand la douceur et les sollicitations ne suffisaient pas à l'égard des esprits obstinés dans leurs injustes prétentions. Car il ne souffrait point qu'on vexât injustement les faibles, et il se rendait leur protecteur contre ceux qui voulaient les opprimer.

Tant de vertus, tant de charité, tant de sollicitudes qu'il prenait, enfin tant de sainteté lui concilièrent tellement l'affection de son peuple, et lui acquirent un si grand empire sur le cœur de tous, qu'ils écoutaient ses avis avec la plus respectueuse attention, et exécutaient avec joie tout ce qu'il leur prescrivait. Sa réputation s'étendit aussi de tous côtés. L'empereur le voulut voir, c'était Théodose le Jeune ; et quand il parut en sa présence, ce prince l'embrassa avec une singulière affection, et témoigna faire plus de cas du pauvre habit dont il était couvert, que de sa pourpre impériale. D'autre part, les princesses ne lui donnèrent pas de moindres marques de leur vénération, car elles lui baisèrent les mains, embrassèrent ses genoux, et se recommandèrent instamment à ses prières.

Le Saint mourut dans ce voyage ; et dès que l'empereur en eut avis, il ordonna qu'on le déposât dans une église, en attendant qu'il fût porté dans son diocèse. Il voulut être au convoi funèbre avec les princesses. Les magistrats et les officiers de guerre s'y trouvèrent. On le reçut dans Antioche avec une dévotion qui marquait l'estime générale qu'on avait eue jusqu'alors de sa sainteté. On le conduisit ainsi avec pompe jusqu'à l'Euphrate, où les habitants des villes, des campagnes et des provinces voisines étaient venus en foule, pour participer aux bénédictions qu'ils espéraient d'en recevoir. Il fallut le faire escorter par des licteurs pour écarter ceux qui voulaient prendre de ses habits par dévotion. Et enfin, il fut transporté dans ce cortége jusqu'à sa ville épiscopale, les uns chantant des cantiques, et les autres mêlant leurs larmes aux louanges qu'on lui donnait, et se plaignant d'avoir perdu leur pasteur, leur protecteur, leur appui et leur père.

## ALEXANDRE, MOINE ET PATRIARCHE D'ANTIOCHE [1].

Alexandre fut d'abord moine et devint patriarche d'Antioche. Nous n'avons pas beaucoup à dire sur lui comme moine, mais il s'est distingué dans son épiscopat par deux traits de zèle qui lui ont fait un très-grand honneur, et qui n'en font pas moins à l'éducation qu'il avait reçue dans son cloître. Théodoret, parlant de sa conduite monastique et de ses talents, dit qu'il vécut longtemps dans le monastère, s'exerçant dans la pratique de toutes les vertus de son état, et combattant contre les passions par une vie très-austère ainsi qu'un généreux athlète. Il méprisait souverainement les richesses de ce monde, et la pauvreté religieuse était son trésor. Dieu lui avait donné une éloquence si persuasive, qu'on ne pouvait lui résister; mais ce qui la rendait encore plus victorieuse, c'est qu'il confirmait par l'exemple de sa vie, les instructions qu'il donnait aux autres. Enfin, il ajoute qu'il avait mille autres bonnes qualités qui le rendaient très-recommandable.

Son élévation à la chaire d'Antioche mit ses talents dans un plus grand jour; ce qui fit dire à saint Cyrille d'Alexandrie, qu'il avait une grande liberté à dire tout ce qu'il croyait devoir dire. Théodoret l'appelle ailleurs le divin Alexandre : et parlant de lui dans la Vie de saint Zénon solitaire, il dit que ce Saint, n'ayant pu distribuer tout son bien et étant tombé malade, il pria l'évêque de vouloir bien se charger de donner aux pauvres ce qui lui restait, et que c'était alors le grand et admirable Alexandre, la gloire de la religion, le modèle d'une vertu parfaite et l'image vivante de la piété chrétienne.

Mais il faut parler des deux actions mémorables qu'il fit durant

[1] Saint Cyrille, Théodoret, Baronius.

son épiscopat, et qui lui ont mérité tant d'éloges. La première fut la réunion des eustathiens à son église ; et la seconde, la réunion de son église avec l'Église romaine, ce qui eut des suites excellentes pour l'Orient. Il y avait quatre-vingt-cinq ans que l'église d'Antioche était divisée par le schisme des eustathiens, qui étaient à la vérité catholiques dans leur croyance, mais qui ne voulaient pas communiquer avec l'autre parti catholique. L'occasion de ce schisme fut que, durant les troubles de l'arianisme sous l'empereur Constantin, saint Eustathe ayant été élu évêque d'Antioche, les ariens l'en firent chasser par leur crédit et par leurs impostures auprès du prince. Il mourut dans son exil, et fut enterré à Trajanopolis dans la Thrace. Après sa mort les ariens mirent successivement quelques évêques de leur parti dans cette église ; et durant ce temps-là les catholiques, que les ariens nommaient eustathiens à cause de saint Eustathe, tinrent leurs assemblées à part.

Enfin, Constantin étant venu à Antioche en 360, il s'y tint un concile, où avant que de rien régler sur le dogme, on commença par remplir cette chaire, qu'Eudoxe, évêque arien, avait quittée alors pour monter à celle de Constantinople ; et on s'accorda en faveur de Mélèce, auparavant évêque de Sébaste, personnage d'une naissance illustre, irrépréhensible dans ses mœurs, sincère, doué de la crainte de Dieu, et d'un caractère si bon, qu'on le disait le plus doux de tous les hommes. Les ariens le croyaient à eux, et se flattaient même qu'il réunirait toute l'église d'Antioche à leur parti, sans même en excepter les eustathiens ; et les évêques catholiques qui le connaissaient mieux, consentirent à son élection, qui fut signée d'un commun accord.

Mélèce se fit connaître pour orthodoxe au premier discours qu'il fit en entrant en fonction, ce qui lui attira de grandes acclamations du peuple. Mais les ariens indignés le firent reléguer aussitôt à Mélitène en Arménie qui était sa patrie. Il avait si bien profité du peu de temps qu'il était resté dans Antioche, qu'il

avait banni l'erreur de son église, et en retranchant les incorrigibles, il avait laissé les autres inébranlables dans la foi.

Les ariens mirent en sa place un disciple d'Arius nommé Euzoïus, et aussitôt les catholiques du parti de Mélèce se séparèrent de lui et tinrent leurs assemblées dans l'église des Apôtres, nommée *la Palée*. Ils voulaient se rejoindre aux eustathiens, qui depuis la déposition de saint Eustathe n'avaient point communiqué avec les ariens, mais ceux-ci refusèrent cette union parce que saint Mélèce avait été élu par les ariens. Ainsi l'église d'Antioche se trouvait divisée en trois partis : celui des catholiques eustathiens, celui des méléciens aussi catholiques, et celui des ariens unis à Euzoïus.

Le schisme entre les catholiques fut fortifié par l'imprudence de Lucifer, évêque de Cagliari, qui, étant venu à Antioche pour réunir les deux partis en voulant leur donner un évêque, consacra Paulin qui était à la tête des eustathiens, et par là ne fit qu'entretenir la division. Paulin eut Évagre pour successeur dans le gouvernement de son troupeau, et saint Mélèce eut Flavien, qui fit si bien qu'on ne donna point de successeur à Évagre pour gouverner les eustathiens : mais ceux-ci ne laissaient pas de faire leurs assemblées à part, ce qui dura jusqu'à ce qu'Alexandre dont nous parlons ayant pris le gouvernement de l'église d'Antioche, eut enfin la consolation de réunir les deux partis catholiques, et s'y prit de cette manière. Après avoir pendant longtemps employé les prières et les exhortations les plus touchantes, un jour qu'il savait qu'ils étaient assemblés, il y alla accompagné de tous ceux de sa communion, tant clercs que laïques ; et les ayant trouvés qu'ils chantaient, il joignit à leurs voix celles des siens, ce qui fit tant d'impression sur leurs cœurs, qu'ils le suivirent et marchèrent avec lui jusqu'à la grande Église ; car les ariens en avaient été chassés. Ils allèrent ainsi tous ensemble au travers de la place au bord de l'Oronte, et Alexandre célébra cette réunion avec tant de solennité, qu'on n'en avait point vu de semblable. Il

cimenta encore cette union par une action de prudence et de charité qui acheva de lui gagner les eustathiens ; car il reçut dans son clergé tous ceux qui avaient été ordonnés par Paulin et par Évagre son successeur, et les laissa chacun dans son rang.

Ce ne fut pas le seul bien qu'il fit dans cette seule action : outre qu'il consomma un ouvrage auquel les papes, les empereurs et les plus grands évêques avaient travaillé jusqu'alors inutilement, il rendit par là plus redoutables les catholiques aux juifs, aux ariens et à ce qui restait de païens dans Antioche, qui, sentant le coup que cette union leur portait, ne purent s'empêcher d'en gémir et d'en témoigner leur chagrin.

Une autre affaire non moins essentielle et qui causait beaucoup de trouble et de scandale, fut terminée par sa modération et par sa piété. Plusieurs évêques qui avaient persécuté saint Jean Chrysostome pendant sa vie, ou qui avaient été prévenus contre lui par ses persécuteurs, s'obstinaient à ne point mettre après sa mort, son nom dans les sacrés diptyques, c'est-à-dire dans le registre où l'on mettait le nom des personnes mortes dans la communion de l'Église, et où celui des évêques était marqué dans un rang distingué. Il eut donc l'honneur d'être le premier qui y mit le nom de ce saint docteur, et qui en donna l'exemple à tous ceux d'Orient qui ne l'avaient pas encore fait ; et par là il réunit son Église à l'Église romaine, qui ne voulait point admettre dans sa communion les évêques orientaux ennemis de la mémoire d'un Saint dont elle avait si justement pris la défense.

Soit qu'Alexandre eût prévenu en ceci les intentions du pape saint Innocent, qui ne voulait recevoir à sa communion aucun des évêques qui en étaient séparés à cause de saint Chrysostome, qu'aux conditions de rendre à ce Saint l'honneur qui lui était dû, soit qu'il n'eût fait qu'exécuter ces mêmes conditions que le Pape lui avait imposées, comme Baronius le croit, il est certain qu'il envoya une légation solennelle à ce saint Pontife, que ses députés

a furent reçus avec une bonté paternelle et avec joie, et que ar cette réunion saint Innocent ouvrit le chemin à la paix uni- erselle, montrant qu'il recevrait avec la même joie tous ceux ui rempliraient les mêmes conditions, dont Alexandre s'était quitté le premier.

Celui-ci ne se contenta pas de s'être donné la paix à lui-même ı demandant la communion du premier siége, après l'avoir onnée à son peuple en éteignant le schisme qui le divisait; il ontra encore un zèle très-ardent pour relever l'honneur de saint ean Chrysostome. Il écrivit pour cela à l'empereur et aux évêques our les exhorter à rétablir son nom comme il avait fait. Il fit le oyage de Constantinople et y parla là-dessus avec une fermeté onnante. Il eut soin d'entretenir avec le pape saint Innocent, union qu'il avait si bien commencée, comme il est établi par ne réponse que ce Pape lui fit sur quelques difficultés dont il ui avait demandé l'éclaircissement. Enfin il mourut après avoir ouverné quatre ans son église: d'autres lui en donnent cinq. Mais e peu d'années d'épiscopat, dit Tillemont, valent plus que cin- uante de quelqu'autre. Il n'y a pas apparence qu'il ait vécu au elà de l'an 416, mais nous ne savons pas quel âge il avait uand il mourut.

Nous pourrions parler encore ici de quelques évêques d'An- ioche qui avaient été appelés des monastères au gouvernement le cette église, tels que furent Domnus, Maxence ou d'autres; mais e que nous en pourrions dire a plus de rapport avec l'histoire cclésiastique qu'avec la monastique; surtout dans ce temps où 'hérésie de Nestorius et d'Eutychès causèrent beaucoup de dé- ordres en Orient, et obligèrent les solitaires qu'on avait élevés la prélature de se montrer pour la défense de la foi orthodoxe; le sorte que les historiens de l'Église se sont plus attachés à nous eprésenter leurs vertus épiscopales, que celles qu'ils avaient ratiquées dans leur premier état.

Nous avons vu en peu de mots, dans la Vie du grand saint

Euthyme, ce qu'il en fut de Domnus, qui succéda à Jean, son oncle, sur le siége d'Antioche. Maxime, qui lui fut substitué, avait été abbé d'un monastère. Saint Cyrille loue beaucoup sa piété et son zèle pour la foi. Ce fut lui qui porta ce saint docteur à composer une explication du Symbole, pour empêcher que les fidèles ne se laissassent surprendre par les méchants principes de Théodore de Mopsueste. Le Saint nous apprend les noms de quelques abbés qui étaient tous vraisemblablement du diocèse d'Antioche, en leur dédiant son ouvrage; mais nous ne savons sur eux rien de particulier.

---

## SAINT THÉOPHANE ET SAINTE PANSEMNE,

### SAINT RABULE, SAINT JACQUES, SAINT SIMÉON SALUS ET SAINT THOMAS D'APAMÉE.

Nous parlons de ces excellents solitaires dans un même chapitre, parce que les historiens ne nous en ont pas laissé des mémoires assez amples pour en faire plusieurs différents. Théophane, dont les Grecs font mémoire dans leur *Ménologe* le 10 de juin, doit avoir vécu vers le cinquième siècle, comme Bulteau le conjecture. Il naquit dans Antioche de parents idolâtres, qui l'élevèrent dans leurs superstitions et l'engagèrent à l'âge de dix-huit ans dans le mariage. Il perdit son épouse trois ans après, et profita de sa liberté pour se faire chrétien; après quoi il bâtit une cellule au voisinage de la ville, où il s'appliqua tout entier aux exercices de la vie solitaire et à acquérir une vertu parfaite.

Le progrès qu'il fit dans la connaissance des vérités de la religion l'enflamma d'un zèle si ardent de la gloire de Dieu et du salut des âmes, qu'ayant appris qu'une femme d'Antioche, nommée

[1] Procope, Evagre, *Vit. PP.*, les Bollandistes, Bulteau.

Pansemne, vivait dans un grand désordre et était occasion de chute à un grand nombre de personnes, il forma le dessein de faire cesser le scandale en travaillant à la convertir. Quoique ses intentions fussent excellentes, il semble pourtant qu'il devait s'en défier, puisqu'il était obligé par là de sortir de la retraite qu'il avait embrassée ; aussi ne manqua-t-il pas de prier beaucoup pour être assuré de la volonté de Dieu, et la réussite fit voir que ce n'était que par son mouvement qu'il était conduit dans cette entreprise.

Il sortit donc de sa cellule et alla chez son père prendre un habit riche et une somme considérable, sans s'expliquer autrement sur le motif qui le faisait agir. Ensuite il alla trouver Pansemne, qui ne douta pas, en le voyant, qu'il ne vînt grossir le nombre de ses insensés adorateurs. Tandis qu'elle pensait ainsi, Théophane lui demanda depuis combien de temps elle usait ainsi de sa liberté. « Il y a douze ans, lui répondit-elle ; et de tous les hommes que j'ai vus, ajouta-t-elle, je n'en ai point rencontré pour qui j'aie senti autant d'attrait que mon cœur en a pour vous. » — « Fort bien, dit Théophane ; mais si je prends quelque engagement avec vous, je veux qu'il soit en toute honnêteté, » et en même temps il lui montra l'argent qu'il avait apporté, comme une preuve de ses bonnes intentions.

Pansemne crut qu'il voulait l'épouser, ce qui lui était bien plus honorable que la situation où elle se trouvait, et elle en eut bien de la joie. Là-dessus Théophane la quitta pour aller bâtir une cellule peu éloignée de la sienne afin de l'y enfermer, et étant retourné chez elle, il lui dit qu'il exigeait pour première condition qu'elle se fît chrétienne. Pansemne témoigna une grande répugnance ; mais comme Théophane le voulait absolument, elle consentit de recevoir le baptême. On l'y prépara pendant sept jours par des instructions sur les mystères de la religion, et particulièrement sur la récompense que Dieu réserve à la vertu dans l'autre vie, et sur les horribles supplices dont il y punit le crime,

ce qui, joint aux vives exhortations de Théophane, et la grâce du Seigneur opérant dans son cœur, fit qu'elle ne songea plus, après avoir été baptisée, qu'à seconder les vues que ce Saint avait eues en la venant voir, qui étaient de changer de vie et de se dévouer toute à Dieu.

Elle donna la liberté à ses esclaves, et employa en bonnes œuvres tout son bien mal acquis, ce qui fut bientôt exécuté ; après quoi elle se retira dans la cellule que le Saint lui avait destinée. La vie pénitente qu'elle y mena fut si parfaite, que Dieu la favorisa du don des miracles, et ce qui en est un plus remarquable, c'est qu'en moins de vingt-deux mois elle s'éleva à cette éminente vertu, et alors elle s'endormit en Notre-Seigneur. Saint Théophane ne lui survécut pas de beaucoup; car il semble que les Grecs veulent faire entendre, qu'ayant été ensevelis chacun dans sa cellule, ils furent ensuite transférés ensemble dans quelque oratoire d'Antioche. C'est ainsi que le conjecturent les continuateurs de Bollandus.

Ce n'est pas le seul exemple que nous ayons dans l'*Histoire monastique* du zèle que quelques solitaires ont eu pour la conversion de ces sortes de créatures, et la manière singulière dont ils s'y prenaient, prouvait par les heureux succès que leur zèle était plus pur devant Dieu que les hommes n'en jugeaient quelquefois sur de fausses apparences. Saint Jean l'Aumônier citait un exemple à ce propos, que nous rapportons ici parce qu'il regarde un solitaire qui mourut dans la ville de Tyr.

Ce Saint rapportait donc qu'il avait lu dans la Vie d'un Père, que deux solitaires allant à Tyr pour le service de leurs frères, l'un d'eux rencontra dans la rue une femme de mauvaise conduite qui lui cria : *Mon Père, sauvez-moi, comme Jésus-Christ sauva la pécheresse.* Ce religieux, sans se mettre en peine de ce qu'on dirait, la prit par la main pour la conduire dans un monastère. Ceux qui le virent jugèrent qu'il voulait abandonner sa profession et épouser cette femme. Ce qui confirma davantage ce bruit,

fut qu'en la menant au monastère où il voulait la mettre, ils entrèrent ensemble dans une église qui était sur la route, et y trouvèrent un enfant abandonné de tout le monde. La femme, touchée de pitié, le prit pour l'élever, voulant sans doute, par cet acte de miséricorde, tâcher d'obtenir celle de Dieu. Ainsi l'exécution de se faire religieuse fut différée jusqu'à ce qu'elle eût donné l'éducation à cet enfant : cependant le solitaire la fit baptiser, et lui changea le nom de Porphyre qu'elle portait, en celui de Pélagie.

Les langues médisantes ne manquèrent pas de s'exercer contre ce religieux. Il le souffrit avec une humilité et une patience admirables sans rien dire pour sa justification, mais Dieu lui ayant fait connaître que la fin de sa vie était proche, Pélagie étant alors religieuse, il la pria de vouloir bien se rendre à Tyr avec lui ; car il y avait des religieuses alors qui n'étaient pas cloîtrées, et d'ailleurs elle avait continué de prendre soin de l'enfant ; ainsi elle vint à Tyr et emmena l'enfant, qui avait alors sept ans. Le solitaire y tomba bientôt malade et beaucoup de gens vinrent le voir. Comme il sentit que sa dernière heure approchait, et qu'il y avait au moins cent personnes autour de son lit, il pria qu'on lui apportât du feu, et il le répandit sur sa robe en disant devant tout le monde : « Comme le buisson que Dieu fit voir à Moïse n'était point consumé par le feu, et que vous voyez que celui que j'ai mis sur ma robe ne la brûle point, ainsi soyez assurés, mes frères, que par la grâce du Seigneur, je n'ai jamais en toute ma vie commis le péché dont on m'a soupçonné. » Les assistants virent en effet que le feu n'avait causé aucun dommage à son habit, et reconnurent par ce prodige son innocence, ce qui les remplit d'admiration et fit qu'ils louèrent le Seigneur, qui avait des serviteurs cachés dans le secret de sa face, et dont la vertu n'était point connue des hommes. Ce solitaire rendit ainsi son âme à Dieu après avoir détrompé le monde de l'odieuse opinion qu'il avait conçue contre lui. Quant à Pélagie, l'exemple

de sa conversion servit à celle de plusieurs autres, qui, ayant imité ses premiers déréglements, voulurent imiter sa pénitence dans le monastère où elle était entrée.

Nous ne savons de saint Rabule que ce que les Grecs nous en apprennent dans leurs *Ménées.* Il y est dit qu'il était de Samosate, et qu'il fut élevé par un homme célèbre nommé Barupsabas. Il embrassa la pratique de la vertu dès son enfance, et se retira, à l'exemple du grand Élie et de saint Jean-Baptiste, dans la solitude, préférant les montagnes et les cavernes au séjour des villes. Cela n'empêcha pas que la réputation de sa piété ne vînt s'y répandre et n'attirât du monde au lieu de sa retraite. Il se détermina quelques années après à en choisir une autre qui le cachât davantage au monde, et prit pour cela un compagnon avec lequel il vint en Phénicie, et établit sa demeure sur une montagne, où il espérait qu'il serait oublié des créatures. Mais il en arriva tout autrement ; car l'éclat de ses vertus, comme celle d'un flambeau allumé sur une hauteur, l'y fit aussi connaître, et il fut visité par les personnes les plus distinguées. Il se trouva donc obligé de se rendre aux désirs de ceux qui venaient s'instruire et s'édifier auprès de lui, et de recevoir plusieurs disciples.

Leur nombre devint bientôt considérable, et il bâtit pour eux au milieu de la montagne un grand monastère, par les libéralités de l'empereur Zénon et de Jean, gouverneur de Bérythe. Cet établisement eut des suites encore plus avantageuses que celles de la sanctification de ses religieux ; car il travailla avec eux à convertir les idolâtres, dont il y en avait encore quantité dans cette contrée, et soit en les convainquant par la force de ses raisons, soit par ses exhortations, il eut le bonheur de les gagner presque tous à la foi de Jésus-Christ.

Il se rendit à Constantinople après la mort de l'empereur Zénon, et obtint d'Anastase son successeur d'y bâtir un monastère, qui fut appelé depuis le monastère de Rabule. Il en bâtit encore d'autres en plusieurs lieux. Tels furent les travaux de son

zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. Quant à ses vertus, on remarque qu'il était discret en tout, modeste, doux, humble, toujours prêt à servir les autres de ses bons conseils, et plein d'affabilité et de tendresse pour ses frères. Le démon l'attaquait de temps en temps ; mais il se servait pour le repousser des passages de la sainte Écriture, dont les paroles dictées par l'Esprit-Saint ont toujours été redoutées des puissances des ténèbres.

Il était parvenu à sa quatre-vingt-unième année, lorsqu'une voix du ciel se fit entendre à lui par cette consolante invitation : « Venez à moi, vous tous qui êtes dans le travail et qui êtes chargés, et je vous soulagerai. » Après quoi une courte maladie l'enleva de cette vie. Ce fut vers l'an 530, de sorte qu'on peut mettre sa naissance en 449 ou 450.

L'historien Procope nous a fait connaître, par un miracle qu'il rapporte, le mérite de Jacques, solitaire de Mésopotamie, et qui vivait reclus à une journée d'Amide [1] ; voici ce qu'il en dit : « Cabadès [2] roi de Perse, résolut de faire la guerre aux Romains, et sans la leur avoir déclarée il commença les hostilités en entrant dans la Mésopotamie jusqu'à la ville d'Amide, où il mit le siége durant la plus grande rigueur de l'hiver..... Il y avait alors en Syrie un homme de rare vertu nommé Jacques, qui était tout occupé des exercices de piété, et qui, pour y vaquer uniquement, s'était enfermé depuis plusieurs années dans un petit endroit du territoire des Endiliens, à une journée d'Amide. Quelques personnes du pays, pour favoriser un si louable dessein, lui avaient fait une enceinte de palissades, qui n'étaient pas serrées les unes contre les autres et qui laissaient des espaces par où on pouvait le voir et lui parler. Ils lui avaient fait aussi un petit toit pour le garantir des pluies, des neiges et des autres injures de l'air. Là, il endurait avec une patience merveilleuse les incommodités du

[1] Aujourd'hui *Diabekir*.

[2] Ou Kobad.

chaud et du froid, ne vivait que de légumes, et s'abstenait quelquefois durant plusieurs jours de toute sorte de nourriture.

« Quelques nephtalites qui battaient la campagne l'ayant aperçu, voulurent le percer de leurs flèches; mais leurs mains demeurèrent comme attachées à leur arc et privées de tout mouvement. Le bruit d'un si grand miracle se répandit dans l'armée, et vint jusqu'aux oreilles de Cabadès, qui voulut en être lui-même spectateur. Il le vit avec un extrême étonnement, et pria Jacques de pardonner aux barbares. Le saint solitaire leur rendit à l'instant l'usage de leurs mains par une seule parole. Cabadès lui offrit de lui donner tout ce qu'il souhaiterait, croyant qu'il demanderait de grandes sommes d'argent; mais il ne lui demanda que la sûreté de ceux qui se réfugieraient chez lui; ce que Cabadès lui accorda par des lettres qu'il fit expédier. Quand cela fut su dans le pays, une infinité de personnes s'y retirèrent et y conservèrent leur vie et leurs biens. » Ceci se passsa sous l'empire d'Auastase, vers l'an 502. Saint Jacques a été mis dans le *Martyrologe romain* au 6 d'août.

Nous avons à présent à parler d'un Saint qui, par une conduite plus admirable qu'imitable, contrefit l'insensé durant quelque temps, ce qui lui fit donner le surnom de Sal ou Salus, c'est-à-dire l'extravagant; mais son nom propre était Siméon. Il naquit à Édesse, de parents qualifiés et fort riches, qui prirent soin de le bien faire élever dans la langue et les sciences des Grecs, et les progrès qu'il y fit lui attirèrent l'estime de ses compatriotes quoiqu'il fût encore jeune. Il ne tarda pas, après ses études, à faire le voyage de Jérusalem, où les peuples d'Édesse et des pays voisins allaient en troupe par dévotion au jour de la fête de la Sainte-Croix, qu'on y célébrait en septembre. Siméon y fut donc comme bien d'autres, avec plusieurs de ses proches, et un ami particulier de son âge nommé Jean. Lorsqu'il eut visité avec celui-ci les saints Lieux, ayant pris leur route ensemble pour retourner chez eux par la vallée de Jéricho, ils eurent la curiosité

de visiter les monastères qu'ils rencontrèrent le long du Jourdain, et ils furent tellement édifiés de la vertu des religieux qu'ils y virent, qu'ils résolurent de renoncer au siècle, et entrèrent dans le monastère de saint Gérasime, dont le bienheureux Nicon était alors abbé. Nicon les revêtit de l'habit monastique et les prit sous sa discipline. Ils en profitèrent si bien en peu de temps, que leur zèle pour la pénitence les porta à entreprendre la vie des anachorètes. Ils s'en ouvrirent à leur saint abbé, qui leur permit de se retirer dans un désert derrière la mer Morte, où ils demeurèrent vingt-neuf ans, dans le silence et dans toutes les austérités de leur état. Le démon les y attaqua par des tentations violentes et opiniâtres; mais la grâce du Seigneur les en fit toujours triompher, étant armés de la prière et de la pénitence.

Après ce temps-là il vint en pensée à Siméon que Dieu voulait le sanctifier par la voie des humiliations et des opprobres, et qu'en cela même il servirait à la sanctification de plusieurs. Il communiqua son dessein à Jean, qui, bien loin de l'approuver, fit tous ses efforts et employa même les larmes pour l'en dissuader; mais comme Siméon sentait mieux dans son cœur l'attrait qui le poussait à ce dessein, que Jean ne pouvait le comprendre, ils se séparèrent, et notre Saint retourna à Jérusalem pour y visiter une seconde fois les saints Lieux, d'où il passa à Émèse en Syrie, et y resta jusqu'à la fin de ses jours.

Ce fut là que, se livrant à son amour pour l'humiliation, il se mit à faire des actions qui choquaient la prudence humaine, ce qui le rendit bientôt l'objet de la risée du peuple. Il y en eut même qui jugèrent encore moins favorablement de lui; mais cette folie apparente, qui servait de voile aux grandes vertus dont son âme était ornée, et qu'il s'efforçait de tout son pouvoir de cacher, n'empêcha pas que quelques personnes qui avaient l'œil perçant, ne pénétrassent enfin ses intentions, et n'admirassent en lui une piété d'autant plus élevée au-dessus du commun, qu'il travaillait à s'abaisser et à s'anéantir devant le monde.

Ainsi sa vie devint comme un problème dans Émèse, que chacun cherchait à deviner. D'une part, on le voyait courir les rues avec un habit de bouffon; folâtrer avec les enfants, se mêler dans les danses publiques, entrer dans les cabarets et y manger avec toutes sortes de personnes et de toutes sortes de viandes; parler aux aventurières et leur offrir de l'argent en leur demandant leur amitié, et faire mille autres choses qui pouvaient faire entendre qu'il avait le cerveau blessé, et que ses mœurs n'étaient pas fort réglées. Mais d'autre part on ne laissait pas d'apercevoir, malgré les soins qu'il prenait pour donner le change, que son jeûne était très-rigoureux, puisqu'il passait souvent des semaines entières sans prendre aucun aliment, et que ses mœurs étaient chastes, puisque les femmes de mauvaise vie à qui il parlait, devenaient chastes elles-mêmes.

Tandis qu'il se donnait par sa conduite extérieure une réputation si équivoque, Dieu le justifia par des dons merveilleux dont il le favorisa; tels que sont ceux de faire des miracles et de prévoir l'avenir. Une servante porta contre lui une indigne accusation. L'occasion de passer pour un grand pécheur lui parut trop belle pour la laisser échapper. Bien loin de se disculper, il se rangea du côté de son accusatrice contre lui-même, pour se laisser condamner comme coupable; mais Dieu le justifia avec éclat, et celle qui l'avait calomnié fut obligée de dire la vérité et de rendre justice à son innocence.

Une autre fois on le vit armé d'un fouet frapper les colonnes des édifices publics, en leur disant: *Tenez-vous ferme, car il vous faudra danser.* Et cette action, qui paraissait plutôt celle d'un insensé que d'un homme sage, fut la prédiction du terrible tremblement de terre qui fut si funeste à Émèse, à Antioche et à bien d'autres endroits de la Syrie, en 550, sous l'empereur Justinien. On remarqua dans cette occasion qu'aucune des colonnes que le Saint avait frappées ne tomba par terre.

Il alla aussi un jour dans l'école publique, et dit à quelques

nfants qui s'y trouvaient, qu'ils avaient un grand voyage à faire. æs maîtres s'en moquèrent comme des propos d'un fou; nais on reconnut ensuite que c'était la prédiction de la peste, ui ne tarda pas de ravager la ville, et qui emporta tous les en-ants auxquels il avait parlé ainsi. Mais la plus grande preuve de a sagesse, fut la réformation des mœurs qu'il fit par ces pieuses nsinuations cachées sous sa folie apparente; car il convertit juantité de femmes et de jeunes gens de mauvaise conduite; et nfin, tout le monde généralement ouvrit les yeux, et Siméon fut autant en vénération qu'il s'était efforcé de se faire mépriser. Ses bons avis furent aussi d'une grande utilité aux catholiques, qu'il encouragea puissamment contre les acéphales.

On croit qu'il mourut sous l'empire de Justin. Deux jours avant sa mort il fit le récit de sa vie à Jean, archidiacre d'Émèse, chez qui il logeait. Ce fut sur les mémoires de cet archidiacre, que Léonce, évêque de Napoli en Chypre, l'écrivit environ cinquante ans après. C'est ce même Léonce qui a écrit l'histoire de saint Jean l'Aumônier. Évagre a fait dans son *Histoire ecclésiastique* un chapitre entier de saint Siméon, dont il était presque contemporain. C'est principalement à ce qu'il en rapporte que nous nous sommes arrêtés comme plus sûr, parce qu'on dit que l'ouvrage de Léonce a passé par les mains de Métaphraste avant de venir à nous. Le *Ménologe* des Grecs et le *Martyrologe romain* font mention de saint Siméon au premier de juillet.

Évagre, que nous venons de citer, parle, après saint Siméon, de saint Thomas, religieux d'Apamée, et dit qu'il mena comme lui une vie austère, ce qui peut marquer, comme dit Bulteau, ou qu'il fut moine comme lui, ou qu'il contrefaisait aussi l'insensé, comme le porte le sommaire du chapitre: et c'est dans ce dernier sens que Bollandus l'a entendu, en l'appelant saint Thomas Salus. Cela pourtant n'est pas sans difficulté, parce que nous apprenons de Jean Mosch, qu'il était procureur du monastère, et il n'y a pas apparence qu'on eût donné cet emploi à un religieux

qui aurait passé pour fou. Quoi qu'il en soit, Évagre dit que Thomas s'étant rendu à Antioche pour les affaires de son monastère, il alla solliciter Anastase, économe de la grande église, pour être payé d'une pension que cette église faisait à sa communauté; l'économe, fâché de ses instances, lui donna un soufflet pour paiement. Ceux qui se trouvèrent présents furent indignés de son emportement et ne purent s'empêcher de le témoigner ; mais Thomas leur dit qu'Anastase ne serait plus en état de lui rien donner, ni lui d'en rien recevoir. Cela s'accomplit bientôt, Anastase mourut le lendemain, et Thomas étant tombé malade peu de temps après, avant que de pouvoir retourner à son monastère, fut porté dans l'hôpital de l'église de Sainte-Euphémie au faubourg de Daphné, où il mourut. Comme il n'était pas de la ville on l'ensevelit dans le sépulcre destiné pour les étrangers. Le lendemain on y enterra un autre corps qu'on plaça indifféremment sur le sien ; mais quelques heures après on le trouva hors du sépulcre, ce qui arriva une seconde fois qu'on l'y eut remis ; de sorte qu'on fut obligé de le mettre ailleurs. Quelques jours après on voulut y mettre encore un autre corps, mais il en arriva comme du premier. Ce miracle fit connaître la sainteté de Thomas. Le patriarche Ephrem [1], qui vivait alors, en fut averti, et se rendit avec son clergé au sépulcre, d'où il transféra avec solennité les reliques du Saint dans la ville, au cimetière où étaient les corps de plusieurs saints martyrs; et aussitôt la peste qui affligeait cette célèbre ville cessa. On attribua ce fait aux prières du Saint, et on lui dressa un oratoire dans le cimetière. Sainte Marthe, mère de saint Siméon le Jeune, désira être ensevelie auprès de cet oratoire, ce qui fait voir combien elle avait de vénération pour ce saint religieux. La fête de saint Thomas est marquée dans le *Martyrologe romain* au 18 de novembre.

[1] Bulteau dit que ce fut sous le patriarche Domnus second ; mais Evagre, que les continuateurs de Bollandus ont suivi, dit que c'était Ephrem.

## SAINT THÉODULE, SAINT SIMÉON LE JEUNE ET AUTRES STYLITES [1].

Plusieurs anachorètes, touchés de l'exemple du grand saint Siméon Stylite, voulurent embrasser son genre de vie, et édifièrent les fidèles par l'austérité de leur pénitence. Saint Daniel se rendit célèbre à Constantinople, et saint Théodule vint l'imiter en Syrie, en y montant comme lui sur une colonne. Il était distingué dans le monde par la noblesse de sa naissance et par la dignité de gouverneur de Constantinople (d'autres disent de préfet du Prétoire) du temps de l'empereur Théodose le Jeune. La conduite qu'il y gardait était un modèle de probité et de sagesse ; mais rebuté de voir les désordres qui régnaient dans le siècle, et surtout de l'avarice et des exactions violentes des officiers de l'empire, il se détermina à se démettre de sa charge et à mener une vie privée. Procle, son épouse, qui pensait différemment, ne souffrit son changement qu'avec beaucoup de peine, et quoique Théodule tâchât de l'attirer dans ses pieux desseins, elle, de son côté, faisait ses efforts pour le faire rentrer dans le grand monde. Mais il se fortifiait contre cette espèce de vexation domestique par la méditation continuelle des vérités de la religion, et il se disposa, par les exercices de la pénitence, tels qu'il pouvait alors les pratiquer, à celle qu'il embrassa depuis dans la solitude.

La mort de sa femme le mit en état de suivre sans obstacle le projet qu'il en avait formé. Il distribua ses biens aux pauvres, aux monastères et aux églises, donna à ses eclaves, avec la liberté, de quoi subsister honnêtement, et se retira dans le terri-

[1] Second concile général de Nicée, Evagre, Nicéphore Urane, Jean Mosch, les Bollandistes, Baronius, Bulteau.

toire d'Edesse. Il y trouva une solitude propre à exécuter le dessein qu'il avait d'imiter saint Siméon Stylite, et se fit dresser une colonne, de l'avis ou par la permission de l'évêque du lieu. Il avait alors quarante-deux ans, et pendant trente ans qu'il persévéra dans ce pénible état de vie, Dieu récompensa par des faveurs extraordinaires la rigueur de son abstinence, sa prière assidue et sa contemplation des choses célestes. Il y fut aussi d'un grand secours au prochain, tant par ses exhortations et ses excellents avis, que par les guérisons miraculeuses qu'il opéra.

Au bout de ce temps la paix de son âme fut un peu troublée par une tentation de vaine complaisance sur ses œuvres, qui lui fit désirer de savoir auquel des serviteurs de Dieu il s'était rendu égal dans l'ordre de la grâce. Nous avons vu des exemples de ceci dans d'autres Saints dont nous avons parlé dans le cours de cette histoire ; ainsi il n'est pas étonnant que celui-ci ait eu la même pensée, ou la même tentation. Elle le fit pourtant descendre de sa colonne, quoiqu'il en eût soutenu d'autres bien plus difficiles ; et le Seigneur, qui ne voulut pas permettre qu'il en fût entièrement vaincu, lui révéla qu'il était au même degré de vertu qu'un comédien de Damas nommé Corneille, et surnommé Pendacre, ou le Violon. Rien n'était plus propre à l'humilier que ce parallèle, et ce fut pour lui un effet de la grâce par lequel Dieu voulait guérir tout ce qui avait pu s'élever de vaine enflure dans son cœur.

Théodule n'eut point de repos qu'il ne se fût pleinement éclairci du fait. Il alla à Damas et y trouva ce comédien, mais qui avait quitté sa profession, et qui vivait dans la pénitence. Il le pressa beaucoup de lui dire avec simplicité quelle était sa manière de vivre. Le comédien s'en défendit, s'accusant plutôt d'être un grand pécheur qui n'avait rien à faire de mieux, après avoir scandalisé sur le théâtre, que d'implorer sans cesse la miséricorde du Seigneur. Mais cela ne suffit pas à saint Théodule, il voulut savoir quelque chose de plus précis, et enfin Corneille,

pour se délivrer de ses instances, lui avoua un service considérable qu'il avait rendu à deux personnes affligées, prêtes à tomber dans le désespoir.

Une fille distinguée dans le monde par sa naissance, ses richesses et sa beauté, avait eu le malheur d'épouser un homme qui, plongé dans le luxe et la débauche, avait dissipé son bien et le sien, et contracté une dette pour laquelle on l'avait mis en prison. Cette femme en était outrée de douleur, surtout depuis que son mari avait perdu sa liberté, et qu'elle se trouvait sans ressource, et il y avait tout lieu de craindre que dans son désespoir elle ne s'abandonnât au désordre, étant encore dans la fleur de l'âge et n'ayant rien perdu de sa beauté dans sa désolation.

Corneille, touché de l'état de l'un et de l'autre, résolut de les secourir, et employa pour cela non-seulement l'argent qu'il avait chez lui, mais il vendit aussi ses meilleurs habits et des meubles assez précieux qu'il avait, dont il fit une somme suffisante, qui servit à payer la dette de ce prisonnier; il la porta donc à sa femme, et l'exhorta elle-même à vivre toujours dans la crainte du Seigneur. Tel fut l'aveu que Corneille fit à saint Théodule de son œuvre de charité. Le Saint admira sa vertu et n'en voulut pas savoir davantage. Il retourna dans sa solitude édifié de ce récit, remonta sur sa colonne, où, après avoir vécu encore dix-huit ans, il se reposa en paix, étant âgé de quatre-vingt-onze ans. Dieu manifesta par plusieurs miracles la gloire dont il avait couronné sa pénitence. Son tombeau devint célèbre ; non-seulement les peuples, mais encore les évêques et les abbés, y venaient de loin par dévotion. Les Grecs honorent sa mémoire le 3 de décembre.

Un autre Stylite se rendit encore célèbre à Antioche environ un siècle après saint Théodule. Ce fut saint Siméon surnommé le Jeune, pour le distinguer du premier Stylite dont nous avons parlé ailleurs, et d'un autre Siméon qui mourut d'un coup de foudre, dont nous dirons quelque chose après celui-ci. L'historien

Évagre a parlé de saint Siméon le Jeune en témoin oculaire. Il avait été familier avec lui et l'avait souvent visité sur sa colonne. Il nous certifie des miracles qui nous rendent croyables aussi ceux dont Nicéphore Urane, recteur d'Antioche, qui a écrit sa vie quelques années après, nous a laissé un grand détail. Il n'est pas le seul après Évagre qui y ait travaillé. Arcade, évêque de Chypre, l'avait fait quelque temps auparavant, et fort amplement : son ouvrage s'est perdu ; mais il fut connu de saint Jean de Damas et des Pères du second concile de Nicée : car le premier cite le cent trente-deuxième miracle qui y est rapporté pour autoriser le culte des saintes images, et le second concile de Nicée se sert également de son témoignage sur le même sujet. Cela fait voir que saint Siméon était regardé comme un des plus grands thaumaturges qui aient paru dans l'Église, et que les miracles qu'il fit furent en si grand nombre, qu'on a plutôt sujet d'admirer en lui les grâces de Dieu, que de douter du merveilleux qui se trouve dans sa vie [1]. Mais comme ce n'est pas là ce qu'il

[1] Baillet, dans sa *Table critique des Actes des Saints* au 24 de mai, parle en ces termes de la Vie de saint Siméon : « Elle a été écrite d'abord par Arcade, « évêque de Chypre, d'une manière fort étendue et fort libre ; mais elle s'est « perdue. » Le merveilleux qui se trouve dans celle de Nicéphore Urane, lui a fait croire qu'il en était de même de celle d'Arcade, et il s'est décidé contre celle-ci, en disant qu'elle a été écrite *d'une manière fort libre*. Mais comment l'a-t-il su, puisqu'il avoue *qu'elle s'est perdue ?* Il en a donc jugé sans la connaître ?

Elle était bien mieux connue de saint Jean de Damas et des Pères du second concile de Nicée, qui l'ont citée contre les iconoclastes, et qui n'ont pas jugé qu'elle était écrite d'une manière libre, quoiqu'il y soit rapporté quantité de miracles, puisqu'ils citent le cent trente-deuxième que le Saint avait fait. A qui donc faut-il s'en rapporter pour en juger sainement ? Est-ce à Baillet qui ne l'a point vue, puisqu'il convient *qu'elle s'est perdue*, ou à saint Jean de Damas, et au second concile de Nicée dont elle était connue ?

Le jugement que ce critique porte aussi de la Vie du Saint écrite par Nicéphore Urane, ne paraît pas moins injuste. Il dit que cet auteur *ne se contraint guère dans la licence de feindre et de dire des choses incroyables.* Mais sur quel témoignage l'avance-t-il ? Ce que saint Jean de Damas et les Pères du

a de plus utile pour notre instruction, nous nous y attacherons oins dans cet abrégé, qu'à faire connaître ses vertus.

Sa naissance parut un fruit de la grâce plutôt que de la nare. Marthe, sa pieuse mère, qui s'était proposé, étant fille, de rder la virginité toute sa vie, ne s'était engagée ensuite dans mariage que par respect pour les ordres de ses parents, qui aient voulu qu'elle épousât un jeune homme nommé Jean, iginaire d'Édesse et établi depuis quelque temps dans Antioche. le ne s'y était pourtant déterminée qu'après avoir beaucoup ié dans l'église de Saint-Jean-Baptiste, qui était au faubourg, après avoir connu la volonté de Dieu par une faveur particulière ce saint Précurseur. C'est ce qui fit qu'après son engagement le eut recours au même Saint pour obtenir par son intercession bénédiction de son mariage, par la naissance d'un enfant qu'elle ût offrir à Dieu comme un autre Samuel, et elle accompagna our cela ses prières de jeûnes et de longues veilles. Le Saint se ndit favorable à ses vœux, et l'assura dans une seconde vision i'elle aurait un garçon qui commencerait dès le berceau à pratuer la mortification, et qu'elle devait lui donner le nom de int Siméon Stylite, dont il devait être un jour l'imitateur. Tout accomplit comme le Saint le lui avait révélé. Marthe accoucha, ìme sans douleur, s'il faut en croire Nicéphore Urane, de cet fant de bénédiction, l'an 321, et au bout de deux ans on le ptisa dans la même église de Saint-Jean-Baptiste. On remara deux choses bien admirables tout le temps que sa mère le urrit; l'une fut qu'il ne prenait jamais que la mamelle droite ; utre qu'il ne le faisait point les jours que sa mère avait mangé

ond concile de Nicée en ont dit sur l'histoire écrite par Arcade, confirme écit de Nicéphore. L'historien Évagre, dont Baillet reconnaît l'autorité, ne onfirme pas moins. Il n'y a qu'à lire ce qu'il en a écrit en témoin oculaire n qualité d'ami particulier du Saint au l. IV, c. 31 de son histoire. Conons : lorsqu'on se fait un système de rejeter comme des fables le merveil t des Vies des Saints, on risque souvent de donner soi-même des fables en rant la critique.

de la viande. Ce qui fit que l'on conseilla à cette femme de s'en abstenir tout à fait jusqu'à ce qu'elle l'eût sevré. Il n'en mangea point non plus lui-même depuis ce temps-là, mais seulement du pain avec un peu de miel et de l'eau pure. Il continua de même jusqu'à l'âge de cinq ans, auquel temps il perdit son père, qui fut écrasé sous les ruines de sa maison dans un terrible tremblement de terre qui bouleversa en 526 la ville d'Antioche.

Sa mère avait échappé à ce malheur, s'étant trouvée dans ce temps-là en prière dans un oratoire, et lui eut le même bonheur, parce qu'il était alors dans l'église de Saint-Étienne. Mais en étant sorti et voyant tant de maisons renversées de toute part, dans la frayeur que lui causa un si tragique événement, il alla côté et d'autre sans tenir de route certaine, jusqu'à ce qu'une femme qui connaissait beaucoup ses parents, le prit avec elle et le mena en sûreté à la montagne voisine de la ville. Sa mère le chercha pendant sept jours, et ne douta plus qu'il n'eût péri comme son père. Mais saint Jean-Baptiste, qu'elle invoqua dans son affliction, lui fit connaître dans une autre vision, qu'il était retiré à la montagne. Elle l'y trouva en effet, et la femme qui l'avait emmené lui dit avec admiration, que durant les sept jours qu'il avait passés auprès d'elle il n'avait vécu que de pain et d'eau, ce qui n'était pas nouveau pour sa mère. Elle le ramena donc à la ville, comblée de joie de l'avoir retrouvé tandis qu'elle le croyait mort, et alla rendre grâces au Seigneur dans l'église du saint Précurseur, par lequel elle avait reçu jusqu'alors tant de marques de la protection divine.

Le Saint demeura encore environ deux ans auprès d'elle, et la grâce dont Dieu l'avait prévenu d'une manière si miraculeuse, agissant toujours plus dans son cœur, pour le disposer aux grandes choses auxquelles il était destiné, il se rencontra un jour dans l'endroit de la ville qu'on appelait les Chérubins, où étant ravi hors de lui-même, Notre-Seigneur se fit voir à lui, assis sur un trône de gloire, environné d'une multitude de saints, et il lui

montra le ciel d'un côté, et de l'autre le lieu des supplices destinés à ceux qui ont vécu dans le péché, en lui disant : « Considère bien ce qui est préparé d'une part à la vertu, et de l'autre au crime, et choisis la vertu pour ton partage. »

Cette vision lui ouvrit merveilleusement l'esprit, et lui communiqua des connaissances au-dessus de son âge touchant la vie spirituelle ; de sorte qu'il ne différa pas de quitter tout à fait la ville pour se retirer au pied d'une montagne qui en était éloignée de deux ou trois lieues du côté de Séleucie. Après qu'il y eut demeuré quelque temps, n'ayant d'autre compagnie que celle des bêtes sauvages, mais étant grandement consolé par les grâces sensibles dont Dieu le favorisait, il monta au sommet et y trouva un petit monastère gouverné par un supérieur nommé Jean, qui demeurait sur une colonne. Dieu avait déjà révélé la prochaine arrivée du Saint à Jean, qui en avait averti ses disciples ; aussi le reconnut-il aisément quand il se présenta, et lui en témoigna sa joie encore plus par ses larmes que par les paroles qu'il lui dit.

Tout le prévint en sa faveur ; car, outre qu'il avait l'air d'un ange, il parlait si à propos et avec tant de discrétion, qu'on ne pouvait pas n'en être point surpris. Mais ce qui le fit admirer davantage, c'est qu'il embrassa d'abord avec tant d'ardeur la pratique des austérités de son état, que les portant beaucoup au delà des forces de son âge encore si tendre, il jeûnait non-seulement les trois et les sept jours de suite, mais encore jusqu'à dix jours ; et après une si longue abstinence, il ne réparait ses forces qu'en mangeant un peu de légume et en ne buvant que de l'eau.

Le désir de se rendre toujours plus agréable à Dieu le porta à demander à son supérieur la permission de monter sur sa colonne et de l'imiter dans ce genre de pénitence. Il était trop jeune pour que Jean le lui accordât à sa première demande ; mais deux cas rapportés, l'un par Évagre et l'autre par Nicéphore Urane, le dé-

terminèrent à y consentir. Le premier dit que Siméon étant à une montagne voisine, il rencontra un léopard qu'il lia au cou avec sa ceinture et amena au monastère, sans que ce cruel animal fît aucune résistance. Le second dit que le démon, jaloux de sa ferveur, mit dans l'esprit d'un berger le noir dessein de le tuer, et que comme il voulut l'exécuter, sa main devint sur-le-champ paralytique, sans qu'il en pût être guéri qu'après avoir été avouer son crime à Jean, qui ordonna au Saint de prier pour sa guérison, et qu'il l'obtint aussitôt.

Ces deux événements extraordinaires confirmèrent donc toujours plus l'abbé Jean dans l'idée qu'il avait que Dieu avait destiné cet enfant à une sainteté, non-seulement éminente, mais encore éclatante par les plus grands prodiges. Ainsi il ne consulta plus pour le lui permettre que ce qu'il comprit des desseins de Dieu sur lui; et Siméon, animé d'une ferveur extraordinaire, monta avec joie sur une petite colonne, résolu d'y vivre comme son père spirituel. Il s'y livra même si fort à son zèle et à son attrait, que tandis que Jean récitait dans la nuit trente psaumes, il en récitait cinquante et quelquefois quatre-vingts, et même d'autres fois tout le psautier. Il ne cessait presque point aussi d'en chanter durant le jour ; de sorte que Jean, craignant qu'il n'épuisât ses forces par une si longue psalmodie, voulut y apporter de la modération, et lui dit que c'était assez pour son âge qu'il suivît la règle ordinaire des autres frères; mais ce saint enfant le pria de ne point avoir égard à son corps, et qu'il lui laissât suivre pour l'amour du Seigneur le désir de le louer et de s'immoler à lui, qu'il sentait allumé dans son cœur.

On sera moins étonné de ces généreux sentiments sur ce que son historien rapporte, qu'étant monté sur la colonne, Notre-Seigneur s'était fait voir à lui sous la figure d'un enfant d'une beauté céleste, et lui avait dit qu'il devait vivre sur la croix comme lui-même y était mort pour son salut et le salut de tous les hommes ; ce qui lui avait inspiré une si grande ardeur pour la

pénitence, que quoiqu'il pût souffrir, il ne pouvait satisfaire entièrement le zèle de souffrir davantage, dont il se sentait pressé.

Le démon, témoin d'un amour si extraordinaire pour les souffrances, surtout dans un si jeune religieux, l'attaqua dans sa fureur en différentes manières, tantôt en lui représentant les faux charmes des grandeurs et des plaisirs du monde, tantôt en lui apparaissant sous des figures horribles, et tantôt en excitant des tempêtes si violentes, qu'on eût dit que sa colonne et le monastère allaient être renversés. L'orage fut même une fois si terrible, que les religieux ne s'entendaient plus les uns les autres, et qu'ils crurent que le Saint avait péri. L'abbé Jean n'en fut pas moins effrayé qu'eux, et il l'appela par diverses fois, tous les religieux étant rassemblés autour de la colonne et ayant peine d'entendre sa voix. Enfin saint Siméon fit entendre la sienne et lui répondit : « Ne vous troublez point, mon Père, et ne soyez point en peine, le Seigneur a pris soin de moi, et m'a préservé de la fureur des malins esprits. Je suis toujours sur ma colonne, qui n'a pas même été ébranlée. »

Les religieux qui le croyaient mort, admirèrent la protection dont Dieu l'avait favorisé, et conçurent une plus grande vénération de sa vertu qu'ils n'avaient eu auparavant ; le malheur dont il avait été menacé leur ayant fait craindre dans ce moment qu'il ne se fût exposé trop témérairement sur sa colonne. L'orage ayant donc cessé, il se montra avec un air riant, qui montrait la tranquillité dont son âme avait joui au milieu de cette terrible tempête.

Cependant Ephrem, évêque d'Antioche, ne fut pas longtemps sans apprendre la vie toute merveilleuse de Siméon, et voulut s'en assurer par lui-même. Il se rendit pour cela au monastère, et voyant en lui, dit son historien, un pénitent crucifié avec Jésus-Christ dans une si grande jeunesse, il en fut dans un si grand étonnement, qu'il ne pouvait se lasser d'en rendre grâces à Dieu en répandant beaucoup de larmes, et il en parlait

à tout le monde à son retour à Antioche, comme d'un miracle de la Providence divine.

Mais Siméon ne croyait pas avoir assez fait pour Jésus-Christ, s'il n'ajoutait à l'austérité de sa vie quelque nouveau genre de macération. Pour cela il se serra si fortement les reins avec une corde, qu'elle entra dans sa chair encore tendre, lui causa plusieurs plaies et beaucoup de pourriture, qu'on reconnut par la mauvaise odeur qui en exhalait, et on ne put lui arracher cette corde sans lui causer des douleurs très-vives, qu'il souffrit avec une constance héroïque. Il fut aussi un an entier sans s'asseoir autrement que sur ses pieds, ce qui rétrécit les nerfs de ses jambes et lui fit répandre aussi beaucoup de sang par les plaies qui s'y formèrent. L'abbé Jean l'ayant su fit appeler un médecin pour tâcher de le guérir ; mais Siméon n'employa que la prière, et elle fut si efficace, qu'il reprit l'usage de ses jambes comme s'il n'avait point eu de mal, au grand étonnement de son abbé et de tous les frères.

Dieu fit éclater encore dans une autre rencontre la magnificence de ses dons sur son serviteur. Le jour de la Pentecôte il dit à l'abbé Jean et aux autres frères : « Que nous serions heureux si Dieu nous accordait la grâce de faire descendre sur nous son Saint-Esprit en langues de feu comme il fit à ses apôtres et aux autres disciples. » — « Mais, lui dit l'abbé Jean, il n'est pas nécessaire qu'il fasse le même miracle. » — « Il est si bon, répliqua Siméon, qu'il daigne même faire la volonté de ceux qui le craignent, et de se rendre favorable à leurs vœux. » Ayant dit ceci, il leva les yeux au ciel et dit à Jésus-Christ : « Dieu tout-puissant, qui par votre Esprit-Saint avez formé les cieux et renouvelé la terre ; Seigneur, qui avez depuis fait descendre ce divin Esprit sur les apôtres et leur avez communiqué avec lui le don des langues, envoyez-le à ce pécheur ; et puisque j'ai le bonheur d'être votre serviteur, éclairez-moi de ses vives lumières, afin que j'apprenne toujours plus vos divines volontés, vous qui êtes assez puissant

pour mettre dans la bouche des enfants des paroles propres à glorifier votre saint nom. » Mais qui pourrait assez louer la bonté infinie de Dieu? s'écrie ici son historien. A peine Siméon eut fait cette prière, qu'on vit descendre sur lui une lumière céleste, et il se trouva en même temps le cœur si rempli de l'Esprit de Dieu, qu'il parlait depuis des plus grandes vérités de la religion avec une éloquence plus qu'humaine, et qu'il développait avec une clarté admirable les passages les plus difficiles des saintes Écritures ; ce qui ne saisit pas seulement son abbé d'étonnement, mais inspira aussi à ses religieux une très-grande crainte de la puissance du Seigneur, qui éclatait si merveilleusement dans son serviteur.

Mais à mesure que Dieu versait ses grâces avec tant d'abondance sur son âme, il le préparait par là à des actes toujours plus héroïques, afin qu'il ne fît pas moins exalter son saint nom par ses vertus, qu'il le relevait de son côté aux yeux des hommes par ses dons célestes. Il le fit connaître à quelques religieux durant la nuit, où il leur sembla voir trois degrés, à chacun desquels était un siége qu'on leur dit être destiné pour Siméon. Ce qui ne signifiait pas seulement les progrès qu'il faisait dans la vertu, mais encore les trois colonnes plus hautes les unes que les autres sur lesquelles il monta successivement. En effet, quelque temps après, l'Esprit de Dieu le porta à prier qu'on lui dressât une colonne, haute au moins de quarante pieds, sur laquelle l'archevêque d'Antioche avec l'évêque de Séleucie, l'installèrent après l'avoir ordonné diacre.

Il fut pendant huit ans sur cette seconde colonne, comme nous le dirons ensuite; et son père spirituel l'abbé Jean, qui trouvait tant de consolation dans son entretien, soit pour la tendre affection qu'il avait pour lui, soit à cause des grâces dont Dieu le favorisait, ne pouvant plus voir son visage sur lequel éclatait la sainteté; l'abbé Jean, dis-je, ne put sentir cette privation sans en être affligé, et il le témoignait souvent par ses sanglots et par

ses larmes. Mais Siméon de son côté crut qu'étant élevé sur une plus haute colonne, il devait aussi bien s'élever davantage en vertu. On admira toujours plus en lui sa douceur et sa modestie. Son humilité prit des accroissements par ceux de la componction de son cœur, et son âme était embrasée de tant de ferveur dans une prière continuelle, qu'on eût dit qu'il voulait égaler les esprits célestes dans les louanges amoureuses qu'ils ne cessent de donner à Dieu. C'est la réflexion de son historien.

Mais si Dieu le favorisait de tant de grâces, il ne le dispensa pas de passer par la tentation. Il n'est point d'état de vertu si éminent qui nous mette à couvert des combats de la chair contre l'esprit, et les âmes les plus saintes ne sauraient se flatter, tant qu'elles sont sur la terre, d'être exemptes de la tentation, Dieu ayant déclaré dans les Livres saints que la vie de l'homme est comme un champ de bataille, où il faut être toujours sur ses gardes et prêt à soutenir le combat.

Le Saint stylite en fit l'expérience sur sa nouvelle colonne. Le tentateur l'attaqua d'une manière très-vive et opiniâtre, mais il ne le surprit point; il trouva en lui, quoique jeune encore, un soldat de Jésus-Christ exercé dans la sainte milice et fortement armé contre lui. Ses armes furent l'humiliation du cœur, les gémissements, la prière accompagnée de larmes, et l'entière confiance dans le secours du Seigneur. Aussi l'éprouva-t-il ce secours, et par la force avec laquelle il résista jusqu'à la fin aux assauts de l'esprit de ténèbres, et par les nouvelles faveurs dont Dieu, après cette victoire, voulut le consoler; car il vit devant lui un vieillard respectable revêtu d'habits sacerdotaux, tenant dans sa main un calice, qui embauma le lieu d'une odeur céleste, et il lui sembla qu'il le communiait. Le vieillard lui dit après cela: « Ayez bon courage, mon fils, et mettez tout votre appui et votre confiance en la grâce du Seigneur, et vous ne craindrez point vos ennemis. » Ces paroles firent tant d'impression sur son cœur, que pendant plusieurs jours il ne parlait avec personne jusqu'à

l'heure de None, passant tout ce temps humilié devant Dieu dans un redoublement de componction.

Dieu lui fit connaître après ce temps-là que la fin de l'abbé Jean était proche. Ce vénérable vieillard jouissait alors d'une santé parfaite, continuant sur sa colonne ses exercices laborieux avec la même vigueur que si le poids des années n'avait point diminué ses forces; et pourtant il était arrivé à la fin de sa course sans qu'on pût le présumer par aucun symptôme de maladie. Saint Siméon, ainsi éclairé d'en haut, ne manqua pas de l'en avertir, et il ne fut pas nécessaire d'user de détour pour le disposer à cette nouvelle, ce saint homme étant préparé de loin à la recevoir : aussi la reçut-il avec action de grâces, et souhaita, en reconnaissance à son cher disciple, toutes les bénédictions du ciel dont il avait besoin pour se soutenir dans la pénitence qu'il avait entreprise. Siméon, de son côté, le pria aussi de le bénir comme s'il prenait congé de lui pour le reste de la vie. Les religieux qui entendirent ces derniers adieux en furent extrêmement étonnés, et prièrent l'abbé Jean de leur expliquer ce que Siméon voulait lui dire par là. Mais il leur répondit seulement, qu'il leur souhaitait à tous le zèle et le désir ardent d'imiter les vertus de ce cher enfant, et de participer à ses prières, parce qu'il était véritablement un vase d'élection. Après quoi, ayant prié pour recommander son âme à Dieu, il s'endormit doucement et durant son sommeil son âme s'alla reposer pour toujours dans le sein de Dieu.

On eût dit que saint Siméon voulût donner, après la mort de l'abbé Jean, un nouvel essor à son ardeur pour la pénitence. La fin de ce bienheureux abbé, dit son historien, fut pour lui comme le commencement d'un nouveau genre de vie encore plus austère. Il se renferma plus étroitement. Il vaquait à la prière et au chant des psaumes jusqu'à l'heure de None qu'il faisait l'encensement; et l'on a vu souvent que, n'ayant point mis de feu dans l'encensoir, la fumée de l'encens qui y était ne laissait pas que

de s'élever vers le ciel, comme s'il y avait eu des charbons ardents. Après cela il reprenait son oraison, qui était suivie de la lecture des Livres saints et de profondes réflexions qu'il y puisait. Il poursuivait cet exercice toute la nuit, jusqu'à ce que le soleil parût, et alors il donnait un peu de temps au sommeil, et s'éveillait de nouveau pour reprendre les louanges de Dieu. Il a même passé quelquefois trente jours sans fermer la paupière. Il demanda une fois à Dieu de le délivrer de cet assujettissement, mais il lui fut répondu qu'il devait donner ce petit repos à son corps.

Les démons s'efforcèrent encore de l'effrayer en se présentant à lui sous des fantômes horribles, ou en faisant autour de lui des bruits et des vacarmes épouvantables ; mais il les mettait en fuite par la prière et le signe de la croix. Et enfin dans une vision dont Dieu le favorisa, il obtint un si grand empire sur eux, qu'il leur inspirait plus de terreur qu'ils n'avaient voulu lui en causer par leurs prestiges. Il fit aussi en même temps un grand nombre d'autres miracles, entre lesquels on remarque la résurrection d'un mort. Le Seigneur, qui voulait affliger la ville d'Antioche par une suite de fléaux dont nous allons bientôt parler, permit qu'il se répandît dans son territoire un nombre prodigieux de bêtes sauvages de différentes espèces ; de sorte qu'on ne pouvait plus aller par les chemins, ni même cultiver les champs, sans se mettre plusieurs ensemble pour être en état de s'en défendre : elles entraient même quelquefois dans les maisons et y enlevaient les enfants. On députa au Saint pour en être délivré ; et après avoir remontré à ceux qui vinrent l'en prier, que c'était en punition des crimes qui se commettaient dans la ville que Dieu leur avait envoyé ces cruels animaux, il adressa ses vœux à Dieu et on n'en vit plus depuis. Cette faveur insigne jointe aux autres miracles qu'il faisait, attira toujours plus de monde à sa colonne. On y venait en foule en attachant des cierges allumés à de longs roseaux, qu'ils le priaient d'accepter, étant persuadés que s'il les offrait à Dieu pour eux, il leur attirerait ses bénédictions cé-

estes; mais le Saint ne voulut point les recevoir, disant que Dieu aurait égard à leur bonne volonté. Son refus contrista ces pauvres gens, qui craignirent d'être privés par là du fruit de ses prières; et ses disciples, moins détachés que lui, tinrent secrètement conseil entre eux, et résolurent de retirer eux-mêmes ces cierges; mais Dieu lui révéla leur dessein, et les ayant appelés il leur fit une sévère réprimande, leur représentant par l'exemple d'Achan, de Giezi et de Judas, combien Dieu détestait l'avarice; de sorte qu'effrayés de voir comment il avait connu leur faute, ils se prosternèrent à terre, lui demandèrent pardon et firent pénitence.

Le Saint avait prédit à plusieurs personnes les ravages des bêtes féroces dont nous avons parlé; mais Dieu lui fit connaître aussi dans une autre vision les terribles maux qu'il préparait à Antioche, dont les habitants avaient irrité sa juste colère par l'excès des crimes dans lesquels ils s'étaient plongés. Il vit donc un ange qui avait le glaive levé sur cette malheureuse ville, et ne doutant point qu'elle ne fût menacée de quelque grand fléau, il se mit à prier avec une grande ferveur pour tâcher de fléchir la justice divine; mais il lui fut dit que l'iniquité de ses habitants était montée à son comble, et en même temps il la vit investie de tous les côtés, et livrée aux flammes et au fer des barbares. Il vit aussi que plusieurs s'efforçant de s'enfuir, se précipitaient du haut des remparts; que d'autres sortaient en foule des portes du Septentrion et du Midi; et en particulier il vit deux de ses religieux, qui, saisis de crainte, avaient quitté le monastère, et étaient tombés entre les mains des ennemis, qui coupèrent la tête à l'un et firent l'autre captif. Il discerna toutes ces choses dans cette vision, comme si réellement tout se passait sous ses yeux, et il ne manqua pas de le dire à quelques habitants qui pratiquaient la piété et qui le vinrent voir, Dieu ne voulant point que les bons subissent le sort des méchants.

L'événement suivit de près sa prédiction. Bientôt Chosroës,

l'aïeul de celui qui assiégea dans la suite Jérusalem et enleva la sainte Croix, entra dans la Syrie avec une puissante armée, et ayant pris Antioche la réduisit en cendres et fit un carnage horrible de ses habitants, sans compter ceux qui furent faits esclaves. Mais en même temps que le Seigneur avait fait connaître d'avance ces malheurs à son serviteur, il lui avait promis sa protection tant pour sa personne que pour son monastère, et pour tous ceux qui se réfugieraient auprès de lui. Et en effet, les Perses s'étant répandus dans la campagne, comme ils voulurent aller aussi à sa montagne, ils en furent empêchés par une main invisible; et d'autres ayant aussi osé le tenter, le Saint leur opposa encore par ses prières un brouillard si épais, qu'ils ne purent plus apercevoir le lieu de sa demeure; en sorte qu'à l'exception de deux de ses religieux, qui, au premier bruit de l'irruption des Perses avaient pris la fuite, nul autre ne tomba entre leurs mains, non plus que ceux qui étaient venus chercher un asile auprès de lui.

Une protection de Dieu si marquée aurait dû rassurer entièrement ses religieux ; mais le démon, qui ne pouvait réussir à ébranler sa constance, leur inspira une telle peur du voisinage des barbares, qu'ils le prièrent de leur permettre de se retirer en quelque endroit où ils se croiraient plus en sûreté. Le Saint n'y consentit qu'après leur avoir reproché doucement leur pusillanimité; mais il leur dit que, quoiqu'ils se séparassent de lui, eux qui étaient ses amis et ses frères, il les suivrait pourtant d'esprit partout où ils iraient. Dieu ne le laissa pas, quoique ses disciples l'eussent quitté; et pour lui donner encore une preuve plus marquée de son assistance, il permit que les Perses vînssent alors jusqu'à son monastère. A peine y furent-ils arrivés, que le Saint s'étant recommandé à Dieu, ils prirent tous la fuite. Enfin les barbares étant retournés dans leur pays, les disciples du Saint revinrent au monastère, et trouvèrent le Saint avec un air de tranquillité et de joie comme s'il n'avait rien eu à craindre; de quoi ils

rendirent avec lui de grandes actions de grâces à Dieu. Par un surcroît de merveilles, le religieux qui s'était enfui avant les autres et avait été fait captif, recouvra la liberté de cette manière. On l'avait enfermé et lié de chaînes dans une prison, avec un soldat aux gardes qui avait aussi subi le même sort que lui. Le religieux lui parla des miracles de saint Siméon, et dans le cours du récit qu'il lui en fit, il se sentit pressé dans son cœur d'implorer son secours auprès de Dieu pour obtenir sa délivrance. Il le fit, et sur-le-champ ses chaînes se brisèrent, et il passa à travers le camp des barbares sans qu'aucun d'eux l'arrêtât. Le soldat, témoin de ce prodige, fit la même prière que lui et obtint la même grâce. Il fut ainsi rendu à lui-même et à sa patrie, et y publia partout la faveur du Ciel que le Saint lui avait obtenue.

Mais saint Siméon voyant qu'on ne cessait de recourir à lui, ce qui l'empêchait de goûter la douceur de sa retraite autant qu'il l'aurait désiré, et se souvenant que saint Paul avait craint de se perdre tandis qu'il travaillait pour les autres, il forma le dessein de se retirer ou au mont Carmel, ou au mont des Olives. La Providence, à laquelle il abandonnait toujours ses pensées et ses projets, en disposa autrement. Il y avait huit ans qu'il était sur sa colonne ; il se détermina donc d'aller sur une haute montagne, située à neuf milles, ou trois lieues d'Antioche, qui n'était fréquentée de personne parce qu'il n'y avait point d'eau et qui servait de repaire aux serpents et aux bêtes sauvages. Il y fut confirmé par une vision, dans laquelle Jésus-Christ lui fit voir en esprit cette montagne, où, du haut d'une butte qui était au sommet, il l'invitait à y venir, l'assurant qu'il avait sanctifié ce lieu, et qu'on l'appellerait désormais *la Montagne admirable*, à cause des merveilles qui s'y opéreraient pour la gloire de son saint nom.

Siméon, ainsi instruit d'en haut, fit assembler ses disciples, leur déclara ce que Jésus-Christ lui avait révélé, leur nomma pour supérieur un ancien, dont ils connaissaient la douceur et la

prudence, et partit pour le lieu qui lui avait été montré. En allant il guérit miraculeusement un homme perclus de ses membres; et étant arrivé au pied de la montagne, il fit sa prière, plaça ensuite une croix de pierre, et cherchant des yeux la butte sur laquelle dans sa vision il avait vu Notre-Seigneur, il la reconnut sans peine et y monta avec une joie extraordinaire.

Son historien dit qu'il avait alors vingt ans, et par là nous apprenons l'âge qu'il avait la première fois qu'il monta sur la petite colonne, ou plutôt la base que l'abbé Jean lui fit dresser au commencement auprès de la sienne. Car il fut six ans, ensuite huit ans sur la seconde colonne; de sorte que n'ayant que vingt ans quand il se retira sur la montagne admirable, il faut conclure qu'il n'en avait que six lorsqu'il fit son premier essai de la vie des Stylites, ce qui tient sans doute du prodige; aussi voyons-nous que sa vie ne fut qu'une suite de miracles, par lesquels Dieu voulut faire éclater en lui les forces de sa grâce et les merveilles de sa puissance.

Son nouveau séjour fut comme un plus grand théâtre, où Dieu se plût à la manifester. Siméon s'y était retiré pour fuir les créatures, soit par humilité et par crainte de la vaine gloire, soit pour vaquer avec plus de liberté à la prière et à la contemplation; mais le Seigneur l'y plaça comme un flambeau pour servir de lumière au monde, et pour la consolation d'une infinité de personnes, qui n'eurent pas plutôt appris son nouveau séjour, qu'ils s'y rendirent de toute part. Il ne put voir parmi cette foule de gens des malades et des estropiés, qui imploraient son secours en faisant des lamentations accompagnées de larmes, sans que son cœur en fût attendri: il leur imposa les mains et les renvoya guéris.

Dans ce même temps un lion des plus grands et des plus terribles qu'on eût vus dans ces quartiers, se jeta sur un homme qui le venait voir. Il ne crut pas se pouvoir mieux défendre qu'en invoquant le Saint, et aussitôt ce cruel animal le laissa; mais ayant rapporté ce fait au Saint, celui-ci dit à un de ses

disciples nommé Anastase, de suivre le lion jusqu'à la caverne où il se retirait, et de lui commander de quitter tout à fait le pays; à quoi l'animal obéit. Les visions, les prédictions et les miracles recommencèrent, et nous ne finirions point si nous voulions suivre son historien dans le détail qu'il nous en a laissé. Nous dirons seulement qu'il ne fut point de genre de maladie qu'il ne guérît par sa parole, ou en touchant les malades, ou même en leur faisant toucher son bâton et quelqu'autre chose qui lui avait servi. Mais nous ne saurions omettre la révélation qu'il eut de la mort d'Ephrem, patriarche d'Antioche, et qui arriva à la même heure qu'il l'avait dit à ses disciples, comme ils le vérifièrent ensuite. Ce prélat, qui avait été ordonné en 527 selon les continuateurs de Bollandus, et avait gouverné son église dix-huit ans, mourut en 545. Il s'était surtout rendu recommandable par sa charité envers les pauvres. Mais celui qui lui succéda, au lieu de suivre ses traces, débuta tout en arrivant par un acte de dureté indigne de son caractère. Il vit en passant par le faubourg beaucoup de pauvres estropiés auprès de l'église de Job, et ordonna qu'on les en chassât, donnant pour raison qu'il était indécent de souffrir ces malheureux aux portes d'une ville aussi magnifique que l'était Antioche. Ces misérables crurent que leur meilleure ressource était d'avoir recours à Siméon; les uns se traînèrent jusqu'à son monastère, et les autres y furent portés sur les bras d'autrui. Ils représentèrent au Saint, en pleurant beaucoup, qu'en perdant l'évêque Ephrem ils avaient perdu leur père nourricier, et que le nouveau prélat, bien loin d'user de la même compassion pour eux, ne voulait pas même les souffrir aux portes de la ville. Siméon tâcha de les consoler, et dit que cet évêque apprendrait bientôt à être plus humain envers les affligés. En effet, il fit sa prière, et aussitôt ce prélat se sentit frappé aux mains et aux pieds avec de très-vives douleurs, et il ne put agir ni marcher que par le secours des autres.

Il était bien éloigné lui-même de la dureté de celui que Dieu

venait de punir de la sorte ; car un pauvre s'étant venu présenter à lui, il se dépouilla de sa robe pour la lui donner, et ne resta couvert que de son scapulaire, quoique ce fût au mois de novembre et que le froid fût très-piquant ; et il le souffrit avec joie, jusqu'à ce que son disciple Eugène lui portât un manteau dont il se couvrit.

La ville d'Antioche fut affligée de nouveau d'un tremblement de terre accompagné de pluies extraordinaires. Les secousses, qui furent violentes et qui se succédèrent presque coup sur coup, alarmèrent tous les habitants depuis les plus grands jusqu'aux plus petits ; et les païens, qui ne savaient attribuer ces terribles événements qu'aux influences des astres, furent des premiers à prendre la fuite. Dieu les avait fait connaître au Saint, et il en avait averti le peuple dès la veille. En effet, le tremblement commença dans la nuit ; mais saint Siméon pria si efficacement le Seigneur, qu'il apaisa sa colère ; et si la frayeur fut grande et générale, la joie succéda par la cessation du mal. Le samedi au matin le Saint parut avec un air de joie devant le peuple, qui était venu en foule à sa colonne pour lui demander le secours de ses prières, et lui dit : « Rassurez-vous et reconnaissez l'imposture de ceux qui veulent attribuer aux astres ce qui a été l'effet de la justice de Dieu. Sa colère est apaisée, et il m'a fait connaître qu'il avait agréé votre pénitence. » Il prédit aussi cet autre tremblement de terre, qui ayant commencé par la Syrie, la Mésopotamie, la Palestine, la Phénicie, l'Arabie en 554 ou 555, fit périr tant de monde à Constantinople, à Nicomédie et aux villes voisines, qu'il ruina en partie, et dont les historiens ont beaucoup parlé.

Dieu lui avait fait connaître auparavant, que sa volonté était qu'il bâtît un monastère, et lui avait fait voir un grand nombre de gens qui viendraient du côté de la Perse, et dont plusieurs devaient se ranger sous sa conduite. Nous parlerons après ce chapitre de ce monastère et de ses disciples ; mais quand il fut

entièrement bâti, il cessa de demeurer sur la butte, où il avait persévéré pendant dix ans exposé à toutes les injures de l'air, et monta, étant âgé de trente-un ans, sur une colonne qu'il avait fait dresser et sur laquelle il fut encore quarante-cinq ans, qui terminèrent le cours de sa bienheureuse vie. Il continua de faire, du haut de cette nouvelle colonne, une quantité prodigieuse de miracles, et de puissantes exhortations à ceux qui le venaient voir, soit pour les porter à la pénitence, soit pour les animer à la perfection. Là, tous les possédés étaient délivrés; des malades presque sans nombre furent guéris; il ressuscita des morts, il multiplia par sa prière le peu de froment qui se trouvait dans le monastère en un temps de disette sans qu'il diminuât, quoiqu'on en pût prendre pour l'entretien de ses religieux et pour les pauvres. Ce fut, pour le dire en peu de mots, véritablement la montagne admirable par les miracles de toutes les espèces que ce grand Thaumaturge y opéra.

Cela fit désirer à ceux en faveur desquels il les faisait, de recevoir de sa main les sacrés mystères, et ses disciples ne le souhaitaient pas avec moins d'ardeur. On le pressa donc souvent de se laisser ordonner prêtre, et on l'en sollicita jusqu'à vouloir presque lui faire violence. Mais cet homme, que Dieu avait élevé avec tant d'éclat aux yeux du monde, était si abject à ses propres yeux, que ne pouvant se résoudre à condescendre à leurs désirs, il leur disait dans les sentiments de son humilité : « Hélas ! mes frères, si le séraphin qui purifia les lèvres du prophète ne prit pour cela le feu sacré qui brûlait devant le trône de Dieu qu'avec des pincettes, lui qui était un pur esprit et tout embrasé de l'amour de Dieu, comment moi qui ne suis qu'un homme aussi faible que le foin qui se sèche d'abord, oserais-je jamais toucher le Saint des saints ? » Mais si son humilité lui faisait si fort redouter le sacré caractère, Dieu lui signifia dans une extase que c'était sa volonté qu'il s'y soumît, en lui faisant voir en esprit, Denis, évêque de Séleucie, qui s'étant rendu à sa colonne lui imposait les mains.

En effet, le lendemain l'évêque Denis, accompagné de deux de ses ecclésiastiques, vint au monastère, poussé par un mouvement de l'esprit de Dieu, monta sur la colonne, et ayant embrassé le Saint en versant des larmes de tendresse, l'en fit descendre et lui conféra la prêtrise, quelque raison que sa modestie pût alléguer pour s'excuser de la recevoir. Le prélat après l'ordination se félicita d'avoir eu le bonheur de consacrer par ses mains ce vase d'élection, et retourna à son église le cœur comblé de joie. Mais il n'en fut pas de même de Siméon : autant qu'il avait redouté le sacerdoce, autant craignait-il d'en exercer les fonctions, dans l'appréhension de ne pas le faire avec autant de ferveur et d'amour qu'il le désirait, et il ne fallut pas moins pour l'y déterminer, qu'un ordre de Dieu qu'il en reçut dans une vision. Ainsi après cette assurance, il s'offrit lui-même d'esprit et de cœur à Dieu avec un redoublement de ferveur en offrant le saint sacrifice. Grand exemple, qui montre aux prêtres avec quel respect et quelle dévotion ils doivent traiter les sacrés mystères. Son historien dit qu'il avait trente-trois ans quand il fut élevé au sacerdoce, c'est-à-dire, deux ans après qu'il fut monté sur sa colonne.

Si les prodiges fréquents que le Saint faisait lui conciliaient la vénération des évêques et des peuples, et si sa vie pénitente et les vertus qui éclataient en lui étaient comme un prodige continuel qui le rendait respectable, cela n'empêcha pas que des impies et des furieux, poussés par le démon de la superstition ou de la jalousie, n'exhalassent de temps en temps contre lui le venin dont leur cœur était rempli, et ne s'efforçassent de le décrier comme un imposteur, ou de détourner les autres de la confiance qu'ils avaient en sa sainteté. Son historien en cite quelques exemples, dont nous nous contenterons de rapporter deux seulement pour abréger.

Il restait encore des païens dans Antioche, ainsi que des athées, des astrologues et d'autres impies, tels qu'on en a vu dans tous

les temps, et qu'on en trouve encore aujourd'hui. Quelques-uns donc de ces prétendus philosophes qui tenaient la métempsycose, et croyaient que tout arrivait par un aveugle destin qu'ils ne savaient pas même définir, vinrent trouver le Saint dans l'intention de le surprendre par leurs sophismes et de le confondre ; mais il les confondit eux-mêmes par l'éloquence qu'il tenait de Dieu, et par la force de ses miracles. Au lieu de se rendre à l'évidence qui les frappait, elle ne fit que les irriter davantage contre lui, et ils le firent voir dès qu'ils crurent en avoir trouvé une occasion favorable. Mais ce ne fut que pour se préparer un châtiment, qui vengea le Saint d'une manière éclatante. Un artisan d'Antioche étant tombé malade sans qu'aucun remède lui réussît, se détermina à recourir au Saint, qui pria pour lui et le rétablit en parfaite santé. De retour à la ville il voulut signaler sa reconnaissance, en faisant mettre l'image du Saint sur sa porte avec un tapis et des lampes. Quelques-uns de ces impies s'en étant aperçus, en assemblèrent d'autres aussi méchants qu'eux, et vinrent à la maison de cet homme en tumulte, criant comme des furieux, qu'on mît en pièces cette image et celui qui l'avait placée. Celui-ci était absent, sans quoi, dit l'historien, il aurait été exposé à leurs insultes.

Ils dirent donc à un soldat, également impie, de prendre une échelle et d'arracher l'image; mais quand il fut sur le point d'y porter la main, il fut renversé. On en fit monter un second qui tomba de même. Enfin un troisième, qu'ils s'obstinèrent de faire monter, fit une chute encore plus forte et demeura étendu à terre; ce qui les rendit la risée des chrétiens qui étaient accourus au bruit. Les impies, pleins de confusion, couvrirent de honte leur visage avec leurs mains et se retirèrent plutôt confondus que changés ; tandis que les gens de bien qui en furent témoins, firent éclater leur joie par les louanges qu'ils donnèrent à Dieu et la vénération qu'ils témoignèrent pour le Saint.

Siméon en fut averti, et nullement touché de l'injure qui le

regardait personnellement, il ne pensa qu'à celle que ces impies faisaient à Dieu par leur obstination dans l'erreur et par leurs blasphèmes. Il eut recours à la prière à son ordinaire, et eut une extase durant laquelle il lui sembla qu'il était au palais de l'empereur à Constantinople, et qu'un des plus grands personnages de l'empire étant envoyé en Orient, entra dans Antioche où il trouva une bête féroce qui y faisait de grands ravages, et était suivie de beaucoup d'hommes, que ce personnage fit punir de mort à l'exception d'un qu'il épargna.

Étant revenu à soi après cette vision, il la raconta à ses disciples, et leur apprit ce qu'elle signifiait. Ils purent la comprendre encore plus clairement par l'événement ; car, quatre mois après l'empereur envoya un préfet nommé Amance, homme de lettres; mais aussi sévère qu'il était équitable, surtout quand il s'agissait de punir le crime et l'irréligion. Il parcourut d'abord les différents quartiers de son gouvernement, et fit partout des exemples de sévérité qui alarmèrent extrêmement les prétendus philosophes d'Antioche, dont plusieurs tenaient des rangs distingués dans la ville. Et ce n'était pas sans sujet ; car le nouveau préfet n'avait égard qu'à l'exécution des lois, qu'il savait être pour les grands comme pour le peuple, et ils l'éprouvèrent à son arrivée.

Il les fit tous arrêter et mettre en prison de quelque condition qu'ils fussent. Il fit enlever tous les livres qui traitaient de la divination, ou contenaient des impiétés contre la religion, et les fit brûler au milieu de la place. Il fit aussi ramasser toutes les idoles et les fit suspendre dans les carrefours et les places publiques, pour montrer aux païens le mépris qu'il faisait de leurs dieux, et l'impuissance où ils étaient de se défendre. Enfin ayant fait dresser son tribunal, il ordonna qu'on lui amenât les prisonniers et les punit chacun selon la gravité de leurs crimes et dans la rigueur des lois. Il restait à vérifier ce que le Saint avait vu dans son extase d'un de ceux-là à qui le préfet avait pardonné. L'histoire mérite d'être rapportée comme édifiante.

Il y avait un homme parmi ceux que le préfet avait fait arrêter, qui se trouvait beaucoup plus chargé que nombre d'autres, et avait eu plus de part à la sédition dont nous avons parlé. Il ne devait pas se flatter d'être épargné, les accusations contre lui étant plus fortes. Mais tandis qu'il s'attendait à mourir dans les tourments, un moine vint trouver saint Siméon et lui en parla pour le recommander à ses prières. Il lui donna pour raison que bien qu'il se fût rendu très-coupable, il méritait pourtant qu'il s'intéressât pour lui : « Car, dit-il, se trouvant à l'église auprès de moi, et ayant entendu que je priais le Seigneur qu'il m'accordât le moyen d'avoir une robe, celle que je portais ne pouvant plus me servir, il m'acheta celle que vous voyez que je porte; et je vis aussi qu'ayant rencontré un pauvre, il lui donna une aumône considérable : enfin j'ai su qu'une femme qui ne pouvait pas nourrir son enfant l'avait abandonné, et que lui, l'ayant trouvé, en avait été touché de compassion, avait pris beaucoup de soin pour trouver une nourrice, à laquelle il l'avait confié et lui avait donné deux pièces d'or, avec promesse de lui payer toute la dépense nécessaire pour l'élever. »

Le Saint touché de ce récit, pria pour le criminel, et sa prière fut exaucée. Le préfet avait déterminé de le faire brûler vif sur un bâtiment au milieu de la mer, et ce malheureux n'attendait plus que le jour de son supplice, quand un de ses fermiers vint trouver le Saint pour le prier de lui dire ce qu'il pensait qu'il en arriverait. « Ne craignez point pour lui, dit saint Siméon, il ne perdra pas même un cheveu de sa tête. » Il courut aussitôt à la prison pour lui annoncer cette bonne nouvelle; et le lendemain le préfet l'ayant fait comparaître devant lui, tandis qu'on croyait qu'il allait prononcer l'arrêt de sa mort, et que lui-même était entre la crainte et l'espérance, il fut renvoyé absous au grand étonnement de tous ceux qui étaient présents. Le premier usage qu'il fit de sa liberté fut de courir au Saint, à qui il reconnaissait qu'il en était redevable, et il le publia aussi partout, pour faire

connaître à tout le monde la grandeur de sa sainteté et la force de ses prières.

Nous venons de voir que Dieu châtia par la justice des hommes, ceux qui avaient osé insulter le Saint dans son image ; il en punit d'autres qui avaient parlé insolemment de lui, en les livrant au démon. Nicéphore Urane en rapporte plusieurs exemples, et remarque en même temps que toute leur ressource pour en être délivrés, était d'aller trouver le Saint, de lui demander pardon, et aussitôt ils étaient guéris par ses prières. Mais Dieu voulut venger le Saint dans une occasion d'une manière terrible, afin de faire éclater davantage sa protection sur lui, et réprimer la témérité de ceux qui osaient mépriser sa sainteté et faire passer ses miracles pour des prestiges. Un avocat d'Antioche nommé Anastase, se déchaînait avec fureur contre lui dans toutes les rencontres, et dès qu'il entendait raconter quelqu'un de ses miracles, bien loin d'y reconnaître le don de Dieu, il ne l'attribuait qu'à l'art magique. Le Saint l'ayant appris dit à un de ses disciples d'aller à la ville, et de lui représenter de sa part combien il devait craindre le jugement de Dieu et les supplices qui sont préparés aux pécheurs après cette vie. Il avait pourtant prévu que son avertissement charitable ne le changerait point et qu'il mourrait sans pénitence. Le disciple obéit, et trouva Anastase dans un endroit des plus fréquentés de la ville avec beaucoup d'autres personnes ; il s'approcha de lui, et lui dit qu'il avait à lui parler de la part de Siméon. Anastase voulant sans doute montrer plus de mépris qu'à son ordinaire du Saint et de la commission dont il l'avait chargé, lui dit qu'il pouvait lui parler tout haut et devant tout le monde. Le religieux le fit, et dès qu'il eut cessé de parler, un furieux démon se saisit d'Anastase, le jeta par terre, le tourmenta cruellement et lui ôta la vie.

Outre le don de prophétie dont Dieu l'avait favorisé, il lui faisait connaître aussi quelquefois le mauvais état de la conscience de ceux qui le venaient voir, surtout quand ils usaient de dissi-

mulation, et qu'ils voulaient paraître bons, tandis qu'ils étaient par leur hypocrisie doublement odieux aux yeux de Dieu. Un des principaux habitants de la ville d'Épiphanie [1] en Syrie, lui apporta d'un bois aromatique de l'Inde dont l'odeur était très-suave, et le pria de le faire servir pour l'encensement. Le Saint ne le voulait point accepter, et lui dit de le brûler plutôt dans sa maison ; mais cet homme continuant de le presser, il dit : « Donnez-moi l'encensoir afin que la puissance de Dieu soit manifestée. Il mit ce parfum sur des charbons ardents, et contre la nature du bois, il en sortit une fumée d'une odeur si horrible, que non-seulement le monastère, mais encore tous les chemins bien au loin, par où les étrangers y venaient, en furent infectés. » Alors le Saint dit à cet homme : « Confessez ici vos mauvaises œuvres, et faites un aveu sincère de vos péchés, de peur que le démon ne se saisisse de vous, et que vous ne deveniez un objet de mépris et d'exécration. » Ce malheureux épouvanté du prodige et de la menace du Saint, déclara tous les péchés dont il était coupable, et reçut du Saint des avis salutaires pour se bien conduire dans la suite.

Le trésorier de l'église d'Apamée vint aussi accompagné de plusieurs de ses parents pour le voir ; et celui de ses disciples qui était chargé de lui présenter les étrangers, s'empressa extrêmement pour celui-ci, et soit, dit l'historien du Saint, que ce fût par politesse, ou par amitié, ou par ignorance, il affectait beaucoup de lui en dire du bien. Ne vous épuisez pas en éloge, lui dit le Saint ; vous dites ce que vous ne savez pas ; et bien loin d'accueillir ce trésorier comme son disciple s'y attendait, il le prit par les cheveux, et dit d'un ton d'autorité : « Esprit impur qui habites dans cet homme, déclare ici devant tous les crimes auxquels tu l'as porté, afin qu'il reconnaisse qu'il y a un Dieu qui a créé le ciel et la terre, et qui sait faire éclater du haut des

[1] Aujourd'hui *Hamah.*

cieux sa redoutable justice sur la terre. » Il parut bientôt que le Saint n'avait parlé que par un mouvement divin ; car tout à coup le démon s'expliquant par la bouche de ce trésorier, dit d'une voix terrible : « Il mérite bien ce châtiment à cause de son idolâtrie, de ses sortiléges, de ses impostures et de son impiété. C'est lui qui m'a amené ici, et je souffre cruellement que les crimes auxquels je l'ai engagé soient mis à présent en évidence. » Le malin esprit continuait à parler de la sorte, et tous les assistants effrayés de l'entendre, répandaient des torrents de larmes. Les parents du trésorier encore plus épouvantés, se jetèrent la face contre terre, poussant des cris et des lamentations, et témoignant la plus vive douleur. Saint Siméon en fut touché, et commanda au démon de cesser de parler. Alors le trésorier, dont l'esprit malin avait aliéné l'esprit, revint à soi, et se sentant vivement pressé par les remords de sa conscience, déclara publiquement et en détail tous les crimes secrets dont il s'était rendu coupable, et qui étaient si horribles, que Nicéphore assure qu'il n'osait les mettre par écrit ; et par cette humiliante accusation qu'il fit de lui-même, il mérita d'être réconcilié avec Dieu.

On peut juger de l'éminence de la piété de Siméon et de toutes ses autres vertus par ce que nous en avons dit jusqu'à présent. Sa foi parut par ses prodiges, qui montrèrent également la ferveur de ses prières, et combien son oraison était sublime, puisqu'il était si souvent ravi en extase, et que Dieu lui communiquait ses lumières avec tant d'abondance, tant sur les choses éloignées et sur l'avenir, que sur ce qui se passait dans le fond des consciences. Sa charité le rendit comme le père et la ressource de tous les affligés, et aucun ne s'adressa à lui qu'il en obtînt ce qu'il désirait, tant pour le soulagement de ses maux, que pour le salut de son âme. Il ne s'élevait avec un zèle ardent que contre les hypocrites, les hérétiques obstinés, et les ennemis déclarés de la religion, pour l'intérêt qu'il prenait à la gloire de Dieu et au salut des âmes. C'était principalement à ce salut des âmes

qu'il donnait plus d'attention dans les services qu'il rendait au prochain, étant aussi pénétré qu'il l'était des terribles supplices qui sont destinés aux pécheurs dans l'autre vie, quand ils ont abusé jusqu'à la mort des miséricordes de Dieu, et n'étant pas moins touché de leur perte éternelle.

Quelle fut aussi la rigueur de sa pénitence? Il s'y dévoua depuis son enfance, et en croissant en âge il en augmenta les pratiques. A peine donnait-il quelques moments au sommeil, encore n'était-ce qu'à regret, puisque, comme nous l'avons dit, il demanda à Dieu d'en être délivré, et qu'il aurait voulu pouvoir même se passer de prendre aucune nourriture, regardant comme un temps perdu celui qu'il donnait au soulagement du corps, et ne vivant d'abord que de pain et d'eau avec un peu de miel, et se contentant dans la suite, comme l'assure l'historien Évagre, de branches de quelques arbrisseaux, qui croissaient sur sa montagne, et qui lui servaient aussi de breuvage.

Mais ce qu'on doit admirer davantage, c'est sa profonde humilité. Quel Saint fut plus favorisé des dons du Ciel, et plus respecté des peuples sur la terre? Car, dit Évagre, on venait le voir de tous les pays; non-seulement les Romains, mais même les nations les plus barbares accouraient à lui, et rendaient hommage à sa sainteté en se recommandant à ses prières, ce qui n'était jamais sans effet. Cependant il n'était à ses propres yeux qu'un néant, il ne se regardait que comme un grand pécheur; et bien loin d'attribuer à ses mérites les dons célestes qu'il avait reçus, et d'avoir aucun sentiment de reconnaissance pour les louanges qu'on lui donnait, il s'oubliait entièrement lui-même, et n'était occupé que de louer Dieu, et de le faire glorifier par les autres.

Il ne sut faire autre chose durant le cours de sa vie, et on peut comprendre par là combien sa mort fut précieuse devant Dieu. Nous avons dit qu'il était resté chez ses parents jusqu'à l'âge de cinq ans; qu'il monta à sept ans sur la petite base auprès de l'abbé Jean, qu'on peut regarder comme sa première

colonne où il fut six ans. Il demeura huit ans sur la seconde colonne haute de quarante pieds; dix ans sur la butte de la montagne admirable; et enfin quarante-cinq ans sur la dernière et plus haute colonne à la même montagne, ce qui fait en tout soixante-seize ans qu'il a vécu. Lors donc qu'il fut arrivé à cette dernière année, son saint ange lui apparut et l'avertit que sa fin était proche.

Nous venons de dire, après Évagre, qu'il vécut pendant un certain temps de branches d'arbrisseaux; mais après cela ses disciples s'aperçurent qu'il ne leur demandait plus rien pour manger, et ils ne concevaient point de quoi ni comment il pouvait vivre. Lors donc que l'esprit bienheureux lui eut annoncé sa mort comme prochaine, il assembla ses disciples et leur en donna la nouvelle. Ils ne purent l'apprendre sans être pénétrés de la plus vive douleur, et il leur fit une longue exhortation sur l'observance des commandements de Dieu, sur l'amour qu'ils devaient avoir les uns pour les autres, sur la charité envers le prochain, sur la fidélité à combattre les tentations, et sur d'autres sujets semblables.

Ensuite sachant qu'ils avaient un extrême désir de savoir comment il avait pu vivre depuis quelque temps sans prendre aucun aliment, il leur parla ainsi : « Je ne saurais rien vous cacher, ô mes enfants et mes frères, de ce que vous désirez savoir de moi, quoique vous ne m'ayez pas témoigné ce désir et que vous l'ayez gardé dans votre cœur. Vous savez combien de grâces le Seigneur m'a faites depuis mon enfance. Il y avait longtemps que je conjurais sa bonté de me délivrer de la nécessité de manger. Hélas ! ô Seigneur Jésus ! pourrai-je assez exalter la miséricorde dont vous avez usé envers votre serviteur ? Un jour donc il me sembla voir descendre dans les airs un personnage vénérable revêtu d'habits sacerdotaux, environné d'une nuée lu- [illegible] un vase sacré dans ses mains. Quand il fut [illegible] ouvrit ce vase : je ne sais ce qu'il contenait ; mais

en ayant mis par trois fois dans ma bouche, je sentis quelque chose de si céleste que je ne saurais vous l'exprimer, et en même temps cela était si nourrissant, que je pus passer sans rien prendre jusqu'au dimanche suivant. Depuis ce temps-là le même personnage m'est apparu de même tous les dimanches après la célébration des sacrés mystères, et m'a favorisé du même aliment céleste. Je vous l'avais caché jusqu'à cette heure; mais j'ai cru qu'à présent que je vais vous quitter, je devais vous dévoiler ce secret que vous souhaitiez tant de savoir, vous que je regarde comme d'autres moi-même, et que je porte dans mes entrailles par la tendresse de mon cœur. D'ailleurs, vous avez été témoins de toute ma conduite, puisque vous avez partagé avec moi les combats que j'ai soutenus, et que nous avons marché ensemble dans la voie des ordonnances du Seigneur.

« Maintenant donc si je dois attendre de votre part un juste retour pour le soin que j'ai eu de vous conduire; je ne vous en demande point d'autre que la fidélité à garder les règles que je vous ai prescrites. Continuez de vous comporter après ma mort comme vous avez fait pendant ma vie. Agissez, parlez de la même manière que si j'étais au milieu de vous; et pour ne pas vous faire une plus longue recommandation, souvenez-vous qu'il viendra un jour auquel nous comparaîtrons tous devant le souverain Juge, qui manifestera toutes nos œuvres, et que chacun y recueillera les fruits de celles qu'il aura faites. »

Il leur fit encore plusieurs autres recommandations, comme étant les dernières instructions qu'ils devaient recevoir de lui. Et enfin dix jours après la révélation de sa mort qu'il avait eue de l'ange, et le 24 de mai, après avoir chanté l'office du soir avec les frères, et fait avec eux les autres prières selon la règle ordinaire, il rendit amoureusement son âme à Dieu, comme étant invité par son infinie bonté d'aller jouir de sa gloire, après laquelle il avait longtemps soupiré, et pour le contempler, non plus à travers les voiles de cette vie, mais à découvert et face à face.

Évagre dit qu'ayant su que le Saint devait bientôt mourir, il en alla donner avis au patriarche d'Antioche, qui était alors Grégoire, et que celui-ci s'étant hâté de se rendre auprès de lui pour lui donner le dernier baiser de paix, il n'y fut pas à temps. Les continuateurs de Bollandus mettent sa mort en 596, et comme il avait alors soixante-seize ans, il s'ensuit qu'il était né en 520. Il vécut sous cinq empereurs, qui furent Justin l'Ancien, Justinien, Justin le Jeune, Tibère II, et Maurice. Bulteau veut qu'il soit mort vers 592 ; mais Baillet, qui le cite, ne l'a point suivi en ce point. Nicéphore Urane dit que les reliques du Saint furent une source de prodiges, non-seulement pour guérir les maladies du corps, mais aussi pour celles de l'âme. Les Grecs font sa fête solennellement le 24 de mai. Baronius la marque dans le *Martyrologe romain* au 3 de septembre.

Nous ajouterons à la suite de cette histoire quelques autres Stylites, parce que ce que nous en savons n'est pas assez considérable pour en faire un chapitre particulier. Environ cinquante ans avant saint Siméon le Jeune, lorsque saint Ephrem était patriarche d'Antioche, il y avait auprès de la ville d'Hiéropolis un solitaire qui demeurait sur une colonne et qui, pour son malheur, s'était laissé séduire par les sectateurs de l'hérésie de Sévère, et rejetait le saint concile de Chalcédoine. Ephrem, touché de son erreur l'alla trouver, et après l'en avoir repris, le conjura de rentrer dans la communion de l'Église. L'hérésie est la compagne de l'orgueil, et le solitaire le fit bientôt voir par sa réponse. « Je ne puis avoir, dit-il, de communion avec ceux qui reçoivent le concile de Chalcédoine. » — « Comment donc, lui répliqua Ephrem, voulez-vous que je guérisse votre âme et que je satisfasse pour vous à Jésus-Christ, puisque la sainte Église qui est sans tache ne peut souffrir celle de l'hérésie ? »

« Le solitaire, croyant l'étonner, lui dit : « Faites allumer un grand feu, nous y entrerons ensemble, et celui qui n'en sera point endommagé sera regardé comme professant la véritable

oi. » — « Vous devriez, mon fils, lui dit Ephrem, m'obéir comme à votre père, sans exiger que je fasse un miracle. Mais quoique je ne sois qu'un pécheur, je me confie en la miséricorde de Dieu, et je ne refuse point de faire ce que vous me proposez pour vous procurer le salut ; » et il ajouta à ceux qui étaient présents : « Dieu soit béni ; apportez du bois. » On l'alluma devant la colonne, et alors il dit au solitaire de descendre pour entrer avec lui dans le feu ; mais il n'en voulut rien faire. Le patriarche lui reprocha de ne point exécuter ce qu'il avait lui-même proposé. Il prit en même temps son étole, la jeta dans le feu, d'où deux ou trois heures après il la retira sans qu'elle fût brûlée, quoique le bois fût consumé. Ce prodige convertit le Stylite. Il prononça anathème contre Sévère et son hérésie, rentra dans le sein de l'Église ; reçut la communion des mains du patriarche et rendit gloire à Jésus-Christ.

Il y avait aussi deux Stylites en Célicie, l'un nommé Siméon, proche de la ville d'Aige ; l'autre nommé Julien, qui demeurait à quarante milles, huit lieues de lui. Ce Julien avait des disciples, et sa colonne était apparemment dans l'enceinte du monastère. Il était prêtre, et il dit un jour à ses disciples : « Mettez des parfums dans l'encensoir. » Ils en furent étonnés, parce que ce n'était pas le temps de le faire, et le conjurèrent de leur dire le sujet. « C'est, répondit-il, que mon frère Siméon vient de mourir d'un coup de foudre, et son âme monte au ciel avec joie. » Comme les Grecs ne reconnaissent que trois Siméon Stylites pour saints, dont deux sont le premier Siméon Stylite et saint Siméon le Jeune, il y a apparence que ce Siméon tué par la foudre est celui dont ils célèbrent la mémoire le 26 de juillet comme d'un saint prêtre et abbé.

Quant à Julien, l'abbé Étienne, supérieur du monastère de saint Sabas, racontait de lui à Jean Mosch, qu'il y avait dans le pays voisin de sa colonne un lion furieux qui tuait beaucoup de monde, et que ce saint vieillard voulant mettre fin à ces malheurs,

appela un de ses disciples nommé Pancrace et lui dit : « Allez chercher ce lion à deux mille pas d'ici ; vous le trouverez couché et vous lui direz : Le petit Julien vous ordonne au nom de Jésus-Christ de sortir de la province. » Pancrace y alla, trouva le lion comme son supérieur le lui avait dit, et à peine il lui eut répété les mêmes paroles, que ce furieux animal se retira docilement et ne parut plus depuis.

Jean Mosch raconte de lui cet autre miracle qu'il avait appris de Cyriaque, disciple du même abbé Julien : « J'étais atteint d'un mal, lui disait Cyriaque, dont aucun remède n'avait pu me soulager, et je vins à ce saint homme avec mon père et un autre frère que j'avais. Il n'eut pas plutôt prié pour moi que je me trouvai guéri. Ce miracle nous détermina tous les trois à renoncer au monde et à nous mettre sous sa conduite. Il chargea mon père du soin du blé pour l'entretien du monastère. Un jour mon père vint l'avertir qu'il n'en avait plus, et Julien lui dit : « Allez au grenier et ramassez pour cette fois celui que vous y trouverez, Dieu y pourvoira ensuite pour demain. » Mon père, qui savait qu'il n'en avait point laissé, au lieu de faire comme il lui avait dit, se retira fort triste dans sa cellule. Le Saint l'envoya appeler de nouveau et lui dit avec douceur : « Mon frère Conon (c'était son nom), allez et prenez tout le froment que vous trouverez, et préparez ce qu'il faut pour nourrir les religieux. Conon, dépité de cet ordre, prit les clefs dans l'intention de ramasser la poussière du grenier et de la lui apporter : mais il fut bien surpris lorsque voulant en ouvrir la porte, il trouva de la résistance. En effet, le grenier avait été rempli de blé par un miracle de la Providence ; de sorte que Conon, effrayé du prodige, courut au saint abbé et lui demanda pardon de sa défiance et de sa désobéissance.

Le même Jean Mosch parle de deux autres Stylites de Cilicie, qui n'étaient pas fort éloignés l'un de l'autre. Il y en avait un qui était bon catholique, et l'autre suivait l'hérésie de Sévère. Celui-ci, qui était depuis plus longtemps sur sa colonne, crut

apparemment que son ancienneté lui donnait des droits sur l'autre, et lui envoya faire de grands reproches de ce qu'il ne pensait pas comme lui. Le catholique le fit prier un jour de lui envoyer une partie de la communion qu'on lui donnait; ce qu'il lui accorda avec beaucoup de joie, se persuadant qu'enfin il l'avait gagné à sa secte. Mais quand il eut reçu ce pain il le jeta dans une chaudière d'eau bouillante et il y fut aussitôt dissous. Ensuite ayant pris la sainte Eucharistie qu'on donnait dans l'Église catholique, il la mit de même dans la chaudière, et l'eau qui bouillait devint froide sur-le-champ et l'hostie demeura entière, sans même qu'elle fût mouillée. Jean Mosch ajoute qu'il avait conservé cette hostie pour preuve du miracle, et qu'il la leur montra quand ils l'allèrent visiter.

Il y eut au milieu du sixième siècle plusieurs autres solitaires qui, à l'exemple de saint Siméon le Jeune, montèrent sur des colonnes, comme celui-ci avait imité saint Siméon l'Ancien. On en peut voir la relation dans l'appendice qu'Assemani a mise à la fin de ses *Actes des Martyrs*, où il a donné une nouvelle Vie de saint Siméon, le premier Stylite.

---

## DISCIPLES, MONASTÈRE, DOCTRINE SPIRITUELLE DE SAINT SIMÉON LE JEUNE.

### ÉLOGE DE SA BIENHEUREUSE MÈRE.

Il faut distinguer trois temps dans la Vie de saint Siméon. Le premier, lorsqu'il fut sous la conduite de l'abbé Jean; le second, lorsque cet abbé fut mort; le troisième, lorsqu'il se retira sur la montagne admirable. Cela nous guide mieux pour parler de ses disciples, de ses monastères et de sa doctrine spirituelle. Tout

le temps que l'abbé Jean vécut, il ne tint que le rang de disciple : mais l'éclat de sa sainteté, de sa pénitence extraordinaire et de ses prodiges effaça bientôt celui des vertus de ses confrères, et lui donna une espèce de supériorité sur eux ; non point par voie d'autorité telle que l'avait l'abbé Jean, mais par le don de sagesse dont Dieu l'avait favorisé pour parler des choses divines, et pour la grande connaissance qu'il avait des devoirs des religieux, dont il pouvait donner des leçons aussi solides que l'aurait pu faire un ancien consommé dans la vie ascétique. C'est pour cette raison que son supérieur l'obligeait quelquefois de parler dans l'assemblée des frères, et que ceux-ci même le priaient d'autres fois de lui ordonner de parler. Mais ce qu'on doit admirer en lui, autant et même plus que ses paroles, c'est que, bien loin d'être flatté par cet empressement qu'on témoignait de l'entendre, ce qui était un grand sujet de tentation pour un jeune religieux tel qu'il était alors ; il était pénétré d'un si bas sentiment de lui-même, qu'il ne se regardait auprès des autres que comme un ignorant dépourvu de vertus et de talent, et qui n'aurait dû ouvrir la bouche que pour demander pardon de ses péchés.

Un jour donc qu'il était avec les autres frères et qu'on lui ordonna de parler, bien qu'il fût encore fort jeune, il leur disait : « Quand le Seigneur créa l'homme dès le commencement, il lui donna la raison pour guide et pour discerner ce qu'il devait rejeter ou admettre, sans qu'il pût s'excuser là-dessus par faute de lumière et de discernement entre le bien et le mal. Ayant donc reçu cette raison, si nous nous livrons aux mauvais désirs et nous en rendons les esclaves au lieu de les rejeter de notre cœur avec fermeté, nous nous démentons de l'état saint auquel nous nous sommes engagés, soit en recevant le saint baptême, soit en nous revêtant en présence des saints Anges de l'habit religieux. Il est vrai que nous portons en notre fond la concupiscence avec nous-mêmes ; mais à quelque vice qu'elle nous

xcite, soit de colère, d'amour-propre, de gourmandise, etc., ous avons la conscience pour règle qui doit nous diriger et nous écider pour les vertus contraires. Considérons que Notre-Seineur nous montre deux voies : l'une, étroite et semée d'épines, ui conduit à la vie ceux qui ont le courage d'y marcher ; l'autre, arge et commode, mais qui aboutit à l'abîme de perdition. Enrons donc, mes frères, dans la voie étroite, et faisons-nous une ainte violence pour arriver au royaume qui est préparé à ceux ui auront eu le courage de se vaincre eux-mêmes. Ainsi soit-il. »

Les religieux l'obligèrent dans une autre rencontre de leur aire une conférence de piété, et ne pouvant se refuser à leurs lésirs, qu'il regardait comme des ordres, il leur parla ainsi : « Mes Pères et mes Frères, il ne convient point à mon âge et à mon peu de génie de discourir des choses de Dieu dans cette respectable assemblée ; mais il me convient encore moins de désobéir aux anciens. Je vous dirai donc avec simplicité ce qui me paraît touchant la conduite qu'on doit garder dans la profession religieuse. Je pense que le solitaire doit se priver des satisfactions des sens pour acquérir la tranquillité et la paix de l'âme, et qu'il doit faire sa principale occupation de la psalmodie et de l'oraison mentale. Le solitaire doit se conserver dans la ferveur de la charité. Il doit s'exercer dans l'obéissance avec un cœur humble ; car Jésus-Christ a voulu mourir pour obéir à son Père, s'étant rendu obéissant jusqu'à la mort de la croix, pour nous apprendre à mortifier par cette vertu les désirs de la volonté propre. Le solitaire doit s'accuser lui-même avec larmes, et accompagner ses oraisons des sentiments de componction dont le publicain était pénétré en frappant sa poitrine devant Dieu. Ses entretiens avec les autres doivent être religieux, parlant toujours d'un ton modeste, ne disant rien qui ne soit à propos, et conversant avec douceur et modération. Le solitaire ne doit jamais user de serment pour certifier ce qu'il avance, mais il doit se contenter de dire : *croyez-le*, ou bien : *pardonnez-moi*. Il doit éviter avec soin

le scandale qui naît de l'avarice, et se dépouiller de ses biens. Il ne doit pas seulement s'abstenir de mal parler du prochain, mais encore d'écouter la médisance. Il doit être touché de compassion pour les affligés. Il ne doit pas dédaigner de laver les pieds des frères, et doit se rendre officieux à leur égard. Il doit combattre le vice si dangereux de l'orgueil, et se regarder comme le dernier de tous. »

« Le solitaire ne doit point user d'acception des personnes, et doit considérer Jésus-Christ dans les petits comme dans les grands; dans ceux qui se sont moins distingués, comme dans ceux qui sont dans un haut rang; dans les pauvres, comme dans les riches, et il doit avoir pour tous une charité sincère, leur donner l'hospitalité, les servir et les prévenir dans la simplicité de cœur. Car le religieux qui fait plus de cas de l'éclat du monde que de la pauvreté, ne sera point reçu dans la salle du festin, et sera rejeté avec les vierges folles qui avaient négligé de remplir leurs lampes d'huile, Jésus-Christ ayant promis de faire miséricorde à ceux qui auront usé de miséricorde envers les pauvres, puisqu'il a dit : « Vous m'avez fait à moi-même ce que vous avez fait au moindre des miens; » en sorte que celui qui n'a pas eu compassion de son frère, doit s'attendre à n'être point reconnu par le Fils de Dieu. Aussi pouvons-nous dire qu'il agit comme les Saducéens, qui ne croyaient point la résurrection, et qui avaient renoncé à l'espérance des biens de l'autre vie.

« Le démon est caché dans les richesses, puisqu'il osa offrir à Jésus-Christ de lui donner tous les biens de la terre s'il voulait l'adorer; et Jésus-Christ est caché sous la pauvreté, puisqu'il n'avait pas où reposer sa tête. A qui donc donnerions-nous la préférence, au démon, ou non pas plutôt à Jésus-Christ qui est le roi du ciel et de la terre ? Ne considérez jamais que Dieu, soit dans les pauvres, soit dans les riches. Vous le ferez bien si vous reconnaissez dans la misère du pauvre les richesses évangéliques, et dans l'opulence du riche une véritable misère. Vous le ferez

si vous leur lavez également les pieds à tous avec action de grâces et dans un esprit de sincère charité ; si vous leur donnez avec joie ce qui est en votre pouvoir ; si vous les envisagez tous comme n'étant qu'une même personne, ou plutôt si vous ne considérez en eux que Jésus-Christ. Mes pères et mes frères, la pauvreté est le trésor des moines ; ils ne sont jamais plus riches que quand ils ne possèdent rien, ou quand, ayant tout en abondance, ils ne le réservent pas pour eux-mêmes, mais plutôt pour secourir le prochain.

« Le religieux doit faire tous ses efforts pour se conserver dans la pureté de l'esprit et du corps. Si vous êtes attaqués par la tentation, recourez, mes frères, aussitôt à Jésus-Christ avec humilité et componction de cœur. Dites-lui avec larmes : Mon Seigneur Jésus-Christ, vous qui êtes un Dieu plein de miséricorde et de compassion ; vous qui êtes toute notre consolation ; vous qui vivez dans l'éternité ; vous qui êtes notre tendre père, et qui ne souffrez pas que ceux qui ont mis en vous leur confiance soient confondus ; vous, dis-je, mon Sauveur, délivrez-moi de la puissance de vos ennemis ; venez au secours de mon âme ; sauvez-moi dans votre miséricorde, car vous êtes seul toute ma joie ; préservez-moi des piéges que mes ennemis ont tendus autour de moi. Rien ne vous est caché : vous voyez à découvert les plus secrets replis des cœurs ; ainsi vous voyez que je n'ai point recherché les pensées qui me tourmentent, et que c'est malgré moi qu'elles sont entrées dans mon esprit. Souvenez-vous que je ne suis que poussière, et ne permettez pas que la tentation tourne au désavantage de mon âme et lui soit un sujet de condamnation. Seigneur, Seigneur, qui êtes toute ma force et mon salut, prenez-moi sous votre protection dans le combat que j'ai à soutenir. Ne m'abandonnez pas à ma dépravation. Ayez pitié de moi, mon Dieu, ayez pitié de moi, puisque mon âme a recours à vous, et qu'elle a mis en vous son espérance. Mon Dieu, ne vous éloignez point de moi : venez à mon secours, aidez-moi, vous qui êtes mon libérateur, et soyez toujours auprès de moi. »

« C'est ainsi que doit prier le religieux quand il est attaqué par la tentation. Il doit ensuite se prosterner devant le Seigneur, et en implorant sa bonté il doit confesser sa faiblesse, et le Seigneur ne manquera pas de le protéger par un effet de sa tendresse paternelle. Exterminez, mes frères, et chassez loin de votre esprit tous ces fantômes d'impureté qui viennent l'obséder. Prenez garde d'y donner lieu en suivant trop la gourmandise : bien loin de satisfaire l'appétit, cherchez plutôt la paix et la sainteté sans laquelle nous ne verrons point Dieu. Voyez quel est celui qui vous tente de gourmandise ; examinez ce qui peut donner dans vous occasion à la tentation, et arrachez-le jusqu'à la racine. Soyez fermes, mes frères ; combattez comme de forts athlètes ; veillez sur vous et vous aurez la consolation de voir la tentation se dissiper bientôt. »

« Accompagnez le chant des psaumes de la componction du cœur. Que vos oraisons soient comme autant de flèches ardentes d'amour que vous lancerez vers Dieu pour toucher son divin cœur. Dans votre travail, pensez toujours que vous êtes devant vos saints anges. Si vous avez deux robes, donnez-en une à celui qui n'en a point. Quant aux jeûnes de tous les jours, observez de ne manger qu'après l'heure de None. Ne nous piquons point de paraître pâles dans notre jeûne, comme font les hypocrites, et attachons-nous aussi à faire jeûner notre langue, en mettant un frein de discrétion à nos lèvres. Lorsqu'il arrive quelque frère étranger, allez au-devant de lui ; saluez-le religieusement et demandez-lui en quoi vous pourrez lui être utile ; après quoi tenez-vous dans le silence. S'il vient dans l'intention de s'entretenir avec quelqu'un, celui-ci l'invitera premièrement à prendre un peu de nourriture, ou s'il ne vient que pour parler des choses de Dieu, il lui dressera par ses discours comme une table spirituelle, en l'entretenant sur des sujets de piété propres à l'exciter à la ferveur, ou il parlera des Vies des saints Pères qui nous ont précédés. Mais que celui qui parlera ainsi prenne garde de le faire

par vanité, et de prendre quelque complaisance dans la facilité qu'il aura de discourir des choses spirituelles; car toute notre attention doit être de plaire à Dieu en simplicité et fidélité, et non pas de rechercher la gloire des hommes.

« Chérissez la pauvreté volontaire, et bien loin de vous attrister quand vous manquez de quelque chose, que cette privation vous la fasse encore plus aimer. Rendez grâces à Dieu de tout, en toute rencontre : Glorifiez son saint Nom par vos paroles, et faites-le par une véritable affection de cœur qui sanctifie vos discours. »

« Ne vous liez jamais avec un frère qui machinerait quelque dessein contraire à son état : examinez en vous-même ce qui convient, et prenez toujours le parti de la vertu. Qu'il ne se trouve jamais de démon parmi vous; car j'appelle un démon celui qui trouble la paix et l'union des frères. Aimez la vérité, et ne la déguisez jamais par vos paroles, ni même par les sentiments de votre cœur. Lorsque vous êtes à table et que vous êtes pressé de la soif, ne vous avisez pas de dire : Donnez-moi à boire, mais faites entendre vos besoins par un signe à celui qui est chargé de servir, et après avoir bu, rendez-lui la tasse en silence. Évitez de cracher étant à table, et si la pituite vous incommode, levez-vous après avoir demandé la permission aux Pères, allez-vous-en décharger à l'écart, et retournez ensuite en silence pour manger ce qu'on vous présente, avec une modestie aussi religieuse que si vous le receviez des mains des anges. Vous n'ignorez point que l'usage du vin est interdit aux moines : si pourtant quelqu'un en avait besoin à cause de ses infirmités, il n'en doit user qu'avec grande modération; car vous devez savoir que quand on se livre à la passion du vin, c'est autant que si l'on introduisait le démon dans son âme. Il ne manque pas d'irriter dans le corps les flammes de la concupiscence. Il assoupit les sens; il abrutit l'esprit; et pour tout dire en un mot, il renverse la raison que Dieu a donnée à l'homme pour le diriger.

« Êtes-vous malades ? recourez à Dieu comme à votre véri-

table médecin. Si quelqu'un de vos frères tombe malade, et qu'il s'exhale de son corps une mauvaise odeur, ne vous reposez pas sur un autre pour vous épargner la peine de le servir. Prêtez-lui vos soins, et nettoyez de vos propres mains ses plaies, s'il en a. Faites son lit; donnez-lui tous les secours dont il aura besoin. Acquittez-vous auprès de lui de ces actes de charité, sans lui faire le moindre reproche de la peine ou de l'incommodité qu'il vous cause; et ne pensez pourtant pas en lui rendant ces bons offices d'avoir beaucoup fait; mais regardez-vous plutôt comme un domestique qui sert son maître, en attendant que Dieu vous en récompense. C'est ainsi, mes frères, que vous mériterez au jour du jugement d'entendre ces douces et consolantes invitations de la bouche même de Jésus-Christ : *Venez, les bénis de mon Père; venez posséder le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde, etc.*

C'était par un ordre exprès de l'abbé Jean, son supérieur, que saint Siméon faisait ces conférences aux frères, et ceux-ci l'écoutaient avec d'autant plus de satisfaction, qu'ils avaient témoigné d'empressement à leur abbé pour l'obliger de parler. Il ne faut pas s'étonner si après que Jean fut mort, l'historien du Saint ne parle plus de ces religieux que comme de ses disciples. Ils voulurent qu'il les gouvernât, et continuèrent de recevoir de lui avec une même confiance les saints avis qu'il leur donnait. Ses vertus, ses prodiges, sa vie si pénitente et les lumières dont Dieu le favorisait, tout concourait, quoiqu'il fût encore fort jeune, à leur faire respecter ses instructions; et quand même il les quitta pour passer à la montagne admirable, il ne laissa pas que de prendre soin d'eux, bien qu'il leur eût donné un ancien pour tenir sa place. Ils venaient aussi le voir souvent pour recevoir ses avis, et quelques-uns d'entre eux demeurèrent auprès de lui, ce qui donna occasion de bâtir sur cette montagne un second monastère, qui devint fort considérable par le nombre des nouveaux disciples qui vinrent s'y ranger sous sa discipline.

Ceux qui l'avaient suivi du monastère de l'abbé Jean se contentèrent d'abord de bâtir une maisonnette auprès de la butte sur laquelle il demeurait, exposé entièrement à l'air ; mais Dieu, qui voulait faire éclater encore plus les merveilles de sa puissance sur lui dans ce nouveau séjour et en faire un lieu de bénédictions et de grâces, lui ordonna dans une vision de bâtir un grand monastère et une vaste église. La difficulté qu'il y avait de l'exécuter et la réussite en même temps confirmèrent la vérité de cette vision. La montagne était inculte, stérile, et il n'y avait pas même de l'eau. Dieu lui fit connaître qu'il y viendrait un grand nombre de malades, dont il accorderait la guérison à ses prières, qu'il les emploierait à la bâtisse du monastère, et qu'il lui fournirait ce qui était nécessaire. Il lui fit voir en même temps un ange qui mesurait l'étendue que devaient avoir le temple et le monastère, et en dressait le plan.

Siméon, ne doutant plus de la volonté de Dieu, en attendit avec foi l'accomplissement. Il le vit bientôt avec consolation par l'arrivée d'une quantité d'étrangers, dont les uns étaient tourmentés des démons et les autres affligés de différentes maladies, qui venaient à lui pour être guéris de leurs maux. Il les guérit tous par le signe de la croix ; mais il leur ordonna en même temps de demeurer pendant un certain nombre de jours, pour préparer les matériaux qui devaient servir à bâtir l'église et le monastère. Ce qu'ils firent de très-bon cœur, fournissant eux-mêmes les instruments pour cela, et s'estimant trop heureux de participer à une si sainte œuvre, après les grâces qu'ils avaient reçues. Deux ou trois jours avant que le terme de leur travail expirât, il arriva d'autres malades qu'il guérit et employa au même travail que les premiers qui se retirèrent, et il fit la même chose à l'égard d'autres qui survinrent successivement et toujours en grand nombre. Il ordonna aussi à ses disciples de faire un amas de chaux, autant qu'il en fallait pour bâtir ; et comme ceux-ci étaient en peine pour la détremper, n'y ayant point d'eau

dans ce désert, il obtint du ciel de la pluie autant de fois qu'ils en eurent besoin.

Cependant la foule des gens qui abordaient sa montagne augmentant toujours, et n'y ayant point d'eau pour fournir suffisamment à leurs besoins, et aux bêtes de charge sur lesquelles on portait les malades, ce fut encore un nouveau sujet de sollicitude pour ses disciples. Il est vrai qu'autrefois il y avait eu vis-à-vis de la montagne deux grands réservoirs qu'on y avait creusés ; mais dans la suite ils avaient été si remplis de terre qu'on en ignorait l'endroit, tant ils étaient couverts de ronces; mais la nécessité, qui rend industrieux, les fit enfin déterrer par ceux qui venaient, et ils travaillèrent tous à les mettre en état de recevoir l'eau nécessaire, que le Saint obtint encore du ciel par une pluie qui les remplit. Il ordonna aussi qu'on découvrît les anciens canaux qui étaient sous terre, pour la conduite des eaux, ou s'ils étaient ruinés qu'on en fît d'autres.

Cela ne calma pas entièrement la sollicitude de ses disciples; plus ils voyaient arriver d'étrangers, plus aussi ils craignaient que l'eau des réservoirs ne manquât. Ils n'osaient pourtant pas témoigner leur défiance au Saint, et se contentaient de se le communiquer les uns aux autres; mais Dieu, qui l'éclairait de sa lumière surnaturelle, ne le lui laissa pas ignorer. Il appela donc un de ses disciples nommé Antoine, et lui dit : « Prenez une corde et allez mesurer la hauteur de l'eau qui est dans les réservoirs. » Il obéit, et retourna pour lui en montrer la marque sur la corde. C'était sur la fin du printemps, et tout l'été se passa sans qu'on y aperçût de diminution. Enfin l'automne étant venue, il ordonna de nouveau à Antoine d'aller reconnaître la profondeur de l'eau, et il se trouva qu'il y en avait la même quantité que quand la pluie avait rempli les réservoirs. Ce qui donna occasion non-seulement à ses disciples, mais encore à tous ceux qui furent témoins de cette merveille et qui le racontèrent aux autres, de glorifier le Seigneur.

Le démon, qui voyait que tous ces ouvrages se préparaient contre lui autant qu'ils devaient servir à la gloire de Jésus-Christ, entreprit de les détruire, et donna de si terribles secousses à un corps de logis qu'on destinait pour y mettre les malades, que ceux qui y travaillaient ne pouvaient plus continuer. Ils en avertirent le Saint qui donna une verge à un de ses disciples avec ordre d'aller à l'endroit que le malin esprit infestait, et de lui dire en frappant de la verge contre l'édifice, comme s'il eût voulu le frapper lui-même : « Méchant esprit, le serviteur de Dieu, Siméon, te commande au nom de Jésus-Christ de te retirer loin d'ici. » Dans l'instant même le démon fit un grand bruit et s'enfuit honteusement.

Il ne revint plus depuis troubler les travailleurs, et on conduisit l'édifice à sa perfection. On tailla aussi la colonne sur laquelle il devait monter, et on creusa une citerne à côté vers l'Orient, afin de pouvoir par ce moyen fournir plus commodément l'eau nécessaire pour le service des frères et des ouvriers. Le Saint ne voulut point qu'on en fermât l'ouverture, comme on avait déjà fait, et ordonna qu'on y laissât puiser de l'eau à tous ceux qui en voudraient, assurant qu'il y en aurait toute l'année ; ce qui fit que non-seulement on en prenait pour tous les usages du monastère et des ouvriers, mais que les étrangers en remplissaient des outres et les portaient ainsi chez eux par dévotion, et la citerne ne désemplit point selon la parole du Saint.

Il fit bâtir une église dédiée à la très-sainte Trinité, et qui était fort belle et bien ornée. Ses disciples y chantaient l'office divin, et il composait aussi de saints cantiques selon que l'occasion s'en présentait, soit pour les animer à l'amour de Dieu, soit pour détourner sa colère quand on était menacé de quelque grand malheur, soit pour lui rendre des actions de grâces. Son historien nous a conservé un de ces cantiques, qu'il fit à l'occasion d'une vision qu'il avait eue, où Dieu lui fit connaître le terrible tremblement de terre dont nous avons parlé dans sa vie, qui ren-

versa une partie des édifices de Constantinople, de Nicomédie et de plusieurs autres villes. Le sens de ce cantique était tel : « Seigneur, comme du temps de Moïse vous vous êtes laissé fléchir par ses prières, et vous n'avez point exterminé les Israélites qui vous avaient offensé, daignez de même apaiser aujourd'hui votre colère. Cessez d'en faire sentir les effets à votre peuple ; écoutez favorablement les vœux que nous vous adressons pour désarmer votre juste indignation. Pardonnez-nous tant de crimes dont nous nous avouons coupables, afin, ô Jésus notre Sauveur, que nous puissions rendre gloire à votre très-grande miséricorde. » L'historien du Saint dit qu'il y avait tant d'onction dans les cantiques qu'il composait dans ces différentes occurrences, qu'on ne pouvait les chanter sans en avoir le cœur pénétré de joie ou de pénitence selon les sujets.

Après que le monastère et l'église furent bâtis, Dieu fit voir au Saint, en esprit, un grand nombre de personnes, de tout âge et de tout sexe, qui venaient de l'Orient, portant des croix à la main, chantant des cantiques, et étant conduits par le Saint-Esprit; et, peu de jours après, on vit arriver une nombreuse troupe d'Ibériens orientaux, c'est-à-dire des frontières de Perse, qui, attirés par le bruit de ses miracles, lui amenaient des malades et venaient se recommander à ses prières. Ils portaient des croix à la main, comme Dieu le lui avait révélé dans son extase, car ils faisaient profession du christianisme et étaient fort religieux. Le Saint guérit sur-le-champ leurs malades par ses oraisons, et ils furent si frappés de ce prodige, qu'une grande partie des hommes voulut demeurer auprès de lui, et les autres, étant retournés à leur pays, y publièrent partout les merveilles qu'ils avaient vues.

Quoique l'église fût entièrement bâtie, il restait quelques embellissements à y faire, et surtout les chapiteaux des colonnes, sur quoi un de ses disciples nommé Jean, grand religieux et homme d'oraison, ayant aussi beaucoup de zèle pour la maison de Dieu,

mais qui d'ailleurs n'entendait rien à la sculpture, vint le prier de lui imposer les mains sur sa poitrine, espérant que par ce moyen il obtiendrait de Dieu de réussir dans cet art et de finir les ornements qui restaient à faire, tant il avait de foi en ses prières. Siméon crut devoir seconder ses pieux désirs, et lui faire mériter en même temps devant Dieu la couronne de l'obéissance. Il mit ses mains sur sa poitrine en lui disant : « Mon fils, je prie le Seigneur de vous rendre habile dans la sculpture. » Sur cette parole Jean mit la main à l'œuvre, et il réussit si bien qu'on dit de lui qu'il fut un autre Béséléel, que Dieu avait choisi dans l'ancienne loi pour faire l'arche d'alliance. Exod.

La mort de ce pieux et habile architecte mérite d'être rapportée ici. Dieu la révéla à saint Siméon trois jours avant qu'elle arrivât ; et le Saint ayant prié de nouveau pour savoir si son nom était écrit dans le livre de vie, Notre-Seigneur l'assura que non-seulement le nom de celui-ci, mais encore de ceux de ses autres disciples qui étaient décédés, y étaient écrits, ce qui fut pour lui un sujet de joie inexprimable. Il était alors les genoux en terre devant Dieu et il lui en rendit des actions de grâces, ayant le cœur plein de consolation et d'admiration des miséricordes du Seigneur.

La nuit après le chant des Matines, ses disciples étant tous assemblés, et voulant leur rendre le souvenir de la mort plus présent par l'exemple de Jean à qui il l'allait annoncer, il dit à celui-ci : « *Mon frère Jean, que la paix soit avec vous. Je vous annonce que Notre-Seigneur et notre Roi vous appelle.* » A ces paroles, Jean fut saisi de deux sentiments opposés, l'un de gémissement et l'autre de joie. De gémissement, par un effet de la nature qui redoutait en lui comme dans les autres la dissolution du corps et la séparation sans retour de ce monde visible. De joie, parce qu'il allait être hors des misères de cette vie, et qu'il espérait que le Seigneur, en délivrant son âme des liens du corps, la ferait passer dans le repos éternel. Il se regarda dès ce moment

comme n'étant plus de ce monde, et ne songea qu'à profiter du peu de temps qu'il lui restait pour se préparer à sa dernière heure. Il passa les deux jours suivants en prières continuelles, répétant souvent ces paroles: Mon Père, je remets mon esprit entre vos mains: Mon Dieu, votre esprit me conduira dans la terre du salut, et autres semblables; après quoi il s'assoupit insensiblement, comme un homme qui est surpris d'un doux sommeil, et s'endormit ainsi du sommeil des justes pour aller recevoir dans le ciel la récompense de son obéissance et des autres vertus qu'il avait pratiquées avec tant de perfection.

Jusqu'alors saint Siméon n'était pas monté sur la colonne sur laquelle il mourut; et Dieu voulant montrer par de nouveaux miracles qu'il serait trop long de rapporter ici, que c'était sa volonté qu'il y passât le reste de sa vie; on lui apporta contre toute attente les bois nécessaires pour la dresser. Jésus-Christ la consacra par sa présence sensible dans une vision dont il honora le Saint, et ce fut de cette nouvelle colonne que ce divin Sauveur répandit par son serviteur d'abondantes bénédictions au monde, soit pour la consolation des affligés, soit pour la conversion des pécheurs, soit pour la plus grande perfection des justes.

Enfin l'an 555, le dimanche d'après la Pentecôte, qui tombait dans cette année le 4 de juin, selon la supputation des continuateurs de Bollandus, après l'office de Matines, le Saint ordonna de fermer toutes les portes du monastère, pour empêcher les étrangers qui survenaient de se trouver à la cérémonie qu'il allait faire, et ayant assemblé tous ses disciples il offrit l'encens selon la coutume et les fit mettre à genoux. Pour lui il se prosterna la face contre terre, et fit une longue oraison avec une grande ferveur accompagnée de larmes. Après cela tous ayant répondu *Amen*, il leur fit un discours dans lequel il leur recommanda: 1° La charité fraternelle, en leur disant de s'aimer entre eux comme lui-même les avait aimés jusqu'alors. 2° De s'attacher à bien prendre l'esprit de leur profession et d'en pratiquer les

vertus, qui sont principalement : la mortification des sens, l'oubli des choses du monde, le travail des mains pour fournir à leur entretien journalier, la garde de leur cœur, l'oraison fréquente, le chant des saints cantiques, la lecture assidue des saintes Écritures jointe à la méditation des vérités qu'elles nous enseignent, et sur toutes choses, de ne jamais contrister le Saint-Esprit dans leur cœur.

Il s'étendit beaucoup là-dessus et sur plusieurs autres points des devoirs de la profession monastique. Il attesta le Seigneur, sa très-sainte Mère et les esprits célestes de toutes les vérités qu'il venait de leur dire. Il pria pour tout le monde en général, et pour ceux en particulier qui ne se laissent pas corrompre par des présents pour faire des injustices et qui pratiquent le bien, soit pour obtenir la rémission de leurs péchés, soit afin que Dieu daignât les récompenser de leurs bonnes œuvres. Il donna sa bénédiction à tous ses disciples et les recommanda à Notre-Seigneur; et après tout cela, ayant ôté son capuce et tenant le saint Évangile sur sa poitrine, il fut porté par ses disciples en procession dans toutes les cellules et les autres lieux du monastère, qu'il bénit chacun en particulier ; après quoi il entra dans l'église pour y faire de nouveau sa prière et monta enfin sur sa colonne. Sa pieuse mère, dont nous parlerons bientôt, eut le bonheur de se trouver dans cette cérémonie : elle avait une croix à la main et bénissait le Seigneur de lui avoir donné un fils d'une sainteté si éminente. Nous avons dit qu'il n'avait que trente-un ans quand il se logea sur cette colonne.

Il veillait de là sur ses disciples avec la même attention qu'auparavant, les instruisant de leurs obligations, les redressant dans leurs fautes, les exhortant aux vertus, et les encourageant dans les différentes tentations dont ils étaient attaqués. Car le démon, soit pour empêcher les bons effets que ses exhortations pouvaient produire en eux, soit pour l'affliger lui-même, leur inspirait de temps en temps des pensées de défiance et de découragement ; et le Saint remarqua que c'étaient les négligents qui donnaient

plus d'ouverture au démon de les tenter, et qu'ils y succombaient de temps en temps. Cela parut en particulier à l'égard d'un de ces Persans dont nous avons parlé, nommé Angulas, c'est-à-dire en langue syriaque, paresseux, soit, dit l'historien du Saint, qu'on lui eût donné ce nom à cause de sa paresse, soit que ce fût son véritable nom : mais cet Angulas ayant donné entrée au démon dans son cœur, se laissa aller au murmure contre saint Siméon, à cause des grandes aumônes qu'on fit aux étrangers et aux pauvres, taxant sa charité d'indiscrétion, et voulant faire entendre qu'il préférait les étrangers à ses frères.

Ses murmures firent impression sur l'esprit de plusieurs, que le démon qui les tentait trouva plus disposés par leur lâcheté à l'écouter, et tous ensemble, ayant Angulas à leur tête, vinrent décharger leur ressentiment au Saint, se plaignant qu'ayant abandonné leur pays et leurs biens, et s'étant venus mettre sous sa conduite dans l'espérance qu'il aurait soin non-seulement de leur âme, mais encore de leur entretien, il les mettait en danger par ses profusions en faveur des étrangers, de manquer eux-mêmes du nécessaire.

Ils étaient tombés quelque temps auparavant dans la même faute, et le Saint, qu'ils avaient menacé au nombre de trente-quatre de le quitter par la séduction du démon, leur ayant représenté combien ils étaient coupables d'ingratitude envers Dieu de se défier ainsi de sa Providence, après les marques de bonté paternelle qu'ils en avaient reçues, leur dit enfin que s'ils ne voulaient point se corriger, il ne pourrait les voir abandonner leur état sans que son cœur en fût déchiré de douleur ; mais, ajouta-t-il, tous les chemins sont libres et vous pouvez vous retirer où vous trouverez bon. Cet acte de fermeté leur imposa silence et les fit rentrer en eux-mêmes, reconnaissant qu'ils avaient été trompés par le démon, dont Angulas s'était rendu l'instrument pour troubler la paix du monastère et les empêcher de profiter des instructions de leur saint abbé.

Mais ce ne fut là que comme le prélude de plus fortes attaques du malin esprit, et Dieu le fit connaître au Saint, qui ne manqua pas d'en prévenir ses religieux pour les encourager au combat et les exhorter à la patience. Il les assembla pour cela et leur dit : « Soyez fermes, mes frères, comme de généreux soldats de Jésus-Christ ; car Dieu a permis au tentateur de vous attaquer, afin que votre couronne soit plus éclatante. » Il prit ensuite en mains le livre de Job, jugeant qu'il servirait à les fortifier et à les consoler par l'espérance de la gloire, et le lut devant eux de bout à bout, leur expliquant les endroits les plus difficiles et leur développant le sens caché qui y est renfermé ; enfin la lecture finie, il conclut ainsi : « Vous avez entendu, mes frères, ce que Job a souffert et quelle a été la fin de ses peines. Soyez donc prêts à combattre comme lui ; ceignez vos reins par la parole de la vérité ; prenez pour chaussure l'évangile de paix ; couvrez-vous du bouclier de la foi pour repousser les traits ardents du malin esprit. Pensez qu'il n'y a point de comparaison à faire entre les peines de la vie présente et la gloire qui nous est préparée dans le ciel. Les tribulations de cette vie ne durent qu'un moment, au lieu que la récompense de la vie future n'a point attention à ce qui flatte à présent nos sens, puisqu'il passe avec le temps, mais élevons nos pensées vers les choses invisibles, parce qu'elles sont éternelles. »

En leur parlant ainsi, il poussa un profond soupir, et mêlant ses larmes avec ses gémissements, il leur prédit plus clairement ce qui devait leur arriver bientôt. « Voici, mes frères, leur dit-il, l'heure du combat ; veillez, et qu'aucun de vous ne se laisse surprendre par le démon, qui cherche à vous dresser des piéges. Vous savez que la maison que nous habitons sur la terre doit être détruite ; mais nous en espérons une dans le ciel qui n'a pas été faite par la main des hommes, si nous marchons fidèlement dans la voie des commandements du Seigneur. C'est dans cette céleste demeure que notre frère Jean est heureusement

arrivé : il nous y a devancés. Vous avez été témoins de ses vertus et de l'innocence de sa vie. Il avait été votre compagnon dans ce combat spirituel, et maintenant il jouit de la gloire.

« Mes frères, il y a dix ans que je veille à votre conduite, et je n'ai cessé de prier le Seigneur pour vous avec larmes, comme devant lui rendre compte de vos âmes. Je n'ai pas fait comme le mercenaire qui abandonne le troupeau quand il voit paraître le loup ; mais j'ai imité le pasteur qui est dans une perpétuelle sollicitude pour ses brebis, et qui expose courageusement sa vie pour les défendre. J'ai donc tâché d'écarter loin de vous autant que j'ai pu le loup infernal, étant muni du bâton du Seigneur. Il n'a pourtant pas laissé que de vous troubler quelquefois, en insinuant dans vos cœurs le désir des choses de la terre, et en s'efforçant de vous dépouiller de la grâce du Seigneur, et même de vous porter à quitter votre état ; mais par la miséricorde de Dieu, il n'y a pas entièrement réussi, et tout ce que sa malice leur a fait entreprendre pour vous perdre, a tourné à sa confusion. Cependant nous ne sommes pas encore délivrés de la tentation ; s'il n'a pas autant de pouvoir de nous nuire qu'il le voudrait, il en a de le faire jusqu'à un certain point : et voilà qu'il attaquera bientôt non-seulement les jeunes et ceux qui n'ont pas avancé dans la vertu, mais il déploiera encore plus sa rage contre ceux qui ont fait de grands progrès, parce que plus ils se sont rendus parfaits, plus par là ils ont excité sa fureur et son désespoir. »

La prédiction du Saint s'accomplit de point en point. Le démon suscita un terrible orage contre lui, non-seulement en tentant de nouveau ses religieux de murmure, Angulas lui servant toujours d'instrument par la mauvaise disposition de son cœur, mais encore en excitant contre lui les gouverneurs des villes voisines, et en ralentissant la confiance du peuple à son égard pendant quelque temps. Mais Dieu, qui l'avait permis ainsi pour éprouver sa patience et sa fidélité, et qui tient en main le cœur

les hommes, les changea bientôt en sa faveur. Les murmurateurs de son monastère, à un petit nombre près, revinrent à eux-mêmes et lui furent attachés avec tendresse et confiance. Quant aux étrangers, Dieu frappa d'abord Antioche, tant dans la ville que dans la campagne, ainsi que les villes et les bourgs voisins, d'une maladie épidémique, qui obligea les grands et le peuple de recourir au Saint pour obtenir la délivrance de ce fléau, qui avait déjà fait périr beaucoup de monde : ce qui réussit par la ferveur de ses prières. Ensuite son propre monastère fut infecté à son tour ; plusieurs de ses religieux périrent, et surtout les murmurateurs et les plus négligents furent ou emportés par la maladie, ou faillirent mourir ; ce qui les rendit plus sages, à l'exception d'Angulas, qui, ayant été frappé du mal comme les autres, n'y parut survivre que pour exercer la patience du Saint par sa malice et sa jalousie.

Un autre religieux nommé Conon, que le Saint chérissait à cause de sa vertu et de la douceur de son caractère, effrayé de voir mourir tant de ses confrères, fut aussi saisi de la maladie et mourut. Le cœur du Saint en fut pénétré de douleur ; et il fit, par de longues prières accompagnées de larmes abondantes, de vives instances auprès de Dieu pour obtenir qu'il ressuscitât, et ses vœux furent exaucés. Nous avons remarqué dans le chapitre précédent que ce ne fut pas le seul qu'il fit revivre par ses prières ; mais comme Dieu conduit tout à sa gloire avec une sagesse infinie, en punissant ainsi les peuples et une partie des disciples du Saint, il fit servir ce châtiment à l'amendement de plusieurs. Les religieux en devinrent plus fervents ; les étrangers dont le Saint était connu, eurent plus de confiance en ses avis ; des idolâtres grecs et barbares, frappés de l'éclat de ses vertus, ouvrirent les yeux à la foi, et des hérétiques rentrèrent dans le sein de l'Église.

Saint Siméon ne se contenta pas d'instruire de vive voix ses religieux et tous ceux qui venaient à lui, il écrivit aussi plusieurs

lettres et fit divers écrits de piété, comme des prières à Jésus-Christ, à la très-sainte Vierge et en l'honneur des Saints. Il écrivit aussi à l'empereur Justinien contre les hérésies de Nestorius et d'Eutychès, dont Photius parle dans sa bibliothèque, où il dit que l'empereur écrivant à Zoïle, patriarche d'Alexandrie, appelait cette lettre du Saint un trésor. Mais on a remarqué principalement celle qu'il adressa [1] au même empereur au sujet d'une insulte que les Samaritains avaient faite à des images de Notre-Seigneur, de la très-sainte Vierge et à des croix, dans laquelle son zèle s'élève avec une grande véhémence contre ces impies, et supplie l'empereur de réprimer leurs excès. Cette lettre fut lue dans le second concile général de Nicée et insérée dans ses actes avec la relation du cent trente-deuxième miracle que le Saint avait fait, et que saint Jean Damascène allègue pour prouver le culte des saintes images, avec la lettre dont nous venons de parler. Il faut remarquer ici que les ennemis de ce culte si légitime ayant voulu la faire passer pour supposée parce qu'elle les condamnait, le pape Adrien la soutint comme vraie dans une lettre qu'il écrivit à Charlemagne pour la défense de ce concile.

Nous ne nous écarterons point de notre sujet en donnant ici l'éloge ou l'abrégé de la vie de la mère de saint Siméon, qui a tant de rapport avec la sienne, d'autant plus qu'elle est en grande vénération chez les Grecs, qui célèbrent sa fête avec solennité le 5 de juillet qui fut le jour de son bienheureux décès. Son histoire a été écrite par un religieux du monastère du Saint qui vivait dans le même temps, et tout ce qu'il y rapporte ne sert pas peu à confirmer ce que nous avons dit de merveilleux de son saint fils d'après Nicéphore Urane. La bienheureuse Marthe, car c'est ainsi qu'on l'appelait, excella dans toutes les vertus chrétiennes, et servit de modèle aux âmes pieuses les plus ferventes

[1] Bulteau croit que c'était à l'empereur Justin II.

et les plus avancées dans la perfection. Elle avait établi les fondements de la sienne sur une sincère humilité, ayant de soi-même une très-basse idée, ne se regardant que comme une grande pécheresse, ne jetant jamais les yeux sur les bonnes œuvres qu'elle faisait continuellement, et se cachant autant qu'elle pouvait, ou désirant tout au moins que le bien qu'elle faisait n'attirât jamais sur elle l'attention des créatures. Sa foi était vive et agissante, c'est-à-dire, qu'elle avait la foi des Saints, qui ne consiste pas seulement à croire, mais qui y joint aussi la pratique. Son espérance l'élevait sans cesse vers les biens éternels, et sa charité envers Dieu la portait à observer sa loi de la manière la plus parfaite, n'ayant jamais que lui en vue et ne désirant rien de plus que de le glorifier dans les sentiments de son âme et dans toutes ses actions, et de se rendre toujours plus agréable à ses yeux par la pureté de ses intentions.

On peut dire que sa vie était un exercice continuel de prière, de mortification et d'œuvres de charité envers le prochain. Elle jeûnait fréquemment, et tout au moins elle ne manquait jamais de le faire le mercredi et le vendredi de chaque semaine. La proximité de l'église, qui était à peu de distance de sa maison, favorisait son attrait pour la prière, et elle s'y rendait avec empressement autant que ses affaires domestiques ne l'en empêchaient pas. Elle avait aussi la dévotion d'y fournir amplement pour le luminaire et pour les parfums, les faisant offrir en l'honneur de Jésus-Christ, et ensuite de sa très-sainte Mère et des Saints, avec une tendre piété et une sainte joie de son cœur. Elle passait aussi quelquefois les nuits entières dans l'église toute occupée à prier et à chanter des hymnes et des cantiques ; et quand elle ne pouvait pas y aller, elle ne manquait pas dans sa maison de se lever au milieu de la nuit, interrompant volontiers le repos de son corps pour faire reposer son âme dans le Seigneur par ses oraisons. Elle savait si bien s'arranger dans les affaires de sa maison, que quoiqu'elle eût peu de loisir, elle n'omit jamais

tout au moins l'oraison du soir et de la nuit. Elle assistait aussi aux veilles des fêtes des martyrs, et se rendait des premières à l'église pour participer aux sacrés mystères, et dans cette grande action, elle bannissait de son esprit toute pensée des sollicitudes temporelles, et ne s'occupait que du bonheur de communier.

Sa modestie et son respect dans le saint temple étaient une leçon édifiante pour tout le monde : jamais on ne l'y vit assise, ni y dire la moindre parole ; mais elle se tenait dans une situation respectueuse, l'esprit élevé en Dieu, le cœur pénétré d'une crainte amoureuse pour la grandeur de Dieu, et souvent les yeux baignés de larmes de componction.

Un bon religieux nommé Siméon comme son fils, qui remarqua qu'elle demeurait si longtemps dans l'église, soit durant le saint sacrifice, soit après dans la même situation, la prit en particulier et lui dit : « Notre Mère, asseyez-vous et prenez un peu de repos ; » mais elle lui répondit : « Je prie, mon Père, votre piété de considérer que les domestiques se tiennent debout devant leurs maîtres, qui ne sont pourtant que des hommes comme eux : comment donc oserions-nous nous asseoir lorsqu'on célèbre les très-saints mystères du Roi immortel et incorruptible, qui est le Créateur et le souverain Maître de l'univers ? »

Toujours attentive à s'avancer dans la vertu en accumulant bonnes œuvres sur bonnes œuvres, elle portait du linge sous sa robe, qu'elle donnait aux gens de la campagne pour servir à envelopper leurs petits enfants quand on les levait des fonts baptismaux, ou à d'autres pauvres qui en avaient besoin. Elle visitait aussi souvent les malades, et achetait des habits aux pauvres qui en manquaient. Elle ne dédaignait point d'assister à leurs obsèques et de les accompagner jusqu'à la sépulture, et son historien ajoute qu'elle le faisait aussi envers les religieux de son monastère : ce qui montre qu'il était de la communauté de saint Siméon.

Sa droiture dans le commerce était sans égale. Elle ne chicanait point, soit qu'elle achetât, soit qu'elle vendît quelque chose,

suivant dans tout son commerce la justice et la charité. Dieu lui avait donné le talent de persuader par la douceur et la discrétion de ses discours et la sagesse de ses conseils, et elle s'en servait pour assoupir les querelles et faire cesser les divisions selon les occurrences. Aussi ses remontrances étaient toujours bien reçues, soit par respect pour sa vertu, soit pour le don de conseil qu'elle avait reçu du ciel, et qu'on reconnaissait aisément dans les bons avis qu'elle donnait.

Elle avait en grande vénération les prêtres du Seigneur, et le leur témoignait par tous les services qu'elle leur pouvait rendre, jusqu'à répandre des parfums sur leurs pieds à l'exemple de sainte Madeleine, leur demandant après leur bénédiction avec une profonde humilité. Son cœur ne pouvait voir les personnes affligées sans se porter à les consoler et à les secourir. En allant un jour voir son saint fils à la montagne admirable, elle trouva sur le chemin des malades et des blessés ; ce qui arrivait alors assez fréquemment à cause des incursions des barbares qui maltraitaient les passants : elle leur dit aux uns et aux autres tout ce que sa charité lui inspira pour leur consolation, et mit une partie de ses habits en pièce pour bander leurs plaies, qu'elle nettoya auparavant avec du vin et de l'huile, après quoi elle poursuivit sa route avec joie, pour avoir eu occasion d'exercer ces actes de charité. Lorsqu'elle était arrivée au monastère, elle donnait aussi aux religieux tous les secours qui étaient en son pouvoir.

On admirait encore en elle une grâce particulière que Dieu lui avait faite d'apaiser par sa seule présence la fureur des énergumènes : ce qui faisait qu'on l'appelait ordinairement dans les maisons lorsqu'ils étaient plus agités par le malin esprit, qu'ils poussaient des cris et des hurlements, déchiraient leurs habits et se déchiraient eux-mêmes avec les dents ; car, dès qu'elle se présentait on les voyait tout à coup revenir à eux-mêmes, s'adoucir et prendre de sa main les aliments qu'on leur avait préparés.

Mais ce qu'on doit encore plus admirer, comme son historien

le remarque avec raison, c'est que la réputation que son fils s'était acquise par ses vertus éminentes et par les prodiges éclatants qu'il faisait journellement, lui faisant tant d'honneur devant tout le monde, bien loin d'y avoir le moindre retour d'amour-propre, elle en renvoyait toute la gloire à Dieu, et elle voyait la foule des malades qui environnaient sa colonne et s'en retournaient guéris, sans en avoir aucune vaine complaisance, n'y prenant de part qu'autant que Dieu en était loué et glorifié. On peut même ajouter que, connaissant la faiblesse du cœur humain et combien il est susceptible de vanité, au lieu de se réjouir des miracles que son fils faisait, elle était quelquefois dans une espèce de crainte qu'il ne s'en appropriât la gloire, et c'est pour cela qu'elle lui recommandait de temps en temps de veiller sur lui-même avec beaucoup d'attention, de peur que le démon de la vanité ne lui dérobât le mérite de ses grandes œuvres. « Mon fils, lui disait-elle un jour, rendez à Dieu seul toute la gloire pour les merveilles qu'il vous fait opérer, et ne perdez jamais de vue votre pauvreté et votre impuissance. Conservez par une grande vigilance votre cœur dans les sentiments d'humilité que vous devez avoir. » Elle priait aussi le Seigneur de le préserver des piéges du démon de l'orgueil, et recommandait également aux personnes qui le venaient voir de ne pas lui donner tant de louanges, de peur que l'amour-propre ne lui fît sentir quelqu'une de ses flatteuses, mais dangereuses impressions.

Enfin, elle était parvenue à une humilité de cœur si profonde, que son plus grand désir était d'être oubliée de tout le monde, et de vivre, s'il avait été à son pouvoir, entièrement cachée aux yeux des créatures ; et c'était ce qui lui attirait de Dieu les plus
66, 2. grandes grâces, puisqu'il dit dans l'Écriture : *Sur qui jetterais-je les yeux, si ce n'est sur celui qui est humble, recueilli, et qui écoute ma parole avec une crainte respectueuse?* Elle l'éprouva souvent, ayant été élevée aux dons les plus éminents de l'oraison, et favorisée de plusieurs révélations célestes. Dieu lui

fit connaître, un an avant sa mort, le peu de temps qu'il lui restait à vivre; de quoi elle vint rendre compte à saint Siméon, qui en avait eu aussi la révélation, dont il avait fait part à ses religieux. Enfin, quand ce terme était presque expiré, elle revint voir le Saint, et lui fit une longue exhortation en qualité de mère qui s'intéressait avec un zèle ardent à sa perfection. Elle lui recommanda beaucoup de choses qui regardaient toutes la gloire de Dieu, la persévérance dans le bien qu'il avait entrepris, la patience dans les injures et les contradictions, et la charité envers le prochain. Elle lui dit, entre autres avis, ces paroles remarquables : « Je vous recommande, mon fils, à Notre-Seigneur Jésus-Christ, le Roi de gloire, à qui vous avez consacré votre cœur par son saint amour et par la pénitence, comme lui-même vous a aimé et a été crucifié pour vous, afin qu'il vous préserve de la tentation et du péché, et qu'ayant ignoré le monde il vous accorde la persévérance jusqu'à la fin, par sa très-grande miséricorde. Car c'est cette miséricorde que vous avez recherchée, et c'est pour elle que vous avez quitté tout, jusqu'à votre père et votre mère; aussi vous a-t-elle tenu lieu de l'un et de l'autre, et les Saints ont été vos parents et vos amis. Exercez la charité envers les pauvres et les affligés, et l'hospitalité envers les étrangers, vous étant rendu vous-même pauvre et étranger en ce monde, et vous étant crucifié avec Jésus-Christ. Conservez toujours dans votre cœur un bas sentiment de vous-même, car l'humilité et la modestie triomphent même de la mort, et nous comblent d'une gloire immortelle. Soyez le père des orphelins, et continuez comme jusqu'à présent de ne faire acception de personne, vous abaissant jusqu'aux plus petits, et imitant la bonté de Dieu qui se fait sentir à tous. Priez pour tout le monde, et en particulier pour votre patrie et pour ceux qui l'habitent, quoique vous l'ayez quittée depuis longtemps, et que vous viviez avec les Saints. Ne dédaignez pas de prier pour ceux qui s'éloignent de la voie de Dieu, en considération de ceux qui le servent fidèle-

ment. Souvenez-vous aussi dans vos oraisons de faire mention de Jean, votre père, et ne m'oubliez point non plus, afin que Dieu m'accorde sa miséricorde. »

Elle ajouta à ces avis et à d'autres semblables, une prière qu'elle adressa à Jésus-Christ pour lui. C'était le lundi, et elle s'était munie, le jour précédent, de la sainte communion pour se disposer à sa mort prochaine. Enfin, elle prit congé de son fils et de ses religieux, en leur disant : « Il n'y a point d'apparence que je vous revoie jamais de ma vie. » En effet, elle tomba malade en chemin, et ayant été conduite à la maison qu'elle habitait depuis longtemps au faubourg de Daphné, à Antioche, peu d'heures après qu'elle fut arrivée elle étendit les bras, et levant les yeux au ciel, elle rendit grâces au Seigneur avec beaucoup de larmes de ce qu'il l'appelait à lui, et expira doucement en disant : « Mon Dieu, je remets mon âme entre vos mains ». Ce fut le 5 de juillet de l'an 551, la même année que son fils était monté sur sa dernière colonne. Il en eut la révélation au même moment, et le rapporta à ses disciples. Son corps fut porté trois jours après, avec beaucoup de solennité, à Antioche, au monastère de saint Siméon, et mis dans un tombeau que ses religieux avaient construit au côté droit de sa colonne, où son historien affirme qu'il se fit plusieurs miracles ; et de là on le transféra dans un oratoire que l'on bâtit expressément, et où les miracles continuèrent.

## NOTE SUR LA VIE MONASTIQUE AU VI[e] SIÈCLE.

Avant de parler des solitaires de l'Asie-Mineure et des provinces voisines, parmi lesquels nous rencontrerons quelques-uns des plus grands noms de l'histoire religieuse, notamment ceux de saint Basile et de saint Grégoire de Nazianze, nous devons revenir sur nos pas et montrer quel était au VI[e] siècle et au commencement du VII[e], du temps de saint Jean Climaque et de saint Jean Mosch, l'état des monastères d'Égypte, de Syrie et de Palestine.

De la fin du IV[e] siècle à la fin du VI[e], l'histoire monastique, malgré quelques beaux exemples, est, dans son ensemble, plus propre à exciter la douleur qu'à édifier.

L'erreur grossière des anthropomorphites ou de ceux qui croient que Dieu est corporel, avait séduit, ainsi que nous l'avons rapporté en son lieu, quelques solitaires; d'autres avaient donné dans les erreurs d'Origène. Les premiers indices de ces fâcheuses tendances devaient plus tard être douloureusement confirmés. Les hérésies s'introduisirent parmi les solitaires et changèrent presque toute la face de ces déserts sanctifiés par un si grand nombre de fidèles serviteurs de Dieu. Tant que saint Cyrille gouverna l'église d'Alexandrie (412-444), il sut en préserver les moines de la Thébaïde et des autres solitudes, de l'hérésie de Nestorius, qu'il avait si vigoureusement et si solidement combattue. Après sa mort, Dioscore son successeur, se déclara l'ardent défenseur d'Eutichès et gagna à cette hérésie un grand nombre de solitaires.

On commença dès lors de voir l'entier accomplissement des célèbres prédictions de saint Macaire et de quelques autres Pères, sur le sort des solitaires de ces provinces. Nous avons rapporté ailleurs ces prédictions. Il suffira de dire ici quelques mots sur ce sujet.

Les Pères étant assemblés un jour et s'entretenant de ce qui devait arriver dans la suite du temps aux religieux, on demanda à l'abbé Cyrion ou Isquirion ce qu'il en pensait. Il répondit : « A la vérité nous tâchons à présent d'être fidèles à Dieu ; mais il en viendra après nous qui, tendant à lui d'une certaine façon, le feront avec tant de lâcheté qu'ils ne lui seront fidèles qu'à demi. Après ceux-là l'iniquité prévaudra si fort, que la charité sera éteinte dans un grand nombre. La contagion sera très-dangereuse, et ceux qui, dans ce temps de séduction, auront le bonheur de soutenir l'épreuve et de demeurer fidèles, seront meilleurs que nous et que nos pères. »

Le Seigneur se réserva, en effet, parmi les solitaires, un grand nombre de serviteurs qui gardèrent leur foi et l'observance régulière au milieu des persécutions qu'ils eurent à souffrir de la part des origénistes, des eutychiens et des acéphales. Ils ne furent pas toujours sans appui. Si, après la mort de saint Cyrille, plusieurs patriarches déshonorèrent, par leur impiété, le siége d'Alexandrie, comme Dioscore, Timothée Élure, Pierre Monge, il y eut aussi de bons évêques qui s'efforcèrent de remédier au mal et de ramener au sein de l'Église la partie de leur troupeau qui s'était égarée.

Tandis que la vie monastique s'affaiblissait en Orient, elle se développait en Occident.

« La règle des moines égyptiens fut apportée en Provence au commencement du V^e siècle par saint Honorat et saint Cassien, qui fondèrent l'un à Lérins, l'autre à Marseille, deux monastères d'où sortirent de savants apôtres de la foi chrétienne et de la vie cénobitique, entre autres saint Patrick, premier fondateur des colonies monastiques de l'Irlande. Les associations religieuses suivirent en Occident des règles différentes jusqu'au moment où l'ordre des bénédictins soumit tous les monastères latins à sa discipline. Cet ordre fameux doit son origine à saint Benoît de Nursia, qui, en 529, établit sur le Mont-Cassin une société de

énobites, destinée à devenir le chef-lieu d'une immense con-
grégation. La règle donnée par saint Benoît à ses moines prescrivait le travail et l'étude, et les soumettait aux trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance. Approuvée par saint Grégoire le Grand en 595, elle se répandit rapidement dans toutes les provinces de l'Église latine. D'importants services rendus par les bénédictins à la religion, à l'humanité et aux lettres, recommandèrent ces religieux à la vénération des fidèles. Les monastères devinrent des séminaires de prédicateurs qui allaient porter la foi aux barbares, et reculer, avec elle et par elle, les limites de la civilisation. Les forêts et les landes les plus stériles furent défrichées par les moines et converties en riches campagnes. Enfin, c'est par leurs soins que furent transcrits et conservés les chefs-d'œuvre de l'antiquité grecque et latine [1]. »

Ce développement de la vie religieuse concordait avec l'organisation politique de l'Occident. D'autre part, l'empire d'Orient, tout en jetant encore de l'éclat, surtout au loin, déclinait chaque jour davantage. La foi s'y perdait dans les hérésies et tout s'affaiblissait en même temps que la foi.

Les eutychiens, dont l'erreur plus ou moins mitigée avait été si obstinément reproduite, reprit une force nouvelle dans la seconde moitié du VI[e] siècle, particulièrement en Arménie et en Mésopotamie par la propagande de Jacob Zanzale, moine syrien, élevé à l'évêché d'Edesse par les eutychiens en 541. Les nouveaux sectaires furent appelés jacobites.

L'hérésie des trithéistes, qui, admettant dans la sainte Trinité trois natures particulières, outre la nature commune, admettent nécessairement trois dieux, fut prêchée par Jean Philoponus, d'Alexandrie, vers 540. Cet hérésiarque eut un assez grand nombre de partisans.

Les agnoètes (c'est-à-dire *ignorants*) eurent pour fondateur le diacre Ahémistius, d'Alexandrie. Ces sectaires, sortis presque

[1] L'abbé J.-E. Darras, *Histoire générale de l'Église*, t. II.

tous de la secte des monophysites, prétendaient que le Christ avait ignoré différentes choses, bien qu'il n'y eût chez lui, disaient-ils, qu'une nature, par le mélange de la nature divine et de la nature humaine. Cette secte dura jusqu'au VIII[e] siècle.

Revenons à la Thébaïde, où nous trouverons encore de beaux exemples à citer.

---

## D'UN MONASTÈRE D'ÉGYPTE, VISITÉ PAR SAINT JEAN CLIMAQUE [1].

Les monastères d'Égypte étaient dans un état si déplorable, que saint Fulgence, alors abbé d'un monastère d'Afrique, ayant lu les œuvres de Cassien et les *Vies des Pères de ces déserts*, et désirant d'y aller dans l'espérance d'y découvrir des successeurs des vertus de ces grands hommes, il en fut détourné par saint Eulale, évêque de Syracuse, qui lui représenta le mauvais état de l'église d'Alexandrie, qui n'avait point alors de communion avec le Siége de saint Pierre.

Nous passons donc ces temps malheureux pour venir à celui de saint Euloge, qui monta sur le siége d'Alexandrie vers l'an 580. Ce Saint avait été ordonné prêtre à Antioche et avait gouverné un monastère que l'empereur Justinien avait bâti en l'honneur de la très-sainte Mère de Dieu. Étant venu à Constantinople il y acquit l'amitié de saint Grégoire le Grand, qui s'y trouvait alors en qualité de légat du pape Pélage. Leur liaison fut étroite, et ils conservèrent depuis ce temps-là une grande correspondance, comme il paraît par plusieurs lettres de saint Grégoire. Ce saint prélat travailla beaucoup pour l'Église. Il tint un concile en 588 pour la conversion des Samaritains ; et il écrivit contre divers hérétiques, et mourut enfin comblé de mérites vers l'an 608.

[1] *Vit. PP.*, saint Jean Climaque, Photius, Surius, les Bollandistes.

De son temps saint Jean Climaque, qui fleurissait au désert de Sina, avait fait le voyage d'Égypte. Il parle, dans le quatrième degré de son *Échelle sainte*, d'un célèbre monastère situé près d'Alexandrie et habité par des religieux parfaits. Nous allons rapporter ce qu'il en dit, comme un des monuments des plus édifiants que nous ayons de l'état monastique, et comme une preuve convaincante que, malgré les désordres que l'hérésie avait causés dans ces provinces, il y avait toujours eu des monastères qui s'étaient maintenus dans l'intégrité de la foi et la pureté de l'observance régulière.

La communauté de ce saint monastère était composée de trois cent trente religieux. Le supérieur qui la gouvernait était un homme d'une sagesse éminente, et qui avait un zèle admirable pour la sanctification de ses religieux. Il n'épargnait pour cela ni les exhortations puissantes, ni les corrections, ni les épreuves. Sa principale attention était de les conserver dans une union étroite. Il les formait aussi à une obéissance aveugle ; il les écoutait charitablement dans leurs doutes, leurs tentations et leurs peines ; il veillait sur leurs moindres actions pour redresser ce qui s'y glissait d'imparfait ; il éprouvait leur vertu pour la rendre plus solide et plus pure ; enfin, il fournissait aux pécheurs qui voulaient se convertir, les moyens de se réconcilier avec Dieu ; à ceux qui entraient dans la voie de la pénitence, les moyens de réparer leurs crimes ; à ceux qui tombaient, les moyens de se relever ; à ceux qui se soutenaient dans le bien, les moyens de s'avancer ; et à ceux qui étaient dans les progrès, les moyens de devenir parfaits. Tel était le supérieur de ce monastère ; telle était la sagesse de son gouvernement ; et saint Jean Climaque n'en parle que dans des transports d'admiration dans sa *Lettre au Pasteur*.

Écoutons là-dessus ce saint docteur qui parle en témoin oculaire : « Étant allé un jour, dit-il, dans le monastère d'un excellent juge et d'un charitable pasteur, j'ai vu plusieurs choses dignes

d'admiration et de mémoire, tant en lui qu'en ce célèbre troupeau. J'ai demeuré assez de temps avec eux, m'informant avec soin de leur conduite et de leur discipline, et ne pouvant assez admirer comment ces créatures terrestres imitaient si parfaitement les célestes. Tout le temps de ma vie ne me suffirait pas pour rapporter les vertus et les actions de ces bienheureux solitaires.

« Ils étaient liés ensemble par la chaîne indissoluble de l'amitié chrétienne ; mais leur affection était exempte de toute liberté indiscrète dans les paroles et de tous entretiens vains et inutiles. Chacun s'observait pour ne rien laisser échapper qui pût blesser la conscience de ses frères. Ils avaient concerté entre eux quelques saintes pratiques pour s'aider les uns les autres à se corriger de leurs défauts et à s'avancer dans la vertu.

« Si quelqu'un, en l'absence de l'abbé, commençait un discours au désavantage du prochain, ou le condamnait par un jugement téméraire, ou tenait des propos contre les règles de la gravité religieuse, ou même simplement inutiles, un autre l'en avertissait par quelque signe secret, sans que personne s'en aperçût, et le retenait ainsi dans son devoir. Que si ce frère n'entendait pas le signe de celui qui le reprenait, celui-ci se prosternait en terre devant lui pour le lui faire entendre, et ensuite se retirait.

« Il se prosternait de même, lorsqu'en passant par quelque endroit du monastère, il s'apercevait que des frères entraient ensemble en quelque petite contestation, afin d'adoucir leur esprit par son humiliation extérieure, et de dissiper par là les premiers mouvements de la colère.

« S'ils venaient à découvrir qu'un frère eût de l'aversion pour un autre, l'abbé en était aussitôt averti, et il prenait soin de les réconcilier ensemble avant que le soleil se couchât, ou bien il envoyait le coupable dans un monastère séparé de celui-là pour y faire pénitence de son animosité. Quant à ceux que les remontrances du supérieur ou l'humiliation ne pouvaient fléchir, l'abbé

leur défendait de rien manger avant la réconciliation, ou bien s'ils continuaient à s'obstiner, on les chassait du monastère. Il en chassa un de la sorte qui avait osé parler injurieusement d'un autre frère en présence de son supérieur, disant qu'il ne fallait pas souffrir deux démons dans le monastère, l'un visible, et l'autre invisible.

« Leurs entretiens ordinaires roulaient sur des sujets d'édification, principalement sur ceux qui excitaient plus puissamment en eux des sentiments de contrition, de mortification et de détachement de la vie, tels qu'étaient la pensée de la mort et du jugement dernier.

« Ils s'avertissaient charitablement par leurs signes secrets, soit à table ou lorsqu'ils se rencontraient, pour réveiller entre eux l'esprit de prière. Si quelqu'un d'eux commettait une faute, plusieurs venaient se présenter à lui pour le prier de permettre qu'ils partageassent avec lui l'avantage de la correction et de la pénitence qu'il devait recevoir de leur abbé.

« Cet excellent abbé tenait son chapitre régulièrement après la prière du soir, et se mettait pour cela sur un siége qui n'était, dans sa forme extérieure, qu'un entrelacement de quelques branches d'osier; mais qui, selon sa forme intérieure et invisible, était un assemblage et un mélange de tous les dons de grâces et de toutes les vertus, et les religieux se rangeaient autour de lui, ainsi qu'un essaim de sages abeilles, et écoutaient ses paroles comme les paroles de Dieu même.

« C'est là que cet abbé exerçait en même temps la justice et la charité dans les ordres qu'il donnait et dans les pénitences qu'il imposait. Il ordonnait à l'un de réciter cinquante psaumes avant que de se coucher, à l'autre trente, à un autre cent, à un autre de faire autant de génuflexions, et à un autre de dormir assis. Il commandait aussi à l'un de lire, et à l'autre de faire oraison durant un espace de temps qu'il lui limitait.

« Il établissait deux d'entre les frères pour avoir l'œil sur les

actions des autres et pour observer, durant le jour, ceux qui cau seraient ensemble ou qui demeureraient oisifs, pour les avertir de leurs devoirs; et, durant la nuit, ceux qui feraient des veilles irrégulières et indiscrètes, pour y donner ordre.

« Il étendait ses soins jusqu'à régler la nourriture que chacun devait prendre; car elle était différente, selon le besoin de chaque religieux. Ainsi, il faisait donner une nourriture plus forte à ceux dont le corps était plus faible, et une plus faible à ceux qui avaient le corps plus vigoureux; et ce qui était admirable, c'est qu'ils exécutaient fidèlement ses ordres, sans qu'on entendît le moindre murmure, et comme si Dieu le leur eût donné de sa propre bouche.

« Ce supérieur, d'une conduite pleine de prudence et d'une charité douce et condescendante, et qu'on pouvait nommer avec justice le père des pères et le docteur des docteurs, était comblé de joies et de consolations célestes du progrès de ses religieux. Il examinait avec attention les dispositions de chacun d'eux, et il traitait avec plus de sévérité que les autres, ceux en qui il voyait un très-ardent désir de se sanctifier, pour leur donner par ces épreuves de plus grands moyens de s'avancer; et lorsqu'il en voyait d'autres qui étaient encore, ou attachés à leur volonté propre, ou à quelque autre chose, il les privait de telle sorte de ce qu'ils aimaient, qu'ils cachaient depuis avec un soin particulier, en toutes rencontres, leurs affections et leurs passions, se tenant en tout dans une grande indifférence et dans un entier dégagement de cœur.

« Il avait aussi accoutumé de dire qu'il valait mieux mettre un religieux hors du monastère, que de lui permettre d'y rester pour y faire sa volonté, parce qu'il arrive souvent que le supérieur qui chasse les religieux superbes les rend, par cette humiliation, plus modestes et plus humbles, et leur apprend à renoncer entièrement à leur propre volonté, au lieu que celui qui les souffre par une charité fausse et une condescendance trompeuse, donne

sujet à ces pauvres malheureux de le maudire et de le détester au moment où ils sortent de ce monde, comme les ayant perdus par sa cruelle indulgence, au lieu de les sauver par une charitable sévérité. »

Nous devons remarquer ici en passant que quand on chassait quelque religieux hors du monastère, ce n'était pas pour lui en fermer l'entrée pour toujours et pour le mettre entièrement hors de la religion ; mais ce religieux se tenait alors à la porte de la maison dans un état de suppliant, s'humiliant devant tous ceux qui entraient ou qui sortaient, pour obtenir de son abbé, par leur entremise, d'y être reçu de nouveau ; et souvent on l'y laissait plusieurs années, selon que l'abbé le jugeait à propos pour son amendement, ou pour sa perfection, ou pour la plus grande édification des autres frères.

Le supérieur imposait aussi cette pénitence pour des fautes moins considérables, ayant égard à la vertu de ceux qui manquaient, et profitant de leur soumission pour mieux les purifier par l'humiliation. Saint Jean Climaque en donne cet exemple : « Ce saint pasteur, dit-il, ayant remarqué quelques frères qui, durant l'office, où j'ai assisté plusieurs fois, s'étaient entretenus ensemble, il leur ordonna de se tenir durant toute une semaine à la porte de l'église, et de se prosterner en terre, selon la forme des pénitents, devant tous ceux qui entreraient et qui sortiraient, quoiqu'ils fussent clercs et même prêtres. » Nous verrons bientôt d'autres exemples de la charitable sévérité de ce supérieur, qui sont dignes d'admiration. Mais ce qui prouve combien il était éclairé de l'esprit de Dieu dans son gouvernement, c'est le fruit qui en résultait pour l'observance régulière et pour la perfection de ses religieux.

« Cette discipline si exacte et si louable qu'ils pratiquaient, dit saint Jean Climaque, ne leur était pas stérile et infructueuse; elle produisait de grands fruits et qui paraissaient aux yeux de tout le monde. On voyait plusieurs de ces Saints qui excellaient

et dans l'action et dans la contemplation, et qui étaient également discrets et humbles. Un spectacle bien touchant et qui inspirait en même temps la révérence et la crainte, était de voir des vieillards en qui reluisait une majesté digne de respect, qui accouraient comme des enfants pour recevoir les ordres du supérieur, et qui mettaient leur plus grande gloire dans leur soumission et leur humilité. J'y vis des hommes qui avaient passé cinquante ans dans cette obéissance, et qui m'avouèrent, les uns qu'ils s'étaient délivrés, par la pratique du renoncement et de l'humiliation, du combat de plusieurs tentations, et les autres, qu'ils avaient acquis une insensibilité dans les injures et dans les offenses.

« J'en ai vu d'autres parmi ces hommes dignes d'une éternelle mémoire, qui, étant tout blancs de vieillesse et ayant des visages d'anges, avaient acquis par leurs travaux et par le secours de Dieu, une très-parfaite innocence et une très-sage simplicité, qui n'avaient rien de cet affaiblissement de la raison et de cette légèreté puérile qui fait qu'on méprise les vieillards du monde. On ne voyait en eux au dehors qu'une extrême douceur, une bonté merveilleuse et une agréable gaieté, sans qu'il y eût rien de feint, ni d'étudié, ni de fardé, soit dans leurs paroles, soit dans leurs mœurs; ce qui ne se trouve pas en beaucoup d'autres. Et pour ce qui concernait le dedans de l'âme, ils ne soupiraient d'une part qu'après Dieu et après leur supérieur, comme de petits enfants simples et innocents qui regardaient amoureusement leur père, et d'autre part ils tournaient l'œil de leur âme avec un regard rude et audacieux sur les démons et sur les vices. »

« Je demandai, continue saint Jean Climaque, à l'un des plus vertueux de ces Pères, comment l'obéissance a pour compagne l'humilité. Il me répondit : « Quand celui qui est également obéissant et reconnaissant envers son directeur ressusciterait des morts; quand il aurait le don des larmes; quand il serait délivré de tout le trouble que cause la guerre des tentations et des pas-

sions, il attribuerait tout à la prière de son père spirituel, et ainsi il demeurerait exempt de toute présomption; car, comment s'enflerait-il de vanité pour une chose qu'il déclare lui-même n'avoir faite que par le secours de son père, et non par sa propre force? »

« Ayant remarqué aussi un jour qu'un des frères était plus attentif durant le chant des psaumes que les autres; qu'il paraissait avoir un sentiment de dévotion extraordinaire, et surtout que, lorsque l'on commençait l'office, il semblait, par ses gestes et par les signes qu'on voyait en son visage, qu'il parlait à quelques personnes, je le suppliai de me découvrir la raison de cette pratique, et il me dit : « Mon Père, j'ai accoutumé, lorsque l'office commence, de recueillir toutes mes pensées et toutes les puissances de mon âme, et de les rappeler toutes ensemble en leur criant : *Venez toutes adorer Jésus-Christ notre Roi et notre Dieu* Psal 96
*et vous prosterner en sa présence.* »

« Ayant encore observé curieusement les actions de celui qui avait soin du réfectoire, je vis qu'il avait de petites tablettes pendues à la ceinture, et j'appris qu'il y écrivait chaque jour les pensées qui lui venaient dans l'esprit, pour en rendre compte ensuite à l'abbé; ce qu'il faisait par son ordre ainsi que plusieurs autres.

« Je ne veux pas cacher non plus la vertu singulière du cuisinier de cette maison. Lorsque je l'eus vu conserver dans les occupations et le service de sa cuisine un perpétuel recueillement et verser de continuelles larmes, je le priai de me dire comment il avait obtenu de Dieu une telle grâce. Il me répondit : « Je n'ai jamais cru rendre service aux hommes, mais à Dieu; et comme je me suis condamné moi-même et jugé indigne d'aucun repos, ce feu que je vois devant mes yeux me remet sans cesse dans la pensée les flammes éternelles de l'enfer. »

Saint Jean Climaque rapporte aussi l'entretien qu'il eut avec un de ces religieux, qu'il serait trop long de mettre ici. Il roule principalement sur la nécessité de se combattre soi-même et de

se renoncer ; d'embrasser avec courage et générosité la patience qui souffre tout, l'humilité qui se met au-dessous de tous, et la charité qui nous unit à tous par ses liens comme de véritables disciples de Jésus-Christ. On y remarque ces belles paroles : « Ayez la croix dans le cœur et enchâssez-y tellement votre esprit, comme on enchâsse une enclume dans un bois, qu'il résiste à tous les coups de la tentation, de la tribulation, de l'humiliation, sans en être jamais ni brisé ni même ébranlé. »

Enfin, il dit qu'ayant prié quelques-uns de ces vieillards de lui dire leur sentiment touchant la vie des anachorètes, ils lui répondirent avec un air de contentement : « Mon Père, étant grossiers et matériels comme nous sommes, nous avons aussi embrassé une vie plus grossière, ayant jugé que nous devions nous contenter d'entreprendre une guerre proportionnée à notre faiblesse, et considéré qu'il nous valait mieux combattre seulement contre des hommes qui s'emportent et s'aigrissent quelquefois, et puis se repentent de s'être emportés, que contre les démons qui sont toujours enragés contre nous, et toujours armés pour nous combattre. »

Mais comme l'excellent abbé qui gouvernait si sagement ce monastère, voulait pourvoir à l'attrait et aux besoins de tous ses religieux, et leur en fournir les moyens à chacun selon leurs dispositions particulières, il avait bâti une laure pour ceux qui, étant arrivés à une haute perfection, pouvaient pratiquer la vie des anachorètes, et un monastère de pénitence pour ceux qui avaient eu le malheur de s'éloigner par quelque faute considérable, de la sainteté de leur profession. Nous parlerons bientôt de ce monastère. Saint Jean Climaque parle de la laure en ces termes :

« Le supérieur, dit-il, avait encore sous lui une laure, c'est-à-dire, un certain nombre de cellules qui étaient dans le désert et éloignées les unes des autres, dans lesquelles il envoyait de son monastère ceux de ses religieux qui étaient parvenus à une vertu assez sublime pour vivre saintement dans la solitude. »

## DE QUELQUES SOLITAIRES

### CONNUS DE SAINT JEAN CLIMAQUE [1].

Saint Jean Climaque ne s'est pas contenté de traiter en général de l'observance et des vertus du célèbre monastère dont nous venons de parler, il a confirmé l'édifiante relation qu'il en a donnée par quelques exemples, qui font voir l'esprit de sagesse et de discernement du supérieur qui le conduisait, et l'éminente vertu de ceux qui vivaient sous sa conduite.

Le premier exemple qu'il rapporte est celui de la conversion d'un insigne voleur. Il était présent et fut témoin de tout ce qui se passa dans cette occasion. Cet homme s'étant présenté pour être reçu dans ce monastère, l'abbé lui ordonna d'abord de demeurer dans un plein repos durant sept jours, pour considérer à loisir la vie qu'on pratiquait dans la maison. Après ce temps il l'appela en particulier et lui demanda s'il était dans la volonté de demeurer avec eux ; et voyant par sa réponse qu'il le désirait sincèrement, il lui dit de lui déclarer tous les crimes qu'il avait commis jusqu'alors ; ce qu'il fit aussitôt. Ensuite pour l'éprouver et le purifier davantage, il lui dit : « Je désire que vous les confessiez publiquement en présence de tous les frères. » Et le pénitent, qui avait conçu un très-vif regret de ses péchés, lui répondit que non-seulement il était prêt à cela, mais qu'il en ferait aussi, s'il le lui ordonnait, la confession publique au milieu de la ville d'Alexandrie.

L'intention de l'abbé, comme il le dit ensuite à saint Jean Climaque, était premièrement de délivrer ce pécheur de la honte future et éternelle, par celle qu'il recevrait en s'accusant publi-

[1] Saint Jean Climaque.

quement devant les religieux; et en second lieu pour servir d'exemple aux autres. « Ainsi, dit saint Jean Climaque, ce saint pasteur assembla tous les frères dans l'église un jour de dimanche, et durant la célébration des divins mystères, après qu'on eut achevé l'Évangile, il fit venir ce criminel, qui était devenu innocent, étant conduit par des frères, dont les uns le tiraient avec une corde, et les autres le frappaient doucement. Il était revêtu d'un sac fait de poil de bêtes, avait la tête couverte de cendres et les mains liées derrière le dos.

« Ce spectacle surprit tous les assistants, qui, n'ayant pas été prévenus, et ignorant ce que c'était, éclatèrent d'abord en cris et en gémissements; et lorsqu'on l'eut conduit à la porte de l'église, le supérieur lui cria à haute voix : « Demeurez là, vous n'êtes pas digne d'entrer ici. » Cette parole, sortie de la bouche de ce pasteur, qui était dans un lieu sacré, le frappa d'une telle terreur, qu'il crut avoir entendu le bruit d'un coup de tonnerre plutôt que la voix d'un homme, ainsi qu'il l'assurait depuis. Il se jeta aussitôt le visage contre terre tout tremblant et saisi de crainte et d'horreur, et arrosa le pavé de ses larmes.

« Alors le supérieur, qui ne recherchait en cette action, comme un charitable médecin, que le salut de ce pénitent, et de présenter aux autres un modèle d'une efficace et sincère humilité, lui ordonna de déclarer en détail et en présence des assistants, toutes les fautes qu'il avait commises; ce qu'il fit en frissonnant lui-même d'horreur de ses crimes, et en causant un étonnement général à tous ceux qui entendirent une vie si horrible. »

Aussi après une si humiliante confession, l'abbé ne fit plus difficulté de l'admettre au nombre des frères. Il ordonna qu'on lui coupât les cheveux sur-le-champ et qu'on le revêtît de l'habit monastique. Outre la preuve que ce pénitent venait de donner de la sincérité de sa conversion, Dieu la révéla à un des religieux qui étaient présents, qui assura saint Jean Climaque qu'il avait vu un homme d'un aspect terrible, qui tenait d'une main un papier

écrit et de l'autre une plume, avec laquelle il effaçait chaque péché qui était écrit dans ce papier, à mesure que ce pénitent couché par terre le confessait.

Le second exemple que saint Jean Climaque rapporte est celui d'un nommé Isidore. Il était homme de condition et avait été un des magistrats d'Alexandrie. Dieu lui fit la grâce de renoncer au monde, et il vint se présenter à l'abbé pour embrasser la vie solitaire. Ce saint pasteur voulut l'éprouver auparavant ; ce qu'il fit par une humiliation longue et éclatante, mais qui fut la consommation de sa vertu. Il lui dit donc : « Si vous avez pris une ferme résolution de porter le joug de Jésus-Christ, je désire que vous vous exerciez avant toutes choses dans l'obéissance. » A quoi Isidore répondit : « Mon très-saint Père, je me donne à vous pour vous être aussi soumis que le fer l'est au forgeron. » Sur cette réponse le supérieur le mit à l'épreuve comme on met le fer sur l'enclume, et lui dit : « Je vous ordonne, mon cher frère, de vous tenir à la porte du monastère, et de vous mettre à genoux devant tous ceux entreront et qui sortiront, et de leur dire : « Mon Père, je vous supplie de prier pour moi, parce que mon âme est malade d'épilepsie. » Isidore obéit à cet ordre comme ange obéit à Dieu, et passa sept ans dans cet humiliant exercice. Ce ne fut pas sans souffrir beaucoup dans la première année ; car saint Jean Climaque lui ayant demandé quelles avaient été les dispositions de son âme pendant ce temps-là, il lui répondit que durant la première année il se représentait qu'il avait été vendu et fait esclave pour ses péchés ; ce qui lui causait une étrange amertume de cœur, et qu'il se faisait une extrême violence jusqu'à jeter quelquefois du sang lorsqu'il se prosternait aux pieds des frères pour accomplir sa pénitence. « Mais, ajoutait-il, après cette première année je le faisais sans en ressentir la moindre tristesse et la moindre peine, espérant que Dieu récompenserait ma patience. Et après que la seconde année fut passée, je m'estimai toujours indigne de demeurer dans le mo-

nastère et de jouir de la vue et de l'entretien des religieux ; d'être admis à la participation des saints mystères, et de regarder en face qui que ce fût. C'est pourquoi, tenant mes yeux baissés vers la terre, et mon esprit encore plus rabaissé, je conjurais ceux qui entraient et qui sortaient, de prier pour moi.

Cet humble pénitent ayant donc, comme nous l'avons dit, persévéré durant sept ans dans ce laborieux exercice de patience, le supérieur, qui comprit par ses dispositions qu'il était parvenu à une profonde humilité et à une très-vive componction, voulut enfin le mettre au nombre des frères comme en étant très-digne, et même qu'il reçut les ordres sacrés. « Mais, dit saint Jean Climaque, il le fit instamment prier, et par d'autres et par moi-même, de lui permettre d'achever sa course dans ce même lieu et dans ce même exercice, ayant marqué en quelque sorte, et fait connaître, quoiqu'obscurément, par cette parole, que la fin de ses combats approchait, et que Dieu le voulait appeler à lui. »

En effet, l'abbé lui ayant permis de demeurer dans cet état, pour répondre aux desseins de Dieu, qui lui avait donné cet attrait pour l'humiliation et la patience, ce fervent pénitent consomma sa course par une heureuse mort, qui arriva dix jours après. Son long séjour à la porte du monastère lui avait fait contracter une sainte union avec le portier, et il lui avait dit un peu avant qu'il quittât la terre, que s'il avait quelque faveur auprès de Dieu, ils seraient bientôt joints ensemble dans le ciel pour ne plus se séparer. Le terme ne fut pas long ; car sept jours après sa mort ce bienheureux portier le suivit : « Dieu voulant rendre, dit saint Jean Climaque, un témoignage assuré de l'obéissance d'Isidore, qui lui avait fait souffrir sans honte un rabaissement si honteux, et de son humilité, qui l'avait rendu imitateur de celle du Fils de Dieu. »

Le même Saint nous a fait connaître encore la profonde humilité d'un vénérable vieillard de ce monastère, appelé Laurent, par un trait des plus édifiants. « Étant assis à table, dit ce Saint,

'abbé me dit à l'oreille qu'il voulait me faire voir une sagesse toute céleste dans une extrême vieillesse ; et en même temps il appela un bon père, nommé Laurent, qui était à la seconde table. Il vint aussitôt, et s'étant mis à genoux devant son supérieur, il reçut sa bénédiction, puis s'étant levé, l'abbé ne lui dit pas un seul mot, et le laissa debout près de la table sans manger. C'était au commencement du dîner ; de sorte qu'il demeura en cet état plus d'une heure, ce qui me causait une telle confusion que je n'osais arrêter mes yeux sur lui. Après qu'il fut resté en cette posture jusqu'à la fin du repas, l'abbé lui commanda d'aller trouver Isidore, celui dont nous avons déjà parlé, et de lui dire ce commencement du psaume 29 : *J'ai attendu longtemps le Seigneur, et je ne me suis point lassé de l'attendre.* »

Ce parfait religieux était tout blanc de vieillesse et avait quatre-vingts ans; il en avait passé environ quarante-huit dans ce monastère, et était le second prêtre de cette église. Saint Jean Climaque l'ayant pris en particulier le pria de lui dire à quoi il pensait lorsqu'il était ainsi debout auprès de la table ; et il lui répondit, qu'il regardait son supérieur comme l'image de Jésus-Christ ; qu'il n'estimait pas avoir reçu son commandement comme de la part d'un homme, mais comme de la part de Dieu même ; et qu'alors il ne lui semblait pas qu'il fût devant la table des hommes, mais devant l'autel de Dieu à qui il offrait ses prières ; que la confiance et l'amour qu'il avait pour son abbé l'avaient empêché de concevoir aucune pensée contre son ordre, et qu'il avait éprouvé que plus on s'abandonne soi-même volontairement à la simplicité et à l'innocence, moins le démon trouvait d'entrée dans l'âme.

L'économe ou cellerier de ce monastère édifia merveilleusement saint Jean Climaque par sa patience et son humilité. C'était un religieux d'une sagesse peu commune et d'une douceur encore plus rare. Il était entré jeune dans le monastère, où on lui avait donné le soin de garder les bestiaux. Dans ce temps-là il tomba dans une faute pernicieuse à son âme, comme il disait depuis à

saint Jean Climaque; mais comme il avait l'humilité de manifester toujours à son supérieur toutes celles qu'il commettait, il ne manqua pas de lui aller déclarer celle-ci; et son supérieur connaissant le regret qu'il en avait, le consola et le remit de la grande crainte dont il était pénétré, en lui inspirant une plus grande confiance en Dieu. En effet, ayant écouté cette parole de la bouche de son supérieur avec une ardente foi, il reçut en peu de jours une assurance de la guérison de son âme, ce qui le fit courir depuis dans la voie de Dieu avec joie et tremblement.

L'abbé voulant que l'exemple de son humilité servît aux autres, le reprit un jour avec beaucoup de sévérité et de colère en apparence, sans en avoir aucun sujet véritable, et ordonna qu'on le chassât de l'église. Saint Jean Climaque, qui se trouvait présent, prit l'abbé à part, et lui représenta que ce religieux était très-innocent de la faute qu'il lui reprochait; mais cet admirable supérieur lui répondit qu'il savait qu'il n'avait point failli; mais que comme ce serait une dureté condamnable dans un père s'il ôtait le pain de la bouche de son enfant pressé de la faim, c'était aussi une mauvaise conduite à un supérieur de ne pas procurer à celui qui lui est soumis, de nouvelles couronnes par différentes humiliations, autant qu'il le juge capable de les souffrir. Car d'une part, le supérieur se prive d'une récompense que mérite une répréhension charitable et judicieuse; de l'autre, il prive les autres frères du fruit du bon exemple que leur donne celui qui reçoit bien la répréhension; et enfin, ce qui est encore plus de conséquence, c'est qu'il arrive souvent que ceux qui paraissent les plus patients dans les travaux, n'étant point exercés durant longtemps, ni repris et humiliés par leur supérieur qui les regarde comme fort vertueux, ils perdent peu à peu leur douceur et leur patience.

« Lorsque j'étais dans cette sainte maison, continue saint Jean Climaque, je considérais avec étonnement la foi, la patience et la vertu invincible avec laquelle les jeunes religieux souffraient

d'être repris, d'être chassés de la compagnie de leurs frères par le supérieur, et par d'autres même qui étaient beaucoup au-dessous de lui. Il y en avait un, nommé Abbacyre, qui avait passé quinze ans dans ce monastère, et qui était maltraité presque de tous (c'était par l'ordre de l'abbé). » Ceux qui servaient au réfectoire le chassaient quelquefois de la table, parce que de son naturel il était un peu trop libre à parler, et il arrivait même souvent qu'on l'envoyait coucher sans souper; mais il recevait ces mauvais traitements avec tant de patience, que saint Jean Climaque lui ayant demandé d'où vient qu'on le traitait ainsi, il lui dit que lorsqu'il entra dans le monastère on l'avertit qu'on éprouvait pendant trente ans ceux qui renonçaient au siècle; que ce qu'on lui faisait ne venait pas d'un esprit de rudesse, mais d'une véritable charité, par laquelle on voulait lui faire accomplir fidèlement les devoirs de la vie religieuse; et qu'enfin, c'était avec raison qu'on éprouvait les religieux, puisque l'or n'acquiert point sa perfection, qu'il n'ait été éprouvé par le feu.

« Ce bienheureux Abbacyre, ajoute saint Jean Climaque, ayant vécu deux ans dans ce monastère depuis que j'y vins, s'en alla à Dieu; et, étant sur le point de rendre l'esprit, il dit ces paroles aux Pères : « Je rends grâces à Dieu et à vous de ce que vous m'avez tenté et éprouvé de telle sorte pour mon salut, qu'il y a déjà dix-sept ans que je suis demeuré libre des épreuves et des tentations des démons. » Ce qui porta le supérieur, en juge équitable des vertus de ses disciples, à le juger digne d'être enterré comme un confesseur auprès des saints Pères, dont les corps reposent dans ce monastère.

« J'offenserais tous ceux qui ont de l'amour et du zèle pour les vertus excellentes, dit encore saint Jean Climaque, si j'ensevelissais dans le silence les saints exercices et les combats mémorables de Macédone, qui était le premier des diacres de ce monastère. »

Ce serviteur de Dieu ayant prié son supérieur, deux jours avant

la fête de la Théophanie (c'est l'Épiphanie), de lui permettre d'aller à Alexandrie pour quelque affaire particulière, promettant de revenir promptement pour préparer tout ce qui était nécessaire pour la fête ; le démon, ennemi de la vertu des Saints, mit tant d'obstacles à son retour, qu'il ne put arriver que le lendemain de la fête.

L'abbé le suspendit de sa charge de diacre, et le mit au rang des derniers novices. Macédone se soumit à cette pénitence avec une douceur et une patience édifiante. Il y passa quelques jours, après quoi l'abbé le remit dans l'exercice de sa charge ; mais, le lendemain, cet humble religieux vint le prier de le laisser rentrer de nouveau dans sa pénitence, donnant pour raison qu'il avait commis une grande faute à Alexandrie (c'était son retardement), ce que l'abbé lui accorda. Ainsi, on voyait au rang des novices, un religieux, respectable par sa vieillesse et par son ordre, qui conjurait sincèrement tous les frères de prier Dieu qu'il lui pardonnât sa désobéissance.

Saint Jean Climaque, toujours attentif à profiter des exemples de vertu qu'il voyait sous ses yeux dans ce saint monastère, voulut savoir de ce saint religieux ce qui l'avait porté avec tant d'ardeur à rentrer dans cette humiliation ; et il lui répondit qu'il ne s'était jamais trouvé moins attaqué des troubles que cause la tentation, ni plus sensiblement touché des douceurs de la lumière divine.

Le même Saint parle encore d'un vieillard de ce monastère, qui donna même après sa mort des preuves de sa sainteté. « Dieu l'appela, dit-il, sept jours avant mon départ ; mais trois jours après qu'il fut mort, lorsque que nous célébrions ses funérailles et que nous faisions pour lui les prières accoutumées, le lieu où était son saint corps se trouva embaumé d'une si douce et si agréable odeur, que l'abbé ordonna d'ouvrir son cercueil pour vérifier ce qu'il en était, et nous vîmes tous que des plantes de ses pieds vénérables sortaient comme deux fontaines d'une huile

toute parfumée ; sur quoi l'abbé nous dit : « Vous voyez que ses travaux et les sueurs de ses pieds ont été comme un parfum précieux qu'il a offert à Dieu, et que Dieu a reçu favorablement ».

Cet excellent religieux s'appelait Mène ; il avait passé cinquante-neuf ans dans le monastère et exercé tous les offices de la maison. Il avait la seconde charge après l'abbé lorsqu'il mourut. Les frères racontèrent à saint Jean Climaque plusieurs actions édifiantes qu'il avait faites, et celle-ci entre les autres. Un jour qu'il revenait de dehors, étant entré dans la chambre de l'abbé et s'étant prosterné en terre en lui demandant sa bénédiction, selon la coutume, l'abbé le laissa ainsi prosterné jusqu'à l'heure de l'office, en laquelle il la lui donna et lui permit de se lever, en lui reprochant d'aimer à se montrer par ostentation, de n'avoir que de la vanité, et d'être sujet à l'impatience. Ce digne supérieur en usa ainsi, bien qu'il sût qu'il n'avait point ces défauts ; mais c'était pour lui procurer plus d'occasion de mérite devant Dieu, et pour l'édification des autres frères. Du reste, ce fervent religieux était si éloigné de manquer de patience en cette rencontre, qu'un autre lui ayant demandé si, en étant prosterné ce long espace de temps, il ne s'était pas assoupi, il lui avoua qu'il l'avait passé à réciter tout le psautier.

---

## LA PRISON OU LE MONASTÈRE DES PÉNITENTS [1].

L'abbé du monastère dont nous venons de parler avait pourvu par tous les moyens que la Providence lui fournit, à la sanctification de ses religieux. Les pratiques communes de la vie cénobitique étaient pour ceux qui s'exerçaient sous ses yeux dans le

[1] Saint Jean Climaque.

renoncement à eux-mêmes et dans les vertus religieuses. Ceux qui avaient fidèlement combattu leurs passions par l'obéissance, la patience, l'humiliation et la mortification s'étant élevés, avec le secours de la grâce, au bienheureux état de la contemplation, avaient la laure où il leur permettait d'aller pour goûter dans le repos d'une solitude entière l'onction des grâces divines, et pour y combattre contre les démons comme de généreux athlètes de Jésus-Christ.

Mais comme l'homme porte partout sa fragilité, et qu'il peut facilement déchoir de l'état le plus éminent et tomber dans des fautes graves, il voulut pourvoir aussi au salut de ceux qui avaient eu le malheur de violer les engagements de leur profession, et établit pour eux le monastère de la prison ou des pénitents, dans lequel ils pouvaient expier leurs crimes par les larmes et la pénitence.

Le Seigneur bénit le zèle de cet excellent pasteur, en répandant ses grâces les plus abondantes sur ce monastère. On y voyait des prodiges de pénitence, et la componction de ceux qui la pratiquaient était si vive et si ardente, que la relation que saint Jean Climaque en a faite en témoin oculaire, puisqu'il resta un mois dans cette demeure de larmes saintes, a fait l'admiration de tous les siècles qui l'ont suivi, et a édifié admirablement toute l'église.

Il ne faut pourtant pas regarder les dispositions de ces heureux pénitents comme des modèles qu'il soit nécessaire d'imiter entièrement pour être assuré de sa réconciliation avec Dieu, lorsqu'on a été si malheureux que de perdre sa grâce ; mais on ne doit pas non plus les révoquer en doute, sous prétexte d'excès, ou de voie non commune. Dieu, qui inspira à saint Siméon Stylite de monter sur une colonne, et qui le donna par là en spectacle aux anges et aux hommes comme un prodige de sa grâce, nous a donné ceux-ci comme des prodiges de contrition, pour confondre par leurs saints excès notre lâcheté à expier nos crimes.

Il a voulu que les sacrés gémissements de ces illustres pénitents, fussent comme une voix forte, qui se fît entendre à nos cœurs pour les réveiller de leur assoupissement dans le péché ; et si on ne demande pas de nous les mêmes travaux pour l'expiation de nos fautes, ceux de tant de saints religieux, qui ont pleuré si amèrement les leurs, doivent servir du moins à nous exciter à de justes regrets, et à nous humilier de ce que souvent ceux que nous formons sont si faibles.

Ce n'était pas toujours pour de grands crimes que ces fervents religieux se dévouaient à une si rigoureuse pénitence. Il y en avait qui l'embrassaient comme un purgatoire, où ils n'expiaient que des fautes légères ; d'autres la pratiquaient par un désir brûlant d'immoler leur corps à Dieu par de rudes macérations, tandis qu'ils lui sacrifiaient leur cœur par les ardeurs du saint amour ; et on y en condamnait d'autres, moins pour des fautes graves, que pour les empêcher d'y tomber, ou afin que l'exemple de leur punition servît de préservatif aux autres.

Saint Jean Climaque raconte là-dessus qu'un des solitaires du grand monastère en ayant été chassé par l'abbé, à cause qu'il avait accusé faussement devant lui un autre frère de n'employer e temps qu'à causer, ce religieux demeura sept jours entiers à la orte du monastère, suppliant instamment qu'on lui permît d'y entrer, et qu'on lui pardonnât sa faute. Ce que l'abbé ayant ppris, et que même il n'avait rien mangé durant tout ce temps-à, il lui déclara que s'il désirait sincèrement d'être reçu de ouveau, il fallait auparavant qu'il allât expier sa faute dans le ıonastère des pénitents ; à quoi ce religieux véritablement ontrit, s'étant soumis aussitôt, il ordonna qu'on l'y conduisît.

Ce monastère n'était éloigné du grand que d'environ un mille, 'est-à-dire, de près d'une demi-lieue. On l'appelait la prison, arce qu'il était établi pour ceux qui étaient tombés dans quelque éché notable. C'était un lieu d'où toutes les consolations humaines étaient bannies, et on n'y goûtait que celles que l'esprit de péni-

tence donne aux âmes sincèrement contrites. On n'y voyait jamais de fumée, parce qu'on n'y préparait rien par le feu pour ceux qui y demeuraient. Ils n'avaient pour nourriture que du pain et de simples légumes; ils ne logeaient pas tous ensemble, mais chacun à part, ou au plus deux à deux; ils y demeuraient enfermés sans pouvoir sortir, jusqu'à ce que Dieu eût fait connaître à l'abbé leur réconciliation. Ils avaient pour supérieur un grand personnage appelé Isac, que l'abbé avait destiné pour les gouverner, et qui demandait d'eux une prière presque sans relâche. Il les occupait d'ailleurs à faire des corbeilles, afin que le travail manuel les empêchât de tomber dans l'ennui et dans l'abattement.

Saint Jean Climaque entrant dans le détail des dispositions de ces fervents pénitents, en parle ainsi : « Lorsque je fus arrivé dans ce monastère, qu'on peut nommer avec sujet le séjour de ceux qui pleurent, je vis véritablement, s'il n'y a pas trop de hardiesse à le dire, ce que l'œil d'un homme lâche ne vit jamais, ce que l'oreille d'un homme négligent n'entendit jamais, et ce que l'esprit d'un homme paresseux ne conçut jamais; c'est-à-dire, des actions et des paroles capables de faire violence à Dieu, des mortifications et des humiliations assez puissantes pour fléchir en peu de temps sa miséricorde.

« Je vis quelques-uns de ces innocents coupables et de ces injustes justifiés, qui passaient les nuits entières debout et à l'air, ayant les pieds immobiles, et qui, étant accablés de sommeil, non-seulement ne s'accordaient point de repos, mais qui s'accusaient même de lâcheté et s'en faisaient de vifs reproches; d'autres ayant les yeux élevés en haut d'une manière qui excitait la compassion, demandaient à Dieu, avec de tristes plaintes, le secours qu'ils n'attendaient que de lui; quelques-uns avaient les mains liées derrière le dos comme des criminels, et n'osaient lever les yeux, se jugeant indignes de regarder le ciel, et demeurant comme abîmés dans un profond silence; et d'autres étaient

assis sur le cilice et sur la cendre, et cachaient leur visage entre leurs genoux, ou se battaient le front contre la terre.

« On voyait ceux-ci frapper presque sans cesse leur poitrine, en se rappelant l'état heureux de leur âme avant leur péché; et on en voyait d'autres qui arrosaient le pavé de leurs larmes, ou qui se meurtrissaient de coups dans l'excès de leur douleur, lorsqu'ils ne pouvaient pas pleurer, ou qui, après avoir étouffé pendant quelque temps le bruit de leurs gémissements dans leur bouche, éclataient tout d'un coup en cris et en plaintes contre eux-mêmes.

« Il y en avait qui se jugeaient indignes de tout pardon, et publiaient à haute voix qu'ils ne pouvaient satisfaire pour leurs crimes à la justice divine ; ce qu'ils disaient non pas par un sentiment de désespoir, mais par une vive impression de la grandeur de leur offense, qui les anéantissait devant Dieu avec une profonde humilité. C'est pourquoi ils le conjuraient de daigner, par un effet de sa miséricorde, les châtier en cette vie et les exempter des supplices éternels; et il y en avait d'autres qui, se sentant remplis d'espérance, faisaient tous leurs efforts pour obtenir de Dieu, par leurs prières, le pardon de leurs péchés.

« Enfin, je vis là, continue saint Jean Climaque, des hommes si humiliés, si mortifiés, si courbés sous le pesant fardeau de leurs offenses, que les prières et les cris qu'ils poussaient vers Dieu eussent été capables de toucher l'insensibilité des pierres même.

« Quand est-ce, ajoute-t-il, qu'on les a jamais vus rire ? Quand leur a-t-on vu dire des paroles inutiles? Quand les a-t-on vus s'emporter de passion ? Quand les a-t-on vus se mettre en colère ? Ils ne savaient plus même s'il y avait encore de la colère parmi les hommes, tant leur vive et profonde affliction en avait éteint en eux les mouvements. Vit-on jamais parmi eux la moindre apparence de dispute? la moindre réjouissance des fêtes ? la moindre liberté dans les paroles ? le moindre soin de leur corps ? les

moindres vestiges de la vaine gloire ? le moindre amour des aises et des plaisirs ? la moindre pensée du vin ? le moindre usage des fruits des arbres ? le moindre apprêt des viandes ? et enfin la moindre délicatesse de tout ce qui est agréable au goût ? Le désir même de toutes ces choses était parfaitement éteint dans leur cœur. Le soin de tout ce qui est terrestre était mort dans leur esprit, et il n'y restait plus aucune trace de tous les jugements téméraires.

« Ils avaient toujours ou le souvenir de leurs fautes, ou leur mort présente devant les yeux. Le Seigneur, disaient quelques-uns, se montrera-t-il à nous de nouveau ? Se pourrait-il bien faire, disaient d'autres, que nous fussions déchargés du poids de nos offenses ? Nous sommes, disaient d'autres, dans les liens de nos péchés, entendrons-nous le Seigneur nous dire quelque jour : Sortez ? L'entendrons-nous dire : Je vous donne la liberté ? Nos cris sont-ils montés jusqu'à lui ?

« Hélas ! y en avait-il qui s'écriaient, que nous arrivera-t-il dans ce dernier moment de notre vie ? Quel jugement prononcera-t-on sur nous ? Quelle sera notre fin ? Ils proposaient quelquefois aussi ces doutes entre eux : Croyez-vous, mes frères, que nous avancions ? Croyez-vous que nous obtiendrons l'effet de notre demande ? Croyez-vous que Dieu nous reçoive de nouveau ? Croyez-vous qu'il nous ouvre les portes du ciel ? Ah ! peut-être que sa bonté se laissera vaincre par notre persévérance ! Courons donc, mes frères, courons ; car nous avons besoin de le faire de toutes nos forces, puisque nous avons quitté notre sainte compagnie en nous égarant du droit chemin. Courons, et n'épargnons pas cette chair corrompue ; mais assassinons cette meurtrière, puisqu'elle nous a assassinés.

« Dans la vive douleur de leurs fautes dont ils étaient si pénétrés, il y en avait qui priaient leur supérieur de leur faire mettre des carcans de fer au cou et des menottes aux mains, et d'enfermer leurs pieds comme ceux des criminels dans des ceps

de bois pour ne les en tirer que lorsqu'ils seraient mis au tombeau; et il en avait même qui, se jugeant indignes d'être ensevelis comme les autres, priaient qu'on les privât de la sépulture, et qu'on jetât leurs corps dans la rivière, ou qu'on les exposât aux champs pour servir de pâture aux chiens et aux bêtes sauvages.

« Mais quel terrible spectacle était celui des approches de la dernière heure de ces pénitents, ajoute saint Jean Climaque; car lorsque ces bienheureux voyaient que l'un de leurs compagnons était prêt de partir de ce monde avant eux pour aller à Dieu, et qu'il avait encore le jugement libre, ils l'environnaient tous, et étant altérés du feu de leur zèle, trempés de l'eau de leurs pleurs, animés de l'ardeur de leurs désirs, ils lui disaient, avec des gestes lamentables, des paroles tristes et des mouvements d'une tendre compassion pour celui qui les quittait : « Comment vous trouvez-vous, notre cher frère, notre compagnon dans nos malheurs et dans nos travaux? Que dites-vous maintenant? Qu'espérez-vous? Que pensez-vous? Avez-vous obtenu ce que vous avez recherché avec tant de peine? Avez-vous reçu une assurance de votre salut, ou n'en avez-vous encore qu'une espérance incertaine? N'avez-vous pas entendu au fond de votre âme quelque voix qui vous ait dit : *Vos péchés vous sont remis?* Vous semble-t-il que Matth.
vous entendiez encore cette voix terrible : *Que les pécheurs soient* Marc.
*traînés dans les enfers?* Parlez-nous sincèrement, nous vous en conjurons, afin que nous puissions connaître par l'état où vous êtes maintenant, en quel état nous serons aussi un jour; car pour vous le temps de votre pénitence est fermé pour jamais, il ne vous en reste plus dans toute l'éternité. »

« A ces demandes les uns répondaient en rendant grâces au Seigneur de ses miséricordes infinies, et d'autres, saisis encore de crainte à la vue du terrible jugement de Dieu, qu'ils allaient bientôt subir, témoignaient encore plus vivement le regret de leurs péchés.

« Pour moi, dit saint Jean Climaque, lorsque j'eus vu et en-

tendu parmi eux toutes ces choses, il ne s'en fallut guère qu'en comparant ma lâcheté avec leurs mortifications et leurs travaux, je ne tombasse dans le désespoir. Je passai un mois entier dans ce monastère, et comme j'étais indigne de demeurer en cette sainte compagnie, je retournai au grand monastère, où l'abbé me voyant comme hors de moi-même et en pénétrant la cause par la lumière de sa sagesse, me dit : « Eh bien, mon Père, avez-vous vu les travaux de ces généreux combattants ? » — « Oui, mon Père, lui répondis-je, je les ai vus et je les ai admirés, et j'ai jugé ces hommes qui sont tombés dans le péché, et qui se pleurent tant eux-mêmes, plus heureux que ceux qui ne sont point tombés et qui ne se pleurent point, parce que leur chute leur a été un sujet de résurrection qui les rend plus assurés contre le péril de tomber, que ne sont les autres. »

« Vous en jugez selon la vérité, me répondit-il ; ensuite de quoi il me raconta une histoire que je veux rapporter ici. Il y a environ dix ans, me dit-il, que nous avions ici un frère dont l'ardeur et l'activité étaient si grandes pour tous les exercices religieux, que le voyant dans une telle ferveur d'esprit, je tremblais pour lui, et je sentais au fond de mon cœur un mouvement extraordinaire qui me faisait craindre que l'envie du démon ne se servît de la vitesse de sa course pour le faire heurter contre
al. 60. quelque pierre, comme il arrive d'ordinaire à ceux qui marchent avec trop de précipitation ; et ce que j'avais appréhendé arriva. Ensuite de sa chute, il me vient trouver un soir fort tard ; il me découvre à nu sa plaie ; il me conjure d'y apporter le remède ; il me demande que j'y applique le feu, et me fait connaître en même temps le trouble de son esprit et le regret de son cœur. Mais lorsqu'il vit que son médecin ne voulait pas user envers lui de toute la sévérité qu'il désirait, car aussi était-il digne de compassion, il se jeta par terre, embrassa mes pieds, les arrosa par l'abondance de ses larmes, et me conjura que je le condamnasse à la prison que vous avez vue, en criant qu'on ne pouvait le dis-

Tome 5



Imp. de Chardon ainé, Paris

St. Jean Clim

penser d'y aller. Ainsi, par une sainte violence, il changea la douceur et la tendresse de son médecin spirituel en rigueur et en dureté, ce qui est rare dans les malades.

« Je ne lui eus pas plutôt accordé ce qu'il désirait, qu'il courut à l'heure même vers les pénitents, et se rendit compagnon de leurs travaux et fervent imitateur de leurs afflictions et de leurs larmes. Il fut tellement blessé dans le cœur par l'épée spirituelle de cette tristesse que son amour pour Dieu lui avait causée, qu'il s'en alla au Seigneur le huitième jour, et demanda d'être privé de l'honneur de la sépulture ; mais je le fis apporter ici et enterrer au cimetière des Pères, comme en étant digne, parce que je vis qu'après une servitude volontaire de sept jours, il avait été mis en liberté le huitième, et quelqu'un a su avec certitude que Dieu lui avait remis son péché avant même qu'il se fût relevé de mes pieds. J'ai vu aussi d'autres âmes, qui étaient possédées jusqu'à la manie de l'amour des objets sensibles et corporels, embrasser ensuite la pénitence et s'embraser d'amour pour le Créateur ; et, après avoir passé en un moment au delà de toute crainte servile, avoir été transpercées par les traits ardents d'une affection et d'un zèle insatiable pour Dieu. »

---

## SAINT JEAN CLIMAQUE,

### ABBÉ DU MONT SINAÏ ET PÈRE DE L'ÉGLISE GRECQUE [1].

Saint Jean est surnommé le Scholastique à cause de la beauté de son esprit et de l'éminence de sa science, et l'ouvrage inestimable qu'il a donné à l'Église sous le nom d'*Échelle sainte*, contenant plusieurs degrés de vertus pour arriver à la plus

[1] Procope, l'*Échelle sainte*, Bulteau.

haute perfection, lui a fait donner aussi le nom de *Climaque*, qui est celui sous lequel il est plus connu. On présume qu'il était de Palestine ; mais on ignore dans quel lieu et en quelle année il est né. On croit pourtant que ce fut vers l'an 525, sous l'empire de Justin I. Il est certain, par les études qu'il cultiva et par les pieux sentiments qu'il montra en s'engageant fort jeune dans la vie solitaire, qu'il reçut une belle éducation et qui fut également chrétienne; ce qui suppose en lui de la naissance, de riches dispositions d'esprit, et des parents pieux.

Il n'avait que seize ans lorsque, nonobstant ses talents et l'espérance qu'ils lui donnaient de briller dans le monde, il se déroba à tout ce qui s'y offrait à lui de flatteur, et vint s'éteindre, pour ainsi dire, dans le silence du désert. Il choisit pour cela la solitude du mont Sinaï, soit qu'elle fût plus à sa portée en sortant de la Palestine, soit qu'il y fût plus attiré par la réputation des religieux qui l'habitaient.

L'historien Procope, parlant de ces saints religieux au sujet d'une église que l'empereur Justinien fit bâtir pour eux sous l'invocation de la très-sainte Vierge, fait leur éloge en ces termes : « Dans la contrée qu'on appelait autrefois Arabie, et qu'on appelle aujourd'hui la troisième Palestine, il y a un long désert qui est sans eaux et sans aucun fruit, soit des arbres, soit de la terre, où est une montagne écartée fort rude à monter, et qui est proche de la mer Rouge, nommée Sinaï. Elle est habitée par des solitaires, dont la vie laborieuse et pénitente n'est qu'une continuelle méditation de la mort. Ils y jouissent en toute liberté d'une profonde solitude, qui est la chose du monde qu'ils aiment le plus. L'empereur Justinien n'ayant rien à leur donner, parce qu'ils ne désiraient rien, et que méprisant tous les biens de la terre, ils n'avaient soin que de ne rien posséder, de mortifier leurs corps, et de n'attacher leur affection à aucun objet périssable, il bâtit un temple qu'il consacra à la sainte Vierge, afin qu'ils puissent y faire leurs prières, y offrir des sacrifices, et

vivre religieusement en ce lieu, qui est au pied de la montagne, n'ayant pas voulu l'édifier sur le haut à cause des bruits et des tempêtes qu'on y entend. »

Telle était donc l'austère vertu de ces saints solitaires; et bien loin d'effrayer le jeune Jean, elle ne servit qu'à l'animer dans son sacrifice. Il se mit sous la direction d'un saint vieillard nommé Martyrius, qui s'attacha d'autant plus à le former aux vertus monastiques, qu'il y excellait lui-même, et qu'il trouva dans son élève les plus heureuses dispositions d'esprit et de cœur, et une docilité parfaite. On peut dire que jamais novice n'embrassa avec plus d'ardeur et de piété les pratiques de la vie religieuse, et n'en prit l'esprit avec plus de perfection. « Il se servait, dit Daniel, de Raïthe, historien de sa Vie, de l'objet visible de la montagne sainte (c'est ainsi qu'on appelait le mont Sinaï, où Dieu avait donné la loi à Moïse), il s'en servait pour dresser son esprit et le faire remonter jusqu'à Dieu, qui est invisible. Par cette fuite du siècle qu'il embrassa, comme la modératrice des passions de la jeunesse, il retrancha la liberté de parler de toutes choses; il acquit une humilité pleine de modestie; il ferma pour jamais l'entrée de son cœur au démon de la vaine gloire et de la vaine complaisance en ses propres forces; il se soumit pour l'amour de Dieu à la discipline d'un directeur, et lui ayant remis toute la conduite de son âme, il se garantit des périls où l'aurait pu exposer sa propre conduite. »

Mais quelle était l'obéissance qu'il rendait à son directeur, et quels furent les progrès qu'il fit par là dans le saint renoncement ? « Il devint, ajoute le même historien, si parfaitement mort au monde et à ses propres inclinations, qu'on eût dit en effet que son âme était aussi bien sans raison que sans volonté; et ce qui est encore beaucoup plus admirable, c'est qu'il était très-instruit dans les lettres humaines et dans la philosophie, avant qu'il embrassât cette simplicité céleste; car le vain éclat de la sagesse humaine est infiniment éloigné de la sagesse de Jésus-Christ. »

Il fut quatre ans à s'instruire et à s'éprouver avant que de s'engager irrévocablement par la profession religieuse ; ainsi il ne la fit qu'à vingt ans. Un très-pieux abbé, nommé Stratége, qui était présent à la cérémonie, fut alors éclairé de l'esprit de Dieu, et prédit que le nouveau profès serait un jour une des grandes lumières du monde. Jean continua de demeurer sous la conduite de son directeur, qui, le voyant avancer extraordinairement dans les vertus et la science des saints, voulut le mener à un des plus grands solitaires de ce désert, appelé Anastase, qui, selon quelques auteurs, fut depuis patriarche d'Antioche, ce qui n'est pourtant pas certain ; mais qui était différent de saint Anastase le Sinaïte, plus récent que notre Saint et dont nous parlerons bientôt. Cet Anastase voyant donc saint Jean Climaque, demanda à Martyrius qui lui avait coupé les cheveux, c'est-à-dire, qui l'avait reçu à la profession religieuse. A quoi Martyrius ayant répondu que c'était lui-même, Anastase répliqua avec admiration : « Qui croirait, mon Père, que vous eussiez consacré à Dieu un futur abbé du mont Sinaï ? »

Après ces deux prédictions de suite, Martyrius voulant éprouver sans doute si l'esprit de Dieu s'expliquerait une troisième fois par la bouche d'un autre célèbre solitaire, appelé Jean, et surnommé le Sabaïte, parce qu'il avait été disciple de saint Sabas, il le conduisit au désert de Gudde où il demeurait, et ce grand solitaire n'eut pas plutôt vu arriver Martyrius avec son élève, qu'il se hâta de laver les pieds à celui-ci préférablement à son Père spirituel, et lui baisa même la main. Étienne, disciple de Jean le Sabaïte, étonné de cette préférence, lui en demanda la raison. Il lui répondit qu'il ne savait pas qui était ce jeune religieux ; mais qu'il avait reçu en lui un futur abbé de Sinaï.

Ce fut apparemment dans l'intervalle de ces prédictions que lui arriva ce qu'il dit de lui-même dans un endroit de son *Échelle sainte :* « Lorsque j'étais encore jeune, dit-il, étant allé dans une ville ou dans une bourgade, je ne fus pas plutôt assis à table,

que je me sentis attaqué en même temps des mouvements de l'intempérance et de ceux de la vanité. Mais dans la crainte que j'eus des effets pernicieux que produit cette malheureuse passion de l'intempérance, j'aimai mieux me laisser vaincre par la vanité en mangeant fort peu, sachant qu'il est assez ordinaire que le démon de l'intempérance surmonte dans les jeunes gens la passion de la vaine gloire. Et il ne faut pas s'en étonner, ajoute-t-il, puisqu'ainsi que parmi les gens du monde l'avarice est la racine de tous les maux ; de même parmi les religieux et les solitaires, l'intempérance est la cause de tous les vices. » Nous ne devons pourtant pas croire, quand il dit qu'il aima mieux se laisser vaincre par la vaine gloire dans cette rencontre, qu'il consentit, en mangeant peu, à aucun sentiment de vanité ; il veut dire seulement qu'il aima mieux manger fort sobrement, quoique cela pût l'exposer, contre sa volonté, à quelque pensée de vaine gloire ; et il parut dès lors qu'il avait déjà acquis cet esprit de discrétion, qui fait discerner les piéges du démon et trouver un juste conseil pour les éviter.

Il y avait dix-neuf ans qu'il s'exerçait avec une simplicité admirable dans la pratique fidèle de l'obéissance, lorsque Dieu appela à soi son Père spirituel, le vénérable Martyrius. Il se proposa alors d'embrasser la vie des anachorètes ; et il avait travaillé si parfaitement à combattre ses passions, à se dégager de l'affection des choses de la terre, et à acquérir l'esprit d'oraison, qu'il s'était rendu très-propre à cet état non moins laborieux que saint. Ce sont les qualités qu'il exige lui-même dans son *Échelle sainte*, de ceux qui veulent vivre seuls dans le désert, et il en connaissait trop la nécessité pour oser s'y engager sans les avoir acquises. Mais comme il ne présumait jamais de ses propres lumières, quoiqu'il en eût assez pour instruire les autres, il voulut auparavant prendre conseil d'un saint vieillard appelé George Arsiloïte, qui approuva son dessein ; et il continua depuis dans sa retraite de le consulter et de suivre fidèlement ses avis.

Il descendit donc de la montagne et se retira dans une solitude qui était au bas dans la plaine, et qu'on appelle Thole. Il en parle au sixième degré de son *Échelle sainte*, et dit qu'entre les anachorètes qui l'habitaient, il y en avait un qui était souvent si transporté hors de soi par la pensée de la mort, qu'il tombait comme un homme évanoui, et que les autres frères le trouvant en cet état, l'emportaient à demi mort et à peine respirant encore.

Sa cellule était éloignée d'environ cinq milles, c'est-à-dire de près de deux lieues de l'église, qui était apparemment celle que l'empereur Justinien avait fait bâtir au pied de la montagne, comme nous l'avons déjà dit; et il s'y rendait les samedis et les dimanches comme les autres solitaires, soit pour l'office, soit pour y participer aux saints Mystères.

Jean se proposa une vie toute céleste dans sa nouvelle retraite, comme s'il n'avait rien fait jusqu'alors; mais ce ne fut pas sans soutenir de grands combats de la part des démons, et sans avoir aussi de grandes tentations à surmonter. Aussi, parlant sur sa propre expérience aux solitaires de Raïte : « N'appréhendez point, leur disait-il, tous ces bruits vains et fantastiques dont les démons se servent pour vous effrayer; car la vraie douleur de la pénitence ne sait ce que c'est que de craindre tous ces fantômes, et n'est point frappée de terreur. »

Il parle aussi au même endroit d'une tentation qu'il eut à soutenir, et qui lui donna occasion de montrer comment la vaine gloire se glisse quelquefois dans notre âme pour la tromper. « J'étais, dit-il, assis un jour dans ma cellule, et je sentais un si grand découragement dans mon cœur, que je pensais presque à la quitter. Quelques étrangers survinrent dans ce temps-là, et se mirent à relever si hautement le bonheur que j'avais de vivre ainsi dans la solitude, que ces pensées d'ennui et de découragement furent aussitôt chassées par celles de la vaine gloire. J'admirai comment le démon de la vanité, semblable au fer à trois

pointes, qui a toujours une pointe en haut, fait la guerre à tous les autres démons.» Il fait aussi au treizième degré de son *Échelle sainte*, une énumération des différentes tentations dont les ennemis du salut se servent pour porter les anachorètes au relâchement, et il paraît par ses expressions qu'il en avait eu grand nombre à combattre; mais il soutenait ces assauts sans se troubler. Il opposait l'abstinence et la fuite des occasions aux désirs de la sensualité; la retraite et le silence à la vaine gloire; la méditation de la mort à l'ennui et à la paresse; et la privation des choses mêmes nécessaires, ainsi que la charité envers les pauvres, à qui il faisait part de ce qu'il gagnait du travail de ses mains, à la délicatesse et à l'attache aux choses de la terre.

D'ailleurs, il usait en tout de discrétion, évitant les excès, qui sont souvent des piéges pour l'âme; et son historien remarque qu'il mangeait sans distinction de tout ce que sa profession lui permettait de manger, mais toujours en très-petite quantité et seulement pour soutenir le corps; et par là il surmontait l'intempérance en mangeant fort peu, et la vanité en mangeant de tout sans affectation. Il en faisait de même à l'égard du sommeil, usant de discrétion pour ne pas se laisser accabler par les veilles; mais il ne reposait point qu'il n'eût fait auparavant une longue oraison.

Il semble s'être dépeint lui-même, quoiqu'il tâche de s'abaisser en beaucoup d'endroits de son livre, lorsqu'il attribue trois vertus particulières aux anachorètes, qui sont un désintéressement du soin de toutes sortes d'affaires, une prière continuelle, une vigilance qui rend le cœur inaccessible aux démons. Cette privation entière de tout qu'il pratiquait et qu'il chérissait, bannissait de son esprit toute autre sollicitude et toute autre occupation que celle de plaire à Dieu. Sa vigilance sur les moindres mouvements de son cœur n'y laissait aucune ouverture aux esprits de ténèbres qui auraient voulu l'infecter; et son esprit et son cœur ainsi dégagés du souvenir et de l'affection de la terre, se trouvaient dans

une entière liberté de s'élever à Dieu par l'oraison continuelle. Il explique dans le degré du repos de la vie solitaire, en quoi consiste cette oraison. « Celui, dit-il, qui court sagement dans cette carrière sainte, a Dieu pour objet et pour règle de tous ses exercices, dans toutes ses paroles, dans toutes ses pensées, dans toutes ses démarches et dans tous ses mouvements, et il ne fait rien qu'en la présence de Dieu et avec une ferveur toute intérieure. »

Par ce continuel souvenir de Dieu, il rectifiait tout ce qu'il faisait et jusqu'à ses moindres pensées ; mais au temps destiné particulièrement pour l'oraison, son esprit était souvent transporté par des ravissements admirables ; il était dans une extase profonde, et son âme prenant son vol par une opération surnaturelle de la grâce, se trouvait ravie parmi les anges, et s'entretenait avec eux des vérités de nos mystères et de la beauté ineffable de l'Homme-Dieu. On peut dire que dans ces états d'oraison éminente, il éprouvait ce qu'il marque dans son *Échelle sainte*, où il dit : « Que le dernier et le plus parfait degré d'oraison consiste en un transport de l'âme, et en un ravissement de l'esprit en Dieu ; et qu'entre plusieurs autres sortes d'illuminations, il y en a une toute singulière, qui, par un ravissement d'extase, met l'âme en la présence de Jésus-Christ d'une manière secrète et ineffable, et la remplit d'une lumière spirituelle et céleste. »

De ce don d'une oraison si parfaite venait en lui ce grand amour de la solitude et du silence, qui le portait à se cacher aux yeux des hommes autant qu'il pouvait, et à se taire tandis qu'il était si capable de parler de Dieu admirablement. Aussi disait-il : « Que le vrai solitaire, ne voulant rien perdre des douceurs divines dont Dieu le console, ne fuit pas moins tous les hommes, quoiqu'il n'ait aucune aversion pour eux, que les autres les recherchent. »

Outre ce grand don d'oraison, Dieu lui en accorda un autre

également précieux, qui fut le don de larmes. « Quelle place, dit son historien, donnerai-je dans la couronne de ses vertus à cette source de larmes qui était en lui, et qui est une grâce si rare et qui se trouve en si peu de solitaires? Il les répandait en secret; et parce que sa cellule était proche des autres et qu'on l'eût pu entendre pleurer et gémir, il se retirait à l'écart dans un antre qu'on voit encore au pied de la montagne, et qui n'était éloigné de sa cellule et des autres qu'autant qu'il fallait pour fermer l'entrée à la vaine gloire, qui aurait pu se glisser dans son cœur par les louanges qu'on lui eût données. C'était là qu'il faisait retentir jusqu'au ciel ses soupirs, ses gémissements et ses cris, avec autant de force que pourraient faire ceux que l'on coupe avec le fer, que l'on brûle avec le feu, ou à qui on arrache les yeux. »

Ces larmes pouvaient avoir différentes causes: ou c'était un transport ardent d'amour de Dieu, ou un gémissement profond de l'exil de cette vie et un désir embrasé de la céleste patrie, ou une vive contrition de ses péchés et de ceux des autres qui les faisait couler; mais elles produisaient dans son âme des effets ravissants, et qu'on ne peut mieux exprimer que par ce qu'il en dit lui-même en traitant de ce don si précieux. « Ceux, dit-il, qui ont une source de ces larmes saintes dans le plus sensible de leur cœur, haissent même leur propre vie comme la source de leurs peines et de leurs afflictions; ils ont aversion de leurs corps comme de leur ennemi; ils le dominent ainsi qu'un esclave: et de même que le feu matériel brûle et consume la paille, ainsi le feu spirituel de ces larmes pures, brûle et consume dans eux toutes les impuretés visibles et invisibles. »

Il ajoute ensuite un autre effet de ces saintes larmes. Ceux dit-il, qui en ont reçu le don, passent chaque jour de leur vie dans une fête spirituelle, et leur douleur enferme une consolation et une allégresse inconcevable, comme la cire renferme le miel.

Il joignait à l'oraison la lecture des Livres saints et des docteurs

de l'Église qui l'avaient précédé; il lisait même quelquefois les ouvrages des hérétiques, pour les combattre par l'Écriture et la tradition des Pères; mais il donne cet excellent avis au sujet de ces derniers: « Ne lisez point les livres des hérétiques avant que vous ayez été éclairé et fortifié par l'esprit de Dieu, parce que ce sont des paroles de ténèbres, qui obscurcissent l'esprit des faibles. » Maxime des plus importantes, puisque dans tous les temps, c'est par ces pernicieuses lectures que tant de personnes trop curieuses et hors d'état de discerner le venin de l'hérésie, ont eu le malheur de se laisser éblouir par les artificieuses subtilités de ces méchants auteurs, et sont tombés dans ces ténèbres de l'erreur, qui ont, comme dit notre Saint, obscurci malheureusement leur esprit et empoisonné leur cœur.

Il donne aussi cette instruction au sujet des Livres saints: « La lecture, dit-il, des Livres sacrés n'est pas peu utile pour éclairer notre esprit et le recueillir en lui-même; car ce sont les paroles du Saint-Esprit, qui servent de lumière et de guide à ceux qui les lisent avec piété et avec respect. Si votre vie est conforme à l'état saint où Dieu vous a appelé, ayez soin de mettre en pratique les choses que vous lisez; car si vous y êtes fidèle, la lecture des autres livres vous deviendra superflue. Mais cherchez l'intelligence de la doctrine du salut, plutôt dans la pratique des bonnes œuvres que dans la lecture des livres. »

Il recommandait encore de ne point s'obstiner à disputer avec les hérétiques, quand ils venaient dans un esprit de contention et de malice plutôt que pour connaître la vérité. « Contentez-vous, dit-il, de leur représenter une ou deux fois leur égarement et leur erreur. Mais, ajoute-t-il, s'il y en a qui aient un désir sincère de s'instruire de la vérité, ne nous lassons point de leur en donner des instructions saintes et salutaires; mais n'entreprenons l'un et l'autre, que selon que nous sentons notre esprit et notre cœur affermis dans la connaissance et la croyance des mystères de la foi. »

Il répète à peu près la même recommandation dans sa lettre au Pasteur, comme très-importante ; parce qu'il savait que c'est un des artifices des hérétiques de corrompre la foi des religieux et des femmes, pour se donner plus de crédit et étendre davantage leurs erreurs. « Les supérieurs, dit-il, qui n'ont qu'une faible connaissance des mystères et des vérités de la foi, ne doivent point communiquer avec les hérétiques, selon que les canons même nous l'ordonnent ; mais quant à ceux que Dieu a rendus puissants en paroles et en doctrine, si les ennemis de l'Église les appellent au combat, et qu'ils veuillent bien entrer en lice avec eux, qu'ils y entrent pour la plus grande gloire de Dieu. » Il ne faut pas s'étonner que saint Jean donne ces avis contre les hérétiques. Il y en avait plusieurs de son temps, qui attaquaient principalement les mystères de la Trinité et de l'Incarnation, et qui troublaient étrangement l'église d'Orient par leurs erreurs.

Il lisait aussi les Vies et les Sentences des Pères de la solitude, et il paraît, par ce qu'il en rapporte dans son *Échelle sainte* de temps en temps, qu'il s'animait par leurs exemples et qu'il tâchait de prendre leur esprit. Il ne lui suffit pas même de s'instruire de leurs actions et de leur doctrine spirituelle par les recueils qu'on en avait faits, et qui étaient répandus dans les monastères, pour l'usage des religieux ; il voulut aussi aller visiter les solitudes d'Égypte, pour recueillir par lui-même l'esprit des anciens habitants de ces déserts dans ceux des solitaires orthodoxes qui s'y conservaient encore. C'est ce qui nous a procuré les édifiantes relations qu'il en fait dans son *Échelle*, surtout celle du monastère de la Pénitence, dont il dit des choses admirables, et qui nous paraîtraient incroyables, s'il n'en avait parlé en témoin oculaire. Il peut aussi avoir pénétré des déserts d'Égypte à celui de Scété et aux monastères de Tabenne, car il en parle dans son ouvrage ; mais nous ne savons point en quel temps il fit ces pieuses courses. A cela près, sa cellule de Thole lui fut si chère,

qu'il parut vouloir s'y concentrer entièrement. Ainsi, semblable à une industrieuse abeille qui va cueillir sur différentes fleurs la liqueur dont elle forme son miel, le bienheureux Jean revenu de ses voyages, forma dans sa cellule ce miel mystique qu'on goûte en lisant son *Échelle sainte*, et qu'on ne peut se lasser de goûter.

Mais son humilité était telle, qu'il ne put se déterminer à rien écrire que lorsqu'étant élu abbé du mont Sinaï, il en fut fortement sollicité par l'abbé de Raïthe. Il était alors d'un âge très-avancé, et jusqu'à ce temps-là cette grande lumière, qui n'avait qu'à se montrer pour jeter des rayons si propres à éclairer les âmes, se tint cachée sous le boisseau. C'était là véritablement l'attrait de son humilité. Il eût voulu être oublié, comme il tâchait d'oublier tout pour Dieu. Ce souverain maître lui suffisait et il n'aspirait qu'à être connu de lui et à le connaître. Ce silence si rigoureux qu'il gardait, prouve encore mieux combien il était humble, par ce qu'il marque dans sa lettre au Pasteur : « Celui, dit-il, qui peut par ses instructions servir à l'avancement de son prochain et au salut de ses frères, et qui ne leur départit pas avec une plénitude de charité, les paroles de vie qu'il n'a reçues de Dieu que pour les répandre sur les autres, sera châtié d'avoir caché le talent qu'il devait faire profiter selon la parole de l'Évangile. » Ce n'était donc que par un bas sentiment qu'il avait de lui-même, et qui lui faisait croire qu'il était incapable de servir les autres, qu'il se tenait ainsi caché.

Il ne le fut pourtant pas toujours ; Dieu voulut le faire connaître à quelques personnes d'alentour qui vinrent le consulter dans leurs doutes, et les avis qu'ils en reçurent parurent si solides et si remplis de l'esprit de Dieu, que le bruit s'en répandant peu à peu, on avait enfin recours à lui à toute heure, et sa réputation vola au delà du désert de Sinaï pour y attirer des personnes séculières de tous les états, qui venaient lui demander des règles de conduite.

Il raconta qu'un jour des séculiers qui avaient peu de soin de

eur salut, l'étant venu voir, voulaient excuser leur lâcheté et leur négligence, et lui disaient : « Comment avec nos femmes, et étant enveloppés dans les soins des affaires publiques comme dans des filets qui nous tiennent enlacés, pouvons-nous embrasser la vie solitaire et retirée ? » — « Mais, dit-il, je leur répondis : Faites toutes les bonnes œuvres que vous pouvez faire ; ne parlez injurieusement de personne ; ne dérobez point ; ne trompez personne par un mensonge ; ne vous élevez audacieusement contre personne ; ne haïssez personne ; ne manquez point d'assister au service de l'église ; ayez de la charité et de la compassion pour les pauvres ; ne donnez à personne aucun sujet de scandale ; respectez l'union conjugale. Si vous agissez de cette sorte, vous ne serez pas éloignés du royaume des cieux. » C'est ainsi que cet homme éclairé de l'esprit de Dieu, donnait des règles de salut à chacun selon son état, n'exigeant pas des séculiers les pratiques des religieux, comme il ne voulait pas aussi que les religieux, appelés par leur état à la pratique des conseils évangéliques, bornassent leur vertu à la simple observance des commandements.

Un solitaire nommé Moïse, touché du désir de l'imiter, désira de demeurer avec lui et d'être son disciple. Le Saint n'en avait point eu jusqu'alors ; du moins cela ne se trouve pas dans les historiens de sa vie. Moïse craignant de ne pouvoir obtenir par lui-même ce qu'il demandait, intéressa dans ses vues plusieurs d'entre les Pères du désert. Saint Jean crut devoir se rendre à leurs instances, et le prit en sa compagnie. Dieu fit voir que sa charité lui était très-agréable, par un miracle qu'il fit à son sujet. Un jour il commanda à Moïse d'aller quérir en un certain lieu de l'excellente terre, et de la transporter à son petit jardin, pour faire mieux pousser les herbes. Moïse s'y rendit et exécuta de tout son cœur ce qui lui avait été ordonné, jusqu'à ce que se trouvant brûlé par l'excessive chaleur du soleil à midi (c'était au mois d'août), il alla prendre quelque repos dans l'enfoncement d'une grande roche, dont l'ombre pouvait le rafraîchir, et s'y en-

dormit. Dans ce temps-là le Saint étant à son ordinaire attaché dans sa cellule à la contemplation de Dieu, s'assoupit d'un sommeil léger, et crut voir un homme d'un regard vénérable qui le réveillait et lui reprochait d'être là en repos, tandis que son disciple Moïse courait risque de perdre la vie. Aussitôt il s'éveilla et se mit à prier pour son disciple. Quand celui-ci fut revenu, il lui demanda s'il ne lui était rien arrivé : « J'ai été, répondit Moïse, sur le point d'être écrasé par la chute d'une roche sous laquelle je dormais profondément ; mais ayant cru d'entendre que vous m'appeliez, je me suis jeté à l'instant hors de ce lieu tout troublé et tout effrayé ; et au moment que j'en suis sorti, j'ai vu la roche se détacher et tomber sur la place que j'avais quittée. » Le bienheureux Jean ne voulut rien dire à son disciple de la vision qu'il avait eue, son humilité la tint cachée, et il se contenta d'en rendre à Dieu au dedans de son cœur, ses actions de grâces, et de lui témoigner sa reconnaissance par son amour.

Dieu voulut faire voir dans une autre rencontre, pour glorifier son serviteur, qu'il ne rendait pas moins ses prières efficaces pour le soulagement des âmes affligées par la tentation, que pour la conservation temporelle de la vie du corps. Un solitaire nommé Isaac était si fort assiégé de mauvaises pensées, qu'elles le réduisaient presque au désespoir par leur violence et leur importunité. Il en fut un jour entre les autres si vivement attaqué, qu'il vint se réfugier auprès de lui tout fondant en larmes, comme dans un asile contre l'ennemi qui le poursuivait. Le bienheureux Jean, touché de sa foi et de son humilité, lui dit : « Mon frère, mettons-nous tous deux en oraison, car Dieu, qui est bon et miséricordieux, ne méprisera pas notre prière. » Le malade spirituel se prosterna aussitôt le visage contre terre et se mit à prier avec lui. Ils n'avaient pas encore achevé leur oraison, que ce bon frère se trouva tout à coup comme changé en un autre homme. Une paix parfaite succéda au trouble qui l'agitait. Il sentit que la tentation était dissipée ; et ne pouvant assez admirer cette

merveille, qui avait changé son état si humiliant et si affligeant en un si grand calme, il rendit grâces au Seigneur de sa délivrance, et au bienheureux Jean qui l'avait obtenue par la force de sa prière.

Ainsi, dit l'historien de sa vie, cet illustre directeur des âmes enrichissait tous ceux qui le venaient voir, par les paroles de grâces qui sortaient de sa bouche, comme autant de fleuves de doctrine, qu'il répandait avec une abondance égale à sa charité; et la vertu de ses prières était un puissant secours auprès de Dieu pour ceux qui se trouvaient en danger de périr par les efforts des démons invisibles.

De si grands fruits de vertus méritaient plutôt l'admiration et le respect de la part de ses frères, que leur jalousie; mais le démon qui, comme il est dit dans le livre de Job, se trouve quelquefois parmi les enfants de Dieu, voulant empêcher le bien que produisaient ses saintes instructions, tenta quelques solitaires d'une envie maligne contre lui, et ils eurent le malheur de s'y laisser entraîner. Bien loin de profiter eux-mêmes de sa doctrine si utile et si édifiante, ils voulurent le faire passer pour un homme qui, contre son état de solitaire, avait oublié les lois du silence, et l'appelèrent un vain discoureur et un causeur.

Le Saint, toujours guidé par l'esprit de discrétion et d'humilité qui lui était si propre, jugea qu'il valait mieux leur céder, quoique quelques frères dussent souffrir d'être privés de ces entretiens, que de les irriter davantage. Il témoigna à ceux qui le venaient voir qu'il ne voulait plus parler à personne, et renferma dans sa cellule les trésors qu'il avait jusqu'alors répandus dans un esprit de charité.

Il ne lui coûta rien de se taire; mais ceux qui l'y avaient obligé par leurs murmures, furent enfin contraints eux-mêmes de se joindre aux autres frères pour l'obliger d'ouvrir de nouveau cette bouche d'or, d'où il ne sortait que des oracles célestes. Son humilité et sa modestie toucha ses envieux; les biens dont ils avaient

privé leurs confrères par leur jalousie, leur en firent également sentir toute l'injustice. Ils vinrent le conjurer avec les autres de ne pas suspendre davantage ses salutaires instructions; et le bienheureux Jean, qui ne savait que céder, se laissa bientôt fléchir, et reprit avec douceur sa première conduite.

Enfin, le temps de l'accomplissement des prophéties d'Anastase et de Jean Sabaïte dont nous avons parlé arriva. « Le bienheureux Jean, dit Daniel, son historien, possédant toutes les vertus avec éminence par-dessus tous les autres, et étant également admiré de tous, ils le choisirent d'une commune voix, comme un nouveau Moïse, pour être leur conducteur dans la vie spirituelle. Ils l'établirent malgré tous ses efforts et toute sa résistance, dans la charge de supérieur de Sina, et tirant cette lampe de dessous le boisseau, qui l'avait tenue si longtemps cachée, la mirent sur le chandelier pour éclairer tous ceux qui étaient dans cette maison. »

Il avait passé quarante ans dans le désert depuis la mort du bienheureux vieillard Martyrius, sous lequel il s'était exercé pendant dix-neuf ans dans une humble obéissance, ce qui, joint à seize ans qu'il avait lorsqu'il embrassa la vie religieuse, nous prouve qu'il en avait soixante et quinze lorsqu'il fut chargé du gouvernement des solitaires de Sina. Cet emploi était de conséquence et ne pouvait être qu'un pesant fardeau pour lui dans un si grand âge; mais Dieu, qui avait manifesté la grâce de sa vocation au jour de sa profession monastique par la prophétie de Stratége, voulut aussi confirmer par une merveille le choix qu'on avait fait de lui en qualité d'abbé, et montrer combien il lui était agréable.

Un second historien de sa vie, religieux de Sinaï, et qui en parlait sans doute en témoin oculaire, raconte aussi cet événement miraculeux : « Lors, dit-il, que saint Jean Climaque fut devenu notre supérieur et notre abbé, il vint un grand nombre d'hôtes dans le monastère, lesquels s'étant assis à table, on vit

comme un maître d'hôtel, qui était revêtu d'une tunique blanche à la façon des Hébreux, qui allait et venait dans le réfectoire, et qui ordonnait à tous ceux qui étaient à la cuisine et dans les autres offices, tout ce qui était nécessaire pour bien traiter ces hôtes. Après que ces étrangers furent partis, et que ceux qui les avaient servis se furent mis à table, on chercha partout cet ordonnateur, qui avait tant pris de peine pour bien régler toutes choses, afin qu'il vînt manger avec les frères; mais on eut beau le chercher, on ne le trouva point, et alors le serviteur de Dieu, notre vénérable Père Jean, nous dit : « Cessez de le chercher, car le Seigneur et le Maître de Moïse n'a rien fait d'étrange ni d'étonnant d'avoir voulu ordonner lui-même ce qui était nécessaire pour exercer l'hospitalité dans le lieu qui lui appartient et qui lui est particulièrement consacré. »

Le même auteur dit aussi, qu'y ayant dans la Palestine une sécheresse extrême, les peuples de cette province vinrent en foule le conjurer de leur obtenir de Dieu la pluie abondante dont ils avaient besoin. Il le fit, et le Seigneur vérifia aussitôt en l'exauçant, cette parole du Prophète royal, qui dit qu'il fait la volonté de ceux qui le craignent et qui le servent, et qu'il écoute favorablement leur oraison.

Il faut rapporter à présent, sur la foi du même écrivain, la conduite qu'il garda dans sa nouvelle charge. « Il monta, dit-il, sur le mont Sinaï, comme Moïse; il entra dans une nue inaccessible, par une sublime contemplation; il s'éleva vers Dieu par les degrés tout célestes; il reçut la loi gravée de la main divine, c'est-à-dire, les règles de la conduite qu'il devait garder; il ouvrit sa bouche pour recevoir la parole de vérité et de vie; il attira l'Esprit-Saint; et s'étant de nouveau rempli des lumières de la grâce, il tira de ce riche trésor de son cœur, les précieuses et inestimables richesses de sa doctrine, qu'il répandit sur les âmes avec une abondance et une bénédiction merveilleuse. »

Ces eaux de grâce et de salut ne s'arrêtèrent pas dans le

désert de Sina; Dieu les fit couler par son livre admirable de l'*Échelle sainte*, dans le désert de Raïthe, et ensuite dans toute l'Église; et ce fut alors que se vérifia littéralement ce que le pieux abbé Stratége en avait prédit cinquante-cinq ans auparavant, comme nous l'avons déjà dit. Il y avait toujours eu une étroite union de charité entre les solitaires de Sinaï et ceux de Raïthe; la gloire d'avoir eu des martyrs de Jésus-Christ leur était commune, ainsi que nous l'avons remarqué ailleurs; et si le mont de Sina avait donné de grands hommes pour éclairer l'Église par leurs lumières et l'édifier par la bonne odeur de leurs vertus, Raïthe avait eu aussi le même avantage.

Un grand personnage, nommé Jean comme notre Saint, et son ami particulier, gouvernait alors le monastère de Raïthe. La connaissance qu'il avait de ses talents et de sa doctrine profonde pour la conduite des âmes, le détermina à le prier, tant en son nom qu'au nom de tous ses religieux, de vouloir bien écrire ce que le Saint-Esprit lui inspirerait touchant la pratique des vertus, et de leur faire part de la grande expérience qu'il avait acquise dans la science spirituelle. La lettre qu'il lui écrivit pour cela fait tant d'honneur à saint Jean Climaque par l'éloge qu'elle contient de ses mérites, que nous la rapporterions volontiers ici en entier, si nous ne craignions de nous trop étendre. Il s'adresse à lui comme à un homme égal aux anges; comme au père commun des Pères de la solitude; comme à un docteur capable d'instruire les autres docteurs.

Il le conjure ensuite par l'obéissance qu'il doit à Dieu à l'égard de toutes les personnes qui ont besoin de son assistance, de lui tracer par écrit les vérités que Dieu lui a fait voir dans ses célestes contemplations sur la même montagne où il se montra autrefois à Moïse. « Nous les recevrons, dit-il, comme de nouvelles tables écrites de sa propre main, qu'il nous enverra par votre entremise, ainsi qu'à de nouveaux et spirituels Israélites, qui sont sortis des agitations du monde comme du fond des abîmes

de la mer Rouge. — Puis donc, ajoute-t-il, que vous avez fait tant de merveilleuses opérations par votre langue animée de l'esprit de Dieu, comme Moïse fit autrefois tant de prodiges par sa baguette miraculeuse, et que vous êtes le grand conducteur et le premier maître de ceux qui ont embrassé cette vie toute angélique, ne rejetez pas l'instante supplication que nous vous faisons de nous marquer par écrit les principaux devoirs de notre état. Nous avons une ferme confiance que vous nous donnerez cet excellent ouvrage que nous espérons de votre zèle. Nous recevrons avec une consolation extraordinaire ces règles vénérables, qui seront comme une échelle sainte dressée à la porte du ciel, par laquelle ceux qui voudront monter y arriveront sûrement sans qu'ils en puissent être empêchés par les esprits de ténèbres. »

Le bienheureux Jean avait de si bas sentiments de lui-même, qu'il ne put lire cette lettre qu'en s'humiliant encore plus profondément que l'abbé de Raïthe ne lui marquait de vénération. Il sentit la même difficulté à commencer cet ouvrage, qu'il avait eue à se charger du gouvernement des solitaires de Sinaï; et il ne l'entreprit enfin que par cet esprit d'obéissance, qui, lui faisant regarder Jean de Raïthe comme son maître dans la science spirituelle et les vertus religieuses, le soumettait à ses désirs comme à des ordres d'un supérieur.

« Lorsque j'ai reçu, lui dit-il dans sa réponse, la lettre dont vous m'avez honoré, ou plutôt le commandement qu'il vous a plu de me faire, et qui est au-dessus d'un pécheur indigent et destitué de vertu, tel que je suis, je l'ai regardé comme très-convenable à la sainteté de votre vie et à la profonde humilité de votre cœur. Vous deviez plutôt vous adresser à ceux qui sont des maîtres dans la science spirituelle, et non pas à moi, qui suis encore au rang des disciples; mais puisque ceux de nos pères qui ont été les plus éminents en doctrine et en sainteté, nous ont enseigné que l'obéissance consiste à obéir sans discernement dans

les choses même qui vont au delà de notre pouvoir, cette considération m'a fait oublier ma faiblesse et entreprendre humblement plus que je ne pouvais accomplir. Ce n'est pourtant pas à vous que j'adresse ce petit ouvrage ; Dieu me garde d'une si folle et si indiscrète simplicité. Je sais combien vous êtes capable, par la grâce de Jésus-Christ, de nous instruire tous ; mais je l'adresse à cette bienheureuse compagnie que Dieu a appelée à son service, et qui reçoit de vous, comme nous autres, les instructions qu'on doit attendre d'un homme aussi éclairé que vous êtes, et sur les prières de qui me confiant, comme sur des mains spirituelles qui m'aident à porter le poids de mon insuffisance, j'ai comme tendu les voiles au vent en prenant la plume, et j'ai abandonné à Jésus-Christ, cet excellent pilote, le gouvernail du vaisseau et la conduite de ce que je vais dire par votre ordre et avec le secours de vos prières. »

Ce fut alors qu'on vit paraître cette excellente production de son génie éminent, de son expérience consommée, et de son ardente piété. Cet ouvrage le rendit bientôt célèbre parmi les Grecs (Il a été connu beaucoup plus tard chez les Latins). Il y traite les matières autrement que les autres auteurs grecs, qui sont ordinairement fort étendus dans leurs discours ; mais comme il avait l'esprit très-subtil, et d'ailleurs grave et solide, il renferme beaucoup de pensées et de raisons en peu de paroles ; et, s'exprimant plutôt par sentences que par des raisonnements liés, il expose sa doctrine en des idées raccourcies et des vérités de principes et de maximes, sans s'arrêter à les développer par des amplifications. C'est ce qui a rendu son ouvrage obscur en beaucoup d'endroits, tout le monde n'étant pas capable en le lisant de l'atteindre dans la sublimité de ses pensées. Aussi tâcha-t-on de les rendre plus claires, et de les mettre plus à la portée du commun, par des éclaircissements que l'abbé Jean de Raïthe donna en grec ; et environ cent cinquante ans après, Élie, métropolitain de Crète, en publia de nouveaux qui donnèrent un grand

pour à tout l'ouvrage, et dont on s'est servi dans la traduction française qu'on en a faite pour le rendre utile à tout le monde.

On remarque que notre Saint avait une grande conformité de génie avec saint Grégoire de Nazianze, dont il a suivi les manières dans l'élégance et le tour de style; qu'il propose ses réflexions et ses préceptes dans un discours figuré, où il fait allusion à des passages de l'Écriture; qu'il entremêle d'exemples quelquefois rares et peu connus du commun des hommes. On y trouve aussi des imitations ingénieuses du langage du Saint-Esprit; diverses allégories du Vieux-Testament; des paraboles semblables à celles de l'Évangile, qui, sous le voile des choses humaines, contiennent des vérités morales et spirituelles; et enfin des questions importantes qu'il propose à ses lecteurs pour les exciter à en rechercher ailleurs la décision, et que sa modestie l'a empêché de résoudre.

Quoique saint Jean Climaque proteste dans cet ouvrage, en l'envoyant à l'abbé de Raïthe, qu'il n'a garde de lui adresser dans l'intention de l'instruire, et qu'il ne l'a fait que pour les religieux que ce saint abbé avait sous sa direction, il y a joint un petit traité en forme de lettre pour ce même abbé, et qui a pour titre : *la Lettre au Pasteur*. Sans doute que l'abbé Jean de Raïthe l'y avait obligé par de fortes instances; et cet ouvrage, dans lequel il traite des devoirs de ceux qui sont chargés de la conduite des autres, n'est pas moins utile pour l'instruction des supérieurs, que son *Échelle sainte* peut l'être à tout le monde, et plus particulièrement à tous les religieux. Il s'y exprime également de la même manière par maximes et par aphorismes, et dans la même précision et la même élévation de pensées qui lui est propre.

Parmi les lettres de saint Grégoire le Grand, il y en a une adressée à Jean, abbé du mont Sina, qui lui avait écrit avec le prêtre Pallade dont nous parlerons bientôt : et cet abbé Jean ne peut être que notre Saint. Dans cette lettre, ce saint Pape, qui

conservait dans sa dignité une humilité profonde, se recommande à ses prières, lui représentant que les religieux qui ont l'avantage de vivre dans la solitude, doivent prier pour ceux qui, comme lui, sont engagés à soutenir les flots et les orages du siècle. Il lui marque en même temps en abrégé les trois principaux devoirs d'un supérieur, en lui disant qu'il souhaite que le Seigneur lui fasse la grâce d'attirer par ses oraisons les faveurs du ciel sur le troupeau qui lui est confié, de l'animer à la vertu par ses paroles et ses avertissements, et de lui donner l'exemple de la véritable sainteté par celle de sa vie. Il lui mande aussi qu'il lui envoie des meubles pour un hôpital qu'un étranger avait bâti à Sina, ou aux environs, ce qui montre que la charité de ce grand Pape s'étendait partout.

Il y a apparence que saint Jean Climaque ne survécut pas beaucoup à la composition de l'ouvrage dont nous avons parlé. Il avait à peine gouverné quatre ans le monastère de Sina, qu'il résolut de le quitter et de retourner dans sa chère solitude de Thole, qu'il avait prise depuis si longtemps, selon l'expression d'un de ses historiens, pour sa compagne et son épouse. Il y entra avec le même attrait et la même inclination pour la vie cachée, qu'on voit une pierre tendre vers son centre. En quittant la supériorité, il établit en sa place un frère qu'il avait, nommé George, qui menait dans la solitude de Sinaï une vie parfaite. Ce George pourrait bien être le même que celui dont parle Jean Mosch dans le *Pré spirituel ;* mais cela n'est pas certain. Nous rapporterons ce qui le regarde dans son lieu.

Enfin, le bienheureux Jean étant âgé de plus de quatre-vingts ans et approchant de sa dernière heure, son frère vint le visiter, et lui dit, tout fondant en larmes : « Quoi, mon frère, me laissez-vous ainsi après vous sans secours et sans assistance. J'avais demandé à Dieu que vous m'envoyassiez à lui (car on croit qu'il était son aîné) avant que d'y aller vous-même, parce que je ne puis pas gourverner cette sainte famille sans vous ; et je suis au-

jourd'hui si malheureux que de vous voir partir avant moi. » Saint Jean le fortifia et le consola. « Ne vous affligez point, mon frère, lui dit-il, si je puis quelque chose auprès de Dieu, il ne se passera pas un an que je ne vous attire après moi. » C'est ce qui arriva en effet ; car l'abbé George mourut dix mois après son bienheureux frère. On croit que saint Jean Climaque est mort en 605, ou au plus tard l'année d'après.

Outre ce qu'on peut recueillir de ses ouvrages pour l'histoire de sa vie, il y a deux auteurs contemporains qui nous ont laissé ce que nous venons d'en rapporter. L'un est un religieux de Sina, qui vivait de son temps et qui en a parlé en témoin oculaire ; l'autre est un moine de Raïthe, qui a écrit peu de temps après la mort du Saint, et qui l'a fait sur le témoignage de ceux qui l'avaient bien connu ; voilà pourquoi il dit ces paroles dans sa relation : « Tous ceux qui ont été assez heureux pour entendre parler le Saint-Esprit par la bouche de ce grand homme, dont il y en a plusieurs qu'il a mis dans le chemin du salut, et qui y marchent encore, peuvent rendre témoignage à la vérité de ce discours. Mais un des plus illustres témoins de la sagesse de ce sauveur des âmes, est ce nouveau David dont j'ai parlé (il entend le moine Isaac, que saint Jean avait délivré d'une fâcheuse tentation par ses prières), comme aussi notre bienheureux abbé, aux instances duquel ce grand personnage descendit vers nous en esprit de la montagne de Sinaï, comme un nouveau contemplateur de la majesté divine, et nous apporta des tables du doigt de Dieu (c'est son *Échelle sainte*), qui contiennent les préceptes nécessaires pour nous rendre parfaits, au dehors par des actions toutes saintes, et au dedans par une contemplation toute céleste. »

Les Grecs célèbrent la fête de ce Saint le 30 de mars, auquel ils présument qu'il est mort. Les Latins l'ont connu fort tard à cause des ravages que les Sarrasins firent depuis dans l'Égypte, l'Arabie et la Palestine. Ce n'a donc été que plusieurs siècles

après sa mort qu'on l'a inséré dans le *Martyrologe*, après que l'étude de la langue grecque, ayant été plus cultivée en Occident, on y a enfin connu son précieux ouvrage, qui l'a rendu célèbre dans l'Église latine autant qu'il l'était dans la grecque, et l'a fait regarder par les plus grands hommes comme un Père de l'Église, et comme un excellent maître de la vie spirituelle.

---

## DOCTRINE SPIRITUELLE DE SAINT JEAN CLIMAQUE.

L'*Échelle sainte* de saint Jean Climaque, dans laquelle nous allons puiser sa doctrine spirituelle, est composée de trente degrés, dans chacun desquels il traite le sujet qu'il se propose avec beaucoup d'étendue, quoiqu'à cause de sa précision on puisse dire qu'il renferme un sens vaste dans peu de paroles. Comme il s'exprime, ainsi que nous l'avons déjà remarqué, par sentences plutôt que par des raisonnements suivis, et que chaque sentence contient des vérités très-instructives, nous n'en saurions marquer quelques-unes sans avoir du regret d'omettre les autres. Il faut pourtant que nous nous bornions, pour ne pas donner un volume au lieu d'une analyse. Il nous suffira donc d'en rapporter quelques-unes de chaque degré, en renvoyant le lecteur à l'ouvrage même, si ce que nous mettons ici ne le satisfait pas.

Les trois premiers degrés de l'*Échelle sainte* sont sur le renoncement au monde, le dégagement du cœur, et la retraite entière ou l'éloignement des créatures, celles mêmes qui nous sont les plus chères. Dans tout cet ouvrage saint Climaque a en vue les religieux, mais presque tous ses enseignements conviennent à tout le monde.

### Ier DEGRÉ.

La retraite du monde, dit-il dans le premier degré, est une

haine volontaire et un abandonnement des choses de la nature, par le désir qu'on a de jouir des biens qui sont au-dessus de la nature. On peut s'y porter ou par l'espérance du royaume céleste, ou par le regret qu'on a conçu de ses fautes, ou pour l'amour seul qu'on sent pour Dieu. Quand on n'est touché d'aucun de ces sentiments, la retraite est indiscrète et téméraire. Cependant Dieu est si bon, qu'il a peu d'égard au but que nous avons en entrant dans la carrière, lorsque la fin de notre course est telle qu'il la demande.

En sortant de l'Égypte du monde, nous avons besoin, ainsi que le peuple juif, d'un Moïse qui nous conduise, et qui soit comme un médiateur entre Dieu et nous. Aussi ceux-là ont été trompés qui, par trop de confiance en eux-mêmes, ont cru qu'ils n'en avaient pas besoin.

Ceux qui ont entrepris d'embrasser cet état saint pour monter au ciel, ont besoin de se faire violence, surtout au commencement de leur retraite, jusqu'à ce que l'amour des plaisirs auxquels ils s'étaient accoutumés, cède par la mortification, la place à l'amour de Dieu. Qu'ils sachent qu'ils doivent passer par le feu des tentations et des mortifications, s'ils veulent que le feu du ciel vienne embraser leur cœur. Ils doivent s'appliquer surtout à trois choses : à la simplicité innocente, qui les rende comme des enfants sans malice ni finesse ; à la sobriété, et à la chasteté qui est la fille de la sobriété.

Quoique dans le commencement de notre retraite nous ne pratiquions point les vertus sans beaucoup de travail, de violence et d'amertume ; ayant ensuite fait des progrès, elles nous deviennent moins difficiles ; et enfin nos sentiments terrestres étant comme absorbés par notre zèle pour le service de Dieu, nous les pratiquons avec joie, une activité fervente, des désirs ardents et un embrasement d'amour.

Comme on doit louer ceux qui dès le commencement se portent à leurs devoirs avec zèle, on doit plaindre ceux qui, ayant em-

brassé depuis plusieurs années la vie solitaire, ont si peu avancé dans les vertus, qu'il leur en coûte encore beaucoup de les pratiquer.

Il ne faut point condamner ni rejeter les retraites du monde qui arrivent par des accidents extraordinaires et inopinés, puisque Jésus-Christ s'en est servi pour en attirer par là plusieurs à son amour. Personne non plus ne doit prendre prétexte de la multitude de ses péchés, pour se déclarer indigne de la profession religieuse; ce n'est là qu'une fausse humilité, et souvent une excuse frivole pour persévérer dans les plaisirs de la vie, et demeurer dans l'impénitence.

Courons avec une joie mêlée de crainte, à ce noble combat contre les démons, et ne redoutons point ces ennemis. Prenons les armes contre eux avec courage. Ils sont faibles contre ceux qui leur résistent avec un cœur intrépide et magnanime. Dieu, par sa bonté, adoucit quelquefois les rudes assauts de cette guerre pour de nouveaux convertis, de peur que la violence du premier choc ne les décourage et ne les porte à retourner dans le monde; mais on a aussi reconnu souvent, que quand Dieu voit des âmes mâles et généreuses, il permet qu'elles aient dès le commencement de très-rudes combats à soutenir, voulant bientôt les couronner.

Consacrez votre jeunesse à Jésus-Christ par la pénitence, et vous vous réjouirez dans votre vieillesse d'avoir acquis la paix de l'âme par la victoire de vos passions. Ce qu'on a recueilli dans son premier âge, nourrit et console dans la faiblesse d'un âge avancé. Travaillons avec ardeur étant jeunes; courons avec force et avec vitesse, puisque l'heure de notre mort est incertaine.

### IIe DEGRÉ.

Il ne doit pas suffire au solitaire de sortir du monde extérieurement par sa retraite; il en doit aussi détacher son cœur:

c'est à quoi saint Jean Climaque l'exhorte dans le second degré. Celui, dit-il, qui est touché d'un véritable amour pour Dieu et du désir du ciel; qui a un sincère regret de ses péchés; qui est saintement frappé de la crainte de la mort et de l'enfer, n'a plus d'attache profane, ni de soin qui l'occupe, ni de sollicitude qui le trouble, soit pour les richesses, soit pour ses parents, soit pour ses amis, soit pour la gloire mondaine, soit pour toutes les autres choses de la terre, ayant rejeté toute vaine affection, et avant toutes choses celle de sa propre chair, pour suivre Jésus-Christ dans un dégagement entier avec une ferveur toujours nouvelle. Ne serait-il pas honteux pour nous, qu'après avoir abandonné le monde pour suivre, non pas un homme, mais un Dieu qui nous appelle à son service, nous fussions encore agités de soins et d'inquiétudes pour ces choses, qui ne nous seront d'aucun secours dans notre plus grand besoin, savoir à l'heure de la mort?

Les démons, pleins d'une malice artificieuse, nous portent quelquefois à estimer heureux ceux qui, dans le monde, font des aumônes et des charités, et à nous regarder comme malheureux de ne pouvoir pas pratiquer les mêmes œuvres; mais ils n'ont d'autres desseins, en nous inspirant ces pensées, que de nous décourager dans notre solitude et de nous rengager dans le siècle.

Si nous voulons courir avec ferveur dans la carrière de la vie religieuse, considérons que Jésus-Christ a mis au nombre des morts par rapport à nous, ceux qui vivent dans le monde, lorsqu'il a dit : *Laissez les morts ensevelir les morts.*

Il y en a qui, après avoir desséché leurs corps par toutes sortes de mortifications et de pénitences, lorsqu'ils vivaient dans le siècle, ne pratiquent plus les mêmes austérités quand ils ont embrassé la vie religieuse. Ce relâchement vient en plusieurs de ce que, quand ils vivaient dans le monde, leur vertu était comme une plante arrosée par l'éclat et les applaudissements, ce qui

faisait qu'elle croissait facilement; au lieu qu'elle n'a plus, pour ainsi dire, la même humidité qui l'entretenait, quand elle est transplantée dans un fond aussi aride et aussi sec pour les louanges des hommes, que le sont les écoles saintes des déserts, et des solitudes.

Prenons garde qu'en disant que nous marchons par un chemin étroit et difficile, nous ne suivions en effet le chemin large et facile. Les marques auxquelles nous reconnaîtrons si nous marchons par le chemin étroit, sont d'être sobres dans le manger et fidèle aux veilles de la nuit; de souffrir l'humiliation, les railleries, les insultes, les affronts sans murmurer et avec patience; d'essuyer les mauvais traitements et les injustices avec courage; de n'être point ému de colère pour le mal qu'on dit de nous, et de s'humilier quand on est blâmé et condamné. Bienheureux ceux qui marchent dans cette voie; le royaume des cieux est à eux.

Il y a trois renoncements solennels à accomplir: Le premier, à toutes choses et à toutes personnes; le second, à sa volonté propre; le troisième, à la vaine gloire qui suit l'obéissance,
I. 2. lorsqu'on en prend sujet de satisfaction et d'élèvement. *Sortez du milieu d'eux*, dit le Seigneur, *tenez-vous-en séparés et ne touchez pas à l'impureté du monde.*

Lorsqu'après la retraite du monde, les démons tâchent de nous attendrir le cœur par le souvenir de nos parents, recourons aux armes de la prière et combattons ces sentiments par la pensée des peines éternelles. Ceux-là sont dans l'illusion, qui croient de n'avoir point d'attache à une chose, et ressentent néanmoins de la tristesse lorsqu'ils en sont privés.

Les jeunes gens, qui, après avoir recherché avec ardeur les faux plaisirs du siècle, forment le dessein d'embrasser la vie solitaire, doivent s'exercer dans l'oraison et la mortification, et s'abstenir de toute délicatesse et de toute offense volontaire, de peur de retomber dans leur premier état; car la religion est un

port, où, si l'on y trouve le salut, on peut trouver aussi le naufrage.

III° DEGRÉ.

Dans le troisième degré, qui est du pèlerinage ou de la retraite du monde, saint Jean Climaque recommande beaucoup au solitaire de se détacher des affections trop naturelles, surtout de celles des personnes que nous chérissons dans le monde, tels que sont nos amis, notre patrie, nos parents; non que nous devions avoir de l'aversion pour eux, à Dieu ne plaise! mais afin que leur présence et leur compagnie ne nous détournent pas de notre union avec Dieu. Car, dit-il, celui-là est véritablement pèlerin, qui, comme parlant une langue que le monde n'entend point, et n'entendant point la langue que le monde parle, se nourrit en secret de la connaissance de Dieu et de celle de soi-même.

Choisissons, dit-il encore, pour nous retirer, les lieux des déserts les moins pourvus de consolations humaines, les moins exposés à la vaine gloire, les moins célèbres et les moins connus des hommes, autrement nous nous envolerons du monde comme des oiseaux, emportant avec nous nos passions. Cachez, ajoute-t-il, la splendeur de votre race, et ne vous glorifiez pas devant les hommes de ce que vous portez un nom illustre, de peur qu'on ne juge que vous êtes autant au-dessous des autres par vos passions, que vous êtes au-dessus d'eux par la noblesse de votre naissance.

Le règlement de nos mœurs que nous avons tâché de former avec beaucoup de travail, se peut perdre en un moment. Les conversations séculières peuvent nous pervertir comme celles qui sont mauvaises. Si après avoir renoncé à tout, nous recherchons de nouveau de converser avec le monde, il fouillera notre cœur et le perdra.

IV° DEGRÉ.

Saint Jean Climaque parle, après ces trois premiers degrés,

de la vertu d'obéissance, et ajoute aux maximes qu'il y donne, plusieurs exemples édifiants et très-propres à animer les religieux à la pratique de cette vertu, qui est un des principaux fondements de la religion, et qui fait la paix et la couronne des âmes religieuses. Nous supprimerons les exemples, parce que nous les rapporterons ailleurs. Voici sur cette vertu quelques-unes de ses sentences.

L'obéissance est la mortification du corps subsistante en la vie de l'esprit. Elle est un mouvement simple par lequel nous agissons sans discernement. C'est une mort volontaire ; une vie exempte de toute curiosité; une assurance dans le péril; une excuse légitime lorsqu'on ira comparaître devant Dieu ; un affranchissement de la crainte de la mort; une navigation sûre; un voyage qu'on fait en dormant. L'obéissance met la propre volonté dans le tombeau et ressuscite l'humilité. Celui qui aura fait mourir son âme de cette mort sainte, n'aura point sujet de craindre, lorsqu'il rendra compte à Dieu de toutes ses actions. Enfin l'obéissance est une renonciation que l'on fait au discernement par une plénitude de discernement.

Le commencement de cette mortification est mêlé de peines et de travaux; le progrès est tantôt avec peine et tantôt sans peine ; la fin est sans trouble et sans peine, ou si l'homme bienheureux qui la pratique, et qu'on peut appeler tout ensemble mort et vivant, souffre quelque peine, c'est lorsqu'il s'aperçoit qu'il fait sa propre volonté en quelque chose, craignant de porter une aussi pesante charge que celle de répondre de son propre jugement.

Le chemin de l'obéissance est le plus court, quoique le plus rude. Il ne s'y trouve qu'une seule route par laquelle nous puissions nous égarer ; celle qu'on appelle confiance en son propre jugement et en sa propre volonté.

Lorsque nous voulons baisser la tête sous le joug de Jésus-Christ et confier à un autre la conduite de notre âme, examinons

avec soin les qualités de celui que nous voulons choisir pour nous gouverner et pour nous conduire, de peur que, tombant entre les mains d'un matelot au lieu d'un pilote, nous n'entrions dans une mer agitée et non pas dans un port, et que nous y fassions naufrage. Mais, après que nous aurons trouvé ce bon directeur, quand même nous reconnaîtrions en lui quelques légères fautes, comme étant homme, n'entreprenons plus de le juger, et répondons au démon qui nous tenterait là-dessus : « Retire-toi, trompeur ; je ne suis point établi le juge de mon père spirituel, mais c'est lui qui est le mien. »

Si le supérieur ne cesse de reprendre celui qui s'est soumis à son autorité, tout va bien ; mais s'il se tient dans le silence, je n'oserais dire ce que j'en dois conclure. Lorsque les répréhensions nous piquent et nous attristent, opposons à cette douleur injuste, la douleur si juste que nous devons avoir de nos péchés. Heureux le solitaire qui fait mourir sa volonté et s'est abandonné à la conduite de celui que Dieu lui a donné pour père et pour maître ; il aura place à la droite de Jésus-Christ crucifié. Celui qui rejette loin de soi toute correction, ou juste ou injuste, renonce lui-même à son salut ; mais celui qui la reçoit humblement, soit avec peine ou sans peine, obtiendra bientôt le pardon de ses péchés.

Celui qui découvre ses tentations à son père spirituel, montre la fermeté de sa confiance en lui ; mais celui qui les tient cachées dans son cœur, suit une route perdue. Celui qui, dans un entretien, veut établir trop fortement son opinion, quoiqu'elle soit véritable, est malade d'orgueil. Si c'est avec ses égaux qu'il commet cette faute, il pourra en être guéri par la correction des anciens ; mais, s'il s'oublie jusqu'à la commettre envers les plus anciens, qui pourra le corriger ? Celui qui n'est point soumis en ses paroles, n'a garde de l'être en ses actions. Il travaille en vain, et son obéissance le condamne.

Celui qui tantôt obéit à son père spirituel et tantôt lui désobéit,

ressemble à celui qui tantôt met une excellente eau à ses yeux malades, et tantôt de la chaux vive.

Lorsque vous confessez vos fautes, prenez les gestes, le visage et l'esprit d'un criminel. Tenez les yeux baissés vers la terre; arrosez de vos larmes, s'il est possible, les pieds de votre juge et de votre médecin, comme ceux de Jésus-Christ même; découvrez-lui à nu votre mal et votre blessure; dites-lui, sans écouter une mauvaise honte : « Mon Père, cette faute est toute de moi; cette plaie est ma propre plaie; je ne puis l'attribuer qu'à ma lâcheté, à ma négligence, à ma paresse. » Ne soyons pas étonnés de voir qu'après notre confession même, nous nous trouvons encore dans la gnerre. Il vaut beaucoup mieux combattre la misère du corps qui nous humilie, que celle de l'esprit qui nous élève.

Étudions-nous à garder un profond silence en présence de notre supérieur, et à témoigner devant lui que nous sommes également ignorants et muets. L'homme ami du silence, est enfant de la sagesse; il se remplit toujours d'une nouvelle lumière. J'ai vu un religieux qui, écoutant son supérieur lui raconter quelque histoire pour l'édification de son âme, avait pris la parole en l'interrompant. Je n'espérai pas de le voir dans une parfaite soumission, car au lieu d'en devenir plus humble, il n'en était devenu que plus superbe.

Lorsque vous êtes avec les frères, veillez sur vous-même, et gardez-vous bien de paraître plus juste qu'eux. Soyez fervent; mais fervent d'esprit, sans en rien faire paraître au dehors par vos gestes, par vos paroles, par quelque signe obscur que ce puisse être. Ne suivez pas même en secret ces mouvements extraordinaires de ferveur, si vous n'êtes tout à fait éloigné de mépriser votre prochain. Que si vous vous sentez porté à ce mépris, rendez-vous en tout semblable à vos frères, de peur que ce ne soit qu'en la seule vanité que vous leur êtes dissemblable.

Ne nous jugeons pas patients seulement lorsque nous souffrons généreusement les réprimandes humiliantes de nos supérieurs;

mais lorsque nous supportons avec la même générosité les mépris des autres. Recevez de tous vos frères ce breuvage d'humiliation, comme une eau qui donne la vie; c'est alors qu'une parfaite pureté fleurira dans votre cœur, et que la lumière de Dieu ne s'éclipsera point dans votre âme.

N'affectez pas sans raison et à contre temps de garder un silence qui trouble et qui offense votre prochain; et quand on vous ordonne de vous hâter, gardez-vous bien d'agir et de marcher lentement, autrement la trop grande promptitude des autres serait plus supportable que votre lenteur. Lorsque les lâches et les paresseux trouvent que les choses qu'on leur ordonne sont pénibles et laborieuses, alors ils préfèrent la prière à ces travaux; et lorsqu'on leur en donne de plus doux et de plus faciles, ils fuient la prière comme le feu.

Entre ceux qui font profession de l'obéissance, il y en a qui, connaissant la facilité et la condescendance de leur supérieur, lui demandent quelque emploi conforme à leur propre volonté; mais qu'ils sachent qu'ayant obtenu ce qu'ils désiraient, ils ont perdu la couronne de l'obéissance.

Ceux qui sont dans les communautés doivent combattre à toute heure contre toutes les passions; mais principalement contre deux, qui sont l'intempérance de la bouche et l'aigreur de la colère; parce qu'elles trouvent dans la compagnie de plusieurs personnes, de quoi nourrir abondamment la corruption qui leur est propre.

Il n'y en a point qui puissent mieux nous instruire de l'utilité de l'obéissance, que ceux qui l'ont abandonnée; car alors ils reconnaissent quel était le ciel où ils habitaient, et l'état de félicité d'où ils sont tombés. Mes chers frères, qui courez dans cette sainte carrière de l'obéissance, arrêtez-vous pour entendre ce que le Sage dit de vous: *Le Seigneur les a éprouvés* (dans Sap. 3.
les monastères) *comme on éprouve l'or dans la fournaise, et il les a reçus dans son sein comme des victimes qui se sont sacrifiées elles-mêmes en holocauste.*

### Ve DEGRÉ.

Dans le cinquième degré, saint Jean Climaque traite de la véritable et sincère pénitence. Il en explique d'abord la nature et les qualités. Il parle ensuite de ce qu'il avait vu en Égypte dans le célèbre monastère de la prison, comme nous l'avons marqué au livre précédent. Il donne les règles de la véritable pénitence, et s'attache beaucoup à inspirer de la confiance aux pécheurs, en leur recommandant de se donner de garde du découragement.

La pénitence, dit-il, est un rétablissement du baptême; un accord qu'on fait avec Dieu, par lequel on s'oblige de mener une vie différente de la première; un renoncement de l'esprit aux aises du corps; un jugement qu'on prononce contre soi; une confession sincère de son péché; une réconciliation avec Dieu par la pratique des bonnes œuvres contraires au péché dans lequel on était tombé.

Quand nous sommes tombés dans le gouffre des vices, nous n'en saurions jamais sortir si nous ne nous jetons dans l'abîme de l'humilité des pénitents; mais cette humilité pleine d'amertume est bien différente de la condamnation que la conscience de ceux qui pèchent encore leur fait prononcer contre eux-mêmes. Elle est différente aussi de la riche et bienheureuse humilité que Dieu inspire par sa grâce aux âmes parfaites.

Après que nous sommes tombés dans quelque faute, combattons surtout le démon de la tristesse, qui veut détruire la force et l'attention de la prière par laquelle nous recourons à Dieu, en jetant le trouble dans notre esprit. Ne vous étonnez pas non plus que vous tombiez tous les jours dans les mêmes fautes; n'abandonnez pas pour cela la voie de Dieu, mais demeurez avec vigueur et avec fermeté dans son service, et l'ange qui vous garde respectera lui-même votre patience et votre constance. Lorsqu'une plaie est encore nouvelle et toute sanglante, la guérison en est

aisée ; mais celles qu'on a laissées vieillir par négligence, ne peuvent être guéries que difficilement ; il y faut employer beaucoup de travail, et même le fer et le feu.

Avant la chute dans le péché, les démons représentent Dieu comme étant tout miséricordieux envers les hommes ; après la chute, ils le représentent comme impitoyable. Ne les écoutez pas lorsqu'étant tombé dans une grande faute et prêt à tomber dans d'autres, ils vous représentent que vous deviez vous garder de la première, mais que pour ces autres elles ne sont rien.

Ceux qui pleurent sincèrement leurs fautes, n'attendent pas à l'heure de la mort pour recevoir une assurance du pardon de leurs péchés ; elle serait alors fort incertaine ; mais ils disent à Dieu durant leur vie : « Consolez-moi, Seigneur, s'il vous plaît, en me donnant une assurance du pardon de mes péchés, afin que je ne sorte point de ce monde sans ce divin rafraîchissement. »

Celui qui pleure ses propres péchés ne considère point les chutes de ses frères. Prenez bien garde que ce ne soit pas la pureté de votre âme qui fasse que votre conscience ne vous reprend plus ; mais l'aveuglement de votre malice. C'est un témoignage que nous nous sommes acquittés des dettes de nos péchés, lorsque nous nous croyons toujours redevables.

Il n'y a rien d'égal aux miséricordes de Dieu ; il n'est rien de plus grand qu'elles : c'est pourquoi celui qui se désespère est parricide de soi-même. La marque d'une sincère pénitence est de s'estimer digne de toutes les afflictions qui nous arrivent, et d'autres encore plus grandes.

### VIe DEGRÉ.

La méditation de la mort précède, dit saint Jean Climaque, les gémissements et les larmes de la pénitence, comme la pensée précède la parole ; voilà pourquoi il joint au degré de la pénitence celui du souvenir de la mort, après lequel il traite de ces saints gémissements et de ces larmes salutaires.

La crainte de la mort, dit-il, est un mouvement naturel à l'homme, et un effet de sa désobéissance ; mais les tremblements que nous causent les horreurs de la mort, prouvent que nous n'avons pas encore expié nos péchés par la pénitence. Comme de tous les aliments le pain est le plus nécessaire, aussi de toutes nos pratiques spirituelles, la méditation de la mort est la plus utile.

Nous reconnaîtrons que la pensée de la mort est véritablement gravée au fond de notre cœur, par le détachement volontaire de toutes les choses créées et le parfait renoncement à notre propre volonté.

Celui-là est certainement vertueux, qui attend la mort tous les jours ; mais celui-là est saint, qui la désire à toutes les heures. Tout désir pourtant de la mort n'est pas toujours bon ; car les uns la désirent dans un sentiment d'humilité, parce qu'ils tombent sans cesse par la violence de leurs mauvaises habitudes, et les autres par désespoir, ne voulant point faire pénitence. Il y en a qui la désirent par une présomptueuse opinion de leur vertu ; mais il y en a d'autres, en bien petit nombre, qui, par un mouvement efficace du Saint-Esprit, soupirent après leur passage de cette vie présente à la vie future. Aussi comme les Pères déclarent que l'amour parfait est exempt de chute, la parfaite méditation de la mort est exempte de crainte.

Une âme fervente s'occupe de plusieurs pensées pieuses et salutaires ; comme de l'amour qu'elle doit à Dieu, de sa majesté infinie, et de son royaume qui dure éternellement. Elle pense au zèle qui a embrasé les martyrs, au suprême témoin qui est toujours devant elle, aux anges, à ces esprit saints, à ces puissances célestes : et enfin, elle pense à sa sortie du monde, au jugement qu'elle subira, à la sentence qui sera prononcée, à la rigueur des tourments préparés pour les réprouvés. Toutes ces pensées sont grandes et excellentes.

Ne vous laissez pas tromper, ô solitaire, par cette folle per-

suasion, que vous pouvez racheter un temps par un autre ; car chaque jour même ne nous suffit pas pour nous acquitter pleinement envers Dieu des dettes que nous contractons en chaque journée. Si nous voulons vivre saintement chaque jour, représentons-nous qu'il est le dernier de notre vie. Un païen même l'a reconnu, quand il a dit, que l'amour de la sagesse n'est que la méditation de la mort.

### VII[e] DEGRÉ.

Notre Saint s'étend beaucoup au septième degré sur les saintes larmes que la componction fait couler. Il en parle en maître qui en avait une grande expérience ; et tout ce qu'il en dit est précieux ; en voici le précis :

La tristesse de la pénitence, ou la componction, est un remords de la conscience, qui, à mesure qu'il embrase notre cœur par le souvenir de nos péchés, nous cause en même temps un doux rafraîchissement par l'aveu que nous en faisons à Dieu. Les vertus propres à cette tristesse sont : la tempérance, le silence, la douceur, l'oubli des injures, l'humilité, la soif des humiliations, la faim des souffrances, une charité qui, non-seulement ne condamne pas ceux qui pèchent, mais qui est touchée d'une compassion plus qu'humaine pour leurs péchés.

Si vous possédez une fois le don des larmes, faites tout ce que vous pourrez pour le conserver ; car il est aisé de le perdre quand il n'est pas encore bien affermi dans le cœur. Ce don est comme une voix forte qui crie sans cesse aux oreilles du Seigneur. Si c'est la crainte de sa justice qui fait couler nos larmes, elles sont pour nous de puissantes médiatrices auprès de lui ; si c'est son saint amour, elles nous sont une assurance que nos prières lui sont agréables. Rien n'est plus conforme à l'humilité que ces saintes larmes ; rien ne lui est plus contraire que la dissolution du rire.

Quand vous vous présentez devant Dieu dans l'oraison, soyez

devant lui comme un criminel devant un juge. Que la disposition intérieure de votre esprit réponde à l'humilité extérieure de votre corps. Il ne saurait mépriser une âme ainsi affligée et humiliée. N'imitez pas ceux qui, après avoir enseveli les morts, tantôt pleurent sur leurs sépulcres, et tantôt se réjouissent dans les banquets de leurs funérailles. L'amour des délices est comme un chien que le véritable pénitent doit chasser de son cœur par ses larmes. Nous n'avons pas été appelés à la vie solitaire comme à des noces, mais afin que nous nous pleurions nous-mêmes.

Lorsque vous êtes couché, représentez-vous que vous êtes étendu dans le tombeau. Lorsque vous mangez, pensez que vous serez un jour la pâture des vers. Lorsque vous buvez, souvenez-vous de la cruelle soif que souffrent les damnés. Lorsque le supérieur vous reprend et vous humilie, représentez-vous la dernière sentence que le souverain Juge vous prononcera un jour pour toute l'éternité. Que votre habit même de religieux vous excite à pleurer vos fautes, puisque ceux qui pleurent les morts sont vêtus de noir comme vous êtes [1].

Ce n'est pas celui qui pleure quand il veut qui a reçu le don des larmes, mais celui qui pleure ce qu'il veut pleurer, ou plutôt celui qui pleure ce que Dieu veut qu'il pleure; car on mêle souvent avec les larmes de la pénitence, qui sont agréables à Dieu, celles de la vaine gloire qui lui déplaisent. C'est ce que la lumière de la prudence et de la piété nous fera discerner.

La véritable componction est exempte de vanité; et quand nous voyons de la colère et de l'orgueil dans ceux qui pleurent, nous jugeons que leurs larmes sont contraires à celles qui viennent de Dieu. Ne vous assurez pas sur l'abondance de vos larmes, avant que votre âme soit entièrement purifiée. Nul ne peut douter

[1] Nous apprenons par cet endroit de saint Jean Climaque, quelle était la couleur de l'habit des religieux du mont Sina. Il paraît pourtant par ce que nous avons dit ailleurs, que, lorsqu'ils venaient à l'Église pour participer aux saints Mystères, ils avaient une robe blanche par-dessus leur habit noir.

que les larmes qui sont selon Dieu, ne soient souverainement utiles ; mais nous ne reconnaîtrons qu'au moment de notre sortie du monde, l'utilité que nous en aurons tirée.

Celui qui s'avance toujours vers Dieu par de continuelles larmes, passe chaque jour de sa vie dans une fête spirituelle ; mais celui qui, vivant dans les délices du corps, passe chaque jour comme une fête, passera toute l'éternité dans les larmes.

Lorsque je considère quelle est la vertu et la force intérieure de la sainte componction, j'admire avec étonnement comment ce qu'on appelle l'affliction et la douleur de la pénitence enferme en soi une allégresse et une joie toute spirituelle; ce qui prouve que cette tristesse salutaire est véritablement un don de Dieu. Car ce qui fait que cette douleur se trouve jointe dans l'âme avec un plaisir doux et agréable, c'est que Dieu console d'une manière secrète et invisible, ceux qui ont le cœur comme brisé par cette affliction sainte.

## VIII[e] DEGRÉ.

Notre Saint avait dit que la sainte componction ne peut s'allier avec la colère, le ressentiment, la médisance, l'immortification de la langue, le déguisement, la paresse ; et en conséquence il traite de toutes ces choses dans les degrés suivants.

Sur la douceur, victorieuse de la colère, il dit qu'elle fait que l'âme demeure toujours la même, aussi bien dans les injures que dans les applaudissements ; que le commencement de la victoire sur la colère, est de retenir la langue par le silence au milieu des troubles du cœur ; que son progrès est le silence de nos pensées dans ces mêmes troubles que le cœur ressent encore, quoique fort médiocre; et que sa perfection est une constante sérénité de l'âme au milieu des tentations que les démons, comme des vents impétueux, y excitent à toute heure.

Comme la lumière dissipe les ténèbres, ainsi l'aigreur et la colère disparaissent de notre âme quand l'humilité y répand la

douceur de ses parfums. Ceux qui négligent d'user des remèdes nécessaires pour guérir la colère, sous prétexte qu'ils ne la gardent pas longtemps, ne pensent pas que le Prophète dit: *Le moment de sa colère est le moment de sa ruine.*

Isai. 45.

Si c'est le comble de la douceur de conserver la paix de l'esprit et la tendresse de la charité en présence de celui qui nous traite mal; c'est le comble de la colère de s'emporter comme un furieux en paroles et en gestes, lorsque nous sommes seuls et qu'il est absent. L'Esprit-Saint est nommé la paix de l'âme. La colère est nommée le trouble de l'âme. Il faut donc conclure qu'il n'y a rien qui éloigne tant de nous la présence du Saint-Esprit que la colère.

Ceux qui, par dissimulation, feignent de souffrir avec patience une injure, et en gravent le souvenir dans leur cœur, me paraissent plus malheureux que ceux qui s'emportent de colère. C'est un grand mal de troubler l'œil de son âme par la colère; c'en est un plus grand de montrer son emportement par ses paroles; mais il n'y a rien de si opposé, ni de si indigne de la vie religieuse, qui est une vie toute angélique et toute divine, que de s'emporter jusqu'à en venir aux mains.

Si vous voulez ôter la paille de l'œil de votre frère, ne vous servez pas d'un instrument grossier, tels que sont les paroles rudes et les gestes indécents, qui l'y enfonceraient davantage; employez un instrument plus délicat, celui d'une instruction douce, et d'une répréhension charitable et modérée.

Le premier degré de la bienheureuse patience, est de souffrir humblement les humiliations, quoiqu'on en ressente quelque douleur dans l'âme. Le second, de n'en avoir point de ressentiment. Le troisième, de les considérer comme des louanges. J'ai vu une fois trois solitaires qui avaient reçu ensemble une même injure. Le premier en fut piqué; mais il se retint dans le silence, parce qu'il craignait la justice de Dieu. Le second s'en réjouit, parce qu'il espérait que Dieu l'en récompenserait. Le troisième s'en affligea pour celui qui lui avait fait cet outrage, par un prin-

cipe de véritable charité pour son prochain. J'ai remarqué dans certaines personnes colères, une chose déplorable, et qui procédait en eux d'une secrète vanité; qui est de se mettre en colère pour s'être mis en colère. Ainsi ils se punissaient de leur première faute par une seconde. Lions donc la colère comme un tyran furieux avec les chaînes de la douceur. Frappons-la rudement avec les verges de la pénitence, et tirons-la par les liens du saint amour.

IX[e] DEGRÉ.

Saint Jean Climaque dit du souvenir des injures, qui fait le sujet du neuvième degré, que c'est la consommation de la colère, et qu'il nourrit les péchés dans l'âme. C'est une haine de la justice, la ruine des vertus, un venin qui empoisonne le cœur. C'est un sujet de confusion pour celui qui prie, et un obstacle perpétuel aux supplications qu'il présente à Dieu. C'est un œil d'iniquité qui ne dort point, une malice qui se renouvelle sans cesse, un péché continuel.

Un anachorète qui nourrit en son âme le souvenir des injures, est dans sa cellule comme un aspic dans son trou, qui porte partout avec soi le venin dont il est rempli. Que celui qui veut se souvenir des injures qu'il a reçues, se souvienne de celles que les démons lui ont faites; et que celui qui veut se venger, se venge contre son propre corps.

La prière que Jésus-Christ nous a laissée doit couvrir de honte celui qui se souvient des injures, puisque nous ne la saurions dire dans son esprit, en conservant ce pernicieux souvenir. La considération des souffrances de Jésus-Christ peut guérir une âme du souvenir des injures, par l'extrême confusion que lui donne ce grand exemple de patience, qui lui reproche si fortement son impatience. L'oubli des injures est la marque d'une fidèle pénitence; mais celui qui conserve l'animosité et croit avoir l'esprit de pénitence, est semblable à un homme qui croit courir en effet, lorsqu'il ne court qu'en songe.

Quelques-uns ont embrassé avec ardeur de grands travaux pour mériter la rémission de leurs fautes; mais celui qui oublie les injures qu'on lui a faites, obtiendra bien plutôt cette grâce; puisque c'est une vérité certaine qu'en pardonnant promptement, nous obtiendrons le pardon abondamment, comme Jésus-Christ l'enseïgne dans son Évangile.

### Xe, XIe, XIIe DEGRÉS.

Le Saint parle dans ces degrés de la médisance, du silence et du mensonge. 1° Il appelle la médisance une sangsue cachée dans notre âme, qui en tire tout le sang de la charité; une corruption du cœur; un poids qui accable la conscience. Ayant ouï, dit-il aussi, des personnes qui médisaient de leur prochain, je voulus les reprendre; mais ils me dirent qu'ils le faisaient par l'amour qu'ils portaient à celui dont ils parlaient désavantageusement. Je leur répliquai: « Si vous l'aimez véritablement, priez Dieu en secret qu'il le délivre de ses défauts, et ne le déshonorez pas par vos paroles. » J'ai vu aussi un homme qui, ayant commis un crime public, en faisait pénitence en secret, et je trouvai que celui que je condamnais comme incontinent, était alors regardé de Dieu comme chaste, s'étant réconcilié avec lui par une véritable conversion.

Si vous voulez vaincre le démon de la médisance, n'attribuez pas le péché à l'homme qui l'a commis, mais au démon qui le lui a suggéré. Le feu n'est pas plus contraire à l'eau que le jugement téméraire à l'esprit de pénitence. Quand vous verriez un homme pécheur à l'heure même de la mort, ne le condamnez pas pour cela, puisque le jugement de Dieu est caché aux hommes.

N'ayez point de respect humain envers ceux qui médisent du prochain; dites-leur: « Cessez, mes frères, de parler mal de cette personne. Comment pourrais-je la condamner, moi qui tombe tous les jours en des fautes beaucoup plus grandes? Vous ferez ainsi deux biens, celui de votre propre guérison et celle de votre frère.

Juger son prochain, c'est usurper l'honneur qui n'est dû qu'à Dieu, et le condamner, c'est se procurer à soi-même une mort funeste. Comme un sage vendangeur ne cueille pas les raisins verts, mais ceux qui sont mûrs, l'homme prudent ne remarque que les vertus dans les autres, au lieu que l'insensé médisant ne recherche que les défauts. Enfin ne condamnez pas votre prochain sur le témoignage même de vos yeux, parce qu'ils sont souvent trompés.

2° Parlant du silence au onzième degré, il dit : « L'intempérance de la langue est comme le trône de la vaine gloire. Elle est le caractère des ignorants, l'entrée à la médisance, la mère de la raillerie, l'ouvrière du mensonge, la ruine de la componction, la dissipation de la méditation, l'anéantissement de la vigilance sur soi-même, le refroidissement de la ferveur, l'obscurcissement de la lumière de l'esprit dans la prière.

Le silence au contraire, accompagné de connaissance et de sagesse, est le père de l'oraison, la conservation du feu qui l'embrase, l'ami des saintes larmes, l'ennemi de la confiance présomptueuse, un avancement invisible dans la vertu, une secrète élévation de l'âme à Dieu. Celui qui connaît véritablement ses fautes réprime sa langue. Celui qui se répand en paroles ne se connaît pas comme il devrait.

L'ami du silence s'approche de Dieu ; il entre d'une manière toute cachée dans sa familiarité sainte ; il est éclairé de ses divines lumières. Le silence du Fils de Dieu donna du respect à Pilate même, et le silence d'un homme pieux le délivre des tentations de la vaine gloire.

Celui qui aime la solitude aime le silence. Celui qui se plaît à en sortir, est chassé de sa cellule par la démangeaison de parler. Quand on a senti l'odeur des parfums que le feu céleste répand dans l'âme, on fuit la conversation des hommes comme les abeilles fuient la fumée. Il est difficile d'arrêter le cours de l'eau si on ne lui oppose une digue. Il l'est encore plus d'arrêter

l'effusion de la langue, si on ne lui donne un frein qui la dompte.

3° Contre le mensonge, dont il parle au douzième degré, il dit : « Un homme vraiment sage ne regarde point le mensonge comme une faute peu considérable, puisqu'il n'y a point de vice contre lequel le Saint-Esprit ait prononcé une sentence plus redoutable dans les Écritures. L'hypocrisie est la mère du mensonge, et souvent elle en est le sujet et la matière.

Psal. 5, 7.

Il y en a qui mentent pour le plaisir de mentir; d'autres pour satisfaire une passion ; d'autres pour faire rire une compagnie; d'autres pour nuire au prochain. Les juges étouffent le mensonge dans la bouche des criminels par la force des tourments; mais les pénitents l'étouffent dans leurs cœurs par leur componction. Un menteur s'excuse quelquefois en disant qu'il blesse la vérité par une bonté officieuse, et il ne voit pas qu'il prend souvent pour une action de justice ce qui est la perdition de son âme.

### XIIIe, XIVe, XVe DEGRÉS.

Dans ces trois degrés, saint Jean traite en premier lieu de la paresse, ensuite de l'intempérance de la bouche et du jeûne, et enfin de la chasteté. 1° Il dit sur l'ennui ou la paresse, qu'elle est un relâchement de l'âme, un dégoût des exercices spirituels, une aversion de la vie religieuse qu'on professe; qu'elle rend l'âme languissante dans le chant des psaumes, et lâche dans la prière, et lui fait quelquefois préférer le travail des mains. Quand nous sommes à l'office et dans la prière, elle nous fait souvenir de quelques affaires nécessaires et pressées; et toute déraisonnable qu'elle est, elle tâche, par quelque raison spécieuse, de nous tirer de cette sainte occupation.

Chacune des vertus détruit le vice qui lui est opposé; mais la paresse est la mort générale de toutes les vertus dans un religieux. Cet ennemi ne nous attaque point lorsque ce n'est pas l'heure de chanter les psaumes; mais ayant appesanti nos yeux en les chantant, ils s'ouvrent aussitôt que l'office est achevé.

Si vous y prenez garde, la paresse tente ceux qui sont debout en leur inspirant de s'asseoir ; ceux qui sont assis, en les portant à s'appuyer contre la muraille, à regarder par les fenêtres de leur cellule, à faire du bruit en battant des pieds. Celui qui a l'esprit de componction ne connaît pas cette maladie.

La paresse vient tantôt de l'insensibilité de l'âme, tantôt de l'oubli des biens célestes, quelquefois de l'excès des travaux du corps. Ses enfants et ses compagnons sont l'inconstance, le mépris des ordres du Père spirituel, l'oubli du jugement de Dieu, et quelquefois la désertion de son état. Les remèdes contre elle sont le chant des psaumes avec le travail des mains, la méditation de la mort, mais surtout la prière, jointe à l'espérance des biens à venir.

2° Il dit contre l'intempérance de la bouche, que la réplétion des viandes est la mère de l'incontinence, comme la mortification du jeûne est la mère de la chasteté. Celui qui flatte un lion le rend souvent doux et apprivoisé ; mais celui qui flatte le corps le rend plus cruel et plus farouche.

Rendez-vous maître de votre appétit avant qu'il se rende maître de vous-même, de peur qu'alors vous ne soyez obligé par une honteuse nécessité de faire de grands efforts pour vous affranchir de sa tyrannie. L'esprit de celui qui jeûne n'a que de bonnes pensées ; celui de l'intempérant n'en a guère que de mauvaises.

Si vous avez promis à Jésus-Christ par votre profession sainte, de marcher par la voie étroite de l'Évangile, réprimez votre appétit par la tempérance ; car si vous traitez trop bien votre corps vous violez votre promesse.

Les productions de l'intempérance sont presque sans nombre comme le sable de la mer. Elle est la mère de la paresse, de l'effusion en vains discours, de la liberté, des paroles en railleries, en bouffonnerie, en contradiction, en opiniâtreté. Elle produit l'indocilité, l'insensibilité, la captivité de l'esprit, l'os-

tentation, la présomption, l'amour du monde accompagné de l'impureté. Les remèdes contre elle sont le jeûne, la contrition, le souvenir de la mort, l'humble supplication du secours du Saint-Esprit.

3° Il fait l'éloge de la chasteté au quinzième degré, en ces termes : Elle est une participation de la nature angélique, une demeure uniquement agréable à Jésus-Christ, le bouclier du cœur, un ciel terrestre, un renoncement que l'on fait à la nature par un mouvement surnaturel, un merveilleux combat d'émulation entre notre corps mortel et corruptible, et les esprits célestes qui n'ont point de corps.

Il y a trois différentes personnes qui combattent contre le vice opposé à cette vertu. Les uns l'enchaînent par les combats de la vie religieuse, qui sont les travaux des pénitences corporelles; es autres par l'humilité; les autres par l'infusion secrète d'une lumière divine. Les premiers ressemblent à l'étoile du jour. Les seconds à la lune dans son plein. Les troisièmes au soleil lorsqu'il est plus brillant. Tous les trois néanmoins ont leur conversation dans le ciel.

Défiez-vous toujours de vous-mêmes; ne vous confiez pas en vos jeûnes, et n'entreprenez pas d'opposer à la force de la tentation, la force de vos raisons, autrement vous combattrez en vain; mais présentez à Dieu votre faiblesse en reconnaissant humblement votre impuissance, et il vous accordera le don précieux de la chasteté. Quand ceux qui commencent d'entrer dans le service de Dieu font quelque chute, c'est ordinairement par la sensualité dans le manger. Celles des autres qui sont plus avancés, viennent de leur vanité; et les parfaits tombent quelquefois, parce qu'ils jugent et condamnent trop facilement leur prochain.

La chasteté est une vertu austère. Le vice opposé paraît quelquefois compatissant, charitable envers les pauvres et facile à pleurer. Il faut se défier de cette tendresse. Lorsque nous con-

versons dans le monde pour quelque affaire nécessaire où nous avons été engagés par l'obéissance, nous y sommes protégés par la main de Dieu. Mais donnons-nous de garde d'une ruse du démon, qui semble suspendre quelquefois la tentation, et nous exciter à des sentiments de piété pour nous tenter plus subtilement. Il porte alors celui qu'il veut tromper, à s'entretenir avec des femmes, sous prétexte de les instruire sur la mort, le jugement et même la chasteté ; et cette fausse piété d'un religieux devenu mondain par ces fréquents entretiens, se change en mal, et en fait un loup ravissant, de pasteur qu'il paraissait être. Fuyons ce piége ; gardons nos yeux et notre langue ; ne cherchons pas ce que nous avons abandonné, de peur d'être la victime de notre présomption.

Il y a de la différence entre le premier mouvement de l'âme lorsqu'elle est frappée de quelque objet, entre sa réflexion fixe et arrêtée sur ce même objet, et entre le consentement qu'elle donne au péché où la porte cet objet. Le premier mouvement est absolument sans péché ; le second ne l'est pas absolument ; et le troisième, qui est le consentement, est plus ou moins péché selon l'état et la disposition de l'esprit de celui qui pèche, après avoir fait quelque résistance.

Il n'y en a point qui soient plus sujets à l'incontinence que ceux qui suivent les impressions de la vaine gloire. N'ayez que de l'exécration pour votre ennemi lorsqu'après avoir commis quelque offense contre Dieu, il veut vous détourner de le fléchir par vos prières et votre pénitence. Qui est celui qui a vaincu son corps ? C'est celui qui a comme brisé et humilié son cœur. Et qui est celui qui a ainsi humilié son cœur ? c'est celui qui a renoncé à sa propre volonté.

XVI^e^, XVII^e^, XVIII^e^, XIX^e^, XX^e^ DEGRÉS.

Ces dégrés roulent sur la pauvreté volontaire, l'insensibilité du cœur, le sommeil et la prière, les veilles et la crainte effé-

minée. 1° Il dit au sujet de la pauvreté, que l'avarice est un culte profane des idoles et la fille de l'infidélité ; que celui qu a vaincu cette passion a coupé la racine des troubles de l'esprit ; mais que celui qui en est esclave n'offrira jamais à Dieu des prières qui soient pures. Il dit encore que la pauvreté volontaire est un voyage, où, pour aller plus légèrement au ciel, on se décharge de tout ce qui peut nous en empêcher, et qu'elle bannit toute tristesse. Le vrai pauvre est maître de tout le monde. Quand on a une fois goûté les biens d'en haut, on n'a que du dégoût pour ceux d'ici-bas. Nous ne devons pas paraître plus défiants de la divine Providence que les oiseaux, qui ne s'inquiètent point pour le présent et n'amassent point pour l'avenir.

Celui-là est grand devant Dieu, qui, pour se rendre riche en vertu, renonce à son bien ; et celui-là est saint devant Dieu, qui, pour se rendre vrai pauvre d'esprit, renonce à sa propre volonté.

2° Dans le dix-septième degré il parle de l'insensibilité du cœur ; c'est-à-dire, d'une espèce de langueur intérieure par laquelle un religieux connaissant fort bien ses devoirs, bien loin de les remplir, n'a pour eux que de l'ennui et de l'indifférence ; et quoiqu'il se condamne quelquefois, il continue pourtant à les violer. Il l'appelle une paralysie de l'âme qui lui ôte tout goût pour la piété ; une négligence qui, par le cours du temps, est devenue comme naturelle ; c'est un engourdissement de l'esprit, une entrave que nous nous sommes mise aux pieds, un filet qui nous tient lié.

L'insensible est un philosophe inconsidéré qui, en instruisant les autres, juge contre lui-même. Il parle aux autres des plaies de leur âme, et envenime les siennes. Il demande à Dieu d'être délivré de la servitude, et aussitôt après il s'y rengage par ses actions. L'insensibilité crie : Je fais mal, et il continue à mal faire. Il fait de grands discours de la mort et de l'éternité, et vit comme s'il ne devait jamais mourir. Il prêche l'abstinence, et travaille

pour la bonne chère. Il loue les veilles, la prière, l'obéissance, le détachement, et il ne pratique aucune de ces vertus. Il se réveille quelquefois de son assoupissement intérieur et pousse quelques soupirs; mais secouant aussitôt la tête, il retombe dans son assoupissement. Ceux qui sont dans ce funeste état, rient de ce qui doit exciter leurs larmes. Ils sont durs et pleins de ténèbres dans la prière. Ils n'ont aucun sentiment de piété pour la sainte Eucharistie, et reçoivent ce don du Ciel comme si c'était un pain ordinaire. Ils se moquent de ceux qui sont touchés de componction. Enfin, cette insensibilité est la mère du rire, la nourriture du sommeil, l'envie de la bonne chère. Nulle remontrance ne la touche; elle ne montre qu'une fausse piété; elle fait mourir toutes les vertus qu'on acquiert par la ferveur de l'esprit et les austérités du corps.

3° Dans le dix-huitième degré saint Jean parle du sommeil et de la prière. Il dit, au sujet du sommeil, qu'il faut qu'un religieux s'accoutume dès le commencement à le combattre; et parlant ensuite de la prière, il remarque les différents artifices dont les démons se servent ou pour nous empêcher de la faire, ou pour nous y rendre tièdes et dissipés.

Si nous y prenons garde, dit-il, nous trouverons que, lorsqu'au son de la cloche, qui est comme une trompette spirituelle, les frères se lèvent et s'assemblent pour l'office de la nuit, les ennemis invisibles s'assemblent aussi invisiblement. Les uns tâchent, lorsque nous sommes éveillés, de nous porter par une douce violence à dormir encore, nous persuadant que nous pouvons rester au lit jusqu'à ce que les prières et les hymnes qui précèdent le chant des psaumes soient achevées, et que quand nous n'irions qu'alors à l'église nous y serons encore assez tôt. D'autres nous pressent contre notre coutume, de sortir de l'église pour quelque raison particulière. D'autres nous poussent à y parler; d'autres à nous appuyer contre la muraille; quelquefois aussi à bâiller ou à rire afin d'irriter le bon Dieu par notre im-

modestie. D'autres nous font prononcer les versets trop vite par indévotion, ou trop lentement par une molle lâcheté. Enfin, il y en a qui nous obsèdent de telle sorte, qu'ils nous tiennent la bouche fermée, et nous donnent beaucoup de peine à l'ouvrir.

Mais celui qui considère dans un vif sentiment de son cœur, qu'il est en la présence de Dieu durant la prière, demeurera comme une colonne immobile, sans que les démons le trompent par aucune de ces illusions. Il est contre le respect qu'on doit à Dieu de s'appliquer durant la prière à des choses inutiles, ou déplacées ; mais il faut qu'il y ait un temps réglé tant pour la prière que pour le travail ; car c'est ce que l'ange ordonna expressément du temps du grand saint Antoine.

4° Comme les veilles étaient un des principaux exercices des saints solitaires, saint Jean Climaque nous apprend au dix-neuvième degré de son *Échelle sainte* à quoi ils s'occupaient dans ce temps du silence de la nuit. Les uns, dit-il, adressent à Dieu leurs vœux et leurs supplications, ayant les mains étendues vers le ciel ; les autres se tiennent debout devant sa majesté, chantant des psaumes et des cantiques ; d'autres s'appliquent à lire les divines Écritures : d'autres tâchent de vaincre le sommeil par le travail des mains, ou s'appliquent à méditer sur la mort. Dieu reçoit les hommages de toutes ces personnes, et en juge selon le zèle et les forces de ceux qui les lui présentent.

Il exhorte beaucoup à ce saint exercice, et condamne ceux qui s'abandonnent à un excès de sommeil ; car, dit-il, l'œil du corps qui veille purifie celui de l'âme, et le long sommeil obscurcit la lumière de l'esprit. Aussi le solitaire qui aime son Dieu, entendant sonner l'office, dit avec joie : « Courage, courage ; » au lieu que le lâche dit avec regret : « Hélas ! hélas ! »

Des veilles du corps saint Jean passe à la vigilance intérieure, et la recommande beaucoup. Comme le marchand, dit-il, compte à la fin de la journée le gain qu'il a fait, ainsi le solitaire vertueux examine après le chant des psaumes le fruit qu'il en a retiré.

Veillez donc attentivement sur vous-même, et vous verrez que les démons ne pouvant souffrir que vous les ayez combattus durant la prière, s'efforcent de vous combattre à leur tour, soit pour avoir vos dernières pensées quand vous vous couchez, soit pour avoir les premières quand vous vous éveillez.

5° Ce que saint Jean Climaque dit au vingtième degré, de la crainte efféminée, est pour fortifier la pusillanimité de quelques anachorètes que les démons tâchaient de troubler par de vaines frayeurs. Il leur dit que leur crainte vient de ce qu'ils n'ont pas assez de confiance en Dieu, et qu'ils s'appuient trop sur eux-mêmes ; car, dit-il, celui qui est véritable serviteur de Dieu, le craint lui seul comme son souverain Maître ; au lieu que celui qui ne le craint pas encore, craint souvent son ombre même.

### XXIe, XXIIe DEGRÉS.

Saint Jean Climaque parle dans ces degrés, 1° contre la vaine gloire, 2° contre l'orgueil. Comme nous avons parlé ailleurs de ces deux vices, nous ne nous étendrons pas beaucoup ici sur ce qu'il en dit.

1° Il remarque que la vaine gloire est une passion trompeuse qui nous représente tout autres que nous sommes, en montrant des vertus que nous n'avons pas, et en cachant des défauts que nous avons ; qu'elle est la perte du fruit de nos peines, une ennemie domestique qui nous ravit nos vertus, l'avant-coureur de l'orgueil, un naufrage dans le port. Comme le soleil répand sa lumière sur toutes les créatures, la vaine gloire répand son venin sur toutes nos bonnes œuvres. Le solitaire qui en est possédé est doublement misérable, en ce qu'il mate son corps par la pénitence sans en recevoir aucun fruit. Dieu nous ferme souvent les yeux pour nous cacher nos vertus ; mais si nous les ouvrons pour les regarder avec complaisance, elles s'évanouissent de notre âme.

Celui qui se glorifie de ses qualités naturelles, ne jouira jamais des biens qui sont au-dessus de la nature. Lorsque des personnes commencent à vous louer, repassez aussitôt le nombre innombrable de vos péchés, et vous trouverez que vous ne méritez pas les louanges qu'on vous donne. Comme un ver se change ensuite en papillon et prend des ailes, de même la vaine gloire enfante l'orgueil, qui est le comble de tous les vices.

2° Le Saint fait ainsi le portrait de l'orgueil. Il est, dit-il, un renoncement à Dieu, une invention du démon, un mépris des hommes, l'auteur des jugements téméraires, le funeste effet des louanges qu'on nous donne, la marque de la stérilité de l'âme, la privation du secours de Dieu, l'avant-coureur de l'endurcissement du cœur, la cause des plus grandes chutes, la matière de l'épilepsie spirituelle, la source de la colère, la porte de l'hypocrisie, le plus fort appui du démon, le fidèle gardien de nos offenses, le cruel auteur de toutes les inhumanités, l'oubli de toute compassion.

Le commencement de l'orgueil est le comble de la vaine gloire. Son progrès est le mépris du prochain, l'ostentation de ses travaux, l'amour des louanges et la haine des reproches. Sa fin est un renoncement au divin secours de la grâce, une présomptueuse confiance en ses propres forces, une possession spirituelle du démon. Quand une âme tombe dans le péché, c'est une marque qu'elle s'était élevée auparavant par l'orgueil. Le solitaire superbe contredit avec violence et avec aigreur ; mais l'humble n'ose pas même regarder en face celui qui le reprend. L'homme hautain désire de commander, et quoique le commandement soit sa perte, il veut bien se perdre sans ressource pourvu qu'il commande.

Un vieillard très-vertueux et très-éclairé reprit un jour avec beaucoup de charité un jeune religieux qui s'emportait dans l'orgueil. Cet aveugle spirituel lui répondit : « Pardonnez-moi, mon Père, je ne suis pas un orgueilleux. » A quoi ce très-sage vieil-

lard répartit aussitôt : « Et comment pouvez-vous, mon fils, nous dire plus clairement que vous l'êtes, qu'en disant que vous ne l'êtes pas ? »

Les personnes sujettes à l'orgueil ont besoin d'être soumises à un directeur, de choisir la vie la plus grossière ou la plus méprisable selon les hommes, et de s'appliquer à lire les actions surnaturelles des plus éminents d'entre les saints Pères, pour en être mieux confondus.

### XXIIIe DEGRÉ.

Dans ce vingt-troisième degré, saint Jean parle des pensées de blasphème que les démons excitent dans l'âme ; et ce qu'il y dit est très-propre à consoler les personnes de piété qui sont quelquefois tourmentées de ces pensées horribles, et qui en sont troublées jusqu'à désespérer presque de leur salut. Plusieurs solitaires en ont été attaqués, comme il paraît par ce qu'il en dit, et par ce que nous avons vu en parlant de la doctrine spirituelle de saint Nil ; et ce que notre Saint dit là-dessus est si solide et si consolant, que nous voudrions mettre ici en entier tout ce degré si nous n'étions forcé d'abréger.

« Le démon qui tente de blasphème, dit-il, est le plus cruel ennemi de tous ceux que nous avons à combattre ; et ce qu'il a de plus redoutable, c'est que nous avons une grande peine à découvrir ses suggestions au médecin spirituel de notre âme, d'où plusieurs sont tombés dans le désespoir. Lors même qu'on célèbre la sainte messe, et dans cette heure terrible en laquelle le plus grand de nos mystères s'accomplit sur nos autels, ce monstre exécrable nous vient inspirer des pensées de blasphème contre Jésus-Christ, et c'est précisément ce qui doit nous faire comprendre que ces pensées ne viennent que de sa malice : car si elles étaient de nous, comment pourrions-nous adorer, ainsi que nous faisons, ce don que nous recevons du ciel ? Comment pourrions-nous en même temps le maudire et le bénir ?

Ce trompeur des âmes en a souvent porté plusieurs jusqu'à l'extravagance; car il n'y a point de pensées que nous ayons tant de peine à découvrir que celle-là, ce qui est cause que plusieurs les laissent croupir dans leur âme jusqu'à la fin de leur vie ; cependant il n'y a rien qui fortifie tant contre nous le démon et ces pensées, que de les tenir ainsi cachées.

Qu'on ne s'imagine pas d'être coupable pour avoir de ces sortes de pensées ; le Seigneur voit à nu les plus secrets replis de notre cœur, et il sait que ces paroles et ces pensées ne sont point de nous, quoiqu'elles soient dans nous, mais des démons nos ennemis.

Lorsque nous prions, ces pensées impies s'élèvent dans nous contre nous-mêmes; mais elles se retirent, lorsqu'au lieu de nous y arrêter, nous achevons notre prière ; car elles ne combattent d'ordinaire que ceux qui s'amusent à les combattre.

Non-seulement le démon qui nous tente ainsi nous inspire ces pensées, mais il profère aussi dans nous d'une manière intellectuelle des mauvaises paroles, afin que nous abandonnions la prière, ou que nous tombions dans le désespoir. Il en a retiré ainsi plusieurs de l'oraison, ou de la participation des saints mystères ; il en a fait sécher d'autres de tristesse, et en a fait succomber plusieurs par des jeûnes excessifs, ne leur donnant aucun relâche ; il leur a persuadé qu'ils ne pouvaient plus avoir aucune espérance de leur salut, et qu'ils étaient pires que les infidèles.

Celui qui se sent troublé par ces pensées, doit tenir pour certain que ce n'est pas de son cœur qu'elles procèdent, mais du démon seul : c'est pourquoi il doit les mépriser à l'imitation de
Matt. 4. notre divin Maître, et lui dire sans s'arrêter à ses paroles : *Retire-toi, satan, j'adorerai mon Seigneur et mon Dieu, et je ne servirai que lui seul.*

Celui qui méprise cet ennemi, se délivre de sa tyrannie ; mais celui qui prétend le combattre avec d'autres armes que le mépris,

se trouve encore assujetti à son pouvoir. Un solitaire fort vertueux étant tourmenté depuis vingt ans par ce démon, avait maté sa chair et desséché son corps par des jeûnes et des veilles ; mais voyant qu'il ne recevait aucun soulagement, il écrivit sur le papier sa tentation et son trouble et s'en alla trouver un saint homme auquel il le donna, s'étant prosterné le visage contre terre, et n'osant même le regarder. Le vieillard, après avoir lu le papier, sourit, et, relevant ce religieux, lui dit : « Mon fils, mettez votre main sur mon cou ; » ce qu'ayant fait, ce grand homme ajouta : « Mon frère, je prends votre péché sur moi, tant pour le passé que pour l'avenir, pourvu seulement que vous ne vous en mettiez plus en peine : » ce qui fortifia ce frère de telle sorte, qu'il n'était pas encore sorti de la cellule de ce vieillard, que toute la tentation s'était évanouie.

### XXIVe DEGRÉ.

Saint Jean Climaque traite, au vingt-quatrième degré, de la douceur opposée à la colère, et de la simplicité opposée à la malice. 1° Il dit de la douceur, qu'elle consiste à souffrir avec une insensibilité sainte les troubles que nous cause le prochain, et à prier pour lui. Il dit qu'elle rompt les agitations de la colère, comme le rocher au milieu de l'eau rompt les flots qui le heurtent ; qu'elle est l'appui de la patience, la mère de la charité, l'aide de l'obéissance, et le lien de la société fraternelle.

Le cœur des doux est le trône de Dieu ; celui des turbulents et des colères est le tribunal où préside le démon. L'âme douce et paisible est le siége de la simplicité ; l'esprit colère et violent est une source féconde en malice.

Un homme colère et un fourbe s'étant un jour rencontrés, on ne pouvait rien trouver de solide ni de sincère dans leurs discours ; car, qui eût vu à découvert le cœur du premier, n'y eût trouvé que de la folie, et qui eût pénétré dans le fond de l'âme du second, n'y eût vu que de la malice.

La simplicité rend incapable de toute duplicité. Elle est immobile aux mouvements de la corruption de l'esprit et de la dépravation du cœur; elle est pleine d'une joie sainte et exempte de tout artifice; elle est une intention droite, qui ne recherche point de subtilités et de détours pour s'écarter de la vérité; elle est aussi sincère dans ses actions que simple et sans fard dans ses paroles.

La malice, au contraire, est un renversement du cœur, c'est un abîme de tromperie, une habitude de mensonge, un orgueil passé en nature, un ennemi mortel de l'humilité.

Si nous désirons d'attirer Jésus-Christ dans nos cœurs, approchons-nous de lui avec simplicité, sans artifice, sans déguisement, sans malice et sans curiosité; car il veut que les âmes qui s'approchent de lui soient simples, parce qu'elles seront aussi humbles, puisque la simplicité est inséparable de l'humilité.

Comme la science, ainsi que dit l'Apôtre, enfle de vanité la plupart des hommes, on peut dire que la simplicité les rend plus humbles. Combattez et travaillez pour vous détromper de votre fausse sagesse, par ce moyen vous trouverez le salut de votre âme dans la simplicité de votre cœur.

### XXV[e] DEGRÉ.

Saint Jean Climaque traite fort au long dans ce vingt-cinquième degré, de l'humilité, qu'il appelle l'exterminatrice des passions. Il en parle comme d'une vertu si sublime, qu'il avoue qu'après avoir conféré avec plusieurs solitaires pour la bien définir, tout ce qu'on en peut dire de mieux, c'est qu'elle est une grâce de l'âme qui n'est connue que de ceux qui en ont une véritable expérience; qu'elle est un don du ciel, un trésor ineffable, et l'un des noms de Dieu même ; puisque Jésus-Christ, qui est Dieu, a
Matt. 11. dit : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur.*

La pénitence nous élève vers le ciel; les larmes frappent à la porte, et c'est la sainte humilité qui nous l'ouvre : et comme le

soleil illumine toutes les créatures visibles, ainsi l'humilité affermit tout ce que la raison et la piété nous fait faire.

Celui qui est parfaitement humble au fond de son âme ne court point fortune de perdre l'humilité par des discours vains et présomptueux. Les démons apparurent un jour à un frère des plus éclairés, et lui donnèrent de grandes louanges; et il leur dit avec une extrême sagesse : « Si vous cessez de me louer, votre silence me fera concevoir une opinion avantageuse de moi-même; mais si vous continuez de me louer, cela ne servira qu'à me faire connaître la dépravation de mon âme. »

Les démons ayant voulu aussi suggérer des pensées de vanité à un autre solitaire, il se leva et écrivit sur la muraille de sa cellule les noms des plus éminentes vertus : la charité parfaite, l'humilité angélique, l'oraison pure, la chasteté incorruptible et autres semblables, et dit en lui-même : « Quand je posséderai toutes ces vertus, je connaîtrai alors combien je suis encore éloigné de Dieu. »

Celui qui possède l'humilité, n'a ni l'apparence de haine, ni le moindre signe de contradiction, ni la moindre trace de désobéissance, si ce n'est qu'il s'agisse de la foi. Les vallées qui produisent avec abondance des grains et des fruits, nous figurent les âmes humbles qui, étant au milieu des montagnes de la vanité et de l'orgueil, demeurent fermes dans les sentiments de leur bassesse.

L'humilité est un voile divin qui couvre nos bonnes actions et les dérobe à nos yeux. Elle est un abîme où nous nous perdons dans la vue de notre néant, et cet abîme est impénétrable à tous les larrons spirituels de nos âmes.

La connaissance de soi-même est comme la première semence de l'humilité, sans laquelle cette vertu ne fleurirait jamais dans notre âme. Celui qui se connaît ainsi, connaît combien il doit craindre Dieu, et arrivera par cette crainte à la porte de l'amour. Si nous voulons nous bien connaître, ne cessons de nous bien

examiner ; et si, par un véritable sentiment de notre cœur, nous nous mettons au-dessous des autres, soyons persuadés que la miséricorde de Dieu est proche de nous.

Tous ceux qui entrent dans la carrière de la vie religieuse par une autre porte que par celle de l'humilité, sont comme des voleurs de leur salut.

Il y a différentes manières de pratiquer l'humilité selon les différents motifs qu'on se propose. Les uns se servent pour cela du souvenir de leurs péchés ; les autres pensant à ce que Jésus-Christ a souffert pour eux, se considèrent comme lui étant infiniment redevables ; d'autres s'humilient dans la vue de leurs imperfections continuelles, ou des tentations qu'ils souffrent ; d'autres enfin s'humilient d'autant plus, que, recevant plus de faveur de Dieu, ils s'en jugent tout à fait indignes, et les regardent comme de nouvelles dettes dont ils ne sauraient jamais s'acquitter.

La charité et l'humilité sont deux fidèles et saintes compagnes. L'une nous élève vers le ciel, l'autre nous empêche de tomber quand nous sommes élevés. Une âme sera d'autant plus fertile en vertu et en fruits célestes, qu'elle se rabaissera davantage dans la vue de son néant. Celui qui se connaît bien lui-même, n'entreprend jamais, par une téméraire présomption, des choses qui sont au-dessus de lui ; mais il se tient toujours ferme dans le bienheureux sentier de l'humilité, et y marche avec assurance.

On se sauve sans avoir ni révélations, ni le don de prophétie ou de miracles; mais personne n'entrera dans le ciel sans l'humilité. Dieu, par une conduite admirable de sa miséricorde, permet pour nous humilier, que les autres connaissent mieux que nous nos plaies, afin que nous n'en attribuions pas la guérison à notre propre sagesse, mais à l'assistance de notre prochain et au divin secours de la grâce.

Celui qui a l'esprit humble hait sa propre volonté, et se laisse conduire par son père spirituel ; et quand il serait conduit par

l'esprit de Dieu, il n'en croirait pas pour cela davantage à son propre esprit ; car ce n'est pas une peine moins pesante à l'humble de se fier à son propre jugement, qu'au superbe de se soumettre à celui d'un autre.

Si l'orgueil a été capable de changer en démons quelques-uns d'entre les anges, qui doute que l'humilité ne puisse changer en des anges ceux d'entre les hommes qui vivent comme des démons ? Voilà pourquoi ceux qui sont tombés ne doivent jamais perdre la confiance en Dieu.

Si vous prenez les armes pour combattre contre quelque vice, appelez toujours l'humilité à votre secours. Elle marche sur la tête des aspics et des basilics, des lions et des dragons ; elle foule aux pieds tous les vices et tous les monstres de l'enfer. L'humilité enfin est une sainte et divine pompe, qui a le pouvoir de tirer l'âme de l'abîme de ses péchés, et de l'attirer jusque dans le ciel.

### XXVI^e^, XXVII^e^, XXVIII^e^, XXIX^e^, XXX^e^ DEGRÉS.

Après que saint Jean Climaque a parlé fort au long de l'humilité, il s'étend encore plus sur la vertu de discrétion dans le vingt-sixième degré, et traite dans le vingt-septième, du repos de la vie solitaire ; mais nous ne nous y arrêterons pas afin d'abréger, parce que le Saint en parlant de la discrétion, y rappelle beaucoup de maximes dont il parle dans les degrés précédents et que nous avons marquées, et qu'en traitant du repos de la vie solitaire, ce qu'il y dit convient plus particulièrement aux anachorètes.

Ce qu'il dit au vingt-huitième degré de la prière, peut être d'une grande utilité pour tout le monde. Lorsque vous allez, dit-il, vous mettre en la présence de Dieu et l'entretenir par la prière, ne le faites point sans vous être préparé auparavant. Ayez soin aussi de purifier votre âme de tout ressentiment des injures ; autrement vous ne retireriez aucun fruit de vos oraisons. Que

vos prières soient toutes simples et sans affectation, puisque le publicain et l'enfant prodigue fléchirent la justice et la miséricorde de Dieu par une seule parole.

Commençons notre prière par des actions de grâces bien sincères ; continuons-la par l'humble confession de nos fautes accompagnée d'un vif regret ; après cela exposons à Dieu, comme au Roi de l'univers, nos supplications et nos demandes. Cette manière de prier est excellente, selon qu'un ange de Dieu le révéla autrefois à un solitaire.

Ne recherchez pas dans vos prières des paroles fort élégantes, et n'y faites pas de longs discours en parlant à Dieu. Quand vous vous sentirez tout attendri par quelque parole touchante que vous y récitez, arrêtez-vous-y ; mais quand vous seriez monté jusqu'au comble des vertus, ne laissez pas de demander à Dieu le pardon de vos péchés.

Travaillez dans vos prières à élever vos pensées jusqu'au ciel, ou renfermez-les dans la méditation de quelques paroles saintes de vos prières. Que si votre esprit se laisse tomber dans la distraction par la faiblesse de votre enfance spirituelle, ayez soin de le relever aussitôt.

Le premier degré de l'oraison consiste à rejeter par la seule vue de l'esprit, les distractions au moment qu'elles se présentent. Le second degré consiste à retenir l'esprit dans la méditation des prières que nous récitons. Le troisième degré est un transport de l'âme en Dieu.

Quand nous assistons debout avec plusieurs à l'office de l'église, contentons-nous d'humilier intérieurement notre âme devant Dieu ; mais quand nous prions sans aucun témoin de nos actions, ajoutons à l'humiliation du cœur celle du corps, en nous prosternant devant Dieu ; car en ceux qui sont imparfaits, l'intérieur se conforme souvent à l'extérieur.

Lorsque vous avez persisté longtemps à demander à Dieu quelque grâce sans l'avoir encore obtenue, ne dites pas que

vous n'avez retiré aucun fruit de votre prière, puisque l'assiduité même de votre prière est un très-grand fruit.

Comme la guerre fait connaître l'amour que les soldats ont pour leur prince, aussi le temps de la prière fait voir celui qu'un solitaire a pour Dieu. Si ayant commencé quelque ouvrage il le continue encore lorsque l'heure l'appelle à l'oraison, il est trompé par le démon.

Celui qui possède Dieu, ne se propose point en lui-même quelque point particulier de méditation pour s'entretenir avec lui dans l'oraison ; car c'est alors que l'Esprit-Saint prie pour lui et dans lui par des gémissements ineffables [1].

Il arrive souvent qu'une personne qui a reçu de Dieu le don d'une oraison parfaite, et qui en a goûté les douceurs, ternit la pureté de son âme par une parole inconsidérée, et qu'ensuite il ne trouve plus dans ses prières ce qu'il y cherche, et ce qu'il avait accoutumé d'y trouver auparavant.

Comme un roi aurait une extrême aversion pour un de ses sujets, qui étant en sa présence, au lieu de lui parler avec respect, détournerait son visage pour s'entretenir avec ses ennemis, ainsi Dieu a une extrême aversion pour celui qui, au temps de la prière, se détourne volontairement de l'attention qu'il doit avoir pour s'entretenir en soi-même des pensées mauvaises et indiscrètes.

N'employez pas le temps destiné pour la prière à des soins, quoique nécessaires, et à des affaires, quoique spirituelles ; autrement ce serait un artifice du démon pour vous dérober le plus précieux trésor de la vie religieuse.

Ayez toujours une ferme confiance en Dieu, et il se rendra lui-même votre maître pour vous enseigner à le prier.

Notre Saint parle dans le degré vingt-neuvième, de la tranquillité de l'âme, ou de cette bienheureuse paix de l'esprit

[1] Cette maxime n'est pas pour tout le monde. Il est bon ordinairement, quand on va à l'oraison, de se proposer un sujet, de peur de s'y trouver sans savoir sur quoi méditer.

affranchi du trouble des passions. C'est l'état des âmes qui, ayant travaillé longtemps à se combattre et à s'exercer dans les vertus qui domptent la nature, se sont enfin rendues parfaites, et goûtent une paix intérieure, qui est un fruit particulier du Saint-Esprit. Mais il ne faut pas confondre cet état avec l'illusion de ceux qui ont donné dans l'erreur de l'apathie ; car tant que nous sommes sur la terre nous aurons à nous tenir en garde contre les passions. Elles ne meurent pas en nous ; mais nous parvenons à les dompter et à les tenir en règle avec le secours de la grâce.

Cette bienheureuse paix dont parle notre saint docteur, fait toute la perfection des âmes en cette vie. Mais, dit-il, comme elle est toujours imparfaite, elle croît toujours jusqu'à la mort, et elle sanctifie l'âme de telle sorte, en la détachant de toutes les affections de la terre, qu'elle la rend toute céleste.

On peut dire qu'une âme possède cette tranquillité parfaite, lorsque les vertus lui sont devenues aussi naturelles, que les vices le sont aux voluptueux.

Celui à qui Dieu a fait la grâce de le mettre en cet état si sublime, est dès ici-bas, quoique revêtu encore d'une chair mortelle, le temple vivant de Dieu, qui le conduit et le gouverne dans toutes ses paroles, ses actions et ses pensées ; qui par la lumière intérieure dont il éclaire son âme, lui fait comme entendre la voix de sa divine volonté, et lui fait dire avec David :
Psal 41. *Seigneur, quand irai-je jouir de la vue de votre bienheureuse gloire ?* car je ne puis plus supporter la violence de ce désir qui me presse et qui me consume. Je soupire après cette beauté immortelle que vous m'aviez donnée avant que le premier péché de désobéissance nous eût assujettis à la mort. Que dirai-je davan-
Gal. 3. tage ? Celui qui possède ce bonheur inconcevable, *ne vit plus en lui-même, mais c'est Jésus-Christ qui vit en lui,* selon la parole du saint Apôtre.

Enfin saint Jean Climaque termine son ouvrage par les vertus théologales, la Foi, l'Espérance et la Charité, dont il ne parle

qu'en peu de mots. Je regarde la Foi, dit-il, comme le rayon du soleil; l'Espérance comme sa lumière, et la Charité comme son cercle ou son globe. La Foi peut tout faire, jusqu'aux choses qui paraissent impossibles; l'Espérance est toujours accompagnée de la miséricorde de Dieu; l'amour de Dieu ne s'arrête point dans sa course, et ne donne point de repos à celui qui, ayant été une fois percé de ses traits, est comme transporté d'une sainte et bienheureuse manie.

L'Espérance est un bien du ciel qui nos enrichit de biens spirituels et cachés. Elle est le soulagement des plus grands travaux, la porte de la charité, l'ennemie mortelle du désespoir, l'image présente des biens absents. Elle nous soutient dans nos peines; elle nous obtient la miséricorde du Seigneur; elle fortifie l'amour, parce qu'elle nous fait attendre la récompense de notre amour.

Celui qui entreprend de parler de l'amour de Dieu, s'engage à parler de Dieu même. L'amour saint est une ressemblance de l'homme avec Dieu, autant que les créatures mortelles en sont capables.

Une mère ne prend pas tant de plaisir à tenir entre ses bras son enfant qu'elle nourrit de son lait, que celui qu'on peut nommer l'enfant de l'amour divin, prend plaisir à être toujours uni à Dieu, et comme entre les bras de ce père.

Si la présence d'une personne qui nous est extrêmement chère, nous remplit d'une joie qui paraît même sur notre visage, quel changement ne fera point la présence du Seigneur dans une âme pure, lorsqu'il vient se montrer à elle d'une manière invisible?

L'amour divin est une source inépuisable d'illuminations divines; il est un feu sacré qui, à mesure qu'il se répand dans notre cœur, le brûle et le consume davantage par la soif ardente qu'il lui cause. C'est ce qui compose toute la béatitude des anges.

« Dites-nous, ô la plus belle et la plus excellente des vertus, Cant
où vous menez paître vos saints troupeaux, où vous reposez durant la chaleur du midi? Éclairez-nous; désaltérez-nous; con-

duisez-nous ; menez-nous par la main, puisque nous désirons de monter jusqu'à vous. Vous m'avez blessé, et je ne puis plus retenir le feu dont vous m'avez embrasé. Il faut que je le fasse sortir en vous louant, et que je finisse cet ouvrage par vos louanges. Vous dominez sur les puissances de la mer ; vous adoucissez et calmez entièrement, quand il vous plaît, la plus violente agitation de ses flots ; vous humiliez les superbes dans leurs pensées orgueilleuses : vous avez foudroyé vos ennemis par la force de votre bras, et vous rendez invincibles ceux qui vous aiment.

« Expliquez-nous de quelle sorte Jacob vous vit appuyée sur cette échelle mystérieuse ; en quel état on doit être pour y monter ; quel est l'assemblage de ces vertus par lesquelles, comme par autant d'échelons, on peut monter jusqu'à vous.

« En parlant ainsi de la charité, il me semble que cette reine des vertus m'apparut du haut du ciel, et dit à l'oreille de mon âme : « Vous ne pourrez, ô amateur de l'amour divin, contempler tous les traits de ma beauté, jusqu'à ce que vous soyez dépouillé de ce corps terrestre. Contentez-vous maintenant d'apprendre que cette échelle est l'ordre et l'enchaînement spirituel des vertus qui la composent ; et que c'est moi qui suis appuyée sur le haut de
1 Cor. 13. cette échelle. *Car la Foi, l'Espérance et la Charité sont les trois vertus de cette vie; mais la charité est la plus grande d'entre elles.* »

*Abrégé de la lettre de saint Jean Climaque au Pasteur.*

Si saint Jean Climaque mérite de grands éloges pour son *Échelle sainte*, il en mérite infiniment pour sa *Lettre au Pasteur*. C'est là qu'il développe toute sa sagesse, et qu'il montre une profonde connaissance et une expérience consommée des devoirs des pasteurs ; de la conduite qu'ils doivent tenir dans leur gouvernement, et des moyens qu'ils doivent employer pour le salut des âmes qui leur sont confiées.

Il n'est point de supérieur de maison religieuse, point de directeur des consciences, qui ne dût lire quelquefois cet excellent ouvrage. Il y trouverait autant de lumière pour remplir son saint et redoutable ministère, que les prélats en peuvent puiser dans les livres de la *Considération* de saint Bernard pour s'instruire de leurs obligations. Enfin, cette excellente lettre peut tenir lieu de plusieurs livres, puisqu'elle renferme en abrégé tout ce qu'on peut trouver de plus sage, de plus prudent et de plus utile dans ceux qui ont été écrits sur le même sujet.

1° Sur la vocation du pasteur, saint Jean Climaque parle ainsi : « Il y en a qui, tenant pour rien le fardeau dont ils se chargent devant Dieu en se chargeant de la direction des âmes, s'ingèrent témérairement à les conduire, et qui, au lieu qu'ils étaient riches en vertus lorsqu'ils sont entrés dans cette charge, en sont sortis les mains vides, ayant distribué aux autres les richesses qu'ils possédaient, et s'en étant privés eux-mêmes. Il y en a aussi qui, étant embrasés d'un zèle et d'un amour tout divin pour le salut des âmes, se chargent de leur conduite ; et il y en a d'autres qui, quoiqu'ils aient reçu de Dieu les grâces et les lumières nécessaires pour conduire les autres, ont si peu de zèle pour le salut de leurs frères, qu'ils ne s'en chargent qu'à regret. Ceux-là sont heureux, et Dieu leur promet une récompense proportionnée à leur charité ; mais je juge ces derniers malheureux, parce qu'ils manquent de charité. »

2° Sur l'excellence du ministère des pasteurs, il dit : « Le plus agréable de tous les parfums que nous puissions offrir à Dieu, est de lui consacrer des âmes par la pénitence. Tout l'univers n'est pas comparable à une seule âme, puisque l'univers qui est corruptible passera, et que les âmes étant immortelles, subsisteront éternellement. »

3° Sur la science du pasteur, il dit : « Le véritable pasteur est celui qui peut, par ses soins et ses prières, remettre dans le droit chemin les brebis égarées. Il est un pilote spirituel qui a acquis

une telle lumière par l'effusion du Saint-Esprit et sa propre expérience, qu'il peut retirer les âmes du milieu des flots et des orages des tentations, des vices et des passions. Un supérieur ne doit jamais s'excuser sur son ignorance dans les choses qu'il est obligé de savoir; car celui qui, par ignorance, a commis des fautes dignes de punition, sera châtié pour ne s'être pas instruit de ce qu'il devait apprendre. »

4° Sur la sainteté du pasteur, il dit : « Comme ceux qui ont gagné la bienveillance de leur prince, peuvent réconcilier avec lui ses officiers qui lui ont donné quelque sujet de mécontentement, de même les pasteurs qui, par leurs mérites, se sont rendus comme les favoris de Dieu, peuvent par la force de leurs prières, réconcilier avec lui ceux qui ont eu le malheur de lui déplaire. C'est pourquoi il nous est avantageux d'avoir pour amis des pasteurs qui soient véritablement amis de Dieu. »

Le pasteur, ou le médecin spirituel, est celui qui a le corps chaste et l'âme pure. Il doit se dépouiller de ses passions ; car, comme il y aurait du péril de donner la conduite d'un troupeau à un lion, il ne serait pas moins dangereux de donner à un homme sujet à ses passions, la conduite des personnes qui n'ont pas moins de passions que lui.

Le pasteur doit instruire les autres par son exemple, à être aussi simples les uns envers les autres, que prudents et circonspects envers les démons. Plus un pasteur verra que non-seulement ses disciples, mais encore des personnes étrangères témoignent avoir une particulière confiance en sa conduite, plus il doit veiller avec soin sur ses actions et ses paroles, sachant que ces personnes le regardent comme la règle vivante qu'ils doivent suivre.

5° Sur la douceur du pasteur, il dit : « Un renard fait de grands désordres lorsqu'il se jette parmi les poules; mais un pasteur colère en fait encore de plus grands, lorsqu'il s'emporte de colère contre ses religieux; car, comme le renard effarouche et étrangle les poules, ce mauvais pasteur trouble et perd les âmes. »

Comme c'est un bonheur pour les malades que les médecins aient le cœur à l'épreuve des plus mauvaises odeurs de leurs maladies, ce n'est pas un moindre bonheur pour des âmes religieuses, que leur pasteur ait l'âme à l'épreuve de toutes les passions, et l'esprit toujours calme et toujours tranquille.

Il ne suffit pas aussi qu'il prie pour eux, il faut encore qu'il compatisse à leur faiblesse, selon le besoin qu'ils en ont tous en particulier. Il doit prendre garde de n'être pas trop pointilleux ou trop sévère, reprenant jusqu'aux moindres fautes, autrement il n'imiterait pas la bonté de Dieu, qui souffre en nous une infinité d'imperfections et de défauts.

6° Sur la charité du pasteur, il dit : « C'est l'amour et la charité qui fait connaître le véritable pasteur, puisque le prince des pasteurs, qui est Jésus-Christ, n'a été crucifié que par l'amour. Le pasteur qui entre saintement dans sa charge, est proprement celui qui a résolu de donner son âme pour l'âme de son prochain, c'est-à-dire, de se charger de sa conscience dans tout ce qui le regarde, pour le purifier de tous ses péchés passés, pour le redresser dans les fautes présentes, pour le prémunir contre les fautes qu'il pourrait commettre à l'avenir. »

7° Sur le zèle et la vigilance du pasteur, il dit : « Le pasteur ne doit cesser de réveiller la ferveur de ses brebis par ses vives et saintes exhortations, principalement lorsqu'il voit qu'elles sont prêtes de tomber dans le relâchement ; car le démon ne craint rien tant que la vertu céleste de ces exhortations. Il doit aussi dans les occasions employer la rudesse des paroles pour corriger les âmes qui s'arrêtent dans la voie de la vertu, comme les bergers frappent à coups de pierres les brebis qui demeurent après les autres et s'écartent du troupeau.

« Il doit, lorsqu'il voit tomber ceux qui lui sont soumis dans l'attiédissement, tourner les yeux vers le ciel, et demander à Dieu pour eux une nouvelle vigueur, et veiller sur eux avec plus de soin et de charité que jamais. »

8° Sur la prudence du pasteur, il dit : « Un pasteur ne doit pas représenter indifféremment à tous ceux qui viennent se mettre sous sa conduite, que la voie du ciel est rude et étroite ; ni, au contraire, que le joug de Jésus-Christ est doux et son fardeau léger ; mais il doit agir avec grand discernement, et user de ces deux différentes conduites selon les différentes dispositions de ceux qui viennent à lui. Il faut qu'il remette la douceur du joug de Jésus-Christ devant les yeux de ceux que le poids de leurs crimes peut entraîner dans le désespoir ; et qu'il montre l'âpreté de la voie du ciel, à ceux qui ont une estime présomptueuse d'eux-mêmes. »

Un pasteur habile doit, à l'exemple d'un sage capitaine, s'étudier à connaître parfaitement l'esprit et le cœur de ceux qui lui obéissent, et le rang qui est le plus propre à chacun d'eux. Il doit remarquer aussi qu'il y a deux sortes de personnes qui viennent dans la religion, dont les uns y entrent comme criminels pour y entendre de sa bouche le jugement de Dieu même, et les autres sont des âmes innocentes qui viennent se consacrer au culte et au service du Seigneur. L'entrée de ces personnes dans la religion étant différente, la vie qu'elles doivent mener ne doit pas moins être différente ; mais comme il se trouve souvent que celui qui est le plus malade et le plus accablé sous le poids de ses péchés, a aussi le cœur plus humilié, il doit être traité plus doucement ; comme au contraire il s'en trouve qui, ayant commis moins de fautes, témoignent moins d'humilité, ont besoin d'être traités plus sévèrement que les autres.

Considérons et examinons avec soin quand nous devons juger les âmes avec toute la rigueur de la justice, ou quand nous devons user de quelque condescendance dans nos jugements ; car un pasteur ne doit pas être toujours également exact et sévère à l'égard de tout le monde, les faibles ne pouvant pas supporter la sévérité dont il doit user à l'égard des autres.

Remarquez ceux d'entre vos religieux qui sont les plus vertueux

et les plus forts, et humiliez-les en la présence des faibles, quoiqu'ils n'aient commis aucune faute qui mérite cette humiliation; afin que par les remèdes que vous ferez semblant d'apporter aux fausses blessures des personnes qui sont saines, vous guérissiez les blessures véritables de celles qui sont malades.

Un pasteur doit supporter avec patience toutes les imperfections de ceux qu'il conduit; mais il ne doit jamais souffrir qu'ils contreviennent à ses ordres par une formelle désobéissance.

Il ne doit pas non plus s'humilier au-dessous de ses brebis par une humilité imprudente, ni s'élever au-dessus d'elles par un élèvement indiscret; mais il doit suivre en l'un et en l'autre l'exemple de saint Paul, qui tantôt s'humiliait pour consoler et édifier les faibles, et tantôt s'élevait pour confondre et abattre les superbes. Puisque Dieu même cache souvent aux yeux des brebis quelques imperfections de leur pasteur, pour leur conserver la confiance qu'ils doivent avoir en lui, le pasteur ne doit pas les leur découvrir, de peur de leur faire perdre cette confiance.

9° Sur la conduite intérieure du pasteur, il dit: « 1° Qu'il doit prendre garde de ne pas dissiper dans la haute mer les richesses qu'il a acquises dans le port; c'est-à-dire, qu'il ne doit pas perdre les biens spirituels qu'il avait acquis dans la retraite, en se répandant trop au dehors dans les soins pleins de troubles qui sont attachés à la conduite d'une maison religieuse; mais qu'il doit être toujours immobile dans son cœur parmi ces occupations, en traitant seulement au dehors avec les hommes, et en demeurant toujours au dedans recueilli en Dieu; 2° qu'à mesure qu'il est le pasteur et le directeur des autres, Dieu doit lui servir à lui-même de pasteur et de directeur; qu'il doit le prendre pour son guide dans toutes ses actions, tant intérieures qu'extérieures, et que renonçant à sa propre volonté pour n'avoir que la sienne, il doit se laisser conduire comme un enfant par les lumières et les inspirations de son Esprit-Saint; 3° qu'il comprenne bien le

besoin qu'il a de la grâce et du secours de Dieu, pour remédier aux maux des autres, et qu'en les corrigeant, il se regarde lui-même comme coupable de leurs fautes; que s'il a la consolation de réussir dans ses soins, il ne l'attribue pas à sa propre vertu, mais à la foi et à l'humble obéissance de ceux qui lui sont soumis; et qu'il doit prier de tout son cœur pour les âmes qui lui sont confiées. »

Enfin, il termine son *Traité* par cet avis, qui est un des plus importants : « Je vous conjure, mon cher Père, de laisser à vos enfants avant toutes choses, comme un héritage divin et céleste, la pureté inébranlable de votre foi et la sainteté de votre doctrine, afin que vous conduisiez à Dieu, non-seulement vos enfants, mais aussi les enfants de vos enfants, par le chemin de la vérité orthodoxe et catholique. » Instruction essentielle pour les pasteurs : elle l'était du temps de saint Jean Climaque; mais elle ne l'est pas moins dans tous les temps; car dans tous les siècles on a pu remarquer que les hérétiques ont tâché de s'insinuer dans les monastères pour y perdre les âmes, et la vigilance des supérieurs ne saurait être trop grande là-dessus.

---

## PALLADE, HÉSIQUE, ÉTIENNE,

### ET AUTRES SOLITAIRES DE SINA [1].

Pallade était prêtre du monastère du mont Sina. Il ne nous est connu que par une lettre de consolation que saint Grégoire le Grand lui adressa en réponse à celle qu'il lui avait envoyée par un nommé Simplicius qui allait à Rome. Le pieux solitaire avait été attaqué par des langues médisantes, ce qui l'avait beaucoup affligé. Le saint pontife lui écrivit là-dessus d'une manière

[1] Saint Jean Climaque, *Vit. PP.*, Jean Mosch.

si touchante, qu'on sera bien aise de trouver ici ce qu'il lui marque comme très-propre à affermir dans la patience les serviteurs de Dieu, lorsqu'ils sont en butte aux traits malins et médisants. « Nous nous sommes informés, dit ce grand Saint, de notre fils Simplicius du sujet de votre affliction. Votre charité n'a pas besoin de nos paroles pour se consoler, puisque la Vérité même a dit : *S'ils ont appelé le père de famille Béelzébub, que ne diront-ils pas de ses serviteurs?* Et ailleurs : *Si vous étiez de ce monde, le monde aimerait ce qui est à lui ; mais comme vous n'en êtes pas et que je vous en ai retirés par le choix que j'ai fait de vous, cela est cause que le monde vous hait.* Il entend par le monde ceux dont les affections sont charnelles et qui sont les amateurs du siècle. Comme donc vous n'ignorez point ces divins oracles, nous nous étonnons que vous vous laissiez abattre de douleur pour les paroles des hommes. Soit qu'on nous loue ou qu'on nous blâme, ne nous arrêtons pas à ce qu'on dit, mais à ce qui est véritable. Si on nous loue sans l'avoir mérité, affligeons-nous ; mais si l'on nous blâme sans sujet, réjouissons-nous au lieu d'en avoir de la peine. De quoi nous serviraient toutes les louanges des hommes, quand notre conscience nous accuserait? Et pourquoi serions-nous tristes quand tous les hommes nous accuseraient, tandis que notre conscience ne nous reprocherait rien ? *Notre gloire*, dit saint Paul, *est le témoignage que nous rend notre conscience.* Et Job a dit aussi : *Celui qui est témoin de ma conduite est dans le ciel.* Quand donc nous avons un témoin fidèle dans le ciel, et un autre témoin au fond de notre cœur, que pouvons-nous désirer de plus ? Il ne reste qu'à mépriser les propos insensés qu'on tient d'ailleurs contre nous ; car les médisants par leurs paroles font comme ceux qui soufflent contre terre, et en font élever la poussière qui leur offusque les yeux et les empêche toujours plus de voir la vérité. Cependant il est bon de les avertir sans émotion et avec charité, et de tâcher de les apaiser le mieux qu'on peut,

pour empêcher, comme dit Notre-Seigneur, qu'ils ne se scandalisent ; mais s'ils ne veulent point se rendre à la vérité, nous pouvons nous en consoler par l'exemple de Notre-Seigneur ; car
Matth. 15. quand ses disciples lui eurent dit : *Maître, vous savez que les Pharisiens ont été scandalisés de ces paroles;* il leur répondit : *Laissez-les, ce sont des aveugles qui conduisent d'autres aveugles.*
Rom. 12. Et saint Paul nous donne aussi cet excellent avis : *Tâchez, autant qu'il dépendra de vous, s'il est possible, d'avoir la paix avec tous les hommes.* Remarquez qu'en disant *s'il est possible*, il veut nous faire entendre combien cela est difficile. Aussi il ajoute : *Autant qu'il dépendra de vous*, parce que si nous conservons des sentiments de charité envers ceux qui nous haïssent, quand même ils ne voudraient pas vivre en paix avec nous, nous ne conservons pas moins aux yeux de Dieu la paix avec eux. Pour vous, mon très-cher fils, conservez celle de votre cœur dans tous les événements, vous souvenant de ces paroles de l'Écri-
Prov. 4. ture : *Gardez votre cœur avec tout le soin possible, parce que c'est de lui que procède la vie.* Nous vous avons marqué ceci comme un gage de notre charité envers vous ; mais nous vous prions d'adresser pour nous des vœux au Seigneur, afin qu'il nous protége contre les esprits de ténèbres et contre la malice des hommes pervers. Nous sommes environnés de maux de toute part dans le pèlerinage de cette misérable vie, et nous
Psal. 70. pouvons dire avec le Prophète : *Vous me faites sentir les effets de votre colère ; j'ai été saisi de frayeur, et j'y suis plongé tous les jours.* Prions le Seigneur que sa grâce nous soutienne, nous au milieu des villes, et vous dans le désert ; car l'ancien serpent nous tente partout ; et après qu'il a fait tomber l'homme dans le paradis terrestre, quel autre lieu pourrait-il être impénétrable à ses malheureuses suggestions? Toute notre ressource doit donc être en notre Sauveur, vers lequel nous devons crier sans cesse : *Soyez notre protecteur et notre asile, afin que nous ne périssions pas.* Nous vous envoyons, au nom du prince des apôtres, un ca-

puce et une tunique : recevez-les dans les mêmes sentiments de charité dont nous sommes pénétrés en vous les envoyant. »

Cette lettre du grand saint Grégoire nous montre d'une part sa profonde humilité et l'étendue de sa charité, qui se répandait partout avec tant de tendresse ; et de l'autre elle nous marque l'estime qu'il avait pour ce pieux religieux du mont Sanaï.

C'est de saint Jean Climaque que nous apprenons ce que nous allons rapporter d'Hésique, surnommé le Chorébite, et dont il parle en témoin oculaire. Ce solitaire demeurait au mont Oreb, qui est proche de celui de Sina, comme nous l'avons dit ailleurs. Il passa une grande partie du temps de sa retraite dans la négligence et sans prendre soin de son salut. Enfin, il fut frappé d'une maladie qui le réduisit à l'extrémité, et pendant une heure il ne donna aucun signe de vie. Il revint ensuite à soi, et conjura saint Jean Climaque et les autres religieux qui étaient présents de se retirer ; ce qu'ils firent. Il mura aussitôt la porte de sa cellule, où il demeura douze ans sans parler à personne, ne se nourrissant que de pain et d'eau. Son occupation dans tout ce temps-là fut de repasser dans son esprit ce que Dieu lui avait fait voir lorsqu'il avait paru comme mort dans le temps de sa maladie, ce qui avait été une véritable extase. Sa pensée y était si fortement attachée, qu'il ne changeait pas même de situation, gardant un profond silence et répandant continuellement des larmes. « Lorsqu'il fut près de mourir, dit saint Climaque, nous rompîmes sa porte, et nous le conjurâmes de nous répondre sur plusieurs choses que nous lui demandions ; mais il s'en excusa et ne nous dit que ces paroles : « Pardonnez-moi, mes frères, si je ne puis vous dire autre chose, sinon que celui qui aura la pensée de la mort gravée dans l'esprit, ne pourra jamais tomber dans le péché. » Nous demeurâmes tous étonnés, ajoute saint Jean Climaque, de voir que ce solitaire, qui avait été si négligent et si lâche, était devenu en un moment si différent de lui-même, et nous admirâmes en lui ce

bienheureux changement et cette sainte métamorphose. Nous l'ensevelîmes solennellement dans le cimetière, qui est proche du bourg, et lorsque nous allâmes quelque jours après, chercher son saint corps, nous ne le trouvâmes plus, Dieu voulant, par cet effet miraculeux, faire connaître combien sa pénitence avait été parfaite et combien elle lui avait été agréable. »

Le même Saint, parlant des larmes de la pénitence, rapporte un exemple bien différent du précédent, et qui saisit autant de crainte les solitaires qui en furent témoins, que l'autre les avait consolés. « Rien ne peut, dit-il, nous persuader davantage combien nous avons sujet de pleurer nos fautes par une sincère pénitence, que l'histoire que je m'en vais rapporter. Un religieux nommé Étienne, qui demeurait en ce lieu et avait passé plusieurs années dans le monastère, s'était rendu éminent par ses jeûnes et ses larmes, et avait enrichi son âme de plusieurs autres vertus. Le désir ardent d'une vie plus solitaire l'avait depuis porté à choisir une cellule au mont Oreb ; mais il passa ensuite au quartier des anachorètes nommé Sidden, dans la vue d'y mener une vie plus austère ; car ce désert, qui est à vingt-trois lieues ou environ du bourg de Sina, est dépourvu de toute consolation humaine et presque inaccessible aux autres hommes. Après y avoir pratiqué une très-rigoureuse pénitence, ce bon vieillard revint à sa première cellule du mont Oreb, où il avait avec lui deux disciples de Palestine fort pieux, qui s'y étaient retirés un peu auparavant. Il tomba malade quelque temps après de la maladie dont il mourut. Il eut alors un ravissement d'esprit, et ayant les yeux ouverts il regardait à droite et à gauche des deux côtés de son lit, comme s'il eût vu des personnes qui lui faisaient rendre compte de ses actions. Il répondit si haut que tous ceux qui étaient présents pouvaient l'entendre ; et leur disait tantôt : Oui, je le confesse, cela est vrai ; mais j'ai jeûné tant d'années pour expier cette faute ; tantôt il disait : Cela n'est pas vrai, et vous mentez ; et tantôt : Pour cela je le confesse ; mais j'en ai

pleuré et j'en ai fait pénitence par plusieurs services que j'ai rendus aux religieux. Et enfin sur d'autres accusations, il disait : Cela est vrai, je n'ai rien à dire là-dessus, mais Dieu est miséricordieux.

« Certes, continue saint Jean Climaque, ce jugement invisible et si sévère était un spectacle qui causait de l'horreur et de l'effroi ; et ce qu'il y avait de plus terrible, c'est qu'ils l'accusaient même des choses qu'il n'avait point faites. O mon Dieu ! si un solitaire et un anachorète déclara qu'il n'avait rien à répondre touchant quelques-uns de ses péchés dont on l'accusait, quoiqu'il eût passé environ quarante ans dans la vie religieuse et solitaire, et qu'il eût le don des larmes, malheur sur moi ! malheur sur moi, misérable ! Au reste, quelques-uns m'assurèrent comme une chose très-certaine, que lorsqu'il était dans le désert il donnait à manger de sa main propre à un léopard. Durant ce compte qu'on lui faisait rendre, son âme se sépara de son corps, ayant laissé entièrement incertain quelle avait été la fin de ce jugement, et la sentence qui avait été prononcée. »

Il y avait encore au mont de Sina, deux solitaires nommés George ; l'un frère de saint Jean Climaque, dont nous ne savons que ce que nous en avons dit à la fin de la Vie de ce Saint ; l'autre dont Jean Mosch raconte un événement miraculeux, et qu'il avait appris de la vénérable Damiane, mère d'Athénogène, évêque de Pétra, et parente de l'empereur Maurice, laquelle étant veuve s'était consacrée à Dieu dans la solitude. Cette respectable abbesse dit donc à Jean Mosch, qu'il y avait au mont Sina un vieillard célèbre par sa sainteté et par l'austérité de sa vie, nommé George, et qu'un samedi saint étant dans sa cellule, il sentit dans son cœur un désir extraordinaire d'être le lendemain en Jérusalem et d'y recevoir les saints mystères dans l'église de la Résurrection. Comme ce pieux désir le pressait beaucoup intérieurement, il se mit à prier le Seigneur avec grande ferveur. Cependant son disciple vint lui dire, s'il voulait aller à l'église

où les solitaires s'assemblaient ordinairement le soir pour se préparer à la communion du dimanche, et il lui répondit seulement d'y aller et de venir l'avertir lorsqu'il faudrait s'y rendre pour communier. Il demeura ainsi dans sa cellule jusqu'au temps qu'on distribuait la sainte Eucharistie dans l'église de la Résurrection à Jérusalem. Alors il y fut transporté, et reçut ce divin sacrement des mains de Pierre, patriarche de cette ville. Ce prélat, qui le connaissait, fut bien surpris de le voir, et il dit à Menas, un de ses officiers, de le retenir après le sacrifice, afin qu'il dînât à sa table. L'officier fit sa commission, et George lui répondit seulement : « Que la volonté de Dieu soit faite ; » mais après avoir adoré le sacré monument de Notre-Seigneur, il disparut et se trouva transporté dans sa cellule. Dans ce moment son disciple frappa à sa porte et l'avertit que l'heure de la communion approchait ; de sorte qu'il se rendit à l'église de Sina et y communia encore avec les autres solitaires.

Le patriarche de Jérusalem, qui ignorait par quelle voie George s'était rencontré à Jérusalem, fut fâché de ce qu'il ne s'était pas arrêté comme il le lui avait fait dire. Il s'en plaignit à l'abbé Photius, évêque de Pharan, et aux Pères du mont Sinaï, comme d'une désobéissance. Les Pères de Sina, qui ne savaient rien non plus que lui de la grâce que Dieu avait faite à George, députèrent trois de leurs religieux, éminents par leurs mérites et tous trois prêtres ; savoir : Étienne de Cappadoce, Zozime et Dulcitius Romain, pour l'assurer qu'il n'était point sorti de la montagne, puisqu'il avait communié avec les autres frères dans leur église ; et George lui-même lui écrivit pour se justifier ; mais sans marquer le miracle que Dieu avait fait en sa faveur, et se contentant de lui dire : « A Dieu ne plaise, mon très-saint Père, que j'aie voulu mépriser vos ordres. » A quoi il ajouta : « Je dois vous donner avis que dans six mois nous nous rencontrerons ensemble dans l'autre vie devant Jésus-Christ Notre-Seigneur. » Les prêtres députés de Sina rendirent cette lettre au patriarche, avec celle

de l'évêque de Pharan, par laquelle il lui certifiait qu'il y avait près de soixante-dix ans que George n'était pas sorti de son désert. Cependant le patriarche prenait à témoin les évêques et les clercs qui avaient été présents quand George s'était présenté à la table sacrée, où il l'avait communié, et où tous lui avaient donné le baiser de paix. Enfin, la prédiction de George s'accomplit; car au bout de six mois il mourut, et le patriarche aussi, ce qui arriva vers l'an 546.

Zozime le Cilicien, autre religieux du mont Sina, se retira fort jeune dans cette solitude, et passa ensuite dans celle d'Ammoniace, où Dieu le conduisit pour donner la sépulture à un saint anachorète. Il racontait ainsi cet événement à Jean Mosch et à Sophrone son disciple : « Étant, dit-il, arrivé à Ammoniace dans la pensée d'y rester, j'y trouvai un vieillard qui me dit, avant même que je l'eusse salué : « Que venez-vous faire ici, Zozime? vous ne sauriez y demeurer. » Je me jetai à ses piéds et je le priai dé me dire comment il me connaissait. Il me répondit qu'un homme était apparu à lui depuis deux ou trois jours et lui avait dit : « Un solitaire nommé Zozime viendra vous trouver pour demeurer avec vous ; mais ne l'arrêtez pas, car je veux le faire évêque de Babylone en Égypte. » Le vieillard m'ayant dit cela, s'éloigna de moi d'un jet de pierre et passa deux heures en oraison. Il revint ensuite à moi, m'embrassa tendrement, et me dit que Dieu m'avait envoyé là pour donner la sépulture à son corps. Je lui demandai combien il y avait de temps qu'il était dans ce désert, et il me répondit qu'il y avait quarante-cinq ans accomplis. En même temps son visage me parut aussi clair et aussi étincelant que du feu, et il ajouta : « Mon fils, demeurez en paix, et priez pour moi. » En achevant ces paroles il s'étendit de tout son long et rendit l'esprit; et je l'ensevelis en glorifiant le nom de Dieu. » C'est ainsi que Zozime racontait à Jean Mosch la découverte qu'il avait faite de ce saint solitaire.

Il revint à Sina après avoir fait cet acte de charité, d'où il passa

au désert de Porphyrite. Il y demeura avec un disciple nommé Jean, et y trouva deux solitaires dont l'un nommé Paul de Galatie, et l'autre Théodore. Celui-ci avait été élevé dans le monastère de saint Euthyme. Ils demeurèrent ensemble pendant deux ans ou environ, leurs cellules n'étant éloignées que de deux stades. Pendant ce temps-là, Jean son disciple étant assis, fut piqué d'un serpent et mourut aussitôt. Cette mort lui causa une extrême affliction, et sa ressource fut d'aller trouver Paul et Théodore pour se consoler auprès d'eux. Du moment qu'ils le virent ainsi affligé, ils en comprirent le sujet, avant même qu'il eût ouvert la bouche pour le leur dire. Ils se rendirent avec lui auprès du mort et le ressuscitèrent. Ensuite ils lui dirent : « Mon Père, allez-vous-en à Sina, car Dieu veut vous confier le soin de l'église de Babylone. » Zozime y retourna avec Jean, et quelques jours après le supérieur du monastère l'ayant envoyé avec deux autres à Alexandrie pour quelques affaires, le patriarche Apollinaire les arrêta et les fit tous trois évêques, Zozime de Babylone, le second d'Héliopolis, et le troisième de Léontopolis [1]. Il exerça les fonctions de sa charge pastorale pendant quelques années ; mais il s'en démit dans sa vieillesse pour retourner à sa cellule de Sinaï.

Jean Mosch parle aussi d'un solitaire de Sina, nommé Orente, qui, dans une rencontre, reprit avec beaucoup de zèle les officiers de l'église de ce désert, au sujet de quelques cas que cet historien ne nous explique pas. Il dit que les Pères du monastère de Sina lui racontaient que l'abbé Orente, qui était un saint vieillard, étant un dimanche entré dans l'église avec sa tunique à l'envers,

[1] Nous avons dit dans un volume précédent, que Babylone d'Egypte s'élevait sur la rive droite du Nil, à la naissance du grand canal qui allait du Nil au golfe Arabique. Héliopolis était située à 11 kil. N.-N -E. du Caire. Il n'en reste que des ruines. Léontopolis appartenait à la Basse-Egypte comme Babylone et Héliopolis. Elle existe encore et se nomme *Tel-Essabé*. Héliopolis devait son nom à un temple du soleil et Léontopolis à une idole à tête de lion.

Tome 5.



L'Abbé André.

et se tenant debout dans le chœur, quelques-uns des officiers voulurent l'en faire apercevoir, et lui dirent que cela prêterait à rire aux assistants. Sur quoi, usant de l'autorité de son âge pour les corriger, il leur répondit : « Vous avez renversé Sina sans que personne vous en reprenne, et vous ne pouvez souffrir que j'aie renversé ma tunique ? Réparez premièrement les désordres que vous avez faits, ensuite je réparerai la faute que vous croyez que j'ai faite. »

---

## JEAN LE CILICIEN, L'ABBÉ ANDRÉ,

### MÉNAS, DANIEL, THÉODORE, RELIGIEUX DE RAITHE, ET LES DEUX GRÉGOIRE.

Nous avons dit que saint Jean Climaque écrivit son excellent ouvrage de l'*Échelle sainte* à la sollicitation de Jean, abbé de Raïthe, auquel ce Saint donne de grands éloges. Il admire surtout son humilité, en ce qu'étant si capable d'instruire les autres, il s'adressait à lui pour son édification et celle de ses religieux ; et il reconnaît que non-seulement il excellait dans la connaissance des choses saintes, mais encore dans la pratique des vertus.

On croit que ce bienheureux abbé est le même que Jean le Cilicien dont nous allons parler, et que les maximes qu'en rapporte Jean Mosch dans le *Pré spirituel*, confirment ce que saint Jean Climaque a dit des lumières dont Dieu l'avait favorisé.

Le désert de Raïthe était habité par des religieux des plus respectables par leur grand âge et par leurs vertus, lorsqu'il vint s'y consacrer à Dieu. Il y avait des vieillards qui y demeuraient depuis soixante et dix ans, ne vivant que d'herbes et de dattes,

et cela s'accorde très-bien avec ce que nous en avons rapporté dans la Vie de saint Nil.

Il y passa soixante et seize ans dans les travaux d'une vie austère, et il y eut de grands combats à soutenir de la part des démons, qui, jaloux de son éminente vertu, lui déclarèrent une guerre longue et cruelle. Son mérite lui attira si bien la confiance de ses frères, qu'ils voulurent l'avoir pour abbé. Il leur recommandait principalement de fuir le monde et de réprimer les mauvais désirs par la mortification. Il ne voulait pas qu'ils s'occupassent d'autre affaire que de celle de leur salut. « C'est ici, leur disait-il, une demeure de solitaires et non pas un lieu de trafic. » Il leur mettait aussi devant les yeux l'exemple des anciens qui les avaient précédés, surtout leur pénitence et leur retraite si rigide. Enfin il leur donnait cet excellent avis, qui devrait être écrit dans tous les monastères, et gravé dans le cœur de toutes les personnes religieuses : *Prenons garde, mes enfants, de ne pas profaner par nos vices un lieu d'où nos Pères ont chassé les démons.*

On met parmi les principaux solitaires de Raïthe, l'abbé André, qui en fut une des grandes lumières. Nous lui donnons le nom d'abbé avec l'auteur du *Pré spirituel*, non qu'il fût supérieur de Raïthe, mais parce qu'on appelait ainsi les solitaires les plus respectables, surtout lorsque leur éminente vertu était jointe à un grand âge.

La réputation de l'abbé André s'était répandue jusqu'à Antioche, où saint Siméon le Jeune, qui faisait l'admiration de tout l'Orient, donna dans une rencontre, une marque de la vénération qu'il avait pour sa vertu. Un solitaire étant possédé du démon, vint à Antioche trouver ce Saint pour en être délivré par ses prières. Il lui demanda où il demeurait, et le solitaire lui répondit qu'il était un religieux du monastère de Raïthe. « Je m'étonne, lui dit l'humble Siméon, qu'ayant dans votre monastère des Pères si respectables, vous ayez entrepris un si long voyage

pour venir à moi qui ne suis qu'un pécheur. Retournez à Raïthe, et suppliez l'abbé André de prier pour vous. » Le solitaire fit ce que le Saint lui avait dit ; il vint se jeter aux pieds d'André, qui pria pour lui et obtint sa délivrance par la ferveur de son oraison. Mais comme il avait aussi une profonde humilité, bien loin de s'attribuer la gloire de ce miracle, il la renvoya toute à Dieu et aux prières de ce saint Siméon.

Nous avons parlé ailleurs d'un solitaire nommé André, dont on rapporte une belle sentence ; mais il est différent de celui-ci. Jean Mosch raconte au long un événement extraordinaire de l'abbé André, qui demeurait aux environs d'Alexandrie au quartier qu'on appelait le dix-huitième.

Dieu éclaira d'une lumière surnaturelle le même saint Siméon dont nous venons de parler, pour la conversion d'un solitaire de Raïthe, qui avait eu le malheur de quitter son état et s'était rengagé dans le monde.

Ce solitaire, nommé Ménas, avait été élevé au diaconat et en exerçait les fonctions dans le monastère de Raïthe. Son supérieur l'ayant envoyé dehors pour le service de la communauté, il fut tenté de rentrer dans le siècle, et succomba à la tentation. Quelques années après, revenant de Théopolis à Séleucie, il vit de loin le monastère de saint Siméon, dont il avait beaucoup ouï parler, et sa curiosité le porta à y aller, pour voir ce saint homme, qui sur la colonne était le prodige de son siècle, comme saint Siméon l'Ancien l'avait été cent ans auparavant.

Le Saint connut par révélation qui il était ; et à mesure qu'il le vit approcher, il dit à son disciple de prendre des ciseaux, et le lui montrant du doigt, il lui dit : « Allez couper les cheveux à cet homme-là. » Ménas, tout étonné et saisi de frayeur, demeura sans parole et se laissa tondre sans faire la moindre résistance. Le Saint lui dit ensuite de retourner à Raïthe, et Ménas étant un peu revenu de son étonnement, lui représenta qu'il aurait trop de confusion, et qu'il ne pourrait jamais soutenir les regards de

ces vénérables Pères qu'il avait abandonnés. « Ne craignez point, mon fils, lui répliqua le Saint, ils vous recevront avec beaucoup de charité, et votre conversion leur causera une grande joie. Il vous arrivera même quelque chose d'extraordinaire et qui vous servira de preuve que Dieu vous aura pardonné votre péché. »

Ménas, rassuré et consolé par ces paroles, retourna à Raïthe, où la prédiction du Saint se vérifia dans tous les points ; car les Pères le reçurent avec de grandes démonstrations de tendresse et de charité. Ils lui permirent de faire les fonctions de son ordre; et un jour qu'il portait le calice où était le précieux sang de Notre-Seigneur, un de ses yeux parut comme lui sortir de la tête, ce qui fut le signe auquel les Pères reconnurent que Dieu lui avait pardonné sa désertion, comme saint Siméon le lui avait prédit. Jean Mosch, qui rapporte ceci, dit l'avoir appris de l'abbé Serge de Raïthe.

Le même auteur ajoute que l'abbé Eusèbe, prêtre du même monastère, lui racontait qu'un jour le malin esprit, qui se transforme quelquefois en ange de lumière, prit aussi les apparences d'un moine, et frappa à la cellule d'un ancien. C'était l'usage de ces saints religieux de commencer toujours leurs entretiens par la prière. Le bon vieillard ayant ouvert sa porte, reçut cet esprit fantastique comme s'il eût été ce qu'il paraissait, et lui dit: « Mettons-nous en prière; » mais le démon ne dit que la moitié de la formule, qui ne signifiait rien en elle-même. Le vieillard s'en aperçut, et lui dit de prier : et le malin esprit ne répéta que ce qu'il avait déjà dit. Alors le vieillard lui répliqua, priez en cette sorte : *Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit, maintenant et toujours dans tous les siècles des siècles;* mais à ces paroles le démon disparut.

L'abbé Daniel fut aussi religieux de Raïthe, ainsi que Théodore, qui a écrit de l'Incarnation ; mais nous ne savons rien de particulier de leur vie. C'est de ce Daniel que nous tenons en partie l'histoire de saint Jean Climaque ; l'autre n'est connu que par son ouvrage dogmatique.

Deux solitaires appelés Grégoire, l'un Bysantin et l'autre Pharanite, se retirèrent dans une île de la mer Rouge, où il n'y avait point d'eau douce ; de sorte qu'ils étaient obligés de temps en temps de venir par bateau en terre ferme pour en faire provision. Il arriva que dans une nuit un grand orage brisa leur bateau, et ces bons solitaires se virent réduits à mourir faute d'eau. Huit mois après des solitaires de Raïthe, ayant passé dans cette île, découvrirent leurs corps tout entiers, les mirent dans leur bateau et les ensevelirent chez eux. Ils trouvèrent aussi leur aventure écrite sur le dos d'une tortue en ces termes : « L'abbé Grégoire de Pharan est mort de soif, après avoir été vingt-huit jours sans boire ; et moi j'ai passé aussi trente-sept jours dans la même disette d'eau. »

---

## ÉTAT DES MOINES D'ÉGYPTE ET DES PROVINCES VOISINES, DU TEMPS DE SAINT JEAN MOSCH [1].

Jean Mosch, religieux du monastère de saint Théodose au diocèse de Jérusalem, fit deux voyages en Égypte. Le premier pour les affaires de sa communauté vers l'an 580 ; et le second avec son disciple saint Sophrone vers l'an 606, et y visita plusieurs solitaires, tant d'Égypte que des déserts voisins. Nous recueillerons ici ce qu'il en a rapporté, et cela confirmera ce que nous avons dit dans les chapitres précédents, des religieux qui se soutinrent dans la vraie foi et dans la piété au milieu des vexations des hérétiques ; Dieu s'étant conservé, malgré leurs efforts, de fidèles serviteurs, qui ne cédaient en rien à la vertu des premiers habitants de ces solitudes.

Il est marqué dans les actes de saint Aréthas, que sous le règne

[1] *Vit. PP.*, Jean Mosch, Baronius, Surius, Cotelier, Bulteau.

de l'empereur Justin, vers l'an 521, il y avait à Alexandrie un évêque catholique appelé Astère, qui alla offrir des prières à Dieu avec des religieux orthodoxes qui demeuraient à Nitrie et à Scété; que d'ailleurs il y avait deux églises dans le désert des Cellules, l'une où les catholiques s'assemblaient, et l'autre qui servait aux eutychiens et acéphales, qui ne recevaient pas le concile de Chalcédoine, et qui traitaient les catholiques de nestoriens.

Il y avait alors au désert des Cellules un bon solitaire nommé Jacques, qui excellait en humilité, et qui par là se faisait aimer non-seulement des catholiques, mais aussi des hérétiques. Il était pourtant uni aux premiers et assistait au service divin dans leur église. Ceux-ci lui recommandaient beaucoup de ne pas se laisser abuser par les eutychiens, et les eutychiens de leur côté s'efforçaient de lui persuader qu'il se perdait dans l'église des catholiques, qu'ils accusaient d'être nestoriens. Jacques, aussi simple qu'il était humble, et d'ailleurs n'étant pas beaucoup instruit sur la religion, souffrait une cruelle inquiétude de ces avis différents. Il se tenait pourtant toujours uni aux catholiques; enfin, se trouvant agité dans son esprit, et souffrant extrêmement dans ces perplexités, il s'adressa à Dieu pour connaître ce qu'il devait faire; et pour cet effet il prit l'habit avec lequel il devait être enterré et s'enferma dans une cellule séparée du monastère, comme s'il eût voulu s'ensevelir dans un tombeau, et y passa quarante jours en prière et en jeûne. Au bout de ce temps il se trouva si épuisé qu'il tomba de défaillance et se coucha par terre. Dans cet état il vit tout à coup entrer dans sa cellule un enfant, qui se présenta à lui avec un visage riant, et lui dit : « Abbé Jacques, que faites-vous ici ? » A ces mots il se sentit tout à coup éclairé d'une lumière céleste et fortifié dans le corps, et il lui répondit : « Vous savez, Seigneur, le sujet de ma peine. Les uns me disent : Ne quittez point l'Église (c'étaient les catholiques) ; les autres me disent : Les nestoriens veulent vous séduire (c'étaient les eutychiens qui, par calomnie, accusaient les catholiques de nestoria-

nisme), de sorte que ne sachant de quel côté me tourner, j'en suis à l'état où vous me voyez. » Alors cet enfant, ou plutôt cet ange qui lui apparaissait sous la figure d'un enfant, lui dit : « *Abbé Jacques, vous êtes bien où vous êtes.* » Et Jacques, qui croyait être dans sa cellule, s'aperçut qu'il était transporté devant l'église des catholiques; ce qui lui fit comprendre qu'il ne devait pas se séparer de leur communion.

Nous devons remarquer ici sur ce que nous avons dit que ce solitaire avait pris l'habit avec lequel il devait être enseveli et s'était ainsi renfermé dans sa cellule, que c'était l'usage des solitaires d'Égypte de conserver jusqu'à la mort la robe ou la tunique et le capuce qu'ils avaient pris en entrant en religion, afin d'être ensevelis avec ces vêtements, que l'auteur qui nous l'apprend appelle *Saints*, et pour cela ils ne les portaient que le dimanche à la communion, après quoi ils les enfermaient et les conservaient avec grand soin. Cela nous montre le respect que les saints solitaires avaient pour l'habit religieux, et combien leur état leur était précieux, puisqu'ils voulaient être ensevelis dans le même habit qu'ils avaient reçu en se consacrant à Dieu dans la religion.

Pour revenir à l'abbé Jacques, le solitaire Phocas dont nous tenons ceci, dit que son père avait embrassé l'état religieux, et qu'il était en même temps le père selon la chair et l'esprit de l'abbé Jacques, ce qui montre, ou qu'il était supérieur du monastère, ou qu'il avait Jacques en particulier sous sa conduite, en sorte que celui-ci était son fils et son disciple. Phocas devait être beaucoup plus âgé que lui lorsqu'il était dans ces contrées; cela paraît par ce qu'il en rapporte encore: « Un jour, dit-il, que j'étais à Scété, l'abbé Jacques y vint et se trouva attaqué d'une tentation si violente qu'il craignit d'y succomber. » Il vint me voir, et m'ayant exposé sa situation, il ajouta : « J'ai résolu de m'aller enfermer dans une telle caverne; je vous conjure, pour l'amour du Seigneur, de n'en rien dire à personne, non pas même

à mon père; mais faites-moi la grâce de me venir voir après quarante jours, et de m'apporter la sainte communion si Dieu me conserve la vie, ou enfin si je suis mort vous aurez la charité de me donner la sépulture. »

« Il y alla donc deux jours après, et au bout de quarante jours je ne manquai pas de lui porter le saint Sacrement, avec un peu de pain et de vin, au cas qu'il en eût besoin, comme le cas arriva. En effet, je sentis à l'entrée de la caverne une mauvaise odeur, et je ne doutai point qu'il ne fût mort. J'entrai pourtant et je le trouvai qu'il n'avait presque qu'un souffle de vie, tant il était abattu du jeûne. Dès qu'il m'aperçut, il étendit le bras et me fit signe pour recevoir la sainte communion. Je lui dis que j'allais la lui donner; mais il avait tellement la bouche fermée, que je fus obligé de me servir d'un petit bâton pour la lui ouvrir; ce que je ne fis pas sans beaucoup de peine. J'en vins pourtant à bout, et après lui avoir donné le corps adorable de Jésus-Christ et fait couler son précieux sang dans sa bouche, il commença à reprendre ses forces: ensuite je fis tremper du pain que j'avais apporté, et lui en présentai par petits morceaux et à différentes reprises. Enfin, par la grâce du Seigneur, il reprit entièrement ses forces dans le même jour, et le lendemain il fut en état de venir avec moi et de retourner à sa cellule, et il fut entièrement délivré de la tentation qui le tourmentait. » Tel est le récit du solitaire Phocas, qui résida quelque temps au désert de Scété, et se retira depuis dans le monastère de Theognius près de Jérusalem.

Nous avons dit que Jean Mosch fit deux voyages en Égypte. Dans le premier il entendit parler d'un célèbre solitaire appelé Léon, qui était de Cappadoce et s'était retiré dans l'Oasis, désert de la Libye. Il voulut l'aller voir, et trouva en lui tant de vertu qu'il avoua que, quoiqu'on lui en eût dit beaucoup de bien, il en reconnut encore plus qu'on ne lui en avait rapporté. Léon était un religieux détaché de toutes les choses de ce monde, plein de

charité pour son prochain, chérissant sa retraite et y vivant dans un grand silence ; et ce qui prouvait encore plus la solidité de sa vertu, c'est qu'elle était établie sur le fondement d'une profonde et très-sincère humilité.

Jean Mosch dit qu'il fut extrêmement édifié de son entretien, ainsi que ceux qui étaient avec lui ; mais dans le discours il leur dit quelque chose dont ils ne pénétrèrent pas alors le sens, et qu'ils eurent d'abord de la peine à concilier avec la haute idée que sa conduite et ses paroles présentaient de son humilité et de sa sagesse. « Croyez-moi, leur dit-il, mes enfants, je suis destiné pour régner un jour. » C'était l'espérance d'entrer dans le royaume céleste qui lui faisait dire ceci ; et Jean Mosch et ses compagnons l'entendant d'un royaume terrestre, lui dirent : « Abbé Léon, croyez-nous plutôt, il n'est sorti aucun empereur de Cappadoce ; c'est donc là une vaine imagination de votre part et que vous devez bannir de votre esprit. » — « Point du tout, répliqua Léon, j'espère véritablement de régner un jour ; » et il s'en tint toujours à ce raisonnement.

A quelque temps de là, les Maziques firent une irruption dans la province, et étant entrés dans le désert d'Oasis, ils y massacrèrent plusieurs solitaires et en emmenèrent d'autres captifs. Il y en avait trois parmi ceux-ci qui étaient infirmes, savoir : l'abbé Jean qui avait été lecteur de la grande église de Constantinople, l'abbé Eustache le Romain, et l'abbé Théodore de Cilicie. Comme ils les eurent liés, l'abbé Jean leur dit : « Conduisez-moi à la ville, et je prierai l'évêque de vous donner vingt-quatre pièces d'or pour notre rançon. » Ils y consentirent, et un d'eux se chargea de l'y conduire. Dans ce temps-là l'abbé Léon se trouvait dans la ville avec quelques autres Pères du désert, ce qui fit qu'ils échappèrent à la fureur des barbares. L'abbé Jean se présenta donc à l'évêque et le supplia de vouloir bien donner les vingt-quatre pièces pour leur procurer la liberté ; mais le prélat n'ayant que huit pièces d'or et le barbare s'obstinant à en vouloir

vingt-quatre, on ne put rien conclure avec lui, et il ramena son captif qui fondait en larmes.

A trois jours de là l'abbé Léon pria l'évêque de lui remettre les huit pièces d'or, et s'en alla dans le désert au camp des Maziques, et leur dit : « Vous voyez que ces trois religieux que vous tenez captifs sont tous les trois malades, ainsi vous n'en pourrez tirer aucun service ; acceptez donc le parti que je viens vous offrir. Voilà huit pièces d'or que je vous présente, retenez-moi aussi captif et laissez aller ces trois religieux en liberté. Je me porte bien, je suis en état de vous servir, au lieu que si vous refusez l'offre que je vous fais, il arrivera que vous tuerez ces bons solitaires, et vous n'aurez ainsi ni les hommes ni l'argent. »

Les Maziques comprenant que cela tournait mieux à leur avantage, prirent les pièces d'or, retinrent Léon captif, et relâchèrent les trois solitaires. Mais comme ils le menèrent avec eux en un certain lieu, apparemment fort éloigné, voyant qu'il était extrêmement fatigué et qu'il ne pouvait plus marcher, ils lui coupèrent la tête, et nous comprîmes alors, dit Jean Mosch, le véritable sens de ce qu'il nous avait dit, qu'il était destiné pour régner ; car c'est régner véritablement que de donner sa vie pour ses amis, comme la charité porta celui-ci à donner la sienne pour ses frères.

Le cardinal Baronius a inséré tout au long le récit de Jean Mosch dans ses annales, et il regarde la mort du solitaire Léon comme un véritable martyre. Saint Jean Climaque paraît avoir fait allusion à la même histoire, quand il dit, au vingt-sixième degré de son *Échelle sainte :* « Que personne ne donne pour excuse qu'il est impossible à l'homme de garder les préceptes de l'Évangile, puisqu'il s'est même trouvé des âmes qui ont fait plus qu'il ne leur était ordonné par l'Évangile. Vous en devez être persuadé par l'exemple de celui qui aima son prochain plus que soi-même, et qui donna sa vie pour lui, quoiqu'il n'en eût pas reçu de commandement par la loi de Jésus-Christ. » Ceux qui

ont commenté l'ouvrage de ce saint docteur de l'Église grecque, demeurent tous d'accord qu'il a eu en vue dans l'exemple qu'il propose, l'action généreuse de l'abbé Léon. Nous verrons ailleurs un acte de charité de la part d'un autre solitaire, qui n'est pas moins héroïque que celui-ci.

Jean Mosch était avec Sophrone son disciple dans le second voyage qu'il fit en Égypte. Ils allèrent voir ensemble un solitaire nommé Jean de la Pierre, soit qu'il fût de *Petra* en Arabie, ou qu'il demeurât à la Pierre près du Nil. Il les exhorta beaucoup à aimer la pureté et à se dégager de toutes les choses de ce monde. Il leur parla des solitaires de Scété, parmi lesquels il avait été élevé étant jeune, et voulant leur inspirer par leur exemple un grand dénûment des commodités de la vie, il leur dit qu'ils vivaient dans une si grande pauvreté, qu'un bon vieillard souffrant beaucoup du mal de rate, on ne trouva pas dans toutes les cellules un peu de vinaigre dont on avait besoin pour le soulager. Cependant il n'y avait pas moins alors, dans ce désert, que de trois mille cinq cents religieux distribués en quatre monastères.

Jean Mosch et Sophrone allèrent à Thérénut visiter l'abbé Théodore d'Alexandrie, qui les entretint des solitaires de Scété. Il leur disait qu'à la vérité il était arrivé de grandes révolutions dans le désert de Scété, ainsi qu'il avait été prédit par les anciens Pères ; mais que depuis il y avait eu parmi les habitants de ce désert, des religieux d'une charité, d'une abstinence et d'une sagesse admirable. « Car, ajoutait-il, il y en avait qui ne mangeaient que lorsqu'on les allait voir, et entre les autres, un vieillard nommé Ammon ; et comme je savais sa coutume, car je demeurais alors à son voisinage, j'avais soin de lui faire ma visite tous les samedis pour l'obliger par là à prendre quelque nourriture. » C'était encore l'usage des solitaires de Scété, que quand quelqu'un les venait voir, ils l'invitaient à prier, et tandis qu'il faisait son oraison, ils lui apprêtaient à manger, dressaient la table, et dînaient ensuite avec lui.

Ils s'occupaient alors beaucoup à cultiver la terre, et Dieu fit connaître à un ancien par une vision, que ce travail était en plusieurs un sujet de tentation; car ce bon vieillard vit une nuit le démon qui préparait des sarcloirs, des hoyaux et des paniers, et lui demanda ce qu'il en prétendait faire. « Je prépare, lui répondit le démon, des distractions aux solitaires, afin qu'ayant l'esprit préoccupé de leur travail quand ils iront à la prière, ils s'en acquittent avec dissipation et négligence. »

C'était l'abbé Irénée qui racontait cette vision à Jean Mosch et à Sophrone. Cet abbé avait d'abord habité Scété; mais les barbares y étant venus, la crainte de tomber entre leurs mains l'obligea de s'enfuir. Il alla en Palestine et se retira dans une laure au territoire de Gaze. L'abbé du monastère lui donna à lire un recueil des actions et des paroles remarquables des anciens Pères de la solitude. Ce qui fait voir qu'on avait alors dans les maisons religieuses, de ces recueils pour instruire les religieux de leurs devoirs par l'exemple et les sentences de ceux qui les avaient précédés dans leur état.

Dès qu'il l'eut ouvert, il trouva un chapitre qui lui sembla n'avoir été écrit que pour lui; car il était dit qu'un religieux étant allé trouver un ancien pour se recommander à ses prières, cet ancien lui avait répondu : « Lorsque vous étiez des nôtres, je priais pour vous; mais je ne le fais plus depuis que vous nous avez quitté pour aller où vous avez voulu. »

Irénée ayant lu ceci, ferma le livre et dit en lui-même : « Malheur à moi qui ai quitté mes pères de Scété pour venir dans un autre pays par ma propre volonté; ces pères ne prieront plus pour moi. » Aussitôt il alla rendre le livre à l'abbé et prit congé de lui pour retourner à Scété; mais comme il n'y avait pas encore assez de sûreté à cause des courses des barbares, il s'arrêta au désert des Cellules.

L'entretien que Jean Mosch et son compagnon eurent avec Marcel, solitaire de Scété, les édifia beaucoup. Ce solitaire était

natif d'Apamée en Syrie. Tandis qu'il demeurait dans son pays, un conducteur de chariots, nommé Philérème (qui signifie *amateur du désert*), fut vaincu dans une course publique, et ceux qui étaient de son parti s'écrièrent : *Philérème n'obtiendra point de couronne dans la ville.* Marcel entendit ces paroles, et bien qu'elles n'eussent été dites que par rapport à cet homme, il les prit dans un sens spirituel, et s'étant retiré au désert de Scété, il les rappelait à son esprit toutes les fois qu'il était tenté de sortir inutilement du monastère, et se disait à lui-même : *Marcel Philérème, ou l'amateur du désert, n'obtiendra point de couronne dans la ville;* et il avoua à Jean Mosch et à Sophrone que cette pensée lui avait été d'un grand secours pour l'attacher à sa solitude, où il persévéra pendant trente-cinq ans. Après ce temps-là, les barbares ravagèrent le désert de Scété, l'emmenèrent captif et le vendirent dans le pays de Pentapole. Il se retira dans la suite au monastère de Monidion, et ce fut là que Jean Mosch et Sophrone eurent la consolation de s'entretenir avec lui.

Il leur raconta, sous le nom d'une autre personne, quoique ce fût de lui-même qu'il parlât, que lorsqu'il était à Scété, s'étant levé la nuit pour chanter les psaumes, à peine eut-il commencé qu'il entendit le bruit d'une trompette, comme si on donnait le signal du combat : il en fut troublé, et dit en lui-même : « D'où peut donc venir ce que j'entends? Il n'y a point de trompette, ni de soldats, ni de bruit de guerre dans ce désert? » Tandis qu'il raisonnait ainsi, le démon se fit voir à lui et lui dit : « Oui, ce que tu entends est un signal de guerre; et si tu ne veux pas être attaqué et combattre contre nous, tu n'as qu'à te retirer et à dormir. »

Sur quoi il ajouta : « Croyez-moi, mes enfants, il n'y a rien qui étonne, qui déconcerte, qui irrite davantage les démons contre nous que la méditation continuelle des psaumes. Il est vrai que les autres livres de l'Écriture sont très-utiles et les troublent

beaucoup, mais non pas tant pour les psaumes; car vous pouvez remarquer que quand dans une ville une partie du peuple loue l'empereur, les autres ne s'en offensent pas; mais si les premiers en chantant les louanges du prince, viennent ensuite à dire des injures aux autres, ceux-ci alors s'irritent contre eux et ne restent pas dans l'indifférence.

« De même quand nous lisons les Livres saints, quoique les démons en soient mécontents, ils ne le sont pas autant que quand nous méditons ou nous chantons les psaumes, parce que dans ces sacrés cantiques, nous ne mêlons pas seulement les louanges de Dieu avec nos prières, mais nous donnons aussi des malédictions aux démons. Ainsi nous rendons gloire à la miséricorde de Dieu
l. 50. en lui disant, par exemple : *Mon Dieu, ayez pitié de moi selon l'étendue de votre miséricorde. Effacez mes crimes selon la grandeur et la multitude de vos bontés. Ne me rejetez pas de votre présence, et ne retirez point de moi votre Saint-Esprit, etc.* Et nous attaquons les démons lorsque nous disons, par exemple :
l. 67. *Que Dieu se lève et que ses ennemis soient dissipés. Que ceux qui*
36. *le haïssent s'enfuient de devant sa face. J'ai vu l'impie éclater de gloire et aussi élevé que les cèdres du Liban, et à peine ai-je*
l. 7. *passé qu'il est disparu. Que le mal qu'il voulait faire souffrir aux autres par sa malice, tombe sur sa tête et l'écrasse, etc.* »

L'abbé Marcel leur donna encore cet avis : « Souvenez-vous, mes enfants, que comme celui qui renonce au siècle possédera dans l'autre vie un royaume tout éclatant d'honneur et de gloire; car les choses intellectuelles sont beaucoup plus précieuses que les sensibles; au contraire, quand un solitaire en abandonnant sa profession, parviendrait en cette vie à la dignité impériale, il sera couvert en l'autre de honte et de confusion. »

Il leur disait aussi : « L'homme a été formé au commencement à l'image de Dieu; mais le péché l'a dégradé jusqu'à le rendre semblable aux bêtes. Il a un mauvais penchant pour les plaisirs des sens; mais le moyen de le réprimer est d'employer la mor-

tification. Ne redoutons pas la vertu, ajoutait-il, nous en reconnaîtrons la douceur et les avantages en la pratiquant. Vivons comme les saints anges par notre pureté, puisqu'on nous promet la même gloire qu'ils possèdent. Laissons les hommes charnels, qui ont mis leur bonheur sur la terre, suivre les voluptés qu'ils aiment. Quant à nous, affranchissons-nous de cette malheureuse servitude, comme les Israélites se délivrèrent de celle d'Égypte. Enfin, gardons-nous de l'attache aux biens de ce monde, car l'avarice est la mère de tous les maux. »

Il y avait dans le désert de Scété un vieillard égyptien nommé David, dont Dieu manifesta la grande vertu par le miracle que nous allons rapporter. S'étant loué à un laboureur au temps de la moisson, selon la coutume des solitaires de ce désert, il arriva environ la septième heure du jour une chaleur si extraordinaire, qu'elle l'obligea de s'en aller dans une caverne où il s'assit. Le laboureur l'y ayant trouvé, lui dit avec colère : « Bon homme, pourquoi ne travaillez-vous pas, puisque je vous paye pour cela ? » — « Il est vrai, répondit ce saint homme ; mais la chaleur est si excessive qu'elle fait tomber le grain des épis, et j'attends qu'elle soit un peu diminuée afin que vous n'en receviez point de dommage. » — « Levez-vous, travaillez, et que tout brûle, repartit le laboureur. » — « Quoi ! vous voulez donc que votre blé brûle, répliqua le solitaire ? » — « Oui, dit-il, tout en colère. » Il se leva donc, et au même instant le feu se mit dans le blé. Le laboureur reconnaissant sa faute, courut à des solitaires qui travaillaient à un autre endroit, et les conjura de faire en sorte que le vieillard se mît en prière pour éteindre le feu. Ce qu'ils firent en se jetant à ses pieds. Il se mit donc entre le blé qui brûlait et celui qui ne brûlait pas encore, et adressant sa prière à Dieu, le feu s'éteignit sur-le-champ, et le reste de la moisson fut sauvé.

Il y avait encore à Scété, dans le monastère de l'abbé Sisci, un vieillard qui était aveugle ; et quoique sa cellule fût éloignée du puits de près de mille pas, il ne voulut jamais permettre qu'un

autre lui allât quérir l'eau dont il avait besoin ; mais il fit une corde dont il attacha un bout à sa cellule et l'autre au puits, il marchait dessus et allait ainsi prendre l'eau qui lui était nécessaire. Un jeune frère voulut le presser de se reposer sur lui du soin de lui en fournir ; mais il lui répondit : « Il y a, mon fils, vingt-deux ans que je vais la prendre moi-même, voudriez-vous aujourd'hui me priver du fruit de mon travail ? »

Jean Mosch nous a conservé encore les avis suivants d'un ancien solitaire du désert des Cellules. « Mes chers frères, disait-il, ne recherchons pas les délices des Égyptiens, elles nous feraient bientôt retomber sous la tyrannie de Pharaon. Plût à Dieu, disait-il encore, que les hommes se portassent au bien avec autant d'ardeur qu'ils en ont pour le mal. Plût à Dieu que cette ardeur qu'ils témoignent pour les spectacles, les folles joies, les richesses, la vanité, l'injustice, changeât en eux d'objet et se tournât du côté de la piété ; ils comprendraient bientôt l'avantage qu'il y a de servir Dieu, et quelle est la faiblesse des démons qui les sollicitent au péché. »

« Rien n'est comparable à Dieu, disait-il aussi. Il est plus grand que tout, et il est au-dessus de tout. Cela étant ainsi, que peut-on craindre quand on l'a pour protecteur ? N'est-on pas assez fort et assez heureux ? Il est vrai, ajoutait-il, que Dieu est partout ; mais on peut dire aussi dans un véritable sens, qu'il est plus près de ceux qui combattent pour lui et qui le servent avec piété et dans la vérité. Or, quand on a ainsi Dieu auprès de soi, qui est-ce qui peut nous tromper et nous nuire ? La vertu de l'homme, continuait-il, ne vient pas de sa nature, qui est sujette au changement, mais du secours du Seigneur et de la ferme résolution dans le bien. Ayons donc, mes frères, un soin particulier de notre âme, comme nous en avons de la conservation de notre corps.

« Jésus-Christ, disait-il encore, le souverain médecin des âmes, nous a donné pour remède à nos maux spirituels, la piété,

la justice, l'humilité, l'obéissance; c'est par ces moyens salutaires qu'il veut nous guérir; gardons-nous bien de les négliger ou de n'en pas faire le cas que nous devons. Ce divin Maître nous recommande aussi la tempérance et la mortification; cependant nous sommes si misérables que nous penchons toujours vers les satisfactions des sens. Mourons au péché pour vivre en Jésus-Christ. Laissons ce qui est derrière nous et allons en avant dans la voie du bien. Tendons sans cesse à cette perfection à laquelle Dieu nous a appelés par la grâce de notre vocation. »

Enfin, un frère s'étant plaint à lui de ce qu'il était porté à juger facilement de son prochain, il lui répondit que cela venait de ce qu'il ne se connaissait pas assez lui-même: « Car, lui dit-il, celui qui se connaît bien, ne s'occupe pas des défauts des autres. »

Il y avait aussi dans ce temps-là d'excellents solitaires sur le mont Saint-Antoine. Un Sarrasin, du nombre de ceux qui demeuraient à Clysma sur le bord de la mer Rouge, où ils avaient bâti une forteresse, étant venu en chassant sur cette montagne, en vit un qui était assis sur un endroit un peu élevé, tenant un livre à la main qu'il lisait avec application. Il alla à lui dans l'intention de le frapper et même de le tuer; mais à mesure qu'il voulut s'en approcher, le solitaire étendit sa main et ne lui dit que ce mot: « Arrêtez-vous? » Aussitôt ce barbare demeura immobile et fut deux jours et deux nuits entières sans pouvoir bouger de là. Enfin, il fut réduit à conjurer ce saint solitaire au nom du Seigneur qu'il servait, de lui rendre la liberté de se retirer; ce qu'il fit en lui disant: « Allez-vous-en en paix. » C'est de ce Sarrasin même que Jean Mosch, qui rapporte cette merveille, assure l'avoir appris, bien qu'il fût païen.

Le même auteur fut avec Sophrone à une montagne près de Lique, habitée par plusieurs solitaires, dont les uns demeuraient dans des cavernes, les autres dans des cellules. Ils y eurent un entretien avec un religieux, nommé Isaac, originaire de Thèbes. Celui-ci leur raconta un cas qui lui était arrivé il y avait plus de

cinquante-deux ans; ce qui prouve qu'il était des anciens dans cette solitude. Il leur disait donc que travaillant un jour, il se trompa en faisant son ouvrage, de façon qu'il ne savait plus comment le redresser. Tandis qu'il était dans cette peine, ayant perdu tout le jour à défaire son ouvrage et à le refaire sans pouvoir réussir, il vit entrer par la fenêtre de sa cellule un jeune homme qui lui dit qu'il n'avait qu'à le lui remettre, et qu'il le raccommoderait; mais il lui répondit qu'il n'avait pas besoin de lui pour cela. Le jeune homme insista, et Isaac refusait toujours son secours. Enfin importuné par ses instances, Isaac lui dit d'un ton chagrin, que c'était pour lui nuire qu'il était venu, plutôt que pour lui rendre service. « Mais, lui répondit le jeune homme, c'est vous-même qui m'avez appelé, et vous êtes mon ami. » — « Comment cela? » demanda Isaac. « Oui, répliqua le jeune homme, puisque vous avez communié trois dimanches de suite en gardant dans votre âme de la rancune contre le solitaire qui est votre voisin. » — « Tu mens, » dit Isaac. « Je ne mens point, répliqua le démon (car c'en était un qui avait pris la figure d'un jeune homme). Je suis celui qui tente les hommes et qui les excite à la colère et au souvenir des injures, et je sais fort bien que tu as du ressentiment contre lui, et pour ce sujet j'ai raison de dire que tu es de mes amis. » Isaac ayant entendu ceci, sortit aussitôt de sa cellule, alla trouver ce solitaire, se jeta à ses pieds, lui demanda humblement pardon et se réconcilia avec lui entièrement. A son retour il trouva que le démon avait brisé de désespoir tout son ouvrage, et fait d'autres ravages dans sa cellule.

Jean Mosch alla encore visiter les solitaires qui demeuraient au voisinage d'Antinoé. Un d'eux leur parla d'un autre solitaire de grande vertu, qui avait passé soixante-dix ans dans sa cellule et avait eu dix disciples, dont il y en avait un qui ne profitait pas de ses avis, et qui se portait à ses devoirs avec une grande négligence. Le bon vieillard ne manquait pas de le reprendre; mais il le trouvait toujours également négligent et indocile, quoi-

qu'il lui représentât souvent ses obligations, et qu'il le menaçât même d'une mort prochaine et de la rigueur des jugements de Dieu. Enfin, ce disciple mourut, et le vieillard craignant beaucoup pour son âme et en étant extrêmement affligé, pria le Seigneur de lui faire connaître quel avait été le sort de cet enfant de sa douleur. Alors étant ravi en esprit, il vit comme un étang de feu, dont les flammes s'élevaient fort haut, et ce religieux négligent plongé dans cet étang jusqu'au cou, de sorte qu'il n'avait que la tête qui ne brûlât point. Touché de le voir dans cet état, il lui dit : « Hélas, mon fils, pourquoi n'avez-vous pas profité de mes avis, quand je vous exhortais tant à prendre plus de soin de votre âme que vous ne faisiez ? » Et ce disciple lui répondit : « Ah ! mon Père, je remercie encoré le Seigneur, de ce que par le secours de vos prières ma tête a quelque soulagement. »

Il vit encore dans la ville d'Antinoé un savant, nommé Phibamon, qui, pour les édifier, lui raconta et à Sophrone, l'histoire suivante : « Il y avait, leur dit-il, à Hermonopolis un fameux voleur, nommé David, qui ne se contentait pas de voler et de tuer, mais encore il commettait tant d'autres crimes qu'il n'y avait point de brigand plus cruel que lui. Comme il volait un jour avec trente de ses compagnons, il rentra tout à coup en lui-même, et pénétré d'horreur et de repentir de ses excès, il abandonna les autres et s'en alla à un monastère. Le portier lui demanda ce qu'il souhaitait, et il lui répondit qu'il voulait être solitaire. L'abbé qui en fut averti parut aussitôt, et le voyant déjà avancé en âge, lui représenta qu'il n'était pas en état de soutenir les austérités qu'on pratiquait dans son monastère. « Recevez-moi seulement, mon Père, lui dit David, il n'y aura rien que je fasse. » Mais l'abbé persistant à le refuser, enfin il lui dit : « Je vous déclare, mon Père, que je suis David, le chef des voleurs ; je viens ici pour pleurer mes péchés, et je vous proteste par le Dieu qui habite dans le ciel, que si vous refusez de me recevoir, vous serez

la cause que je retournerai à mes brigandages, et vous répondrez de tous les crimes que je commettrai. »

« L'abbé, l'entendant parler ainsi, lui coupa les cheveux et le revêtit de l'habit monastique. Sa conversion fut si sincère, et il se combattit avec tant de courage, qu'il surpassa tous les autres dans la pratique de l'abstinence, de l'obéissance et de l'humilité, quoique la communauté fût composée de soixante-dix religieux; de sorte qu'il était un sujet d'édification et un modèle de sainteté.

« Un jour qu'il était assis dans sa cellule, un ange lui apparut et lui dit : « David, David, Dieu vous a pardonné vos péchés, et vous accorde la grâce de faire des miracles. » Et il lui répondit : « Le nombre de mes crimes surpasse celui du sable qui est sur le rivage de la mer, comment oserais-je me flatter que Dieu me les a remis en si peu de temps? » Si je n'ai pas pardonné à Zacharie, repartit l'ange, lorsqu'il refusa d'ajouter foi à la promesse que je lui faisais qu'il aurait un fils, puisque je lui liai la langue pour lui apprendre à n'être pas incrédule, je ne vous pardonnerai pas non plus, et vous allez bientôt perdre la parole.

« David se prosterna aussitôt en terre, et dit avec humilité : « Si lorsque je répandais le sang humain et que je commettais tant d'autres crimes Dieu me laissait la liberté de parler, voudriez-vous me l'ôter à présent que je désire de le servir et de chanter ses louanges? » L'ange lui répliqua : « Vous aurez la parole libre quand il faudra chanter des psaumes; hors de là vous ne pourrez prononcer un seul mot : » Ce qui fut suivi de l'effet; et David fit ensuite plusieurs miracles. » Phibamon qui racontait ceci à Jean Mosch, le lui certifiait comme l'ayant vu.

D'Antinoé, Jean Mosch et Sophrone vinrent à Alexandrie, où ils virent plusieurs solitaires d'une éminente piété, et surtout Pallade, Ménas, Jean l'Eunuque, Théodore de Pentapole et quelques autres. Pallade était de Thessalonique, métropolitaine de la Macédoine, et s'était retiré auprès d'Alexandrie dans la contrée

appelée Thélazomène. Jean Mosch et son compagnon voulant savoir de lui comment il s'était fait religieux, il leur dit : « Un vieillard, nommé David, originaire de Mésopotamie, qui excellait en plusieurs vertus, et surtout en charité, se rendit reclus à trois stades ou environ de Thessalonique, lieu de ma naissance, et y passa près de quatre-vingts ans. Vers la fin de ses jours, les barbares faisant des courses dans le pays, et menaçant la ville, on y faisait garde dans la nuit, et les soldats qui veillaient aperçurent une nuit que le feu sortait de la cellule de ce saint vieillard. Ils crurent que les barbares l'y avaient mis, et dès le matin ils y furent ; mais ils trouvèrent qu'il n'était rien arrivé ni au vieillard, ni à sa cellule, ce qui les étonna beaucoup.

« La même chose arriva la nuit suivante, et continua de même jusqu'à la mort de ce saint reclus ; en sorte que ce miracle fut connu de toute la ville, et plusieurs allaient la nuit sur les murailles exprès pour le voir. Je fus de ce nombre, et j'y allai diverses fois ; et surpris de cette merveille, je me dis à moi-même : « Si Dieu donne dès cette vie une si grande gloire à ses serviteurs, combien grande doit être celle qu'il leur réserve en l'autre, lorsque leur visage tout éclatant reluira comme le soleil ? » Voilà, mes enfants, ce qui me porta à embrasser l'état religieux. »

Il leur raconta aussi ce qui arriva à un autre reclus, nommé Addas, qui était venu de Mésopotamie à Thessalonique, après la mort du solitaire David, et s'était renfermé dans le tronc d'un grand arbre, où il avait fait une fenêtre par laquelle il parlait à ceux qui le venaient voir. Les barbares s'étant répandus dans le pays, un d'entre eux découvrit sa cellule, et alla vers lui pour le percer de son épée ; mais son bras demeura immobile et suspendu en l'air. Les autres barbares qui étaient présents, surpris de ce prodige, supplièrent le reclus de guérir leur compagnon ; ce qu'il fit en récitant sur lui une prière, et le renvoya ainsi en paix.

Il leur raconta encore quelques histoires remarquables, que

nous rapporterons ici. La première fut celle d'un homicide qu'on allait faire mourir : « Un homme, leur dit-il, ayant été arrêté à Arsinoé pour un meurtre qu'il avait commis, après avoir souffert plusieurs tortures, fut enfin condamné à perdre la tête. » Comme on le conduisait au lieu du supplice, à six mille pas hors de la ville, il aperçut un solitaire qui suivait comme les autres, et se tournant vers lui, il lui dit : « Mon Père, n'avez-vous pas une cellule pour y demeurer et y travailler? » — « Oui, mon frère, lui répondit le solitaire, j'ai une cellule et de l'ouvrage pour m'y occuper. » — « Que n'y restez-vous donc, dit l'homicide, pour pleurer vos péchés ? » — « Vous avez raison, mon frère, répartit le solitaire ; mais comme je suis un négligent et que je ne sens point dans mon cœur la componction que je devrais avoir, je viens tâcher de m'y exciter par l'exemple de votre supplice. » — « Allez, mon frère, lui répliqua l'homicide, retournez dans votre cellule, et rendez grâces à Jésus-Christ ; car depuis qu'il s'est fait homme et qu'il a voulu mourir pour l'amour de nous, l'homme ne meurt point. »

Un vieillard séculier, leur dit-il aussi, commit un homicide, et fut mis en prison à Alexandrie et appliqué à la question. Ce malheureux accusa faussement un garçon, âgé de vingt-deux ans, d'être complice de son crime ; et celui-ci protestant qu'il était innocent lorsqu'on lui donnait la question, ne fut pas moins condamné avec l'autre à être pendu. On les mena donc au supplice à mille pas de la ville, proche d'un temple de Saturne, et on voulut premièrement exécuter ce jeune homme, qui se jeta aux pieds des archers et les pria de lui tourner le visage du côté de l'Orient, donnant pour raison qu'il était chrétien, et qu'il y avait sept mois qu'il avait reçu le saint baptême. Ces paroles les touchèrent tellement qu'ils ne purent retenir leurs larmes. Mais le vieillard frémissant de rage, leur dit : « Et moi, je vous prie, par Sérapis, de me tourner le visage vers Saturne. »

Les archers indignés de son impiété, commencèrent par lui

l'exécution et le pendirent le premier ; ensuite voulant venir au jeune homme pour le faire mourir, il arriva tout à coup un homme à cheval envoyé par le gouverneur d'Égypte, qui apporta sa grâce, ce qui combla de joie tous ceux qui étaient présents. On le ramena donc au prétoire, où le gouverneur prononça sa sentence d'absolution. Ainsi ce jeune homme ayant évité la mort lorsqu'il s'y attendait le moins, renonça au monde et se rendit solitaire.

Il y avait aussi, ajouta-t-il, à Alexandrie, un soldat nommé Jean, qui observait cette règle. Il allait tous les matins revêtu d'un cilice dans le monastère, et demeurait assis jusqu'à None auprès des degrés de l'autel de saint Pierre, où il faisait des corbeilles sans parler à personne. Mais après avoir chanté assez bas ce verset du psaume : *Seigneur, purifiez-moi de mes péchés secrets*, il demeurait une heure dans le silence, et recommençait ainsi jusqu'à sept fois ; et quand l'heure de None était venue, il reprenait son habit de soldat et s'en retournait en diligence en faction. Pallade ajoutait qu'il l'avait vu vivre de la sorte durant huit ans de suite, et qu'il en avait été extrêmement édifié.

Nous ne saurions omettre ici un autre exemple que le même Pallade racontait à Jean Mosch, et qui prouve combien la protection de la très-sainte Vierge se fait sentir à ceux qui l'implorent avec confiance. Un riche marchand d'Alexandrie, homme craignant Dieu et fort charitable, fut obligé, pour les affaires de son négoce, de s'embarquer pour Constantinople ; et ne laissant à sa maison que sa femme, avec une fille de six ans qu'il avait et un domestique, sa femme qui était aussi fort pieuse, lui dit : « Vous vous en allez, mais qui aura soin de nous en votre absence ? » — « Je vous laisse, lui répondit-il, sous la protection de la sainte Vierge, Mère de Dieu : ce sera elle qui prendra soin de vous. »

Après qu'il fut parti le malin esprit mit dans l'âme du domestique de tuer la femme et la fille, et de s'enfuir après qu'il aurait enlevé ce qu'il y avait de plus précieux dans la maison. Il prit

dans ce dessein un couteau dans la cuisine et s'en alla à l'appartement où elles étaient. Mais lorsqu'il fut auprès de la porte il tomba dans un tel étourdissement, qu'il ne put plus avancer ni reculer, quelques efforts qu'il fît pour cela. Il fut une heure dans cet état, et dans le trouble où il était il appela sa maîtresse et la pria de venir à lui. La dame, qui ignorait l'état où il était, s'étonna qu'étant à la porte de la chambre il l'appelât au lieu d'entrer et lui dit de la venir trouver. Le domestique continuait à l'en prier, ou du moins qu'elle lui envoyât sa fille; mais la dame lui disant toujours d'entrer, ce misérable s'enfonça de désespoir le couteau dans le corps et tomba par terre. Au bruit qu'il fit en tombant la maîtresse accourut et appela au secours les voisins. Ils vinrent avec quelques officiers de justice, et le trouvèrent nageant dans son sang; mais il n'était pas encore mort, et il eut le temps d'avouer le crime qu'il avait dessein de commettre; ce qui lui donna occasion de rendre grâces au Seigneur qui avait, par ce miracle, sauvé la mère et la fille.

Pallade avait fait précéder ces récits édifiants par quelques pieux avis qu'il avait donnés à Jean Mosch et à Sophrone au commencement de leur entretien. « Mes enfants, leur avait-il dit, le temps est court, combattons donc courageusement pour mériter des biens éternels. Considérez comment les martyrs, ces athlètes célestes ont combattu, et quelles victoires ils ont remportées. Leurs travaux ont passé, et leur couronne ne périra point. Nous sommes étonnés quand nous faisons réflexion à ce qu'ils ont souffert. Nous admirons leur patience invincible au milieu de tant de tourments. On crevait les yeux aux uns; on coupait les mains et les pieds aux autres; on leur brisait les os; on les faisait consumer par un feu lent pour rendre leur supplice plus long; on étouffait ceux-ci dans l'eau; on donnait ceux-là en proie aux bêtes sauvages. Qui peut exprimer par combien de supplices le démon, jaloux de leurs vertus, inspirait aux persécuteurs de les tourmenter? Cependant avec quelle foi vive et avec quelle constance

ces généreux chrétiens s'élevèrent au-dessus de la faiblesse humaine par la force de leur vertu, et souffrirent de si grands travaux, qu'ils ne comptèrent pour rien en comparaison des récompenses qu'ils attendaient dans l'éternité bienheureuse ?

« Combattons donc à leur exemple ; souffrons courageusement les peines de cette vie ; vainquons avec le secours du Seigneur : c'est par là que nous lui témoignerons véritablement que nous l'aimons. Nous ne sommes pas seuls dans nos combats, Dieu y est avec nous ; il combat par sa grâce, il triomphe avec nous, il nous soutient et nous fortifie par son puissant secours.

« Il leur dit encore : « Mettons le temps à profit et employons-le en de bonnes œuvres. Veillons sur nous-mêmes dans le repos et le silence de notre solitude. Exerçons-nous aux pratiques de la mortification et de la pénitence. Soyons les temples saints du Seigneur, dans lesquels il habite par sa grâce et son amour ; et animons-nous à ces choses par la considération de la brièveté de cette vie et des récompenses éternelles qui nous sont réservées dans le siècle à venir.

« Observons, ajouta-t-il, toutes nos pensées et les mouvements de nos cœurs. Dégageons-nous de l'affection de ce monde et de tout ce qu'il renferme. Profitons de l'avis du saint Apôtre, qui nous recommande de soutenir avec patience la tribulation, afin de mériter par là la couronne de gloire. Enfin, pour mieux dégager nos cœurs des commodités de cette vie et nous animer à embrasser la pauvreté volontaire et la pénitence, souvenons-nous que Jésus-Christ n'avait pas où reposer sa tête. »

Enfin, leur parlant des hérétiques, il leur dit : « Croyez-moi, mes enfants, ce n'est que l'amour de soi-même, entièrement opposé à l'amour de Dieu, qui a introduit les schismes et les hérésies, et les a élevés contre l'Église catholique. »

Jean Mosch et Sophrone virent encore dans Alexandrie trois grands personnages qui, à la vérité, n'étaient pas solitaires ; mais ils en avaient les vertus et menaient aussi bien qu'eux une

vie très-austère; c'était Théodore le Philosophe, Zoïle lecteur, et Cosme le Scholastique. Tout le bien du premier consistait en un sac et quelques livres. Il allait nu-pieds, et quoiqu'il eût la vue fort faible, il ne laissait pas de lire assidûment les saintes Écritures; de sorte qu'il les savait par cœur. Il voulut à la fin de ses jours se procurer les avantages de la vie religieuse, et se retira au monastère de Salcime, où il mourut saintement.

Zoïle le Lecteur pratiquait la pauvreté évangélique aussi parfaitement que Théodore, et était également humble et mortifié; il vivait dans une grande retraite et une privation de toutes les consolations de la vie, ne satisfaisant jamais ses sens en aucune chose. On ne le vit jamais rire ni se laisser aller à la moindre dissipation; mais il se conservait dans une égalité parfaite. Il souffrait le froid et le chaud avec une invincible patience, et enfin il traitait son corps si durement, qu'on eût dit qu'il ne se ressentait point de l'infirmité humaine. Comme il pratiquait parfaitement dans cette vie ascétique, les vertus religieuses, il avait aussi l'esprit et le cœur religieux, et il voulut également que son corps attendît après sa mort la résurrection générale dans un monastère. Il fut pour cela enterré dans celui de l'abbé Pallade, après avoir consommé saintement une vie ornée de mérites.

Cosme fut religieux dans l'état séculier, puisqu'il était orné de toutes les vertus religieuses. Il était humble, bienfaisant, mortifié, chaste, paisible, doux, sociable. Il aimait les pauvres ; il leur rendait tous les services qu'il pouvait; mais il était si pauvre lui-même dans ses meubles qu'on ne pouvait l'être davantage. Toutes ses richesses consistaient dans une bibliothèque fort considérable, et la meilleure même qu'il y eût dans Alexandrie ; et elle était moins pour lui que pour ceux qui en avaient besoin. Il prêtait volontiers ses livres pour se rendre par là plus utile à plusieurs. Son érudition était profonde, elle lui avait mérité le titre de Scholastique ; mais il ne l'employait que pour le règlement de ses mœurs et pour le bien spirituel des autres. Il

avait un grand zèle pour la conversion des Juifs, pour lesquels il composa quelques ouvrages ; et il écrivit à plusieurs pour les exhorter à reconnaître la vérité, se servant de Jean Mosch pour leur faire rendre ses lettres. Sa maison était toujours ouverte à tous ceux qui voulaient y venir pour s'instruire; et il menait cette vie si sainte depuis trente-trois ans quand Jean Mosch eut le bonheur de le connaître.

Le même auteur parle d'un solitaire appelé Théodore ou Théodule, qu'il vit aussi à Alexandrie, et qui avait reçu l'habit de religieux dans son monastère de saint Théodore, d'où dans la suite il était venu en Égypte. Théodore lui parla d'un solitaire romain appelé Christofle qu'il avait connu étant jeune dans son premier monastère, et qui, après plusieurs instances, lui raconta sa vie comme nous l'allons rapporter après lui, parce qu'elle peut beaucoup édifier.

Christofle s'était engagé dans sa profession avec un grand désir d'en remplir parfaitement les devoirs. Il s'y portait avec beaucoup de ferveur, surtout à l'oraison et à la psalmodie. Outre celle du jour qu'il chantait aux heures réglées, il descendait la nuit avant les autres à la caverne, où saint Théodose et les autres Pères avaient été en coutume de prier. Comme on y allait par dix-huit marches, il s'arrêtait à chacune et faisait à Dieu une profonde adoration. Il ajoutait cent génuflexions ; et enfin il attendait jusqu'à ce qu'on eût fait le signe pour commencer les matines.

Il y avait onze ans qu'il faisait cette sainte pratique, s'exerçant d'ailleurs beaucoup au jeûne, au renoncement des plaisirs des sens, au détachement de toutes choses, et surtout de sa volonté propre et au travail du corps, lorsqu'une nuit, étant descendu selon sa coutume, il eut tout à coup une vision, dans laquelle il lui parut que la caverne était remplie de cierges, et il vit en même temps deux hommes revêtus d'habits blancs et de chapes, et qui allumaient ces cierges. Il leur demanda dans sa vision

pourquoi ils avaient mis ces cierges qui empêcheraient les religieux d'entrer dans la caverne pour prier? Mais ils lui répondirent que c'étaient les cierges des Pères. « Et d'où vient, ajouta Christofle, qu'il y en a qui brûlent et d'autres qui ne brûlent point? » — « Cela dépend, lui répondirent-ils, de leur bonne ou mauvaise volonté. » — « Faites-moi la charité, ajouta-t-il, de me dire si le mien est aussi allumé. » Et ils lui répliquèrent: « Priez et nous l'allumerons. » — « Hélas! leur dit-il, je n'ai fait autre chose jusqu'à présent. » En disant ceci la vision cessa, et étant revenu à lui-même il dit dans son âme: « Christofle, il faut donc travailler plus que tu n'as fait jusqu'à présent. » Le lendemain au matin il sortit du monastère, et se mit en chemin pour le mont Sinaï, ne portant avec soi que l'habit qu'il avait sur son corps. Il passa cinquante ans dans ce désert, après quoi il entendit une voix qui lui dit: « Christofle, retournez à votre premier monastère où vous avez bien combattu autrefois, et vous y finirez votre vie en la compagnie de vos pères. » Théodore qui rapportait ceci à Jean Mosch, ajouta que peu de temps après que Christofle lui eut dit ceci, son âme alla se reposer en paix dans le sein du Seigneur.

Théodore dit aussi du même Christofle, que voulant lui faire entendre combien il devait avoir soin de se conserver dans le recueillement, surtout au temps de la prière, il lui racontait qu'étant allé à Jérusalem pour adorer la croix de Notre-Seigneur, il trouva en sortant de l'église un religieux qui était sur le seuil de la porte, sans avancer ni reculer. Il vit en même temps deux corbeaux qui voltigeaient devant son visage, et l'empêchaient d'entrer. Il comprit que c'étaient des malins esprits, et dit au frère: «Pourquoi demeurez-vous à la porte, que n'entrez-vous?» Mais ce religieux lui répondit: « Pardonnez-moi, mon Père, je suis ici dans l'incertitude sur ce que je dois faire; je voudrais bien entrer pour adorer la sainte Croix, mais il me vient dans l'esprit de m'en retourner pour une réponse que j'ai à faire, et

qu'après cela je viendrai faire mon adoration ; et c'est ce qui m'arrête. » Christofle, sans répliquer davantage, le prit par la main, l'introduisit dans l'église, et aussitôt les corbeaux disparurent. Ils adorèrent ensemble la sainte Croix, et ce religieux s'en alla en paix.

Enfin, le même Théodore raconta à Jean Mosch et à Sophrone, un autre trait d'histoire qui montre qu'il ne faut pas se laisser tromper aisément par les apparences de piété qu'on voit quelquefois dans des hérétiques, et que ces marques extérieures ne décident rien en faveur de leurs dogmes. « Il y a ici, leur dit-il, entre l'église de Sainte-Sophie et de Saint-Fauste, un hôpital pour les étrangers. Celui qui en a soin me pria dans une occasion de m'y rendre et d'y passer quelques jours avec lui. Ce que je fis. J'y trouvai un moine de Syrie à qui on avait donné l'hospitalité et qui n'avait qu'un cilice, un manteau et quelques pains. Il se tenait retiré dans un petit coin, ne parlait à personne, et passait le jour et la nuit à réciter ou chanter des psaumes.

« Le dimanche étant venu, je m'approchai de lui et je lui dis : « Allons ensemble, mon frère, à Sainte-Sophie pour y participer aux divins mystères. » Mais il me répondit qu'il n'y irait point. Je lui en demandai la raison ; il me dit qu'il était sévérien, et qu'il ne communiait pas dans notre Église. J'en fus scandalisé, et considérant d'ailleurs combien sa vie était régulière, je me retirai en pleurant dans ma cellule, et là, ayant fermé la porte sur moi, je me prosternai la face contre terre devant Notre-Seigneur, et je persévérai trois jours dans la prière, disant à Jésus-Christ : « Mon Seigneur et mon Dieu, qui êtes descendu du ciel en terre et vous êtes incarné par un effet de votre infinie bonté dans le sein de la très-sainte Vierge pour notre salut, faites-moi connaître de quel côté est la vraie foi, si c'est dans l'Église que nous suivons ou dans la secte de Sévère. » Au troisième jour j'entendis une voix qui me dit : « Va, Théodore, et considère quelle est la foi de ce moine. » J'allai le lendemain à l'hôpital, et je me mis

vis-à-vis de ce moine, espérant, comme la voix me l'avait fait entendre, de connaître par quelque signe sensible ce qu'il en était de sa créance. Au bout d'une heure, tandis que je le considérais avec attention lorsqu'il chantait les psaumes en sa langue, je vis sur sa tête une colombe noire de fumée, toute sale, et qui exhalait une fort mauvaise odeur, et je compris qu'elle représentait les caractères de sa foi, défigurée par ses erreurs. » Jean Mosch ajoute qu'en lui racontant ceci Théodore ne put retenir ses sanglots et ses larmes tant il était touché de la grâce que Dieu lui avait faite de connaître la vérité, et du malheur de ce solitaire ainsi engagé dans l'erreur.

Il faut parler à présent de l'abbé Menas et de Jean l'Eunuque. Ils demeuraient au quartier ou village appelé le neuvième, parce qu'il était à neuf milles ou trois lieues d'Alexandrie. Menas y gouvernait le monastère de Salane, et Jean était dans une laure du même quartier. Nous ne savons rien du premier que quelques traits d'histoires qu'il rapporta à Jean Mosch du pape saint Léon et de saint Euloge, patriarche d'Alexandrie, mais elles ne sont point à notre sujet. Il avait aussi dans son monastère deux anciens religieux, qui avaient été auparavant prêtres de l'église de Constantinople, et qui leur racontèrent comment Dieu frappa d'une mort soudaine un ecclésiastique qui menait une vie scandaleuse, et que le patriarche Gennade n'avait pu faire revenir de ses égarements par toutes ses exhortations et ses corrections.

Jean l'Eunuque portait l'habit de la religion depuis quatre-vingts ans quand Jean Mosch et Sophrone le virent. Il ne pouvait garder ni argent, ni livres, ni habits ; mais dès qu'il avait quelque chose il le donnait aux pauvres, n'aspirant qu'aux biens éternels. Sa compassion était si tendre, qu'elle s'étendait même sur les animaux; il emprunta en une rencontre d'un autre ermite, un écu d'or pour le prêter à un paysan qui se trouvait dans le besoin et qui lui promit de le lui rendre dans un mois. Mais il se passa deux ans sans qu'il lui en parlât. Après ce terme il le fit venir et le lui

demandá ; mais cet homme l'assura qu'il était entièrement hors d'état de le satisfaire. « Eh bien, lui dit Jean, je vous ai trouvé un moyen de vous acquitter de votre dette. » — « Ordonnez-moi tout ce que vous voudrez, répondit le paysan, je suis prêt à le faire. » — « Je ne veux autre chose de vous, répliqua Jean, sinon que quand vous n'aurez point de travail vous veniez ici, et vous fassiez pour moi devant Dieu trente génuflexions, je vous donnerai en même temps une pièce d'argent que vous garderez, et quand vous aurez gagné de cette façon autant de pièces qu'il en faut pour faire l'écu d'or que vous me devez vous me le rendrez.

Ce pauvre homme se crut trop heureux de le satisfaire à si bon compte. Il ne manquait pas dès qu'il n'avait point d'ouvrage ailleurs de se rendre à sa cellule pour y faire les trente génuflexions, qui étaient apparemment quelque courte prière qu'il faisait en mettant les genoux à terre, et Jean ne lui donnait pas seulement la pièce d'argent, mais il le faisait manger et lui donnait des pains pour sa famille.

Il paraît par ce trait historique, que Jean l'Eunuque ne vivait pas en communauté, mais dans une cellule comme les anachorètes, ainsi que plusieurs autres ermites de cette contrée, et que chacun y gardait pour son entretien l'argent qu'il gagnait par le travail de ses mains. Il est vrai que Jean Mosch dit que Jean l'Eunuque demeurait dans une laure ; mais il donnait indifféremment ce nom et celui de monastère à une simple cellule.

Théodore de Pentapole demeurait dans le monastère de Calamon, situé entre un lieu appelé Maphore et le quartier nommé *Dix-Huitième*, parce qu'il était à dix-huit milles ou six lieues d'Alexandrie. Jean Mosch et Sophrone lui demandèrent si, quand ils allaient visiter les frères, ou qu'ils les venaient visiter, il n'y avait point de mal de boire, contre leur coutume, de vin avec eux ; et il leur dit qu'ils ne le devaient pas. « D'où vient donc, lui répartirent-ils, que les anciens Pères n'en faisaient point de difficulté ? » — « C'est, leur répliqua-t-il, que ces grands per-

sonnages étaient tellement affermis dans la vertu, qu'après s'être ainsi relâchés de leur austérité ordinaire, ils pouvaient aisément la reprendre ; mais nous ne leur ressemblons pas. Ainsi, si nous nous relâchons une fois de l'abstinence que nous avons embrassée, nous ne pourrons plus rentrer dans notre religieuse et austère manière de vivre. »

Il y avait aussi dans un monastère, éloigné de dix-huit milles d'Alexandrie, un vieillard Égyptien, qui était un solitaire très-vertueux. Jean Mosch et Sophrone l'allèrent voir. Jean était déjà religieux, mais Sophrone était encore séculier. Ils le prièrent de leur donner quelques avis dans le projet qu'ils avaient formé de renoncer entièrement au siècle et de demeurer ensemble. Il loua leur pieux dessein, leur offrit sa cellule et leur dit qu'ils pouvaient y rester, vivre sobrement, veiller sur eux-mêmes, se tenir dans le repos et le silence, et vaquer continuellement à la prière, espérant qu'en observant ces choses Dieu éclairerait leur âme de sa divine lumière.

Il leur donna pour principale règle de fuir le commerce des créatures, et de ne pas imiter ces religieux vagabonds qui couraient de ville en ville pour satisfaire ou leur avarice, ou leur ambition, et remplir leur âme de vanité. « Fuyons, ajoutait-il ; mes enfants, fuyons, car le temps de l'affliction s'approche. Hélas ! que nous pleurerons et ferons une longue pénitence de ce que nous ne voulons pas maintenant la faire. Nous ne pouvons nous empêcher, leur dit-il encore, de nous élever lorsqu'on nous loue, et de nous fâcher lorsqu'on nous blâme ; car l'un nous enfle de vanité, et l'autre nous jette dans la tristesse. Or il ne peut y avoir rien de bon où la tristesse et la vanité se rencontrent. »

Il les avertit aussi que la coutume des démons, après nous avoir fait tomber dans le péché, était de nous jeter dans le désespoir, afin de nous perdre sans ressource ; mais qu'il ne fallait pas les écouter, et qu'au contraire il fallait se relever de sa

chute avec confiance, espérant que Dieu nous fera encore la grâce de nous redonner la vie de l'âme, pour raconter, comme dit le Prophète, les merveilles de sa miséricorde. Psal. 117

Ce bon solitaire, qui leur donnait des instructions si solides, était d'ailleurs si humble, qu'il leur dit : « Nos Pères, comme étant de grands et saints personnages, paissaient par leur céleste doctrine des troupeaux entiers, et moi, misérable que je suis, je ne saurais seulement conduire une brebis ; mais je suis toujours exposé à la dent et à la fureur des loups. »

FIN DU CINQUIÈME VOLUME.

# TABLE

—



**Septième partie.**

SOLITAIRES DE LA SECONDE SYRIE ET DE LA MÉSOPOTAMIE.

Pages.



FIN DE LA TABLE DU CINQUIÈME VOLUME.

## ERRATA

---

Page 361, ligne 19, au lieu de : il sut *en* préserver, lisez : il sut préserver.

Page 363, ligne 21, au lieu de : *reprit* une force, lisez : *reprirent* une force.





